

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

REVUE HEBDOMADAIRE

ÉDACTEURS EN CHEF : CATULLE MENDÈS & ADELPHE FROGER

PREMIER VOLUME

DE LA

DEUXIÈME SÉRIE

9 JUILLET — 24 SEPTEMBRE 1876

PARIS

RICHARD LESCLIDE

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2.

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Première livraison

Sommaire du 9 Juillet 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

I

La fête de Gervaise tombait le 19 juin. Les jours de fête, chez les Coupeau, on mettait les petits plats dans les grands; c'étaient des noces dont on sortait ronds comme des balles, le vent e plein pour la semaine. Il y avait un nettoyage général de la monnaie. Dès qu'on avait quatre sous, dans le ménage, on les bouffait. On inventait des saints sur l'almanach, afin d'avoir des prétextes de gueuletons. Virginie approuvait joliment Gervaise de se fourrer des bons morceaux sous le nez. Lorsqu'on a un homme qui boit tout, n'est-ce pas? c'est pain bénit de ne pas laisser la maison s'en aller en liquides et de se garnir d'abord l'estomac. Puisque l'argent filait quand même, autant valait-il faire gagner au boucher qu'au marchand de vin. Et Gervaise, agourmandie, s'abandonnait à cette excuse; ça venait de Coupeau, s'ils n'économisaient plus un rouge liard. Il était trop sur la boisson, elle pouvait bien être un peu sur la nourriture. Elle avait encore engraissé, elle boîtait davantage, parce que sa jambe, qui s'enflait de graisse, semblait se raccourcir à mesure.

Cette année-là, un mois à l'avance, on causa de la fête. On cherchait des plats, on s'en léchait les lèvres. Toute la boutique avait une sacrée envie de nocer. Il fallait une rigolade à mort, quelque chose de pas ordinaire et de réussi. Mon Dieu! on ne prenait pas tous les jours du bon temps. La grosse préoccupation de la blanchisseuse était de savoir qui elle inviterait; elle voulait douze personnes à table, pas plus, pas moins. Elle, son mari, maman Coupeau, madame Lerat, ça faisait déjà quatre personnes de la famille. Elle aurait ensuite les Goujet et les Poisson. D'abord, elle s'était bien promis de ne pas inviter ses ouvrières, madame Putois et Clémence, pour ne pas les rendre trop familières; mais, comme on parlait toujours de la fête devant elles et que leurs nez s'allongeaient, elle finit

par leur dire de venir. Quatre et quatre, huit, et deux dix. Alors, afin d'arriver à son compte, elle se réconcilia avec les Lorilleux, qui tournaient autour d'elle depuis quelque temps; du moins, il fut convenu que les Lorilleux descendraient dîner et qu'on ferait la paix le verre à la main. Bien sûr, on ne peut pas toujours rester brouillé dans les familles. Puis, l'idée de la fête attendrissait tous les cœurs. C'était une occasion impossible à refuser. Seulement, quand les Boche connurent le raccommodement projeté, ils se rapprochèrent aussitôt de Gervaise, avec des politesses, des sourires obligeants; et il fallut les prier aussi d'être du repas. Tant pis! on serait quatorze, sans compter les enfants. Jamais elle n'avait donné un dîner pareil, elle en était tout effarée et glorieuse.

La fête tombait justement un lundi. C'était une chance : Gervaise comptait sur l'après-midi du dimanche pour commencer la cuisine. Le samedi, comme les repasseuses bâclaient leur besogne, il y eut une longue discussion, dans la boutique, afin de savoir ce qu'on mangerait, décidément. Une seule pièce était adoptée depuis trois semaines : une oie grasse rôtie. On en causait avec des yeux gourmands. Même, l'oie était déjà achetée. Maman Coupeau alla la chercher pour la faire soupeser à Clémence et à madame Putois. Et il y eut des exclamations, tant la bête parut énorme, avec sa peau rude toute ballonnée de graisse jaune.

— Avant ça, le pot-au-feu, n'est-ce pas? dit Gervaise. Le potage et un petit morceau de bouilli, c'est toujours bon..... Puis il faudrait un plat à la sauce; voilà ce qui est embarrassant.....

La grande Clémence proposa du lapin; mais on ne mangeait que de ça; tout le monde en avait par dessus la tête. Gervaise rêvait quelque chose de plus distingué. Madame Putois ayant parlé d'une blanquette de veau, elles se regardèrent toutes avec un sourire qui grandissait. C'était une idée; rien ne ferait l'effet d'une blanquette de veau.

— Après, reprit Gervaise, il faudrait encore un plat à la sauce.....

Maman Coupeau songea à du poisson. Mais les autres eurent une grimace, en tapant leurs fers plus fort. Personne n'aimait ça, le poisson; ça ne tenait pas à l'estomac et c'était plein d'arêtes. Ce louchon d'Augustine osa dire qu'elle aimait la raie; Clémence lui ferma le bec d'une bourrade. Enfin, la patronne venait de trouver une épinée de cochon aux pommes de terre, qui avait de nouveau épanoui les visages, lorsque Virginie entra comme un coup de vent, la figure allumée.

— Vous arrivez bien! cria Gervaise. Maman Coupeau, montrez-lui donc la bête.

Et maman Coupeau alla chercher une seconde fois l'oie grasse, que Virginie dut prendre sur ses mains. Elle s'exclama. Sacredié! qu'elle était lourde! Mais elle la posa tout de suite au bord de l'établi, entre un jupon et un paquet de chemises. Elle avait la cervelle ailleurs; elle emmena Gervaise dans la chambre du fond.

— Dites donc, ma petite, murmura-t-elle rapidement, je veux vous prévenir..... Vous ne devineriez jamais qui j'ai rencontré au bout de la rue? Lantier, ma chère! Il est là à rôder, à guetter..... Alors, je suis accourue. Ça m'a effrayée pour vous, vous comprenez.

La blanchisseuse était devenue toute pâle. Que lui voulait-il donc, ce malheureux? Et justement il tombait en plein dans les préparatifs de la fête. Jamais elle n'avait eu de chance; on ne pouvait pas lui laisser prendre un plaisir tranquillement. Mais Virginie lui répondait qu'elle était bien bonne de se faire de la bile comme ça. Pardi! si Lantier s'avisait de la suivre, elle appellerait un agent pour le coffrer. Depuis un mois que son

mari avait obtenu sa place de sergent de ville, la grande brune prenait des allures cavalières et parlait d'arrêter tout le monde. Comme elle élevait la voix en souhaitant d'être pincée dans la rue, à la seule fin d'emmener elle-même l'insolent au poste et de le livrer à Poisson, Gervaise, d'un geste, la supplia de se taire, parce que les ouvrières écoutaient. Elle rentra la première dans la boutique; elle reprit, en affectant beaucoup de calme :

— Maintenant, il faudrait un légume?

— Hein? des petits pois au lard, dit Virginie. Moi, je ne mangerais que de ça.

— Oui, oui, des petits pois au lard! approuvèrent toutes les autres, pendant qu'Augustine, enthousiasmée, enfonçait de grands coups de tisonnier dans la mécanique.

Le lendemain dimanche, dès trois heures, maman Coupeau alluma les deux fourneaux de la maison et un troisième fourneau en terre emprunté aux Boche. A trois heures et demie, le pot-au-feu bouillait dans une grosse marmite, prêtée par le restaurant d'à côté, la marmite du ménage ayant semblé trop petite. On avait décidé d'accommoder la veille la blanquette de veau et l'épinée de cochon, parce que ces plats-là sont meilleurs réchauffés; seulement, on ne lierait la sauce de la blanquette qu'au moment de se mettre à table. Il resterait encore bien assez de besogne pour le lundi, le potage, les pois au lard, l'oie rôtie. Bien sûr qu'on ne pouvait pas faire tant de cuisine en un seul jour. La chambre du fond était tout éclairée par les trois brasiers; des roux graillonnaient dans les poëlons, avec une fumée forte de farine brûlée; tandis que la grosse marmite soufflait des jets de vapeur comme une chaudière, les flancs secoués par des glouglous graves et profonds. Maman Coupeau et Gervaise, un tablier blanc noué à la ceinture, emplissaient la pièce de eur hâte à éplucher du persil, à courir après le poivre et le sel, à tourner la viande avec la mouvette de bois. Elles avaient mis Coupeau à la porte, pour débarrasser le plancher. Mais elles eurent quand même du monde sur le dos toute l'après-midi. Ça sentait si bon la cuisine dans la maison, que les voisines descendirent les unes après les autres, entrèrent sous des prétextes, uniquement pour savoir ce qui cuisait; et elles se plantaient là, en attendant que la blanchisseuse fût forcée de lever les couvercles. Puis, vers cinq heures, Virginie parut; elle avait encore vu Lantier; décidément, on ne mettait plus les pieds dehors sans le rencontrer. Madame Boche, elle aussi, venait de l'apercevoir au coin de la rue, debout sur le trottoir, avançant la tête d'un air sournois; elle expliqua longuement comment elle l'avait reconnu, à la manière dont il frisait ses moutaches. Alors, Gervaise, qui justement allait acheter un sou d'ognons brûlés pour le pot-au-feu, fut prise d'un tremblement et n'osa plus sortir; d'autant plus que la concierge et la couturière l'effrayaient beaucoup en racontant des histoires terribles, des hommes attendant des femmes avec des couteaux et des pistolets cachés sous leur redingote. Dame, oui! on lisait ça tous les jours dans les journaux; quand un de ces gredins-là enrage de retrouver une ancienne heureuse, il devient capable de tout. Virginie offrit obligeamment de courir chercher les ognons brûlés. Il fallait s'aider entre femmes, on ne pouvait pas laisser massacrer cette pauvre petite. Lorsqu'elle revint, elle dit que Lantier n'était plus là; il avait dû filer en se sachant découvert. La conversation, autour des poëlons, n'en roula pas moins sur lui jusqu'au soir. Madame Boche ayant conseillé d'instruire Coupeau, Gervaise montra une grande frayeur, la supplia de ne jamais

lâcher un mot de ces choses. Ah bien! ça serait du propre! Son mari devait déjà se douter de l'affaire, car depuis quelques jours, en se couchant, il jurait et donnait des coups de poing dans le mur. Elle en restait les mains tremblantes, à l'idée que deux hommes se mangeraient pour elle; elle connaissait Coupeau, il était jaloux à tomber sur Lantier avec ses cisailles; voilà comment se font les crimes. Et, pendant que, toutes quatre, elles s'enfonçaient dans ce drame, les sauces, sur les fourneaux garnis de cendre, mijotaient doucement; la blanquette et l'épinée, quand maman Coupeau les découvrait, avaient un petit bruit, un frémissement discret; le pot-au-feu gardait son ronflement de chantre endormi le ventre au soleil. Elles finirent par se tremper chacune une soupe dans une tasse, pour goûter le bouillon.

Enfin, le lundi arriva. Maintenant que Gervaise allait avoir quatorze personnes à dîner, elle craignait de ne pas pouvoir caser tout ce monde. Elle se décida à mettre le couvert dans la boutique; et encore, dès le matin, mesura-t-elle avec un mètre, pour savoir dans quel sens elle placerait la table. Ensuite, il fallut déménager le linge, démonter l'établi; c'était l'établi, posé sur d'autres tréteaux, qui devait servir de table. Mais, juste au milieu de tout ce remue-ménage, une cliente se présenta et fit une scène, parce qu'elle attendait son linge depuis le vendredi; on se fichait d'elle, elle voulait son linge immédiatement. Alors, Gervaise s'excusa, mentit avec aplomb; il n'y avait pas de sa faute, elle nettoyait sa boutique, les ouvrières reviendraient seulement le lendemain; et elle renvoya la cliente calmée, en lui promettant de s'occuper d'elle à la première heure. Puis, lorsque l'autre fut partie, elle éclata en mauvaises paroles. C'est vrai, si on écoutait les pratiques, on ne prendrait pas même le temps de manger, on se tuerait la vie entière pour leurs beaux yeux. On n'était pas des chiens à l'attache, pourtant! Ah bien! quand le grand Turc lui-même lui aurait apporté un faux-col, quand elle aurait dû gagner cent mille francs, elle n'aurait pas donné un coup de fer ce lundi-là, parce qu'à la fin c'était son tour de jouir un peu.

La matinée entière fut employée à terminer les achats. Trois fois, Gervaise sortit et rentra chargée comme un mulet. Mais, au moment où elle repartait pour commander le vin, elle s'aperçut qu'elle n'avait plus assez d'argent. Elle aurait bien pris le vin à crédit; seulement, la maison ne pouvait pas rester sans le sou, à cause des mille petites dépenses auxquelles on ne pense pas. Et, dans la chambre du fond, maman Coupeau et elle se désolèrent, calculèrent qu'il leur fallait au moins vingt francs. Où les trouver, ces quatre pièces de cent sous? Maman Coupeau, qui autrefois avait fait le ménage d'une petite actrice du théâtre des Batignolles, parla la première du Mont-de-Piété. Gervaise eut un rire de soulagement. Était-elle bête! elle n'y songeait plus. Elle plia vivement sa robe de soie noire dans une serviette, qu'elle épingla. Puis, elle cacha elle-même le paquet sous le tablier de maman Coupeau, en lui recommandant de le tenir bien aplati sur son ventre, à cause des voisins, qui n'avaient pas besoin de savoir; et elle vint guetter sur la porte, pour voir si on ne suivait pas la vieille femme. Mais celle-ci n'était pas devant le charbonnier, qu'elle la rappela.

— Maman! maman!

Elle la fit rentrer dans la boutique, ôta de son doigt son alliance, en disant :

— Tenez, mettez ça avec. Nous aurons davantage.

Et quand maman Coupeau lui eut rapporté vingt-cinq francs, elle dansa

de joie. Elle allait commander en plus six bouteilles de vin cacheté pour boire avec le rôti. Les Lorilleux seraient écrasés.

Depuis quinze jours, c'était le rêve des Coupeau : écraser les Lorilleux. Est-ce que ces sournois, l'homme et la femme, une jolie paire vraiment, ne s'enfermaient pas quand ils mangeaient un bon morceau, comme s'ils l'avaient volé? Oui, ils bouchaient la fenêtre avec une couverture pour cacher la lumière et faire croire qu'ils dormaient. Naturellement, ça empêchait les gens de monter; et ils baffraient tout seuls, ils s'emplissaient sans oser dire un mot tout haut. Même, le lendemain, ils se gardaient de jeter leurs os sur les ordures, parce qu'on aurait su alors ce qu'ils avaient mangé; madame Lorilleux allait, au bout de la rue, les lancer dans une bouche d'égout; un matin, Gervaise l'avait surprise vidant là son panier plein d'écales d'huîtres. Ah! non, pour sûr, ces rapiats n'étaient pas larges des épaules, et toutes ces manigances venaient de leur rage à vouloir paraître pauvres. Eh bien! on leur donnerait une leçon, on leur prouverait qu'on n'était pas chien et qu'on savait faire les choses. Gervaise aurait mis sa table au travers de la rue, si elle avait pu, histoire d'inviter chaque passant à boire un verre de vin. L'argent, n'est-ce pas? n'a pas été inventé pour moisir. Il est joli à montrer au soleil. Elle leur ressemblait si peu maintenant, que, les jours où elle avait vingt sous, elle s'arrangeait de façon à laisser croire qu'elle en avait quarante.

Maman Coupeau et Gervaise parlèrent des Lorilleux, en mettant la table, dès trois heures. Elles avaient accroché de grands rideaux dans la vitrine; mais, comme il faisait chaud, la porte restait ouverte, la rue entière passait devant la table. Les deux femmes ne posaient pas une carafe, une bouteille, une salière, sans chercher à y glisser une intention vexatoire pour les Lorilleux. Elles les avaient placés de manière à ce qu'ils pussent voir le développement superbe du couvert, et elles leur réservaient la belle vaisselle, sachant bien que les assiettes de porcelaine leur porteraient un coup.

— Non, non, maman, cria Gervaise, ne leur donnez pas ces serviettes-là! J'en ai deux qui sont damassées.

— Ah bien! murmura la vieille femme, ils en crèveront, c'est sûr.

Et elles se sourirent, debout aux deux côtés de cette grande table blanche, où les quatorze couverts alignés leur causaient un gonflement d'orgueil. Ça faisait comme une chapelle au milieu de la boutique.

— Aussi, reprit Gervaise, pourquoi sont-ils si rats!... Vous savez, ils ont menti, le mois dernier, quand la femme a raconté partout qu'elle avait perdu un bout de chaîne d'or, en allant reporter l'ouvrage. Vrai! si celle-là perd jamais quelque chose!... C'était simplement une façon de pleurer misère et de ne pas vous donner vos cent sous.

— Je ne les ai encore vus que deux fois, mes cent sous, dit maman Coupeau.

— Voulez-vous parier! le mois prochain, ils inventeront une autre histoire... Ça explique pourquoi ils bouchent leur fenêtre, quand ils mangent un lapin. N'est-ce pas? on serait en droit de leur dire : « Puisque vous mangez un lapin, vous pouvez bien donner cent sous à votre mère. » Oh! ils ont du vice... Qu'est-ce que vous seriez devenue, si je ne vous avais pas prise avec nous?

Maman Coupeau hocha la tête. Ce jour-là, elle était tout à fait contre les Lorilleux, à cause du grand repas que les Coupeau donnaient. Elle aimait la cuisine, les bavardages autour des casseroles, les maisons mises en l'air par les noces des jours de fête. D'ailleurs, elle s'entendait d'ordi-

naire assez bien avec Gervaise. Les autres jours, quand elles s'asticotaient ensemble, comme ça arrive dans tous les ménages, la vieille femme bougonnait, se disait horriblement malheureuse d'être ainsi à la merci de sa belle-fille. Au fond, elle devait garder une tendresse pour madame Lorilleux; c'était sa fille, après tout.

— Hein? répéta Gervaise, vous ne seriez pas si grasse, chez eux? Et pas de café, pas de tabac, aucune douceur. Dites, est-ce qu'ils vous auraient mis deux matelas à votre lit?

— Non, bien sûr, répondit maman Coupeau. Lorsqu'ils vont entrer, je me placerai en face de la porte, pour voir leur nez.

Le nez des Lorilleux les égayait à l'avance. Mais il s'agissait de ne pas rester planté là, à regarder la table. Les Coupeau avaient déjeuné très-tard, vers une heure, avec un peu de charcuterie, parce que les trois fourneaux étaient déjà occupés, et qu'ils ne voulaient pas salir la vaisselle lavée pour le soir. A quatre heures, les deux femmes furent dans leur coup de feu. L'oie rôtissait devant une coquille placée par terre, contre le mur, à côté de la fenêtre ouverte; et la bête était si grosse, qu'il avait fallu l'enfoncer de force dans la rôtissoire. Ce louchon d'Augustine, assise sur un petit banc, recevant en plein le reflet d'incendie de la coquille, arrosait l'oie gravement avec une cuiller à long manche. Gervaise s'occupait des pois au lard. Maman Coupeau, la tête perdue au milieu de tous ces plats, tournait, attendait le moment de mettre réchauffer l'épinée et la blanquette. Vers cinq heures, les invités commencèrent à arriver. Ce furent d'abord les deux ouvrières, Clémence et madame Putois, toutes deux endimanchées, la première en bleu, la seconde en noir; Clémence tenait un géranium, madame Putois, un héliotrope; et Gervaise, qui justement avait les mains blanches de farine, dut leur appliquer à chacune deux gros baisers, les mains rejetées en arrière. Puis, derrière leurs talons, Virginie entra, mise comme une dame, en robe de mousseline imprimée, avec une écharpe et un chapeau, bien qu'elle ait eu seulement la rue à traverser. Celle-là apportait un pot d'œillets rouges. Elle prit elle-même la blanchisseuse dans ses grands bras et la serra fortement. Enfin, parurent Boche avec un pot de pensées, madame Boche avec un pot de réséda, madame Lerat avec une citronelle, un pot dont la terre avait sali sa robe de mérinos violet. Tout ce monde s'embrassait, s'entassait dans la chambre, au milieu des trois fourneaux et de la coquille, d'où montait une chaleur d'asphyxie. Les bruits de friture des poêlons couvraient les voix. Une robe qui accrocha la rôtissoire causa une émotion. Ça sentait l'oie si fort, que les nez s'agrandissaient. Et Gervaise était très-aimable, remerciait chacun de son bouquet, sans cesser pour cela de préparer la liaison de la blanquette, au fond d'une assiette creuse. Elle avait posé les pôts dans la boutique, à un bout de la table, sans leur enlever leur haute collerette de papier blanc. Un parfum doux de fleurs se mêlait à l'odeur de la cuisine.

— Voulez vous qu'on vous aide? dit Virginie. Quand je pense que vous travaillez depuis trois jours à toute cette nourriture, et qu'on va râfler ça en un rien de temps!

— Dame! répondit Gervaise, ça ne se ferait pas tout seul... Non, ne vous salissez pas les mains. Vous voyez, tout est prêt. Il n'y a plus que le potage...

Alors, on se mit à l'aise. Les dames posèrent sur le lit leurs châles et leurs bonnets, puis relevèrent leurs jupes avec des épingles, pour ne pas les salir. Boche, qui avait renvoyé sa femme garder la loge jusqu'à l'heure

du dîner, poussait déjà Clémence dans le coin de la mécanique, en lui demandant si elle était chatouilleuse; et Clémence haletait, se tordait, pelotonnée et les seins crevant son corsage, car l'idée seule des chatouilles lui faisait courir un frisson partout. Les autres dames, afin de ne pas gêner les cuisinières, venaient également de passer dans la boutique, où elles se tenaient contre les murs, en face de la table; mais, comme la conversation continuait par la porte ouverte, et qu'on ne s'entendait pas, à tous moments elles retournaient au fond, envahissant la pièce avec de brusques éclats de voix, entourant Gervaise qui s'oubliait à leur répondre, sa cuiller fumante à la main. On riait, on en lâchait de fortes. Virginie ayant dit qu'elle ne mangeait plus depuis deux jours, pour se faire un trou, cette grande sale de Clémence en raconta une plus raide : elle s'était creusée, en prenant le matin un bouillon pointu, comme les Anglais. Alors, Boche donna un moyen de digérer tout de suite, qui consistait à se serrer dans une porte, après chaque plat; ça se pratiquait aussi chez les Anglais; ça permettait de manger douze heures à la file, sans se fatiguer l'estomac. N'est-ce pas? la politesse veut qu'on mange, lorsqu'on est invité à dîner. On ne met pas du veau, et du cochon, et de l'oie, pour les chats. Oh! la patronne pouvait être tranquille : on allait lui nettoyer ça si proprement, qu'elle n'aurait même pas besoin de laver sa vaisselle le lendemain. Et la société semblait s'ouvrir l'appétit à venir renifler au-dessus des poêlons et de la rôtissoire. Les dames finirent par faire les jeunes filles; elles jouaient à se pousser; elles couraient d'une pièce à l'autre, ébranlant le plancher, remuant et développant les odeurs de cuisine avec leurs jupons, dans un vacarme assourdissant, où les rires se mêlaient au bruit du couperet de maman Coupeau, hachant du lard.

Justement, Goujet se présenta au moment où tout le monde sautait en criant, pour la rigolade. Il s'arrêta à la porte, intimidé, avec un grand rosier blanc entre les bras, une plante magnifique dont la tige montait jusqu'à sa figure et mêlait des fleurs dans sa barbe jaune. Gervaise courut à lui, les joues enflammées par le feu des fournaux. Mais il ne savait pas se débarrasser de son pot; et, quand elle le lui eut pris des mains, il bégaya, n'osant l'embrasser. Ce fut elle qui dut se hausser, poser la joue contre ses lèvres; même il était si troublé, qu'il l'embrassa sur l'œil, rudement, à l'éborgner. Tous deux restèrent tremblants.

— Oh! monsieur Goujet, c'est trop beau! dit-elle en plaçant le rosier à côté des autres fleurs, qu'il dépassait de tout son panache de feuillage.

— Mais non, mais non, répétait-il, sans trouver autre chose.

Et, quand il eut poussé un gros soupir, un peu remis, il annonça qu'il ne fallait pas compter sur sa mère; elle avait sa sciatique. Gervaise fut désolée; elle parla de mettre un morceau d'oie de côté : elle tenait absolument à ce que madame Goujet mangeât de la bête. Cependant, on n'attendait plus personne. Coupeau devait flâner par là, dans le quartier, avec Poisson, qu'il était allé prendre chez lui, après le déjeuner; ils ne tarderaient pas à rentrer; ils avaient promis d'être exacts pour six heures. Alors, comme le potage était presque cuit, Gervaise appela madame Lerat, en disant que le moment lui semblait venu de monter chercher les Lorilleux. Madame Lerat, aussitôt, devint très-grave; c'était elle qui avait mené toute la négociation et réglé entre les deux ménages comment les choses se passeraient. Elle remit son châle et son bonnet; elle monta, raide dans ses jupes, l'air important. En bas, la blanchisseuse continua à tourner son potage, des pâtes d'Italie, sans dire un mot. La société, brusquement sérieuse, attendait avec solennité.

Ce fut madame Lerat qui reparut la première. Elle avait fait le tour par la rue, pour donner plus de pompe à la réconciliation. Elle tint de la main la porte de la boutique grande ouverte, tandis que madame Lorilleux, en robe de soie, s'arrêtait sur le seuil. Tous les invités s'étaient levés. Gervaise s'avança, embrassa sa belle-sœur, comme il était convenu. en disant :

— Allons, entrez. C'est fini, n'est-ce pas?... Nous serons gentilles toutes les deux.

Et madame Lorilleux répondit :

— Je ne demande pas mieux que ça dure toujours.

Quand elle fut entrée, Lorilleux s'arrêta également sur le seuil, et il attendit aussi d'être embrassé, avant de pénétrer dans la boutique. Ni l'un ni l'autre n'avait apporté de bouquet; ils s'y étaient refusé, ils trouvaient qu'ils auraient trop l'air de se soumettre à la Banban, s'ils arrivaient chez elle avec des fleurs, la première fois. Cependant, Gervaise criait à Augustine de donner deux litres. Puis, sur un bout de la table, elle versa des verres de vin, appela tout le monde. Et chacun prit un verre, on trinqua à la bonne amitié de la famille. Il y eut un silence, la société buvait, les dames levaient le coude, d'un trait, jusqu'à la dernière goutte.

— Rien n'est meilleur avant la soupe, déclara Boche, avec un claquement de langue. Ça vaut mieux qu'un coup de pied au derrière.

Maman Coupeau s'était placée en face de la porte, pour voir le nez des Lorilleux. Elle tirait Gervaise par la jupe, elle finit par l'emmener dans la pièce du fond. Et, toutes deux penchées au-dessus du potage, elles causèrent vivement, à voix basse.

— Hein? quel pif! dit la vieille femme. Vous n'avez pas pu les voir, vous. Mais moi, je les guettais... Quand elle a aperçu la table, tenez! sa figure s'est tortillée comme ça, les coins de sa bouche sont montés toucher ses yeux; et lui, ça l'a étranglé, il s'est mis à tousser... Maintenant, regardez-les là-bas, ils n'ont plus de salive, ils se mangent les lèvres.

— Ça fait de la peine, des gens jaloux à ce point, murmura Gervaise.

Vrai, les Lorilleux avaient une drôle de tête. Personne, bien sûr, n'aime à être écrasé; dans les familles surtout, quand les uns réussissent, les autres ragent, c'est naturel. Seulement, on se contient, n'est-ce pas? on ne se donne pas en spectacle. Eh bien! les Lorilleux ne pouvaient pas se contenir. C'était plus fort qu'eux, ils louchaient, ils avaient le bec de travers. Enfin, ça se voyait si clairement que les autres invités les regardaient et leur demandaient s'ils n'étaient pas indisposés. Jamais ils n'avaleraient la table, avec ses quatorze couverts, son linge blanc, ses morceaux de pain coupés à l'avance. On se serait cru dans un restaurant des boulevards. Madame Lorilleux fit le tour, baissa le nez pour ne pas voir les fleurs; et, sournoisement, elle tâta la grande nappe, tourmentée par l'idée qu'elle devait être neuve.

— Nous y sommes! cria Gervaise, en reparaissant, souriante, les bras nus, ses petits cheveux blonds envolés sur les tempes.

Les invités piétinaient autour de la table. Tous avaient faim, bâillaient légèrement, l'air embêté.

— Si le patron arrivait, reprit la blanchisseuse, nous pourrions commencer.

— Ah bien! dit madame Lorilleux, la soupe a le temps de refroidir... Coupeau oublie toujours. Il ne fallait pas le laisser filer.

Il était déjà six heures et demie. Tout brûlait, maintenant; l'oie serait trop cuite. Alors, Gervaise, désolée, parla d'envoyer quelqu'un dans le

quartier voir chez les marchands de vin si l'on n'apercevrait pas Coupeau. Puis, comme Goujet s'offrait, elle voulut aller avec lui; Virginie, inquiète de son mari, les accompagna. Tous les trois, en cheveux, barraient le trottoir. Le forgeron, qui avait sa redingote, tenait Gervaise à son bras gauche et Virginie à son bras droit; il faisait le panier à deux anses, disait-il; et le mot leur parut si drôle, qu'ils s'arrêtèrent, les jambes cassées par le rire. Ils se regardèrent dans la glace du charcutier, ils rirent plus fort. Entre Goujet tout noir, les deux femmes semblaient deux cocottes mouchetées, la couturière avec sa toilette de mousseline semée de bouquets roses, la blanchisseuse en robe de percale blanche à pois bleus, les poignets nus, une petite cravate de soie grise nouée au cou. Le monde se retournait pour les voir passer, si gais, si frais, endimanchés un jour de semaine, bousculant la foule qui encombrait la rue des Poissonniers, dans la tiède soirée de juin. Mais il ne s'agissait pas de rigoler. Ils allaient droit à la porte de chaque marchand de vin, allongeaient la tête, cherchaient devant le comptoir. Est-ce que cet animal de Coupeau était parti boire la goutte à l'Arc-de-Triomphe? Déjà ils avaient battu tout le haut de la rue, regardant aux bons endroits : à la Petite-Civette, renommée pour les prunes; chez la mère Baquet, qui vendait du vin d'Orléans à huit sous; au *Papillon*, le rendez-vous des cochers, des gens difficiles. Pas de Coupeau. Alors, comme ils descendaient vers le boulevard, Gervaise, en passant devant François, le mastroquet du coin, poussa un léger cri.

— Quoi donc ? demanda Goujet.

La blanchisseuse ne riait plus. Elle était très-blanche, et si émotionnée, qu'elle avait failli tomber. Virginie comprit tout d'un coup, en voyant chez François, assis à une table, Lantier qui dînait tranquillement. Les deux femmes entraînèrent le forgeron.

— Le pied m'a tourné, dit Gervaise, quand elle put parler.

Enfin, au bas de la rue, ils découvrirent Coupeau et Poisson dans l'Assommoir du père Colombe. Ils se tenaient debout, au milieu d'un tas d'hommes; Coupeau, en blouse grise, criait, avec des gestes furieux et des coups de poing sur le comptoir ; Poisson, qui n'était pas de service ce jour-là, serré dans un vieux paletot marron, l'écoutait, la mine terne et silencieuse, hérissant son impériale et ses moustaches rouges. Goujet laissa les femmes au bord du trottoir, vint poser la main sur l'épaule du zingueur. Mais quand ce dernier aperçut Gervaise et Virginie dehors, il se fâcha. Qui est-ce qui lui avait fichu des femelles de cette espèce ? Voilà que les jupons le relançaient maintenant ! Eh bien ! il ne bougerait pas, elles pouvaient manger leur saloperie de dîner toutes seules. Pour l'apaiser, il fallut que Goujet accepta une tournée de quelque chose ; encore mit-il de la méchanceté à traîner cinq grandes minutes devant le comptoir. Lorsqu'il sortit enfin, il dit à sa femme :

— Ça ne me va pas... Je reste où j'ai affaire, entends-tu !

Elle ne répondit rien. Elle était toute tremblante. Elle avait dû causer de Lantier avec Virginie, car celle-ci poussa son mari et Goujet, en leur criant de marcher les premiers. Les deux femmes se mirent ensuite aux côtés du zingueur, pour l'occuper et l'empêcher de voir. Il était à peine allumé, plutôt étourdi d'avoir gueulé que d'avoir bu. Par taquinerie, comme elles semblaient vouloir suivre le trottoir de gauche, il les bouscula, il passa sur le trottoir de droite. Elles coururent, effrayées ; elles tâchèrent de masquer la porte de François. Mais Coupeau devait savoir que Lantier était là. Gervaise demeura stupide, en l'entendant grogner :

— Oui, n'est-ce pas ! ma biche, il y a là un cadet de notre connaissance.

Faut pas me prendre pour un jobard.... Que je te pince à te balader encore, avec tes yeux en coulisse.

Et il lâcha des mots crus. Ce n'était pas lui qu'elle cherchait, les coudes à l'air, la margoulette enfarinée; c'était son ancien marlou. Puis, brusquement, il céda à une rage folle contre Lantier. Ah! le brigand, ah! la crapule! Il fallait que l'un des deux restât sur le trottoir, vidé comme un lapin. Cependant Lantier paraissait ne pas comprendre, mangeait lentement du veau à l'oseille. On commençait à s'attrouper. Virginie emmena enfin Coupeau, qui se calma subitement, dès qu'il eut tourné le coin de la rue. N'importe, on revint à la boutique moins gaîment qu'on n'en était sorti.

Autour de la table, les invités attendaient avec des mines longues.

Émile Zola

(La suite à la prochaine livraison.)

LES GOUFFRES

Je cherche une épouvante à l'amour comparable,
Un abîme profond et vaste comme lui,
Mobile hier, demain, toujours, comme aujourd'hui,
Plein de monstres rôdant en troupe inexorable.

La mer? Non; le marin tombé dont le vaisseau
Dans des gloires au loin fuit, les vergues chargées,
Meurt bientôt, suffoquant après quelques gorgées,
Ou coupé d'un seul coup de mâchoire à fleur d'eau.

Du funèbre élément au fond des mornes couches
Il n'aura rien connu, ni l'horreur ni le poids,
Ni les crakens affreux cinglant ses membres froids,
Ni les hideuses fleurs s'ouvrant, vivantes bouches.

Je cherche un infini comparable à l'amour,
Qui nous roule éperdu dans d'effrayants mystères
Où nous nous débattrons, livides tributaires,
Sans remonter jamais vers la clarté du jour.

La nuit? Non; sous la nuit le ciel est plein de phares.
La plus longue à coup sûr a son aurore enfin:
Et l'affamé qui dort peut oublier la faim;
Et le vaincu blessé peut rêver de fanfares!

Pour l'assassin aussi peut venir le sommeil;
L'aube au moins chassera le spectre qui le hante;
Sa blancheur rassérène une âme haletante;
Et le remords lui-même est joyeux au soleil!

Je cherche pour l'amour une sinistre image,
Comme un gouffre sans fond ouvert traîtreusement,
Où tout s'engloutira dans un effondrement,
Dans un irrémédiable et lourd et noir naufrage!

La mort? non; son secret nul n'en peut rien savoir :
Peut-être la splendeur des étoiles ouvertes,
Ou le néant épars dans les formes inertes;
Mais malgré tout, pour tous c'est le sublime espoir!

Victime du hasard ou frappé sur un ordre,
Après ton dernier râle, en ramenant tes draps,
Calme et transfiguré, frère, tu descendras
Dans l'empire où l'amour n'a plus de cœurs à tordre!

Léon Dierx

A la Mémoire d'Alphonse Karr

LES ABEILLES

Ailes d'or et flèches de flamme!
VICTOR HUGO (*Les Châtiments*).

Evoquons de vieux souvenirs.

Un homme a régné jadis, qui s'appelait Louis Philippe Ier; l'Histoire est restée éblouie de la blancheur de ses pantalons. Chaque année, et « toujours avec un nouveau plaisir », il prononçait à l'ouverture des Chambres une paterne homélie que les conservateurs d'épices faisaient apprendre à leurs enfants; le reste du temps, il se promenait en voiture et recevait à l'occasion des coups de pistolet dans son chapeau gris. Un beau jour il monta en fiacre et ne revint plus. Quand il mourut, sa dépouille ne laissa pas que d'être arrosée de larmes inutiles.

Cet homme, qui avait pourtant combattu à Jemmapes et vu de près Danton, eut le rare mérite d'élever la médiocrité à la hauteur d'un principe; quoiqu'on en dise, il a été l'idéal couronné d'une importante partie de la nation, et les fils repentis des combattants de la Bastille dix-huit ans

ont expié à l'ombre du royal parapluie toute la gloire de leurs aïeux. Lui aussi fut une idole.

Pour son malheur, il prêtait à rire ; c'est pourquoi il devait sombrer dans l'oubli. L'irrespect est une force suprême ; des tragédies en cinq actes sont tombées à plat pour un mot lancé du parterre. Il en est ainsi, surtout en France : un souverain dont on se rit a beau remplir les services publics de sycophantes et de proscripteurs, engraisser des prétoriens, fondre des balles, couler des canons et refuser des écoles, il ne tarde pas à s'évanouir dans la nuit du passé. Il suffit souvent de la chanson de Gavroche pour que

..... « Les choses qu'on crut éternelles s'écrou'ent
Avant qu'on ait le temps de compter jusqu'à vingt ! »



Se moquer de Louis-Philippe étant chose facile, les pamphlétaires ne manquèrent pas sous son règne. Il se trouva des hommes, poètes, historiens, orateurs, qui réveillèrent l'esprit public et prononcèrent des mots comme ceux-ci : Gloire, Génie, Liberté ! D'autres firent remarquer au peuple que la couronne royale affectait parfois des airs de bonnet de coton. De ces écrits, les uns éloquents, les autres railleurs, un surtout est resté célèbre, assez du moins pour être lu encore de la génération présente : ce sont *Les Guêpes* d'Alphonse Karr. On conserve dans quelques bibliothèques les dix volumes où furent réunies plus tard ces fines satires, et l'homme qui les a signées est aimé pour avoir, pendant dix ans, amusé les esprits et vaguement réchauffé les cœurs. Puis, il est mort, en homme d'esprit qui disparaît à son heure, assez tôt pour ne pas compromettre, en essayant de se survivre, la somme de gloire à laquelle il avait droit.

Paix et honneur à sa cendre !



Or, il se passe de nos jours un fait scandaleux. Un individu, jardinier de son état, s'est donné pour Alphonse Karr, a démenti effrontément le bruit d'un décès avéré, et mis une fausse barbe pour ressembler au défunt ; maintenant, il signe de *son* nom de méchants libelles où tous les dieux jadis adorés par le mort sont reniés impudemment. De nouvelles *Guêpes* ont paru, couvertes de la même estampille, mais écrites d'une encre différente.

L'Opinion nationale a donné d'abord asile à ces plagiats, mais le *Figaro* a réclamé ; c'était son droit et son devoir. Là, l'imposteur, se sentant réellement chez lui, s'est mis à l'aise et n'a plus connu de bornes ; il semble avoir pris à tâche de bafouer tout ce qu'il y a de beau, de généreux, de consolant sous les cieux, tous les héroïsmes et tous les martyres, toutes les bonnes chimères qui sont l'éternelle religion de l'humanité.

....

Ceci n'est rien encore. Chacun a le droit, dans un pays libre, de penser comme bon lui semble, et il serait tyrannique — d'autant plus que c'est impossible, — d'empêcher les gens d'avoir une âme laide, s'ils y voient un avantage pécuniaire; mais si nous laissons à chacun le libre choix de son gagne-pain, il ne nous plaît guère de tolérer qu'on ait gloire et profit à dépraver la langue française. Or ce monsieur s'arroge le droit d'imposer à la littérature l'argot du bon sens ! Car il a du bon sens à revendre, et il en vend. C'est un homme bien pensant, revenu des illusions du premier âge, qui a de l'obésité, de la religion, et juge sainement les choses de la vie. Le sourire ingénu des âmes enfin calmées épanouit son visage; il parle avec une solennité douce, comme il sied à ceux qui s'instituent les interprètes de la sagesse des nations.

Au fond, le bonhomme n'est pas méchant, mais seulement un peu badin.



Il le prouve toutes les fois qu'il s'agit, par exemple, de Victor Hugo Il se garde bien de l'insulter, comme le font trop souvent d'obscurs. blasphémateurs; c'est avec une douceur fraternelle qu'il raille cette incorrigible jeunesse de cœur, toujours ridicule aux yeux du sage et déshonorante chez un vieillard; il constate, non sans douleur, que le maître « a baissé » depuis *les Feuilles d'Automne*, aussi bien dans l'exécution que dans le choix de ses sujets. Ce poète, qui a écrit de si beaux vers sur ses enfants, ne s'est-il pas avisé, en vieillissant de s'occuper des enfants des autres et d'aller chanter sur des berceaux abandonnés? N'a-t-il pas prétendu que l'esprit humain est aussi un orphelin, perdu dans la nuit des siècles, qui appelle à l'aide et cherche des mains pour le guider dans sa route? Et voilà le degré d'aberration où peut conduire une précoce sénilité! Avoir eu la chance de composer *les Feuilles d'Automne*, livre exquis, charmant, digne de servir de *vade mecum* à tous les honnêtes gens, et ternir étourdiment sa gloire en écrivant *les Contemplations, les Châtiments, la Légende des Siècles, l'Année Terrible!* N'est-ce pas à désespérer des faveurs clandestines de la Providence?

Mais le faux Alphonse Karr a tant admiré le Victor Hugo d'autrefois qu'il ne peut refuser à celui d'aujourd'hui l'aumône inappréciable de sa pitié. Nul ici ne contestera que le procédé a du bon : avouons même qu'il est généreux. Espérons que Victor Hugo a conservé assez de *bon sens* pour apprécier une aussi rare délicatesse. Qui sait? le pauvre grand poète a la tête si irrémédiablement perdue qu'il serait capable de pousser la folie de l'ingratitude jusqu'à s'abstenir de livrer aux flammes tout ce qu'il a écrit depuis vingt ans. Que dis-je? Hier encore, cet homme incorrigible n'a-t-il pas livré à la publicité un nouveau recueil exécrable, rempli d'antithèses et de blasphèmes, la troisième série d'*Actes et Paroles?* Ceux qui ont lu l'introduction intitulée *Paris et Rome* ont pu constater par eux-mêmes à quel point est incurable la maladie de Victor Hugo. N'est-ce pas le même style, toujours emphatique et violent, le même abus d'images

heurtées et d'idées malsaines? A coup sûr cet Alphonse Karr posthume qui nous occupe aura l'âme justement navrée, et j'aime à croire que son prochain *Grain de bon sens* sera sévère.



Peut-être continuerais-je de plaisanter si de pareils scandales, à la longue, ne cessaient d'être risibles. Il était un homme, en effet, dont la mémoire fut chère aux délicats; on se souvenait parfois du malicieux pamphlétaire et de l'habile conteur de ces vaporeuses histoires d'amour que Théophile Gautier se plaisait à relire. Ceux-là mêmes qui préfèrent les Amers rendaient justice à cet aimable talent et suppléaient de bonne grâce à ce qui lui manquait. Tout en reprochant à Alphonse Karr de cacher sous son persifflage un grand fond d'indifférence et d'être de ceux qui, ne sachant pas haïr, savent mal aimer, nous faisions cas de sa verve gauloise et de sa bonne humeur. C'était un vieux vin que nous savourions. Il restait dans nos mémoires comme une sorte de convive propice aux gais propos. Nous eussions fini par l'aimer.

Et voilà qu'il suffit du caprice effronté d'un pépiniériste avide de scandale pour troubler ce joyeux souvenir. Et l'opinion publique n'a pas protesté contre cette imposture! Et nul n'a démasqué le plagiaire! Et l'on n'a point cherché à savoir quel était le copiste sans valeur qui se cache sous ce nom d'emprunt! Je m'explique mal la longanimité des lecteurs.

Les abeilles qui bourdonnent à travers ces lignes ont l'humeur moins facile; elles me confient la mission de dénoncer l'anonyme qui trafique ainsi d'un nom jadis respecté. Je suis sûr, en leur obéissant, d'être agréable aux mânes du mort. J'espère que mes paroles trouveront un écho dans sa tombe, comme aussi dans la conscience de tous ceux qui connurent l'Alphonse Karr d'autrefois.



Et maintenant, *Abeilles*, — heureuses d'avoir vengé la mémoire de l'auteur des *Guêpes*, — rentrez jusqu'à dimanche prochain dans la ruche!

Quant au droit de châtier le coupable, il appartiendrait au seul Alphonse Karr, au vrai, à celui qui fut jadis l'ami du grand poète, le familier de sa maison, le convive de sa table, le confident de son foyer, et qui pleurerait de honte et de colère s'il savait à quel indigne usage sert aujourd'hui l'autorité de son nom!

Quant à Victor Hugo, que lui importe?

Je parierais qu'il n'a jamais lu les *Grains de bon sens*.

Henry Laujol

FREISCHUTZ [1]

Au plus profond d'une de ces forêts de la Bohême vieilles comme le monde, se trouve la *Gorge-aux-Loups*, dont la renommée date de la guerre de Trente Ans, guerre désastreuse qui battit en brèche les derniers restes de la majesté du saint empire. La plupart du temps on ne parlait de la vallée mystérieuse que d'après des ouï-dire; quelques chasseurs seulement y avaient pénétré, emportés malgré eux, à travers ces solitudes sombres et impénétrables, sur les traces de leurs hôtes farouches. Ils racontaient des choses merveilleuses de ce lieu de terreur; le paysan écoutait leurs récits en frémissant, faisait le signe de la croix et suppliait la Vierge et tous les saints de veiller à ce que jamais il n'eût le malheur de s'égarer dans ces contrées.

Aux approches de la Gorge-aux-Loups, le chasseur entendait un bruit étrange; de sourds mugissements couraient dans les larges branches des vieux sapins, qui ne pliaient point au souffle du vent, mais semblaient animés et secouaient au hasard leurs têtes noires. Arrivé aux bords de la vallée, le chasseur se trouvait devant un abîme dont la profondeur échappait à ses regards. Là surgissaient des rangées de rochers qui offraient l'apparence de membres humains, de visages hideusement contournés; puis c'étaient des amas de pierres noires sous la forme dégoûtante de crapauds et de lézards gigantesques. A une certaine profondeur, ces pierres semblaient vivantes; elles se mouvaient, elles rampaient et roulaient en masses épaisses et informes : ce qu'il y avait plus bas encore, on ne pouvait le distinguer. Des vapeurs livides montaient incessamment en répandant au loin une odeur pestilentielle; elles s'ouvraient et se déployaient çà et là en larges bandes, et prenaient l'apparence de figures humaines, qui grimaçaient avec leurs traits brisés par de hideuses contorsions.

Au milieu de toutes ces horreurs apparaissait, perché sur un tronc d'arbre pourri, un énorme hibou engourdi dans le repos du jour; en face, était une porte sculptée dans le roc; auprès veillaient deux monstres dont l'étrange structure offrait un mélange du lézard, du serpent et du dragon; ils paraissaient également enchaînés par un sommeil léthargique, et un terrible pressentiment avertissait le chasseur que toute cette engeance pouvait bien ne commencer à vivre qu'à minuit. Mais ce qu'il entendait lui inspirait plus d'effroi encore que ce qu'il voyait. A travers les sapins qui s'inclinaient sur la crête de la gorge, roulait une tempête incessante qui, de temps à autre, semblait contenir violemment sa fureur. Les cimes poussaient de sinistres hurlements que des bouffées de vent portaient au fond de l'abîme, d'où sortaient, l'instant d'après, des cris plaintifs qui passaient si près de l'oreille du chasseur qu'il en ressentait jusqu'au fond du cœur une secousse douloureuse.

Par moment s'élançaient du gouffre des essaims innombrables d'oiseaux de proie, qui planaient et se déroulaient en nappe immense et sombre, et puis se replongeaient dans la nuit. Jamais, parmi les hôtes ailés de ces forêts, on n'en avait aperçu d'une forme aussi bizarrement affreuse. Le croassement du corbeau semblait doux comme le chant du rossignol auprès des cris enroués, des gémissements sourds et rauques qui sortaient de ces noirs bataillons, et frappaient l'âme d'épouvante et d'horreur.

(1) Voir, à la fin de la livraison, la *Semaine Parisienne* (lundi 3 juillet).

Le chasseur le plus intrépide, familiarisé depuis longtemps avec tous les dangers de ces forêts, avec tous les fantômes de la nuit, s'enfuyait comme un faon timide, poussé par une anxiété indicible; et, sans chercher à retrouver les sentiers qui lui étaient connus, il courait au hasard vers la plus prochaine habitation où il pût rencontrer des êtres humains, et raconter ce qu'il avait vu, ce qu'il avait entendu.

Heureux le jeune homme qui, après avoir été témoin d'un pareil spectacle, avait pour se distraire et se rassurer un pieux et fidèle amour dans le cœur! Sa bien-aimée n'était-elle pas son génie tutélaire? N'était-elle pas l'ange de grâce et de pureté qui le suivait partout, rayonnait en lui, et répandait sur toute sa vie intérieure la paix et la sérénité de l'innocence? Depuis qu'il aimait, ce n'était plus le chasseur fier et impitoyable, s'enivrant de sang et de carnage. La jeune fille lui avait appris à connaître ce qu'il y a de divin dans la création, à comprendre ces voix mystérieuses qui parlent dans la solitude des bois. Maintenant il se sentait parfois ému de compassion pour le chevreuil qui passait gracieux et léger dans les taillis, et ce n'était souvent qu'à regret qu'il obéissait aux cruelles obligations de son état; et il pleurait quand il voyait des larmes dans les yeux du noble gibier abattu à ses pieds. Pourtant ce rude et cruel métier de la chasse, il devait l'aimer, car par son adresse seule, et à titre du plus habile tireur, il pouvait prétendre à la main de sa bien-aimée. La fille du forestier n'appartenait qu'à celui qui, le jour même des noces, gardait assez de sang-froid pour sortir vainqueur de la lutte; *le Coup d'épreuve* décidait du sort des deux amants. Malheur au jeune homme dont la balle déviait seulement de l'épaisseur d'un cheveu! fiancée et avenir, il perdait tout à la fois!

Or, à mesure que l'époque approchait où sa destinée devait se décider pour toujours, le sort paraissait devenir de jour en jour plus hostile à notre jeune homme. Jusque là il avait été le plus heureux et le plus adroit chasseur; maintenant il lui arrivait souvent de courir les bois des jours entiers, sans pouvoir rapporter à la maison le moindre trophée en témoignage de ses exploits. La pitié qu'il éprouvait pour les hôtes innocents des forêts lui avait-elle gâté l'œil ou la main? Mais alors pourquoi le coup portait-il à faux, quand il visait un de ces brigands des airs pour lesquels, certes, il était bien éloigné d'éprouver la moindre sympathie? Pourquoi ne logeait-il plus la balle dans le noir, quand on tirait à la cible? Pourquoi manquait-il le but, quand il cherchait à calmer les inquiétudes de sa prétendue par un coup heureux? Le vieux forestier secouait la tête; les anxiétés de la jeune fille croissaient de jour en jour; notre chasseur errait dans les profondeurs des bois, se livrant à de sombres pensées. Il méditait à part lui sur ses malheurs, il cherchait à en approfondir les causes. Souvent, dans le fond de son âme, il entendait de nouveau le bruit des sapins, les affreux croassements, comme au jour où un hasard funeste l'avait conduit à la vallée aux loups. Il se croyait sous l'obsession de quelque puissance démoniaque jalouse de son bonheur et acharnée à sa perte. En même temps lui revenait à la mémoire tout ce qu'on lui avait raconté au sujet de cette apparition nocturne qu'on appelait *la chasse sauvage*. C'était une troupe infernale de chasseurs, une cohue de chevaux, de chiens, de cerfs et de sangliers qui, à minuit, roulait pêle-mêle au-dessus des bois. Malheur à celui qui se trouvait sur son passage! C'était un tintamarre, un cliquetis d'armes, des rugissements si effroyables mêlés aux sons du cor, aux aboiements des chiens, aux hennissements des chevaux, que le cœur d'un mortel était trop faible pour y résister : ceux qui avaient vu la

chasse sauvage en mouraient presque toujours peu de temps après. Le jeune chasseur se rappelait aussi avoir entendu parler de celui qui conduisait les meutes aériennes, espèce de génie malfaisant connu sous le nom de Samiel, qui cherchait à enrôler des jeunes gens pour ses courses nocturnes. Dans ce but, Samiel détachait un de ses suppôts vers l'infortuné dont il voulait faire sa victime. Celui qui lui servait d'instrument pour exécuter ses projets était un garçon adroit, rusé, déjà initié à ces mystères de l'enfer ; il circonvenait le jeune homme, s'insinuait dans son amitié, lui parlait souvent de certaines forces occultes, de certaines influences magiques grâce auxquelles on était sûr de son coup, et qui mettaient le chasseur à même de l'emporter sur tous ses rivaux. Il lui disait que si on se rendait à certaine heure dans telle ou telle localité, on pouvait, à l'aide d'évocations très-faciles à accomplir, conjurer des esprits, se les rendre tributaires et les forcer à vous rendre des services inappréciables. Ainsi, par exemple, il lui proposait de l'accompagner à minuit en certain lieu; et, s'il voulait faire part à demi, il promettait de lui procurer des balles qui, imprégnées d'une puissance démoniaque, avaient la propriété d'atteindre le but le plus éloigné. Ces balles on les appelait *balles franches*, et celui qui les possédait était *franc-tireur* (Freischütz).

Le jeune homme restait tout ébahi, tout stupéfait devant ces merveilleux récits, qui s'accordaient, du reste, parfaitement avec tout ce qui se passait autour de lui depuis quelque temps. Ne devait-il pas être porté à croire à l'influence d'esprits invisibles, quand il songeait que lui, le meilleur tireur de la contrée, ne pouvait plus compter sur sa carabine, qui jusque-là n'avait jamais trompé son coup d'œil? Déjà la paix de son âme était troublée; le jour était proche où, grâce à sa mauvaise étoile, il allait perdre, pour toujours peut-être, le bonheur auquel il aspirait. Sa destinée semblait le pousser irrévocablement à se servir d'une de ces balles démoniaques dont son camarade lui avait vanté l'infaillible puissance. Mais, ces balles, où les trouver? — A minuit, dans la Gorge-aux-Loups! — Les cheveux se dressaient sur la tête du vertueux jeune homme. Dans la Gorge-aux-Loups! A minuit! Alors il comprenait tout. D'un coup d'œil il sondait le sacrifice énorme qu'on exigeait de lui; il s'agissait positivement du salut de son âme! Et pourtant il n'avait pas d'autres ressources; c'était le seul moyen de se soustraire à l'influence de l'astre malfaisant qui pesait sur lui. Pale, une flamme sinistre dans les yeux, il retourne aux pieds de sa bien-aimée. L'aspect de la pieuse et candide jeune fille ne saurait le calmer; il sait qu'il n'a que deux portes à prendre : renoncer à elle et à son bonheur ici-bas, ou tenter une chance terrible et recourir à l'enfer. Le feuillage des arbres frémit doucement autour de la maison solitaire du forestier; la joyeuse compagne de celle qu'il aime cherche vainement à l'égayer; vainement la jeune fiancée enlace ses bras autour de la taille de son prétendu. Il reste immobile, les yeux fixes, concevant dans sa pensée les terribles mystères vers lesquels il se sent entraîné; il croit entendre de loin les accents formidables qui l'appellent à la Gorge-aux-Loups, où son camarade l'attend pour l'initier aux pratiques de l'enfer! Il s'arrache des bras de sa fiancée, qu'agitent de cruelles appréhensions : pour la posséder il est prêt à sacrifier le salut de son âme.

Guidé par les puissances ténébreuses auxquelles il s'abandonne, il arrive au séjour redouté où son camarade a tout disposé pour l'œuvre des ténèbres. En vain l'ombre de sa mère lui apparaît pour le mettre en garde contre les sortiléges du démon; poussé par le desespoir, il descend dans

la gorge. La fonte des balles commence. Les puissances des ténèbres éternelles sont invoquées; bientôt s'accomplit ce que le jeune homme avait pressenti lors de sa première visite à la vallée aux Loups. Tout ce qui l'entoure s'anime par degrés; des milliers de corps se dressent, étendant leurs bras vers lui; l'ouragan mugit; les hurlements des airs forment un concert infernal; des visions comme jamais il ne s'en est montré aux regards d'un mortel surgissent de la gorge, enfin la chasse sauvage passe au-dessus de leur tête : éperdu, le chasseur tombe sans connaissance, la face contre terre.

Cette nuit-là, sept balles furent fondues, balles fatales que Samiel a enchantées, et auxquelles il a communiqué la vertu d'atteindre infailliblement le but qu'on leur assignera. Toutefois, sur les sept balles, il s'en est réservé une à laquelle il peut donner telle direction qu'il lui plaira. Les deux chasseurs se partagent les sept balles par moitiés inégales : quatre sont échues au plus jeune. On se prépare au tir; le prince, qui s'y trouve présent, veut d'abord mettre à l'épreuve le fiancé : il lui ordonne de montrer son adresse au tir; et pour se produire avec avantage, et donner une bonne idée de son talent, le jeune homme a naturellement recours à ses balles franches : et en effet elles portent toutes sans manquer d'une ligne, si éloigné que soit le but. De cette façon, sa provision de balles enchantées s'est épuisée; il ne lui en reste plus qu'une qu'il garde jusqu'au jour fatal où il s'agira de disputer la main de la jeune fille à ses rivaux. Mais à partir de ce moment, il redevient aussi maladroit qu'auparavant. Son camarade, lui aussi, a jeté au hasard et sans aucune utilité les trois balles franches qu'il avait reçues pour sa part, et cela dans l'intention de forcer notre jeune homme à se servir de la septième et dernière qui lui reste. Le moment est arrivé : une colombe blanche traverse les airs; on dit au jeune homme de la viser : ce sera pour lui l'épreuve décisive. Plein de confiance en sa balle franche, l'infortuné presse la détente. Le coup part... et sa prétendue tombe baignée dans son sang! La balle que Satan s'était réservée a frappé la jeune fille au cœur.

Telle est la tradition du *franc-tireur* (Freischütz); et, de nos jours, les chasseurs de ces contrées parlent encore de balles franches. Cette tradition sombre, démoniaque, s'accorde parfaitement avec l'aspect solennel et mélancolique de ces formidables forêts de la Bohême. On comprend au premier coup d'œil le sens de ces récits populaires, quand on traverse ces solitudes, ces vallées coupées dans les rochers hérissés d'antiques sapins aux formes les plus bizarres. La tradition du Freischütz porte d'ailleurs profondément l'empreinte de la nationalité allemande. Chez tout autre peuple, le diable a été probablement de la partie ; le diable est toujours en jeu partout où il arrive un malheur. Mais ce n'est que chez les Allemands que l'élément démoniaque pouvait se manifester sous des formes aussi mystiques, avec le caractère de mélancolie rêveuse ; que la nature extérieure pouvait se confondre aussi intimement avec l'âme de l'homme, et produire des émotions aussi naïves et aussi touchantes. Partout ailleurs nous voyons le diable se mêler parmi la société des hommes, inspirer des sorciers et des sorcières, les abandonner au bûcher ou les sauver de la mort selon son bon plaisir ; nous le voyons même revêtir le caractère de père de famille, et veiller au salut de son fils. Mais ces récits, le paysan le plus grossier n'y croit plus de nos jours : tandis que les contes et traditions qui ont leur origine dans les régions les plus mystérieuses de la nature et du cœur humain éveillent encore aujourd'hui les sympathies des gens instruits, ils aiment à se reporter aux jours de leur enfance où les

grands arbres des sombres forêts, s'agitant au souffle de la tempête, leur paraissaient des êtres vivants, dont les voix mystérieuses, étaient comme l'écho d'un monde fantastique.

II

Ce n'est que chez le peuple où la tradition du Franc-tireur avait pris naissance, et qui aime encore aujourd'hui à se laisser bercer au charme du merveilleux, qu'un compositeur, homme d'esprit, put concevoir l'idée d'asseoir un grand ouvrage musical sur une pareille base. En prenant cette tradition pour texte de son Opéra, Weber savait qu'il serait compris aussi bien dans les accords profondément mystérieux de l'ouverture, que dans les simples et joyeuses mélodies du chœur des jeunes compagnes de la fiancée En effet en glorifiant le vieux conte populaire, le compositeur s'assurait un triomphe, dont jusque là il n'y avait point eu d'exemple. Aux accords de cette suave et profonde élégie, il vit se confondre dans un même sentiment d'admiration ses compatriotes du nord et du midi, depuis les sectateurs de la *Critique de la raison pure* de Kant, jusqu'aux lecteurs du *Journal des modes* de Vienne. Le philosophe de Berlin fredonnait gaiement : *Nous ne tressons ta couronne virginale*; le directeur de police répétait avec enthousiasme : *A travers les bois, à travers les prairies;* tandis que le laquais de cour chantait d'une voix enrouée : *Que peut-on comparer sur terre aux plaisirs de la chasse?* Et moi-même je me rappelle qu'étant enfant, je m'efforçais de donner une expression diabolique à cet air si âpre, si sauvage : *Ici-bas dans cette vallée de larmes.* Le grenadier autrichien marchait aux sons du chœur des chasseurs ; le prince Metternich dansait la valse des paysans de la Bohême ; et les étudiants d'Iéna chantaient le *Chœur moqueur* (Spottchor) à leurs professeurs. Cette fois, tous les divers éléments de la vie politique allemande, qui se brise dans tous les sens, se réunissaient en un foyer commun : d'un bout de l'Allemagne à l'autre *le Freischütz* était dansé, chanté, écouté avec transport.

Et vous aussi, qui vous promenez au bois de Boulogne, vous avez chanté les airs du *Freischütz!* Dans les rues de Paris les orgues de Barbarie ont fait entendre le chœur des chasseurs; l'Opéra-Comique n'a pas dédaigné *la Couronne de la vierge*, et cet air ravissant : *Jamais le sommeil n'approcha de mes paupières*, a plus d'une fois enthousiasmé l'auditoire de vos salons. Mais ce que vous chantez, le compreniez-vous? J'en doute fort. D'abord vous n'avez pas vu cette nature si étrangement sauvage; et puis dans la sentimentalité, dans la rêverie allemande il y a quelque chose qui échappera toujours aux étrangers, si intelligents qu'ils puissent être. Nous sommes un peuple singulier : l'air de *Freischütz* : *A travers les bois*, fait couler nos larmes, tandis que nos yeux restent secs quand, au lieu d'une patrie commune, nous n'apercevons que trente-quatre principautés. C'est peut-être là une faiblesse, mais vous nous la pardonnerez, car c'est à elle que vous devez une admirable partition, qui mérite bien, du reste, la peine de faire un voyage et de visiter les lieux où Samiel avait sa résidence. Un voyage à Carlsbad vous en offrirait facilement l'occasion. Si vous pensez que cela n'en vaut pas la peine, si vous ne pouvez renoncer pour une seule soirée à vos habitudes et à tout ce qui fait le charme de la vie parisienne, alors vous ne comprendrez pas *le Freischütz,* et pourtant vous le voulez comprendre, vous voulez l'entendre et le voir tel qu'il est ; c'est fort bien, et c'est toute justice, car vous en agissez de même avec le Fidèle Berger.

Mais l'Académie royale de musique a ses exigences, auxquelles notre

pauvre *Freischütz* ne saurait satisfaire dans sa forme primitive. Il est écrit : *Ici on dansera,* et dans la pièce allemande il n'y a pas de ballet, il n'y a que des jeunes gens qui font valser leurs belles. De plus il est écrit : *Vous ne parlerez pas*, et il y a un dialogue d'une naïveté excessive. Il faudra donc faire danser tout le monde et l'empêcher de parler ! Il y aurait bien un moyen plus simple de se tirer d'embarras : ce serait de faire exception à la règle, en faveur de l'admirable partition. Mais ce moyen, vous ne l'emploierez pas, car vous n'êtes libres que là où vous voulez l'être, et malheureusement ici vous ne le voulez pas. Vous avez entendu parler de *la Vallée aux Loups* et du *Diable*, et aussitôt les machines de l'Opéra vous sont venues à l'esprit ; le reste n'est rien. Il vous fallait un ballet et récitatif, et vous avez choisi un de vos compositeurs les plus originaux pour vous en faire la musique. Cela vous fait honneur, cela prouve que vous savez apprécier dignement notre chef-d'œuvre. Parmi tous les compositeurs français de nos jours, je n'en connais pas qui comprît aussi bien la partition du *Freischütz*, et qui fût aussi capable de la compléter, si toutefois cela était nécessaire. L'auteur de la *Symphonie fantastique* est un homme de génie ; personne plus que moi ne reconnaît l'énergie irrésistible de sa verve poétique ; il y a chez lui une conviction consciencieuse qui fait qu'il n'obéit qu'à l'inspiration imprévue de son talent ; dans toutes ses symphonies se révèle une nécessité intérieure à laquelle l'auteur ne pouvait se soustraire. Mais c'est précisément à cause des éminentes qualités qui distinguent M. Berlioz que je lui soumets en toute confiance mes observations au sujet de ce travail.

La partition du Freischütz est un tout complet, coordonné dans toutes ses parties sous le double rapport de la pensée et de la forme ; y ajouter, en retrancher quelque chose, si peu que cela puisse être, n'est-ce pas en quelque sorte dénaturer, mutiler l'œuvre du maître ? S'agit-il ici d'approprier aux besoins de l'époque une partition qui remonte à l'enfance de l'art, de refaire un ouvrage que l'auteur primitif n'aurait pu développer suffisamment, faute de connaître les moyens techniques dont nous disposons aujourd'hui ? Tout le monde sait qu'il ne peut être question de tout cela, et M. Berlioz repousserait avec une juste indignation toute proposition de cette nature. Non, il s'agit de mettre une œuvre originale, complète, en harmonie avec des exigences extérieures qui lui sont étrangères. Eh quoi ! une partition consacrée par vingt ans de succès, en faveur de laquelle l'Académie royale de musique veut bien déroger à ses lois, si rigoureuses d'ailleurs, pour participer, elle aussi, à un des plus éclatants triomphes que jamais pièce ait obtenu à aucun théâtre, une telle partition ne pourrait faire céder certaines règles routinières ? On ne pourrait exiger qu'elle y parût dans sa forme primitive, qui est une partie essentielle de son originalité ? Voilà pourtant le sacrifice que l'on exige. Croyez-vous que je me trompe ? Croyez-vous que les récitatifs et les ballets que vous ajouterez après coup n'altéreront en rien la physionomie de l'œuvre de Weber ? Croyez-vous qu'en substituant à un dialogue naïf, rempli parfois d'une gaieté spirituelle, un récitatif qui, dans la bouche des chanteurs, devient toujours un peu traînant, vous n'effacerez pas ce caractère de cordialité franche et joyeuse que respirent les scènes entre les bons paysans de la Bohême ? Les causeries des deux jeunes filles dans la maison du forestier ne perdent-elles pas nécessairement de leur fraîcheur, de leur vérité ? Au reste, ces récitatifs, si heurement inventés qu'ils puissent être, avec quelque art qu'on les mette en harmonie avec le ton général de l'ouvrage, n'en dérangeront pas moins la symétrie. Il est évident que le

compositeur allemand a constamment eu égard au dialogue : les morceaux de chant ont peu d'étendue; ils seront constamment écrasés par les énormes récitatifs qu'il faudra ajouter, et qui en affaibliront le sens et, par conséquent, l'effet. Dans ce drame, où le plus simple *Lied* a un sens si profond, vous ne trouverez pas ces bruyants morceaux d'ensemble, ces finales impétueux auxquels vos grands opéras vous ont habitués. Dans la *Muette*, dans les *Huguenots*, dans la *Juive*, vu les dimensions colossales de ces morceaux, il faut absolument que l'intervalle qui les sépare soit rempli par des récitatifs; le diable semblerait mesquin et niais, et aurait tout à fait l'air d'une parodie. Quelle bizarrerie, en effet, si, dans la *Muette*, Masaniello, entre le grand duo et le finale du second acte, s'avisait tout à coup de parler; si, dans les *Huguenots*, après le colossal morceau d'ensemble du quatrième acte, Raoul et Valentine se préparaient au duo suivant par un dialogue, si dramatique qu'il puisse d'ailleurs être! Sans doute vous en seriez choqués, et avec raison. Or, ce qui est une nécessité esthétique pour les opéras de grande dimension, deviendrait, par une raison contraire, un fléau pour le *Freischütz*, où les morceaux de chant sont beaucoup moins étendus. Toutes les fois que les situations données par le dialogue provoqueront naturellement l'effet dramatique, M. Berlioz, je le prévois, ne pourra s'empêcher de laisser jaillir les sources fécondes de son imagination; je prévois quelle expression de sombre énergie il saura donner à cette scène où Caspar cherche à enlacer son jeune ami dans ses séductions diaboliques, où il le presse de faire le premier essai des balles franches, où il cherche à l'enrôler sous les bannières de l'enfer, où il lui adresse ces paroles empreintes d'une profonde méchanceté : *Lâche, ce n'est qu'aux dépens d'autrui que tu voudrais gagner le prix! Crois-tu peut-être que tu n'es pas déjà coupable? penses-tu que le coup que tu viens de tirer te seras remis?* Je suis sûr qu'à ce passage de bruyants applaudissements récompenseront les magnifiques inspirations de M. Berlioz; j'ai aussi la certitude qu'après le récitatif, l'air de Caspar, qui suit, ne produira point l'effet qu'on devait en attendre. De cette façon vous aurez quelque chose d'entièrement nouveau, de merveilleux, si vous voulez; et nous qui connaissons le *Freischütz*, qui n'avons pas besoin de récitatif supplémentaire pour le comprendre, nous verrons avec plaisir les œuvres de Berlioz augmentées d'une création nouvelle; mais nous doutons que l'on vous ait fait comprendre le *Freischütz*. Vous jouirez d'une musique tour à tour gracieuse et terrible, qui flattera vos oreilles et vous donnera de profondes émotions; vous entendrez exécuter dans une admirable perfection des *Lieders* que, jusqu'ici, on vous avait assez médiocrement chantés; une belle déclamation dramatique pleine de grandes pensées vous guidera d'un morceau de chant à l'autre, et pourtant vous serez choqués de l'absence de beaucoup de choses auxquelles vous êtes habitués, et dent vous vous passerez difficilement.

L'appareil extérieur que l'on aura adapté à l'œuvre de Weber ne servira qu'à provoquer chez vous le besoin de sensations auxquelles répondent les ouvrages qui se produisent habituellement devant vous sous cette forme; et vous serez trompés dans votre attente, car cet ouvrage a été créé par son auteur dans des vues bien différentes, et nullement pour satisfaire aux exigences du public ordinaire de l'Académie royale de musique. Là où sur nos théâtres, une bande de cinq musiciens prennent le cor et le violon en main, où l'on voit quelques vigoureux gaillards, solidement bâtis, faire tourner en rond de robustes beautés, à la porte d'une guinguette, vous verrez arriver tout à coup les notabilités dansantes du jour; vous verrez

le beau danseur, qui paradait hier encore avec son superbe habit de satin couleur d'or, venir les recevoir dans ses bras l'une après l'autre; vainement les élégantes sylphides feront de leur mieux pour exécuter des pas bohémiens, vous regretterez toujours les pirou ttes et les bouffantes. Toutefois, elles en feront assez pour vous transporter par le souvenir dans la sphère habituelle de vos jouissances; elles vous rappelleront les chefs-d'œuvres de vos grands maîtres, qui vous ont si souvent enivrés; vous désirerez tout au moins voir une pièce dans le genre de *Guillaume Tell*, où figurent également des chasseurs et des paysannes, et autres belles choses qui sont du ressort de la vie champêtre. Après ces danses vous n'entendrez ni ne verrez rien de tout cela; dans tout cet acte, vous n'aurez que l'air : *A travers les bois, à travers les prairies*, une chanson à boire de vingt mesures, et au lieu d'une finale, vous aurez un air. Mais je me trompe, vous aurez le récitatif, qui vous fera entendre les plus séduisants accords, où se révèleront un caractère, une vie musicale, comme on en aura rarement créé, j'en suis convaincu d'avance, car je sais jusqu'à quel point la verve de votre plus grand compositeur de musique instrumentale s'exaltera, pour n'ajouter que de belles et grandioses inspirations à l'œuvre du maître qu'il révère et qu'il admire; et c'est précisément pour cela que vous ne connaîtrez pas le *Freischütz*, et peut-être même ce que vous entendrez ne vous inspirera-t-il pas le désir de le voir tel qu'il est dans la naïveté de sa forme primitive.

Et s'il apparaissait réellement devant vous tel qu'il est, dans toute sa simplicité, dans toute sa candeur; si au lieu de toutes ces danses compliquées, apprêtées, qui, sur votre grande scène, accompagnent le cortége de la fiancée, vous n'entendiez que la petite chanson que fredonnent les philosophes de Berlin, ainsi que je l'ai dit plus haut; si au lieu de tous les magnifiques récitatifs qui vous frapperont de commotions profondes, vous n'aviez qu'à écouter le dialogue sans prétention que les écoliers savent par cœur en Allemagne, auriez-vous une intelligence plus complète du *Freischütz* ? Vous sentiriez-vous disposé à vous laisser aller à cet enthousiasme rêveur qu'il a inspiré à quarante millions d'Allemands? Soulèverait-il chez vous les transports unanimes que la *Muette de Portici* a soulevé chez nous? Hélas! j'en doute. Et peut-être M. Pillet, lui aussi, a-t-il senti le doute passer sur son âme comme un sombre nuage, lorsqu'il chargea M. Berlioz de pourvoir le *Freischütz* de ballets et de récitatifs. C'est un grand bonheur que ce soit M. Berlioz qui ait été appelé à remplir cette tâche. Sans doute nul compositeur allemand n'eût osé entreprendre une œuvre pareille par piété envers l'œuvre et l'artiste. Or, en France, il n'y avait que M. Berlioz dont le talent et la conscience artistique fussent à la hauteur d'un tel travail. Nous avons au moins la certitude que jusqu'à la note la moins importante, tout sera respecté, qu'on ne retranchera rien, et qu'on n'ajoutera que ce qu'il faut strictement ajouter pour satisfaire aux statuts de l'établissement, que vous paraissez bien décidés à ne pas vouloir enfreindre. Et c'est là ce qui m'inspire de sombres pressentiments au sujet de notre bien-aimé *Freischütz*. Ah! si vous pouviez, si vous vouliez voir et entendre le véritable *Freischütz* allemand, peut-être seriez-vous initiés à cette vie intime et méditative de l'âme qui est l'apanage de la nation allemande; vous vous familiariseriez avec les douces et candides émotions qui vous font tour à tour désirer la présence de la bien-aimée et la solitude des bois; peut-être comprendriez-vous cette horreur mystérieuse, ces sensations indéfinissables pour lesquelles votre langue n'a pas de nom, et que par de magnifiques décors, par des masques diaboliques.

vous cherchez vainement à traduire. Dans tous les cas, cela vaut la peine d'aller à la représentation que donnera l'Académie royale de musique, et de chercher à se transporter par la pensée au milieu du monde merveilleux qui se révèle dans le Freischütz.

Richard Wagner



SONNETS BIBLIQUES

KAÏN

Sur le chemin qui mène à la grève, jonché
De palmes d'aloès éclatantes de gloire,
Kaïn, triste, courbant sa tête épaisse et noire,
Les bras rouges du sang fraternel, s'est couché.

Et le grand vent qui vient du Jourdain desséché
Jusqu'aux puits d'Hévilath où les biches vont boire,
L'enveloppant ainsi qu'un voile expiatoire,
Le couvre d'un sanglot toujours plus rapproché.

Et dans ce hurlement farouche de tempête
Le vieillard, ne pouvant dormir, dresse sa tête
Et se lève, tendant l'oreille au moindre bruit,

Et, tout debout, haussé vers le monde sans terme,
Reconnaît dans l'affreux silence de la nuit
L'obscur râle qui sort des cœurs que la mort ferme.

LE SPECTRE DE SODOME

Près de la mer se dresse, immobile et songeur,
Le vieux spectre debout devant la ville éteinte
Dont, après six mille ans d'une immuable empreinte,
Ses yeux démesurés ont gardé la rougeur.

Dans le sable où ses pieds marchaient le voyageur
D'un jour s'est arrêté pour l'éternité sainte,
Pétrifié dans son horreur et dans sa crainte,
Nul être ne devant avoir vu Dieu vengeur.

Il sera toujours là, le grand spectre de pierre,
Terrible, sans jamais reclore sa paupière,
Les prunelles toujours pleines du premier feu,

Et prévoyant déjà dans sa tête profonde,
Lorsque sera venu le temps marqué par Dieu,
Le dernier, le suprême embrasement du monde

LA MORT DE MOÏSE

La nuit obscurcissait Nébo. L'homme de Dieu
Bénit le peuple. Et les vieux monts à tête grise
Se détournaient pour voir le prophète Moïse
Donner sereinement au monde son adieu.

Il dit : « Je suis content de mourir. Vivre est peu.
C'est la mort qui nous hausse et qui nous divinise.
Mais j'aurais bien voulu voir la Terre Promise. »
Et son œil dans la nuit cherchait le Jourdain bleu.

Il dit encor, parlant à la race future :
« Fils, je vous ai tirés de votre sépulture.
Et voici maintenant que je rentre au tombeau. »

Et les étoiles d'or emplissaient ses prunelles ;
Et par dessus la cime obscure du Nébo
Ses deux bras forts touchaient les sphères éternelles.

LA REINE DE SABA

Dans les voluptueux plis de sa robe à traîne
Collante sur les reins, où chaque mouvement
De son corps se dessine incomparablement,
La Reine de Saba marche fière et sereine.

Du bas des escaliers couverts de fleurs la Reine
Tourne vers le grand Roi ses yeux de diamant
A travers ses cheveux qui dans le vent fumant
Flottent comme une voile immense de carène.

Et le roi des Hébreux, debout dans son palais,
Voit luire ses bras blancs et ses yeux violets
Et sa bouche semblable aux grandes fleurs des routes,

Et son cou fier chargé d'anneaux et de colliers;
Cependant que la Reine adorable entre toutes,
Lentement, lentement, monte les escaliers.

LA VILLE

Vers le mont d'où Ninive aux pieds bleus étincelle,
Enchantement des mers profondes et des bois,
La terre se soulève et tord, pâle et sans voix,
Ses innombrables bras, la terre universelle!

Et sur ces bras le sang des nations ruisselle
Comme un fleuve de mort et de haine, aux flots froids,
Qui sortirait du cœur des peuples et des Rois
Que Ninive a brisés parcelle par parcelle.

Et par moments, des rocs furieux du Jephta,
De Chalé qu'autrefois Nemrod ensanglanta,
Et d'Hiérosolyme et de Thèbe aux cent portes,

De toutes parts la terre immense entend monter
La malédiction vague des villes mortes
Vers Ninive aux pieds bleus qui dort sans l'écouter.

L'IMPASSIBLE GOUFFRE

Que les villes des Rois se taisent dans leur nuit
Et m'écoutent. Je parle au nom du Dieu sublime.
On vous verra bientôt dans l'éternel abîme
Choir, ô villes, avec un lamentable bruit.

Tout ce que l'Homme impur a fait sera détruit.
Toutes vous tomberez dans la mort unanime,
Babylone, Sidon, Thèbe, Hiérosolyme!
Et vos cendres seront en proie au vent qui fuit.

Les unes par le fer, les autres par la flamme!
Et vos derniers sanglots épouvanteront l'âme
Des astres, spectateurs vengés de votre fin.

Et vous disparaîtrez, tours, fossés, murs et portes,
(La Mort claque des dents, tellement elle a faim!)
Dans sa gueule effroyable et noire! O villes mortes!

Adelphe Froger

L'ART

I

LES ENVOIS DE ROME

« J'ai deux filles, lesquelles n'ont pas encore connu d'hommes; je vous les amènerai et ferez d'elles comme bon vous semblera, moyennant que ne fassiez aucun mal à ces personnages, car ils sont venus sous l'ombre de mon toit. »

Ainsi parle Lot, dans le 19e chapitre de la Genèse, aux Sodomites qui entouraient sa demeure et voulaient à tout prix connaître les deux jeunes hommes réfugiés chez lui. Ce père, qui offrait ses filles au viol afin de préserver ses hôtes d'un semblable outrage, fut récompensé de ses beaux sentiments par ce discours que lui tinrent les anges : « Hâte-toi, fuis, mais que ni toi, ni ta femme, ne vous retourniez. » Et, ajoute sans plus de phrases le livre de Moïse, « la femme de Lot regarda derrière soy, dont devint statue de sel. »

Tel est le sujet que M. Toudouze, un élève de Lenoir et de Pils, a mis en scène. Au centre, la bouche agrandie par la stupeur, la statue se dresse sur un amas de cadavres pour drames. Aiguières, joyaux, poignards, toutes les richesses que l'épouse de Lot emportait dans sa fuite, sont comme elle subitement changées en sel; le peintre a cependant fait une exception en faveur des manches en ivoire des couteaux. Pourquoi? Je ne sais. Toujours est-il que, si cette toile contient d'excellentes parties, elle est trop encombrée; on y étouffe, l'air manque. Le groupe formé par le vieillard qui se sauve et par les esclaves qui le soutiennent est certainement réussi; mais ces anges aux épées d'or et aux résines en feu sont lourdement lancés; ils sont, avec cela, empennés d'ailes horribles, de plumes rosâtres bordées de bleu rude. Au reste, toute la couleur du tableau est incertaine et triste : du brun sourd, du bleu, quelques martelages de rouge sur les murs, un bloc de craie blanche, une banderolle couleur de soufre, et tout cela enchevêtré sous un porche, avec un coin de ciel flagellé par la foudre. Telle qu'elle, avec ses qualités comme avec ses défauts, l'œuvre de M. Toudouze est réellement plus mélodramatique qu'elle n'est poignante.

Un autre habitant de Rome, M. Morot, expose une *Médée* assise et vêtue de noir, se préparant à égorger ses deux enfants qui la caressent et l'embrassent. La figure de la charmeuse est sinistre, avec ses yeux si

cruellement clairs ; mais pourquoi ce fond de soie jaune à la Regnault, pourquoi surtout avoir fait de Médée une hommasse aux bras et aux cuisses énormes? La reine de Colchide ne fut pas une gladiatrice, mais une magicienne. Toutes les flammes de l'hystérie et de la haine avaient recuit son masque tragique; elle eut l'affolante beauté des déesses et l'épouvantable attirance des Gorgones. Ah! Delacroix la comprit mieux, lui, qui la fit jaillir d'une toile, échevelée et superbe, spectrale et hurlante! La femme de M. Morot est un monstre qui va tuer des enfants; ce n'est pas Médée, fille d'Hécate et sœur de la magique enchanteresse Circé !

Il ne me reste plus à signaler maintenant qu'une *Source*, figure sans distinction de M. Besnard, une belle copie du *Saint Georges* de Carpaccio et une esquisse de plafond par M. Ferrier, une insupportable *Velléda* de M. Marqueste, un bas-relief de M. Injalbert, la *Tentation* par trop imitée de Michel-Ange et une mignotte statuette de M. Indrac, l'*Amour blessé*. — Beaucoup de travail dans tous ces envois de Rome, mais d'originalité, point.

II

L'EXPOSITION DE BLANC ET DE NOIR

Je n'adresserai pas le même reproche aux artistes qui exposent chez Durand-Ruel des eaux-fortes et des fusains, des lithographies et des gravures. Que d'anciennes amies j'ai retrouvées dans ces œuvres! Dès le premier pas, je reconnais les belles eaux-fortes de Léopold Flameng d'après Rembrandt : les *Syndics des Drapiers* du Trippenhuis d'Amsterdam et la *Leçon d'Anatomie*, du Musée de La Haye. Je retrouve également les épreuves sur Chine de M. Laguillermie : le *Tableau des Lances* de Vélasquez, un *Ribéra* farouche et grandiose, le *Ruth et Booz* de M. Bida, puis toute une suite d'eaux-fortes gravées par M. Hédouin pour le *Voyage sentimental* de Sterne, et pour l'édition de *Manon Lescaut* de M. Jouaust. — L'artiste s'est heureusement inspiré des petits maîtres du dix-huitième siècle : même élégance, même finesse de pointe: mais sa *Diane* d'après le Boucher du Louvre est vraiment par trop flou. Ce n'est plus le lait aux cantharides du peintre des grâces : c'est du lait sans vertu spéciale et qui se tourne simplement en eau

Je note au passage les bateaux hérissés de mâts et de voiles de M. Gravesaude, une eau-forte d'après le moulin ensoleillé de Minderhout-Hobbéma, des *Scènes de la Vie parisienne* de M. Morin, d'amusants japonismes de M. H. Somm, des paysages de Taïée d'après Chintreuil, une *Infante* de Vélasquez de M. Milius, des copies des Van Eyck et Memlinc de Bruges par M. Vion, et je m'arrête devant les dessins et les toiles de M. Doré.

Je déclare, avec ma franchise habituelle, que je hais ces grandes machines. Eh quoi! ce peintre osera, pendant toute sa vie, dessiner « de chic » tous ses personnages! Il n'y a pas, dans toute son œuvre, une étude sérieuse. — Dans cette grisaille qu'il expose, il n'est pas un de ces hommes, il n'est pas une de ces femmes qui séduisent l'artiste par un mouvement curieux; rien, rien! Je me déclare lassé par cette facilité prodigieuse à faire mal, et je suis plus fatigué encore de tous ces sujets patriotiques qu'il ressasse sur tous les tons. Eh! laissons-les aux cafés-concerts qui les chantent! C'est vraiment trop facile d'émouvoir les bourgeois avec

ces rengaînes lacrymales! — La seule excuse que puisse, cette fois, faire valoir M. Gustave Doré, c'est qu'il ne s'est point servi de ses odieuses couleurs. A ce point de vue, je lui suis reconnaissant d'avoir fait des grisailles.

J'aime mieux que toutes ces grandes toiles les belles épreuves de M. Waltner, d'après Rembrandt, Delacroix et Regnault. Je ne féliciterai guère, par exemple, un artiste de valeur, M. Courtry, d'avoir enlevé à coups de pointe le *Marché aux Esclaves* de M. Gérôme, l'affreux peintre sur ivoire; mais, en revanche, j'admirerai très-sincèrement les étonnantes eaux-fortes de M. Desboutins, un impressionniste, et celles de M. Tissot, qui, à côté de femmes en paniers et en falbalas, jette sur le papier des types effrayants de filles.

Tiens! mais voilà qui est amusant et très-curieusement enlevé à coups de pointe. Ce sont des lanternes de M. Guérard; cabossées et vacillantes, elles s'étalent, glorieuses, les unes bombant leur ventre de verre louche, les autres dressant leur armature en forme de donjon, celles-ci surmontées de couronnes à jour, celles-là coiffées de bonnets qui baissent piteusement leurs pointes. Le même artiste nous offre une série de types à la Van Ostade, des bouches crénelées de bouts de dents, des groins rouges comme des vitelottes, des panses en foudre, des trognes de joyeux raillards, de vrais goule-bon-temps!

Après ces ventripotents gredins, il ne nous reste plus qu'à citer un admirable *Dogue* de M. Jadin, campé sur les fesses et ouvrant une gueule formidablement armée de crocs; des fusins superbes signés : Ciéselski; les fines eaux-fortes de M. Casanova et les étonnantes sabrures de M. Fantin-Latour.

Si vous aimez les fantaisies de haute lice, soyez heureux, en voici : une suite d'épreuves mobiles tirées par M. Lepic, et un dessin à la mouchure de chandelle par M. Liénard.

Somme toute, et malgré les trop visibles défaillances de quelques-uns, cette Exposition de noir et de blanc est bonne, et je souhaite de tout mon cœur que ces malheureux eaux-fortistes, si négligés dans les comptes rendus des salons de peinture, parviennent à vaincre enfin l'indifférence du public et de la presse!

J.-K. Huysmans

LES VOLUMES DE VERS

LA CHANSON DES GUEUX

Venez à moi, claquepatins,
Loqueteux, joueurs de musettes,
Clampins, loupeurs, voyous, catins,
Et marmousets, et marmousettes,
Tas de traîne-cul-les-housettes,
Race d'indépendants fougueux!
Je suis du pays dont vous êtes :
Le poète est le roi des gueux.

entonne, à tue-tête, M. Jean Richepin à la première page de *la Chanson des Gueux*. Les claquepatins et autres habitants de la Cour des Miracles ne sont pas seuls allés à lui, et nous avons fait la connaissance d'un poète que nous soupçonnions bien un peu, mais que nous n'avions pas encore vu dans l'épanouissement de l'œuvre.

La Chanson des Gueux est fort discutée, et bien des choses, pour et contre, ont été dites à ce sujet : la justice, prétend-on, a même été saisie d'une poursuite qu'on intenterait à l'auteur. A quoi bon? Ce livre n'avait certes pas besoin de cette constatation pour que son succès fût évident.

Nous avons dit : succès, et nous maintenons ce mot; mais nous croyons et nous espérons que c'est surtout un succès d'avenir et d'espérances. A travers les orages et les tempêtes de cette poésie intense, on a, par larges échappées de ciel bleu, la vision d'un poète délicat et fort, viril et humain. Le masque voulu dont M. Jean Richepin a affublé son talent, laisse, comme ces loups de satin qui tout en déguisant le visage font place au regard, percer le bout de l'oreille de l'artiste, impressionnable à l'excès et très-expérimenté. Malheureusement, M. Jean Richepin est de son temps; il est jeune et veut arriver vite. La vapeur et le télégraphe ont tué la patience : on sait le temps que l'on met à acquérir une réputation, et les peines, et les déboires, et les ennuis que cela donne; aussi veut-on sauter d'un bond par dessus et arriver d'emblée au sommet. Ainsi a voulu, ainsi a fait l'auteur de la chanson des Gueux. Nouvel Alcibiade, — il a du reste la beauté et l'excentricité de l'ancien, — il a coupé gravement la queue de son chien. Nous ne nous en plaindrons pas. Il a sonné une telle fanfare, qu'il a bien fallu, même aux indifférents et aux niais, regarder et entendre. On s'est retourné aux éclats de cette musique endiablée, et on a considéré l'instrumentiste. Cette attention semblait lassée; la justice s'en mêle et va de nouveau prêter une nouvelle actualité au poète : tant mieux!

Son volume est plein de choses, plein d'idées. Choses et idées qui pour n'être pas exprimées dans une forme achevée — la forme que nous aimons et recherchons — n'en sont pas moins dites dans un style parfois original et étincelant. Certes, nous admettons volontiers que le poète fait les vers et le grammairien les règles d'après les vers du poète, mais nous ne sommes pas, à ce point, partisan de ces heurts de mots, de ces phrases sans tournures et prétentieuses dans leur débraillé, de ces ruptures perpétuelles avec les pauvres règles prosodiques, — surtout quand elles n'ont pour but que d'éviter le travail. Nous devons, cependant, le reconnaître. La vie déborde tellement de ces chansons des gueux, que nous nous laissons avec plaisir emporter avec elles. Il y a si peu de livres vivant une vie qui a été réellement vécue, si peu de livres de bonne foi!

Tous les gueux modernes ont leur portrait dans cette galerie; ils y sont tous, avec leurs têtes, leurs attitudes et leurs loques. Nous trouvons même que certains d'entre eux sont trop pris sur le réel. Il est des choses qu'il faut savoir et vouloir gazer.

Parmi les petits poèmes qui attirent et retiennent l'attention, il faut placer au premier rang : *Les Petiots, l'Enfant de Bohême*; et dans un genre plus tempéré et aussi plus réellement poétique ; *les Plaintes du bois, Vieille statue, l'Epitaphe pour un lièvre*, et *le Bouc aux enfants*, dont voici la fin qui est exquise :

On entend dans le bois, de plus en plus lointains
Les voix, les cris peureux, les rires argentins;

Et l'on voit, quand ils vont passer sous une branche,
Vers la tête du bouc leur tête qui se penche,
Tandis que sous leurs coups et sans presser le pas,
Lui, va tout doucement pour qu'ils ne tombent pas.

Ne dirait-on pas un morceau détaché des *Contemplations ?* — *Les Oiseaux de passage* sont une pièce bien lancée, bien campée sur ses stances, et tout à fait dans le genre romantique pur : Petrus Borel l'eût enviée. A côté, un sentimentalisme viril et à bon escient émane du *Grand-père sans enfants.* La note intime et émue y est touchée, sans affectation et très-juste. — Tout cela peut bien faire passer sur les grosses verrues du volume.

La partie qui a soulevé le plus de colères est celle qui s'intitule : Gueux de Paris, et qui est dédiée à Raoul Ponchon, un poète aussi — nous dit-on — et un gueux, celui-là, si l'on en croit la légende, mais de qui on semble jouer abusivement, depuis quelque temps. C'est, cependant, dans cette partie que nous voyons cette fantaisie élégiaque que M. Jean Richepin appelle *Variations de printemps sur l'orgue de Barbarie*, et qui a pour pendant des *Variations d'automne.* Là aussi est *la Petite qui tousse* :

La pauvre enfant ! regardez.
La toux, par coups saccadés
    La secoue,
Et la bise qui la mord
Met les roses de la mort
    Sur sa joue.

Elle épousera, ce soir,
Sans bouquets, sans encensoir,
    Sans musiques,
Plus tôt qu'on n'aurait pensé,
L'hiver, ce vieux fiancé
    Des phthysiques !...

Hélas ! pourquoi l'auteur de *la Fin des Gueux*, de *Polichinelle*, des stances à *Frédérick Lemaître*, de *Cimetière intime*, dont nous détachons ces strophes :

Et, tous les soirs lorsque vient l'heure
Où, loin du monde, je suis seul,
J'ouvre chaque bière, et je pleure
En déployant chaque linceul.

Quand j'ai fini, d'une main lente,
Je clos mon cœur, morne cité,
Cimetière, cité dolente,
Où pas un n'est ressuscité !...

Pourquoi M. Jean Richepin a-t-il écrit des vers orduriers comme la Marseillaise des Benoîts ? pourquoi s'est-il cru obligé de nous apprendre qu'il possède à merveille l'argot des forçats, des pensionnaires — et des pensionnés — des maisons publiques ? A quoi bon ? Croit-il que son originalité en est plus éclatante et son mérite plus franc à nos yeux ? Pourquoi des polissonneries comme fils de fille ? — Cette dernière pièce a, du moins, le mérite d'être écrite en français. — Pourquoi, enfin et surtout, a-t-il voulu

marcher dans les bottes que son confrère et ami, M. Maurice Bouchor, avait si merveilleusement étrennées dans ses Chansons Joyeuses. M. Bouchor avait une vivacité d'allures et une verve de gaîté que n'a pu trouver M. Jean Richepin. Ce dernier fait l'effet d'un homme à jeun qui se prétendrait gris : il n'a pu être communicatif, la pire chose qui dût lui advenir. Il s'est trompé ; ses chansons bachiques sentent trop l'incubation.

Que Richepin suive à la lettre les conseils que Son Expérience donne à Sa Jeunesse Maurice Bouchor, qu'il aille bien haut, bien loin !

Là-bas, c'est le pays de l'étrange et du rêve,
C'est l'horizon perdu par de là les sommets,
C'est le bleu paradis, c'est la lointaine grève
Où votre espoir banal n'abordera jamais !

Qu'en attendant, il se roule dans toutes les fanges, qu'il ait toutes les ivresses à cuver, même celle de la popularité — le petit bleu de la gloire ; — mais qu'il se dépêche de se débarbouiller dans l'aurore et de se sécher dans le soleil. *Amen.*

Edmond Péradon

LA SEMAINE PARISIENNE

Samedi 1er *juillet.* — La nouvelle est définitive : M. Ballande, le très-persévérant et très-sympathique fondateur des Matinées dramatiques, est directeur du théâtre Déjazet. Il y jouera des drames et des comédies des auteurs modèles ou peu connus. Nous félicitions cordialement M. Ballande de sa courageuse initiative.

Dimanche 2 *juillet.* — Vous en souvenez-vous? les dimanches, naguère, on allait aux matinées de la Porte-Saint-Martin, à moins que l'on n'allât au Concert populaire ou au concert du Châtelet. Tout cela est bien loin ! Les plus entêtés Parisiens sentent avec mélancolie l'asphalte en fusion leur brûler les pieds à travers la semelle, et songent que, là-bas, au delà des fortifications, il y a des cieux cléments où le soleil se lève, moins torride, derrière la fraîcheur des forêts mouillées.

Lundi 3 *juillet.* — Reprise de *Freischütz* à l'Académie nationale de musique. Interprétation satisfaisante pour les personnes qui se satisfont à bon marché. Mise en scène pittoresque et pompeuse, mais assez mal adaptée au caractère naïvement légendaire du drame. Puisque M. Halanzier, qui ne joue pas les compositeurs de la nouvelle école française, a joué hier le *Trouvère*, de Verdi, qui est Parmesan, joue ce soir le *Freischütz*, de Carl Maria de Weber, qui est né dans le Holstein, et jouera demain la *Favorite*, de Donizetti, qui est Bergamasque, pourquoi la *République des Lettres* n'aurait-elle pas, cette fois, un étranger aussi pour critique musical? On ne saurait refuser à Richard Wagner quelque compétence en matière de drame lyrique. — Un banquier de Pesth, israélite de naissance, juif par vocation, et mélomane après sa caisse fermée, nous disait un jour : « J'adore Richard Wagner parce qu'il a écrit *Lohengrin* et les *Maîtres Chanteurs*; je le hais parce qu'il a calomnié mes coreligionnaires dans sa brochure sur les musiciens juifs. J'ai son buste chez moi : je lui ai mis une couronne de lauriers sur la tête et une corde au cou. » Nous croyons qu'il faut être un peu comme ce banquier hongrois, —

sans aller pourtant jusqu'à la pendaison, ne fût-ce qu'en effigie. Si profonde, si passionnée que soit notre admiration pour l'œuvre de Richard Wagner, qui est à notre sens le plus grand des musiciens dramatiques, nous reconnaissons que sa personnalité est devenue à juste titre antipathique au public français. Les misères endurées autrefois en France, l'inqualifiable déni de justice opposé à l'auteur de *Tanhaüser*, les injures presque quotidiennes, pendant dix ans, de presque toute la presse parisienne, le chauvinisme allemand, plus maladroit dans ses manifestations et plus lourd que le nôtre, expliquent peut-être mais n'excusent pas certaine publication haineuse, sans esprit et sans dignité, par laquelle Richard Wagner a gravement ébranlé le respect que l'on aime à devoir à un homme de génie.

Mardi 4 juillet. — Le matin, apparition d'*Après l'Exil*, de Victor Hugo. Le soir, deuxième édition.

Mercredi 5 *juillet.* — Vingt-septième numéro de la *Vie Littéraire.* Voici le sommaire : JULES ASSÉZAT, par *Louis Asseline.* — NÉMÉSIS : ET APRÈS?..., par *Hector l'Estraz.* — UNE LETTRE INÉDITE DE STENDHAL. — LES ETRANGERS AU SALON, par *N. Olivetti.* — L'ÉDITION DE DIDEROT DE JULES ASSÉZAT, par *A. de Gruève.* — LA VIE LITTÉRAIRE EN ANGLETERRE : LE DOCTEUR SYNTAXE, par *Charles Monselet.* — LA VIE LITTÉRAIRE EN ITALIE, par *Eug. Gellion-Danglar.* — LES PEUPLIERS. A LOUIS-XAVIER DE RICARD, par *Auguste Fourès.* — BIBLIOGRAPHIE : ETUDE SUR ROBERT SCHUMANN; PICCOLINO. — NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES, par *Fabrice W.* — ECHOS ET NOUVELLES, par *Charles Revert.* — LE PETIT SALON, par *Albert Mérat.* — PHILO FILS, roman, par *Valery Vernier.*

Jeudi 6 *juillet.* — Oui, par cette chaleur! une première représentation. Aux Variétés, *les Jolies Filles de Grévin.* Jolies, c'est possible, c'est même évident en ce qui concerne Mlle Cœline Montaland. Mais, de Grévin, pas du tout. Rien ne ressemble moins à la manière de Grévin, — de Grévin qui a inventé une nouvelle Parisienne! — que ce vaudeville vieillot, qui commence dans un salon de M. Scribe, continue dans un bal d'étudiants, comme il y en avait du temps de Paul de Kock, passe par une brasserie où l'on s'étonne de ne pas rencontrer Schaunard et Colline, et s'achève dans un skating ring, seule concession à la modernité! — Mais si ce qui se passe sur la scène n'est guère amusant, la salle est charmante de toilettes folles; voilà les vraies femmes de Grévin! les couleurs hardies que l'on n'ose que l'été forment le plus réjouissant ensemble. Les éventails, incessamment agités, ont l'air d'un millier d'ailes inquiètes ; quand la toile se lève, ils se ferment tous à la fois, et l'on dirait d'un grand vol d'oiseaux japonais qui s'abattrait brusquement dans des fleurs.

Vendredi 7 juillet. — On annonce la mort de M. Casimir Périer. Camille Pelletan, dans le *Rappel*, dit : « On sait que par sa naissance, par sa situation, par la majeure partie de sa vie, M. Casimir Périer appartenait au monde royaliste. Droit et loyal avant tout, il avait accepté la République, on peut le dire, par honnêteté. »

Samedi 8 *juillet*. — La *République des Lettres*, dès sa fondation, prenait l'engagement de rapprocher bientôt les époques de sa périodicité. Enhardie par un rapide succès, elle remplit dès aujourd'hui sa promesse. Elle était mensuelle; elle devient hebdomadaire. En outre, elle diminue le prix de sa livraison sans diminuer le nombre de ses pages. — Elle remercie la presse et le public des sympathies qui l'ont accueillie : elle en est fière et s'en montrera digne.

Jean Prouvaire

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef :

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : Henry Laujol

Collaborateurs :

MM. Théodore de Banville, Maurice Bouchor, Philippe Burty, Léon Cladel, Dargenty, Alphonse Daudet, Léon Dierx, Ferdinand Fabre, Gustave Flaubert, Anatole France, Félix Frank, Paul Gérin, Raoul Gineste, Edmond de Goncourt, Léon Hennique, Jose Maria de Heredia, Ernest d'Hervilly, J. K. Huysmans, Stéphane Mallarmé, Henry Maret, Albert Mérat, John Payne, Edmond Péradon, Jean Richepin, Joséphin Soulary, O. S'haughnessy, Algernon Charles Swinburne, Léon Valade, Villiers de L'Isle Adam, Emile Zola.

PRIX DE LA LIVRAISON : 50 CENT.

ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
Paris.	12 fr.	24 fr.
Départements.	15	30
Pays d'Europe.	18	35
Amérique, Asie, Afrique.	20	40

Les abonnements partent du premier dimanche de chaque mois

Les abonnés reçoivent gratuitement la première partie de

L'ASSOMMOIR

On s'abonne, en adressant un mandat-poste, à M. Georges GODDE, gérant de la Revue.

AUX BUREAUX DU JOURNAL

2, rue de Châteaudun, 2

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Deuxième livraison

Sommaire du 16 Juillet 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef :

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore DE BANVILLE, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE, Gustave FLAUBERT, Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GÉRIN, Raoul GINESTE, Edmond DE GONCOURT, Léon HENNIQUE, Jose Maria DE HEREDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS, Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PERADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, ALGERNON Charles SWINBURNE, Léon VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Émile ZOLA.

PRIX DE LA LIVRAISON : 50 CENT.

ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
Paris.	12 fr.	24 fr.
Départements.	15	30
Pays d'Europe.	18	35
Amérique, Asie, Afrique.	20	40

Les abonnements partent du premier dimanche de chaque mois

Les abonnés reçoivent gratuitement la première partie de

L'ASSOMMOIR

On s'abonne, en adressant un mandat-poste, à M. Georges GODDE, gérant de la Revue.

AUX BUREAUX DU JOURNAL

2, rue de Châteaudun, 2

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE

AVIS IMPORTANT

Les abonnés de la première série, dont l'abonnement est expiré, sont priés de le renouveler avant samedi prochain, s'ils veulent ne pas éprouver de retard dans la réception de la Revue.

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

I. — *Suite.*

Le zingueur donna des poignées de mains, en se dandinant devant les dames. Gervaise, un peu oppressée, parlait à demi-voix, faisait placer le monde : Lorilleux à sa droite, puis madame Putois; Poisson à sa gauche, puis madame Boche; de l'autre côté, à la droite de Coupeau, madame Lorilleux, et à la gauche Virginie, puis Goujet; enfin, maman Coupeau et madame Lerat à l'un des bouts de la table carrée, Boche et Clémence à l'autre bout. Mais, brusquement, elle s'aperçut que, madame Goujet n'étant pas venue, une place allait rester vide, la place à côté de madame Lorilleux.

— Nous sommes treize! dit-elle, très-émue, voyant là une nouvelle preuve du malheur dont elle se sentait menacée depuis quelque temps.

Les dames, déjà assises, se levèrent, d'un air inquiet et fâché. Madame Putois offrit de se retirer, parce que, selon elle, il ne fallait pas jouer avec ça; d'ailleurs, elle ne toucherait à rien, les morceaux ne lui profiteraient pas. Quant à Boche, il ricanait; il aimait mieux être treize que quatorze : les parts seraient plus grosses, voilà tout.

— Attendez! reprit Gervaise. Ça va s'arranger.

Et, sortant sur le trottoir, elle appela le père Bru qui traversait justement la chaussée. Le vieil ouvrier entra, courbé, roidi, la face muette.

— Asseyez-vous là, mon brave homme, dit la blanchisseuse. Vous voulez bien manger avec nous, n'est-ce pas?

Il hocha simplement la tête : il voulait bien, ça lui était égal.

— Hein! autant lui qu'un autre, continua-t-elle, baissant la voix, s'adressant à la société. Il ne mange pas souvent à sa faim. Au moins, il se régalera encore une fois... Nous n'aurons pas de remords à nous emplir, maintenant.

Goujet avait les yeux humides, tant il était touché. Les autres s'apitoyèrent, trouvèrent ça très-bien, en ajoutant que ça leur porterait bonheur à tous. Cependant, madame Lorilleux ne semblait pas contente d'être à côté du vieux; elle s'écartait, elle jetait des coups d'œil dégoûtés sur ses mains durcies, sur sa blouse rapiécée et déteinte. Le père Bru restait la tête basse, gêné surtout par la serviette qui cachait l'assiette, devant lui. Il finit par l'enlever et la poser doucement au bord de la table, sans songer à la mettre sur ses genoux.

Enfin, Gervaise servait le potage aux pâtes d'Italie, les invités prenaient leurs cuillers, lorsque Virginie fit remarquer que Coupeau avait encore disparu. Il était peut-être bien retourné chez le père Colombe. Mais la société se fâcha. Cette fois, tant pis! on ne courrait pas après lui; il pouvait rester dans la rue, s'il n'avait pas faim. Et, comme les cuillers tapaient au fond des assiettes, Coupeau reparut, avec deux pots, un sous chaque bras, une giroflée et une balsamine. Toute la table battit des mains. Lui, galant, fit le tour, alla poser ses pots, l'un à droite, l'autre à gauche du verre de Gervaise; puis, il se pencha, et, l'embrassant :

— Je t'avais oubliée, ma biche... Ça n'empêche pas, on s'aime tout de même, dans un jour comme le jour d'aujourd'hui.

— Il est très-bien, monsieur Coupeau, ce soir, murmura Clémence à l'oreille de Boche. Il a tout ce qu'il lui faut, juste assez pour être aimable.

La bonne manière du patron rétablit la gaieté, un moment compromise, Gervaise, tranquillisée, était redevenue toute souriante. Les convives achevaient le potage. Puis, les litres circulèrent, et l'on but le premier verre de vin, quatre doigts de vin pur, pour faire couler les pâtes, Dans la pièce voisine, on entendait les enfants se disputer. Il y avait là Etienne, Nana, Pauline et le petit Victor Fauconnier. On s'était décidé à leur installer une table pour eux quatre, en leur recommandant d'être bien sages. Ce louchon d'Augustine, qui surveillait les fourneaux, devait manger sur ses genoux.

— Maman! maman! cria brusquement Nana, c'est Augustine qui laisse tomber son pain dans la rôtissoire!

La blanchisseuse accourut et surprit le louchon en train de se brûler le gosier, pour avaler plus vite une tartine toute trempée de graisse d'oie bouillante. Elle la calotta, parce que cette satanée gamine criait que ce n'était pas vrai.

Après le bouilli, quand la blanquette apparut, servie dans un saladier, le ménage n'ayant pas de plat assez grand, un rire courut parmi les convives.

— Ça va devenir sérieux, déclara Poisson, qui parlait rarement.

Il était sept heures et demie. Ils avaient fermé la porte de la boutique, afin de ne pas être mouchardés par le quartier; en face surtout, le petit horloger ouvrait des yeux comme des tasses, leur ôtait les morceaux de la bouche, d'un regard si glouton, que ça les empêchait de manger. Les rideaux pendus devant les vitres laissaient tomber une grande lumière blanche, égale, sans une ombre, dans laquelle baignait la table, avec ses couverts encore symétriques, ses pots de fleurs habillés de hautes collerettes de papier; et cette clarté pâle, ce lent crépuscule donnait à la société un air distingué. Virginie trouva le mot : elle regarda la pièce, close et tendue de mousseline, et elle dit que c'était gentil. Quand une charrette passait dans la rue, les verres dansaient sur la nappe, les dames étaient obligées de crier aussi fort que les hommes. Mais on causait peu, on se tenait bien, on se faisait des politesses. Coupeau seul était en blouse, parce que, disait-il, on n'a pas besoin de se gêner avec des amis, et que la blouse est du reste le vêtement d'honneur de l'ouvrier. Les dames, sanglées dans leur corsage, avaient des bandeaux empâtés de pommade, où le jour se reflétait; tandis que les messieurs, assis loin de la table, bombaient la poitrine et écartaient les coudes, par crainte de tacher leur redingote.

Ah! tonnerre! quel trou dans la blanquette! Si l'on ne parlait guère, on mastiquait ferme. Le saladier se creusait, une cuiller plantée dans la

sauce épaisse, une bonne sauce jaune qui tremblait comme une gelée. Là-dedans, on pêchait les morceaux de veau; et il y en avait toujours, le saladier voyageait de main en main, des visages se penchaient et cherchaient des champignons. Les grands pains, posés contre le mur, derrière les convives, avaient l'air de fondre. Entre les bouchées, on entendait les culs des verres retomber sur la table. La sauce était un peu trop salée, il fallut quatre litres pour noyer cette bougresse de blanquette, qui s'avalait comme une crème et qui vous mettait un incendie dans le ventre. Et l'on n'eut pas le temps de souffler, l'épinée de cochon, montée sur un plat creux, flanquée de grosses pommes de terre rondes, arrivait au milieu d'un nuage. Il y eut un cri. Sacré nom! c'était trouvé! Tout le monde aimait ça. Pour le coup, on allait se mettre en appétit; et chacun suivait le plat d'un œil oblique, en essuyant son couteau sur son pain, afin d'être prêt. Puis, lorsqu'on fut servi, on se poussa du coude, on parla, la bouche pleine. Hein? quel beurre cette épinée! quelque chose de doux et de solide qu'on sentait couler le long de son boyau, jusque dans ses bottes. Les pommes de terre étaient en sucre. Ça n'était pas salé; mais, juste à cause des pommes de terre, ça demandait un coup d'arrosoir toutes les minutes. On cassa le goulot à quatre nouveaux litres. Les assiettes furent si proprement torchées, qu'on n'en changea pas pour manger les pois au lard. Oh! les légumes ne tiraient pas à conséquence. On gobait ça à pleine cuiller, en s'amusant. De la vraie gourmandise enfin, comme qui dirait le plaisir des dames. Le meilleur, dans les pois, c'étaient les lardons, grillés à point, puant le sabot de cheval. Deux litres suffirent.

— Maman! maman! cria tout à coup Nana, c'est Augustine qui met ses mains dans mon assiette!

— Tu m'embêtes! fiche-lui une claque! répondit Gervaise, en train de se bourrer de petits pois.

Dans la pièce voisine, à la table des enfants, Nana faisait la maîtresse de maison. Elle s'était assise à côté de Victor et avait placé son frère Etienne près de la petite Pauline; comme ça, ils jouaient au ménage, ils étaient des mariés en partie de plaisir. D'abord, Nana avait servi ses invités très-gentiment, avec des mines souriantes de grande personne; mais elle venait de céder à son amour des lardons, elle les avait tous gardés pour elle. Ce louchon d'Augustine, qui rôdait sournoisement autour des enfants, profitait de ça pour prendre les lardons à pleine main, sous prétexte de refaire le partage. Nana, furieuse, la mordit au poignet.

— Ah! tu sais, murmura Augustine, je vais rapporter à ta mère qu'après la blanquette tu as dit à Victor de t'embrasser.

Mais tout rentra dans l'ordre, Gervaise et maman Coupeau arrivaient pour débrocher l'oie. A la grande table, on respirait, renversé sur les dossiers des chaises. Les hommes déboutonnaient leur gilet, les dames s'essuyaient la figure avec leur serviette. Le repas fut comme interrompu; seuls, quelques convives, les mâchoires en branle, continuaient à avaler de grosses bouchées de pain, sans même s'en apercevoir. On laissait la nourriture se tasser, on attendait. La nuit, lentement, était tombée; un jour sale, d'un gris de cendre, s'épaississait de plus en plus derrière les rideaux. Quand Augustine posa deux lampes allumées, une à chaque bout de la table, la débandade du couvert apparut sous la vive clarté, les assiettes et les fourchettes grasses, la nappe tachée de vin, couverte de miettes. On étouffait dans l'odeur forte qui montait. Cependant, les nez se tournaient vers la cuisine, à certaines bouffées chaudes.

— Peut-on vous donner un coup de main? cria Virginie.

Elle quitta sa chaise, passa dans la pièce voisine. Toutes les femmes, une à une, la suivirent. Elles entourèrent la rôtissoire, elles regardèrent avec un intérêt profond Gervaise et maman Coupeau qui tiraient sur la bête. Puis, une clameur s'éleva, où l'on distinguait les voies aiguës et les sauts de joie des enfants. Et il y eut une rentrée triomphale : Gervaise portait l'oie, les bras raidis, le face suante, épanouie dans un large rire silencieux; les femmes marchaient derrière elle, riaient comme elle, tandis que Nana, tout au bout, les yeux démesurément ouverts, se haussait pour voir. Quand l'oie fut sur la table, énorme, dorée, ruisselante de jus, on ne l'attaqua pas tout de suite. C'était un étonnement, une surprise presque respectueuse, qui avait coupé la voix à la société. On se la montrait avec des clignements d'yeux et des hochements de menton. Sacré mâtin! quelle dame! quelles cuisses et quel ventre!

— Elle ne s'est pas engraissée à lécher les murs, celle-là! dit Boche.

— J'aime mieux la recevoir dans la bouche que sur la tête, fit remarquer madame Putois.

Mais Coupeau en lâcha une plus raide.

— Moi, c'est comme ça que je préfère les oies et les femmes, grasses et chaudes.

Alors, on entra dans des détails sur la bête. Gervaise précisa des faits : la bête était la plus belle pièce qu'elle eût trouvée chez le marchand de volailles du Faubourg-Poissonnière; elle pesait douze livres et demie à la balance du charbonnier. On avait brulé un boisseau de charbon pour la faire cuire, et elle venait de rendre trois bols de graisse. Virginie l'interrompit pour se vanter d'avoir vu la bête crue; on l'aurait mangée comme ça, disait-elle, tant la peau était fine et blanche, une peau de blonde, quoi!

Tous les hommes riaient avec une gueulardise polissonne, qui leur gonflait les lèvres. Cependant, Lorilleux et madame Lorilleux pinçaient le nez, suffoqués de voir une oie pareille sur la table de la Banban.

— Eh bien! voyons, on ne va pas la manger entière, finit par dire la blanchisseuse. Qui est-ce qui coupe?... Non, non, pas moi! C'est trop gros, ça me fait peur.

Coupeau s'offrait. Mon Dieu! c'était bien simple : on empoignait les membres, on tirait dessus; les morceaux restaient bons tout de même. Mais on se récria, on reprit de force le couteau de cuisine au zingueur; quand il découpait, il faisait un vrai cimetière dans le plat. Pendant un moment, on chercha un homme de bonne volonté. Enfin, madame Lerat dit d'une voix aimable :

— Ecoutez, c'est à monsieur Poisson..... certainement, à monsieur Poisson.....

Et comme la société semblait ne pas comprendre. elle ajouta avec une intention plus flatteuse encore :

— Bien sûr, c'est à monsieur Poisson qui a l'usage des armes.

Et elle passa au sergent de ville le couteau de cuisine qu'elle tenait à la main. Toute la table eut un rire d'aise et d'approbation. Poisson inclina la tête avec une raideur militaire et prit l'oie devant lui, très-flatté. Ses voisines, Gervaise et madame Boche, s'écartèrent, firent de la place à ses coudes. Il découpait lentement, les gestes élargis, les yeux fixés sur la bête, comme pour la clouer au fond du plat. Quand il enfonça le couteau dans la carcasse, qui craqua, Lorilleux eut un élan de patriotisme. Il cria :

— Hein! si c'était un Cosaque!

— Est-ce que vous vous êtes battu avec des Cosaques, monsieur Poisson? demanda madame Boche.

— Non, avec des Bédouins, répondit le sergent de ville, qui détachait une aîle. Il n'y a plus de Cosaques.

Mais un gros silence se fit. Les têtes s'allongeaient, les regards suivaient le couteau. Poisson ménageait une surprise. Brusquement, il donna un dernier coup; l'arrière-train de la bête se sépara et se tint de bout, le croupion en l'air : c'était le bonnet d'évêque. Alors, l'admiration éclata. Il n'y avait que les anciens militaires pour être aimables en société. Cependant, l'oie venait de laisser échapper un flot de jus par le trou béant de son derrière; et Boche rigolait.

— Moi, je m'abonne, murmura-t-il, pour qu'on me fasse comme ça pipi dans la bouche.

— Oh! le sale! crièrent les dames. Faut-il être sale!

— Non, je ne connais pas d'homme aussi dégoûtant! dit madame Boche, plus furieuse que les autres. Tais-toi, entends-tu! Tu dégoûterais une armée... Vous savez que c'est pour tout manger!

A ce moment, Clémence répétait, au milieu du bruit, avec insistance :

— Monsieur Poisson, écoutez, monsieur Poisson... Vous me garderez le croupion. n'est-ce pas?

— Ma chère, le croupion vous revient de droit, dit madame Lerat de son air discrètement égrillard.

Pourtant, l'oie était découpée. Le sergent de ville, après avoir laissé la société admirer le bonnet d'évêque pendant quelques minutes, venait d'abattre les morceaux et de les ranger autour du plat. On pouvait se servir. Mais les dames, qui dégrafaient leur robe, se plaignaient de la chaleur. Coupeau cria qu'on était chez soi, qu'il emmiellait les voisins; et il ouvrit toute grande la porte de la rue, la noce continua au milieu du roulement des fiacres et de la bousculade des passants sur les trottoirs. Alors, les mâchoires reposées, un nouveau trou dans l'estomac, on recommença à dîner; on tomba sur l'oie furieusement. Rien qu'à attendre et à regarder découper la bête, disait ce farceur de Boche, ça lui avait fait descendre la blanquette et l'épinée dans les mollets.

Par exemple, il y eut là un fameux coup de fourchette; c'est-à-dire que personne de la société ne se souvenait de s'être jamais collé une pareille indigestion sur la conscience. Gervaise, énorme, tassée sur les coudes, mangeait de gros morceaux de blanc, ne parlant pas, de peur de perdre une bouchée : et elle était seulement un peu honteuse devant Gouget, ennuyée de se montrer ainsi, gloutonne comme une chatte. D'ailleurs, Goujet la trouvait très-bien, et s'emplissait trop lui-même, à la voir toute rose de nourriture. Puis, dans sa gourmandise, elle restait si gentille et si bonne! Elle ne parlait pas, mais elle se dérangeait à chaque instant, pour soigner le père Bru et lui passer quelque chose de délicat sur son assiette. C'était même touchant de regarder cette gourmande s'enlever un bout d'aile de la bouche pour le donner au vieux, qui ne semblait pas connaisseur et qui avalait tout, la tête basse, abêti de tant baffrer, lui dont le gésier avait perdu le goût du pain. Les Lorilleux passaient leur rage sur le rôti; ils en prenaient pour trois jours. ils auraient englouti le plat, la table et la boutique, afin de ruiner la Banban du coup. Toutes les dames avaient voulu de la carcasse; la carcasse, c'est le morceau des dames. Madame Lerat, madame Boche, madame Putois grattaient des os, tandis que maman Coupeau, qui adorait le cou, en arrachait la viande avec ses deux dernières dents. Virginie, elle, aimait la peau, quand elle était ris-

solée. et chaque convive lui passait sa peau. par galanterie ; si bien que Poisson jetait à sa femme des regards sévères, en lui ordonnant de s'arrêter, parce qu'elle en avait assez comme ça : une fois déjà, pour avoir trop mangé d'oie, elle était restée quinze jours au lit, le ventre enflé. Mais Coupeau se fâcha et servit un haut de cuisse à Virginie, criant que, tonnerre de Dieu ! si elle ne le décrottait pas, elle n'était pas une femme Est-ce que l'oie avait jamais fait du mal à quelqu'un ? Au contraire, l'oie guérissait les maladies de rate. On croquait çà sans pain, comme un dessert. Lui, en aurait bouffé toute la nuit sans être incommodé; et, pour crâner, il s'enfonçait un pilon entier dans la bouche. Cependant, Clémence achevait son croupion. le suçait avec un gloussement des lèvres, en se tordant de rire sur sa chaise, à cause de Boche qui lui disait tout bas des indécences. Ah! nom de Dieu! oui, on s'en flanqua une bosse! Quand on y est, on y est, n'est-ce pas? et si l'on ne se paie qu'un gueuleton par ci par là, on serait joliment godiche de ne pas s'en fourrer jusqu'aux oreilles. Vrai, on voyait les bedons se gonfler à mesure. Les dames étaient grosses. Ils pétaient dans leur peau, les sacrés goinfres ! La bouche ouverte, le menton barbouillé de graisse, ils avaient des faces pareilles à des derrières, et si rouges qu'on aurait dit des derrières de gens riches, crevant de prospérité, Cinq ou six morceaux d'oie traînaient encore sur le plat, on ne pouvait plus aller, on rotait dessus; mais Gervaise regardait ça comme un affront, elle les partagea, les mit dans les assiettes. L'oie était enferrée.

Et le vin donc, mes enfants! ça coulait autour de la table comme l'eau coule à la Seine. Un vrai ruisseau, lorsqu'il a plu et que la terre a soif. Coupeau versait de haut, pour voir le jet rouge écumer ; et quand un litre était vide, il faisait la blague de retourner le goulot et de le presser. du geste familier aux femmes qui trayent les vaches. Encore une négresse qui avait la gueule cassée! Dans un coin de la boutique, le tas des négresses mortes grandissait, un cimetière de bouteilles sur lequel on poussait les ordures de la nappe. Madame Putois ayant demandé de l'eau, le zingueur indigné venait d'enlever lui-même les carafes. Est-ce que les honnêtes gens buvaient de l'eau? Elle voulait donc avoir des grenouilles dans l'estomac? Et les verres se vidaient d'une lampée, on entendait le liquide jeté d'un trait tomber dans la gorge, avec le bruit des eaux de pluie le long des tuyaux de descente, les jours d'orage. Il pleuvait du picton, quoi ! un picton qui avait d'abord un goût de vieux tonneau, mais auquel on s'habituait joliment, à ce point qu'il finissait pas sentir la noisette. Ah! Dieu de Dieu ! les jésuites avaient beau dire, le jus de la treille était tout de même un fameuse invention ! La société riait, approuvait ; car, enfin, l'ouvrier n'aurait pas pu vivre sans le vin, le papa Noé devait avoir planté la vigne pour les zingueurs, les tailleurs et les forgerons Le vin décrassait et reposait du travail, mettait le feu au ventre des fainéants; puis, lorsque le farceur vous jouait des tours, eh bien! le roi n'était pas votre oncle, Paris vous appartenait. Avec ça que l'ouvrier, échiné, sans le sou, méprisé par les bourgeois, avait tant de sujets de gaieté, et qu'on était bien venu de lui reprocher une cocarde de temps à autre, prise à la seule fin de voir la vie en rose! Hein? à cette heure justement, est-ce qu'on ne se fichait pas de l'empereur? Peut-être bien que l'empereur lui aussi était rond, mais ça n'empêchait pas, on se fichait de lui, on le défiait bien d'être plus rond et de rigoler davantage. Zut pour les aristos! Coupeau envoyait le monde à la balançoire. Il trouvait les femmes chouettes, il tapait sur sa poche où trois sous se battaient, en riant comme s'il avait remué des pièces de cent sous à la pelle. Goujet lui-même, si sobre d'ha-

bitude, se piquait le nez. Les yeux de Boche se rapetissaient, ceux de Lorilleux devenaient pâles, tandis que Poisson roulait des regards de plus en plus sévères dans sa face d'ancien soldat. Ils étaient déjà soûls comme des tiques. Et les dames avaient leur pointe, oh! une culotte encore légère, le vin pur aux joues, avec un besoin de se déshabiller qui leur faisait enlever leur fichu ; seule. Clémence, tout à fait lancée, commençait à n'être plus convenable. Mais, brusquement, Gervaise se souvint des six bouteilles de vin cacheté : elle avait oublié de les servir avec l'oie : elle les apporta, on emplit les verres. Alors, Poisson se leva et dit, son verre à la main :

— Je bois à la santé de la patronne.

Toute la société, avec un fracas de chaises remuées, se mit debout ; les bras se tendirent, les verres se choquèrent, au milieu d'une clameur.

— Dans cinquante ans d'ici ! cria Virginie.

— Non, non, répondit Gervaise émue et souriante, je serai trop vieille. Allez, il vient un jour où l'on est content de partir.

Cependant, par la porte grande ouverte, le quartier regardait et était de la noce. Des passants s'arrêtaient dans le coup de lumière élargi sur les pavés, et riaient d'aise, à voir ces gens avaler de si bon cœur. Les cochers, penchés sur leurs siéges, fouettant leurs rosses, jetaient un regard, lâchaient une rigolade : « Dis donc, tu ne paies rien?... Ohé! la grosse mère, je vas chercher l'accoucheuse !... » Et l'odeur de l'oie réjouissait et épanouissait toute la rue; les garçons de l'épicier croyaient manger de la bête, sur le trottoir d'en face; la fruitière et la tripière, à chaque instant, venaient se planter devant leur boutique, pour renifler l'air, en se lèchant les lèvres. Positivement, la rue commençait à crever d'indigestion. Mesdames Cudorge, la mère et la fille, les marchandes de parapluies d'à côté, qu'on n'apercevait jamais, traversèrent la chaussée l'une derrière l'autre, les yeux en coulisse, rouges comme si elles avaient fait des crêpes. Le petit bijoutier, assis à son établi, ne pouvait plus travailler, soûl d'avoir compté les litres, très-excité au milieu de ses coucous joyeux. Oui, les voisins en fumaient! criait Coupeau. Pourquoi donc se serait-on caché? La société, lancée, n'avait plus honte de se montrer à table; au contraire, ça la flattait et l'échauffait, ce monde attroupé, béant de gourmandise ; elle aurait voulu enfoncer la devanture, pousser le couvert jusqu'à la chaussée, se payer là le dessert, sous le nez du public, dans le branle du pavé. On n'était pas dégoûtant à voir, n'est-ce pas? Alors, on n'avait pas besoin de s'enfermer ainsi que des égoïstes. Comme le petit horloger crachait là-bas des pièces de dix sous, Coupeau lui montra de loin une bouteille; et, l'autre ayant accepté de la tête, il lui porta la bouteille et un verre. Une fraternité s'établissait avec la rue. On trinquait à ceux qui passaient. On appelait les camarades qui avaient l'air bon zig. Le gueuleton s'étalait, gagnait de proche en proche, tellement que le quartier de la Goutte d'Or entier sentait la boustiffaille et se tenait le ventre, dans un bacchanal de tous les diables.

Émile Zola

(La suite à la prochaine livraison)

EN CAMPANIE

Le temple est renversé sur le haut promotoire ;
Et la mort a mêlé dans ce fauve terrain
Les déesses de marbre et les tritons d'airain
Dont l'herbe solitaire ensevelit la gloire.

Seul parfois, un berger menant ses buffles boire,
De sa conque où soupire un antique refrain,
Emplissant le ciel calme et l'horizon marin
Sur l'azur infini dresse sa forme noire.

La Terre maternelle et douce aux anciens Dieux,
Fait à chaque printemps, vainement éloquente,
Au chapiteau brisé verdir une autre acanthe ;

Mais l'homme indifférent au rêve des aïeux,
Ecoute sans frémir, pendant les nuits sereines,
La mer qui se lamente en pleurant les Sirènes.

José-Maria de Heredia

LA SAINTE-HILAIRE (*)

Ce dimanche-là, toute la ville était en l'air, et l'on commençait à sortir de la grand'messe comme nous traversions la place de Saint-Pierre-au-Coq. Extasiés d'entendre l'allégro des grandes orgues, qui se mêlait au bourdon des chantres, et de voir au fond de l'église un millier de chandelles allumées s'étageant sur le maître-autel, mon co-routier et moi nous n'eûmes garde de pousser plus loin, et nous étant accotés contre le portail ouvert à deux battants de cette noble cathédrale adornée de grimaçantes figures de pierre, nous regardâmes passer devant nous le joyeux troupeau des fidèles. Sapristi ! que de blouses, que de lévites, que de vestes, que de fracs ! et le beau lustre d'en haut luisait pour tous, seigneurs, bourgeois et manants. O quel spectacle original ! Ici de jeunes mirliflores offrant le bras à de fluettes demoiselles. vêtues de soie ou de velours qui, chacune un riche paroissien entre ses mains croisées, affluaient au dehors les yeux baissés et toutes rouges de plaisir ; là, jaloux de primer en galanterie ceux de la cité, les gars de la campagne cueillant librement au passage leurs

(*) Fragment de « *Récits d'un paysan,* » livre inédit.

goujates en jupon de fil ou de cotonnade, aussi coquettes d'ailleurs que les dames; et tout ce monde divers, au bruit des cloches sonnant à triple carillon, se répandait à travers le parvis, aux quatre coins duquel on faisait cuire des coques en plein air, et d'où de longues langues de fumée montaient au ciel comme un encens. Saint Alary, dont c'était la fête, devait, tout rayonnant, élargir la narine : il n'y avait pas à dire, mon bel ami, ça sentait fameusement bon!...

— Ohé! gens, ohé! place, s'il vous plaît, à Coucou-Biribi!

L'assemblée obéit à cette injonction, et l'on vit s'avancer rondement une berline attelée de deux vaillants petits chevaux de Tarbes et peinte en jaune ainsi que les diligences qui font le service de Moissac à Montauban. Habillé de violet et coiffé comme un turco d'un turban blanc, celui qui la conduisait, espèce de grand diable aussi maigre qu'une cigogne, alla se camper au beau milieu du populaire, en face de la basilique, et là se mit à lever bras et jambes en braillant tant et plus : « En avant! la musique! cria-t-il, la musique! en avant! » Alors un gros court, très-barbu, mal ficelé, qui se tenait pelotonné sous la bâche de la voiture à quatre roues, se dressa, les baguettes au poing, et fit ronfler son tambour. « Ran, plan, plan, ran!... » Il battait crânement la peau d'âne, ce ragot; et sa manière me rappela tout de suite celle d'un maître tapin du 25e d'infanterie légère, Auclé, dit Touche-Dru, que j'avais vu finir entre les pattes des Bédouins d'Abd-el-Kader, en Afrique. « Halte-là, l'artiste! et vous autres, ouvriers, paysans et messieurs, aboulez ici, gueula le charlatan en chef en brandissant au-dessus de sa tête un grand sabre recourbé, c'est moi, l'inimitable, le seul, le vrai Coucou-Biribi qui, du premier coup, arrache les quenottes les plus tenaces. Hardi, je fonctionne à très-bon marché! cinq sols pour celles qui n'ont qu'une racine, un liard de plus pour celles qui en ont deux et même trois; allons, allons, houp là! montez, citoyens, et toi, roule, musico! » Franchement, cet estafier, quoique vantard, méritait la confiance qu'on avait en lui, car, sur vingt opérations qu'il fit séance tenante, il n'en manqua point une seule, et c'était un plaisir de le voir pratiquer, les pans de son camail doré rejetés en arrière et l'espadon à la main. On n'avait pas le temps de crier aïe! une, deux... c'était fini. « Malo Dioux! grognaient les clients en épongeant leurs gencives saignantes, il travaille admirablement bien, cet industriel, nous n'avons rien senti! » Ces assurances réitérées encourageaient les timides, et c'est à peine si le praticien pouvait suffire à la besogne. En un rien de temps, deux assiettes de faïence, posées sur une banquette devant lui, furent remplies de monnaie et de dents bordées de chair vive.

— Ah! ma foi, dit mon compaing émerveillé de tant d'adresse et de promptitude, j'y vais!

Il y serait certainement allé sans les pompiers de la ville, débouchant sur la place pêle-mêle, ainsi que des moutons en foire. Oh! qu'ils étaient bons là, Saint-Dieu! ces urbains mal fagotés, avec leurs antiques fusils à pierre et leurs épaulettes garances ourlées de métal! Les triples nigauds, avant de jouer aux soldats, auraient eu bien besoin d'apprendre l'exercice. Il était clair qu'aucun d'eux n'avait servi, sauf leur capitaine, un vieux dur à cuire qui marchait, roide et cambré sous l'uniforme, en marquant le pas du fantassin. « Nom d'un chat! tas de pékins, s'écria-t-il impatienté, par file à droite, alignement! » Il ne lui fut pas si facile que ça de disposer ses hommes, et véritablement il était à bout de souffle lorsqu'il réussit enfin à les grouper autour d'une couleuvrine de fer qu'ils avaient traînée jusque-là. « Gare! on va tirer le canon! » A ce cri, villageois et

citadins s'écartèrent du dentiste, et celui ci, très-marri du contre-temps, se retira. Le milieu de la place dégagé : « Garde à vôs ! » avertit le grognard, presque invalide, qui commandait la milice. Aussitôt un sergent apparut hors des rangs avec une mèche allumée. On recula Des femmes un peu saisies se bouchaient les oreilles, et la marmaille égarée avait le vertigo. « Chargez ! » Sitôt dit, sitôt fait. « En joue !... feu ! » Rien ne partit; tout le monde pouffa de rire. Alors, furieux et capot, l'ex-légionnaire en cheveux blancs enleva des mains du maladroit la mèche enflammée et la posa lui-même sur la lumière... On entendit un petit pet et le clairon sonna. « Vivent les pompiers! » Ils rebourrèrent leur pièce fumante, et pendant un quart d'heure au moins la poudre parla. Je me croyais en Algérie... Oh ! quelle fête ! Il fallait voir les canonniers ! Heureux et fiers d'être applaudis, se pressant autour de leur officier, qui maniait l'écouvillon à ravir, ils suaient à grosses gouttes sous leurs grands casques de cuivre à crinière rouge que le soleil enguirlandait de gloires, et se rengorgeaient à chaque nouvelle détonation dans leurs belles tuniques à plastron de velours, et rouaient comme des paons ! Un innocent eût deviné sans peine qu'ils se trouvaient jolis-jolis et que chacun se savait reluqué par sa chacune, oui-dà ! Finalement, ils étaient si chicards qu'on serait resté toute la journée à bayer devant eux !...

— Assez musé ! les amis perdraient patience, Ambròsi !

Mon camarade avait raison, cette fois; aussi le suivis-je sans trop de résistance au *barri* (faubourg) de Sainte-Odette, où les plus altérés soiffeurs de l'arrondissement : Auguste Haut-Pont, Toinil-Lanfré, Paul Larip, Pierre Escassan, Oli dit l'Eponge, Hippolyte le Bossu, Fabarel le Borgne, Esprit-Court, Untherez, Zâqui, Truphême Kaïeu. les deux Brandala, Tûl, Yspaliou, Borromée Ucort, Torno-Biro, le premier estivandier de Saint-Paul-Longue-Barbe, et cœtera, nous attendaient en jouant au *canol* (bouchon) dans une cour, chez Pétronille Endacloï, *la Mère des Laboureurs*.

— O gai ! cria toute la bande à notre aspect; enfin, voici la plus crâne pair du pays !...

— Et, bibo-Dioux ! répliquai-je en échangeant force poignées de mains, on s'en vante !...

Hâlés, trapus, bâtis à chaux et à sable, la plupart de ces jeunes fendants assemblés là se présentaient fort bien. Excepté le Cadet de la Birouno, portant comme Anzelayr un petit bouquet de favoris à la Louis-Philippe, et Pancrace Basculard, ex-cuirassier, qui conservait, ainsi que moi, les moustaches et la royale rapportées du régiment, tous les autres avaient la face entièrement rase et se ressemblaient beaucoup, peut-être à cause de cela. Pas vilains, d'ailleurs, avec leurs rudes caboches, tondues de partout hormis aux tempes, et leurs légères papillottes voltigeant autour de leurs brunes joues encadrées d'un large col de toile rousse et marquées de cette vive teinte bleue que le rasoir laisse après soi Tels quels, ils se tenaient vraiment d'aplomb et reluisaient, propres comme des sous. Ah ! c'est que, pour bien figurer à cette fête tremblante qui ne vient qu'une fois l'an, on s'était fait cossu ! Chacun, avant de quitter sa maison, avait tiré de son armoire et mis sa belle veste de droguet, son joli pantalon à pont en ratine de Montauban, une fine chemise empesée, de gentilles bretelles blanches soutachées de jaune ou de vert par quelque bonne amie, le magnifique gilet à ramages, héritage précieux du vieil aïeul décédé, la profonde ceinture de basane où l'on serre écus et piécettes, les hauts brodequins en cuir de vache archi-ferrés, le *cinquième*, autrement dit le grand castor

poilu dont on ne se coiffe que les jours fastes, que sais-je encore, l'horloge de poche ! cette grosse montre en argent toute chargée de breloques d'acier ou de fer et bombée comme un oignon ! enfin, bref, on avait étalé tout son luxe, on était sur son trente-et-un !

— Houp-le ! dit Torno Biro quand la partie fut achevée, à la crèche !

— Allons-y !

Sur ce, on se lava les mains à la pompe établie au milieu du préau, puis on franchit le seuil de l'auberge et l'on traversa respectueusement une spacieuse cuisine où tout un bataillon de volailles achevaient de rôtir devant le feu, tandis que bon nombre de marmites et de casseroles gargouillaient sur un maître fourneau. Vrai, cette vieille Pétronille avait pris de sages dispositions. Son hôtellerie était cirée comme la niche d'un évêque et tout y brillait, du plancher au carreau. Rien de mieux tenu, rien de plus ragoûtant que les bassins de cuivre alignés au long des murailles et que la vaisselle empilée sur les buffets. Sandî, tout ça valait bien une œillade et même deux. En haut, au premier, c'était encore plus réussi. Dans une très-riche chambre carrelée en chêne et tapissée de bleu, la table avait été dressée : une fameuse table en fer à cheval et de septante couverts, environnée de chaises de bois blanc qui semblaient neuves et caparaçonnée d'une magnifique nappe aussi blanche que neige, où se carraient comme des tours une quarantaine de nobles bouteilles de quatre à cinq litres, emplies jusqu'au goulot.

— Hé ! hé ! fit en s'asseyant à mon côté le goulu qui m'avait entraîné là, ça va rouler tout-à-l'heure ici.

— Je t'écoute, Anzelayr.

On prit place en silence, et dès que chacun fut commodément installé, notre président Torno-Biro commanda :

— La soupe !

Andréline et Françon, les deux jeunes brus de la Mère des Laboureurs et ses servantes, se montrèrent aussitôt avec deux énormes soupières pleines jusqu'au bord d'un bouillon gras qui faisait des yeux terribles. On goba ce potage fumant, ensuite on entreprit le bouilli. Ce qu'il en resta, de ce gros morceau de bœuf ou de vache flanqué de carottes et de persil, n'enfla guère la panse aux quelque chiens qui se trouvaient là, couchés entre les jambes de leurs maîtres en train, ces égoïstes, de tendre le verre. « Une goutte de rouge ou bien une larme de blanc ? » « Choisir est mal aisé ; de l'un et de l'autre. » « En voilà ! » Les gobelets emplis, on s'arrosa la dalle du cou. « Bâtissons sur de bons fondements ou gare l'averse ! » On tint compte de cette prudente recommandation. Andouilles, saucisses et boudins roulés dans l'épaisse moutarde noire de Saint-Œuf fournirent un lit de mortier où l'on posa de fortes assises de veau, puis il plut ferme là-dessus et le sabbat commença. « Des bouteilles, fillettes ! et toi, la Mère, poularde, asmathique et rhumatisante, apporte-nous des tripes et des couennes. » « En voici ! » Cette lourde pitance déglutie, on pinta comme des trous en tapageant. Au plus fort du bousin, une kyrielle de carpes antiques comme Hérode, accompagnées de royales aloses, se présentèrent toutes fraîches et furent aussitôt reçues dans les estomacs où, certes, elles purent nager aussi bien qu'en pleine eau. Dare, dare, après ces délicieux poissons, vite absorbés, arrivèrent plusieurs filets de lapins et de lièvres roussis à point. Tout le monde s'en lécha les badigoinces ; ensuite apparut un vol de tendres alouettes : on en prit chacun six en son assiette, et cela fit, y compris les os, six petites bouchées. Supérieurement délicate, mais pas assez substantielle, cette friandise ! aussi demanda-t-on quelque chose

de plus étouffé. La réponse du cuisinier nous convint. Trois douzaines de cochons de lait et quatorze agneaux cuits en leur jus, il y avait là de quoi se régaler. On découpa sur-le-champ ces cinquantes belles pièces, servies entières, et ce fut alors à qui jouerait le mieux de ses trente-deux dents. Avalant presque sans mâcher, on engloutit en un clin d'œil les chairs croustillantes et, sans perdre le temps, on passa tout de suite après aux légumes : artichauts, épinards, choux, haricots, pois, fèves, etc., puis on souffla quelque peu, mais ce n'était pas fini. Compotes de pigeons, fricassées de pintades, ragoûts de canards, chapons à la broche et *croustades* (tourtes), se suivirent queue à queue et, s'il te plaît, ami, verse à boire du vieux et du nouveau ! Quel faim et quelle soif !... A bien regarder pourtant, un tel appétit est tout naturel et s'explique : en effet, si, du premier de l'an à la Saint-Silvestre, on ne mange à la campagne que du pain de seigle ou de maïs frotté d'échalotte ou d'ail, et s'y l'on n'y boit, pendant ce même laps de temps, que de la piquette ou de l'eau, n'est-il pas juste qu'à Pâques, à la Chandeleur, aux Rogations, à la Noël et deux ou trois fois encore au cours de l'année, on se bourre jusque-là de viande et de vin ?... Il nous semblait à tous que si. « Donc humectons-nous la gargamelle et vive le rata ! » Fort aise de voir que nous nous traitions à bouche que veux-tu, Pétronille, en sueur, essuyait sa trogne souriante et nous poussait sans cesse à la dépense : « Allez-y, mes mignots, allez-y, vous ne laperez pas tout celui qu'il y a dans mon chai. » Plus d'une des barriques de sa cave devait cependant être à sec, car on buvait depuis longtemps à tire-larigot. Ici et là, les yeux allumés ardaient comme des tissons, et ma foi, l'on s'oubliait petit à petit. Andréline et Françon, les deux gentes soubrettes, avaient beau crier : « A bas les pinces ! » et se tenir à la parade, on leur agrippait tout de même un peu la cotte... Halte-là ! Mère des Laboureurs ne l'entendait pas ainsi. « Calme-toi, sainte rossinante, et va te plaindre de nous à l'oblat ! » Toutes les têtes étaient fort échauffées et l'on se serait peut-être pris de bec ; mais, heureusement apparut l'oie aux olives, honneur des agapes campagnardes ! On se recueillit avant d'y toucher et, pendant que chacun la contemplait en extase, Ignace Yspalipu de Saint-Guillaume-le-Tambourineur se leva sérieux et proposa de toaster la santé du vénérable protecteur de la charrue. « Accepté ! » L'on trinqua.

— Si l'honnête Alary (Hilaire), habitant du Paradis, nous entend du haut de sa demeure et qu'il daigne accomplir nos vœux, dit Torno-Biro, le premier estivandier de Saint-Paul-Longue-Barbe, nous aurons cette année une incomparable récolte..,

On fit chorus à ce souhait, et puis à l'oie ! En moins d'un quart d'heure, on en dévora bien trente-cinq, pesant de sept à huit livres chacune, et, comme nous étions là septante affamés, cela fit juste la moitié d'une par bouche. Après ce plat aussi copieux que succulent, Andréline et Françon, un peu chiffonnées et point trop fâchées de l'être, apposèrent sur la table une salade extraordinairement assaisonnée et qui nous mit le gosier en feu. Pour s'éteindre, on s'inonda de rechef, et quand nous eûmes pompé du liquide, autant que les sillons brûlants en pompent l'été quand il a plu, nous nous empiffrâmes de confitures et de massepains, de tartelettes et de caillebotte. Ensuite, ayant suffisamment mastiqué, l'on se mouilla de nouveau, puis on brailla par exemple ! Anzelayr et quelques autres, doués comme lui d'un *galoubet* véritablement assourdissant, en vinrent à couvrir toutes les voix, et bientôt il n'y eut plus que pour eux. Ils parlaient de vigueur et d'adresse..., à coup sûr, il fut débité là plus d'une menterie.

Untherez, Polyte Untherez, propriétaire d'un assez fertile vignoble à Saint-Tamandrinoux-ès-Liens, répétait toujours, s'enrouant à force de crier, que lui, le solide des solides, il avait à la dernière mi-carême, en présence de nombreux témoins, chargé, sans nulle assistance, sur une charrette limonière, deux pipes de vin pleines jusqu'à la bonde. Impatienté de l'entendre s'exalter ainsi, Nal le forgeron haussa les épaules, et dit que lui, Nal, avait fait mieux que ça : tous ceux de son hameau l'avaient vu, le lendemain de la Fête-Dieu, prendre un boulon de fer, rouge comme braise, au bout des doigts et l'y garder cinq minutes sans se roussir la peau. Cette grosse blague fut très-goûtée, et les applaudissements duraient encore que se dressa de tout son haut Alba Torno-Miro, qui quoique peu falourd d'ordinaire, ne manquait pas de toupet néanmoins, et l'on s'en aperçut bien. Non, en vérité, rien de plus stupéfiant que la prouesse qu'il nous conta : « Certain jour de foire, à Lauzerte-Cadurcine, trois hercules gigantesques, campés sur le foiral, offrent une pistole à l'amateur assez hardi pour les affronter et de les étendre sur l'échine ; entendant cela, lui, l'imperturbateur estivandier, entra tranquillement dans la baraque de ces capitans et, s'étant déshabillé, déclara devant le public qu'il se sentait la puissance de les terrasser tous les trois ensemble ou l'un après l'autre ; aussitôt on s'attrapa ; ce fut bientôt fait ; au bout de cinq minutes, le premier des lutteurs, aplati sur le sable, s'avouait vaincu ; le second, deux côtes enfoncées, se tordait comme un ver en baisant la terre, et quant au troisième, escamoté ! jamais plus personne ne le revit, on le cherche encore... et voilà ! » Quelle aventure ! Enthousiasmé plus qu'aucun d'entre nous, Ildefonse Esprit-Court, ainsi dénommé l'on comprend pourquoi, se trémoussait à l'extrémité de la table, en jurant ses grands dieux que l'exterminateur des hercules de Lauzerte était sans contredit la plus rude poigne du Quercy. Doucement ! Une telle parole avait offensé quelqu'un. Ah ! je le reconnus bien là, ce fat, qui ne pouvait se faire à l'idée qu'il pût y avoir sous la courbe du ciel un mâle plus redoutable ou plus farouche que lui ! Pâle, et les sourcils froncés, il tapa si fort sur la table que les assiettes et les gobelets sautèrent tous en l'air : « Hommes, dit-il ensuite, écoutez-moi. » Tout le monde se tut, et lui, ce mécréant, osa blasphémer ainsi :

— Seul, avant-hier, vendredi, la nuit, entre onze et douze, il faisait noir comme dans un four, et les arbres se plaignaient à l'entour du Mas de Crô, je passai, sortant de la Motte-Navarenques où vous savez qui je vais voir, au ras de la Borde-Brûlée, près de laquelle depuis mille ans et plus s'abattent à cette heure-là, sous les cieux sans étoiles, un méli-mélo de démons et de revenants chargés de chaînes... « Anzelayr ! hurla soudain un être invisible au tournant du Double-Roc, Claude Anzelayr de la Croix-aux-Bœufs en Quercy, petit-fils de Simon Anzelayr du Pech-de-Cordes en Rouergue et fils de Bertrand Anzelayr de la Combe-Noire en Armagnac, avance ici, dans cette ruine, et je saurai si, comme on l'affirme, il est bien vrai que tu ne craignes rien, ni le Diable, ni Dieu. » Sans me demander à qui j'avais affaire en ce lieu maudit et sans que mon cœur battît plus vite qu'en ce moment-ci, je pénétrai rondement en ladite borde. A peine y fus-je entré que je vis grandir au milieu d'une fumée et d'une flamme infernale un grand dépendeur d'andouilles armé d'une fourche à trois pointes et fortement cornu. « Te sens-tu le courage de me donner la main ? » « Oui, la voici. » « Bien ça ! mais à présent que je te tiens, aubardier, il faut bon gré malgré me suivre. » « Où donc ? » « En mon royaume ! » « Halte-là ! je suis très-bien ici sur

terre et j'y resterai. » « L'on ne résiste pas à Sa Majesté Lucifer ! » « Ah ça ! lâche-moi, sinon !... Il ne m'en laissa pas dire davantage, et, m'ayant cramponné de ses ongles poisseux, il me tira par devers lui. Je le bourrai. Les cinq gourmades qu'il reçut ne le matèrent qu'à demi ; cela m'étonna, car je l'avais cogné ferme, et quand je cogne, moi, bonsoir ! « Rends-toi, mets les pouces, aboyait-il sans cesse en me crachant au nez, ce saligaud, du salpêtre et du soufre, tu ne peux rien contre celui qui te parle et que tu combats, aurais-tu pour soutien la Sainte-Trinité, laquelle se compose de l'Ancien, du Nouveau, du Ramier, ainsi que d'une foule d'Ames et de Corps... » « Assez causé, lui répartis-je en le rossant ; tu m'embêtes avec toutes tes sornettes, animal ! On se fout de toi comme de la Sainte-Tri... « Boum ! un bruit semblable à celui de cent bombardes pétaradant toutes ensemble, éclata. Me serrant entre ses pattes ainsi que dans un étau, le drac cherchait à m'entraîner je ne sais où. Là, vrai, je me crus perdu. Réunissant néanmoins toutes mes forces, je parvins à me délivrer de sa puante embrassade, et crac ! comme il courbait la tête à la façon des béliers et des boucs, je lui flanquai sur le front, entre les deux cornes, une telle apostrophe qu'il s'abattit. Tandis que je voltais pour savoir s'il n'y avait pas autour de moi d'autres entrepreneurs de son espèce, il se requilla, me ressauta dessus, ce laid bougre, et me déchira le cuir. Une calotte inimaginable que je lui servis en eut enfin raison. Ayant décloué ses dents qui me gâtaient les chairs, il s'enfonça, flambant comme un brandon, dans la terre béante, en m'emportant le bout de la mamelle gauche, le goulu..... Tenez, monde, examinez un peu ça !

Là-dessus, le soi-disant vainqueur de Belzébuth, envisageant avec un mépris sans égal Alba Torno-Biro, que le pauvre Esprit-Court avait eu la simplicité de louanger outre mesure une minute au paravant, écarta les devants de sa chemise et nous montra son estomac aussi poilu que celui d'une bête et dont la peau, meurtrie en maints endroits, entamée à l'un des seins, saignait. A l'aspect de tant de bleus et de la plaie vive, ouvrage du prince des Ténèbres, on recula ; beaucoup d'entre nous se signèrent trois fois de suite, et personne, pas même le sans-peur de Saint-Paul-Longue-Barbe, ne s'avisa de prétendre que l'Apparition de l'Ange Noir n'était pas très-authentique et que, par conséquent, le narrateur de l'aventure en avait menti. Bref, on ne riait plus et de vilaines idées assombrissaient tous les esprits. Epiant comme toujours l'occasion de prouver aux gens qu'un fricoteur tel que moi ne se faisait jamais du mauvais sang : « Grosse cavale brehaigne, expose-nous ici ton râtelier, intimai-je à la Mère des Laboureurs, interdite de me voir lui manquer de respect, et si tu n'es pas encore bégüe, un jeune et nerveux roussin du Quercy sur l'heure ici même t'étalonnera. » Cette coïonnade incivile eut la vertu de dérider toute la compagnie, et bientôt une grêle de propos salés tombèrent sur la vieille aubergiste qui se sauva confuse, entraînant ses deux accortes servantes rouges de honte, elle aussi. La gaieté revint au galop. Pour l'entretenir, rien de tel que le *noir* et ce qui l'escorte ordinairement. « Troun de Diou ! on perd le temps, ici, criai-je en m'élançant vers la rampe de l'escalier ; hé, gargottière, le café ! » Diligentes, Andréline, Françon et Pétronille remontèrent toutes les trois, et, sur la nappe arrosée de sauce et de boisson, une ribambelle de tasses et de soucoupes s'étala ; puis un assortiment complet de fioles, une centaine au moins ! Anisette, eau de coing, extrait de noix, huile de Vénus, sirop au poivre, essence de muscat, écorche-entrailles, angélique, curaçao, rhum, kisch,

gratte-luette, parfait-amour, raisin-plaisir et le reste, il y avait là tout un choix de liqueurs douces ou fortes qui fermentaient, jaunes, vertes, blanches, brunes, rouges et bleues sous le verre des flacons soigneusement étiquetés et décorés de pantins sur l'étiquette. « Hardi, versez ! » On servit. En un clin d'œil, café, pousse-café, tout le tremblement y passa. Nous tarîmes sept à huit barils de rogome et personne ne rechigna tant soit peu, pas même Pancrace Basculard, de la Mégère, ancien clairon de grosse cavalerie, lequel, quoique manchot, levait fort bien le coude. On fit honneur au ratafia, d'ailleurs délectable, et le diable et ses cornes étaient, par ma fy, totalement oubliés. « Amis, hasarda alors Torno-Biro, qui, penaud d'avoir été mouché, parlait moins haut, il nous faut à présent un *bruleou* qui nous calcine le gros boyau; ça va-t-il? » « L'ase te quille ! ainsi que le téton aux pouparts.... Sainte Pétronille? » « Oh! j'y avais songé, répliqua-t-elle; il est prêt, on l'apporte. » En effet, trois marmitons le charriaient tout flambant en un chaudron finement étamé. Dès qu'il fut posé sur la table, au beau milieu du demi-cercle, j'éteignis les chandelles allumées depuis près d'une heure, et ce fut un divertissant tableau. Seulement éclairés alors par l'alcool en combustion, nous nous parûmes aussi verdâtres que les grenouilles dans les paluds. « Si nous chantions?... » Anzelayr, assoupi sur son siége, m'ouït et s'éveilla. « Chanter, dit-il, la bonne idée ! Il y a des merles ici; quel est celui qui commence? » On se regarda sans sonner mot une minute durant, et puis toutes les langues se débridèrent en même temps.

— Hippolyte le Bossu, déclame-nous à l'instant l'*Anesse enchifrenée de Macoumby !...*

— *Les Nonnettes des quatre Moustiers* sont bien plus intéressantes ; à toi le pas, Escassan !

— Attention ! Nazareth et Batiffore savent les *Trente-six cotillons de la chaste Suzanne*.

— *Oculala*, voilà notre affaire ; allons donc, Cadet de la Birouno.

— Pradal *lou quèque* (le bègue) veut nous bredouiller les go... go... go... *Godets du grand oncle Onésillou.*

— Minute ! Avant tout, nous désirons entendre la *Nuit de noces du père Mathieu*. Lève-toi, Fabarel le Borgne.

Autant d'avis que d'opinants : septante manières de voir toutes différentes, et chacun préférait la sienne. On se mit d'accord enfin ! et le chantre de Saint-Carnus-de-l'Ursinade, ce piquette-assiettes de Kaïeu, Truphême Kaïeu, coiffé comme les desservants de nos paroisses d'une petite bourguignote en velours noir, grimpa sur un bahut et là, tout émerillonné, de cette voix ronflante et nasillarde que nous avions si souvent admirée à vêpres le dimanche, il nous chanta :

Fra Coulas

Oun tires, fra Coulas,
En te frettent las mas
Se t'en bas ne beire uno,
Pren pla gardo à la luno
    Que druno,
    Fra Coulas!

Que nostris sans, pecaire,
Te paroum de la sanaire !

....

Satso bo, fra Coulas,
Lou couïoul es debas
Qu'aguso sa serpetto
Per ne coupa ta poupetto
    Trop retto,
    Fra Coulas!

Que nostris sans, pecaire,
Te paroum del sanaire!

Ah! paoure fra Coulas
Capounat, que faras!
De tu lécaire d'oulos
Ne saran plus sadoulos
    Las poulos,
    Fra Coulas!

Que nostris sans, pecaire,
Te paroum del sanaire!

Un éternuement général salua cette complainte assez gaillarde, psalmodiée d'un verbe si cocasse par l'écumeur de pots, que nous pleurions de rire en l'applaudissant à tour de bras.

Léon Cladel

LES ABEILLES

« Ailes d'or et flèches de flamme! »
Victor Hugo (*Les Châtiments*).

Quel est ce viellard errant qu'un enfant conduit par la main? Il trébuche, couvert de haillons, et frappe à bien des portes obstinément closes. Ce vieillard, c'est l'Art dramatique que Shakespeare, Molière et Corneille conduisirent, dans leur char de triomphe, à tant de fêtes oubliées. Le patient et doux enfant qui le guide, c'est M. Ballande.

O Muses, retenez ce nom! Depuis que les marchands ont chassé le Dieu du Temple, — je parle de longtemps — M. Ballande a été de ceux-là qui sont demeurés les fidèles lévites d'un culte dédaigné : les Vestales entretenaient sans trève le feu de l'autel; imitant ces vierges exemplaires, M. Ballande a placé pieusement sa veilleuse aux pieds de la statue qu'on insultait. Bien entendu, on s'est moqué de lui; tout sacerdoce prête à rire. Mais les Matinées littéraires inaugurées à la Gaîté ont fait, somme toute, de brillantes recettes pendant plus de cinq années, et elles ont servi à mettre en lumière quelques œuvres nouvelles refusées à la Comédie-Française comme n'étant pas signées Legouvé. Le succès a récompensé de si louables efforts; chaque dimanche la salle était comble. Il va sans dire

que l'élite du public s'est toujours montrée jalouse d'arriver après la conférence que M. Sarcey infligeait avec une candeur coupable à de trop confiants spectateurs. Mais ceci n'est qu'un détail. Qui peut se vanter d'être sans faiblesse? M. Ballande a celle de croire en Sarcey, comme les premiers chrétiens croyaient en Jésus et comme M. Buloz crut longtemps en Gustave Planche, c'est-à-dire avec l'aveuglement farouche des disciples visités par l'Esprit. Il serait véritablement puéril de lui en vouloir pour si peu de chose ; oublions ce fâcheux souvenir.



M. Ballande a-t-il fait fortune à la Gaîté ? je le souhaiterais vivement ; un tel exemple démontrerait peut-être à certains de ses confrères que reprendre jusqu'à la fin des siècles *Le Courrier de Lyon* et le *Masque de Fer* est un moyen aventureux de s'enrichir. Toujours est-il qu'aujourd'hui, l'ancien directeur des Matinées du Dimanche se croit les reins assez solides pour prendre à ses frais un théâtre. Telle est du moins la bonne nouvelle que les mille voix de la presse ont répétée. Et, si nous en croyons une lettre-prospectus publiée dans tous les journaux, l'entretien ne peut manquer de réussir ; le *troisième théâtre français* possède un local vaste, aéré, commode, un matériel suffisant, une troupe passable, et, par-dessus le marché, *rara avis in terris*, un directeur intelligent. Fassent les dieux protecteurs des inventeurs, des malades et des petits enfants que tous les vœux de M. Ballande soient comblés dès le premier jour !

Donc, le drame est désormais installé au Théâtre-Déjazet.



Dame ! nous n'avions pas l'embarras du choix. Froidement accueilli dans cette prétendue maison de Molière dont M. Alexandre Dumas est devenu l'hôte adulé, chassé de la Porte Saint-Martin par les éléphants des pièces *instructives*, expulsé de l'Odéon où le cocher fidèle et réservé des Danicheff le menaçait du knout, l'art s'est réfugié où il a pu.

Le théâtre Déjazet, qu'ont vidé vingt faillites successives, étant le seul endroit vacant, il a bien fallu s'en contenter. Que voulez-vous? c'est un signe des temps.

C'en est fait ! on jouera le drame dans cette vieille chapelle de la chanson. On se donnera des coups de poignard dans ces coulisses où tant de baisers perdus furent échangés, et les robes de brocard des amoureuses héroïques et sanglantes dont Marie Dorval représenta naguère les splendeurs à jamais défuntes, balaieront la poussière de ces planches sur lesquelles ont retenti les mules coqu ttes de Lisette et de Frétillon. Et le soir, au foyer, l'ombre de Bocage, vêtu du pourpoint noir des désespérés de 1830, viendra deviser avec le spectre élégant et couronné de fleurs de la gaie chanteuse qui est morte hier, au lendemain d'un dernier triomphe, écrasé sous le poids des lauriers !



Le contraste est piquant et pourrait fournir une jolie page à un fantaisiste. Il y a même là matière à plaisanter; et je rirais de bon cœur si je n'éprouvais toute la honte que d'autres négligent volontiers de ressentir. Comment! nous possédons, s'il faut en croire le budget des beaux-arts, deux théâtres français, confiés à des directeurs patentés et subventionnés, deux scènes nationales destinées à maintenir l'art dramatique à un niveau honorable, et nos auteurs en sont réduits à frapper à la porte d'une grange pour être enfin représentés! Les sommes importantes que votent les Chambres dans le but d'aider le travail et de récompenser le talent sont employées ici à une reprise solennelle de cette vieille platitude qu'on appelle *Le Philosophe sans le savoir*, là, à l'achat d'une livrée neuve pour le cocher Osyp! Et, pendant ce temps-là, les artistes dignes de ce nom font antichambre! L'art d'Eschyle et de Shakespare, banni de partout comme un paria, est obligé de se mettre dans les meubles de Gentil-Bernard! Et la presse se contente d'enregistrer froidement la nouvelle! Serions-nous jaloux à ce point d'augmenter chaque jour le nombre des choses que l'Europe aurait tort de nous envier?



Les Abeilles souhaitent bonne chance à M. Ballande! Ce qu'il fait est hardi et bon : puisse-t-il en être récompensé.

Je voudrais avoir la foi robuste qui paraît l'animer, mais hélas! semblable à ce condamné à mort à qui l'on fait la toilette suprême : « *je n'ai pas confiance.* » J'en ai tant vu, de ces nobles et inutiles tentatives! Qu'est devenu M. Wenschenk, qui fonda le théâtre des Arts, en défiant les dieux ainsi qu'Ajax? On m'affirme que son front s'est couvert de rides, comme celui de ces inventeurs malheureux qu'a trop raillés la foule et qui ont pris le parti de ne plus diriger les ballons que dans leur chambre à coucher. Et M. Laforêt, qui a eu tant de chevaux de fiacre tués sous lui quand il courait à la recherche d'un théâtre? Et d'autres dont le nom m'échappe?..... Je m'arrête, pour ne point sembler un prophète de malheur.

Par exemple, je serais plein d'espoir si je croyais le gouvernement décidé à retirer à MM. Perrin et Duquesnel une subvention dont ils n'ont que faire, et à donner au petit *boui-boui* du boulevard du Temple le nom et les prérogatives de Premier Théâtre Français.

Henry Laujol



LA PETITE SERVANTE

Toute petite, chétive, roussâtre, en haillons, avec de grands yeux doux et bêtes, c'était elle qui portait au château, l'été, les œufs frais et le lait de la ferme. Elle disait en entrant dans la cuisine : « voilà, » et se tenait

près de la porte, debout, attendant qu'on lui répondit : « c'est bien », considérant la batterie de cuisine dont le cuivre flambait au soleil, tordant ses doigts sur son tablier de cotonnade, effarée. Le cuisinier, de blanc habillé et grave, lui apparaissait comme un personnage étrange, presque imaginaire, et lointain, quoiqu'il fût là. Elle était la fille d'un homme qui travaillait à la ferme et d'une femme qui était morte. Peu de personnes savaient qu'elle s'appelât Germaine; comme on la rencontrait souvent paissant des oies, la gaule à la main, dans les venelles bordées d'épiniers, on l'appelait la Gauleuse. Un jour, M. le curé, son bréviaire sous le bras, était passé à côté d'elle et lui avait donné sur la joue, avec deux doigts, une petite tape, en disant : « hé! hé! ». Cette tape et ce « hé! hé! » c'était à peu près toute son histoire. Elle se la racontait tous les jours, s'y intéressant. Ses oies étaient très méchantes pour elle, l'une surtout, la plus grosse. Elle aurait bien voulu être bergère de moutons, parce que les moutons sont doux et qu'on peut sauter avec eux. Mais elle était trop petite. Plus tard, son rêve se réaliserait peut-être. Elle aurait huit ans, vinssent Pâques-Fleuries.

Une fois, le cuisinier lui dit : « Il y a du monde à dîner. Reste. Tu aideras. » C'était bien autre chose, cela, que la tape de M. le curé! Elle se sentit toute fière; elle comprit qu'elle entrait dans la vie, décidément. A l'office, où elle dîna, on lui fit boire du vin; c'était la première fois qu'elle buvait de « l'eau rouge », comme elle disait. Elle fit la grimace et replaça le verre; mais le cuisinier, qui était un homme très gai sous son apparence solennelle, la força de boire deux ou trois fois, pour rire. Elle se grisa. Elle parlait, parlait. Elle racontait sa grande aventure avec M. le curé, et que les oies lui mordaient quelquefois jusqu'à l'os ses pauvres mollets nus. On la fit boire encore. Elle fut très-malade; elle dut se coucher, dans la cuisine, sur deux chaises, laissant pendre ses maigres bras. « Sotte! » dit le cuisinier. Elle avait la figure blême et les yeux fixes. Elle souffrait et geignait, ne comprenant pas. Lucien, le fils de la baronne, un bambin de dix ans, passa par là, et, voyant cette petite qui etait malade, lui pinça jusqu'au sang l'un de ses bras rugueux et rouges. Elle poussa un cri, et regarda. Il avait un habit de velours bleu et une grande collerette de guipure, sur laquelle remuaient des boucles de cheveux blonds. Elle sourit, baissa deux ou trois fois la tête en signe de consentement, se souvint de ses oies qui étaient aussi méchantes, mais qui n'étaient pas aussi jolies, et, relevant jusqu'à l'épaule sa manche guenilleuse, elle caressa longtemps, avec plaisir, le mal qu'on lui avait fait.

Plus tard, la baronne s'intéressa à elle. Quand il eut été décidé qu'on l'emmènerait à Paris pour en faire une petite femme de chambre, elle fut très-contente, à cause de Lucien, et très-triste, à cause de ses oies. Elle les mena paître, une fois encore, très longtemps. Elle leur parlait. « Voilà, je vais à Paris, et vous n'y allez pas. » Elle s'assit sur le bord de la route, parmi les branches épineuses qui la piquaient, les laissant faire, regardant les labours, les prairies, les trois peupliers droits et pointus au milieu de la plaine, et, là-bas, l'horizon. Elle disait adieu, inconsciemment. Elle alla boire à une flaque d'eau, derrière la haie. Elle prit sous une branche un nid de rossignols de muraille, un nid vide, sec, de l'an passé, et l'emporta, comme un souvenir. L'une après l'autre, elle caressa les oies, songea que ce serait très-joli, une oie qui aurait un habit de velours bleu et une collerette de guipure, et baisa sur le cou, tendrement, la plus grosse de ces bêtes, celle qui était très-méchante.

A Paris, elle vécut dans l'embrasure d'une fenêtre, à côté de l'anti-

chambre, marquant des mouchoirs, rapiéçant des torchons. On lui avait appris à coudre, mais on ne lui avait pas appris à lire. Lire, pour les personnes de la condition de Germaine, ce n'est pas salutaire. Lire porte à penser, et, une fois que l'on pense, on ne raccommode pas si bien les chemises. Les domestiques l'estimaient peu, parce qu'elle était silencieuse, obéissante et dévouée à sa maîtresse. Elle ne sortait jamais, si ce n'était le dimanche, pour aller à l'église. Elle se montrait très-pieuse, sans comprendre. Chaque soir elle disait : « Notre père, qui êtes aux cieux... » De Paris, elle ne connaissait guère que la rue qui était devant la fenêtre ; les passants lui semblaient des personnages extraordinaires, d'une espèce dont elle n'était pas ; les voitures, c'était étrange ; elle admirait les pavés. Pâques-Fleuries étaient passées deux fois. Elle cousait. Elle avait toujours ses grands yeux bêtes et doux. Jamais âme n'avait été aussi seule que la sienne. Elle n'était pas triste pourtant. Elle voyait quelquefois son jeune maître, si fier, si bien mis. Quand il entrait dans la chambre où elle travaillait assisse du matin au soir, elle tremblait de tous ses membres, sans lever la tête, cousant toujours, précipitant les points, se piquant les doigts. Un jour, tout à coup, il lui dit : « Viens jouer. » Elle se dressa, stupéfaite, la bouche béante, comme devant un miracle. Il avait ce jour-là une veste de velours noir soutaché d'or. Ils jouèrent. Lucien était à califourchon sur une chaise renversée, que Germaine, à titre de cheval, tirait. Il était lourd déjà, elle était encore bien faible ; elle haletait, extasiée. Pour qu'elle marchât plus vite, il lui donnait des coups de poing dans le dos. « O mon Dieu ! O mon Dieu ! » répétait-elle avec ravissement. Il lui dit : « Il me faudrait un fouet ; » elle courut à la cuisine et rapporta un très-gros martinet qu'on employait à épousseter les habits, Lucien s'en servit. Il était déjà très-fort. Il fouettait, elle courait, elle disait : « Ah ! monsieur ! monsieur ! » et pleurait de joie, meurtrie. Le soir, à la cuisine, après avoir dîné avec les domestiques, assise encore à la table, elle ferma les yeux lentement, sourit et on l'entendit murmurer : « Comme c'était bon ! » Le cuisinier lui dit : « Gourmande ! »

Un jour, Lucien déroba dans le buffet une bouteille de vin d'Espagne. A cette époque Lucien fumait déjà la cigarette dans les coins. On l'interrogea, il répondit : « J'ai vu Germaine emporter une bouteille. » La baronne fit venir la petite servante. « C'est toi qui as volé la bouteille ? » Lucien interrompit : « C'est elle. » Germaine dit : « C'est moi. » La baronne donna un soufflet à Germaine. « C'est bien fait, » dit Lucien. « Oui, dit Germaine, c'est bien fait. »

Le temps passa. Elle était toujours mince et chétive, toute petite. Laide? oui. Avec des taches de rousseur sur les joues, sur le nez, sur le front. Ses grands yeux, bons et vagues, étaient ceux d'une brebis. Elle avait une robe noire, étroite, qui tombait tout droit de l'épaule à la cheville ; la ceinture seule marquait la taille. Lucien était un jeune homme à présent. Il lui dit un soir : « Maman ne veut pas qu'on me donne la clef de la porte. Je suis obligé de sonner, on s'aperçoit que je rentre tard et l'on me gronde. Ecoute, ne te couche pas, je frapperai dans mes mains, tu viendras m'ouvrir sans faire de bruit. » C'était l'hiver. Elle restait, jusqu'au matin quelquefois, sans dormir, dans une chambre sans feu, guettant le signal. Puis elle descendait, une petite lampe à la main. Il fallait traverser la cour de l'hôtel. Quelquefois il avait neigé. Pour ne pas faire de bruit, elle ne mettait pas de souliers. Elle marchait pieds nus, dans la neige. La bise l'enveloppait. Elle claquait des dents. Elle prit un rhume qui ne la quitta plus. Elle ouvrait la porte en retirant une grosse barre transver-

sale qui lui glaçait les mains. Lucien disait : « Tu me fais toujours attendre ; je gèle. » Une fois elle répondit : « A l'avenir, je me tiendrai dans la cour. » Et elle fit ainsi. L'hiver était très-froid.

Il arriva qu'une nuit, Lucien, en rentrant, était gris. Il venait de quelque bal masqué. Il était vraiment fort beau dans son costume vert et rose, un costume de mignon. « Oh ! » dit Germaine en élevant la lampe. Ils montèrent ensemble l'escalier de service. Il se heurtait à la muraille, il murmurait ce refrain d'une opérette alors en vogue : « *Un jour, passant par Meudon, une jeune Polonaise..* » et le reste. Elle écoutait, admirant. Il trébucha. En se retenant, il tourna la tête. Il regarda Germaine. Il était gris. C'était une femme. Bah ! il la prit par la taille et la baisa brusquement sur les lèvres. Elle frémit tout entière, comme un oiseau qui secoue ses plumes, et tomba évanouie sur les marches, avec la lampe qui se brisa. « Au diable la sotte ! » s'écria Lucien, qui s'enfuit, craignant que le bruit n'eût donné l'éveil.

Elle ne travailla plus dans l'embrasure de la fenêtre, à côté de l'antichambre. Elle prit l'habitude de s'asseoir dès le matin sur une marche de l'escalier de service, toujours la même, et de coudre là. Les domestiques se moquèrent d'elle ; elle laissa dire. Elle était devenue étrange. Quelque chose s'était allumé dans ses yeux doux, moins vagues. A mi-voix, tout en cousant, elle chantait longtemps, longtemps, un air, toujours le même : « *Un jour, passant par Meudon, une jeune Polonaise...* » Elle chantait cela quelquefois très-gaîment, très-vite, quelquefois très-lentement, avec une langueur profonde, détaillant les syllabes, prolongeant les notes. Ce flonflon était alors d'une tristesse infinie. « *Une jeune Polonaise me dit : Jeune homme pardon...* » et, tout à coup, elle fondait en larmes. Elle se trouvait bien heureuse

Lucien se rangea. Il fut question de le marier. La demoiselle, riche, était jolie. Il en devint amoureux. « Mariez-nous vite, » dit-il. On les maria. Germaine fut attachée au service des nouveaux époux ; elle avait demandé cette faveur. Le jour des noces, elle était, dès le matin, dans l'appartement nuptial. Elle allait, venait, courait, mettait les meubles en place, disposait les fleurs dans les jardinières, souriait, disait : « C'est très-joli, ici, » et n'avait jamais été si contente. Elle portait une petite robe de soie noire que lui avait donnée la mariée. Elle répétait : « Monsieur Lucien . bien heureux... bien heureuse... » Le soir, elle songea qu'à ce moment, à la noce, on dansait, et elle se mit à danser aussi en chantant sur un rhythme de valse : « *Un jour, passant par Meudon...* » Vers minuit, elle aida la mariée à se défaire. La chambre, aux tentures pâles, à peine éclairée, était mystérieuse et charmante. « Comme vous êtes jolie ! » dit-elle à l'épousée. Elle activa le feu, aligna soigneusement les deux oreillers du lit conjugal, baisa furtivement celui qui était le plus près du bord, et dit à Lucien qui entrait : « Bonne nuit, monsieur Lucien, » en riant.

Une heure plus tard, elle sortit de la maison. Elle marchait vite, droit devant elle. Dans les rues, personne. Il avait plu. Le ciel très-bas, très-sombre, avait çà et là de brusques éclaircies pleines d'étoiles ; la lumière des réverbères glissait sur les pavés humides. Elle allait, le long des maisons. Elle était fort gaie. Elle chantait en marchant. Elle marcha pendant plus d'une heure. Elle entendit un grand bruit doux et uniforme, celui d'une rivière qui coule. Elle s'engagea sur le Pont-Neuf. Au milieu elle s'arrêta, regarda autour d'elle, vit qu'elle était seule, et se mit à parler tout bas. Ce qu'elle disait, c'était une prière : « Notre père qui êtes au cieux, que votre nom soit sanctifié... » Elle s'interrompait quelquefois de la prière

pour reprendre la chanson. Elle monta sur le parapet, « *un jour, passant par Meudon...,* » regarda l'eau, retira son tablier, en arracha le ruban, « *une jeune Polonaise...,* » roula sa robe autour de ses petites jambes maigres, l'assujettit avec le ruban, comme si elle avait eu peur que d'en bas quelqu'un ne vît ses jambes, « *me dit jeune homme, pardon... pardon... notre père qui êtes aux cieux,.. pardon... pardon...* » et disparut dans l'eau qui, à cet endroit, reflétant une éclaircie céleste, était toute bleue et pleine d'étoiles.

Catulle Mendès



M. ERNEST RENAN

Dialogues et fragments philosophiques (*)

M. Renan est à la fois un érudit qui a écrit des livres de critique religieuse fort connus, et une sorte de métaphysicien politique, philosophique et social qui a moralisé, politiqué et philosophé en un certain nombre de volumes in-octavo. Une publicité bien entendue a pris soin d'annoncer la prochaine apparition d'un nouveau livre d'histoire religieuse, qui nous donnera l'occasion d'apprécier le critique auquel les glapissements orthodoxes ont fait un renom de libre-penseur. Les Dialogues philosophiques qu'il vient de publier nous mettent en face du métaphysicien. Quoiqu'il y ait entre les deux plus d'un rapport, nous ne parlerons donc aujourd'hui que du second.

On s'est souvent étonné des aspirations aristocratiques de ce paysan bas-breton aux cheveux rouges, à l'œil incertain et aux bras ballants, qui, dans la société de ses rêves, fût né et eût vécu dans les rangs des faibles et des asservis. Il eût peut-être été plus juste de voir précisément dans ces vulgarités de personne et d'origine, la source des doctrines aristocratiques de l'homme. Par les aspirations, l'esprit se complaît souvent, non pas dans ce qui se rapproche de la réalité, mais dans ce qui lui est diamétralement contraire. L'ascète qui se nourrit de sauterelles et vit comme Origène après l'opération, rêve de grands plats et de viandes saignantes, de vins fumeux, de femmes charnues entassées autour de lui dans un luxe brutal pour être la pâture de ses appétits. Victor Hugo a fait de Ruy-Blas le laquais amoureux d'une grande dame, d'une reine, parce qu'il n'a pas l'âme du laquais. Il pourrait être conçu un autre *Ruy-Blas :* le laquais amoureux d'une grande dame précisément parce qu'il a l'âme d'un laquais, aimait cette femme délicate et frêle précisément par tout ce qui rend leur amour absurde en théorie pure aussi bien que dans le groupement social accidentel d'une époque déterminée. Et si on voulait passer du type au drame, la même antinomie entre les faits et les désirs nous fournirait aisément la symétrique : la grande dame amoureuse du laquais parce qu'il est laquais et bas laquais de la tête au pied, de la

(*) *Calman-Lévy*, éditeurs.

peau aussi bien que de l'habit, et du cœur aussi bien que de la peau, parce qu'elle est lasse des hommes beaux, propres et polis, et qu'il est lourd, sale et grossier, pilier de basses auberges et coureur de basses amours. Elle est toute trouvée, c'est la grande Romaine, celle qui, au pied du Palatin, s'appelle *Lycisca Meretrix*, et sur le haut l'impératrice Valéria Messalina, celle qui, le soir venu et Claude endormi, descend du palais des Césars vers le cirque Maxime, et là, dans quelque bouge, la perruque blonde au front et les seins cerclés d'or, vend ses baisers de grande dame aux porte-faix du Vélabre. Parce qu'elle veut, de tout le dégoût qu'elle ressent pour ce qu'elle est et ce qu'elle a, avoir ce qu'elle n'a pas et être ce qu'elle n'est pas.

Cette antinomie se retrouve un peu partout, surtout chez les esprits empreints de religiosité, adonnés aux rêveries mystiques. Peut-être est-elle pour beaucoup dans les rêves aristocratiques, dans l'amour des monarchies absolues du Trégorrois Renan. Il a été élevé à Tréguier, dans un de ces bizarres colléges ecclésiastiques, moitié auberges et moitié séminaires, où chacun paie comme il peut, les uns en argent, d'autres en denrées, d'autres seulement de la promesse d'endosser la soutane, et où chacun est traité comme il paie, les premiers mangeant beaucoup et bien à la table des maîtres, et les derniers au bas bout du réfectoire, une maigre pitance arrosée de mauvais cidre; au milieu de grossiers petits paysans et de fils plus grossiers encore de bourgeois campagnards, envoyés là par une lourde tendresse craintive des rudesses du véritable collége. Il dut y être plus d'une fois froissé, humilié, bafoué, d'abord parce qu'il n'était pas des plus riches, ensuite et surtout parce qu'il était des plus intelligents. Peut-être est-ce alors que, l'esprit trop religieux pour arriver au concept de la justice, il s'est vengé des humiliations présentes en rêvant non pas égalité future, mais dominations et raffinements d'absolutisme, despotisme qui brise hommes et choses pour la plus grande joie de lettrés trônant et planant dans une marmoréenne indifférence des humaines misères. En tous cas, qu'il l'ait pris alors ou plus tard, le pli est bien pris. M. Renan est de ces philosophes hautains, dédaigneux des souffrances et des désirs du grand nombre, qui méprisent la foule du haut de leur savoir et se réchauffent les pieds dans les trous de ses plaies comme faisait au retour de la chasse je ne sais quel féodal, dans le ventre d'un serf. Tel il a été dans ses livres passés, tel il se montre dans celui d'aujourd'hui.

La composition de ce nouvel ouvrage n'a pas dû lui coûter un grand travail. Il a rassemblé les rognures de son panier philosophique et, en les mettant bout à bout, il est arrivé à en faire un volume d'un peu plus de trois cents pages. Il y a de tout là-dedans : des dialogues philosophiques, écrits en mai 1871, une lettre écrite à défunt Guéroult dans le but de confronter la métaphysique de l'*Opinion nationale* avec celle de M. Renan, un vieil article sur un livre quelconque de l'hyperphysique Vacherot, une lettre au chimiste Berthelot, et jusqu'à une réponse dudit Berthelot, spiritualisant à ses moments perdus tandis que chauffe la marmite du laboratoire ou que le préparateur ajuste les cornues. Il serait puéril d'analyser tout cela. Le mieux est encore d'examiner les Dialogues philosophiques derrière lesquels M. Renan a tenté de faire passer le nettoyage de ses tiroirs.

M. Renan est un esprit réactionnaire, et très-réactionnaire. Mais ce n'est pas un dogmatique. Il est ondoyant, il essaie d'être léger, de papillonner gracieusement autour des idées, tout en n'ayant l'air d'en endosser

aucune. Déja, dans sa *Réforme intellectuelle et morale*, — cette autre compilation dans laquelle le familier des Tuileries et du Palais-Royal, la redingote rehaussée du rouge ruban par Bonaparte, prétendait donner des conseils au peuple français, — le philosophe ne soutenait pas personnellement les thèses les plus hasardées du volume. Il avait inventé, pour les lui mettre dans la bouche, un discoureur à la manière de Tite-Live, un de ses amis « bon esprit et bon patriote, » dont il ne faisait que publier les vues. M. Renan prend aujourd'hui encore plus de précautions. Il n'entend, dit-il, avoir de solidarité avec aucun des interlocuteurs qu'il invente. Il ne fait que produire des idées dont il n'est pas responsable. Ce n'est même pas assez que ses interlocuteurs se contredisent sans qu'il indique auquel il donne raison. Quand il parle dans un sens, il annonce un autre livre dans lequel il dira prochainement le contraire. Il a peur, assez gratuitement à notre sens, que ses dialogues ne fassent beaucoup de peine à la démocratie, et, dans une note, il lui promet, en guise d'indemnité, la publication prochaine d'un essai d'il y a trente ans, intitulé l'*Avenir de la science*, « qui est bien plus consolant et plaira davantage aux personnes attachées à la religion démocratique. » M. Renan croit ainsi faire montre de bel esprit et d'impartialité philosophiques, il a peut-être plutôt l'air d'un Vatel de restaurant détaillant sa carte aux chalands. En attendant, il nous permettra de considérer, en dépit de ses petits artifices, les dialogues qu'il publie comme l'expression de sa pensée, non-seulement parce qu'on doit être toujours supposé penser ce qu'on écrit, mais en second lieu parce qu'il les déclare lui-même « les pacifiques dialogues auxquels ont coutume de se livrer entre eux les lobes de son cerveau. » Il en est donc responsable comme on est responsable de ses idées.

La responsabilité est lourde. Il est difficile d'entasser dans cent cinquante pages plus de niaiseries prétentieuses, de propositions erronées et anti-progressistes qu'il ne s'en trouve dans ces dialogues divisés en *certitudes, rêves* et *probabilités* et dont les rêves ne sont en réalité guères plus improbables que les certitudes. En les lisant, on est vraiment étonné des singuliers colloques qui peuvent se tenir sous la voute du crâne d'un membre de l'Institut. Rarement, on a vu des appréciations aussi étranges, des espérances aussi inattendues que celles qui sont formulées, avec une certaine prétention scientifique, au cours de l'exposition d'un panthéisme inconséquent et mystique par les personnages auxquels M. Renan a donné les noms de Philalèthe, d'Eudoxe, d'Eutyphon, de Théophraste et de Théoctiste.

Dans les *Certitudes*, le principal interlocuteur est un nommé Philalèthe qui, à grand renfort de verbiage spiritualiste, parle de la nature comme un moine du Moyen-Age parlerait de Satan. Il est persuadé « que le monde travaille à une œuvre mystérieuse », que la nature est une personne d'une astuce singulière » par les ruses de laquelle, l'homme est lié », que l'Univers est « basé sur une fraude à laquelle le grand homme doit colloborer », « le plus bel emploi du génie étant d'être le complice de Dieu, de conniver à la politique de l'Eternel, de contribuer à tendre les lacs mystérieux de la nature, de l'aider à tromper les individus pour le bien de l'ensemble », et il prétend être « dupe volontaire du machiavélisme de la nature », ce qui fait dire au judicieux Eutyphron, qui a remarqué chez lui « un sentiment singulier et très-délicat » : — « Vous voulez bien vous prêter aux fraudes de l'Eternel, mais vous tenez à ce qu'il sache que vous n'êtes pas sa dupe. »

Celui qui s'appelle Théophraste, formule comme probabilité particuliè-

rement désirable, l'espérance « de progrès de l'art militaire qui constitueraient une force organisée entre les mains d'une aristocratie intellectuelle et morale, » espérance que ne réalisent pas suffisamment les armées modernes « prises dans les rangs du peuple, » et, pour ce, susceptibles de pactiser avec lui.

M. Renan est très-préoccupé de seconder l'œuvre de la nature. Il ne démolit la théorie monothéiste d'après laquelle la nature est faite pour l'homme, que pour en arriver à cette théorie assez conforme, d'ailleurs, aux dogmes panthéistes d'après laquelle l'homme serait fait pour la nature. Quelques-uns doivent, selon lui, jouir sur terre au détriment et au nom de tous, parce qu'il est dans les plans de la nature de sacrifier la masse à ses représentants, parce que « la nature a pour soin unique d'obtenir un résultat supérieur par le sacrifice d'individualités inférieures. » Il est fort possible de voir quelque chose d'analogue dans la nature. Mais, où M. Renan prend-il que l'humanité doive si soigneusement respecter et reproduire ces combinaisons fortuites de forces inconscientes qu'il appelle les plans de la nature?

Certes, la nature a d'intimes rapports avec l'homme, on peut, si on veut, l'appeler son épouse. Mais alors il faut reconnaître qu'elle est comme la femme de Sganarelle : elle aime à être battue. Ce n'est pas en la laissant dépenser ses forces et ses fécondités au hasard, en respectant ses places, que l'humanité a progressé, c'est en la matant vigoureusement et de haute lutte. Les peuples les plus faibles et les plus misérables sont ceux dans lesquels la nature est sortie victorieuse du duel éternel, où la science n'a pas eu le temps de devenir assez forte et assez grande pour la vaincre. Quand l'homme perce les montagnes pour passer au travers au lieu de les gravir, quand il jette des ponts sur les fleuves et les précipices qui séparaient les contrées, quand il dessèche les marais et met des prairies à la place des eaux stagnantes, quand avec des digues il gagne des pays entiers sur la mer, il contrarie assez nettement ce que M. Renan appelle les plans de la nature. On ne trouverait guère à les respecter que le fakir oriental qui vit dans le respect de sa vermine. L'exemple n'est pas suffisant pour convaincre les nations.

Mais le plus bavard et le plus rétrograde des lobes cérébraux de M. Renan est sans conteste celui auquel il donne le doux nom de Théoctiste. Non-seulement il est hostile à l'instruction du peuple : « Car l'homme qui a passé par l'école n'en est pas plus heureux pour cela; il n'en est pas non plus meilleur; il perd par ces demi-connaissances le charme de la naïveté et n'acquiert pas le charme de la haude éducation. » Mais il proclame que « le principe de la société n'existe que pour le bien-être et la liberté des individus qui la composent ne paraît pas conforme aux plans de la nature, plans où l'espèce est seule prise en considération et où l'individu semble sacrifié. » Il veut un despotisme absolu exercé par des savants parmi lesquels il se classe naturellement. Il rêve « des engins qui en dehors des mains savantes soient des ustensiles de nulle efficacité. De la sorte, on imaginera le temps où un groupe d'hommes règnerait par un droit incontesté sur le reste des hommes. » — « L'être en possession de la science mettrait une terreur illimitée au service de la vérité. Les terreurs du reste deviendraient bientôt inutiles. L'humanité inférieure, dans une telle hypothèse, serait bientôt matée par l'évidence et l'idée même de la révolte disparaîtrait... » — « Le grand nombre doit, dit-il, jouir par procuration; la masse travaille.—Quelques-uns remplissent pour elle les hautes fonctions de la vie; voilà l'humanité... quelques-uns vivent pour tous. Si

on veut changer cet ordre, personne ne vivra. » Et il continue ainsi pendant des pages et des pages, non sans lancer chemin faisant bien des injures ici et là, tantôt à la démocratie américaine « dont l'idéal est peut-être plus éloigné qu'aucun autre de l'idéal d'une société régie par la science, » et tantôt à la femme qu'à la façon des fondateurs de couvent il exclut du monde supérieur, inventé « pour la réalisation de la raison pure » et réduit dédaigneusement au rôle de « récompense des humbles. »

Le grand argument par lequel M. Renan prétend justifier ses rêves d'avenir paraît être le caractère impersonnel, indifférent et passif de la nature, au milieu de laquelle nous vivons. La nature sacrifie des milliers d'êtres pour en conserver un seul, « des espèces entières pour que d'autres trouvent les conditions essentielles de leur vie. » Elle gaspille ses forces avec la plus étonnante prodigalité. Elle est absolument insouciante du bien et du mal. Elle est impitoyable et pas du tout philanthropique. Tout cela est très-vrai et a inspiré à M. Renan quelques pages fort belles, mais n'a aucuns rapports avec les destinées de l'Humanité. L'inconsciante cruauté de la nature peut être un formidable argument contre la théorie des causes finales, contre cette providence dont M. Renan conserve le nom, tout en en transformant singulièrement la notion. Elle n'en est pas un en faveur de l'inégalité des hommes.

Le raisonnement de M. Renan n'est pas concluant. Quant au fond, la théorie de M. Renan, loin d'être nouvelle, réédite, au nom de la science, et avec toutes les languissantes souplesses d'une plume ondoyante, la vieille théorie absolutiste qu'ont proclamée, au nom de la Religion, M. de Bonald, dans un style de plomb, et Joseph de Maistre, dans sa langue vigoureuse. Mais il y a quelque chose de profondément répugnant à voir la science, la grande émancipatrice, mêlée à cette thèse d'oppression et de despotisme qui prétend sacrifier la plupart à quelques-uns, le grand nombre au petit. Malgré l'appareil scientifique dont M. Renan a prétendu couvrir ses dissertations, la science n'a rien à voir à ses rêveries. Elle n'est pas un char de Jaggernat destiné à broyer sous son poids l'humanité, mais le char qui doit la conduire au bien-être et à la liberté. L'humanité est dedans et non pas dessous. La science a fait ses preuves, et il n'est pas besoin de la défendre : elle est assez grande dame pour n'être pas compromise par les incartades d'un lettré travaillé par la nostalgie des protectorats officiels et des domesticités princières.

P. Gérin

DANS LE PARC

Un grand parc empli de palmes, de plantes,
De cèdres, de pins au feuillage noir,
Qui balancerait comme un encensoir
Tout un monde obscur de senteurs troublantes ;

Des kiosques couverts de fleurs opulentes,
Où nous viendrions tous deux nous asseoir,
Où nous goûterions du matin au soir
Le déroulement des minutes lentes ;

Des bassins d'azur céleste, et près d'eux,
Baignant ses vieux pieds dans les flots d'ivoire,
Triste, inoubliable & couvert de gloire,

Un grand sycomore aux membres hideux,
Sous qui nous irions nous coucher tous deux,
Quand nous sentirions venir la mort noire.

Adelphe Froger

Les Volumes de vers

II

LES NOCES CORINTHIENNES

L'éditeur Alphonse Lemerre a réuni dans un même volume *les Noces Corinthiennes*, dont une partie avait déjà paru dans *le Parnasse contemporain*, *Leuconoé*, que l'on a lu ici même, *la Veuve*, et quelques autres poèmes de ce passionné de la ligne, Anatole France. *Leuconoé* est pour nous, sans conteste, la meilleure pièce du livre, et la plus belle de l'auteur : mais *les Noces Corinthiennes*, étant plus importantes de beaucoup, nous devons les étudier spécialement.

Les Noces Corinthiennes imitent d'assez près *la Fiancée de Corinthe* de Gœthe : mais M. Anatole France a encore dramatisé le drame du grand poète allemand ; il a accusé, plus fermement et d'un burin plus acéré, les contours des personnages et leurs caractères; il a restreint l'action et l'a rendue plus poignante ; il a fait, enfin, du poème épique un véritable poème tragique, qui, par ses qualités d'intérêt, d'émotions combinées et de vie, pourrait plaire sur la scène. En ce temps de poésies fugitives et de triolets, il est bon de se reposer sur une œuvre de cette haleine, conçue avec cette ampleur, et exécutée avec cette puissance. Jamais M. Anatole France n'avait moulé de vers plus beaux ni plus purs, et jamais la perfection de la forme n'a été plus grande.

Le poème débute magnifiquement par une hymne à la Grèce :

Hellas! ô jeune fille, ô joueuse de lyre!

De grands vers pleins et sonores se déroulent, amplement majestueux et

splendidement rimés. Comme il l'aime, le poète, et comme il la connaît bien cette Hellas qu'il a adoptée, et comme il lui a voué une douce reconnaissance filiale, lui

.... Cet enfant latin qui la trouva si belle!

Quelle tendresse, presque à regret contenue, essaime des stances! C'est bien là le chant d'amour d'un Grec enthousiaste. L'auteur a, du reste, compris que, s'il est des sujets qui grandissent ceux qui les abordent, la Grèce ne serait pas ingrate, et qu'elle lui rendrait en force et en beauté ce qu'il proclamait en elle.

J'ai pour te peindre encore en un tableau fidèle,
Accompli des labeurs qui ne seront pas vains.

Certes non, ils ne seront pas vains, et aussi longtemps la Grèce antique gardera le prestige de la beauté, de l'harmonie, de la grâce et de la volupté, aussi longtemps les délicats et les lettrés sauront et réciteront ces magnifiques vers par lesquels Anatole France déplore la décadence d'Hellas :

Dans le monde assombri s'effaça ton sourire.
La grâce et la beauté périrent avec toi;
Nul au rocher désert ne recueillit la lyre,
Et la terre roula dans un obscur effroi.

Et je t'ai célébrée, ô Fille des Kharites,
Belle et pleine d'amour en tes derniers moments,
Pour que ceux qui liront ces paroles écrites
En aiment mieux la vie et soient doux aux amants!

L'action, on le sait, se déroule au moment de l'invasion du Christianisme en Grèce; la foule, diverse et bariolée, des anciens dieux déserte les temples et aussi la nature, que la poésie avait peuplée de leurs légions radieuses; l'aurore du Christ se lève, brumeuse et grosse d'orages sur le déclin du paganisme : temps de luttes intestines et de dissensions de toute espèce! et dont le poète a merveilleusement encadré son drame. D'un côté, le fanatisme, la superstition, l'hypocrisie, l'étroitesse et l'égoïsme; de l'autre, l'amour, la jeunesse, la beauté. Et ne semble-t il pas que c'est là un des caractères indéniables de cette religion chrétienne, qu'elle éteint, dans les cœurs qu'elle touche, toute douceur d'âme, toute tendresse humaine? elle dessèche et raccornit, et les apôtres de l'amour et de la charité donnent, dans leurs actes, un tel démenti à leurs théories, que leur doctrine en vient à paraître une monstrueuse plaisanterie.

Hippias, païen, aime la chrétienne Daphné, la vierge à la divine haleine, et il est aimé d'elle. Mais celle-ci est consacrée à Jésus par Kallista, sa mère, qui la dévoue pour prix de sa propre guérison; et la lutte commence entre l'amour des deux beaux enfants, et le vœu de la vieille égoïste. Elle se termine par la mort de Daphné et par des bénédictions que Kallista adresse à Jésus.

Cette chrétienne d'Anatole France, la sombre et farouche Kallista, est une superbe personnification de la fanatique. Elle n'est plus épouse, elle n'est plus mère :

Si dans quatre-vingts jours je suis debout, vivante,
Forte comme il convient pour être ta servante,
Tu m'auras fait entendre, ô Roi, qu'elle te plaît!

Elle n'est plus femme, elle n'est plus que la prêtresse, redoutable aux siens, l'apôtre du nouveau Dieu dont elle veut, *per fas et nefas,* imposer la loi et la doctrine. Du reste, si elle a bien le fanatisme de l'apôtre, elle en a aussi l'hypocrisie :

.... Tu sais bien que ta mère
N'a pas mis son espoir en la vie éphémère,
Qu'elle trouve à la mort un goût délicieux;
Que son sein n'est gonflé que du désir des cieux;
Mais tu sais qu'il n'est pas encor temps qu'elle meure!

Naturellement. Tout cela est pris sur le vif.

Les scènes les plus dramatiques, les plus belles du poème, sont les scènes d'amour — chaque partie a la sienne — entre Daphné et Hippias; et nous osons les comparer aux plus belles scènes d'amour que nous ayons lues jamais.

Nous n'exceptons pas telles scènes célèbres entre toutes et à très-juste titre. Certes, nous admirons autant que personne les merveilleux duos de Roméo et Juliette, et le génie de Shakespeare n'a pas de plus fervents admirateurs que nous! Mais il y a dans les dialogues amoureux de M. Anatole France quelque chose d'âprement vivant, d'ardemment passionné qui nous a été droit au cœur et nous a étreint. Les amants d'Anatole France ont bien autre chose à faire qu'à regarder la lune, et autre chose à se dire que d'élégiaques remarques sur le rossignol : ils parlent moins et s'aiment mieux; ce sont de sublimes égoïstes qui ne voient qu'eux, ne pensent qu'à eux, et, pardieu, ne perdent pas le temps. Que leur importe? Leur passion est leur vie :

Approche ton épaule,

dit Daphné à Hippias,

et prends mes belles mains.
Nous n'aurons tous les deux qu'un toit et qu'une couche,
Et tu recueilleras mon âme sur ta bouche.

N'avait-elle pas dit plus haut, sa mère :

J'ai juré qu'Hippias délierait ma ceinture!

Comme cela est humain, et si antique pourtant!

Depuis le vœu de sa mère, Daphné n'a pas vu Hippias : ils se rencontrent, la nuit, rêvant chacun à l'autre; elle veut le fuir, elle ne peut. Son amant la presse : un miel odorant de paroles douces et tendres coule de ses lèvres et vient tomber dans le cœur de Daphné. Elle tente en vain de résister; malgré tout son orgueil de vierge, elle sent sa puberté lui monter au cerveau et l'aveugler de visions délicieusement passionnées; elle sent dans les frissonnements de sa chair sa défaite prochaine, et la douce enfant s'écrie :

Oh! ne me touche pas, car je serais perdue!

HIPPIAS

Non, tu ne me dis pas la parole attendue.

DAPHNÉ

Va-t-en! Fuis loin de moi.

HIPPIAS

J'embrasse tes genoux!

DAPHNÉ

Malheur à moi! malheur à toi! malheur sur nous!

HIPPIAS

Quel charme t'a rendue absente de toi-même?

DAPHNÉ

Lâche mes mains!

Enfin, l'amour triomphe. La vierge ouvre ses bras à l'époux bien-aimé, elle lui présente sa bouche et lui demande la sienne :

Eh bien, cher Hippias! tu m'as vaincue, écoute :
Je t'aime et suis à toi. Prends-moi donc, prends-moi toute.
Emporte-moi. Fuyons, cache-moi dans tes bras.
Je te suis. Je ferai tout ce que tu feras.
Oh! que couchée au dos d'un cheval par la plaine,
Les yeux clos, dans l'air frais, je boive ton haleine!
Je veux brider, moi-même, un cheval aux pieds prompts.
Oh! viens! ne tarde pas; nous irons, nous fuirons
Jusqu'au golfe où la nef balance ses antennes.
Je ne crains ni les vents, ni les mers incertaines.
Pour notre épithalame, ami, nous entendrons
La chanson des marins au bruit des avirons.
La nef, fendant les eaux sous les astres sans nombre,
M'emportera, plongée à tes pieds, dans ton ombre.
Tu seras mon espoir, mon salut et ma foi.
Je m'envelopperai tout entière de toi!

La passion est là, entière et effrayante. Le paroxysme de l'amour est bien au point où un contact fait frissonner, et où l'on s'évanouit en respirant une haleine. Le côté *réel* de cette passion est admirablement saisi; et la noblesse, la grandeur de l'expression toujours juste et toujours remarquablement élevée, maintiennent la scène dans le ton général du poème.

Pour terminer, selon l'usage, par quelques critiques, nous demanderons à M. Anatole France pourquoi il nous a donné un évêque d'opéra-comique? Son Théognis est, qu'on nous permette de le dire, mesquin et presque ridicule, il semble un vieillard gâteux que tout le monde fait tourner au vent de ses caprices : c'est une girouette pontificale. Malgré son ton solennel, il n'en imposent pas du tout :

Je suis, au nom de Christ, pasteur d'âmes et prêtre,
Selon l'ordre éternel de Melchissédec, roi.

L'effet est manqué. Ce pasteur selon l'ordre de Milchissédec, roi, détonne absolument parmi les personnages du poème qui, tous, depuis les grands rôles jusqu'aux derniers, de Kallista à Hermas et au pêcheur, sont très-dramatiquement saisis.

La conclusion du poème est le suicide de Daphné : nous ne savons si ce dénoûment est bien heureux. Daphné est chrétienne, et le suicide n'est guère chrétien. L'auteur peut répondre, il est vrai, que les idées nouvelles ne se sont pas encore assez emparées des esprits pour avoir pris complétement la place des idées anciennes; il semblerait alors possible qu'au moindre ébranlement les mœurs antiques l'emportassent. Cela peut être juste. Mais nous n'en signalerons pas moins cette mort volontaire comme un défaut. Il est regrettable que le doute soit même permis.

En somme, nous devons remercier M. Anatole France de sa belle œuvre, du courage avec lequel il consacre à d'austères études et à des travaux d'art une haute et subtile intelligence. Merci à lui de nous donner des poèmes comme les Noces corinthiennes pour nous consoler des inepties

....

dont on nous inonde. Maintenant se trouvera-t-il un musicien de talent qui fera pour les Noces corinthiennes ce que M. Massenet a fait pour les Erynnies, et viendra-t-il à l'esprit d'un directeur de théâtre de monter ce beau drame et de le présenter au public?

Edmond Péradon

LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 9 juillet. — Les *Dizains réalistes* paraissent chez l'éditeur Richard Lesclide, en un joli cahier long, sur papier jaune. Cinquante dizains, huit ou dix poètes. Une rangée de petits flacons ingénieusement ciselés, qui contiennent chacun une liqueur différente. Plusieurs de ces dizains sont fort jolis, mais je n'en connais pas de mieux réussi, comme parodie juste et aimable, que celui-ci :

Je la voyais souvent au bureau d'omnibus
A l'heure de l'absinthe, après tous les bocks bus,
Quand je rentrais troublé, fiévreux de la journée,
Et c'était un repos pour mon âme fanée
De rencontrer parfois cet ange en waterproof.
Sa forme jeune et pure, ignorante du pouf.
Ses tresses sans chignon, son front sans maquillage,
Et les réalités chastes de son corsage
M'ont fait rêver, portant le bouquet nuptial,
A la vierge qui lit mon nom dans un journal.

Cette petite pièce, qui est de Mme Nina de Villard, ne manquera pas de plaire à tout le monde, et François Coppée en sourira le premier. — D'autres dizains encore sont amusants, ceux, entre autres, de MM. Jean Richepin, Charles Cros, Germain Nouveau. On nous permettra de regretter pourtant que, parmi ces pastiches d'une forme inventée par l'auteur du *Luthier de Crémone*, se soient, çà et là, glissées quelques amertumes inutiles. Il nous semble que M. Maurice Rollinat, — un poète de talent, — eût mieux fait de ne pas dépasser les limites de la parodie courtoise, et qu'il est certaines choses dont il ne faut pas rire, même pour rire.

Lundi 10 juillet. — On constitue encore le jury du concours Cressent : il est composé, cette année, de MM. de Leuven, Cormon, Lapommeraye, Léo Delibes, Eugène Gautier, Dubois, Massenet, Guiraud et Lenepveu. Trente-six livres ont été soumis à leur examen : ces messieurs vont choisir. Heureux lauréats!... il est bon d'ajouter que le poème couronné par le jury de l'année dernière — Bathyle — attend encore. Mais la patience semble devoir être la première vertu du littérateur.

Mardi 11 juillet. — Notre collaborateur Léon Cladel nous remet aujourd'hui le nouveau volume de vers de son compatriote, M. Camille Delthil, — *les Rustiques*. L'auteur des *Poèmes Parisiens* est en très-grand progrès. Prochainement, sa nouvelle publication sera, dans la Revue, l'objet d'une étude spéciale.

Mercredi 12 juillet. — C'était fête, ce soir, chez Mmes G. et N. de V., comme c'était fête autrefois chez Thérèse! Et d'abord on a joué la comédie. Tout à coup, des rideaux algériens, écartés par une main invisible, ont laissé voir l'atelier du sculpteur Stéphano. Quand je dis un atelier, je n'entends pas un atelier comme celui de Gustave Doré où Micromegas pourrait poser en pied! non, mais un atelier fort coquet, et vraiment très-suffisant aux besoins de la comédie. — Ce Stéphano, — c'est l'éternelle histoire, — abandonne l'art pour le métier afin de satisfaire aux ruineuses fantaisies de Bianca. Il cisèle des candélabres, lui qui voudrait tailler

des Titans dans le marbre! Mais, prenez la peine d'y songer, les Titans se vendent fort mal, et comment Bianca, si son amant ne faisait pas de chandeliers, achèterait-elle cette étoffe légère, arrivée du Levant, et qu'on admire chez l'orfèvre de la grand'place? Stéphano serait perdu et finirait un jour par sculpter des dessus de pendules, si un jeune gentilhomme de ses amis, — à la fière et élégante allure de M. Fraizier, chargé de ce rôle, j'ai cru reconnaître un gentilhomme, — si le seigneur Hilario n'était là pour convaincre de mensonge et d'infamie la redoutable séductrice. Le moyen qu'il emploie pour arriver à ce but, ah! je ne vous jurerai pas qu'il soit d'une honnêteté et d'une nouveauté remarquables! mais quoi! M. Jean Richepin, l'auteur du drame qu'on jouait là, n'a pas prétendu faire une œuvre; il a voulu fournir à la maîtresse de la maison l'occasion de faire applaudir la grâce et la justesse de sa diction; il a voulu surtout nous faire entendre de nobles vers, franchement passionnés, et il s'est bien gardé de chercher quelque donnée subtile ou étrange! Vous dire si l'on a applaudi, nous paraît inutile. Que de jolies mains dégantées sont devenues toutes rouges, à force de bravos! — Puis, dans le jardin, sous les feuilles vertes de ce vert artificiel si tendre, que les lumières des lanternes donnent aux verdures, la nuit, la fête rieuse a mené son élégante folie. — Il y avait là des poètes et des princesses, ceux qui chantent et celles qu'on chante. L'or des cheveux, la pourpre des vins, l'éclat des toilettes hardies riait dans le demi-mystère de la nuit éclairée d'étoiles et de discrètes lanternes! — Jusqu'à quelle heure? Eh! qui donc a regardé l'heure? Ce qu'il y a de certain, c'est que le plein jour resplendissait, au moment du départ, sur la cohue des sorties de bal confuses de tant d'extravagance, et des paletots introuvables et des chapeaux échangés.

Jeudi 13 *juillet.* — La claque, au théâtre du Gymnase, ne manque pas de quelque maladresse. C'est grâce à elle que l'indifférence avec laquelle le public, ce soir, accueillait *Châteaufort*, de madame la comtesse de Mirabeau, a dégénéré enfin en une sorte d'irritation. On ne s'intéressait guère à la froide coquinerie de ce diplomate impérial, non plus qu'à la vertu un peu trop parleuse de sa femme; la stupide niaiserie du marquis de Pondeville, qui célèbre ses aïeux du ton dont un épicier de banlieue vanterait sa cassonnade, paraissait bien excessive aux juges les plus indulgents, et, pour ce qui est de la belle-mère adultère, on trouvait ses intrigues, — qui sont toute l'intrigue, — assez malpropres, il est vrai, mais fort peu dramatiques. N'importe! quelques mots avaient fait sourire les uns intentionnellement, les autres sans que l'auteur eût compté sur cet effet; on trouvait assez divertissants un rôle d'homme d'affaires véreux, habilement détaillé par Saint-Germain, et un rôle d'honnête notaire joué par Blaisot avec une bonasserie finaude, tout à fait amusante; on était d'accord pour reconnaître que madame Fromentin ne manque pas d'une certaine crânerie dans le cynisme, — — il est si doux de ne pas applaudir, l'été! — si la claque, par l'ardeur intempestive de son enthousiasme, n'eût enfin donné quelque mauvaise humeur au plus placide public de première représentation que l'on eût jamais vu. — Au fond, il n'y a pas grand mal à cela. La claque a forcé le public à être juste. Le théâtre du Gymnase nous persuadera difficilement que, parmi les cent cinquante pièces qu'il refuse chaque année, il lui a été impossible d'en rencontrer une seule, en 1876, qui fût supérieure au *Châteaufort* de madame la comtesse de Mirabeau.

Vendredi 14 *juillet.* — L'acquittement de M. Rouvier, député des Bouches-du-Rhône, est accueilli avec joie et sans surprise par tous les esprits justes. Un honnête homme, vainqueur d'une calomnie, il n'y a pas de plus noble ni de plus consolant spectacle.

Samedi 15 *juillet.* — M. Jean Richepin, auteur de la *Chanson des Gueux*, comparaît devant la huitième chambre. Victor Hugo lui écrit : « C'est une bêtise de persécuter les poètes : ils n'en sont que plus applaudis. »

Jean Prouvaire

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Troisième livraison

Sommaire du 23 Juillet 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef :

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore DE BANVILLE, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE, Gustave FLAUBERT, Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GÉRIN, Raoul GINESTE, Edmond DE GONCOURT, Léon HENNIQUE, Jose Maria DE HEREDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS, Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PÉRADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, ALGERNON Charles SWINBURNE, Léon VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Emile ZOLA.

PRIX DE LA LIVRAISON : 50 CENT.

ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
Paris.	12 fr.	24 fr
Départements.	15	30
Pays d'Europe.	18	35
Amérique, Asie, Afrique.	20	40

Les abonnements partent du premier dimanche de chaque mois

Les abonnés reçoivent gratuitement la première partie de

L'ASSOMMOIR

On s'abonne, en adressant un mandat-poste, à M. Georges GODDE, gérant de la Revue.

AUX BUREAUX DU JOURNAL

2, rue de Châteaudun, 2

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE

AVIS IMPORTANT

Les abonnés de la première série, dont l'abonnement est expiré, sont priés de le renouveler avant samedi prochain, s'ils veulent ne pas éprouver de retard dans la réception de la Revue.

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

I. — *Suite.*

Depuis un instant, madame Vigouroux, la charbonnière, passait et repassait devant la porte.

— Eh! madame Vigouroux! madame Vigouroux! hurla la société.

Elle entra, avec un rire de bête, débarbouillée, grasse à crever son corsage. Les hommes aimaient à la pincer, parce qu'ils pouvaient la pincer partout, sans jamais rencontrer un os. Boche la fit asseoir à côté de lui; et, tout de suite, sournoisement, il prit son genou, sous la table. Mais elle, habituée à ça, vidait tranquillement un verre de vin, en racontant que les voisins étaient aux fenêtres, et que des gens, dans la maison, commençaient à se fâcher.

— Oh! ça, c'est notre affaire, dit madame Boche. Nous sommes les concierges, n'est-ce pas? Eh bien! nous répondons de la tranquillité... Qu'ils viennent se plaindre, nous les recevrons joliment.

Le vacarme grandissait encore. Dans la pièce du fond, il venait d'y avoir une bataille furieuse entre Nana et Augustine, à propos de la rôtissoire, que toutes deux voulaient torcher. Pendant un quart-d'heure, la rôtissoire avait rebondi sur le carreau, avec un bruit de vieille casserole. Maintenant, Nana soignait le petit Victor, qui avait un os d'oie dans le gosier; elle adorait tripoter le monde, elle lui enlevait sa cravate, lui fourrait les doigts sous le menton, en le forçant à avaler de gros morceaux de sucre, comme médicament. Ça ne l'empêchait pas de surveiller la grande table. Elle venait à chaque instant demander du vin, du pain, de la viande, pour Etienne et Pauline.

— Tiens! crève! lui disait sa mère. Tu me ficheras la paix, peut-être!

Les enfants ne pouvaient plus avaler, mais ils mangeaient tout de même, en tapant leur fourchette sur un air de cantique, afin de s'exciter.

Au milieu du bruit, cependant, une conversation s'était engagée entre le père Bru et maman Coupeau. Le vieux, que la nourriture et le vin laissaient blême, parlait de ses fils morts en Crimée. Ah! si les petits avaient vécu, il aurait eu du pain tous les jours. Mais maman Coupeau, la langue un peu épaisse, se penchait, lui disait :

— On a bien du tourment avec les enfants, allez! Ainsi, moi, j'ai l'air d'être heureuse ici, n'est-ce pas? eh bien! je pleure plus d'une fois... Non, ne souhaitez pas d'avoir des enfants.

Le père Bru hochait la tête.

— On ne veut plus de moi nulle part pour travailler, murmura-t-il. Je suis trop vieux. Quand j'entre dans un atelier, les jeunes rigolent et me demandent si c'est moi qui ai verni les bottes d'Henri IV... L'année dernière, j'ai encore gagné trente sous par jour à peindre un pont; il fallait rester sur le dos, avec la rivière qui coulait en bas. Je tousse depuis ce temps... Aujourd'hui, c'est fini, on m'a mis à la porte de partout.

Il regarda ses pauvres mains raidies et ajouta :

— Ça se comprend, puisque je ne suis bon à rien. Ils ont raison, je ferais comme eux... Voyez-vous, le malheur, c'est que je ne sois pas mort. Oui, c'est ma faute. On doit se coucher et crever, quand on ne peut plus travailler.

— Vraiment, dit Lorilleux qui écoutait, je ne comprends pas comment le gouvernement ne vient pas au secours des invalides du travail... Je lisais ça l'autre jour dans un journal....

Mais Poisson crut devoir défendre le gouvernement.

— Les ouvriers ne sont pas des soldats, déclara-t-il. Les Invalides sont pour les soldats... Il ne faut pas demander des choses impossibles.

Le dessert était servi. Au milieu il y avait un gâteau de Savoie, en forme de temple, avec un dôme à côtes de melon, et, sur le dôme, se trouvait plantée une rose artificielle, près de laquelle se balançait un papillon en papier d'argent au bout d'un fil de fer; deux gouttes de gomme, au cœur de la fleur, imitaient deux gouttes de rosée; puis, à gauche, un morceau de fromage blanc nageait dans un plat creux; tandis que, dans un autre plat, à droite, s'entassaient de grosses fraises meurtries dont le jus coulait. Pourtant, il restait de la salade, de larges feuilles de romaine trempées d'huile.

— Voyons, madame Boche, dit obligeamment Gervaise, encore un peu de salade. C'est votre passion, je le sais.

— Non, non, merci! j'en ai jusque là, répondit la concierge en portant la main à son cou.

Et la blanchisseuse étant tournée du côté de Virginie, celle-ci refusa de la tête, en fourrant son doigt dans la bouche, comme pour toucher la nourriture.

— Vrai, je suis pleine, murmura-t-elle. Il n'y a plus de place. Une bouchée n'entrerait pas.

— Oh! en vous forçant un peu, reprit Gervaise qui souriait. On a toujours un petit trou. La salade, ça se mange sans faim... Allons, vous n'allez pas laisser perdre de la romaine?

— Vous la mangerez confite demain, dit madame Lerat. C'est meilleur confit.

Ces dames soufflaient, en regardant d'un air de regret le saladier. Clémence raconta qu'elle avait un jour avalé trois bottes de cresson à son déjeuner. Madame Putois était plus forte encore, elle prenait des têtes de romaine sans les éplucher; elle les broutait comme ça, à la croque-au-sel.

Toutes auraient vécu de salade, s'en seraient payé des baquets. Et, cette conversation aidant, ces dames finirent le saladier.

— Moi, je me mettrais à quatre pattes dans un pré, répétait la concierge, la bouche pleine.

Alors, on ricana devant le dessert. Ça ne comptait pas, le dessert. Il arrivait un peu tard, mais ça ne faisait rien ; on allait tout de même le caresser. Quand on aurait dû éclater comme des bombes, on ne pouvait pas se laisser embêter par des fraises et du gâteau. D'ailleurs, rien ne pressait, on avait le temps, la nuit entière si l'on voulait. En attendant, on emplit les assiettes de fraises et de fromage blanc. Les hommes allumaient des pipes ; et, comme les bouteilles cachetées étaient vides, ils revenaient aux litres, ils buvaient du vin en fumant. Mais on voulut que Gervaise coupât tout de suite le gâteau de Savoie. Poisson, très-galant, se leva pour prendre la rose, qu'il offrit à la patronne, aux applaudissements de la société. Elle dut l'attacher avec une épingle, sur le sein gauche, du côté du cœur. A chacun de ses mouvements, le papillon voltigeait.

— Dites donc ! s'écria Lorilleux, qui venait de faire une découverte, mais c'est sur votre établi que nous mangeons !... Ah bien ! on n'a peut-être jamais autant travaillé dessus !

Cette plaisanterie méchante eut un grand succès. Les allusions spirituelles se mirent à pleuvoir : Clémence n'avalait plus une cuillerée de fraises, sans dire qu'elle donnait un coup de fer ; madame Lerat prétendait que le fromage blanc sentait l'amidon ; tandis que madame Lorilleux, entre ses dents, répétait que c'était trouvé, bouffer si vite l'argent, sur les planches où l'on avait eu tant de peine à le gagner. Une tempête de rires et de cris montaient.

Mais brusquement, une voix forte imposa silence à tout le monde. C'était Boche, debout, prenant un air débauché et canaille, qui chantait *le Volcan d'amour, ou le Troupier séduisant.*

C'est moi, Blavin, que je séduis les belles,
Par des moyens qu'ils sont fièr'ment fameux.
N'a pas d' danger que j'en trouv' de cruelles,
J'les vois toujours correspondre à mes feux.

Un tonnerre de bravos accueillit le premier couplet. Oui, oui, on allait chanter ! Chacun dirait la sienne. C'était plus amusant que tout. Et la société s'accouda sur la table, se renversa contre les dossiers des chaises, hochant le menton aux bons endroits, buvant un coup aux refrains. Cet animal de Boche avait la spécialité des chansons comiques. Il aurait fait rire les carafes, quand il imitait le tourlourou, les doigts écartés, le chapeau en arrière. Tout de suite après le *Volcan d'amour,* il entama *la Baronne de Follebiche,* un de ses succès. Lorsqu'il arriva au troisième couplet, il se retourna vers Clémence, il murmura d'une voix ralentie et voluptueuse :

La baronne avait du monde,
Mais c'étaient ses quatre sœurs,
Dont trois brunes, l'autre blonde,
Qu'avaient huit z-yeux ravisseurs.

Alors, la société enlevée alla au refrain. Les hommes marquaient la mesure à coups de talon. Les dames avaient pris leur couteau et tapaient en cadence sur leur verre. Tous gueulaient :

Sapristi! qu'est-ce qui paiera
La goutte à la pa.., à la pa..pa..,
Sapristi! qu'est-ce qui paiera
La goutte à la pa.., à la patrou..ou..ouille!

Les vitres de la boutique sonnaient, le grand souffle des chanteurs faisait envoler les rideaux de mousseline. Cependant, Virginie avait déjà disparu deux fois, et s'était en entrant penchée à l'oreille de Gervaise, pour lui donner tout bas un renseignement. La troisième fois, lorsqu'elle revint, au milieu du tapage, elle lui dit :

— Ma chère, il est toujours chez François, il fait semblant de lire le journal... Bien sûr, il y a quelque coup de mistoufle.

Elle parlait de Lantier. C'était lui qu'elle allait ainsi guetter. A chaque nouveau rapport, Gervaise devenait grave.

— Est-ce qu'il est soûl? demanda-t-elle à Virginie.

— Non, répondit la grande brune. Il a l'air rassis. C'est ça surtout qui est inquiétant. Hein? pourquoi reste-t-il chez le marchand de vin, s'il est rassis?... Mon Dieu! mon Dieu! pourvu qu'il n'arrive rien!

La blanchisseuse, très-inquiète, la supplia de se taire. Un profond silence, tout d'un coup, s'était fait. Madame Putois venait de se lever et chantait *A l'Abordage!* Les convives, muets et recueillis, la regardaient; même Poisson avait posé sa pipe au bord de la table pour mieux l'entendre. Elle se tenait raide, petite et rageuse, la face blême sous son bonnet noir; elle lançait son poing gauche en avant avec une fierté convaincue, en grondant d'une voix plus grosse qu'elle :

Qu'un forban téméraire
Nous chasse vent arrière!
Malheur au flibustier!
Pour lui point de quartier!
Enfants, aux caronades!
Rhum à pleines rasades!
Pirates ou forbans
Sont gibiers de haubans!

Ça, c'était du sérieux. Mais, sacré mâtin! ça donnait une vraie idée de la chose. Poisson, qui avait voyagé sur mer, dodelinait de la tête pour approuver les détails. On sentait bien, d'ailleurs, que cette chanson-là était dans le sentiment de madame Putois. Coupeau se pencha pour raconter comment madame Putois avait un soir, rue Poulet, souffleté quatre hommes qui voulaient la déshonorer.

Cependant Gervaise, aidée de maman Coupeau, servit le café, bien qu'on mangeât encore du gâteau de Savoie. On ne la laissa pas se rasseoir; on lui criait que c'était son tour. Et elle se défendit, la figure blanche, l'air mal à son aise; même on lui demanda si l'oie ne l'incommodait pas, par hasard. Alors, elle dit : *Ah! laissez-moi dormir!* d'une voix faible et douce; quand elle arrivait au refrain, à ce souhait d'un sommeil peuplé de beaux rêves, ses paupières se fermaient un peu, son regard noyé se perdait dans le noir, du côté de la rue. Tout de suite après, Poisson salua les dames d'un brusque signe de tête et entonna une chanson à boire : les *Vins de France!* mais il chantait comme s'il avait accompagné un mort; le dernier couplet seul, le couplet patriotique, eut du succès; parce qu'en parlant du drapeau tricolore il leva son verre très-haut, le balança et finit par le vider au fond de sa bouche grande ouverte. Puis, des romances se succédèrent; il fut question de Venise et des gondoles dans la barcarolle de

madame Boche ; de Séville et du muletier Pedro dans le boléro de madame Lorilleux, tandis que Lorilleux alla jusqu'à parler des parfums de l'Arabie, à propos des amours de Fatma la danseuse. Autour de la table grasse, dans l'air épaissi d'un souffle d'indigestion, s'ouvraient des horizons d'or, passaient des cous d'ivoire, des chevelures d'ébène, des baisers sous la lune aux sons des guitares, des tendresses de sultan au milieu d'une pluie de perles et de pierreries ; et les hommes fumaient béatement leurs pipes, les dames gardaient un sourire inconscient de jouissance ; tous croyaient être là-bas, en train de respirer de bonnes odeurs. Lorsque Clémence se mit à roucouler : *Faites un nid*, avec un tremblement de la gorge, ça causa aussi beaucoup de plaisir ; car ça rappelait la campagne, les oiseaux légers, la feuillée discrète, les fleurs au calice de miel ; enfin ce qu'on voyait au Bois de Vincennes les jours où l'on allait tordre le cou à un lapin. Mais Virginie ramena la rigolade avec *Mon petit riquiqui* ; elle imitait la vivandière, une main repliée sur la hanche, le coude arrondi ; elle versait la goutte de l'autre main, dans le vide, en tournant le poignet. Si bien que la société supplia alors maman Coupeau de chanter *la Souris*. La vieille femme refusait ; elle ne savait pas cette polissonnerie-là. Pourtant, elle commença de son filet de voix cassé ; et son visage ridé, aux petits yeux vifs, soulignait les allusions, les terreurs de Mlle Lise serrant ses jupes à la vue de la souris. Toute la table riait ; les femmes ne pouvaient pas tenir leur sérieux, jetaient à leurs voisins des regards luisants ; ce n'était pas sale, après tout, il n'y avait pas de mots crus. Boche, pour dire le vrai, faisait la souris le long des mollets de la charbonnière ; ça aurait pu devenir du vilain, si Goujet, sur un coup d'œil de Gervaise, n'avait ramené le silence et le respect avec les *Adieux d'Ab-el-Kader*, qu'il grondait de sa voix de basse. Celui-là possédait un creux solide, par exemple ! Ça sortait de sa belle barbe jaune étalée, comme d'une trompette en cuivre. Quand il lança le cri : « O ma noble compagne ! » en parlant de la noire jument du guerrier, les cœurs battirent, on l'applaudit sans attendre la fin, tant il avait crié fort.

— A vous, père Bru, à vous ! dit maman Coupeau. Chantez la vôtre. Les anciennes sont les plus jolies, allez !

Et la société se tourna vers le vieux, insistant, l'encourageant. Lui, engourdi, avec son masque immobile de peau tannée, regardait le monde, sans paraître comprendre. On lui demanda s'il connaissait les *Cinq voyelles*. Il baissa le menton ; il ne se rappelait plus ; toutes les chansons du bon temps se mêlaient dans sa caboche. Comme on se décidait à le laisser tranquille, il parut se souvenir ; il bégaya d'une voix caverneuse :

Trou la la, trou la la,
Trou la, trou la, trou la la !

Sa face s'animait, ce refrain devait éveiller en lui de lointaines gaietés, qu'il goûtait seul, écoutant sa voix de plus en plus sourde, avec un ravissement d'enfant.

Trou la la, trou la la,
Trou la, trou la, trou la la !

— Dites donc, ma chère, vint murmurer Virginie à l'oreille de Gervaise, vous savez que j'en arrive encore. Ça me taquinait... Eh bien ! Lantier a filé de chez François. Bien vrai, ce n'est pas pour vous tranquilliser.

— Vous ne l'avez pas rencontré dehors ? demanda la blanchisseuse.

— Non, j'ai marché vite, je n'ai pas eu l'idée de voir...

Mais Virginie, qui levait les yeux, s'interrompit et poussa un soupir étouffé.

— Ah ! mon Dieu !... Il est là, sur le trottoir d'en face ; il regarde ici.

Gervaise, toute saisie, hasarda un coup d'œil. Du monde s'était amassé dans la rue, pour entendre la société chanter. Les garçons épiciers, la tripière, le petit horloger faisaient un groupe, semblaient être au spectacle. Il y avait des militaires, des bourgeois en redingote, trois petites filles de cinq ou six ans, se tenant par la main, très-graves, émerveillées. Et Lantier, en effet, se trouvait planté là, au premier rang, écoutant et regardant d'un air tranquille. Pour le coup, c'était du toupet. Gervaise sentit un froid lui monter des jambes au cœur, et elle n'osait plus bouger, pendant que le père Bru continuait :

Trou la la, trou la la,
Trou la, trou la, trou la la !

— Ah bien ! non, mon vieux, il y en a assez ! dit Coupeau. Est-ce que vous la savez tout entière?... Vous nous la chanterez un autre jour, hein? quand nous serons trop gais.

Il y eut des rires. Le vieux resta court, fit de ses yeux pâles le tour de la table, et reprit son air de brute songeuse. Le café était bu, le zingueur avait redemandé du vin. Clémence venait de se remettre à manger des fraises. Pendant un instant, les chansons cessèrent, on parlait d'une femme qu'on avait trouvée pendue le matin, dans la maison d'à côté. C'était le tour de madame Lerat, mais il lui fallait des préparatifs. Elle trempa le coin de sa serviette dans un verre d'eau et se l'appliqua sur les tempes, parce qu'elle avait trop chaud. Ensuite, elle demanda une larme d'eau-de-vie, la but, s'essuya longuement les lèvres.

— L'*Enfant du bon Dieu*, n'est-ce-pas ? murmura-t-elle, l'*Enfant du bon Dieu*...

Et, grande, masculine, avec son nez osseux et ses épaules carrées de gendarme, elle commença :

L'enfant perdu que sa mère abandonne,
Trouve toujours un asile au saint lieu.
Dieu qui le voit le défend de son trône.
L'enfant perdu, c'est l'enfant du bon Dieu.

Sa voix tremblait sur certains mots, traînait en notes mouillées ; et elle levait en coin ses yeux vers le ciel, pendant que sa main droite se balançait devant sa poitrine et s'appuyait sur son cœur, d'un geste pénétré. Alors, Gervaise, torturée par la présence de Lantier, ne put retenir ses pleurs ; il lui semblait que la chanson disait son tourment, qu'elle était cette enfant perdue, abandonnée, dont le bon Dieu allait prendre la défense. Clémence, très-soûle, éclata brusquement en sanglots ; et, la tête tombée au bord de la table, elle étouffait ses hoquets dans la nappe. Un silence frissonnant régnait. Les dames avaient tiré leur mouchoir, s'essuyaient les yeux, la face droite, en s'honorant de leur émotion. Les hommes, le front penché, regardaient fixement devant eux, les paupières battantes. Poisson, étranglant et serrant les dents, cassa à deux reprises des bouts de sa pipe, et les cracha par terre, sans cesser de fumer. Boche, qui avait laissé sa main sur le genou de la charbonnière, ne la pinçait plus, pris d'un remord et d'un respect vagues ; tandis que deux grosses larmes descendaient le long de ses joues. Ces noceurs-là étaient raides comme la justice et tendres comme des agneaux. Le vin leur sortait par

....

les yeux, quoi ! Quand le refrain recommença, plus ralenti et plus larmoyant, tous se lâchèrent, tous viaupèrent dans leurs assiettes, se déboutonnant, le ventre crevant d'attendrissement.

Mais Gervaise et Virginie, malgré elles, ne quittaient plus du regard le trottoir d'en face. Madame Boche, à son tour, aperçut Lantier, et laissa échapper un léger cri, sans cesser de se barbouiller de ses larmes. Alors, toutes trois, eurent des figures anxieuses, en échangeant d'involontaires signes de tête. Mon Dieu ! si Coupeau se retournait, si Coupeau voyait l'autre ! quelle tuerie ! quel carnage ! Et elles firent si bien, que le zingueur leur demanda :

— Qu'est-ce que vous regardez donc ?

Il se pencha, il reconnut Lantier.

— Nom de Dieu ! c'est trop fort, murmura-t-il. Ah ! le sale mufle, ah ! le sale mufle... Non, c'est trop fort, ça va finir...

Et comme il se levait en bégayant des menaces atroces, Gervaise le supplia à voix basse.

— Ecoute, je t'en supplie... Laisse le couteau... Reste à ta place, ne fais pas un malheur.

Virginie dut lui enlever le couteau qu'il avait pris sur la table. Mais elle ne put l'empêcher de sortir et de s'approcher de Lantier. La société, dans son émotion croissante, ne voyait rien, pleurait plus fort, pendant que madame Lerat chantait, avec une expression déchirante :

Orpheline on l'avait perdue,
Et sa voix n'était entendue
Que des grands arbres et du vent.

Le dernier vers passa comme un souffle lamentable de tempête. Madame Putois, qui allait boire, fut si touchée, qu'elle renversa son vin sur la nappe. Cependant, Gervaise demeurait glacée, un poing serré contre la bouche pour ne pas crier, clignant les paupières d'épouvante, en s'attendant à voir, d'une seconde à l'autre, un des deux hommes, là bas, tomber assommé sur le trottoir. Virginie et madame Boche suivaient aussi la scène, profondément intéressées. Coupeau, surpris par le grand air, avait failli s'asseoir dans le ruisseau, en voulant se jeter sur Lantier. Celui-ci s'était simplement écarté, en retirant lentement les mains de ses poches. Et les deux hommes maintenant s'engueulaient, le zingueur surtout habillait l'autre proprement, le traitait de cochon malade, parlait de lui manger les tripes. On entendait le bruit enragé des voix, on distinguait des gestes furieux, comme s'ils allaient se dévisser les bras, à force de claques. Gervaise défaillait, fermait les yeux, parce que ça durait trop longtemps et qu'elle les croyait toujours sur le point de s'avaler le nez, tant ils se rapprochaient, la figure dans la figure. Puis, comme elle n'entendait plus rien, elle rouvrit les yeux, elle resta toute bête, en les voyant causer tranquillement.

La voix de madame Lerat s'élevait, roucoulante et pleurarde, commençant un couplet :

Le lendemain, à demi-morte,
On recueillit la pauvre enfant...

— Y a-t-il des mères qui sont garces, tout de même ! dit madame Lorilleux, au milieu de l'approbation générale.

Gervaise avait échangé un regard avec madame Boche et Virginie. Ça s'arrangeait donc? Coupeau et Lantier continuaient à causer au bord du trottoir. Ils s'adressaient encore des injures, mais amicalement. Ils s'ap-

pelaient « sacré animal, » d'un ton où perçait une pointe de tendresse. Comme on les regardait, ils finirent par se promener doucement côte à côte, le long des maisons, tournant sur eux-mêmes tous les dix pas. Une conversation très-vive s'était engagée. Brusquement, Coupeau parut se fâcher de nouveau, tandis que l'autre refusait, se faisait prier. Et ce fut le zingueur qui poussa Lantier, qui le força à traverser la rue et à entrer dans la boutique.

— Je vous dis que c'est de bon cœur, criait-il. Vous boirez un verre de vin... Les hommes sont des hommes, n'est-ce pas? On est fait pour se comprendre...

Madame Lerat achevait le dernier refrain. Les dames répétaient toutes ensemble, en roulant leurs mouchoirs :

L'enfant perdu, c'est l'enfant du bon Dieu.

On complimenta beaucoup la chanteuse, qui s'assit en affectant d'être brisée. Elle demanda à boire quelque chose, parce qu'elle mettait trop de sentiment dans cette chanson-là, et qu'elle avait toujours peur de se décrocher un nerf. Toute la table, cependant, fixait les yeux sur Lantier, assis paisiblement à côté de Coupeau, mangeant déjà la dernière part du gâteau de Savoie, qu'il trempait dans un verre de vin. En dehors de Virginie et de madame Boche, personne ne le connaissait. Les Lorilleux flairaient bien quelque micmac; mais ils ne savaient pas; ils avaient pris un air pincé. Goujet, qui s'était aperçu de l'émotion de Gervaise, regardait le nouveau venu de travers. Comme un silence gêné se faisait, Coupeau dit simplement :

— C'est un ami.

Et s'adressant à sa femme :

— Voyons, remue-toi donc!..... Peut-être qu'il y a encore du café chaud.

Gervaise les contemplait l'un après l'autre, douce et stupide. D'abord, quand son mari avait poussé son ancien amant dans la boutique, elle s'était prise la tête entre les deux poings, du même geste instinctif que les jours de gros orage, à chaque coup de tonnerre. Ça ne lui semblait pas possible; les murs allaient tomber et écraser tout le monde. Puis, en voyant les deux hommes assis, sans que même les rideaux de mousseline eussent bougé, elle avait subitement trouvé ces choses naturelles. L'oie la gênait un peu; elle en avait trop mangé, décidément, et ça l'empêchait de penser. Une paresse heureuse l'engourdissait, la tenait tassée au bord de la table, avec le seul besoin de n'être pas embêtée. Mon Dieu! à quoi bon se faire de la bile, lorsque les autres ne s'en font pas, et que les histoires paraissent s'arranger d'elles-mêmes, à la satisfaction générale? Elle se leva pour aller voir s'il restait du café.

Émile Zola

(La suite à la prochaine livraison.)

TÉRENCE

« Térence était esclave. »
(DIDEROT.)

« *Niger erat.* »
(DOMAT.)

Voyez ce banc au seuil, ces branches d'azalée,
Cette ombre : notre paix n'y sera point troublée.
La tiédeur du printemps alanguirait vos pas,
Et la route est poudreuse et ne nous tente pas.
Asseyez-vous, Jenny. Votre main dans la mienne,
Voulez-vous, nous lirons ensemble l'Andrienne?
Mais pour vous attacher à ce livre latin,
Je vous dirai quel fut Térence, et son destin.

Térence était esclave : une mère africaine,
Chez des marchands lépreux, le nourrit pour la chaîne
Elle dut, sous le fouet, baiser bien tendrement
Ce petit malheureux noir comme elle et charmant,
Car elle mit sur lui, pauvre tête si chère,
Le don qu'a seul l'enfant à qui sourit sa mère :
Ce caressant regard d'un esprit ingénu
Qui fait qu'on est aimable et qu'on est bienvenu.
Oh! par quelles chansons doucement soupirées,
Par quels refrains naïfs, pleins de terreurs sacrées,
Profonds comme le bruit des platanes au vent,
L'africaine endormait cet être frêle, avant
Qu'un pirate le prît, ô mère! et de la rame,
Loin de toi, fatigant une écumeuse lame,
L'emportât faible et nu jusqu'au marché romain.
Un sénateur l'y vit et le prit par la main.
Il fut bon : il forma cette bouche enfantine
Au mâle et ferme accent de la langue latine,
Et sourit de la voir s'arrondir encor mieux
Au suave parler des Grecs ingénieux.
Et la main de l'enfant, se pliant pour écrire,
D'une pointe d'ivoire égratignait la cire.

Rome n'estimait plus d'ignorantes fureurs.
Le temps était passé des consuls laboureurs,
Des quirites barbus qui, sur leur table austère,
Buvaient l'eau du torrent dans des vaisseaux de terre.
Les fils des Cethégus aimaient les Grecs, leurs vins,
Leur sagesse, leurs arts et leurs chanteurs divins.
Ils conversaient au long des vertes promenades;
Et bientôt, dans les murs des guerriers Œnéades,
Toutes les voluptés, se riant des censeurs,
Vinrent, en se donnant la main, comme des sœurs.
La belle Thalia parut : l'enfant punique
Vit les jeunes Romains dans leur molle tunique,
Les cheveux imprégnés des plus douces senteurs,
Sur les bancs du théâtre écouter les acteurs.
Son maître l'affranchit. Lui, triste encore et libre,
Parmi les mariniers, sur la berge du Tibre,
En regardant voler les blancs oiseaux de mer,
Songeait qu'aimer est doux à qui vivre est amer.
Il aima. Belle et tendre, une fille d'Asie,
Comme lui sans parents, le nourrit d'ambroisie.
Mais à ce peuple roi, qui l'avait bien traité,
Il sut royalement payer sa liberté,
Et pour jamais au front de Rome hospitalière
Attacha de sa main la couronne de lierre
Qu'Athènes recevait de ses enfants vainqueurs,
Quand pour le jeu comique ils formaient les deux chœurs.
Térence, le premier entre ceux d'Italie,
Mit la sainte pudeur sur le front de Thalie.
La déesse, par lui, d'un doigt chaste assembla
Sur ses beaux brodequins les plis de la stola.
Il fit sortir du masque à la vive peinture
Une voix qui savait exprimer la nature,
Et retrouva, pour plaire aux délicats esprits,
Le pur cristal du sel que Ménandre avait pris,
Entre les goëmons d'une grotte sacrée,
Dans cette mer d'azur où naquit Cythérée.
Mais il lui souvenait de ses anciens malheurs.
Il fut mélancolique et sourit dans les pleurs.
Il excellait à dire, en paroles plaintives,
Les amis séparés et les vierges captives.
Au théâtre, par lui, prenant un autre cœur,
Le dur Campanien et l'Etrusque moqueur

Donnèrent des soupirs et des larmes légères
Aux jeunes Grecs amants des belles étrangères.

Aux tables des consuls, honneur du nom romain,
Dans les jardins ombreux de ce vainqueur humain,
Qui, détruisant Carthage, en pleura les ruines,
Chez Lélius dont l'âme eut des lueurs divines
Et qui, se dévouant à la sainte amitié,
En son cher Scipion vécut plus d'à moitié,
Chez les patriciens traînant le laticlave,
Il fut simple et resta le doux fils de l'esclave.
Rien de vrai, rien d'humain ne fut indifférent
A ce poëte étrange, amoureux et souffrant.
A trente ans, il lui vint un désir de malade.
Pour sourire, il voulut voir le ciel de l'Hellade;
Et la mer se montra docile à son dessein.
Le navire gonfla ses voiles comme un sein.
Térence vit la Grèce auguste et crut entendre
Une voix qui sortait du tombeau de Ménandre.
Et là, sous un essaim de cygnes voyageurs,
Il chanta des amours tendres, presque songeurs.
Puis il reprit la mer, le cœur plein d'espérance.
O vaisseau précieux, toi qui portes Térence!
Conduis-le doucement aux bords Ausoniens.
Mais la mauve a jeté ses cris aériens;
La mer s'enfle, le vent emporte les antennes,
La nef s'entr'ouvre et sombre, et les rives lointaines
Recevront une poupe et des agrès rompus.
Les requins dévorants sont à demi-repus.
Et, dans la glauque mer, sur un lit d'algue noire,
Térence dort au pied du sacré promontoire.
Mais, nageant au-dessus du poëte endormi,
Le dauphin d'Apollon veille sur son ami.

Quoi, Jenny, vous pleurez? La lumière tiédie
De vos yeux suivrait mal la belle comédie.
Si vous voulez, laissons dans le livre fermé
Et l'amante d'Andros et Pamphile alarmé.
Térence eut une fille et l'on ne sait rien d'elle.
Voyez à notre mur venir une hirondelle.

Elle y fera son nid. Je n'ose plus parler :
L'étrangère est craintive et pourrait se troubler.
Pendant qu'elle bâtit sa maison d'espérance,
Je songe à ce que fut la fille de Térence.

Anatole France

LÉVIATHAN-HOTEL

ÉTUDE FANTASTIQUE

Léviathan-Hôtel passe à juste titre pour résumer toutes les plus confortables magnificences du progrès moderne.

Du faux bronze, du faux zinc, du faux marbre réel, du faux marbre factice, du faux stuc, du faux plâtre, du faux bois, du faux papier mâché, le contraire de toutes les harmonies exalté à une intensité de charivari telle que le mensonge lui-même y devient un faux mensonge; la fausse dorure, le faux papier peint, la fausse soie, le faux damas de laine, le faux damas laine et soie, le faux acajou, le faux bois blanc, ô délire! c'est au point qu'on se croirait au théâtre de l'Opéra-comique.

Désormais, ah! désormais pour toujours, je comprends l'Amérique, et aussi le peuple américain, dont Victor Hugo a dit, en son langage de dieu indigné :

Peuple à peine ébauché, nation de hasard,
Sans tige, sans passé, sans histoire et sans art!

Pendant les débats restés célèbres d'un procès criminel, la femme de l'accusé avait appelé son mari..... *cochon*! (Cambronne est à la mode, soyons francs.) Devant ce vocable un peu trop dépouillé d'artifice, le président ne put retenir une grimace de désapprobation, mais bientôt rentrant dans sa gravité habituelle : — *Cochon*, dit-il, le mot est dur, et il ajouta en se tournant vers l'accusé : — Mais appliqué à un individu de votre espèce, il est juste! — Je dirai de même des Américains.

Certes, s'ils ont l'habitude de cracher sur leur chaise, de poser leurs bottes sur la nappe et de ranger leur canne dans la soupière, cela constitue un ensemble de mœurs frivoles; mais si anti-humain que semble d'abord leur procédé, appliqué à ces nappes, à ces chaises, à ces soupières, il devient légitime!

En Amérique, il y a dans les hôtels *La chambre des mariés*, bleu et argent, dans laquelle on couche pour cinq cents francs, la première nuit de ses noces. Le plus beau travail qu'un homme soit appelé à faire en sa vie, celui de préparer le nid où ses amours dormiront, tendre les blancs tapis pour les pieds de sa bien-aimée, choisir les étoffes dont la couleur se reflétera sur son beau visage (ô douceur), où se reposera son corps charmant, rassembler autour d'elle les fleurs rares, les livres aimés, les peignes aux dents faites de lumière, les blondes éponges éprises, poser là ses pantoufles de Rhodope, allumer les lampes diaphanes ciselées en Chine par un artiste patient, oui, tout ce travail divin pendant l'accomplissement du-

quel le cœur bat si fort qu'un peu plus il se briserait, les Américains, peuple d'omnibus, de rails, de tickets, de bars, de buffets à vapeur et de gilets mécaniques, en chargent un hôtelier! On paie, on donne ses cinq cents francs, et crac, soupirs d'extase, ivresse de l'ineffable volupté, aveux rougissants, pâleurs suprêmes, on a pour tout cela, à l'heure dite, le cadre et le décor voulu, sans garantie du gouvernement, s. g. d. g.! On dit que Léviathan-Hôtel va avoir sa chambre des mariés. Il aura bien raison. Elle sera dans l'esprit et dans la donnée de ses autres chambres!

De ses autres chambres, qui toutes, situées dans des corridors dont le nom est : *rue aux Ours* ou *rue Mogador*, etc., ont le même plafond bleu avec les mêmes Amours, et devant leur porte le même tapis gris, à bandes rouges, et le même lit, et la même commode, et la même chaise, et le même lavabo et la même table de nuit..... et la même urne! Ce n'est pas joli assurément, mais comme c'est pareil!

Un jour je voulais acheter un manteau ; le marchand à qui je m'adressais me montra des manteaux hideux. — Comme ils sont laids! m'écriai-je. — Oui, fit le marchand, assez laids, mais, ajouta-t-il avec orgueil, j'en ai *un solde* de six mille. Ils sont comme cela tous pareils!

Pareils, pareils, oh! sont-ils assez pareils! Tous les candélabres sont pareils, tous les meubles sont pareils, tous les tapis sont pareils, tous les rideaux sont pareils. Tous les meubles, qui par le bas jouent le Boule ou le poirier à filets imitant l'ébène, sont par le haut en bois blanc peint en noir; toutes les tables de lecture et de festin sont en bois blanc rougi *pour imiter l'acajou*; tous les rideaux sont taillés dans la même étoffe chimérique et ornés de la même quincaillerie furieuse. La peinture, la sculpture..... Ah! soyons indulgents pour les artistes qui ont dû être affolés en entrant dans ce temple du billet de banque, de la fleur en papier et de la jardinière en zinc!

D'assez belles fleurs de M. de Ghequier, folles d'enthousiasme, placées en dessus de porte dans le restaurant, ont l'air aussi mal à l'aise que le seraient les sylphides et des hermines dans une fabrique de graisse à graisser les roues de voitures. A ces maisons de la spéculation, il faut des peintures à la mécanique exécutées dans les prisons où l'on fabrique des chaussons de lisière!

La salle à manger... Laissez ici toute espérance! Voyez comme ils sont tristes, comme ils sont mornes! Etonnez-vous si dans ce tombeau a été enterré pour jamais l'esprit français qui se plaisait aux vastes salles où sont les figures de chêne sculpté, les tapisseries de haute lice représentant les figures des dieux, les miroirs de Venise, les dressoirs chargés de faïence armoriée et les lourds chandeliers d'argent! Ils sont tristes, ils sont mornes, ils regardent, hébêtés, la sauce brune qui forme le fond de notre cuisine à l'américaine; ces colonnes roses en marbres douteux par le bas, en plâtre peint par le haut; ces grandes glaces funestes, ces trois étages désespérés, ce blanc, ce bleu, ce rose, le menuisier qui vous cloue sous les pieds un parquet en réparation, le serrurier qui plante ses clous, le tapissier qui tape, l'allumeur qui allume, cette furie froide, cette frénésie du cuivre estampé et du carton-pierre qui s'insurge, tout cela les dompte comme Van-Amburgh domptait ses lions. Et puis il y a les chapeaux à plumes des vieilles Anglaises à lunettes, ces chapeaux qui font reculer les comètes dans les cieux éperdus. Oui, ils mangent, ils se taisent, ils se sentent vaincus, ils s'en vont les yeux mis en capilotade, par ce miroitement et cet éblouissement de mauvais aloi; et ils parlent de progrès, de grand siècle, de luxe et d'art, ô Phidias!

On sort, et il semble qu'on a été enfermé deux heures dans une glace à la groseille. Toutes ces féeries ont, dit-on, coûté vingt-deux millions, ce qui démontre absolument, et d'une façon péremptoire, l'IMPUISSANCE DE L'ARGENT. Oui, réduits à eux-mêmes, tous vos billets de banque et tous vos louis sont impuissants à faire éclore une œuvre d'art grande comme la main. Fleurs, figures, arabesques vont bien avec le faux Boule en bois blanc, les fleurs artificielles et les roses à biscuit de Savoie. De ces tentatives de luxe et de création, a été absente l'âme humaine!

Il faut mentionner la douceur de cœur qui caractérise les Cariatides de la salle à manger. — Ah! disent-elles, nous nous moquons pas mal de ces entablements et de ces voûtes! Que ces constructions se supportent elles-mêmes avec leurs armatures de fer à clefs et à vis! Nous, nous ne portons rien, et cela nous intéresse dans la même proportion que Colin Tampon, nous sommes des figures de plâtre : mon amie joue d'une lyre comme on en met sous les pianos; l'amie de mon amie fait tzin tzin sur son triangle; moi, je les regarde, je plante les mains en l'air et je me mets à rire! Nous porterions, quoi! des voûtes et des constructions formidables, comme les filles augustes de Jean Goujon, dans une maison où les rampes, imitant les plus fiers dessins du fer forgé, sont en fonte coloriée avec de la peinture dans laquelle on a mis de la mine de plomb en poudre! Ne l'espérez pas, et n'allez pas compter sur nous, frêles, frivoles et si fragiles Cariatides.

Les garçons de Léviathan-Hôtel offrent aussi cet avantage qu'ils ont été confectionnés sur un modèle unique.

Tous pareils, à teints jaunes, à favoris, à cravates blanches, ils ne comprennent pas ce qu'on leur dit. Et je murmurais : — Comme ils ressemblent à des notaires! — Monsieur, me dit mon voisin, ce sont des notaires, en effet. Par un rôle renouvelé de Lorenzaccio et de Brutus, ils viennent feindre de servir à table, pour écouter la conversation des Américains et se renseigner ainsi sur les dots des jeunes Américaines à marier. — Ainsi parlait mon voisin; mais cette explication m'a paru entachée de fausseté et de paradoxe. D'autant qu'au moment où nous avons quitté la salle à manger, il m'a semblé voir que des employés dévissaient les têtes de ces soi-disant notaires, et après les avoir soigneusement numérotées, les rangeaient par séries dans des coffres destinés à cet usage. Mais peut-être n'était-ce qu'une hallucination causée par la contemplation trop prolongée des colonnes en plâtre rose!

Pour ce qui est du dîner, *pâtes d'Italie, cramouski à la varsovienne, mulet aux fines herbes et aux pommes de terre, tête de veau en tortue, poularde au riz à la valencienne, côtelettes de mouton à la Soubise, cuisseau de chevreuil, salade, fonds d'artichauts à la barigoule, flanc* (par un C) *de prunes, glace Dame Blanche, dessert*, cela est dans la donnée de ces ouvrages de couture confectionnés dont l'entrepreneur écrit sur le paquet d'étoffes envoyé aux couturières : « Coudre légèrement. Pour l'exportation. » J'appellerai, oh! surtout j'appellerai votre attention sur le cuisseau de chevreuil, avec sa détestable sauce brune! et sur le *flanc* (par un C) de prunes. Quel que soit l'intrigant qui a confectionné ce flanc (par un C) de prunes, qu'il aille demander à la fameuse Sophie comment se fait un flan de prunes!

Pour être juste, il faut avouer que, comme dans toutes les prisons actuelles des pays civilisés, le système de compression appliqué aux détenus de Léviathan-Hôtel est relativement doux. Ainsi la carte de dîner à échanger contre des cachets, le vestiaire pour les cannes, et les diverses autres tracasseries, semblent avoir été imaginés moins pour torturer les

prisonniers que pour les ramener graduellement à des idées d'ordre et de soumission. Ainsi un des inspecteurs qui président au supplice du dîner, ayant appris de moi que je désirais boire de l'eau de Saint-Galmier, m'a apporté un papier imprimé. Je n'ai eu qu'à le remplir pour indiquer l'objet de ma demande; on en a immédiatement référé au directeur, et les notes qui me concernent ayant été trouvées suffisamment bonnes, on m'a apporté l'eau de Saint-Galmier, comme je me levais de table pour passer au préau.

On m'a d'ailleurs rendu mon chapeau, moyennant dix sous. J'avais aussi avec moi deux poètes romantiques, aux longues chevelures, qui avaient désiré dîner (ô rêveurs!) à Leviathan-Hôtel. On me les a également rendus à la sortie, mais devenus chauves, ornés de lunettes et de favoris, et roulant des yeux atones, décolorés par le miroitement des candélabres en plaqué, des colonnes en plâtre rose et des grandes glaces mornes. Le soir même tous les deux employaient l'inversion et les rimes suffisantes, et connaissaient, sans l'avoir appris, l'art redoutable de grouper les chiffres. Les secours de la science leur ont été prodigués, mais en vain; attaqués du génie de la spéculation à l'état aigu, tous les deux en moins d'un mois sont devenus millionnaires. Pour moi, j'ai eu le bonheur d'échapper à ce mal épidémique, dont la contagion sévit habituellement sur tous les commensaux de Léviathan-Hôtel.

Théodore de Banville



LE SOIR SILENCIEUX

. . . . Les cieux
Pleins de soleil nous ont trompés. . .
C. M. (*Soirs moroses*).

Attendons que le soir tombe. Le bruit m'obsède,
Le bruit tumultueux des villes! Attendons
Pour nous aimer la douce heure des abandons,
L'heure où la vierge heureuse & forte à l'homme cède.

Le soir, le confident des âmes, le remède
Des voluptés, l'ami des cœurs plein de pardons,
Le soir descend, voici qu'il descend; étendons
Nos deux corps accablés d'amour sur le lit tiède.

Avant, clos les volets, clos les fenêtres, clos
Les rideaux. Défaillons ensemble dans les flots
D'une voluptueuse & morne somnolence.

Oh! quel rêve! ne plus entendre, ne plus voir,
Mourir! Oh! ne dis pas un mot! Que le silence
Nous enveloppe avec les ténèbres du soir.

Adelphe Froger

LECONTE DE LISLE

La résistance systématique à toute manifestation d'art d'un ordre supérieur a été l'un des caractères distinctifs de ces vingt dernières années. La poésie, qui certainement de tous les arts est le plus déshérité de critiques compréhensifs, a pendant toute cette période rencontré une pénurie presque complète d'intelligences.

Il était de mode alors, chez ceux qui appellent réciproquement leurs plumes *des plumes autorisées*, de proclamer l'indifférence générale pour les vers, d'en accuser le dédain des nouveaux poètes pour la foule, et de conclure à la mort de la poésie. Admirable logique qui réduisait la tâche du critique à des variations sur un seul thème.

L'art est vaste, et même les grandes voix de 1830 ne peuvent avoir tout dit. Nous avouons hautement quelques poètes plus récents à l'égal des plus illustres que la France ait eus.

Je voudrais essayer aujourd'hui de parler, si non dignement, du moins sincèrement d'un poète aussi grand qu'inconnu du public, aussi original et aussi parfait que la critique a été hostile et injuste à son égard.

Nous ne nous dissimulons pas la difficulté de formuler les éloges dus à un tel nom. Mais l'admiration sans réserves est un sentiment trop rare pour ne pas trouver une satisfaction suffisante dans son expression même, quelle que soit cette expression.

Leconte de Lisle a, dès son apparition, irrité les myopes et les camards de la critique. La rigidité inflexible de son ascension vers le beau le plus pur et le plus élevé continue à l'isoler dans une glorieuse impopularité.

Il y a en effet grandeur et gloire à rester ce que l'on a eu l'ambition d'être et ce qu'on a été, c'est-à-dire, un vrai poète, dans la plus sévère acceptation de ce titre; d'avoir su, enfin, bâtir sur des hauteurs le temple où doit brûler la flamme sacrée. Le poète a ses dieux qu'il sert, non les fausses divinités des plaines. Il accomplit sa fonction sublime, sans se soucier d'ameuter la foule, dont le droit demeure incontestable de s'écraser autour des idoles banales.

La compréhension du beau, surtout du beau poétique, a toujours été rare. Si le public a feint jadis de lire les poëtes, il ne s'est pas passionné pour leurs plus purs chefs-d'œuvre, et la génération qui a suivi celle de 1830 se complaisait dans toutes sortes de décadences. Or il n'y a nulle trace dans l'œuvre de Leconte de Lisle de ce que les jeunes Français aimaient exclusivement, paraît-il, c'est-à-dire le débraillé sentimental, les leçons de puérile et honnête moralité, les plaisanteries quasi en prose, les actualités, les grivoiseries et les mauvaises rimes.

Le but unique, poursuivi toujours, toujours atteint dans cette œuvre, c'est le beau, le beau éternel, dont le souverain domaine est l'imagination, non la morale, qui ne doit être qu'une résultante; le beau se déroulant dans sa majestueuse et harmonieuse splendeur, devenu pour ainsi dire palpable, tant les ressources les plus savantes et les plus subtiles de la langue comme de la prosodie, des images comme de la composition, concourent à augmenter son intensité.

Les *Poëmes antiques* parurent en 1852. A cette époque à jamais néfaste, le public français qui avait assisté aux luttes des grandes muses romantiques, qui avait, au moins par sa résistance bruyante, aidé au plein épa-

nouissement de leur triomphe, était depuis longtemps repris de torpeur. Les vieilles formules académiques, un instant criblées de flèches appolloniennes, avaient redressé leurs têtes plates dans l'antique Marais.

Ce public pouvait alors se diviser en deux classes, distinctes au premier abord, mais plus près de s'entendre qu'elles ne le pensaient. Les uns, routiniers de la veille, ne comprenaient que ce qui ressemblait au romantisme, tel qu'ils l'avaient accueilli dans leur jeunesse, un peu malgré eux; les autres, dont le nombre croissait de jour en jour, ne voulaient plus de romantisme, plus de poésie nulle part, et redemandaient partout un ronronnement propice à la digestion tranquille. La génération nouvelle ne se piquait plus de curiosité littéraire que pour les romans et les comédies où se réflétait sa propre image, sans idéal et sans grandeur. C'était un goût comme un autre. C'est toujours un droit imprescriptible de préférer le vin bleu des tables d'hôte aux crûs les plus rares et les plus francs.

Dans le titre seul de *Poëmes antiques*, les premiers crurent donc voir un simple retour à des formes usées ils se gardèrent bien d'ouvrir le livre. Les seconds furent surpris jusqu'à la fureur de ce que le poète appelait les dieux grecs de leurs noms grecs; le côté philosophique de quelques poëmes les inquiéta; l'apparition de l'Inde les anéantit. Quant à cette langue magnifique dont la sonorité retentit d'un bout à l'autre du volume, sans jamais détonner, si puissante et si harmonieuse, si nombreuse et si rhythmique; quant à ces strophes précises, colorées et grandioses, qui roulent dans le souvenir comme les calmes flots d'un métal splendide sur un lit d'airain, bien peu daignèrent y faire attention. C'était pourtant la révélation d'un art nouveau, un coup de maître sans pareil.

Il faut être juste. Ceux qui ne purent se défendre de voir dans ce grand style quelque chose de neuf se hâtèrent de le flétrir de l'injure inepte de forme pure.

Un peu plus tard parurent *Poëmes et Poésies*, les *Poésies nouvelles* et enfin les *Poëmes barbares*, cet éclatant chef-d'œuvre, qui est le seul rival de la *Légende des siècles*. L'hostilité générale continua par le silence, ou de loin en loin par quelques sorties de gens tout à fait fâchés.

Mais tandis que les sentinelles du mauvais goût se taisaient ou écartaient la foule stupéfiée, la récente génération poétique se groupait peu à peu autour du maître, le saluant comme le plus fier soutien de l'art, en un temps si riche encore en maîtres illustres.

Ce qui frappe tout d'abord dans l'œuvre de Leconte de Lisle, c'est la noblesse et l'ampleur constante du vers, sa couleur et sa précision, sa suprême harmonie. Tout d'abord aussi, il faut reconnaître que nul, à côté de la prodigieuse expansion de Victor Hugo, n'a su créer ainsi partout un nouvel idéal de puissance, de sérénité superbe et d'objectivité lumineuse. En second lieu, il est impossible de ne pas s'apercevoir du bénéfice considérable d'effet, obtenu par une science magistrale de composition.

Maître de lui toujours, il ne se laisse jamais entraîner par sa propre effervescence. Il n'est pas de ceux qui, sous prétexte de *cœur*, de *sincérité*, et de *passion*, se confient à ce qu'ils appellent *l'inspiration*, et arrivent trop souvent au délire, n'étant pas doublés d'une critique. Or, quoi qu'en puissent dire les fanatiques des défauts de Musset, ce charmant génie, c'est cette faculté de dédoublement, cette surveillance perpétuelle de la réflexion sur la sensation qui fait la véritable inspiration.

Le caractère saillant de l'œuvre de Leconte de Lisle, est le vaste plan, prémédité dès le début, et qui se révèle à mesure que l'on avance dans cette œuvre; l'étude du rôle assigné aux théogonies dans l'histoire des âges.

C'est là certainement une vraie conception de génie, qui se poursuit et se définit sans cesse, avec un triomphe de plus en plus convaincu. C'est elle qui donne aux poèmes de ce maître cette grande unité si rare dans les productions de l'esprit. Don magique de réflexion objective, puissance étonnante d'impersonnalité créatrice, telles sont les deux qualités principales qui lui ont permis d'élever ce monument poétique dont le caractère est sans précédent dans notre littérature, sans analogue nulle part. Et ainsi, se déroulent devant le lecteur, dans leur souverain éclat, dans leur fidélité locale, dans leurs couleurs éblouissantes, ces poëmes merveilleux et si profondément originaux, où revivent tour à tour les religions mortes, et leurs luttes et leurs reflets sur les civilisations éteintes ; où l'idée philosophique apparaît d'elle-même, sans jamais nuire à l'effet poétique qui demeure toujours le premier but. Ajoutons que la variété de la mise en scène n'a de comparable partout que la divination des personnages perdus.

Il nous suffira de nommer les plus importants de ces poèmes : *Hélène*, *Khiron*, *Niobé*, *Baghavat*, *Çurya*, *Çunacepa*, *la vision de Brahma*, le *Runoia*, le *Corbeau*, la *Vision de Suorr*, le *Barde de Temrah*, *la légende des Nornes*, les *Paraboles de dom Guy*, *la Vigne de Naboth*, *les deux glaives*, *la Fin de l'homme*, *le Jugement de Komor*, *l'Agonie d'un saint*, *le Cœur de Hialmar*, etc., etc, *et surtout Kaïn*, son chef-d'œuvre peut-être, pour donner une idée de cet ensemble déjà si considérable, mais loin encore d'être terminé. Beaucoup peuvent compter parmi les pages les plus parfaitement belles de la poésie française.

Ces poèmes, si royalement annoncés par l'ode à Hypathie, qui ouvrait la première édition des *Poëmes antiques*, ont été dès le principe, avons-nous dit, le prétexte de l'hostilité des critiques. Ils ont voulu n'y voir qu'un parti pris de se singulariser par l'emploi de noms grecs et indous, qu'un effroyable vide de pensées, qu'une incroyable absence de *sentiment*, de *passion*, de *sincérité*, qu'une débauche de couleur orientale. Cette force d'impersonnalité, d'incarnation dans la vraie vie de leurs créations, qui est le don et la marque des grands poètes, qui est, pour mieux dire, le principe même de la poésie, et, à coup sûr, sa plus pure source de fécondité, a été, et est encore amèrement stygmatisée. En France on a beau réclamer partout l'originalité, on se scandalise dès qu'elle se manifeste dans toute sa gloire.

Leconte de Lisle a, en effet, banni de son œuvre toute passion qui répugnerait à la noble harmonie dont il a la conception, qui briserait le moule qu'il a su choisir. A l'école romantique, la critique avait jadis reproché la passion comme moyen direct sur la foule. Il est donc tout naturel que cette même passion soit aujourd'hui le seul but proposé à la poésie moderne.

Ce parti pris de critérium unique empêche la critique de voir la nouveauté des conceptions et leur grandeur, la précision et l'ampleur du vers, la netteté des visions, la richesse de couleurs et d'impressions, l'art savant de reconstruction et de composition, le don de clarté et de concentration, toutes les qualités de premier ordre, qui, en admettant même le manque de passion, suffiraient de reste à sacrer un très-grand poëte dans tous les pays. Mais, je le répète, cette passion est loin d'être absente dans l'œuvre de Leconte de Lisle ; elle n'est qu'épurée. Pour s'en convaincre, il n'est besoin que de ne pas la confondre avec la sentimentalité babillarde dont la masse est trop souvent dupe.

Les morceaux où transparaissent les impressions et les sentiments personnels de l'auteur sont plus nombreux qu'on ne le pourrait croire. Et, en

vérité, quand nous relisons ces admirables vers : *Juin*, *Midi*, *Nox*, *la Fontaine aux Lianes*, *le Vent froid de la nuit*, *l'Anathème*, *Requies*, *le Manchy*, *Dies iræ*, *le Nazaréen*, *à l'Italie*, *les Spectres*, *le Vœu suprême*, *les Damnés*, etc., il nous est impossible de comprendre ces reproches vides de sens : *Pas de modernité, pas d'humanité*. Nous ne connaissons aucun poëte qui soit descendu aussi profondément dans la vraie passion que l'auteur des *Damnés*, ces quelques trophes terribles, vision épouvantée de la passion même, qui, dans l'enivrement de sa propre douleur, se proclame immortelle, saignant à jamais dans le tombeau. Toutes les angoisses contemporaines, tous les troubles d'une âme moderne se réflètent assez dans ces pages. L'auteur, il est vrai, généralise presque toujours et se refuse aux confessions intimes. Mais, sous cette forme d'art, l'empreinte fatale du siècle s'accentue suffisamment ; et la grandiose tristesse qui émane de ces vers de bronze n'accuse que trop les souffrances de ce poëte réputé si insensible.

Nous ne nous appesantirons pas sur le côté le moins contesté de Leconte de Lisle ; nous voulons parler de ces splendides paysages où les régions tropicales revivent avec leurs végétations excessives et leur fourmillement de créatures sauvages « s'enivrant de l'horreur ineffable des bois, » comme il le dit lui-même quelque part. Ce sont de véritables évocations d'une vertigineuse magnificence.

Nous arrivons à une partie de son œuvre où il a créé un genre neuf. Du premier coup, il y est passé maître, et quel maître ! Ces poëmes exquis semblent avoir été inventés pour la plus pure joie de ceux qui aiment la poésie pour elle-même ; car, elle y triomphe et n'a plus qu'elle seule pour objet. On devine que nous avons en vue : *les Eléphants*, *le Jaguar*, *la Panthère noire*, *l'Oasis*, *les Jungles*, *les Hurleurs*, *le Sommeil du condor*, etc. Etranges et uniques créations, en effet, où le poëte, incarné dans les animaux qu'il nous représente, les fait poser devant nous dans leurs attitudes dominantes et leurs rêves inconnus, aussi parfaitement sculptés dans leurs mouvements, si l'on peut dire, que sobre et admirable est le paysage qui les encadre. Ils dardent sur la nature leurs yeux chargés de férocités inquiétantes, et nous restent dans le souvenir par une force de projection et de découpure étonnante. On a comparé avec raison, mais pour les déprécier bien entendu, cette partie de l'œuvre de Leconte de Lisle avec les sculptures de notre grand Barye. C'est un rapprochement dont le poëte et le sculpteur devaient tous les deux se glorifier.

L'on rencontre enfin, groupées çà et là, sous les titres : *Études latines*, *Odes anacréontiques*, *Médailles antiques*, des séries d'imitations ou d'interprétations grecques ou romaines. L'habileté, la couleur, la netteté de ces courtes compositions sont telles qu'on ne peut les comparer qu'à ces écrins de camées si purs, de pierres précieuses si fines et si transparentes qu'on admire dans nos musées.

Nous en avons dit assez pour donner une idée, lointaine il est vrai, de la variété d'inspiration et du caractère singulièrement élevé de la poésie de Leconte de Lisle. Il faut ajouter qu'il est dans la pleine possession de lui-même et en voie d'accroissement sans cesse ; que sa belle langue a encore gagné en nombre, en puissance, en concision.

Pour bon nombre de critiques, cette magnifique poésie n'est que *forme pure*. Il faut plaindre ces incurables. Devant l'inanité de ce reproche, nous ne pouvons que baisser la tête et nous abîmer dans une stupéfaction silencieuse.

Mais à quoi bon accuser l'injustice du public en face d'une originalité trop savoureuse ? La notoriété et le bruit ne sont pas toujours la gloire.

Le poëte dont nous admirons passionnément l'œuvre a le caractère assez haut placé pour accepter cette injustice avec un dédain tranquille. La postérité lui garde une revanche retentissante non dans la foule, mais dans le public d'élite qui, tout entier, bientôt, l'acclamera comme l'un des plus grands poëtes dont la France puisse s'honorer, comme le plus méconnu qui ait été de son temps.

S'il est quelque chose de touchant, c'est le génie s'oubliant lui-même pour se consacrer à la gloire d'autrui. S'il est quelque chose de vénérable, c'est un tel poëte se dévouant aux pères immortels de la poésie, c'est Leconte de Lisle traduisant Homère, Hésiode et Eschyle. Ces vigoureuses traductions, en restituant aux œuvres sublimes du génie attique leur véritable couleur si affadie par les traducteurs ordinaires, prouvent, une fois de plus, que les grands poëtes sont aussi de grands prosateurs. Malgré quelques hostilités de parti pris, justice générale a cette fois été rendue à cette prose précise, claire, énergique et imagée, merveilleusement adaptée aux textes héroïques, comme la tunique du centaure aux reins puissants d'Héraclès.

Léon Dierx

LES ABEILLES

« Ailes d'or et flèches de flamme ! »
VICTOR HUGO (*Les Châtiments*).

Prodigieuse activité que celle de la Providence ! Je resterai jusqu'à la fin de mes jours ébahi de l'aisance avec laquelle elle fait face à de multiples occupations. Dire que certains esprits superficiels tiennent la fonction providentielle pour une sinécure ! Je voudrais les y voir une heure. Certes, pour remplir dignement ce poste plein de soucis et de fatigues, il ne faut pas être de ceux-là dont on dit élégamment « qu'ils se noient dans leur propre crachat. » Je sais bien qu'en la circonstance le don d'ubiquité est un puissant auxiliaire; mais je n'en affirme pas moins que nul être vivant (et je n'excepte pas même M. Jules Claretie, qui publie un tome chaque matin, un tome chaque soir et trois le dimanche, pour se reposer) ne pourrait sans folie tenter d'égaler la Providence au point de vue de l'activité.



Mais, au moins, prend-elle quelques notes ?

A tout hasard, je l'affirme. Je dirai même qu'un sérieux effort de pénétration m'a permis de reconstruire une page de son carnet. Je livre cette fantaisie à mes lecteurs, tout en leur recommandant avec énergie de ne voir là qu'une pure hypothèse.

Prenons au hasard le feuillet suivant :

1° *Italie*. — Ne pas oublier d'envoyer hebdomadairement une ou deux colombes visiter dans son cachot le successeur de saint Pierre; plus, le corbeau qui servit de maître-queux au regretté Elie pendant sa longue vil-

légiature; pour apporter audit successeur de saint Pierre quelques *restaurants*, le *Figaro* m'ayant appris que ses bourreaux le laissaient manquer de tout.

Poursuivons :

2° *Serbie*. Exaucer les prières des Slaves.

3° *Turquie*. Exaucer les prières des Turcs.

4° *France*. Ne pas cesser un instant de protéger ce beau pays..... sur ses pièces de cinq francs. — Renouveler mon abonnement à *la Revue des deux Mondes*. — Surveiller la digestion du jeune pâtre pyrénéen qui a poussé, dernièrement, le goût du miracle jusqu'à avaler avec une gloutonnerie inopportune cinq petits cailloux. — Inspirer Saint-Genest.

(En marge de cette dernière mention, il me semble lire le mot « *urgent* », écrit au crayon rouge.)



Ce n'est pas ainsi, on l'avouera, que procède quelqu'un d'inoccupé. Une seule des affaires que j'ai mentionnées absorberait la vie entière de bien des gens. Croyez-vous, par exemple, qu'inspirer presque quotidiennement un écrivain aussi fécond que M. Saint-Genest, soit une tâche aisée à remplir? L'abondant chroniqueur aborde, en effet, toutes les questions, ou, du moins, les effleure toutes d'un coup d'aile; ses articles remplissent une demi-page du journal, et ils sont fréquents. En surveiller l'incubation, en faciliter l'éclosion, en protéger les destins, n'est-ce pas là une mission compliquée? Sans compter que pendant le congé annuel que le Journal des Honnêtes Gens accorde à son athlète favori, M. Saint-Genest doit converser de vive voix avec l'Esprit divin, comme faisait (consultez les tentes) l'heureux Moïse; et pensez-vous que la conversation de M. Saint-Genest doit être de celles qui laissent des loisirs à l'interlocuteur?

Ah! puisque le nom de cet homme est venu sous ma plume, je veux lui payer, en passant, une vieille dette d'extatique admiration. J'aimerais à lui consacrer un volume, et, si j'étais hagiographe, j'ajouterais avec joie ce tome-là à la Vie des Saints.

Je serais fier de raconter comment le bienheureux Genest, ancien soldat, troqua un jour le képi contre l'auréole, par une faveur secrète de la Grâce. On a beau vivre dans un temps fertile en miracles, ces choses-là n'arrivent pas tous les jours. Le don de prophétie ne court pas les rues: or, comme prophète, notre homme me paraît de force à pouvoir rendre des points à Habacuc dont la réputation, en ce genre, est pourtant gentiment établie. Prenez un de ces articles, entre mille; qu'y lisez-vous?



« Eh bien, lecteurs, vous rappelez-vous ce que votre ami Saint-Genest
» vous avait dit avant de partir pour les eaux? « Faut pas....... Faut
» pas....... etc. — A peine avais-je bouclé ma valise que vous oubliiez
» mes recommandations. Vrai, j'étais navré. Positivement...... Alors qu'ai-
» je fait? Vite, j'ai écrit à mon rédacteur en chef de me garder de temps en
» temps une colonne pour placer *Un Mot*....... Je ne veux pas me repo-
» ser..... Je n'en ai pas le droit : j'ai une mission. Je ne suis qu'un brave
» militaire, à qui on a fait des injustices et qui a pardonné ; je ne sais pas

» mettre l'ortographe comme le philosophe qui prétend que nous descen-
» dons des singes, j'écris quelquefois *ormoire* avec un *h* et collidor avec
» un *q*, mais j'aime la France..... Ma France!! Elle le sait bien, allez!
» Demandez-lui plutôt : « qui est ton ami, France? » Elle répondra tout de
» suite : « c'est Saint-Genest!..... » Vous voyez, je ne lui ai pas fait
» dire..... Non, je ne veux pas me reposer. Et puis, je vous connais bien,
» vous autres....... Vous êtes des malins! Un jour vous me diriez : « Il
» ne fallait pas aller aux eaux : si Saint-Genest ne nous avait pas lâchés,
» nous aurions agi autrement. » Mais, je ne veux pas de ça, moi! Ah,
» mon Dieu! quand donc les Français seront-ils sages?....... C'est égal,
» je vous aime bien tout de même. A propos, j'habite Aix-les-Bains. Très-
» joli pays; je suis un peu poète comme tous les anciens troupiers, alors,
» vous comprenez, je me laisse aller. La table d'hôte est médiocre, mais j'y
» cause avec une petite fille de seize jours qui a des répliques étonnantes.
» Je vous conterai tout ça..... Au revoir..... Mes amitiés au Maréchal. »



Le style, c'est l'homme. En conscience, ne sont-ce pas là des formes sybillines?

C'est dans ce langage que, dernièrement, le nouveau Chrysostôme a dit son fait à Voltaire. L'éreintement qu'il a consacré au *vieil Arouet* fera oublier même la célèbre complainte d'Alfred de Musset : « Dors-tu content, mon colonel? » que maestro Offenbach a depuis mise en musique.

Heureux siècle que celui où surgissent de tels hommes pour porter tous les flambeaux, pour renverser toutes les idoles! quel bienfait que leur parole! Je suis sûr qu'il y a huit jours, vous vous imaginiez que les soixante-douze volumes de Voltaire avaient contribué à la Révolution; vous croupissiez dans cette erreur. Saint-Genest arrive; il souffle :

« Le masque tombe, l'homme reste,
« Et le héros s'évanouit »;

Le tout, en quatre-vingts lignes. C'est prodigieux! Maintenant, les enfants qui ne sont pas encore nés haussent les épaules quand on parle devant eux du *Dictionnaire philosophique*. Et à qui devons-nous cet énorme progrès? A Saint-Genest, ou plutôt à la Voix divine qui l'inspire.

Et dire que la Providence trouve encore le temps de faire autre chose!

Henry Laujol

APOTRES BOTTÉS

Hélas! que ferait aujourd'hui
Florian le bien nommé? lui
L'officier de cavalerie
Fleuri, souriant & charmant
Qui cultiva si tendrement
La bergerie?

Il est loin, ce type accompli
Du guerrier galant & poli!...
Voici fleurir une autre race :
Le conférencier-cuirassier
Onctueux... tout comme l'acier
De sa cuirasse.

Voici venir monsieur de Mun,
Qui croit chez les gens du commun
Jouer le rôle des apôtres
Et mériter des bravos fous
En leur prêchant : Égorgez-vous
Les uns les autres!

Mystique cavalièrement,
Celui-ci puise l'argument
De sa rhétorique bavarde
Toute confite en piété,
Dans l'Évangile... interprété
A la hussarde!

Si ses préceptes mal reçus
Sont d'un disciple de Jésus,
Il fait, par les ardeurs pareilles
Du même zèle belliqueux,
Songer à Pierre, le fougueux
Coupeur d'oreilles.

Que l'auditoire impénitent
Demeure froid en l'écoutant,
Piquant son cheval qui se cabre,
Pour un peu, prêcheur entêté,
Il prêcherait la charité
A coups de sabre,

Et mènerait son régiment
Recommencer pieusement
Ces orthodoxes promenades
Qui de tes dragons, ô grand Roi,
Gardèrent ce nom plein d'effroi :
Les Dragonnades!

Las! dans ce siècle sans beauté,
Un missionnaire botté,

Casqué, blindé, n'a plus de charmes :
Nous n'avons de goût, gens épais,
Que pour qui nous prêche la paix,
Seul & sans armes.

Libre à toi, faiseur de discours,
D'afficher pour tes propres jours
Une mésestime chrétienne :
Mais l'on te demande aujourd'hui
Plus d'égards pour la peau d'autrui
Que pour la tienne ;

Et, sourd aux éclats imprudents
D'un parleur armé jusqu'aux dents,
Que dis-je? armé jusqu'à la langue,
On aimerait voir celui-ci
Rengaîner sa flamberge, ainsi
Que sa harangue.

Aussi la Chambre avec terreur
A-t-elle envoyé ce sabreur
(Trop blasée en fait d'algarades
Par l'artilleur Saint-Jean Brunet)
Décrire ailleurs le moulinet
De ses tirades.

O Mars ! conseille à nos soldats
De n'enfourcher d'autres dadas
Que leurs bons chevaux de bataille,
Sans vouloir monter au galop
Pégases ni Chimères, trop
Grands pour leur taille !

Où, s'ils cherchent avec raison
Aux loisirs de la garnison
Quelque diversion morale,
Comme Florian puissent-ils
Cultiver, tendres & subtils,
La pastorale !

Silvius

LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 16 *juillet.* — Aujourd'hui, dans le bourg de Veretz, en Touraine, on érige un monument à Paul-Louis Courrier, qui obtint jadis de la justice de son pays un assez bon nombre de mois de prison. La veille, à Paris, la même justice a condamné à un mois de prison M. Jean Richepin, à qui quelque jour peut-être on élèvera un monument. Une chose me stupéfie : c'est que les personnes dont « l'état » est de réprimer les « écarts de la pensée, » continuent à agir comme si elles n'étaient pas convaincues de l'absolue inanité de leurs fonctions. — Aux courses du Vésinet, on s'est peu diverti. Néanmoins, le prix de Marly a été vaillamment gagné par Martinvast, sur Néflier, Monopole et Magicienne. Pour ce qui est de l'amélioration de la race féminine, Mlle Pervenche est arrivée première sur Mlle Fleur-de-Lotus, d'une bonne hauteur de chapeau.

Lundi 17 *juillet.* — Au théâtre du Gymnase, *les Cinq Filles de Castillon* ont trouvé cinq maris, et huit ou dix spectateurs. Je m'explique les maris car les cinq mariées sont tout à fait jolies, mais je m'explique moins bien les neuf spectateurs (prenons une moyenne); non pas que la pièce de M. Paul Ferrier, — détestable poète mais agréable auteur dramatique, — ne soit fort divertissante ; mais qui donc, « sous ce Sirius ardent, » est assez déshérité de tout espoir de sieste sous les arbres pour aller voir *les Cinq Filles de Castillon*, s'il ne doit pas les épouser lui-même?

Mardi 18 *juillet.* — L'événement du jour? A Saint-Sébastien, le picador Calderon, qui descend, à ce qu'on dit, du poète Calderon, — qui en descend aussi bas que possible, — a été sauvé du taureau par l'adresse de l'espada Frascuedo, qu'on nomme aussi Bocca-nègra, si j'ai bonne mémoire. Les courses de taureaux recommencent de plus belle dans le Guipuscoa. Combien de chevaux tués, éventrés, traînant leurs entrailles? Quarante ou cinquante. Agréable spectacle. Il y avait longtemps qu'on n'avait versé le sang dans cette province.

Mercredi 19 *juillet.* — A propos de l'Anneau du *Niebelung*, trilogie musicale, précédée d'un prologue, M. Albert Wolf, dans le *Figaro*, annonce qu'il assistera au festival de Bayreuth, et qu'il en rendra compte avec impartialité. C'est fort bien. Mais M. Albert Wolf dit aussi : « Les livrets de ces opéras sont empruntés a l'épopée des Niebelungen, ancien poème héroïque, dont je parlerai une autre fois au lecteur. » Je suis porté à croire que M. Albert Wolf ne parlera pas du poème héroïque des Niebelungen, à cette occasion du moins ; car, avant d'en parler, il voudra le lire, et, l'ayant lu, il s'apercevra que Richard Wagner, qui s'est inspiré des Eddas, n'a *rien* emprunté au poème des Niebelungen.

Jeudi 20 *juillet.* — On reprend, au Théâtre de Cluny, *Amour et Amourette*, drame-vaudeville en cinq actes, par MM. p'Ennery et Eugène Grangé. — On aurait pu aussi laisser le théâtre fermé.

Vendredi 21 *juillet.* — Ce soir, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, reprise du *Bâtard*. Alfred Touroude avait longtemps caressé ce rêve de voir reprendre le *Bâtard*. On le reprend. Alfred Touroude est mort.

Samedi 22 *juillet.* — La République des Lettres publie la troisième livraison de sa deuxième série. Elle remercie de leurs cordiales sympathies ses confrères de Paris et de la province. Elle remercie le public, dont la faveur toujours croissante lui permet de s'élever déjà à un tirage considérable.

Jean Prouvaire

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Quatrième livraison

Sommaire du 30 Juillet 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

L'ACCIDENT DE DON INIGO

Quatre-vingts fidalgos à chevelures rousses,
Sur mulets harnachés de cuir fauve et de housses
Écarlates, s'en vont, fort richement vêtus :
Gants parfumés, pourpoints soyeux, souliers pointus,
Triples colliers d'or fin, toques à plumes blanches,
Les vergettes en main et l'escarcelle aux hanches.
Seul, Rui Diaz de Vivar enfourche, roide et fier,
Son cheval de bataille enchemisé de fer.
Il a l'estoc, la lance et la cotte maillée
Qui de la nuque aux reins reluit ensoleillée,
Et, pour garer le casque aux reflets aveuglants,
Un épais capuchon de drap rouge à trois glands.

La guêpe au vol strident vibre, la sauterelle
Bondit dans l'herbe sèche et rase, le bruit grêle
Des clochettes d'argent tinte, et les Cavaliers
Mêlent le rire allègre aux devis familiers :
Ruses de guerre, et rapts d'amour, et pilleries
Nocturnes par la ville et dans les Juiveries,
Querelles, coups de langue et coups de merci-Dieu ;
Mais, immobile en selle et plus ferme qu'un pieu,
Le Rui Diaz ne dit rien, étant d'une humeur sombre.

Donc, à travers les champs pierreux qui n'ont point d'ombre,
Comme il est convenu, tous cheminent ainsi
Pour rendre grâce au Roi qui leur a fait merci
Et vient au-devant d'eux avec ses feudataires,
Son Alferez-Mayor et ses quatre notaires
Chargés de libeller allégeance et serment,
Et trois cents compagnons armés solidement.

Vers midi, dans la plaine où l'air poussiéreux brûle,
Don Hernando s'arrête et siége sur sa mule,
Toque en tête, le gant de la main droite ôté,
Et l'autre, du revers, appuyée au côté.
Chacun, après l'hommage et la mercuriale,
Va mettre un prompt baiser sur la dextre royale;
Mais, lenteur ou dédain, le grave aventurier,
Rui Diaz ne descend point de son haut destrier.
Alors, don Inigo Lopez, porte-bannière
De Castille, d'humeur rogue et fort rancunière,
Dont les rudes aïeux soutinrent sur les monts
Les assauts de Thâriq et de ses noirs démons,
Très-fier, conséquemment, de sa vieille lignée,
Voyant un tel orgueil en a l'âme indignée.
Or, il pique des deux, et, dressé sur l'arçon,
Fait à Rui de Vivar âprement la leçon,
D'un geste violent et bref, à pleine gorge,
Et l'œil plus allumé qu'un charbon dans la forge :

— A bas! à bas, don Rui! C'est votre tour. Vrai Dieu!
Ce cadet se croit-il issu de trop bon lieu
Pour faire ce que fait sans regret ni grimace
Tout Riche-homme portant bannière, épée et masse,
Possédant vassaux, terre, honneurs et droits entiers?
Sait-il, ce détrousseur de gens, fils de routiers,
Si n'était notre Sire et sa miséricorde,
Qu'on ne lui doit, en toute équité, qu'une corde
Ou qu'un vil couperet pour lui scier le cou?
A bas! ne tranchez pas du hautain et du fou,
Parce qu'impunément, soit dit à notre honte,
Vous avez, d'aventure, occis le vaillant comte
Lozano, qui fut, certe, un des meilleurs soutiens
De Castille et de Dieu parmi les Vieux chrétiens.
Pour vous, êtes vous pas More ou Juif, ou peut-être
Hérétique? A coup sûr, du moins, menteur et traître.
C'est assez d'arrogance et trop d'actes félons;
Faites qu'on vous dédaigne et vous oublie. Allons!
Il est grand temps. Sinon, par la Vierge et le Pape!
Aussi vrai qu'on me nomme Inigo, je vous happe
A la jambe, et vous traîne à travers les cailloux
Pour supplier sa Grâce et baiser ses genoux! —

Ainsi parle Inigo. Don Rui tire sa lame
Et lui fend la cervelle en deux jusques à l'âme.
L'autre s'abat à la renverse, éclaboussant
Sa mule et le chemin des flaques de son sang.
Et chacun s'émerveille, et crie, et s'évertue :
—Holà!—Jésus!—Tombons sur l'homme!—Alerte!—Tue!—
Haut les dagues! — Par Dieu! toque et crâne, du coup,
Sont fendus jusqu'aux dents! — En avant! sus au loup! —

— Saint Jacques! dit le Roi tout surpris, cette épée,
Si lourd que soit le poing, est rudement trempée!
Mais ceci m'est fâcheux et j'en suis affligé.
Don Inigo, ce semble, est fort endommagé :
Il gît, blême et muet, et sans doute il expire.
Rengaine ton estoc, don Rui, si tu n'es pire
Que le Diable et Mahom, très-féroces tous deux. —

— Voilà ce que l'on gagne aux propos hasardeux,
Dit Rui Diaz. Ce seigneur eut la langue un peu vive. —

Puis, sans s'inquiéter qu'on le blâme ou poursuive,
Avec ses fidalgos, devers Calatrava,
Le bon Campeador tourne bride et s'en va.

Leconte de Lisle

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

I. — *Suite.*

Dans la pièce du fond, les enfants dormaient. Ce louchon d'Augustine les avait terrorisés pendant tout le dessert, leur chipant leurs fraises, les intimidant par des menaces abominables. Maintenant, elle était très-malade, accroupie sur un petit banc, la figure blanche, sans rien dire. La grosse Pauline avait laissé tomber sa tête contre l'épaule d'Etienne, endormi lui-même au bord de la table. Nana se trouvait assise sur la des-

cente de lit, auprès de Victor, qu'elle tenait contre elle, un bras passé autour de son cou; et, ensommeillée, les yeux fermés, elle répétait d'une voix faible et continue :

— Oh! maman, j'ai bobo... oh! maman, j'ai bobo...

— Pardi! murmura Augustine, dont la tête roulait sur les épaules, ils sont paf; ils ont chanté comme les grandes personnes.

Gervaise reçut un nouveau coup, à la vue d'Etienne. Elle se sentit étouffer, en songeant que le père de ce gamin était là, à côté, en train de manger des gâteaux, sans qu'il eût seulement demandé à embrasser le petit. Elle fut sur le point de réveiller Etienne, de l'emporter dans ses bras. Puis, une fois encore, elle trouva très-bien la façon tranquille dont s'arrangeaient les choses. Il n'aurait pas été convenable, sûrement, de troubler la fin du dîner. Elle revint avec la cafetière et servit un verre de café à Lantier, qui d'ailleurs ne semblait pas faire attention à elle.

— Alors, c'est mon tour, bégayait Coupeau d'une voie pâteuse. Hein ! on me garde pour la bonne bouche... Eh bien! je vais vous dire *Qué cochon d'enfant !*

— Oui, oui, *Qué cochon d'enfant!* criait toute la table.

Le vacarme reprenait, Lantier était oublié. Les dames apprêtèrent leurs verres et leurs couteaux, pour accompagner le refrain. On riait à l'avance, en regardant le zingueur, qui se calait sur ses jambes d'un air canaille. Il prit une voix enrouée de vieille femme :

Tous les matins, quand je m'lève,
J'ai l'cœur sens sus d'sous
J'l'envoi' chercher contr' la Grève
Un poisson d' quat' sous.
Il rest' trois quarts d'heure en route,
Et puis, en r'montant,
l' m' lich' la moitié d' ma goutte :
Qué cochon d'enfant!

Et les dames, tapant sur leur verre, reprirent en chœur, au milieu d'une gaieté formidable :

Qué cochon d'enfant!
Qué cochon d'enfant!

La rue de la Goutte-d'Or elle-même, maintenant, s'en mêlait. Le quartier chantait *Qué cochon d'enfant!* En face, le petit horloger, les garçons épiciers, la tripière, la fruitière, qui savaient la chanson, allaient au refrain, en s'allongeant des claques pour rire. Vrai, la rue finissait par être soûle; rien que l'odeur de noce qui sortait de chez les Coupeau faisait festonner les gens sur les trottoirs. Il faut dire qu'à cette heure ils étaient joliment soûls, là-dedans. Ça grandissait petit à petit, depuis le premier coup de vin pur, après le potage. A présent, c'était le bouquet, tous braillant, tous éclatant de nourriture, dans la buée rousse des deux lampes qui charbonnaient. La clameur de cette rigolade énorme couvrait le roulement des dernières voitures. Deux sergents de ville, croyant à une émeute, accoururent; mais, en apercevant Poisson, ils eurent un petit salut d'intelligence. Ils s'éloignèrent lentement, côte à côte, le long des maisons noires.

Coupeau en était à ce couplet :

L' dimanche, à la P'tit'-Villette,
Après la chaleur,
J'allons chez mon oncl' Rinette,
Qu'est maîtr' vidangeur.
Pour avoir des noyaux d' c'rise,
En nous en r'tournant,
I' s' roul' dans la marchandise,
Qué cochon d'enfant!
Qué cochon d'enfant!

Alors, la maison craqua; un tel gueulement monta dans l'air tiède et calme de la nuit, que ces gueulards-là s'applaudirent eux-mêmes, car il ne fallait pas espérer de pouvoir gueuler plus fort.

Personne de la société ne parvint jamais à se rappeler au juste comment la noce se termina. Il devait être très-tard, voilà tout, parce qu'il ne passait plus un chat dans la rue. Peut-être bien tout de même qu'on avait dansé autour de la table, en se tenant par les mains. Ça se noyait dans un brouillard jaune, avec des figures rouges qui sautaient, la bouche fendue d'une oreille à l'autre. Pour sûr, on s'était payé du vin à la française vers la fin; seulement, on ne savait plus si quelqu'un n'avait pas fait la farce de mettre du sel dans les verres. Les enfants devaient s'être déshabillés et couchés seuls. Le lendemain, madame Boche se vantait d'avoir allongé deux calottes à Boche, dans un coin, où il causait de trop près avec la charbonnière; mais Boche, qui ne se souvenait de rien, traitait ça de blague. Ce que chacun déclarait peu propre, c'était la conduite de Clémence, une fille à ne pas inviter, décidément; elle avait fini par montrer tout ce qu'elle possédait, et s'était trouvée prise du mal de cœur, au point d'abîmer entièrement un des rideaux de mousseline. Les hommes, au moins, sortaient dans la rue; Lorilleux et Poisson, l'estomac dérangé, avaient filé raide jusqu'à la boutique du charcutier. Quand on a été bien élevé, ça se voit toujours. Ainsi, ces dames, madame Putois, madame Lerat et Virginie, incommodées par la chaleur, étaient simplement allées dans la pièce du fond ôter leur corset; même Virginie avait voulu s'étendre sur le lit, l'affaire d'un instant, pour empêcher les mauvaises suites. Puis, la société semblait avoir fondu, les uns s'effaçant derrière les autres, tous s'accompagnant, se noyant au fond du quartier noir, dans un dernier vacarme, une dispute enragée du Lorilleux, un trou la la trou la la entêté et lugubre du père Bru. Gervaise croyait bien que Goujet s'était mis à sangloter en partant; Coupeau chantait toujours; quant à Lantier, il avait dû rester jusqu'à la fin, elle sentait même encore un souffle dans ses cheveux, à un moment, mais elle ne pouvait pas dire si ce souffle venait de Lantier ou de la nuit chaude.

Cependant, comme Mme Lerat refusait de retourner aux Batignolles à cette heure, on enleva du lit un matelas qu'on étendit pour elle dans un coin de la boutique, après avoir poussé la table. Elle dormit là, au milieu des miettes du dîner. Et, toute la nuit, dans le sommeil écrasé des Coupeau cuvant la fête, le chat d'une voisine, qui avait profité d'une fenêtre ouverte, croqua les os de l'oie, acheva d'enterrer la bête, avec le petit bruit de ses dents fines.

II

Le samedi suivant, Coupeau, qui n'était pas rentré dîner, amena Lantier vers dix heures. Ils avaient mangé ensemble des pieds de mouton, chez Thomas, à Montmartre.

— Faut pas gronder, la bourgeoise, dit le zingueur. Nous sommes sages, tu vois... Oh! il n'y a pas de danger avec lui; il vous met droit dans le bon chemin.

Et il raconta comment ils s'étaient rencontrés rue Rochechouart. Après le dîner, Lantier avait refusé une consommation au café de la *Boule noire*, en disant que, lorsqu'on était marié à une femme gentille et honnête, on ne devait pas gouaper dans tous les bastringues. Gervaise écoutait avec un petit sourire. Bien sûr, non, elle ne songeait pas à gronder; elle se sentait trop gênée. Depuis la fête, elle s'attendait bien à revoir son ancien amant un jour ou l'autre; mais, à pareille heure, au moment de se mettre au lit, l'arrivée brusque des deux hommes l'avait surprise; et, les mains tremblantes, elle rattachait son chignon roulé dans son cou.

— Tu ne sais pas, reprit Coupeau, puisqu'il a eu la délicatesse de refuser dehors une consommation, tu vas nous payer la goutte... Ah! tu nous dois bien ça!

Les ouvrières étaient parties depuis longtemps. Maman Coupeau et Nana venaient de se coucher. Alors, Gervaise, qui tenait déjà un volet quand ils avaient paru, laissa la boutique ouverte, apporta sur un coin de l'établi des verres et le fond d'une bouteille de cognac. Lantier restait debout, évitait de lui adresser directement la parole. Pourtant, quand elle le servit, il s'écria :

— Une larme seulement, madame, je vous prie.

Coupeau la regarda, s'expliqua très-carrément. Ils n'allaient pas faire les dindes, peut-être! Le passé était le passé, n'est-ce pas? Si on conservait de la rancune après des neuf ans et des dix ans, on finirait par ne plus voir personne. Non, non, il avait le cœur sur la main, lui! D'abord, il savait à qui il avait affaire, à une brave femme et à un brave homme, à deux amis, quoi! Il était tranquille, il connaissait leur honnêteté.

— Oh! bien sûr... répétait Gervaise, les paupières baissées, sans comprendre ce qu'elle disait.

— C'est une sœur, maintenant, rien qu'une sœur, murmura à son tour Lantier.

— Donnez-vous la main, nom de Dieu! cria Coupeau, et foutons-nous des bourgeois! Quand on a de ça dans le coco, voyez-vous, on est plus chouette que les millionnaires. Moi, je mets l'amitié avant tout, parce que l'amitié c'est l'amitié, et qu'il n'y a rien au-dessus.

Il s'enfonçait de grands coups de poing dans l'estomac, l'air si ému, qu'ils durent le calmer. Tous trois, en silence, trinquèrent et burent leur goutte. Gervaise put alors regarder Lantier à son aise; car, le soir de la fête, elle l'avait vu dans un brouillard. Il s'était épaissi, gras et rond, les bras et les jambes lourds, à cause de sa petite taille. Mais sa figure gardait de jolis traits sous la bouffissure de sa vie de fainéantise; et comme il soignait toujours beaucoup ses minces moustaches, on lui aurait donné juste son âge, trente-cinq ans. Ce soir-là, il portait un pantalon gris et un paletot gros bleu comme un monsieur, avec un chapeau rond; même il avait une montre et une chaîne d'argent, à laquelle pendait une bague, un souvenir.

— Je m'en vais, dit-il. Je reste au diable.

Il était déjà sur le trottoir, lorsque le zingueur le rappela pour lui faire promettre de ne plus passer devant la porte sans leur dire un petit bonjour. Cependant, Gervaise, qui venait de disparaître doucement, rentra en poussant devant elle Etienne, en manche de chemise, la face déjà endormie. L'enfant souriait, se frottait les yeux. Mais quand il aperçut Lan-

tier, il resta tremblant et gêné, coulant des regards inquiets du côté de sa mère et de Coupeau.

— Tu ne reconnais pas ce monsieur? demanda celui-ci.

L'enfant baissa la tête sans répondre. Puis, il eut un léger signe pour dire qu'il reconnaissait le monsieur.

— Eh bien! ne fais pas la bête, va l'embrasser.

Lantier, grave et tranquille, attendait. Lorsqu'Etienne se décida à s'approcher, il se courba, tendit les deux joues, puis posa lui-même un gros baiser sur le front du gamin. Alors, celui-ci osa regarder son père. Mais, tout d'un coup, il éclata en sanglots; il se sauva comme un fou, débraillé, grondé par Coupeau qui le traitait de sauvage.

— C'est l'émotion, dit Gervaise, pâle et secouée elle-même.

— Oh! il est très-doux, très-gentil d'habitude, expliquait Coupeau. Je l'ai crânement élevé, vous verrez... Il s'habituera à vous. Il faut qu'il connaisse les gens... Enfin, quand il n'y aurait eu que ce petit, on ne pouvait pas rester toujours brouillé, n'est-ce pas? Nous aurions dû faire ça pour lui il y a beaux jours, car je donnerais plutôt ma tête à couper que d'empêcher un père de voir son enfant.

Là-dessus, il parla d'achever la bouteille de cognac. Tous trois trinquèrent de nouveau. Lantier ne s'étonnait pas, avait un beau calme. Avant de s'en aller, pour rendre ses politesses au zingueur, il voulut absolument fermer la boutique avec lui. Puis, tapant dans ses mains par propreté, il souhaita une bonne nuit au ménage.

— Dormez bien. Je vais tâcher de pincer l'omnibus... Je vous promets de revenir bientôt.

A partir de cette soirée, Lantier se montra souvent rue de la Goutte-d'Or. Il se présentait quand le zingueur était là, demandant de ses nouvelles dès la porte, affectant d'entrer uniquement pour lui. Puis, s'asseyant contre la vitrine, toujours en paletot, rasé et peigné, il causait poliment, avec les manières d'un homme qui aurait reçu de l'instruction. C'est ainsi que les Coupeau apprirent peu à peu des détails sur sa vie : durant les huit dernières années, il avait un moment dirigé une fabrique de chapeaux; et quand on lui demandait pourquoi il s'était retiré, il se contentait de parler de la coquinerie d'un associé, un compatriote, une canaille qui avait mangé la maison avec les femmes. Mais son ancien titre de patron restait sur toute sa personne comme une noblesse à laquelle il ne pouvait plus déroger. Il se disait sans cesse près de conclure une affaire superbe, des maisons de chapellerie devaient l'établir, lui confier des intérêts énormes. En attendant, il ne faisait absolument rien, se promenait au soleil, les mains dans les poches, ainsi qu'un bourgeois. Les jours où il se plaignait, si l'on se risquait à lui indiquer une manufacture demandant des ouvriers, il semblait pris d'une pitié souriante, il n'avait pas envie de crever la faim, en s'échinant pour les autres. Ce gaillard-là, toutefois, comme disait Coupeau, ne vivait pas de l'air du temps. Oh! c'était un malin, il savait s'arranger, il bibelotait quelque commerce, car enfin il montrait une figure de prospérité, il lui fallait bien quelque argent pour se payer du linge blanc et des cravates de fils de famille. Un matin, le zingueur l'avait vu se faire cirer, boulevard Montmartre. La vraie vérité était que Lantier, très-bavard sur les autres, se taisait ou mentait quand il s'agissait de lui. Il ne voulait même pas dire où il demeurait. Non, il logeait chez un ami, là-bas, au diable, le temps de trouver une belle situation; et il défendait aux gens de venir le voir, parce qu'il n'y était jamais.

— On rencontre dix positions pour une, expliquait-il souvent. Seulement, ce n'est pas la peine d'entrer dans des boîtes où l'on ne restera pas vingt-quatre heures... Ainsi, j'arrive un lundi chez Champion, à Montrouge. Le soir, Champion m'embête sur la politique; il n'avait pas les mêmes idées que moi. Eh bien! le mardi matin, je filais, attendu que nous ne sommes plus au temps des esclaves et que je ne veux pas me vendre pour sept francs par jour.

On était alors dans les premiers jours de novembre. Lantier apporta galamment des petits bouquets de violettes, qu'il distribuait à Gervaise et aux deux ouvrières. Peu à peu, il multiplia ses visites, il vint presque tous les jours. Il paraissait vouloir faire la conquête de la maison, du quartier entier; et il commença par séduire Clémence et madame Putois, auxquelles il témoignait, sans distinction d'âge, les attentions les plus empressées. Au bout d'un mois, les deux ouvrières l'adoraient. Les Boche, qu'il flattait beaucoup en allant les saluer dans leur loge, s'extasiaient sur sa politesse, le défendaient violemment. Quant aux Lorilleux, lorsqu'ils surent quel était ce monsieur, arrivé au dessert, le jour de la fête, ils vomirent d'abord mille horreurs contre Gervaise, qui osait introduire ainsi son ancien individu dans son ménage. Mais un jour Lantier monta chez eux, se présenta si bien en leur commandant une chaîne pour une dame de sa connaissance, qu'ils lui dirent de s'asseoir et le gardèrent une heure, charmés de sa conversation; même, ils se demandaient comment un homme si distingué avait pu vivre avec la Banban. Enfin, les visites du chapelier chez les Coupeau n'indignaient plus personne, semblaient naturelles, tant il avait fini par se mettre dans les bonnes grâces de toute la rue de la Goutte-d'Or. Gouget seul restait sombre. S'il se trouvait là quand l'autre arrivait, il prenait la porte, pour ne pas être obligé de lier connaissance avec ce particulier.

Cependant, au milieu de cette coqueluche de tendresse pour Lantier, Gervaise, les premières semaines, vécut dans un grand trouble. Elle éprouvait au creux de l'estomac cette chaleur dont elle s'était sentie brûlée le jour des confidences de Virginie. Sa grande peur venait de ce qu'elle redoutait d'être sans force s'il la surprenait un soir toute seule et s'il s'avisait de l'embrasser. Elle pensait trop à lui, elle restait trop pleine de lui. Mais lentement elle se calma, en le voyant si convenable, ne la regardant pas en face, ne la touchant pas du bout des doigts quand les autres avaient le dos tourné. Puis, Virginie, qui semblait lire en elle, lui faisait honte de ses vilaines pensées. Pourquoi tremblait-elle? On ne pouvait pas rencontrer un homme plus gentil. Bien sûr, elle n'avait plus rien à craindre de lui. Et la grande brune manœuvra un jour de façon à les pousser tous deux dans un coin et à mettre la conversation sur le sentiment. Lantier déclara d'une voix grave, en choisissant les termes, que son cœur était mort, qu'il voulait désormais se consacrer uniquement au bonheur de son fils. Il ne parlait jamais de Claude, qui était toujours dans le Midi. Il embrassait Etienne sur le front en arrivant, ne savait que lui dire si l'enfant restait là, l'oubliait pour entrer en compliments avec Clémence. Alors, Gervaise, tranquillisée, sentit mourir en elle le passé. La présence de Lantier usait ses souvenirs de Plassans et de l'hôtel Boncœur. A le voir sans cesse, elle ne le rêvait plus, elle devenait toute froide. Même elle se trouvait prise d'une répugnance à la pensée de leurs anciens rapports. Oh! c'était fini, bien fini. S'il se risquait un soir à lui demander ça, elle lui répondrait par une paire de claques, elle se confierait plutôt à Coupeau. Maintenant, elle se sentait très-forte. Et, de

nouveau, elle songeait sans remords, avec une douceur extraordinaire, à la bonne amitié de Goujet.

En arrivant un matin à l'atelier, Clémence raconta qu'elle avait rencontré la veille, vers onze heures, M. Lantier donnant le bras à une femme. Elle disait cela en mots très-sales, avec de la méchanceté par dessous, pour voir la tête de la patronne. Oui, M. Lantier grimpait la rue Notre-Dame de Lorette; la femme était blonde, un de ces chameaux du boulevard à moitié crevés, le derrière nu sous leur robe de soie. Et elle les avait suivis, par blague. Le chameau était entré chez un charcutier acheter des crevettes et du jambon. Puis, rue de La Rochefoucauld, M. Lantier avait posé sur le trottoir, devant la maison, le nez en l'air, en attendant que la petite, montée toute seule, lui eût fait par la fenêtre le signe de la rejoindre. Mais Clémence eut beau ajouter des commentaires dégoûtants, Gervaise continuait à repasser tranquillement une robe blanche. Par moments, l'histoire lui mettait aux lèvres un petit sourire. Ces Provençaux, disait-elle, étaient tous enragés après les femmes; il leur en fallait quand même; ils en auraient ramassé sur une pelle dans un tas d'ordures. Et le soir, quand le chapelier arriva, elle s'amusa des taquineries de Clémence, qui l'intriguait avec sa blonde. D'ailleurs, il semblait flatté d'avoir été aperçu. Mon Dieu! c'était une ancienne amie, qu'il voyait encore de temps à autre, lorsque ça ne devait déranger personne; une fille très-chic, du reste, meublée en palissandre; et il citait d'anciens amants à elle, un vicomte, un grand marchand de faïence, le fils d'un notaire. Lui, aimait les femmes qui sentent bon. Il mettait sous le nez de Clémence son mouchoir, que la petite lui avait parfumé, lorsque Etienne rentra. Alors, il prit son air grave, il baisa l'enfant, en ajoutant que la rigolade ne tirait pas à conséquence et que son cœur était mort. Gervaise, penchée sur son ouvrage, hocha la tête d'un air d'approbation. Et ce fut encore Clémence qui porta la peine de sa méchanceté, car elle avait bien senti Lantier la pincer déjà deux ou trois fois sans avoir l'air, et elle crevait de jalousie de ne pas puer le musc comme ce chameau du boulevard.

Quand le printemps revint, Lantier, tout à fait de la maison, parla d'habiter le quartier, afin d'être plus près de ses amis. Il voulait une chambre meublée dans une maison propre. Madame Boche, Gervaise elle-même, se mirent en quatre pour lui trouver ça. On fouilla les rues voisines. Mais il était trop difficile, il désirait une grande cour, il demandait un rez-de-chaussée, enfin toutes les commodités imaginables, Et maintenant, chaque soir chez les Coupeau, il semblait mesurer la hauteur des plafonds, étudier la distribution des pièces, convoiter un logement pareil. Oh! il n'aurait pas demandé autre chose, il se serait volontiers creusé un trou dans ce coin tranquille et chaud. Puis, il terminait chaque fois son examen par cette phrase :

— Sapristi, vous êtes joliment bien tout de même!

Un soir, comme il avait dîné là et qu'il lâchait sa phrase au dessert, Coupeau, qui s'était mis à le tutoyer, lui cria brusquement :

— Faut rester ici, ma vieille, si le cœur t'en dit... On s'arrangera.

Et il répliqua que la chambre au linge sale, nettoyée, ferait une jolie pièce. Etienne coucherait dans la boutique, sur un matelas jeté par terre, voilà tout.

— Non, non, reprit Lantier, je ne puis pas accepter. Ça vous gênerait trop. Je sais que c'est de bon cœur, mais on aurait trop chaud les uns sur les autres... Puis, vous savez, chacun sa liberté. Il me faudrait traverser votre chambre, et ça ne serait pas toujours drôle.

— Ah! l'animal! reprit le zingueur étranglant de rire, tapant sur la table pour s'éclaircir la voix, il songe toujours aux bêtises!... Mais, bougre de serin, on est inventif! Pas vrai? il y a deux fenêtres, dans la pièce. Eh bien! on en colle une par terre, on en fait une porte; alors, comprends-tu, tu entres par la cour, nous bouchons même cette porte de communication, si ça nous plaît. Ni vu ni connu, tu es chez toi, nous sommes chez nous.

Il y eut un silence. Le chapelier murmurait :

— Ah! oui, de cette façon, je ne dis pas... Et encore non, je serais trop sur votre dos.

Il évitait de regarder Gervaise. Mais il attendait évidemment un mot de sa part pour accepter. Celle-ci était très-contrariée de l'idée de son mari; non pas que la pensée de voir Lantier demeurer chez eux la blessât ni l'inquiétât beaucoup; mais elle se demandait où elle mettrait le linge sale. Cependant, le zingueur faisait valoir les avantages de l'arrangement. Le loyer de cinq cents francs avait toujours été un peu fort. Eh bien! le camarade leur paierait la chambre toute meublée vingt francs par mois; ça ne serait pas cher pour lui, et ça les aiderait au moment du terme. Il ajouta qu'il se chargeait de manigancer, sous leur lit, une grande caisse où tout le linge sale du quartier pourrait tenir. Alors, Gervaise hésita, parut consulter du regard maman Coupeau, que Lantier avait conquise depuis des mois, en lui apportant des boules de gomme pour son catarrhe.

— Vous ne nous gêneriez pas, bien sûr, finit-elle par dire. Il y aurait moyen de s'organiser...

— Non, non, merci, répéta le chapelier. Vous êtes trop gentils, ce serait abuser.

Coupeau, cette fois, éclata. Est-ce qu'il allait faire son andouille encore longtemps? Quand on lui disait que c'était de bon cœur! Il leur rendrait service, là, comprenait-il. Puis, d'une voix furibonde, il gueula :

— Etienne! Etienne!

Le gamin s'était endormi sur la table. Il leva la tête en sursaut.

— Écoute, dis-lui que tu le veux... Oui, à ce monsieur là... Dis-lui bien fort : Je le veux!

— Je le veux! bégaya Etienne, la bouche empâtée de sommeil.

Tout le monde se mit à rire. Mais Lantier reprit bientôt son air grave et pénétré. Il serra la main de Coupeau, par dessus la table, en disant :

— J'accepte... C'est de bonne amitié de part et d'autre, n'est-ce pas?... Oui, j'accepte pour l'enfant.

Émile Zola

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LA CONFRONTATION

— Dans mon chemin honteux qui marche, sœur fatale?
— Presqu'une enfant, ma sœur, aussi morne que vous!
— Quelle nuit! Quel éclair! Qui t'a faite si pâle?
— Un dédain, un départ, l'enfer d'un cœur jaloux!

. — ....

— Un peu d'orgueil suffit pour n'être pas jalouse!
— Un grand amour trompé fait qu'on aime toujours!
— Lâche qui pense au traître avec des yeux d'épouse!
— Pire encore qui craint des douleurs sans secours!
— Le mépris nous déchire, et l'oubli vient, qui venge!
— Le souvenir enchaîne et grandit les regrets!
— Change d'amour aussi, puisqu'ici-bas tout change!
— Ne plus aimer celui qui m'aima? J'en mourrais!
— Sois la haine! Tout homme est vil & vain d'une ombre!
— La bouche qui mentait d'un baiser m'enivra!
— L'infamie ou la mort, choisis! Tout rêve y sombre!
— Sur l'infâme tombeau mon rêve flottera!
— Tes larmes tariront, tu souriras encore!
— Oui, toujours, comme toi, vers le bourreau perdu!
— Ah! je te reconnais, fantôme que j'abhorre!
— Oui, je suis ta jeunesse, ô cœur noir! corps vendu!

Léon Dierx



LA FEMME DE TABARIN

PARADE

La place Dauphine, en 1629.

C'est alors que florissait le poète Clidamant, qui, mal nourri par les Muses, s'était mis aux gages d'un arracheur de dents; le dentiste arrachait, chaque jour une, les dents du poète, et le poète proclamait devant les badauds extasiés que l'opération n'avait pas laissé d'avoir quelque chose d'agréable : le trente-troisième jour, n'ayant plus de dents, il se pendit.

Aux volets des maisons sont accrochés des tableaux que des amateurs observent avec minutie. Origine de nos Salons annuels.

Mais la singularité principale de la place Dauphine, c'est la baraque de Tabarin. Pour les besoins du drame qui va être représenté devant vous, elle est disposée comme suit : le tréteau sur lequel l'illustre farceur débite les drogues au profit du sieur Mondor se prolonge de biais, à sept ou huit coudées du pavé de la place. Un éclatant rideau, rouge et vert, agrémenté de figures tabariniques, sert de toile de fond à ce théâtre en plein vent; à droite, plus bas, au niveau du sol, l'intérieur même de la baraque est visible. Des loques multicolores pendent du plafond, le long de la porte basse, recouverte d'une toile peinte, qui est comme l'entrée des artistes. Des pots de fard et des brosses sur la planchette d'un dressoir, garni de vaisselles ébréchées. Le lieu ressemble à la fois à une cuisine et à une loge de comédien. Un escalier en bois vermoulu, de quelques marches, conduit de cette coulisse au tréteau extérieur. Il y a sur un fourneau une marmite pleine de soupe, dont la fumée monte comme un encens vers un chapeau de feutre accroché au mur : c'est le chapeau de Fortunatus. Au dehors, devant le tréteau, des bancs sont disposés pour les élégants de la cour. Car ni les précieux ni les précieuses ne se font faute d'assister parfois aux parades du grand Tabarin, que Molière, selon Boileau, n'a pas dédaigné d'allier à Térence; et, dès le matin, les fenêtres sont chèrement louées.

Les machinistes sont priés d'imiter, par tous les moyens dont ils disposent, la fraîcheur lumineuse d'une jeune journée de printemps.

. . . .

SCÈNE Ire

FRANCISQUINE, *aux gros cheveux roux, les bras nus, près du fourneau.* TABARIN, *saoûl. — Tabarin entre par la petite porte basse. Il est évident qu'il vient du cabaret.*

TABARIN, *chantant.*

Comme j'étais au banquet,
Bon birolet,
Et qu'on dansait à ma noce,
La mère au cousin Jacquet,
Bon birolet,
Me dit : Votre femme est...

FRANCISQUINE.

Grosse
bête ! sac à vin ! pendard ! brute immonde ! D'où sors-tu ?

TABARIN.

Holà ! hé ! hi ! oh ! ma petite femme ! C'est au cabaret que je suis allé, en compagnie du bon M. Piphagne, qui m'avait dit : « Tabarin, me charo, mi te voglio pregar d'una difficultaë. » Nous avons bu quelques bouteilles en ton honneur, ma petite Francisquine, ma petite Francis, mon joli petit quine, gagné à la loterie de la destinée. Ne me mords point, ne me pince point, car tu sais bien quanto io t'amo !

FRANCISQUINE.

Bon ! Tu me contes des fagots pour des cotterets. Va, va, double jennin, de par le diable ! Va-t'en quérir du vin ; cependant je me disposerai à manger mon potage.

TABARIN.

Point, mignonne de miel ! Je prends des torticolis sous tes petits pieds mal chaussés, comme ce grand cornard d'Herculès, aux pieds de la princesse qui avait une tête de lion empaillé pour cornette de nuit, et je becquète tes ongles fripons, ne plus ne moins que les moineaux becquetaient les raisins de Zeuxis, peintre d'Héraclée.

FRANCISQUINE.

Tu as appris tous ces beaux discours dans la compagnie du seigneur Mondor, et pour moi, je n'y entends goutte.

TABARIN, *un peu dégrisé.*

Tu veux que je te parle autrement ? Ecoute-moi, chérie. Le bouffon, l'ivrogne, n'est plus ; regarde l'homme, et sois bonne pour lui. Je t'aime ardemment, j'ai cette folie. Je t'ai rencontrée un jour, endormie la tête près du trottoir, avec tes grands cheveux roux défaits ; il m'a semblé que le soleil était tombé dans le ruisseau. Je t'aime. Tu fais de moi ce que tu veux. Comme je suis célèbre, il y a des femmes, peut-être, et des plus riches, qui auraient bien voulu de moi. Mais je t'aime. Tes grands yeux ronds, ton nez qui se retrousse et qui a l'air d'un oiseau posé sur ton visage la queue en l'air, ta bouche qui s'ouvre toute grande et qui baise mes lèvres comme on avale une cuillerée de soupe, tout cela, et, tiens, tes bras nus, trop gras, me charme. Je suis un paysan, au fond. Ma souquenille, vois-tu, c'est une blouse. La parade, le fard, le chapeau de Fortunatus, c'est pour les autres que ma bêtise fait rire ; pour toi, je suis un

niais, sans le faire exprès. Ote ma perruque, caresse mes cheveux. Veux-tu des pendants d'oreilles en or? Je t'en donnerai, et un collier de perles aussi. Quand nous aurons gagné beaucoup d'argent, nous partirons. J'achèterai une terre, comme un honnête homme. Nous aurons des voisins qui seront jaloux. Quand tu passeras, ils diront : « Voilà la femme de M. Tabarini! » Car j'aurai quitté le nom de Tabarin. Je n'aurai plus d'or aux galons de mon haut-de-chausses, mais tu en auras dans ta poche. Parce que je t'aime. Laisse-moi t'embrasser le cou. Tu n'as pas reprisé ta chemise, là, devant ; tu as bien fait, c'est plus joli. Mais toi, tu ne m'aimes pas. Sais-tu bien que souvent, lorsque nous jouons la farce où Tabarin, qui revient de la campagne, trouve un galant auprès de sa femme, sais-tu bien que souvent je crois que ce malheur pourrait m'arriver un jour, en effet? Il y a un garde de monseigneur le cardinal qui rôde quelquefois par ici. Il me semble que je l'ai vu l'autre soir entrer par cette petite porte. Mais non, j'avais bu, j'avais été au cabaret, avec Piphagne. Tu as un bon cœur, tu ne voudrais pas me rendre malheureux. Ta chemise, comme cela, c'est très-joli ; tu as engraissé, chérie!

FRANCISQUINE.

Dis que je suis une nourrice, tout de suite! Allons, mange ta soupe.

TABARIN.

Oui, si tu veux.
(*Il la baise sur les lèvres, pendant qu'elle mange elle-même.*)
Oh! la bonne soupe! la bonne soupe! C'est comme du sucre brûlé.

SCÈNE II

(Sur la place.)

TELAMIRE, *se retournant et repoussant du talon sa jupe.*

Mais voyez donc quelle équipée! Et n'est-ce point un grand fou que ce Polyandre qui nous conduit parmi les petites gens, pour entendre les Questions d'il signor Tabarini?

LA PRINCESSE PHILOXÈNE.

Il est tout à fait certain, que si je n'avais point sur le visage ce touret qui me dérobe aux curiosités du populaire, je ne manquerais pas de rougir étrangement...

THÉODAMAS.

De sorte que le jardin de votre visage se fleurirait, Philoxène, de quelques roses de plus.

POLYANDRE.

Vous moquez-vous, mesdames? Les plus honnêtes gens ne dédaignent point de s'encanailler quelquefois, et les déesses peuvent avoir le caprice de descendre sur la terre.

AMALTHÉE.

Eh! vous ne voyez pas ce petit homme qui porte un singe sur son dos? Ne vous paraît-il pas que le singe ressemble à monseigneur le cardinal?

THÉODAMAS.

De tout point. Mais si nous ne nous hâtons de prendre place, les badauds auront bientôt envahi les bancs et chaises que voilà.

TÉLAMIRE.

Est-il vrai que quelquefois le seigneur Tabarin offense l'honnêteté dans ses propos burlesques, et que nous puissions avoir lieu de nous plaindre de la témérité de ses folâtreries?

LA PRINCESSE PHILOXÈNE.

Il ne serait que prudent peut-être de le faire prévenir qu'il aura affaire à des personnes de qualité, afin qu'il ne dépasse point, devant nous, les bornes de la bienséance. Pour moi, il est des syllabes dont je ne saurais endurer l'incongruité.

ARTABAN.

Par mon épée! Il ferait beau voir que ce vilain s'émancipât outre mesure, et se hasardât, moi présent, à user de discours grossiers et propres à étonner, mesdames, la pudicité de vos oreilles. Mais voici que le rideau s'entr'ouvre, et il signor Tabarini lui-même se montre à vos yeux, coiffé de son illustre chapeau.

(Les précieux et les précieuses sont assis. Une grande foule de populaire, bourgeois, filles, tire-laine, parmi lesquels des gardes et des mousquetaires, occupe tous les coins de la place. Des cris se font entendre: « Tabarin! Tabarin! » Le baladin salue, la parade va commencer.)

SCÈNE III

LES MÊMES, TABARIN *sur le tréteau*, FRANCISQUINE *dans la baraque.*

TABARIN, *à part.*

Oh! oh! voilà, ce me semble, des personnes que je n'ai point coutume de voir, et de qui les poches ne sont point aussi vides que les miennes, à en juger par la richesse de leurs habits; je vendrai aujourd'hui plus de drogues que je n'en vends d'ordinaire en deux ans.

(Haut.) Nobles dames, nobles seigneurs, coquettes et cornards! Et vous, assemblée illustre d'imbéciles, de niais et de filous, ducs de la Samaritaine, courtisans du Roi de Bronze, ce n'est point vous que j'amuserai par les métamorphoses de mon incomparable chapeau, par des questions saugrenues, et telles autres facéties. *Paulo majora canamus,* comme dit mon maître Mondor.

La vérité est que je suis féru d'amour, et ce, pour ma femme Francisquine. O vive l'amour! Vive le phénix des amants! Le petit Cupidon est entré si avant dans ma poitrine, que je ne puis plus vivre sans donner quelques allégements à mes flammes; et le feu me transporte de telle façon, que je ne sais plus que cracher poésie.

Mais Francisquine est une petite friquette, et il se pourrait bien qu'elle m'en eût donné pendant que j'étais aux champs. Ah! cavalières! mousquetaderès! bombardas! canonès! morions! corseletès! Si quelque veillaco s'était avisé de lui déranger la jupe, me donne au diable si je ne lui relance le limosin comme il faut!

(Dès le commencement de la parade, un soldat, un garde du Cardinal, est entré par la petite porte dans l'intérieur de la baraque. Francisquine lui a sauté au cou; il s'est assis, d'abord, auprès d'elle, puis il l'a prise sur ses genoux, et maintenant il joue avec la chemisette que la femme de Tabarin a oublié de raccommoder.)

Holà! Francisquine, holà! Serait-ce que tu es morte, ma petite poularde,

puisque tu ne réponds pas à ton petit mari? M'est avis qu'elle est peut-être dans la chambre d'à côté, et avec votre permission, nobles seigneurs, je soulèverai ce rideau, afin qu'elle m'entende plus aisément.

(*Tabarin, continuant la parade, soulève, en effet, le rideau, et tout à coup pousse un grand cri, car le pauvre homme vient de voir sa femme assise, et riant, sur les genoux du garde. L'amant brusquement s'enfuit. Tabarin laisse retomber la tenture et demeure sur le tréteau, immobile et blême.*)

Miséricorde! Ce n'est plus un jeu! Francisquine! Je l'ai vue! Là, chez moi, sur la chaise..., et cet homme qui l'embrassait... Ah! mes bonnes dames! mes bons messieurs? Il n'y a plus de farce, il n'y a plus de Tabarin! Je suis un pauvre homme... Je l'aimais tant... Ah! ma femme! ah! la gueuse! ah! mon Dieu, ma Francisquine!

(*Tabarin se laisse tomber sur le bord du tréteau, et pleure à chaudes larmes.*)

TÉLAMIRE, *sur la place.*

A vrai dire, les facéties de ce bouffon ne sont point aussi grossières qu'il était permis de le redouter; et il a eu, surtout dans la dernière partie de son monologue, des sanglots qui ne laisseraient point que de faire honneur au plus industrieux comédien de l'Hôtel de Bourgogne.

THÉODAMAS.

Je ne serais point éloigner d'imaginer que, surexcité par la présence d'un public nouveau pour lui, il a voulu s'en rendre digne par des efforts jusqu'alors inaccoutumés, et se hausser de l'état de bouffon jusqu'à celui de véritable acteur.

LA PRINCESSE PHILOXÈNE.

Il y a quelque apparence de vrai dans le soupçon qui vous est venu. Mais prêtons l'oreille, s'il vous plaît, à la parade, car voici que le seigneur Tabarin a relevé la tête.

(*Pendant ce temps, dans la baraque, dont les spectateurs ne peuvent voir l'intérieur, Francisquine se tient, terrifiée, près du fourneau, car elle a entendu le cri terrible de son mari.*)

TABARIN, *arpentant le tréteau à grands pas.*

Mais cette femme, pour moi, c'était tout! Savez-vous pour qui je vendais des drogues, pour qui je recevais des coups de pied au derrière? C'était pour elle, pour elle seule. Pour qu'elle fût une femme heureuse, j'avais presque cessé d'être un homme; et, tout à l'heure encore, je le lui disais. Ah! l'infâme! Maintenant, pendant que je suis là, histrion stupide, elle embrasse cette homme et se fait embrasser. Oh! je les tuerai tous deux, je les tuerai. A vous, quand on vous prend votre femme, il vous reste tant de choses! A moi, sans elle, que me reste-t-il? Rien. Ah! le paysan, l'homme du peuple, la brute, si l'on veut, sort du baladin! Je veux les tuer, vous dis-je, et après je leur mangerai le corps.

TÉLAMIRE.

Bien que cette douleur s'exprime en termes un peu grossiers, on ne saurait dissimuler qu'elle a quelque chose d'émouvant et qu'elle serait de nature à plaire aux plus gens de goût, si elle était traduite en strophes tragiques, ornées de pointes concordantes.

TABARIN, *toujours sur le tréteau, les yeux hors de la tête, effrayant.*

Mais une épée, une arme quelconque, est-ce que j'en ai? On n'assas-

sine pas avec une batte d'arlequin, et il faut que je tue, pourtant. Si j'avais un pistolet, il serait de paille, comme dans la chanson. Miséricorde du ciel ! Est-ce qu'il faudra que je les tue avec les ongles et les dents ?

ARTABAN, *sur la place*

Il y a quelque chose de superbe dans son air, et le drôle, après quelques leçons, figurerait à miracle un héros de tragédie.

TABARIN.

Vous qui parlez, oui, vous ! là-bas, donnez-moi votre épée, Mordieu ! donnez-la moi, où je m'en vas la prendre.

TÉLAMIRE.

Vous ne nous aviez point prévenus, Polyandre, qu'il nous serait donné un rôle dans la parade. Mais, puisqu'il le faut, allons, Artaban, prêtez à ce farceur votre glaive invaincu. Sa comédie, à ne vous rien céler, commence à me divertir singulièrement.

(*Artaban se lève, s'approche du tréteau, tire son épée et la remet à Tabarin.*)

TABARIN.

Ah ! vous, monsieur, merci.

(*D'un geste, il écarte le rideau, et bondit dans l'intérieur de la baraque, se précipite sur sa femme, qui veut fuir et qui crie, lui enfonce l'épée dans la gorge, la retire sanglante, remonte épouvanté, à reculons, l'escalier qui conduit au tréteau, et reparaît devant le public, levant au ciel l'épée d'où tombent des gouttes de sang, et si pâle, si terrifié et si terrifiant, qu'un cri d'admiration s'échappe à la fois de toutes les bouches, et que précieux et précieuses, bourgeois, clercs, filles et tire-laine, toute la foule, éclatent en un tonnerre d'applaudissements. Puis Tabarin laisse choir ses bras, et tombe à genoux, hébêté, pendant qu'on applaudit de plus en plus.*)

TABARIN, *bégayant.*

Ah ! misérable ! Tu l'as tuée ! Francisquine ? Ta petite Francis ! Ton petit quine ! Ah ! misérable ! (*Il regarde l'épée, et la prend à deux mains.*) Ah ! lame de malheur !

(*Il la brise contre son ventre.*)

TÉLAMIRE, *à Artaban.*

N'ayez point d'inquiétude au sujet de votre épée, monsieur. Les bateleurs ont coutume de changer les objets qu'on leur confie, lorsqu'ils seraient dans la nécessité de les gâter de quelque façon que ce soit.

(*Cependant, dans l'intérieur de la baraque, Francisquine n'est point morte. Saignante, la main sur la plaie, elle se traîne vers le petit escalier, le monte péniblement, et se trouve enfin sur le tréteau, devant toute la foule, pareille à un animal blessé, haineuse et hagarde. Tabarin, abîmé dans l'horreur, ne l'a ni vue ni entendue venir. Elle s'imbibe la main de sang dans sa blessure et, brusquement, elle en barbouille les lèvres de son mari. La foule respire à peine. L'admiration est telle que l'on oublie d'applaudir.*)

TABARIN.

Ah ! toi ! toi ! toi ! Oui, ton sang, je veux le boire ! Donne, encore ! Je l'aime ! Je suis affreux, je t'ai fait du mal. Ne meurs pas ! Pardon ! Tu comprends, je t'avais vue... avec l'autre... mais ce n'est rien, j'ai eu bien tort.... Ne va pas mourir ! Ah ! ma petite colombe, baise-moi... ne t'en vas

point ! Dire que tu souffres, et que j'en suis la cause ! Ce n'est pas grave peut-être, je n'ai pas osé appuyer. Un médecin ! Allez chercher un médecin ! Mais, tas de misérables ! vous ne voyez donc pas que c'est vrai, et qu'elle meurt ? Tu me regardes avec des yeux terribles. Veux-tu que j'aille chercher le garde, dis ? Pourvu que tu ne sois plus fâchée, qu'importe à qui tu souries ? Veux-tu me tuer, toi aussi ? Il reste encore des morceaux de l'épée ; tiens, prends ! Mais, tiens, petite chatte, tiens, vois, c'est très pointu, prends donc ! Ah ! chérie !

(*Toutes les bouches sont béantes. Quelques yeux pleurent.* « Voilà une fort agréable comédienne, dit Télamire : et ne dirait-on pas que le sang est du sang véritable ? » *Cependant Francisquine, claquant des dents et râlant, a saisi le tronçon d'épée que lui tendait Tabarin ; elle rampe, les yeux hors de la tête, hideusement pâle, vers son mari, toujours agenouillé, qui déchire sa souquenille et offre sa poitrine nue. Mais, au moment où la main va frapper, la face se contracte dans une convulsion suprême, et Francisquine retombe à plat ventre, la tête sur les genoux de l'homme. Elle le mord à la cuisse, puis tout son corps se tend.*)

FRANCISQUINE.

Canaille ! (*Elle a rendu l'âme. Des bravos, des cris, des trépignements retentissent de toute part. Les gens de cour eux-mêmes sont émus et debout ; et toute la gloire tumultueuse qu'un comédien peut envier environne le misérable histrion.*)

ARTABAN.

Ah ! par les dieux immortels ! On ne saurait rien voir de plus parfaitement joué. Daignez agréer, chère Télamire, que j'offre votre bouquet de roses, moins fraîches, je le confesse, que celles de votre teint, à cette admirable comédienne.

(*Artaban s'approche, le bouquet à la main. Mais, de près, il voit le sang qui coule en effet, comprend tout, recule, plein d'une brusque horreur, et son effroi, en un instant, se communique à toute la foule.*

TABARIN, *debout, avec une voix de tonnerre.*

Les exempts ! les exempts ! J'ai tué ma femme ! Qu'on me pende !

(*Le rideau baisse.*)

Catulle Mendès



LE DIADÈME

Aujourd'hui (jour sacré!) debout, en robe noire,
Vous m'avez apparu dans toute votre gloire,
Gloire de femme aimée et qui n'a pas failli !
Un songe visitait votre front recueilli.
Vous étiez immobile, et vos yeux cerclés d'ombre
Fixaient dans votre esprit quelque chose de sombre.

Ils avaient la lumière & le charme du soir.
L'épaisseur du chignon transparaissait en noir
Sous le pâle tissu dont la trame légère
Se parfume à l'odeur d'une tête si chère.
Les bandeaux ondulaient sur la tempe & le front.
Tels étaient vos cheveux, qui vous adorneront,
Plusieurs printemps encor, de leurs ondes de moire,
Et certes vous aviez sous leur couronne noire
Un front plus imposant et plus royal encor
Qu'une reine debout sous sa couronne d'or!
Et moi je devins triste ainsi que de coutume;
Tout n'est-il pas amer au cœur pris d'amertume?
O cheveux que mes doigts jamais ne dénoûront,
Diadème de deuil qui ceins son jeune front
(Car elle est jeune encore et dans l'âge où l'on aime),
J'ai pénétré ton sens, noble & fatal emblème,
Signe d'un lourd destin, symbole du fardeau
Dont jadis, la voyant petite en son berceau,
L'Ange de la Tristesse & du Rêve sublime
Commença d'opprimer sa touchante victime!

Frédéric Plessis

LES ABEILLES

« Ailes d'or et flèches de flamme! »
VICTOR HUGO (*Les Châtiments.*)

Jadis, quand un jeune homme profitait d'une heure d'abandon pour déclarer à la table de ses parents, entre la poire et le fromage, « *qu'il voulait être poète lyrique,* » les pères frissonnants fixaient d'un œil cornélien leurs pâles épouses et demandaient invariablement ceci, comme Mateo Falcone : « Femme! cet enfant est-il de moi? » Après quoi, se retournant vers le fruit exécrable d'une couche désormais stérile, ils ajoutaient simplement, soit : « Va te faire pendre ailleurs! » soit, plus élégamment, s'ils avaient vu la *Closerie des Genets :* « Allez, Monsieur, vous n'êtes plus mon fils! » Le jeune homme remerciait avec effusion, quittait le toit inhospitalier pour la muse, allait immédiatement faire un poème genre Rolla ou une épopée mystique dans le goût de la *Chute d'un ange,* portait les prémices de son génie à un éditeur qui le faisait jeter dehors par son homme de peine, et, de fil en aiguille, mourait à l'hôpital par vocation, en léguant au père barbare son pardon et ses dettes à payer. Quelquefois aussi, le poète

revenait au bout de huit jours, amaigri et repentant; sa famille lui pardonnait et tuait le veau gras; puis il épousait sa cousine et achetait une étude en province, résolu à ne plus se consacrer qu'à la prose. C'était le dénoûment le plus heureux.



Grâce aux dieux, nous vivons aujourd'hui dans un âge plus éclairé, où les fils des marchands de comestibles reçoivent d'excellentes éducations dans des maisons de premier ordre. Tout le monde aime les vers à présent, et la Muse a plus d'amants qu'une chanoinesse du siècle dernier. Le mal divin dont souffre notre génération a même été symbolisé par la sculpture, et le magnifique Apollon en zinc artistique doré qui triomphe sur l'Opéra de M. Garnier est là pour attester plus tard, devant la postérité, la folie sublime d'une époque où les Bibliothécaires de l'Arsenal firent des tragédies héroïques et gagnèrent de l'argent « dans la partie ! » Le théâtre de l'Ambigu a donné dernièrement une pièce antique en beaucoup d'actes et en vers : eh bien ! le succès a été tel que, le soir de la première représentation, l'auteur, devenu subitement millionnaire, a pu acheter de la rente turque au souffleur et donner des bons de pain aux critiques, imitant en cela M. de Porto-Riche, un autre poète, qui fit don jadis à ses interprètes de l'Odéon, d'un lot de pierres précieuses, pour jouer au bouchon pendant les entr'actes !

Les Chants du Soldat, de M. Paul Déroulède, ont eu plus d'éditions que le Sultan n'a de créanciers, et dernièrement, M. Francisque Sarcey a découvert et « lancé » *les Contemplations* de Victor Hugo, en affirmant à voix haute qu'il garantissait ce livre réellement rempli de choses charmantes. Enfin, tous les mardis, pendant l'hiver, une foule élégante envahit le Théâtre-Français et déchire ses gants gris perle en applaudissant le beau drame poétique où M. de Bornier a raconté comment le jeune Gérald manque un beau mariage, à cause de la canaillerie paternelle.

Aussi maintenant, un père véritablement sagace ne manque-t-il pas de dire à son fils, le lendemain de la première communion : « Si tu ne veux pas être poète lyrique, je t'embarque sur un vaisseau de l'Etat ! » Le jeune homme obéit, *par cupidité*, et devient propriétaire en moins de temps qu'il n'en fallait aux romantiques pour trouver une rime suffisante.

Tels sont les bienfaits du progrès.



Malheureusement le privilége de mourir à l'hôpital, naguère exclusivement attaché à la profession de poète, est accaparé aujourd'hui par les auteurs dramatiques qui bravent le goût public en persistant encore à écrire en prose. Maintenant quand un jeune homme a eu le malheur de dire dans un salon « qu'il fait un drame en prose pour la Porte Saint-Martin, » les mères éperdues prennent leurs filles dans leurs girons et murmurent à l'oreille de ces vierges inexpérimentées : « Je te défends expressément

de danser avec ce monsieur. » La dame du logis devient froide, et, dès que le malheureux est parti, déclare à la compagnie qu'elle compte ne plus le recevoir, « *parce qu'elle est sûre qu'il a des maîtresses !* »

Je crois ne pas être coupable de paradoxe en affirmant que la profession de garçon boulanger ne comporte pas la somme totale des voluptés terrestres : eh bien! entre cette carrière nocturne et celle d'auteur dramatique, je n'hésiterais pas un instant. Si vous saviez de quelle façon les concierges des directeurs reçoivent les gens qu'ils soupçonnent de recéler un manuscrit dans les poches de leurs redingotes, vous seriez de mon avis! Si je compte parmi mes lecteurs des jeunes gens, traversant cet âge heureux où l'on hésite sur le choix d'une carrière, je les invite à méditer les lignes suivantes.



Il y a quelques années, j'aperçus sur le boulevard un grand garçon, hâve, famélique et pauvrement mis. De grands cheveux incultes tombaient sur son dos voûté; son regard brillait de cette triste et fiévreuse lueur, qu'ont dans les yeux ceux-là qui poursuivent de toute la vitesse de leurs pieds nus le char de la fugitive chimère.

Quelqu'un me présente à ce passant, qui, en apprenant que j'étais journaliste, s'empressa de me regarder avec méfiance.

— Ah! ah! murmura-t-il, vous êtes journaliste, vous!

— Oh! presque pas!

— Vous devez faire de la critique?

— Jamais, monsieur! répliquai-je indigné.

— Je m'en félicite : au moins vous ne m'éreinterez pas !

Ce fut tout : il partit et je ne le revis plus. Quelque temps après, je sus par les journaux qu'il était mort à la peine.

Ce passant était Alfred Touroude, dont on reprend aujourd'hui *Le Bâtard*. « Economie, Horatio! » L'auteur étant mort, plus de droits d'auteur! Mais ce pauvre garçon, *né sous une étoile enragée* comme Théophile de Viau, serait consolé de ses blessures, de sa vie de luttes et de déboires, de la chute de toutes ses pièces, s'il pouvait assister à la reprise du seul de ses ouvrages que le public ait favorablement accueilli. Je ne sais quelle tristesse me serre le cœur en songeant à ce chercheur dont le nom était déjà oublié! Certes, l'œuvre qu'il a laissé est plus qu'imparfaite, surtout au point de vue de la forme; Touroude travaillait hâtivement, sans soin, je dirais même malproprement. Mais dans chacun de ses drames, se révélait le tempérament d'un dramaturge réellement moderne et intéressant. Les orageuses soirées de ses premières sont restées dans ma mémoire, marquées d'une pierre blanche, au milieu de l'ennui solennel et bourgeois que répand à flots le théâtre contemporain. Ces drames de Touroude me semblent des œuvres d'avant-garde, qui peuvent donner à réfléchir à tous ceux qui rêvent la fin d'un idéal usé jusqu'à la corde et encanaillé. Somme toute, c'est quelque chose d'être presque un précurseur, et toute tentative un peu haute, même si elle avorte, a sa grandeur! Pourtant nul homme n'a été plus injurié par les directeurs tous-puissants de l'opinion, que ce pauvre novateur, qui tentait de rendre à l'art dramatique un peu de passion vraie et de vie. Je me rappelle les articles de M. Auguste Vitu, un lettré pourtant : le malheureux Touroude y était traîné dans la boue. Aujourd'hui qu'il est mort, il dépend du caprice d'un autocrate quelconque de le faire

passer grand homme et martyr. Peut-être va-t-on s'apercevoir que ses œuvres sont beaucoup plus *amusantes* que la plupart des pièces jouées dans nos théâtres depuis vingt ans. L'art dramatique y gagnera sans doute, mais lui?....

On mettra son buste dans le foyer d'un théâtre : c'est ce que l'opinion publique appelle « réparer ses fautes. »

Henry Laujol

LA LUNE

La Lune a de lointains regards
Pour les maisons et les hangars
Qui tordent sous les vents hagards
  Leurs girouettes ;
Mais sa lueur fait des plongeons
Dans les marais peuplés d'ajoncs
Et flotte sur les vieux donjoncs
  Pleins de chouettes!

Elle fait miroiter les socs
Dans les champs, et nacre les rocs
Qui hérissent les monts, par blocs
  Infranchissables;
Et ses chatoiements délicats
Près des gaves aux sourds fracas
Font luire de petits micas
  Parmi les sables!

Avec ses lumineux frissons
Elle a de si douces façons
De se pencher sur les buissons
  Et les clairières;
Son rayon blême et vaporeux
Tremblote au fond des chemins creux
Et rôde sur les fonds ocreux
  Des fondrières!

Elle promène son falot
Sur la forêt et sur le flot
Que pétrit parfois le galop
  Des vents funèbres;
Elle éclaire aussi les taillis
Où, cachés sous les verts fouillis,
Les ruisseaux font des gazouillis
  Dans les ténèbres.

Elle argente sur les talus
Les vieux troncs d'arbres vermoulus,
Et rend les saules chevelus
Si fantastiques,
Qu'à ses rayons ensorceleurs
Ils ont l'air de femmes en pleurs
Qui penchent au vent des douleurs
Leurs fronts mystiques.

En doux reflets elle se fond
Parmi les nénuphars qui font
Sur l'étang sinistre et profond
De vertes plaques;
Sur la côte elle donne aux buis
Des baisers d'émeraude, et puis
Elle se mire dans les puits
Et dans les flaques!

Et comme sur les vieux manoirs,
Les ravins et les entonnolrs,
Comme sur les champs de blés noirs
Où dort la caille,
Elle s'éparpille ou s'épand,
Onduleuse comme un serpent,
Sur le sentier qui va grimpant
Dans la rocaille.

Oh! quand tout baigné de sueur
Je fuis le cauchemar tueur,
Tu blanchis avec ta lueur
Mon âme brune;
Si donc, la nuit, commme un hibou,
Je vais rôdant je ne sais où,
C'est que je t'aime comme un fou,
O bonne Lune!

Car, l'été, sur l'herbe, tu rends
Les amoureux plus soupirants,
Et tu guides les pas errants
Des vieux bohèmes;
Et c'est encore ta clarté,
O Reine de l'obscurité,
Qui fait fleurir l'étrangeté
Dans mes poèmes!

Maurice Rollinat

Les Volumes de Vers

I

LES POEMES DE L'AMOUR ET DE LA MER (*)

M. Maurice Bouchor était gai, il est devenu triste : ainsi vont les choses. Après avoir chanté hardiment des airs d'une bravoure extraordinaire et nous avoir appris les plus jolies chansons bachiques du monde, il nous offre un recueil élégiaque où la mélancolie semble donner ses notes les plus noires. Plus d'éclats de rire résonnant avec la franchise de la jeunesse, plus de gaîté, plus de verve, plus de folies : de graves et sombres réflexions, de tristes et navrantes comparaisons, des métaphores lugubres, et des exclamations sinistres. Maurice Bouchor réussit presque aussi bien à nous communiquer ses ennuis qu'il avait réussi jadis à nous faire rire avec lui. Hélas oui! il était gai, et il est devenu triste, bien triste.

Sa conversion est-elle sincère? A vrai dire, nous en serions étonné. M. Maurice Bouchor a été amoureux, il a même été aimé — heureux poète! — Mais, il s'est bien vite aperçu que le cœur de la femme pouvait aisément se comparer à une tourbière; on y entre et on y enfonce, encore et toujours, et on n'en peut plus sortir. On est si bien englué et tellement embourbé que l'on devient plus étroitement enveloppé en raison même des efforts que l'on tente pour se délivrer. La bien-aimée de Maurice Bouchor l'a fui; son beau rêve s'est envolé vers l'Orient, et lui, le délaissé, resté en face de la mer, a pleuré son amour. Il a mêlé aux flots de cette mer bleue et verte ses larmes; ses sanglots sont mariés aux bruits divers des lames se brisant sur la plage; dans le vent qui mugissait, on a pu entendre les soupirs de sa poitrine; en face de cet infini, il a ressenti un immense désespoir. Il a confié à l'Océan, cet ami constant, l'histoire de ses tribulations, ses regrets, ses espoirs conçus ou plutôt conservés malgré tout; il lui a montré son cœur dans toute sa versatilité : aujourd'hui, blasphémant sa maîtresse et son amour — hier, la regrettant avec mélancolie — demain, l'appelant avec transport et la réclamant avec rage.

De toutes ces confidences — et de bien d'autres, est résulté un volume très-compacte, à la bibliothèque Charpentier : *Les Poëmes de l'Amour et de la Mer*.

En lisant les nombreuses pièces de ce recueil, je ne sais quel démon sceptique nous est venu souffler cette pensée, que les larmes de M. Maurice Bouchor étaient un élégant jeu d'esprit, un peu puéril pour un talent tel que celui de l'auteur des *Chansons joyeuses*, et très-banal pour le poète des *Variations sur Shakespeare*. Cette pensée persista, tant et si bien que nous achevâmes le livre, obsédé par elle. Et, de fait, ce pourrait bien être vrai. Pour deviner l'âme d'un poète, ou du moins sa principale préoccupation, il suffit de rechercher quels sont, dans ses œuvres, les mots qui s'y représentent avec le plus de fréquence : le mot trahira l'obsession. Ce

(*) Répétons, à propos de cet article, ce que nous avons déjà souvent dit : les opinions de nos collaborateurs n'engagent pas la responsabilité de la Revue.
NOTE DE LA RÉD.

criterium semble infaillible : c'était la méthode de Baudelaire, ce roi des critiques; nous en allons essayer sur M. Maurice Bouchor.

II

Dans la première partie — *La Fleur des eaux* — le poète rencontre, aime et chante celle qui lui a pris son cœur. Nulle hyperbole n'est trop forte pour la célébrer :

Je t'aime comme la santé,
Comme la vie et la lumière
Et comme l'immortalité
Que revendique une âme fière.

Auprès de toi, tout est commun.
O délicate fleur des choses!
Tu es douce comme un parfum,
Et je t'aime autant que les *roses.*

Après la première faveur, peut-être après les premiers baisers, il éclate en transports d'un lyrisme à outrance, la joie de son être déborde :

Je marchai les yeux éblouis
Perdu dans la splendeur des choses;
A mes rêves épanouis
Se mêlaient des senteurs de *roses.*

Comme tous les chantres de leur amour, M. Maurice Bouchor nous fait passer par toutes les phases ordinaires, communes, hélas! au sien et à tous : Jalousie, crainte, reproches, doute :

M'aimes-tu? Le caprice ou le besoin d'aimer
Ne parlaient-ils pas par ta bouche?...

tout y est. Ainsi qu'il sied à un amant bien stylé et à un poète bien au courant du code poétique de l'amour, ce cri d'angoisse poussé, M. Maurice Bouchor redevient bien vite très-tendre et très-soumis. Il sait qu'il est d'usage et de règle que ces brouilles — les premières — ne durent pas longtemps, et il module doucement :

Dans les plis de ta robe alors posant ma tête
Je m'enivre longtemps d'amour et de chaleur.
C'est une heure divine et cependant muette.
Je vois s'ouvrir tes yeux comme des violettes,
Et ta lèvre sanglante est l'*églantine* en fleur.

Enfin, toujours comme cela se passe dans les amours bien agencés, la bien-aimée s'en va, loin, bien loin, au delà de la mer, et M. Bouchor chante mélancoliquement les sérénades ordinaires de l'Adieu :

Quand tu seras partie, ô chère bien aimée,
Le ciel me verra chaque nuit
En vain tendre les bras vers la maison fermée....

Et il dépeint amoureusement le désespoir qui va l'envahir, et il se complaît dans l'admiration de celle qu'il va perdre, et, naturellement, il lui dit qu'avec elle s'en vont son espérance et sa jeunesse, son cœur et son génie. Ce sont de ces choses qu'il faut dire.

Car toi seule est pour moi la jeunesse du monde,
Tes yeux sont le soleil qui me brûle et m'inonde
Des plus sublimes voluptés.
Et ce sont tes cheveux qui parfumaient les *roses*...

La seconde partie — *La Mort de l'Amour* — nous décrit minutieusement la décroissance de la passion. Il y a aussi des formules pour cette

phrase : d'abord, regrets qui semblent éternels, douleurs insondables, ressouvenirs doux et tendres et discrets :

Nos souvenirs, toutes ces choses
Qu'à tous les vents nous effeuillons
Comme des pétales de *roses*
Ou des ailes de papillons,
Ont d'une joie évanouie
Gardé tout le parfum secret...

Et plus loin :

Mon amour d'antan, vous souvenez-vous?
Nos cœurs ont fleuri tout comme deux *roses*.

Le poète s'attarde — toujours d'après la règle — dans les ressouvenances les plus lointaines et les plus vagues. Il repaît son âme, affamée de l'amour fini, des moindres choses qui en subsistent.

Et le gazon des esprits verts
Que le rêve a fleuri de *roses!*
Comme l'esprit vole au travers
De toutes ces anciennes choses!

Viennent ensuite les vains espoirs de ressaisir le bonheur envolé, de courir comme jadis, la main dans la main, dans les bois feuillus et les champs fleuris.

Quand verrai-je comme autrefois
S'épanouir, fraîches écloses
Les petites fraises des bois
Comme le bout de tes seins *roses?*

A la longue, toutefois, il échappe à l'obsession de ses regrets, il va, courageusement, revoir les lieux où il a aimé, et il soupire les élégies d'usage :

J'ai revu le jardin où nous avions aimé...
Ah! comme en mon esprit vivaient toutes ces choses!
Car une vision ressuscitait les *roses*
Qui parfumaient alors nos souriants chemins.

Mais la rancœur persiste et le poète est plus désespéré que jamais :

Le temps des lilas et le temps des *roses*
Avec notre amour est mort à jamais.

Et cela nous conduit jusqu'à la troisième partie : *L'Amour Divin*. Le printemps revenu gonfle les veines de M. Maurice Bouchor des anciennes sèves. Sans raisons, il s'épanouit au réveil de la nature, il sort de la chrysalide de son désespoir et se sent pousser des ailes de papillon :

Je n'aime pas pourtant, mais le ciel est en joie,
Mais les bois ont verdi pendant que j'ai pleuré
Et la brise de mai sous qui le gazon ploie
Va butiner l'encens chez les *roses* du pré.

L'apaisement vient enfin : l'amour de la femme cède à l'amour universel : le poète regarde s'aimer autour de lui les arbres et les bêtes, les flots et les rivages. Il contemple l'immense baiser que le soleil donne à la terre, et cela le console. Il se réconcilie avec la nature.

O sentiers déserts, pleins de *roses*,
Pleins de parfums et pleins d'oiseaux
Vous êtes à moi.....

La mer, cet immense sphinx qui offre toujours son énigme, l'attire par

dessus tout. Il se complaît sur le rivage, il cause avec les flots, et quelque chose de leur sérénité apparente a passé dans son âme.

Mais il faut rentrer à Paris; l'enfer reprend le poète qui a bien changé. M. Maurice Bouchor n'a plus d'espérances ni d'amours; il s'est consumé à chercher la perle de son rêve, et désabusé de tout et de tous, il s'écrie :

Enfin ! tant pis ! J'ai vu de près des bois, des *roses*,
J'ai vu rouler la mer, et la terre fleurir :
Mais je n'ai jamais vu que d'insensibles choses
Dont l'âme était partie, et vivant pour mourir.

Cette conclusion manque d'inattendu.

III

En lisant les citations — trop courtes — que nous avons faites, on remarquera un mot qui, entre tous, revient sans cesse, et généralement avec la même rime banale et vulgaire : c'est le mot *rose*. M. Maurice Bouchor adore le *rose* ; il en voit et en met partout. Le *rose* c'est le beau, et rien n'est beau que le *rose*. Nous ne lui reprocherons pas outre mesure cet enthousiasme pour une couleur indécise et mièvre; mais nous lui ferons remarquer que la rose n'est pas précisément la fleur du deuil et qu'un poète, qui voit ainsi tout en *rose*..... mon Dieu, ne doit pas être fort à plaindre.

Un reproche beaucoup plus grave que nous ferons à l'auteur des *Poèmes de l'Amour et de la Mer*, c'est la banalité flagrante de l'œuvre. Après avoir dit très-haut qu'il haïssait jusqu'à la mort toutes les vieilleries, M. Maurice Bouchor tombe dans le même jeu, et use des mêmes procédés. Son volume peut être un journal de son cœur, ce n'est pas une œuvre. Cette histoire *d'un amour* se trouve partout, et, malheureusement le poète n'a rien trouvé qui pût pallier ce défaut. L'expression est vague et presque toujours terne; l'idée s'embarrasse dans ses langes, et sort difficilement des phrases qui l'enveloppent. Nous ne dirons rien des licences prosodiques que l'ami de M. Jean Richepin prend avec affectation : c'est un système. Espérons, que M. Maurice Bouchor sera plus heureux bientôt et qu'il retrouvera la veine de *ses chansons joyeuses*. Nous lui signalerons pourtant un écueil : l'ambition est une très-belle chose, certes, et nous aurions mauvaise grâce à le contester, mais lorsque M. Maurice Bouchor s'écrie :

O monde, malgré toi, monde sourd, monde aveugle,
Je te ferai vivant et je te ferai Dieu !

il ne prend pas assez garde qu'à force de s'attribuer le pouvoir de la déification, on peut être tenté de se déifier soi-même et les siens — ce qui est ennuyeux.

Edmond Péradon

L'ART

EXPOSITION POUR LE GRAND PRIX DE ROME

(1876)

Aussitôt que leur fut donné ce sujet tiré du 24e livre de l'Iliade :
« Priam demanda à Achille le corps d'Hector. Le vieillard alla à la par-
» tie de la tente où était Achille. Les compagnons du jeune héros étaient

» assis à l'écart. Le grand Priam s'approcha, sans être vu d'Achille, lui » prit les genoux et baisa ses mains terribles. Achille, songeant à son père, » sentit le besoin de pleurer, » les peintres admis à prendre part au concours du grand prix de peinture pour l'année 1876, se rappelèrent l'adresse du frelampier qui conserve, pendus à des clous et dans des porte-manteaux remplis de camphre, les Achille et les Priam, les César et les Lucrèce, imités de l'antique.

Le difficile était de faire un choix entre tous ces héros, les uns bouffis et vêtus ds rouge ou de blanc, les autres maigrelets et tout nus, ceux-ci râblés comme des hercules, ceux-là joncés comme des vierges. Chacun décrocha du vestiaire une fripe selon son goût, puis ils passèrent dans la salle « aux Priam », emportèrent le pauvre roi, reblanchirent sa barbe et revernirent sa robe. Il ne s'agissait plus dès lors que d'accommoder tous ces restes avec une ravigotte quelconque, et presque tous firent aussitôt emplette d'un certain nombre d'oranges qu'ils placèrent sur la table à manger d'Achille ; l'un d'eux même, un Alsacien sans doute, remplaça ces fruits peu nourrissants par un superbe jambon aux chairs roses.

Les effets de jour et de nuit étant facultatifs, le numéro 8 représenta Achille, accoudé près d'une lampe, mais la lumière tombant sur un tas d'oranges avec ces teintes sanglantes des rouges fumignons plantés dans la charrette des marchandes qui hurlent à tue-gorge dans les rues : la belle Vaence ! ne m'a que médiocrement séduit. J'ajouterai encore que son Achille est un rustre qui devrait être vêtu de vert bouteille, avoir une plaque sur l'estomac, un crochet sur le dos, et faire cariatide à la porte d'un marchand de vins, ce qui n'empêche pas, que si cette figure est ainsi que la majeure partie du tableau absolument manquée, en revanche le vieillard qui se traîne dans sa robe blanche et lève un regard suppliant sur le meurtrier de son fils, est sans contredit l'un des meilleurs Priam de la présente exposition.

Je passerai sous silence le numéro 10, le numéro 3, le numéro 7, le numéro 5, qui semble un vieux souvenir des tableaux Empire, avec son Achille à tête de sphynx, le numéro 6 enfin, qui coiffe le corps du vainqueur d'une tête à la Mounet-Sully, et je ferai une courte halte devant les numéros 1, 2, 4 et 9.

Je commence par le dernier. Je n'insisterai pas sur certains défauts du peintre, le manque de proportion surtout, et j'avoue lui pardonner bien des tâtonnements et bien des erreurs, car son Priam qui gît, abîmé dans sa douleur et prosterne aux pieds du héros sa robe violette, réveillée d'un furieux coup de jaune, me semble se rapprocher plus que tout autre du type rêvé par le poète. Que dire du numéro 2, sinon que son Achille roux ne manque pas d'allure et que je le préfère à cet androgyne, casqué de cheveux flaves que nous représente le numéro 4 ? Cette figure bouffie, ces seins qui renflent sous la cuirasse aux ramages d'or, représentent, paraît-il, l'invincible fils de Thétis et de Pelée. Soit, la confusion put exister un moment puisque sa mère le déguisa en femme et le cacha chez Lycomède, à Scyros, mais l'impitoyable guerrier qui traînale cadavre d'Hector autour des murailles de Troie ne devait plus avoir cet aspect gracile et cette ambigüité de sexe ; et puis, ce qui ne représente la jambe de personne, pas plus celle d'une femme que celle d'un héros ou d'un bancroche, c'est cette affreuse masse de chairs repliée sur elle-même et bardée d'un mollet horrible.

J'aime mieux, à coup sûr, la toile qui porte le numéro 1. Celle-là est bien certainement la plus pittoresque de toutes. L'artiste a tenté

d'échapper à cette vaste banalité qui s'accommode si bien, en poésie comme en peinture, des sujets Grecs. Il y a dans son œuvre une certaine recherche, un certain ragoût de couleurs qui ne me déplaît point. Ses blancs et ses verts crayeux ne sont pas sans analogie avec les teintes favorites d'Alma-Tadéma, mais je suis, malgré tout, reconnaissant au peintre des flambés rouges de ses casques, de ses détails curieux, de la belle lumière enfin qu'il a jetée sur sa toile.

Allons, voilà qui est fait! Achille aux pieds légers et Priam le Grand vont retourner, pendant une année encore, dans le magasin des accessoires, et le regrattier époussetera à nouveau ta barbe blanche, ô roi désespéré, et il récurera ton beau corps de bronze, ô amant de Deidamie, et pendant de longs siècles encore, des générations de peintres viendront, désolées, regarder au travers des vitres vos silhouettes calamiteuses, et se creuseront la tête pour réaliser le rêve de leurs nuits : obtenir, grace à vous, une première médaille !

J.-K. Huysmans

LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 23 *juillet.* — Promenades aux champs. Siestes sur les sophas. Quelquefois un livre entr'ouvert, mais comme l'on s'endort vite !

Lundi 24 *juillet.* — Ce jour est le premier jour de la semaine fatale où le duo de *la Reine de Chypre* sera chanté cent ou cent cinquante fois devant un jury terrifié ! où, devant un autre jury non moins comblé d'épouvante, la Sonate Pathétique sera jouée par cent ou cent cinquante élèves sur le même piano enfin révolté ! les concours du Conservatoire vont commencer ; les jeunes filles frémissent d'une ambition artistique où d'autres rêves se mêlent, et les cœurs maternels battent sous les tartans.

Mardi 25 *juillet.* — « Et tout cela, Monsieur, vient de ce qu'il n'y a plus de croyances, de ce qu'on ne croit plus à rien ! » s'écrie le faux Alphonse Karr dans un Grain de Bon Sens, qui cette fois n'est pas seulement un grain, mais une perle. — Que le pseudo-Alphonse Karr nous pardonne ! on croit encore à beaucoup de choses. On croit à la beauté, au génie, à l'avenir ! et l'on croit aussi que le rôle d'insulteur quotidien est un rôle fâcheux, et qu'il n'y a rien de plus pénible à voir, pour la jeunesse honnête, qu'un bouffon à barbe blanche.

Mercredi 26 *juillet.* — Il n'est bruit que des représentations prochaines de *l'Anneau du Niebelung*. Constatons l'attitude excellente du monde parisien en cette occasion. Quels que soient les griefs que l'on ait contre Richard Wagner, il s'agit, chacun l'a compris, d'un véritable événement artistique. Tout journal important enverra à Bayreuth un correspondant spécial, et le public attend, non sans impatience, le résultat de ces quatre soirées. — Nous n'avons pas besoin de dire que *la République des Lettres* sera représentée au festival de Bayreuth.

Jeudi 27 *juillet.* — Un excellent numéro de la *Vie littéraire*. Nous sommes heureux de constater le succès d'un journal jeune et hardi.

Vendredi 28 *juillet.* — Dans un article, fort pittoresque d'ailleurs, M. Albert Wolf regrette les splendeurs anciennes de Baden-Baden. Hélas ! il n'y a plus que d'adorables paysages dans ce pays où il y eut des croupiers, et au bruit de la petite rivière qui clapote sur les mille cailloux de son lit ne se mêle plus le son de la bille dans les cases de cuivre de la roulette. — A vrai dire, il y a quelque chose d'exagéré à faire du règne de M. Benazet une espèce d'âge d'or, et je ne vois pas clairement pourquoi les causeries d'amis et les rires des jeunes femmes auraient moins de charme dans quelque village pyrénéen où l'on ne risque pas de voir grincer des dents, à côté de soi, quelque brave homme ruiné.

Samedi 29 *juillet.* — Le bruit se répand — vous verrez, hélas ! que c'est un faux bruit ! — que le théâtre du Châtelet passe des mains de M. Castellano dans celles de M. Wenschenk ; et l'on prête à M. Wenschenk l'intention de jouer le drame. Ce sont là de ces invraisemblances dont on aime quelquefois à se repaître. Un théâtre de drame ! ah ! nous n'y comptons plus ! — Cependant, M. Jenneval s'empare du Château-d'Eau, et va monter, nous assure-t-on, le *Scanderberg*, de M. Casimir Pertus.

Jean Prouvaire

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef :

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore DE BANVILLE, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE, Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GÉRIN, Raoul GINESTE, Edmond DE GONCOURT, Léon HENNIQUE, Jose Maria DE HEREDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS; Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PÉRADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, ALGERNON Charles SWINBURNE, Léon VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Emile ZOLA.

PRIX DE LA LIVRAISON : 50 CENT.

ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
Paris	12 fr.	24 fr.
Départements	15	30
Pays d'Europe	18	35
Amérique, Asie, Afrique	20	40

Les abonnements partent du premier dimanche de chaque mois

Les abonnés reçoivent gratuitement la première partie de

L'ASSOMMOIR

On s'abonne, en adressant un mandat-poste, à M. Georges GODDE, gérant de la Revue.

AUX BUREAUX DU JOURNAL

2, rue de Châteaudun, 2

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE

AVIS IMPORTANT

Les abonnés de la première série, dont l'abonnement est expiré, sont priés de le renouveler avant samedi prochain, s'ils veulent ne pas éprouver de retard dans la réception de la Revue.

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Cinquième livraison

Sommaire du 6 Août 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore DE BANVILLE, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, Jules CLARETIE, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE, Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GÉRIN, Raoul GINESTE, Edmond DE GONCOURT, Léon HENNIQUE, Jose Maria DE HEREDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS, Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PÉRADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, ALGERNON Charles SWINBURNE, Gilbert-Augustin THIERRY, Léon VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Emile ZOLA.

PRIX DE LA LIVRAISON : 50 CENT.

ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
Paris.	12 fr.	24 fr.
Départements.	15	30
Pays d'Europe.	18	35
Amérique, Asie, Afrique.	20	40

Les abonnements partent du premier dimanche de chaque mois

Les abonnés reçoivent gratuitement la première partie de

L'ASSOMMOIR

On s'abonne, en adressant un mandat-poste, à M. Georges ***GODDE,*** *gérant de la Revue.*

AUX BUREAUX DU JOURNAL

2, rue de Châteaudun, 2

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE

AVIS IMPORTANT

Les abonnés de la première série, dont l'abonnement est expiré, sont priés de le renouveler avant samedi prochain, s'ils veulent ne pas éprouver de retard dans la réception de la Revue.

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

II. — *Suite.*

Dès le lendemain, le propriétaire, M. Marescot, étant venu passer une heure dans la loge des Boche, Gervaise lui parla de l'affaire. Il se montra d'abord inquiet, refusant, se fâchant, comme si elle lui avait demandé d'abattre toute une aile de sa maison. Puis, après une inspection minutieuse des lieux, lorsqu'il eut regardé en l'air pour voir si les étages supérieurs n'allaient pas être ébranlés ; il finit par donner l'autorisation, mais à la condition de ne supporter aucun frais ; et les Coupeau durent même lui signer un papier, dans lequel ils s'engagaient à rétablir les choses en l'état, à l'expiration de leur bail. Dès le lendemain, le zingueur amena des camarades, un maçon, un menuisier, un peintre, de bons zigs qui feraient cette bricole-là après leur journée, histoire de rendre service. La pose de la nouvelle porte, le nettoyage de la pièce, n'en coûtèrent pas moins une centaine de francs, sans compter les litres dont on arrosa la besogne. Le zingueur dit aux camarades qu'il leur paierait ça plus tard, avec le premier argent de son locataire. Ensuite, il fut question de meubler la pièce ; Gervaise y laissa l'ancienne armoire de maman Coupeau ; elle ajouta une table et deux chaises, prises dans sa propre chambre ; il lui fallut enfin acheter une table-toilette et un lit, avec la literie complète, en tout cent trente francs, qu'elle devait payer à raison de dix francs par mois. Si pendant une dizaine de mois, les vingt francs de Lantier se trouvaient mangés à l'avance par les dettes contractées, plus tard il y aurait un joli bénéfice.

Ce fut dans les premiers jours de juin que l'installation du chapelier eut lieu. La veille, Coupeau lui avait offert d'aller avec lui chercher sa malle, pour lui éviter les trente sous d'un fiacre. Mais l'autre était resté gêné, disant que sa malle pesait trop lourd, comme s'il avait voulu cacher jusqu'au dernier moment l'endroit où il logeait. Il arriva l'après-midi, vers trois heures. Coupeau ne se trouvait pas là. Et Gervaise, à la porte de la boutique, devint toute pâle, en reconnaissant la malle sur le fiacre. C'était son ancienne malle, celle avec laquelle elle avait fait le voyage de Plassans, aujourd'hui écorchée, cassée, tenue par des cordes. Elle la voyait reve-

nir comme souvent elle l'avait rêvé, et elle pouvait s'imaginer que le même fiacre, le fiacre où cette garce de brunisseuse s'était fichue d'elle, la lui rapportait. Cependant, Boche donnait un coup de main à Lantier. La blanchisseuse les suivit, muette, un peu étourdie. Quand ils eurent déposé leur fardeau au milieu de la chambre, elle dit pour parler :

— Hein? voilà une bonne affaire de faite?

Puis, se remettant, voyant que Lantier, occupé à dénouer les cordes, ne la regardait seulement pas, elle ajouta :

— Monsieur Boche, vous allez boire un coup.

Et elle alla chercher un litre et des verres. Justement, Poisson, en tenue, passait sur le trottoir. Elle lui adressa un petit signe, clignant les yeux, avec un sourire. Le sergent de ville comprit parfaitement. Quand il était de service, et qu'on battait de l'œil, ça voulait dire qu'on lui offrait un verre de vin. Même, il se promenait des heures devant la blanchisseuse, à attendre qu'elle battît de l'œil. Alors, pour ne pas être vu, il passait par la cour, il sifflait son verre en se cachant.

— Ah! ah! dit Lantier, quand il le vit entrer, c'est vous, Badinguet.

Il l'appelait Badinguet par blague, pour se ficher de l'empereur. Poisson acceptait ça de son air raide, sans qu'on pût savoir si ça l'embêtait au fond. D'ailleurs, les deux hommes, quoique séparés par leurs convictions politiques, étaient devenus très-bons amis.

— Vous savez que l'empereur a été sergent de ville à Londres, dit à son tour Boche. Oui, ma parole! il ramassait les femmes soûles.

Gervaise pourtant avait rempli trois verres sur la table. Elle, ne voulait pas boire, se sentait le cœur tout barbouillé. Mais elle restait, elle s'était assise, regardant Lantier enlever les dernières cordes, prise du besoin de savoir ce que contenait la malle. Elle se souvenait, dans un coin, d'un tas de chaussettes, de deux chemises sales, d'un vieux chapeau. Est-ce que ces choses étaient encore là? est-ce qu'elle allait retrouver les loques du passé. Lantier, avant de soulever le couvercle, prit son verre et trinqua.

— A votre santé.

— A la vôtre, répondirent Boche et Poisson.

La blanchisseuse remplit de nouveau les verres. Les trois hommes s'essuyaient les lèvres de la main. Enfin, le chapelier ouvrit la malle. Elle était pleine d'un pêle-mêle de journaux, de livres, de vieux vêtements, de linge en paquet. Il en tira successivement une casserole, une paire de bottes, un buste de Ledru-Rollin avec le nez cassé, une chemise brodée, un pantalon de travail. Et Gervaise, penchée, sentait monter une odeur de tabac, une odeur d'homme malpropre, qui soigne seulement le dessus, ce qu'on voit de sa personne. Non, le vieux chapeau n'était point dans le coin de gauche. Il y avait là une pelote qu'elle ne connaissait pas, quelque cadeau de femme. Alors, elle se calma, elle éprouva une vague tristesse, continuant à suivre les objets, en se demandant s'ils étaient de son temps ou du temps des autres.

— Dites donc, Badinguet, vous ne connaissez pas ça? reprit Lantier.

Il lui mettait sous le nez un petit livre imprimé à Bruxelles : *les Amours de Napoléon III*, orné de gravures. On y racontait, entre autres anecdotes, comment l'empereur avait séduit la fille d'un cuisinier, âgée de treize ans; et l'image représentant Napoléon III, les jambes nues, ayant gardé le grand cordon de la Légion d'honneur sur son habit brodé, poursuivant une jeune fille qui se dérobait à sa luxure.

— Ah! c'est bien ça! s'écria Boche, dont les instincts sournoisement voluptueux étaient flattés. Ça arrive toujours comme ça!

Poisson restait saisi, consterné ; et il ne trouvait pas un mot pour défendre l'empereur. C'était dans un livre, il ne pouvait pas dire non. Alors, Lantier lui poussant toujours l'image sous le nez d'un air goguenard, il laissa échapper ce cri, en arrondissant les bras :

— Eh bien, après ? Est-ce que ce n'est pas dans la nature ?

Lantier eut le bec cloué par cette réponse. Il rangea ses livres et ses journaux sur une planche de l'armoire ; et comme il paraissait désolé de ne pas avoir une petite bibliothèque, pendue au-dessus de la table, Gervaise promit de lui en procurer une. Il possédait l'*Histoire de dix ans*, de Louis Blanc, moins le premier volume, qu'il n'avait jamais eu d'ailleurs ; il possédait également les *Girondins*, de Lamartine, en livraisons à deux sous, *les Mystères de Paris* et *le Juif-Errant*, d'Eugène Sue, sans compter un tas de bouquins philosophiques et humanitaires ramassés chez les marchands de vieux clous. Mais il couvait surtout ses journaux d'un regard attendri et respectueux. C'était une collection faite par lui, depuis des années. Chaque fois qu'au café il lisait dans un journal un article réussi et selon ses idées, il achetait le journal et le gardait. Il en avait ainsi un paquet énorme, de toutes les dates et de tous les titres, empilés sans ordre aucun. Quand il eut sorti ce paquet du fond de la malle, il donna dessus des tapes amicales, en disant aux deux autres :

— Vous voyez ça ? eh bien, c'est à papa, personne ne peut se flatter d'avoir quelque chose d'aussi chouette... Ce qu'il y a là dedans, vous ne vous l'imaginez pas. C'est-à-dire que si on appliquait la moitié de ces idées, ça nettoyerait du coup la société. Oui, votre empereur et tous ses roussins boiraient un bouillon...

Mais il fut interrompu par le sergent de ville, dont les moustaches et l'impériale rouges remuaient dans sa face bleue.

— Et l'armée, dites donc, qu'est-ce que vous en faites ?

Alors, Lantier, s'emporta. Il criait en donnant des coups de poings sur ses journaux.

— Je veux la suppression du militarisme, la fraternité des peuples... Je veux l'abolition des priviléges, des titres et des monopoles... Je veux l'égalité des salaires, la répartition des bénéfices, la glorification du prolétariat... Toutes les libertés, entendez-vous ! toutes... Et le divorce !

— Oui, oui, le divorce, pour la morale ! appuya Boche.

Poisson avait pris un air majestueux. Il répondit :

— Pourtant, si je n'en veux pas de vos libertés, je suis bien libre.

— Si vous n'en voulez pas, si vous n'en voulez pas.... bégaya Lantier, que la passion étranglait. Non, vous n'êtes pas libre !... Si vous n'en voulez pas, je vous foutrai à Cayenne, moi ! oui, à Cayenne, avec votre empereur et tous les cochons de sa bande !

Ils s'empoignaient ainsi, à chacune de leurs rencontres. Gervaise, qui n'aimait pas les discussions, intervenait d'ordinaire. Elle sortit de la torpeur où la plongeait la vue de la malle, toute pleine du parfum gâté de son ancien amour ; et elle montra les verres aux trois hommes.

— C'est vrai, dit Lantier, subitement calmé, prenant son verre. A la vôtre.

— A la vôtre, répondirent Boche et Poisson, qui trinquèrent avec lui.

Cependant Boche se dandinait, travaillé par une inquiétude, regardant le sergent de ville du coin de l'œil.

— Tout ça entre nous, n'est-ce pas ? monsieur Poisson, murmura-t-il enfin. On vous montre et on vous dit des choses...

Mais Poisson ne le laissa pas achever. Il mit la main sur son cœur,

comme pour expliquer que tout restait là. Il n'allait pas moucharder des amis, bien sûr. Coupeau étant arrivé, on vida un second litre. Le sergent de ville fila ensuite par la cour, reprit sur le trottoir sa marche raide et sévère, à pas comptés.

Dans les premiers temps, tout fut en l'air chez la blanchisseuse. Lantier avait bien sa chambre séparée, son entrée, sa clef; mais comme au dernier moment, on s'était décidé à ne pas condamner la porte de communication, il arrivait que le plus souvent il passait par la boutique. Le linge sale aussi embarrassait beaucoup Gervaise, car son mari ne s'occupait pas de la grande caisse dont il avait parlé ; et elle se trouvait réduite à fourrer le linge un peu partout, dans les coins, principalement sous son lit, ce qui manquait d'agrément pendant les nuits d'été. Enfin, elle était très-ennuyée d'avoir chaque soir à faire le lit d'Etienne au beau milieu de la boutique ; les jours où les ouvrières veillaient, l'enfant dormait sur une chaise, en attendant. Aussi Goujet lui ayant parlé d'envoyer Etienne à Lille, où son ancien patron, un mécanicien, demandait des apprentis, elle fut séduite par ce projet, d'autant plus que le gamin, peu heureux à la maison, désireux d'être son maître, la suppliait de consentir. Seulement, elle craignait un refus net de la part de Lantier. Il était venu habiter chez eux, uniquement pour se rapprocher de son fils; il n'allait pas vouloir le perdre juste quinze jours après son installation. Pourtant, quand elle lui parla en tremblant de l'affaire, il approuva beaucoup l'idée, en disant que les jeunes ouvriers ont besoin de voir du pays. Le matin où Etienne partit, il lui fit un discours sur ses droits, puis il l'embrassa, en disant :

— Souviens-toi que le producteur n'est pas un esclave, mais que quiconque n'est pas un producteur est un frelon.

Alors, peu à peu, le train-train de la maison reprit, tout se calma et s'assoupit dans de nouvelles habitudes. Gervaise s'était accoutumée à la débandade du linge sale, aux allées et venues de Lantier. Celui-ci continuait à parler de ses grandes affaires; il sortait parfois bien peigné, avec du linge blanc, disparaissait, découchait même, puis rentrait en affectant d'être éreinté, d'avoir la tête cassée, comme s'il venait de discuter vingt-quatre heures durant les plus graves intérêts. La vérité était qu'il la coulait douce. Oh ! il n'y avait pas de danger qu'il empoignât des durillons aux mains ! Il se levait d'ordinaire à dix heures, faisait une promenade l'après-midi, si la couleur du soleil lui plaisait, ou bien, les jours de pluie, restait dans la boutique à parcourir son journal. C'était son milieu, il crevait d'aise parmi les jupes, se fourrait au plus épais des femmes, adorant leurs gros mots, les poussant à en dire, tout en gardant lui-même un langage choisi; et ça expliquait pourquoi il aimait tant à se frotter aux blanchisseuses, des filles pas bégueules. Lorsque Clémence lui dévidait son chapelet, il demeurait tendre et souriant, en tordant ses minces moustaches. L'odeur de l'atelier, ces ouvrières en sueur qui tapaient les fers de leurs bras nus, tout ce coin pareil à une alcôve où traînait le déballage des dames du quartier, semblait être pour lui le trou rêvé, un refuge longtemps cherché de paresse et de jouissance.

Dans les premiers temps, Lantier mangeait chez François, au coin de la rue des Poissonniers. Mais, sur les sept jours de la semaine, il dînait avec les Coupeau trois et quatre fois; si bien qu'il finit par leur offrir de prendre pension chez eux : il leur donnerait vingt francs par chaque samedi. Alors, il ne quitta plus la maison, il s'installa tout à fait. On le voyait du matin au soir aller de la boutique à la chambre du fond, en bras de chemise, haussant la voix, ordonnant; il répondait même aux

pratiques, il menait la baraque. Le vin de François ayant déplu, il persuada à Gervaise d'acheter désormais son vin au charbonnier d'à côté, Vigouroux, dont il allait pincer la femme avec Boche, en faisant les commandes. Puis, ce fut le pain de Coudeloup qu'il trouva mal cuit, on envoya Augustine chercher le pain à la boulangerie viennoise du Faubourg-Poissonnière, chez Meyer. Il changea aussi Lebougre, l'épicier, et ne garda que le boucher de la rue Polonceau, le gros Charles, à cause de ses opinions politiques. Au bout d'un mois, il voulut mettre toute la cuisine à l'huile. Comme disait Clémence, en le blaguant, la tache d'huile reparaissait toujours chez ce sacré provençal. Il faisait lui-même les omelettes, des omelettes retournées des deux côtés, rissolées comme des crêpes, si fermes qu'on aurait dit des galettes. Il surveillait maman Coupeau, exigeant les biftecks très-cuits, pareils à des semelles de souliers, ajoutant de l'ail partout, se fâchant si l'on coupait de la fourniture dans la salade, des mauvaises herbes, criait-il, parmi lesquelles pouvait bien se glisser du poison. Mais son grand régal était un certain potage, cuit à l'eau, très-épais, où il versait la moitié d'une bouteille d'huile. Lui seul en mangeait avec Gervaise, parce que les autres, les Parisiens, pour s'être un jour risqués à y goûter, avaient failli rendre tripes et boyaux.

Peu à peu, Lantier en était venu également à s'occuper des affaires de la famille. Comme les Lorilleux rechignaient toujours pour sortir de leur poche les cent sous de la maman Coupeau, il avait expliqué à celle-ci qu'elle pouvait leur intenter un procès. Est-ce qu'ils se fichaient du monde! c'étaient dix francs qu'ils devaient donner par mois. Et il montait lui-même chercher les dix francs, d'un air si hardi et si aimable, que la chaîniste n'osait pas les refuser. Maintenant, madame Lerat, elle aussi, donnait deux pièces de cent sous. Maman Coupeau aurait baisé les mains de Lantier, qui jouait encore le rôle de grand arbitre, dans les querelles de la vieille femme et de Gervaise. Quand la blanchisseuse, prise d'impatience, rudoyait sa belle-mère, et que celle-ci allait pleurer sur son lit, il les bousculait toutes les deux, les forçait à s'embrasser, en leur demandant si elles croyaient amuser le monde avec leurs bons caractères. C'était encore Nana: on l'élevait joliment mal, à son avis. En cela, il n'avait pas tort, car lorsque le père tapait dessus, la mère soutenait la gamine, et lorsque la mère à son tour cognait, le père faisait une scène; Nana, ravie de voir ses parents se manger, se sentait excusée à l'avance, commettait les cent dix-neuf coups. A présent, elle avait inventé d'aller jouer dans la maréchalerie, en face; elle se balançait la journée entière aux brancards des charrettes; elle se cachait avec des bandes de voyoux au fond de la cour blafarde, éclairée du feu rouge de la forge; et, brusquement, elle reparaissait, courant, criant, dépeignée et barbouillée de charbons, comme si une volée de marteaux venait de mettre toutes ces saloperies d'enfants en fuite. Lantier seul pouvait la gronder; et encore elle savait joliment le prendre; cette merdeuse de dix ans marchait comme une dame devant lui, se balançait, le regardait de côté, les yeux déjà pleins de vice. Il avait fini par se charger de son éducation: il lui apprenait à danser et à parler patois.

Une année s'écoula de la sorte. Dans le quartier, on croyait que Lantier avait des rentes, car c'était la seule façon de s'expliquer le grand train des Coupeau. Sans doute, Gervaise continuait à gagner de l'argent; mais maintenant qu'elle nourrissait deux hommes à ne rien faire, la boutique pour sûr ne pouvait plus suffire; d'autant plus que la boutique devenait moins bonne, des pratiques s'en allaient, les ouvrières godaillaient du matin au soir. La vérité était que Lantier ne payait pas même sa chambre et

sa nourriture. Les premiers mois, il avait donné des à-compte; puis il s'était contenté de parler d'une grosse somme qu'il devait toucher, grâce à laquelle il s'acquitterait plus tard, en un coup. Gervaise n'osait plus lui demander un centime. Elle prenait le pain, le vin, la viande à crédit. Les notes montaient partout, ça marchait par des trois francs et des quatre francs chaque jour. Elle n'avait pas allongé un sou au marchand de meubles ni aux trois camarades, le maçon, le menuisier et le peintre. Tout ce monde là commençait à grogner, on devenait moins poli pour elle dans les magasins. Mais elle était comme grisée par la fureur de la dette; elle s'étourdissait, prenait les choses les plus chères, se lâchait dans sa gourmandise depuis qu'elle ne payait plus; et elle restait très-honnête au fond, rêvant de gagner tout d'un coup des centaines de francs, elle ne savait pas trop de quelle façon, pour distribuer des poignées de pièces de cent sous à ses fournisseurs. Enfin, elle s'enfonçait, et à mesure qu'elle dégringolait, elle parlait d'élargir ses affaires. Pourtant, vers le milieu de l'été, la grande Clémence était partie, parce qu'il n'y avait plus assez de travail pour deux ouvrières et qu'elle attendait son argent pendant des semaines. Au milieu de cette débâcle, Coupeau et Lantier se faisaient des joues. Les gaillards, attablés jusqu'au menton, bouffaient la boutique, s'engraissaient de la ruine de l'établissement; et ils s'excitaient l'un l'autre à mettre les morceaux doubles, et ils se tapaient sur le ventre en rigolant, au dessert, histoire de digérer plus vite.

Dans le quartier le grand sujet de conversation était de savoir si réellement Lantier s'était remis avec Gervaise. Là-dessus, les avis se partageaient. A entendre les Lorilleux, la Banban faisait tout pour repincer le chapelier, mais lui ne voulait plus d'elle, la trouvait trop décatie, avait en ville des petites filles d'une frimousse autrement torchée. Selon les Boche au contraire, la blanchisseuse, dès la première nuit, s'en était allée retrouver son ancien époux, aussitôt que ce jeanjean de Coupeau avait ronflé. Tout ça, d'une façon comme d'une autre, ne semblait guère propre; mais il y a tant de saletés dans la vie, et de plus grosses, que les gens finissaient par trouver ce ménage à trois naturel, gentil même, car on ne s'y battait jamais et les convenances étaient gardées. Certainement, si l'on avait mis le nez dans d'autres intérieurs du quartier, on se serait empoisonné davantage. Au moins, chez les Coupeau, ça sentait les bons enfants. Tous les trois se livraient à leur petite cuisine, se culottaient et couchotaient ensemble à la papa, sans empêcher les voisins de dormir. Puis, le quartier restait conquis par les bonnes manières de Lantier. Cet enjoleur fermait le bec à toutes les bavardes. Même, dans le doute où l'on se trouvait de ses rapports avec Gervaise, quand la fruitière niait les rapports devant la tripière, celle-ci semblait dire que c'était vraiment dommage, parce qu'enfin ça rendait les Coupeau moins intéressants.

Cependant, Gervaise vivait tranquille de ce côté, ne pensait guère à ces ordures. Les choses en vinrent au point qu'on l'accusa de manquer de cœur. Dans la famille même, on ne comprenait pas sa rancune contre le chapelier. Madame Lerat, qui adorait se fourrer entre les amoureux, venait tous les soirs; et elle traitait Lantier d'homme irrésistible, dans les bras duquel les dames les plus huppées devaient tomber. Madame Boche n'aurait pas répondu de sa vertu, si elle avait eu dix ans de moins. Une conspiration sourde, continue, grandissait, poussait lentement Gervaise, comme si toutes les femmes, autour d'elle, avaient dû se satisfaire, en lui donnant un amant. Mais Gervaise s'étonnait, ne découvrait pas chez Lantier tant de séductions. Sans doute, il était changé à son avantage: il por-

tait toujours un paletot, il avait pris de l'éducation dans les cafés et dans les réunions politiques. Seulement, elle qui le connaissait bien, lui voyait jusqu'à l'âme par les deux trous de ses yeux, et retrouvait là un tas de choses, dont elle gardait un léger frisson. Enfin, si ça plaisait tant aux autres, pourquoi les autres ne se risquaient-elles pas à tâter du monsieur? Ce fut ce qu'elle laissa entendre un jour à Virginie, qui se montrait la plus chaude. Alors, madame Lerat et Virginie, pour lui monter la tête, lui racontèrent les amours de Lantier et de la grande Clémence. Oui, elle ne s'était aperçue de rien, mais dès qu'elle sortait pour une course, le chapelier emmenait l'ouvrière dans sa chambre. Maintenant, on les rencontrait ensemble, il devait l'aller voir chez elle.

— Eh bien? dit la blanchisseuse, la voix un peu tremblante, qu'est-ce ça peut me faire?

Et elle regardait les yeux jaunes de Virginie, où des étincelles d'or luisaient, comme dans ceux des chats. Cette femme lui en voulait donc, qu'elle tâchait de la rendre jalouse? Mais la couturière prit son air bête, en répondant :

— Ça ne peut rien vous faire, bien sûr... Seulement vous devriez lui conseiller de lâcher cette fille, avec laquelle il aura du désagrément.

Le pis était que Lantier se sentait soutenu et changeait de manières à l'égard de Gervaise. Maintenant, quand il lui donnait une poignée de mains, il lui gardait un instant les doigts entre les siens. Il la fatiguait de son regard, fixait sur elle des yeux hardis, où elle lisait nettement ce qu'il lui demandait. S'il passait derrière elle, il enfonçait les genoux dans ses jupes, soufflait sur son cou, comme pour l'endormir. Pourtant, il attendit encore, avant d'être brutal et de se déclarer. Mais, un soir, se trouvant seul avec elle, il la poussa devant lui sans dire une parole, l'accula tremblante contre le mur, au fond de la boutique, et là voulut l'embrasser. Le hasard fit que Goujet entra juste à ce moment. Alors, elle se débattit, s'échappa. Et tous trois échangèrent quelques mots, comme si de rien n'était. Goujet, la face toute blanche, avait baissé le nez, en s'imaginant qu'il les dérangeait, qu'elle venait de se débattre pour ne pas être embrassée devant le monde.

Émile Zola

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LE CLAVECIN

Oh! si je pouvais! loin de ce monde ennuyeux,
Tristesse de mon âme et terreur de mes yeux,
Je m'en irais là-bas vivre dans une chambre
Lointaine, qu'emplirait une vague odeur d'ambre
Et comme le parfum ressuscité d'un lit
Où son corps tant de fois pleuré s'ensevelit,

. . . .

Et qui, depuis, toujours, de minute en minute
Prolonge le frisson de la suprême lutte.
Les fenêtres auraient des rideaux de lampas
Que l'horrible soleil ne traverserait pas.
Et j'y serais dans un éternel crépuscule.
Et puis, le soir, à l'heure où le soleil recule
Devant la lune, moi, plein des amours anciens,
Je m'ensevelirais dans mes rêves, les siens,
Dans nos rêves, pendant des heures infinies;
Ou, le front débordant d'immenses harmonies,
Le cœur brûlé d'amour, je m'asseoirais parfois
Devant un clavecin d'ivoire, à qui mes doigts
Arracheraient de sourds sanglots! Cependant qu'Elle,
Elle, la grande enfant, viendrait, toujours si belle!
Tout doucement, dans l'air chargé de cris humains,
Et qu'elle me prendrait la tête avec ses mains,
Et qu'elle collerait ses lèvres maternelles
Sur ma bouche! Et longtemps, des heures éternelles,
Je resterais sous cet immense embrassement,
Les yeux perdus dans ses beaux yeux de diamant,
Et toujours, de mes doigts tristes, dans la nuit noire,
Arrachant des sanglots au clavecin d'ivoire.

Adelphe Froger

Contes cruels

VÉRA

« La Forme du corps lui est plus *essentielle* que sa Substance. »
(*La Physiologie moderne*)

L'Amour est plus fort que la Mort, dit Salomon. Oui, la Mort elle-même doit avoir sa vanité, son *illusoire!* La foi que l'on y ajoute forme peut-être le plus clair de sa réalité. Lorsqu'elle enlace des êtres chers et sacrés, nous renforçons ses entraves en acceptant trop vite l'adieu comme irrémissible. Sa vue nous cause l'angoisse d'un trouble douloureux qui l'affirme et l'encourage! Elle *en* persiste! Nous tombons dans ce piége ténébreux et nous achevons ainsi ce qu'elle touche d'une aile *naissante* seule-

ment, au dernier soupir. Elle se nourrit et grandit vite, en son occulte énergie, des pleurs désespérés qu'elle excite, par exemple, et qui sont, en leur magnétique essence, comme du sang que nous mettons dans ses veines d'ombre ! Et nous oublions que le pouvoir du mystérieux Amour est illimité.

C'était à la tombée d'un soir d'automne, en ces dernières années, à Paris. Vers le sombre faubourg Saint-Germain, des voitures, allumées déjà, roulaient, attardées après l'heure du Bois. L'une d'elles s'arrêta devant le portail d'un vaste hôtel seigneurial, entouré de jardins séculaires; le cintre était surmonté de l'écusson de pierre, aux armes de l'antique famille des comtes d'Athol, savoir : *d'azur, à l'étoile abîmée d'argent*, avec la devise : PALLIDA VICTRIX, sous la couronne retroussée d'hermine au bonnet princier. Les lourds battants s'écartèrent. Un homme de trente à trente-cinq ans, en deuil, au visage mortellement pâle, descendit. Sur le perron, de taciturnes serviteurs élevaient des flambeaux. Sans les voir, il gravit les marches et entra. C'était le comte d'Athol.

Chancelant, il monta les blancs escaliers qui conduisaient à cette chambre où, le matin même, il avait couché dans un cercueil de velours et enveloppé de violettes en des flots de batiste sa dame de volupté, sa pâlissante épousée, Véra, son désespoir.

En haut, la douce porte tourna sur le tapis; il souleva la tenture.

Tous les objets étaient à la place où la comtesse les avait laissés la veille. La Mort, subite, avait foudroyé. La nuit dernière, sa bien-aimée s'était évanouie en des joies si profondes, s'était perdue en de si exquises étreintes, que son cœur, brisé de délices, avait défailli : ses lèvres s'étaient brusquement mouillées d'une pourpre mortelle. A peine avait-elle eu le temps de donner à son époux un baiser d'adieu, en souriant, sans une parole : puis ses longs cils, comme des voiles de deuil, s'étaient abaissés sur la belle nuit de ses yeux.

La journée sans nom était passée.

Vers midi, le comte d'Athol, après l'affreuse cérémonie du caveau familial, avait congédié, au cimetière, la noire escorte. Puis, se renfermant, seul, avec l'ensevelie, entre les quatre murs de marbre, il avait tiré sur lui la porte de fer du mausolée. — De l'encens brûlait sur un trépied, devant le cercueil, et une couronne lumineuse de lampes au chevet de la jeune défunte l'étoilait.

Lui, debout, songeur, avec l'unique sentiment d'une tendresse sans espérance, il était demeuré là, toute la journée. Sur les six heures, au crépuscule, il était sorti du lieu sacré : En refermant le sépulcre, il avait arraché de la serrure la clef d'argent, et, se haussant sur la dernière marche du seuil, il l'avait jetée doucement dans l'intérieur du tombeau. Il l'avait lancée sur les dalles intérieures par le trèfle qui surmontait le portail !... Pourquoi ceci ?... A coup sûr d'après quelque résolution mystérieuse de ne plus revenir.

Et maintenant il revoyait la chambre veuve.

La croisée, sous les vastes draperies de cachemire mauve broché d'or, était ouverte : un dernier rayon du soir illuminait, dans un cadre de bois ancien, le grand portrait de la trépassée. Le comte regarda, autour de lui, la robe jetée, la veille, sur un fauteuil; sur la cheminée, les bijoux, l'éventail à demi-fermé, les lourds flacons de parfums qu'Elle ne respirerait plus. Sur le lit de santal rouge, aux colonnes tordues, resté défait, auprès de l'oreiller où la place de la tête adorée et divine était visible encore au milieudes dentelles, il aperçut le mouchoir étoilé de gouttes de sang où

sa jeune âme avait battu de l'aile un instant; le piano ouvert, supportant une mélodie inachevée à jamais; les fleurs indiennes cueillies par elle, dans la serre, et qui se mouraient dans de vieux vases de Saxe; et, au pied du lit, sur une fourrure noire, les petites mules de velours oriental, où la devise rieuse de Véra brillait, brodée en perles : « Qui verra Véra l'aimera. » Les pieds nus de la bien-aimée y jouaient hier matin, baisés, à chaque pas, par le duvet des cygnes! — Et là, là, dans l'ombre, la pendule dont il avait brisé le ressort pour qu'elle ne sonnât plus d'autres heures.

Ainsi elle était partie!... *Où* donc?... Vivre maintenant?... Pourquoi faire?... C'était impossible, absurde.

Et le comte s'abîmait dans des pensées inconnues. Il songeait à toute l'existence passée. Six mois s'étaient écoulés depuis ce mariage. N'était-ce pas à l'étranger, au bal d'une ambassade, qu'il l'avait vue pour la première fois?... Oui. Cet instant ressuscitait devant ses yeux, très-distinct. Elle lui apparaissait là, radieuse. Ce soir-là, leurs regards s'étaient rencontrés. Ils s'étaient reconnus, intimement, de pareille nature, et devant s'aimer à jamais. Les propos décevants, les sourires qui observent, les insinuations, toutes les difficultés que suscite le monde pour retarder l'inévitable félicité de ceux qui s'appartiennent, s'étaient évanouies devant la tranquille certitude qu'ils eurent, à l'instant même, l'un de l'autre. Véra, lassée des fadeurs cérémonieuses de son entourage, était venue à lui, dès la première circonstance contrariante, simplifiant, ainsi, de haute façon, les démarches banales où se perd le temps précieux de la vie.

Oh! comme, aux premières paroles, les vaines appréciations des indifférents à leur sujet leur semblèrent une volée d'oiseaux de nuit rentrant dans les ténèbres! Quel sourire ils échangèrent! Quel ineffable embrassement!...

Cependant leur nature était des plus étranges, en vérité! C'étaient deux êtres doués de sens merveilleux, mais exclusivement terrestres. Les sensations se prolongeaient en eux avec une intensité inquiétante : ils s'y oubliaient eux-mêmes à force de les éprouver. Par contre, certaines idées, celles de l'âme, par exemple, de l'Infini, de Dieu même, étaient comme voilées à leur entendement. La foi de la plupart des vivants aux choses surnaturelles n'était pour eux qu'un sujet de vagues étonnements : lettres closes dont ils ne se préoccupaient point, n'ayant pas qualité pour condamner ou justifier. — Aussi, voyant bien que le monde leur était étranger, ils s'étaient isolés, aussitôt leur union, dans ce vieux et sombre hôtel, où l'épaisseur des jardins amortissait les bruits du dehors.

Là, les deux amants s'ensevelirent dans l'océan de ces joies languides et perverses où l'esprit se mêle à la chair mystérieuse; ils épuisèrent la violence des désirs, les frémissements et les tendresses éperdues. Ils devinrent le battement de l'être l'un de l'autre. En eux l'esprit pénétrait si bien les corps que leurs formes leur semblaient intellectuelles, et que les baisers, mailles brûlantes, les enchaînaient dans une fusion idéale. Long éblouissement! Tout à coup le charme se rompait; l'accident terrible les désunissait; leurs bras s'étaient désenlacés. Quelle ombre lui avait pris sa chère morte!... Morte! non. Est-ce que l'âme des violoncelles est emportée dans le cri d'une corde qui se brise?...

Les heures passèrent.

Il regardait, par la croisée, la nuit qui s'avançait dans les cieux : et la Nuit lui apparaissait *personnelle*, — elle lui semblait une reine marchant

avec mélancolie dans l'exil, et l'agrafe de diamant de sa tunique de deuil, Vénus, seule, brillait, au-dessus des arbres, perdue au fond de l'azur.

— C'est Véra! pensa-t-il.

A ce nom, prononcé tout bas, il tressaillit en homme qui s'éveille ; puis, se dressant dans les ténèbres, il sonna.

Un serviteur parut : c'était un vieillard vêtu de noir; il tenait une lampe, qu'il posa devant le portrait de la comtesse. Lorsqu'il se retourna, ce fut avec un frisson de superstitieuse terreur qu'il vit son maître debout et souriant comme si rien ne se fût passé :

— Raymond, dit tranquillement le comte, ce soir *nous sommes accablés de fatigue, la comtesse et moi;* tu serviras le souper vers dix heures. — A propos, nous avons résolu de nous isoler davantage, ici, dès demain. Aucun de mes serviteurs, hors toi, ne doit passer la nuit dans l'hôtel. Tu leur remettras les gages de trois années, et qu'ils se retirent. — Puis tu fermeras la barre du portail; tu allumeras les flambeaux, en bas, dans la salle à manger. Tu nous suffiras. — Nous ne recevrons personne à l'avenir.

Le vieillard tremblait et le regardait attentivement.

Le comte alluma un cigare et descendit aux jardins.

Le serviteur pensa d'abord que la douleur trop lourde, trop désespérée, avait égaré l'esprit de son maître. Il le connaissait depuis l'enfance; il comprit, à l'instant, que le heurt d'un réveil trop soudain pouvait être fatal à ce somnambule. Son devoir, d'abord, était le respect d'un tel secret.

Il baissa la tête et songea. Une complicité dévouée à ce religieux rêve?... Obéir?... Continuer de *les* servir sans tenir compte de la Mort? Projet sacré, après tout!... De quel droit réfléchissait-il?... Il sortit de la chambre, exécuta les ordres à la lettre, et, le soir même, l'insolite existence commença.

La gêne des premiers jours s'effaça vite. Raymond, par une sorte de déférence et de tendresse, s'était ingénié si bien à être *naturel,* que trois semaines ne s'étaient pas écoulées qu'il se sentit, par moments, presque dupe lui-même de sa bonne volonté. L'arrière-pensée pâlissait. Parfois, éprouvant une sorte de vertige, il eut besoin de se dire que la comtesse était positivement défunte. Il se prenait à ce jeu funèbre et oubliait à chaque instant la sèche réalité. Bientôt il lui fallut plus d'une réflexion pour se convaincre et se ressaisir. Il vit bien qu'il finirait par s'abandonner tout entier au magnétisme effrayant dont le comte pénétrait peu à peu l'atmosphère autour de lui.

D'Athol, en effet, vivait absolument dans l'inconscience de la mort de sa bien-aimée! Il ne pouvait que la trouver toujours présente, tant sa forme était mêlée à la sienne. Tantôt, sur un banc du jardin, les jours de soleil, il lisait, à haute voix, les poésies qu'elle aimait; tantôt, le soir, auprès du feu, les deux tasses de thé sur un guéridon, il causait avec l'*Illusion* souriante, assise, à ses côtés, sur l'autre fauteuil.

Les jours, les nuits, les semaines s'envolèrent. Ni l'un ni l'autre ne savait *ce* qu'ils accomplissaient. Et des phénomènes singuliers se passaient maintenant, où il devenait difficile de distinguer le point où l'imagination et la *réalité* étaient identiques. Une présence flottait dans l'air : une forme s'efforçait de transparaître, de se tramer sur l'espace devenu indéfinissable.

D'Athol vivait double, en illuminé. Un visage doux et pâle, entrevu comme l'éclair, entre deux clins d'yeux; un faible accord frappé au piano, tout à coup; — un baiser qui lui fermait la bouche au moment où il allait parler; des affinités de pensées *féminines* qui s'éveillaient en lui en réponse

à ce qu'il disait ; un dédoublement de lui-même tel, qu'il sentait, comme en un brouillard fluide, le parfum vertigineusement doux de sa bien-aimée auprès de lui, et, la nuit, entre la veille et le sommeil, des paroles entendues très-bas : tout l'avertissait. C'était une négation de la Mort élevée, enfin, à une puissance inconnue!

Une fois d'Athol la sentit et la vit si bien auprès de lui qu'il la prit dans ses bras : mais ce mouvement la dissipa.

— Enfant! murmura-t-il en souriant. Et il se rendormit comme un amant boudé par sa maîtresse rieuse et ensommeillée.

C'était à faire peur. Le jour de sa fête, il plaça, par plaisanterie, une immortelle dans le bouquet qu'il jeta sur l'oreiller de Véra.

— Puisqu'elle se croit morte!... dit-il.

Grâce à la profonde et toute-puissante volonté de M. d'Athol, qui, à force d'amour, forgeait la vie et la présence de sa femme dans l'hôtel solitaire, cette existence avait fini par devenir d'un charme sombre et persuadeur. — Raymond, lui-même, n'éprouvait aucune épouvante, s'étant graduellement habitué à ces impressions.

Une robe de velours noir, aperçue au détour d'une allée; une voix rieuse qui l'appelait dans le salon; un coup de sonnette le matin à son réveil, comme autrefois ; — tout cela lui était devenu familier : on eût dit que la morte jouait à l'invisible, comme une enfant. Elle se sentait aimée tellement! C'était bien *naturel*.

Une année s'était écoulée.

Le soir de l'Anniversaire, le comte, assis auprès du feu, dans la chambre de Véra, venait de *lui* lire un fabliau florentin : *Callimaque*. Il ferma le livre ; puis, en se versant du thé :

— *Douschka*, dit-il, te souviens-tu de la Vallée-des-Roses, des bords de la Lahn, du château des Quatre-Tours? Cette histoire te les a rappelés, n'est-ce pas?...

Il se leva et, dans la glace bleuâtre, il se vit plus pâle que d'habitude. Il prit un bracelet de perles dans une coupe et regarda les perles attentivement. Véra ne les avait-elle pas ôtées de son bras, tout à l'heure, avant de se dévêtir? Les perles étaient encore tièdes et leur orient plus adouci, comme par la chaleur de sa chair. Et l'opale de ce collier sibérien, qui aimait aussi le beau sein de Véra, jusqu'à pâlir maladivement, dans son treillis d'or, lorsque la jeune femme l'oubliait pendant quelque temps! Autrefois la comtesse aimait pour cela cette pierrerie fidèle!... Ce soir, l'opale brillait comme si elle venait d'être quittée et comme si le magnétisme exquis de la belle morte la pénétrait encore. — En reposant le collier et la pierre précieuse, le comte toucha, par hasard, le mouchoir de batiste, dont les gouttes de sang étaient humides et rouges comme des œillets sur de la neige!... Là, sur le piano, qui donc avait tourné la page finale de la mélodie d'autrefois? Et ces fleurs orientales, nouvellement cueillies, qui s'épanouissaient là, dans les vieux vases de Saxe, quelle main venait de les y placer?

La chambre semblait joyeuse et douée de vie, d'une façon plus significative et plus intense qu'à l'ordinaire. Mais rien ne pouvait surprendre le comte! Cela lui semblait tellement normal qu'il ne fit même pas attention que l'heure sonnait à cette pendule arrêtée depuis une année.

Ce soir-là, cependant, on eût dit que du fond des ténèbres la comtesse Véra s'efforçait adorablement de revenir dans cette chambre tout embaumée d'elle! Elle y avait laissé tant de sa personne! Tout ce qui avait constitué son existence l'y attirait. Son charme y flottait; les longues vio-

lences faites par la volonté passionnée de son époux devaient avoir desserré les vagues liens de l'Invisible autour d'elle!...

Elle y était *nécessitée*. Tout ce qu'elle aimait, c'était là.

Elle devait avoir envie de venir se sourire encore en cette glace mystérieuse où elle avait tant de fois admiré son visage exquisement pâle! La douce morte, là-bas, avait tressailli, certes, dans ses violettes, sous les lampes éteintes; la divine morte avait frémi, dans le caveau, toute seule, en regardant la clef d'argent jetée sur les dalles. Elle voulait s'en venir vers lui, aussi, et sa volonté se perdait dans l'idée de l'encens et de l'isolement. La Mort n'est qu'une circonstance définitive que pour ceux qui espèrent des cieux; mais la Mort, et les Cieux, et la Vie, pour elle, n'était-ce pas leur embrassement? Et le baiser solitaire de son époux attirait ses lèvres dans l'ombre. Et le son passé des mélodies, les paroles enivrées de jadis, les étoffes qui couvraient son corps et en gardaient le parfum, ces pierreries magiques qui la *voulaient* dans leur obscure sympathie, — et surtout l'immense et absolue impression de sa présence, opinion partagée à la fin par les choses elles-mêmes, tout l'appelait là, l'attirait là depuis si longtemps, et si insensiblement, que, guérie enfin de la dormante Mort, il ne manquait plus qu'*Elle seule!*

Ah! les Idées sont des êtres vivants!... — Le comte avait creusé dans l'air la forme de son amour, et il fallait bien que ce vide fût comblé par le seul être qui lui était homogène, autrement l'Univers aurait croulé! L'impression passa, en ce moment, définitive, simple, absolue, qu'*Elle devait être là, dans la chambre!* Il en était aussi tranquillement certain que de sa propre existence, et toutes les choses autour de lui étaient saturées de cette conviction. On l'y voyait! Et, *comme il ne manquait plus que Véra elle-même*, tangible, extérieure, il fallut bien qu'elle s'y trouvât et que le grand Songe de la vie et de la mort entr'ouvrît, un moment, ses portes infinies! Un frais éclat de rire, musical, éclaira de sa joie le lit nuptial; le comte se détourna. Et là, devant ses yeux, faite de volonté et de souvenir, accoudée, fluide, sur l'oreiller de dentelles, sa main soutenant ses cheveux noirs, sa bouche délicieusement entr'ouverte en un sourire tout emparadisé de voluptés, belle *à en mourir*, enfin, la comtesse Véra le regardait, un peu endormie encore.

— Roger!... dit-elle d'une voix lointaine.

Il vint auprès d'elle. Leurs lèvres s'unirent dans une joie divine, — oublieuse, — immortelle!...

Et ils s'aperçurent, ALORS, qu'ils n'étaient, réellement, qu'*un seul être*.

Les heures effleurèrent d'un vol étranger cette extase où se mêlaient pour la première fois la terre et le ciel.

Tout à coup, le comte d'Athol tressaillit, comme frappé d'un brusque souvenir.

— Ah! maintenant, je me rappelle!... dit-il. Qu'ai-je donc?... Mais tu es morte?...

A l'instant même, à cette parole, le pâle petit jour du matin — d'un matin banal, grisâtre et pluvieux — filtra dans la chambre par les interstices des rideaux. Les bougies blémirent et s'éteignirent, laissant fumer âcrement leurs mèches rouges; le feu disparut sous une couche de cendres tièdes; les fleurs se fanèrent et se desséchèrent en quelques moments; le balancier de la pendule reprit graduellement son immobilité. La *certitude* de tous les objets s'envola subitement. Et, s'effaçant entre les bras désespérés, qui voulaient en vain l'étreindre encore, l'ardente et blanche vision rentra dans l'air, et s'y perdit. Un faible soupir d'adieu, distinct, lointain,

parvint faiblement jusqu'à l'âme de Roger. Le veuf se dressa; il venait de s'apercevoir qu'il était seul.

Son rêve venait de se dissoudre d'un seul coup; il avait brisé le magnétique fil de sa trame radieuse, avec une seule parole.

Comme ces larmes de verre, agrégées illogiquement, mais cependant si solides qu'un coup de maillet sur leur partie épaisse ne les briserait pas, et qui tombent en une subite et impalpable poussière si l'on en casse l'extrémité plus fine que la pointe d'une aiguille, tout était évanoui.

— Oh! murmura-t-il, c'est donc fini!... Perdue!... Elle est toute seule! Quelle est la route, maintenant, pour parvenir jusqu'à toi? Indique-moi le chemin qui peut me conduire vers toi!...

Soudain, comme une réponse, un objet brillant tomba du lit nuptial, sur la noire fourrure, avec un bruit métallique : un rayon de l'affreux jour terrestre l'éclaira!... L'Abandonné se baissa, le saisit, et un sourire sublime illumina son visage en reconnaissant cet objet : c'était la clef du tombeau.

Villiers de l'Isle-Adam

SIMILITUDES

Et se trémoussant sur ses jambes cagneuses, sur ses jambes emmaillotées de tricots mi-partie rouges, mi-partie jaunes, le Nain évasa en un large rire sa bouche cruellement ravie, & soulevant les tentures me montra du doigt les étranges beautés qui se pressaient derrière le rideau & s'avançaient vers moi, les unes à la suite des autres.

Ce furent d'abord des tiédeurs vagues, des vapeurs mourantes d'héliotrope & d'iris, de verveine & de réséda qui me pénétrèrent avec ce charme si bizarrement plaintif des ciels nébuleux d'automne, des blancheurs phosphoriques de lunes dans leur plein & des femmes semblables à celles que Hamon a peintes dans son « triste rivage »; des figures indécises, aux contours flottants, aux cheveux d'un blond de cendre, au teint rosé bleuâtre des hortensias, aux jupes irisées de lueurs qui s'effacent, s'avancèrent, tout embaumées, & se fondirent dans ces teintes dolentes des vieilles soies, dans ces relents apaisés et comme assoupis des vieilles poudres enfermées, durant de longues années, loin du jour, dans les tiroirs de commodes à ventre.

Puis la vision s'envola & une odeur fine de bergamote & de frangipane, de moss roses & de chypre, de maréchale & de foin, qui traînait, ça & là, mettant comme une de ces touches sensuelles de Fragonard, un papillottage de rose dans ce concert de fadeurs exquises, jaillit, pimpante, énamourée, cheveux poudrés de neige, yeux caressants & lutins, grands falbalas couleur d'azur & de fleur de pêcher, puis s'effaça peu à peu & s'évanouit complétement.

A la maréchale, au foin, à l'héliotrope, à l'iris, à toute cette palette de nuances lascives ou calmées, succédèrent des tons plus vifs, des

couleurs enhardies, des odeurs fortes : le santal, le havane, le magnolia, les parfums des créoles & des noires. Après les fluides légers, les glacis vaporeux, les senteurs caressantes & ensommeillées, après les roses faibles, les bleus mourants, les surjets de couleurs, les réveillons des tropiques, crièrent bêtement les rabâcheries vulgaires : lourdeur des ocres, pesanteur des gros verts, épaisseur des bruns, tristesse des gris, bleuissement noir des ardoises ; & de lourds effluves de seringat, de jacinthe, de portugal, rirent de toute leur face béatement radieuse, de toute leur face de beautés banales, aux cheveux noirs & pommadés, aux joues laquées de rouge et rechampies de talc, aux jupes tombant sans grâce le long de corps veules & gras.

Puis vinrent des apparitions spectrales, des enfantements de cauchemars, des hantises d'hallucination, se détachant sur des fonds tempêtueux, sur des fonds de vert-de-gris sulfuré, nageant dans des brumes de pistache, dans des bleus de phosphore, des beautés affolées & mornes, trempant leurs appâts étranges dans la sourde tristesse des violets, dans l'amertume brûlante des orangés, des femmes d'Edgard Poë & de Baudelaire, des poses tourmentées, des lèvres cruellement saignantes, des yeux battus par d'ardentes nostalgies, agrandis par des joies surhumaines, des Gorgones, des Titanides, des femmes extra-terrestres, laissant couler de leurs jupes fastueuses des parfums innommés, des souffles d'alanguissement & de fureur qui serrent les tempes & déroutent & culbutent la raison mieux que la vapeur des chanvres, des figures du grand maître moderne, d'Eugène Delacroix.

Ces évocations d'un autre monde, ces embrasements sauvages, ces tonalités crépusculaires, ces émanations surexcitées, disparurent à leur tour, & un hallali de couleurs éclata, prestigieux, inouï. Un ruissellement d'étincelles de pourpre, une fanfare de senteurs décuplées & portées à leur densité suprême, une marche triomphale, un éblouissement d'apothéose parurent dans le cadre de la porte, & des déesses, étalant sur leurs jupes somptueuses toute la fougue, toute la magnificence, toute l'exaltation des rouges, depuis le sang carminé des laques jusqu'aux flambes du capucine, jusqu'aux splendeurs glorieuses des saturnes & des cinabres, tout le faste, tout le rutilement, tout l'éclat des jaunes, depuis les chrômes pâlis jusqu'aux gommes-cutte, aux jaunes de mars, aux ocres d'or, aux cadmium, s'avancèrent, chairs purpurines & débordées, crinières rousses & sablées de poudre d'or, lèvres voraces, yeux en braises, soufflant des haleines furieuses de patchouli & d'ambre, de musc & d'opoponax, des haleines terrifiantes, des lourdeurs de serres chaudes, des allégro, des cris, des autodafé, des fournaises de rouge & de jaune, des incendies de couleurs & de parfums.

Et le Nain ricanait, bubulant, roulant ses yeux jaunes & ronds, sifflant entre ses dents mal distribuées : « as-tu compris les similitudes, les vraies similitudes des parfums & des couleurs ? tiens, regarde main-

tenant. » Et les draperies s'envolèrent à son geste. Les couleurs primordiales, le jaune, le rouge, le bleu; les parfums, pères des odeurs composées, le musc tonkin, la tubéreuse, l'ambre; parurent & s'unirent devant moi en un long baiser. A mesure que les lèvres se touchaient, les tons faiblissaient, les senteurs se mouraient; comme le phénix qui renaît de ses cendres, ils allaient revivre sous une autre forme, sous la forme des teintes dérivées des parfums originaires. Au rouge & au jaune succéda l'orangé, au jaune & au bleu, le vert, au rose & au bleu, le violet, les non-couleurs même, le noir, le blanc, parurent à leur tour & de leurs bras enlacés tomba lourdement la couleur grise, une grosse pitaude qu'un baiser rapide du bleu dégrossit & affina en une Cydalise rêveuse; la teinte de gris-perle.

Et de même que les tons se fondaient & renaissaient différents, les essences se mêlèrent perdant leur origine propre, se transformant, suivant la vivacité ou la langueur des caresses en des descendances multiples ou rares: maréchale, à base de musc, d'ambre, de tubéreuse, de cassie, jasmin & d'orange, frangipane extraite de la bergamote & de la vanille, du safran & des baumes de musc & d'ambre, jockey-club issu de l'accouplement de la tubéreuse & de l'orange, de la mousseline & de l'iris, de la lavande & du miel.

Et d'autres... d'autres... nuances du lilas & du souffre, du saumon & des bruns pâle, des cinabres & des cobalts verts, d'autres... d'autres... le bouquet, la mousseline, le nard, éclataient & fumaient à l'infini, claires, foncées, subtiles, lourdes.

Je me réveillai — plus rien. — Seule, au pied de mon lit, Icarée, ma chatte, avait relevé son cuissot de droite & léchait avec sa langue de rose, sa robe de poils roux.

J.-K. Huysmans

LE VIOLON D'AMOUR

Mon cœur est un violon
Sur lequel ton archet joue,
Et qui vibre tout du long,
Appuyé contre ta joue.

Tantôt l'air est vif et gai
Comme un refrain de folie,
Tantôt le son fatigué
Traîne avec mélancolie.

C'est la chanson des baisers
Qui d'abord court, saute et danse,
Puis en rhythmes apaisés
S'endort sur une cadence.

C'est la chanson des seins blancs
Qui s'enflent comme des vagues,
Puis qui se calment, tremblants
Comme un lac aux frissons vagues.

C'est la chanson de ton corps
Qui fait chanter ses caresses,
Puis s'éteint dans des accords
De langoureuses paresses.

C'est la chanson qui rend fou.
Rends-moi fou, ça te regarde.
Mais si tu fais trop joujou
Sur le violon, prends garde!

Prends garde! l'âme est debout;
Les quatre cordes, tordues
Sur les clefs tout près du bout,
Jusqu'à casser sont tendues.

Et pourtant, ô fol archet,
Sur ces cordes tu gambilles
Comme ce clown qui marchait
En dansant sur des coquilles.

Tu vas, tu les prends d'assaut,
Et tu mords leur nerf qui vibre,
Et tu bondis, et d'un saut
Tu leur fais grincer la fibre;

Et, pleurant à pleine voix,
Pour si peu que tu le veuilles,
Les cordes, l'âme et le bois,
Tremblent ainsi que des feuilles.

A force de t'amuser
En caprices trop agiles,
Tu finiras par user
Les pauvres cordes fragiles.

Rompu, comme un vieux tremplin,
Déjà le bois perd sa force,
Et sur l'âme qui se plaint
Il se fend comme une écorce.

Un jour, sous un dernier coup,
La merveilleuse machine
Entre tes doigts et ton cou,
Laissant craquer son échine,

Dans un tradéridéra
Ou quelque autre galipète
L'instrument éclatera
Comme une bulle qui pète.

Prends garde! le bois méchant
Entrera dans ta main douce;
Les cordes en se lâchant
Te cingleront la frimousse.

Alors l'archet, mais en vain,
Regrettera ses folies.
Car du violon divin
Et des cordes abolies

Il ne te restera plus
Qu'un trait bleu sur ta peau mate,
Des repentirs superflus,
Et puis du sang sur la patte.

Jean Richepin

L'OEUVRE POÉTIQUE D'EDGAR POE (*)

I

La Vallée de l'Inquiétude

Autrefois souriait un val silencieux que son monde n'habitait pas : eux étaient allés en guerre, confiant aux doux yeux des étoiles, la nuit, de veiller des hautes tours de l'azur sur les fleurs, au milieu de qui, tout le jour, le soleil vermeil demeurait paresseusement.

(*) L'œuvre poétique d'Edgar Poë n'a jamais été traduite en son entier. Les trois poëmes que nous publions aujourd'hui sont traduits pour la première fois.

Maintenant tout visiteur confessera l'instabilité de la triste vallée. Il n'y a rien d'immobile — rien sauf les airs qui accablent la magique solitude. Ah! aucun vent ne trouble ces arbres qui palpitent comme les mers glacées autour des brumeuses Hébrides! Ah! aucun vent ne pousse ces nuages qui frémissent par les cieux inquiets, avec malaise, du matin au soir, au-dessus des violettes qui sont là par des myriades de types de l'œil humain — au dessus des lys qui ondulent et pleurent sur une tombe sans nom. Ils ondulent : — de leurs odorants sommets d'éternelles rosées tombent par gouttes. Ils pleurent : de leurs délicates tiges des pérennelles larmes descendent en pierreries.

II

La Cité en la Mer

Là! la Mort s'est élevée un trône, dans une étrange cité gîsant seule en l'obscur Ouest; où les bons et les mauvais, les pires et les meilleurs s'en sont allés au repos éternel. Chapelles et palais et tours (par le temps rongées, des tours qui ne tremblent pas!) ne ressemblent à rien qui soit chez nous. A l'entour, par le soulèvement du vent oubliées, en la résignation sous les cieux les mélancoliques eaux gîsent.

Nul rayon du ciel sacré ne provient, sur les longues heures de nuit de cette ville; mais une clarté sortie de la mer livide inonde les tours en silence — luit sur les faîtes au loin et de soi — sur les dômes, sur les résidences royales — sur les temples — sur des murs comme à Babylone — sur la désuétude ombragée de vieux bosquets d'ifs sculptés et de fleurs de pierre — sur mainte et mainte merveilleuse chapelle dont les frises contournées enlacent avec les violes la violette et la vigne. Avec résignation sous les cieux les mélancoliques eaux gîsent. Tant se confondent ombres et tourelles, que tout semble suspendu dans l'air : tandis que d'une fière tour de la ville la Mort plonge, gigantesque, le regard.

Là, des temples ouverts et des tombes béantes baîllent au niveau des lumineuses vagues; mais ni la richesse qui gît en l'œil de diamant de chaque idole, ni les morts gaîment parés de joyaux ne tentent les eaux hors de leur lit, car aucune lame ne s'enroule, hélas! le long de cette solitude de verre — aucun gonflement ne raconte qu'il peut être des vents sur quelque mer plus heureuse du loin — aucune houle ne suggère que des vents ont été sur des mers d'une moins hideuse sérénité.

Mais voici! un branle est dans l'air : la vague — il y a mouvement. Comme si les tours avaient repoussé, en sombrant doucement, l'onde morne — comme si les faîtes avaient alors faiblement fait le vide dans les cieux figés. Les vagues ont à présent une lueur plus rouge, les heures respirent sourdes et faibles — et quand, parmi des gémissements autres que de la terre — très-bas — très-bas — cette

ville hors d'ici s'établira, l'Enfer, se levant de mille trônes, lui rendra hommage.

III

La Dormeuse

A minuit, au mois de Juin, je suis sous la lune mystique : une vapeur opiacée, obscure, humide, s'exhale hors de son contour d'or et, doucement se distillant, goutte à goutte, sur le tranquille sommet de la montagne, glisse, avec assoupissement et musique, parmi l'universelle vallée. Le romarin salue la tombe, le lys flotte sur la vague ; enveloppant de brume son sein, la ruine se tasse dans le repos : comparable au Léthé, voyez! le lac semble goûter un sommeil conscient et, pour le monde, ne s'éveillerait. Toute Beauté dort : et repose, sa croisée ouverte au ciel, Irène, avec ses Destinées!

Oh! dame brillante, vraiment est-ce bien, cette fenêtre ouverte à la nuit? Les airs folâtres se laissent choir du haut de l'arbre rieusement par la persienne ; les airs incorporels, troupe magique, voltigent au dedans et au dehors de la chambre, et agitent les rideaux du baldaquin si brusquement — si terriblement — au-dessus des closes paupières frangées sous qui ton âme en le somme gît cachée, que, le long du plancher et au bas du mur, comme des fantômes s'élève et descend l'ombre. Oh! dame aimée, n'as-tu pas peur? Pourquoi ou à quoi rêves-tu maintenant ici? Sûr, tu es venue de par les mers du loin, merveille pour les arbres de ces jardins! Étrange est ta pâleur! étrange est ta toilette! étrange par dessus tout ta longueur de cheveux, et tout ce solennel silence!

La dame dort! oh! puisse son sommeil, qui est durable, de même être profond. Le Ciel la tienne en sa garde sacrée! La salle changée en une plus sainte, ce lit en un plus mélancolique, je prie Dieu qu'elle gîse à jamais sans que s'ouvre son œil, pendant qu'iront les fantômes aux plis obscurs.

Mon amour, elle dort! oh! puisse son sommeil, comme il est continu, de même être profond. Que doucement autour d'elle rampent les vers! Loin dans la forêt, obscure et vieille, que s'ouvre pour elle quelque haut caveau — quelque caveau qui souvent a fermé les noires ailes de ses panneaux oscillants, triomphal, sur les tentures armoriées des funérailles de sa grande famille — quelque sépulcre, écarté, solitaire, contre le portail duquel elle a lancé, dans sa jeunesse, mainte pierre oisive — quelque tombe hors de la porte retentissante de laquelle elle ne fera plus sortir jamais d'écho, frissonnante de penser, pauvre enfant de péché! que c'étaient les morts qui gémissaient à l'intérieur.

Trad. *Stéphane Mallarmé*

LES ABEILLES

« Ailes d'or et flèches de flamme ! »
VICTOR HUGO (*Les Châtiments*).

Tous les ans, le mois de juillet voit s'accomplir un grand événement. Le *Tout-Paris* des premières s'amasse dans une petite salle de spectacle, pour entendre réciter par de jeunes garçons et de timides demoiselles « quelques morceaux de nos meilleurs auteurs. » On commence de bonne heure ; les spectateurs, qui savent bien qu'ils ne viennent pas là pour s'amuser, emportent généralement avec eux leur *vade mecum*, soit par exemple un tome des Œuvres complètes de M. Clairville, s'ils aiment les lectures sérieuses ; quelques-uns s'endorment, plus sages. Quand sonne l'heure impatiemment attendue, on voit arriver des gens illustres et bien mis qui s'assoient en silence.

Alors entre en scène un comédien imberbe et vêtu de noir qui se met à réciter la scène fameuse de *L'Honneur et l'Argent*, où le bon jeune homme vend définitivement son piano et hurle des vers sur l'ingratitude au milieu d'une soirée dansante. La mère du concurrent, dissimulée au fond d'une loge, éclate en applaudissements et darde un œil inquiet sur les personnages illustres qui font semblant de mettre leurs montres à l'heure pour mieux feindre l'indifférence. Vient ensuite une demoiselle blonde, tremblottante comme un nénuphar, qui déclame *l'Aventurière* ; une autre lui succède qui fait à peu près la même chose......., et ainsi de suite pendant plusieurs heures. Après quoi les messieurs bien mis décernent des récompenses. Il y a des pleurs et des grincements de dents, et, à la sortie, on entend des dames âgées dire à leurs filles : « J'étais sûre que le jury te ferait *une crasse.* »

Puis tout rentre dans l'ordre pendant une année.

Cette cérémonie excite en moi si peu d'enthousiasme que, généralement, j'ai soin de quitter Paris le jour où elle a lieu. Mais moi je suis un malheureux dont la bouche est pleine de blasphèmes et qui n'a jamais pu causer avec une dame sans se faire dire au bout de cinq minutes : « Taisez-vous ! vous n'avez pas de religion ! » Ce n'est donc pas dans le but d'exhaler une mauvaise humeur toute personnelle que je parle ici des concours annuels du Conservatoire. Je suis heureux au contraire de saisir ce prétexte pour consacrer cette page aux comédiens et leur jeter en passant quelques fleurs.



O débutants, mes camarades, dites-moi quelle est votre chimère ? N'avez-vous pas rêvé de lauriers ? Parmi vous il en est plus d'un, n'est-il pas vrai ? qui s'est écrié, quelque soir, en frappant du poing sur son livre : « Moi aussi, je ressusciterai les nobles fils des poètes, tous ces héros blessés au cœur, dont les noms traversent les âges : Oreste, Faust, Hamlet, Don Juan!.... Je prêterai mon corps à ces grands fantômes ; ils parleront par ma voix ; les larmes que je verserai seront les leurs, et les amants de toute poésie me jetteront des couronnes et me por-

teront en triomphe en poussant de longs cris de joie! Par moi vivront les plus grands rêves..... » Ah certes! s'il est un destin glorieux, c'est celui d'un comédien, que le génie a baisé au front! Il meurt tout entier, dit-on; soit! mais il a vécu mille fois. Chaque jour il a pu boire à longs traits l'oubli de sa propre existence et goûter une joie dont les autres hommes sont si amèrement sevrés! Son nom survit fraternellement accouplé à celui de quelque grand créateur et les générations se transmettent précieusement le souvenir de son génie!

Les siècles passent, il est encore le bienvenu dans Elseneur, et l'on perçoit toujours, en prêtant l'oreille, l''écho magique des bravos qui l'ont sacré!

Lekain, Garrick, Talma, Bocage, Frédérick, Rouvière! quel bruit de gloire il semble entendre quand on prononce tout haut ces noms!

L'ambition d'égaler un de ces morts, si jeunes d'immortalité, suffit à griser une âme de vingt ans, et bien des jeunes gens s'envolent, comme Icare, sans avoir consulté leurs ailes, vers le ciel inaccessible où brillent ces radieuses étoiles.



Mais, hélas! que de chutes douloureuses!

La vie de triomphes, qu'on espérait, est remplacée par une existence hideusement féconde en déboires. Tel qui se voyait, dans l'avenir, vêtu du pourpoint de Roméo, au pied du balcon baigné de lune d'où Juliette parle à la nuit, n'incarnera jamais que de parfaits ingénieurs, *bons fils* et décorés de plusieurs ordres; les concetti délicieux que Shakespeare met dans la bouche de ses amants seront remplacés par les alexandrins à rimes plates de François Ponsard, que dis-je? de M. Ernest Legouvé, que dis-je encore? de M. Camille Doucet, peut-être, ô destin! Il faudra mettre un habit noir et s'étrangler dans une cravate blanche pour jouer, non pas des amoureux, mais *des prétendus*, semblables à ceux qu'a créés le cerveau fécond jusqu'au crime d'Eugène Scribe, « aux grâces odieux »!

Cette jeune fille dont les lèvres murmurent aujourd'hui avec tant d'amoureuse nonchalance les phrases précieuses qu'a ciselées Marivaux, remportera son plus grand succès dans une reprise, hélas! inévitable de *Geneviève ou La Jalousie paternelle.*

Voilez-vous, ô chastes muses! Que de jolies bouches seront fermées par la mort, qui n'auront jamais proféré que des vers dans le genre de celui-ci :

« O père de famille! ô poète! je t'aime! »

Je cite celui-là parce qu'il est plus beau que les autres et parce que M. Théodore de Banville a manqué de mourir pour l'avoir entendu sans y être suffisamment préparé; mais il y en a de moins heureux encore, j'en donne ma parole d'honneur!

Tel est l'avenir qui attend les débutants d'hier, tous ces jeunes gens pleins de bonne volonté et d'enthousiasme, dont plusieurs deviendraient des comédiens hors ligne, si les œuvres hors ligne étaient moins rares!



Disons plutôt : « si les directeurs de nos théâtres n'étaient pas tous au point de vue de l'intelligence, très-inférieurs aux épiciers de province. » Tant que nous ne verrons pas à la tête d'une scène importante un artiste véritable, on ne jouera que des pauvretés, on n'entendra que des comédiens médiocres, et il n'y aura point d'art dramatique. Actuellement nos spectacles nous ridiculisent ou nous déshonorent. Il est grand temps d'aviser, si l'on ne veut pas supprimer pour toujours la joie la plus noble que puisse goûter encore une société civilisée !

Henry Laujol

L'AVEU

Assise en son fauteuil sculpté, la reine Alix
Epluche, avec langueur, des fraises. Ses doigts frêles,
Chargés de bagues d'or, pâles comme des lys,
Vont et viennent faisant jaillir des étincelles.

Elle dépose, au fond d'une aiguière d'argent,
Chaque pulpe arrachée à sa cupule verte;
Parfois, les yeux rêveurs, comme en n'y pas songeant,
Elle en porte quelqu'une à sa bouche entr'ouverte,

Puis elle épluche encor. Sur le moëlleux tapis,
A ses pieds, le museau rose entre les deux pattes,
Un svelte lévrier allonge son dos gris;
Derrière elle, et jouant avec ses grandes nattes,

Un blond page, en pourpoint de brocart, si mignon,
Si beau, qu'on le prendrait presque pour une femme,
Rouge et tremblant de peur qu'on lui réponde : Non,
Ose enfin murmurer le secret de son âme :

« Avant que de partir pour jusques à demain,
» Madame, permettez, de grâce, que je baise
» Ce fruit plein de senteur que touche votre main;
» Car votre bouche est rouge ainsi que cette fraise. »

Raoul Gineste

LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 30 *juillet.* — Courses à Vichy. Courses à Nancy. Courses au Vésinet. Ce qu'il y a de charmant dans les courses, c'est les noms des chevaux; « Moudaine » est parisien; « Pensacola » a une bonne allure italienne, et je ne sais rien de plus olympique que « Parthénise. » Les sportmen sont fantaisistes à leur façon. — Nous n'avons pas entendu dire que personne se soit rompu les os.

Lundi 31 *juillet.* — Au Gymnase, *la Crise de M. Thomassin*, comédie en trois actes de M. Verconsin, obtient une assez jolie réussite d'été. On ne rit pas, de peur des secousses qui exagèreraient la chaleur, mais on sourit, modérément. — Quant à la pièce, c'est un joli vaudeville en quatre scènes, dont on a fait une assez plate comédie en trois actes.

Mardi 1er *août.* — Visite à l'Exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie. Il y a là bien des choses qui appartiennent à l'industrie, et quelques-unes qui appartiennent à l'art. Parlons de celles-ci. Un statuaire humoristique expose des terres glaises où abonde l'originalité : des Pierrots qui entrent au bal, d'autres qui en sortent. Ce qui est plus neuf encore, c'est un *Retour de la Campagne* d'un réalisme saisissant : le mari portant tout, y compris le fils de la maison, et l'ombrelle, et le panier aux provisions, tandis que la dame fait des agaceries aux passants. — Les bronzes d'art sont nombreux et choisis. Une fort belle *Sainte Famille* de la maison Casciani et Nau; mais, à côté, que de figures béates et niaises de bonnes vierges destinées à Lourdes et à Paray-le-Monial! Plus loin, voici l'étalage des poupées vertes, bleues, roses, des mariées ayant des perles pour regards, et des fleurs d'oranger immenses! — A l'exposition Jeukens, un éléphant superbe d'allure, avec ses dents d'ivoire *en or;* mais il porte sur le dos une pendule jaune..... O industrie! — Plus loin, un kiosque où scintillent aigrettes et colliers de diamants. Les diamants sont surtout jolis sur les belles épaules, les beaux bras et les beaux fronts. C'est un peu comme les toilettes brunes, roses et bleues du voisin. Comme les femmes s'habillent d'une façon charmante! L'art appliqué à la femme! — Beaucoup d'autres bronzes, mais rien de bien saillant. — Aux terre-cuite : une cheminée d'un beau style pur, qui procure à l'œil la sensation exacte de la pierre; c'est moins agréable que la terre-cuite rouge, où nous voyons les inévitables Vénus et les jeunes filles qui entrent au bain. Nous avons remarqué aussi des imitations de vases étrusques, très-délicates. — Les faïences sont nombreuses : Bezcat nous montre une exposition vert-bouteille qui a un cachet tout particulier. Admirez surtout les magnifiques vases à deux anses, de forme antique, ornés d'un effet de neige qui éclate sur le vert sombre. — L'orfèvrerie a Christophle et son groupe immense, qui décore le milieu du palais. Signalons également, en relief sur un plat, une fort jolie femme à la chair argentée, vêtue d'une robe dorée à longs plis. — Les émaux d'art nous offrent un coffret remarquable, reproduction de deux œuvres du seizième siècle, réunies en une seule; l'une de Giovanno Bolognèse, l'autre de Valerio de Vicensa. La première fut offerte à François Ier par le pape Clément VII. La reproduction, du reste, a son mérite à elle; c'est œuvre d'artiste. — Les tapisseries sont belles, et plus belles encore quand on songe à l'horrible travail de patience qu'elles réclament, et que des ouvriers montrent au public par leur propre exemple. — Il faut partir. — Nous jetons un coup d'œil près de la sortie, et apercevons, par l'entrebaillement d'une porte, une classe avec chaire de pion, bancs d'élèves et pupitres. Où diable l'art trouvera-t-il son compte? Il n'y manque absolument que le bonnet d'âne.

Mercredi 2 *août.* — La nouvelle se confirme : il y a eu, avant-hier, une première représentation à l'Ambigu-Comique. Cela était si incroyable, que nous n'y avions pas cru! Courons à l'Ambigu-Comique. — Fait plus extraordinaire encore : la pièce est amusante, et l'on rit dans la salle presque autant que si l'on jouait encore *Spartacus!*

Jeudi 3 *août.* — Deux balles échangées entre deux hommes politiques.

Vendredi 4 *août.* — Nous recevons un poème provençal, *lou Carbonnié,* de M. Félix Gras. Il en sera rendu compte.

Samedi 5 *août.* — On donne comme certain que M. Carvalho prend aujourd'hui même la direction de l'Opéra-Comique. Nous félicitons cordialement les compositeurs de musique! Ils avaient déjà M. Vizentini, un véritable artiste, à la tête du Théâtre-Lyrique; M. Carvalho, dont on connaît l'intelligente bienveillance et l'habileté, leur est donné par surcroît! — Ah! musiciens, musiciens, vous allez avoir deux théâtres, vous!

Jean Prouvaire

Erratum. — Dans la poésie de M. Léon Dierx (livraison du 30 juillet), au lieu de :

Le mépris nous *déchire* et l'oubli vient, qui venge!

Lisez :

Le mépris nous délivre, et l'oubli vient, qui venge!

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Sixième livraison

Sommaire du 13 Août 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef:

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore DE BANVILLE, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, Jules CLARETIE, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE, Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GÉRIN, Raoul GINESTE, Edmond DE GONCOURT, Léon HENNIQUE, Jose Maria DE HEREDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS, Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PÉRADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, ALGERNON Charles SWINBURNE, Gilbert-Augustin THIERRY, Léon VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Emile ZOLA.

PRIX DE LA LIVRAISON : 50 CENT.

ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
Paris.	12 fr.	24 fr.
Départements.	15	30
Pays d'Europe.	18	35
Amérique, Asie, Afrique.	20	40

Les abonnements partent du premier dimanche de chaque mois

Les abonnés reçoivent gratuitement la première partie de

L'ASSOMMOIR

On s'abonne, en adressant un mandat-poste, à M. Georges GODDE, gérant de la Revue.

AUX BUREAUX DU JOURNAL

2, rue de Châteaudun, 2

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE

AVIS IMPORTANT

Les abonnés de la première série, dont l'abonnement est expiré, sont priés de le renouveler avant samedi prochain, s'ils veulent ne pas éprouver de retard dans la réception de la Revue.

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

II. — *Suite.*

Le lendemain, Gervaise tourna dans la boutique, très-malheureuse, incapable de repasser un mouchoir: elle avait le besoin de voir Goujet, de lui expliquer comment Lantier la tenait contre le mur. Mais, depuis qu'Etienne était à Lille, elle n'osait plus entrer à la forge, où Bec-salé, dit Boit-sans-soif, l'accueillait avec des rires sournois. Pourtant, l'après-midi, cédant à son envie, elle prit un panier vide, elle partit sous le prétexte d'aller prendre des jupons chez sa pratique de la rue des Portes-Blanches. Puis, quand elle fut rue Marcadet, devant la fabrique de boulons, elle se promena à petits pas, comptant sur une bonne rencontre. Sans doute, de son côté, Goujet devait l'attendre, car elle n'était pas là depuis cinq minutes, qu'il sortit comme par hasard.

— Tiens ! vous êtes en course, dit-il en souriant faiblement; vous rentrez chez vous...

Il disait ça pour parler. Gervaise tournait justement le dos à la rue des Poissonniers, et ils continuèrent à monter vers Montmartre, côte à côte, sans se donner le bras, sans échanger un mot. Ils devaient avoir la seule idée de s'éloigner un peu de la fabrique, pour ne pas paraître se donner des rendez-vous devant la porte. La tête basse, ils suivaient la chaussée défoncée, au milieu du ronflement des usines. Puis, à deux cents pas, naturellement, comme s'ils avaient connu l'endroit, ils tournèrent à gauche, toujours silencieux, et s'engagèrent dans un terrain vague. C'était, entre une scierie mécanique et une manufacture de boutons, une bande de prairie restée verte, avec des plaques jaunes d'herbes grillée ; une chèvre attachée à un piquet tournait en bêlant ; au fond, un arbre mort s'émiettait au grand soleil.

— Vrai, murmura Gervaise, on se croirait à la campagne.

Ils allèrent s'asseoir sous l'arbre mort. La blanchisseuse mit son panier à ses pieds. En face d'eux, la butte Montmartre étageait ses rangées de hautes maisons jaunes et grises, dans des touffes de maigre verdure ; et, quand ils renversaient la tête davantage, ils apercevaient le large ciel d'une pureté ardente sur la ville, traversé au nord par un vol de petits nua-

ges blancs. Mais la vive lumière les éblouissait, ils regardaient au ras de l'horizon plat les lointains crayeux des faubourgs, ils suivaient surtout la respiration du mince tuyau de la scierie mécanique, qui soufflait des jets de vapeur, d'une haleine haletante et lourde. Ces gros soupirs semblaient soulager leur poitrine oppressée.

— Oui, reprit Gervaise embarrassée par leur silence, je me trouvais en course, j'étais venue...

Après avoir tant souhaité une explication, tout d'un coup elle n'osait plus parler. Elle était prise d'une grande honte. Et elle sentait bien cependant qu'ils étaient venus là d'eux-mêmes, pour causer de ça: même ils en causaient, sans avoir besoin de prononcer une parole. L'affaire de la veille restait entre eux comme un poids qui les gênait.

Alors, prise d'une tristesse atroce, les larmes aux yeux, elle raconta l'agonie de madame Bijard, sa laveuse, morte le matin, après d'épouvantables douleurs.

— Ça venait d'un coup de pied que lui avait allongé Bijard, disait-elle d'une voix douce et monotone. Le ventre a enflé. Sans doute, il lui avait cassé quelque chose à l'intérieur. Mon Dieu! en trois jours, elle a été tortillée... Ah! il y a, aux galères, des gredins qui n'en ont pas tant fait. Mais la justice aurait trop à faire, si elle s'occupait des femmes crevées par leurs maris. Un coup de pied de plus ou de moins, n'est-ce pas? ça ne compte pas, quand on en reçoit tous les jours. D'autant plus que la pauvre femme voulait sauver son homme de l'échafaud, expliquait qu'elle s'était abîmé le ventre en tombant sur un baquet... Elle a hurlé toute la nuit, avant de passer.

Le forgeron se taisait, arrachait des herbes dans ses poings crispés.

— Il n'y a pas quinze jours, continua Gervaise, elle avait sevré son dernier, le petit Jules; et c'est encore une chance, car l'enfant ne pâtira pas... N'importe, voilà cette gamine de Lalie chargée de deux mioches. Elle n'a pas huit ans, mais elle est sérieuse et raisonnable comme une vraie mère. Avec ça, son père la roue de coups. Vrai, on rencontre des êtres qui sont nés pour souffrir.

Goujet la regarda et dit brusquement, les lèvres tremblantes :

— Vous m'avez fait de la peine, hier, oh! oui, beaucoup de peine...

Gervaise, pâlissant, avait joint les mains... Mais lui, continuait :

— Je sais bien, ça devait arriver... Seulement, vous auriez dû vous confier à moi, m'avouer ce qu'il en était, pour ne pas me laisser dans des idées...

Il ne put achever. Elle s'était levée, en comprenant que Goujet la croyait remise avec Lantier, comme le quartier l'affirmait. Et, les bras tendus, elle cria :

— Non, non, je vous jure... Il me poussait, il allait m'embrasser, c'est vrai; mais sa figure n'a pas même touché la mienne, et c'était la première fois qu'il essayait... Oh! tenez, sur ma vie, sur celle de mes enfants, sur tout ce que j'ai de plus sacré!...

Cependant, le forgeron hochait la tête. Il se méfiait, parce que les femmes disent toujours non. Gervaise alors devint très-grave, reprit lentement :

— Vous me connaissez, monsieur Goujet, je ne suis guère menteuse... Eh bien! non, ça n'est pas, ma parole d'honneur!... Jamais ça ne sera, entendez-vous? jamais! Le jour où ça arriverait, je deviendrais la dernière des dernières, je ne mériterais plus l'amitié d'un honnête homme comme vous.

Et elle avait, en parlant, une si belle figure, toute pleine de bonne foi et de vérité, qu'il lui prit la main et la fit rasseoir. Maintenant, il respirait à l'aise, il riait en dedans. C'était la première fois qu'il lui tenait ainsi la main et qu'il la gardait. Tous deux restèrent muets. Au ciel, le vol de nuages blancs nageait avec une lenteur de cygnes. Dans le coin du champ, la chèvre s'était tournée vers eux, les regardait en poussant à de longs intervalles réguliers un bêlement très-doux. Et, sans se lâcher les doigts, les yeux noyés d'attendrissement, ils se perdaient au loin, sur la pente de Montmartre blafard, au milieu de la haute futaie des cheminées d'usine rayant l'horizon, dans cette banlieue plâtreuse et désolée, où les bosquets verts des cabarets borgnes les touchaient jusqu'aux larmes.

— Votre mère m'en veut, je le sais, reprit Gervaise à voix basse. Ne dites pas non... Nous vous devons tant d'argent!

Mais lui, se montra brutal, pour la faire taire. Il lui serra la main, à la briser. Il ne voulait pas qu'elle parlât de l'argent. Puis, il hésita; il bégaya enfin :

— Ecoutez, il y a longtemps que je songe à vous proposer une chose... Vous n'êtes pas heureuse. Ma mère assure que la vie tourne mal pour vous...

Il s'arrêta, un peu étouffé.

— Eh bien! il faut nous en aller ensemble.

Elle le regarda, ne comprenant pas nettement d'abord, surprise par cette rude déclaration d'un amour dont il n'avait jamais ouvert les lèvres.

— Comment ça? demanda-t-elle.

— Oui, continua-t-il la tête basse, nous nous en irions, nous vivrions quelque part, en Belgique si vous voulez.... C'est presque mon pays.... En travaillant tous les deux, nous serions vite à notre aise.

Alors, elle devint très-rouge. Il l'aurait prise contre lui pour l'embrasser, qu'elle aurait eu moins de honte. C'était un drôle de garçon tout de même, de lui proposer un enlèvement, comme cela se passe dans les romans et dans la haute société. Ah bien! autour d'elle, elle voyait des ouvriers faire la cour à des femmes mariées; mais ils ne les menaient pas même à Saint-Denis, ça se passait sur place, et carrément.

— Ah! monsieur Goujet, monsieur Goujet, murmurait-elle, sans trouver autre chose.

— Enfin, voilà, nous ne serions que tous les deux, dit-il. Les autres me gênent, vous comprenez?... Quand j'ai de l'amitié pour une personne, je ne peux pas voir cette personne avec d'autres.

Mais elle se remettait, elle refusait maintenant d'un air raisonnable.

— Ce n'est pas possible, monsieur Goujet. Ce serait très-mal.... Je suis mariée, n'est-ce pas? j'ai des enfants.... Je sais bien que vous avez de l'amitié pour moi et que je vous fais de la peine. Seulement, nous aurions des remords, nous ne goûterions pas de plaisir.... Moi aussi, j'éprouve de l'amitié pour vous, j'en éprouve trop pour vous laisser commettre des bêtises. Et ce seraient des bêtises, bien sûr.... Non, voyez-vous, il vaut mieux demeurer comme nous sommes. Nous nous estimons, nous nous trouvons d'accord de sentiment. C'est beaucoup, ça m'a soutenue plus d'une fois. Quand on reste honnête dans notre position, on en est joliment récompensé.

Il hochait la tête, en l'écoutant. Il l'approuvait, il ne pouvait pas dire le contraire. Brusquement, dans le grand jour, il la prit entre ses bras, la serra à l'écraser, lui posa un baiser furieux sur le cou, comme s'il avait voulu lui manger la peau. Puis, il la lâcha, sans demander autre chose; et

il ne parla plus de leur amour. Elle se secouait, elle ne se fâchait pas, comprenant que tous deux avaient bien gagné ce petit plaisir.

Le forgeron, cependant, secoué de la tête aux pieds par un grand frisson, s'écartait d'elle, pour ne pas céder à l'envie de la reprendre; et il se traînait sur les genoux, ne sachant à quoi occuper ses mains, cueillant des fleurs de pissenlits, qu'il jetait de loin dans son panier. Il y avait là, au milieu de la nappe d'herbe brûlée, des pissenlits jaunes superbes. Peu à peu, ce jeu le calma, l'amusa. De ces doigts raidis par le travail du marteau, il cassait délicatement les fleurs, les lançait une à une, et ses yeux de bon chien riaient, lorsqu'il ne manquait pas la corbeille. La blanchisseuse s'était adossée à l'arbre mort, gaie et reposée, haussant la voix pour se faire entendre, dans l'haleine forte de la scierie mécanique. Quand ils quittèrent le terrain vague, côte à côte, en causant d'Etienne, qui se plaisait beaucoup à Lille, elle emporta son panier plein de fleurs de pissenlits.

Au fond, Gervaise ne se sentait pas devant Lantier si courageuse qu'elle le disait. Certes, elle était bien résolue à ne pas lui permettre de la toucher seulement du bout des doigts; mais, sans se l'avouer à elle-même, elle avait peur, s'il la touchait jamais, de sa lâcheté ancienne, de cette mollesse et de cette complaisance auxquelles elle se laissait aller, pour faire plaisir au monde. Comme elle le répétait souvent, lorsqu'elle tournait mal, c'étaient les autres qui la poussaient. Lantier, pourtant, ne recommença pas sa tentative. Il se trouva plusieurs fois seul avec elle et se tint tranquille. Il semblait maintenant occupé de la tripière, une femme de quarante-cinq ans, très-bien conservée. Gervaise, devant Goujet, parlait de la tripière, afin de le rassurer. Elle semblait heureuse, elle répondait à Virginie et à madame Lerat, quand celles-ci faisaient l'éloge du chapelier, qu'il pouvait bien se passer de son admiration, puisque toutes les voisines avaient des béguins pour lui.

Coupeau, dans le quartier, gueulait que Lantier était un ami, un vrai. On pouvait baver sur leur compte, lui savait ce qu'il savait, se fichait du bavardage, du moment où il avait l'honnêteté de son côté. Quand ils sortaient tous les trois, le dimanche, il obligeait sa femme et le chapelier à marcher devant lui, bras dessus, bras dessous, histoire de crâner dans la rue; et il regardait les gens, tout prêt à leur administrer un va-te-laver, s'ils s'étaient permis une rigolade. Sans doute, il trouvait Lantier un peu fiérot, l'accusait de faire sa Sophie devant le vitriol, le blaguait parce qu'il savait lire et qu'il parlait comme un avocat. Mais, à part ça, il le déclarait un bougre à poils. On n'en aurait pas trouvé deux aussi solides dans la Chapelle. Enfin, ils se comprenaient, ils étaient bâtis l'un pour l'autre. L'amitié avec un homme, c'est plus solide que l'amour avec une femme.

Il faut dire une chose, Coupeau et Lantier se payaient ensemble des noces à tout casser. Lantier en arrivait à emprunter de l'argent à Gervaise, des dix francs, des vingt francs, quand il sentait de la monnaie dans la maison. C'était toujours pour ses grandes affaires. Puis, ces jours-là, il débauchait Coupeau, parlait d'une longue course, l'emmenait; et, attablés nez à nez au fond d'un restaurant voisin, ils se flanquaient par le coco des plats qu'on ne peut pas manger chez soi, arrosés de vin cacheté. Le zingueur aurait préféré des ribottes dans le chic bon enfant; mais il était impressionné par les goûts d'aristo du chapelier, qui trouvait sur la carte des noms de sauces extraordinaires. On n'avait pas idée d'un homme si douillet, si difficile. Ils sont tous comme ça, paraît-il, dans le Midi. Ainsi, il ne voulait rien d'échauffant, il discutait chaque fricot, au point de vue de la santé, faisant remporter la viande lorsqu'elle lui semblait trop

salée ou trop poivrée. C'était encore pis pour les courants d'air, il en avait une peur bleue, il engueulait tout l'établissement, si une porte restait entr'ouverte. Avec ça, très-chien, donnant deux sous au garçon pour des repas de sept et huit francs. N'importe, on tremblait devant lui, on les connaissait bien sur les boulevards extérieurs, des Batignolles à Belleville. Ils allaient, grande rue des Batignolles, manger des tripes à la mode de Caen, qu'on leur servait sur de petits réchauds. En bas de Montmartre, ils trouvaient les meilleures huîtres du quartier, *à la Ville de Bar-le-Duc*. Quand ils se risquaient en haut de la butte, jusqu'*au Moulin de la Galette*, on leur faisait sauter un lapin. Rue des Martyrs, *les Lilas* avaient la spécialité de la tête de veau; tandis que, chaussée Clignancourt, les restaurants *du Lion d'or* et *des Deux Marronniers* leur donnaient des rognons sautés à se lécher les doigts. Mais ils tournaient plus souvent à gauche, du côté de Belleville, avaient leur table gardée *aux Vendanges de Bourgogne, au Cadran Bleu, au Capucin*, des maisons de confiance, où l'on pouvait demander de tout, les yeux fermés. C'étaient des parties sournoises, dont ils parlaient le lendemain à mots couverts, en chipotant les pommes de terre de Gervaise. Même un jour, dans un bosquet *du Moulin de la Galette*, Lantier amena une femme, avec laquelle Coupeau le laissa au dessert.

Naturellement, on ne peut pas nocer et travailler. Aussi, depuis l'entrée du chapelier dans le ménage, le zingueur, qui fainéantait déjà pas mal, en était arrivé à ne plus toucher un outil. Quand il se laissait encore embaucher, las de traîner ses savates, le camarade le relançait au chantier, le blaguait à mort en le trouvant pendu à sa corde à nœuds comme un jambon fumé; et il lui criait de descendre prendre un canon; c'était réglé, le zingueur lâchait l'ouvrage, commençait une bordée qui durait des journées et des semaines. Oh! par exemple! des bordées fameuses, une revue générale de tous les mastroquets du quartier, la soûlerie du matin cuvée à midi et repincée le soir, les tournées de casse-poitrine se succédant, se perdant dans la nuit, pareilles aux lampions d'une fête, jusqu'à ce que la dernière chandelle s'éteigne avec le dernier verre. Cet animal de chapelier n'allait jamais jusqu'au bout. Il laissait l'autre s'allumer, le lâchait, rentrait en souriant de son air galant. Lui se piquait le nez proprement, sans qu'on s'en aperçût. Quand on le connaissait bien, ça se voyait seulement à ses yeux plus minces et à ses manières plus entreprenantes auprès des femmes. Le zingueur, au contraire, devenait dégoûtant, ne pouvait plus boire sans se mettre dans un état ignoble.

Ainsi, dans les premiers jours de novembre, Coupeau tira une bordée qui finit d'une façon tout à fait sale, pour lui et pour les autres. La veille, il avait trouvé de l'ouvrage. Lantier, cette fois-là, était plein de beaux sentiments; il prêchait le travail, attendu que le travail anoblit l'homme. Même, le matin il se leva à la lampe, il voulut accompagner son ami au chantier, gravement, honorant en lui l'ouvrier vraiment digne de ce nom. Mais. arrivés devant la Petite-Civette qui ouvrait, ils entrèrent, prendre une prune, rien qu'une, dans le seul but d'arroser ensemble la ferme résolution d'une bonne conduite. En face du comptoir, sur un banc, Bibi-la-Grillade, le dos contre le mur, fumait sa pipe d'un air maussade.

— Tiens! Bibi qui fait sa panthère, dit Coupeau. On a donc la flemme, ma vieille?

— Non, non, répondit le camarade en s'étirant les bras. Ce sont les patrons qui vous dégoûtent... J'ai lâché le mien hier. Tous de la crapule, de la canaille...

Et Bibi-la-Grillade accepta une prune. Il devait être là, sur le banc, à attendre une tournée. Cependant, Lantier défendait les patrons; ils avaient parfois joliment du mal, il en savait quelque chose, lui qui sortait des affaires.

De la jolie fripouille, les ouvriers! toujours en noce, se fichant de l'ouvrage, vous lâchant au beau milieu d'une commande, reparaissant quand leur monnaie est nettoyée. Ainsi, il avait eu un petit Picard, dont la toquade était de se trimballer en voiture; dès qu'il touchait sa semaine, il prenait des fiacres pendant des journées. Est-ce que c'était là un goût de travailleur? Puis, brusquement!, Lantier se mit à attaquer aussi les patrons. Oh! il voyait clair, il disait ses vérités à chacun. Une sale race après tout, des exploiteurs sans vergogne, des mangeurs de monde. Lui, Dieu merci! pouvait dormir la conscience tranquille, car il s'était toujours conduit en ami avec ses hommes, et avait préféré ne pas gagner des millions comme les autres.

— Filons, mon petit, dit-il en s'adressant à Coupeau. Il faut être sage, nous serions en retard.

Bibi-la-Grillade, les bras ballants, sortit avec eux. Dehors, le jour se levait à peine, un petit jour sali par le reflet boueux du pavé: il avait plu la veille, il faisait très-doux.

On venait d'éteindre les becs de gaz; la rue des Poissonniers, où des lambeaux de nuit étranglés par les maisons flottaient encore, s'emplissait du sourd piétinement des ouvriers descendant vers Paris. Coupeau, son sac de zingueur passé à l'épaule, marchait de l'air esbrouffeur d'un citoyen qui est d'attaque, une fois par hasard. Il se tourna, il demanda:

— Bibi, veux-tu qu'on t'embauche? Le patron m'a dit d'amener un camarade, si je pouvais.

— Merci, répondit Bibi-la-Grillade, je me purge... Faut proposer ça à Mes-Bottes, qui cherchait hier une baraque... Attends, Mes-Bottes est bien sûr là-dedans...

Et, comme ils arrivaient au bas de la rue, ils aperçurent en effet Mes-Bottes chez le père Colombe. Malgré l'heure matinale, l'Assommoir flambait, les volets enlevés, le gaz allumé. Lantier resta sur la porte, en recommandant à Coupeau de se dépêcher, parce qu'ils avaient tout juste dix minutes.

— Comment! tu vas chez ce roussin de Bourguignon, cria Mes-Bottes, quand le zingueur lui eut parlé. Plus souvent qu'on me pince dans cette baraque! Non, j'aimerais mieux tirer la langue jusqu'à l'année prochaine... Mais, mon vieux, tu ne resteras pas là trois jours, c'est moi qui te le dis.

— Vrai, une sale boîte? demanda Coupeau inquiet.

— Oh! tout ce qu'il y a de plus sale... On ne peut pas bouger. Le singe est sans cesse sur votre dos. Et avec ça des manières, une bourgeoise qui vous traite de soulard, une boutique où il est défendu de cracher... Je les ai envoyé dinguer le premier soir, tu comprends.

— Bon! me voilà prévenu. Je ne mangerai pas chez eux un boisseau de sel... J'en vais tâter ce matin; mais si le patron m'embête, je te le ramasse et je te l'asseois sur sa bourgeoise, tu sais, collés comme une paire de soles.

Le zingueur secouait la main du camarade, pour le remercier de son bon renseignement; et il s'en allait, quand Mes-Bottes se fâcha. Tonnerre de Dieu! est-ce que le Bourguignon allait les empêcher de boire la goutte? Les hommes n'étaient plus des hommes, alors? Le singe pouvait bien at-

tendre cinq minutes. Et Lantier entra pour accepter la tournée, les quatre ouvriers se tinrent debout devant le comptoir. Cependant, Mes-Bottes, avec ses souliers éculés, sa blouse noire d'ordures, sa casquette aplatie sur le sommet du crâne, gueulait fort et roulait des yeux de maître dans l'Assommoir. Il venait d'être proclamé empereur des pochards et roi des cochons, pour avoir mangé une salade de hannetons vivants et mordu dans un chat crevé.

— Dites donc, espèce de Borgia, cria-t-il au père Colombe, donnez-nous de la jaune, de votre pissat d'âne premier numéro.

Et quand le père Colombe, blême et tranquille dans son tricot bleu, eut empli les quatre verres, ces messieurs les vidèrent d'une lampée, histoire de ne pas laisser le liquide s'éventer.

— Ça fait tout de même du bien où ça passe, murmura Bibi-la-Grillade.

Mais cet animal de Mes-Bottes en racontait une comique. Le vendredi, il était si spûl, que les camarades lui avait scellé sa pipe dans le bec avec une poignée de plâtre ; un autre en serait crevé, lui gonflait le dos et se pavanait dans sa célébrité.

— Ces messieurs ne renouvellent pas ? demanda le père Colombe de sa voix grasse.

— Si, redoublez-nous ça, dit Lantier. C'est mon tour.

Maintenant, on causait des femmes. Bibi-la-Grillade, le dernier dimanche, avait mené sa scie à Montrouge, chez une tante. Coupeau demanda des nouvelles de la *Malle des Indes*, une blanchisseuse de Chaillot, connue dans l'établissement. On allait boire, quand Mes-Bottes, violemment, appela Goujet et Lorilleux qui passaient. Ceux-ci vinrent jusqu'à la porte et refusant d'entrer ; le forgeron était pressé, ne sentait pas le besoin de prendre quelque chose ; le chaîniste, blafard, grelottant, serrait dans sa poche les chaînes d'or qu'il reportait, et il toussait, il s'excusait, une goutte d'eau-de-vie le mettait sur le flanc.

— En voilà des cafards, grogna Mes-Bottes. Ça doit licher dans les coins.

Et quand il eut mis le nez dans son verre, il attrappa le père Colombe.

— Vieille drogue, tu as changé de litre... Tu sais, ce n'est pas avec moi qu'il faut maquiller ton vitriol.

Le jour avait grandi, une clarté louche éclairait l'Assommoir, dont le patron éteignait le gaz. Coupeau, pourtant, excusait son beau-frère, qui ne pouvait pas boire, ce dont après tout on n'avait pas à lui faire un crime. Il approuvait même Goujet, attendu que c'était un bonheur de ne jamais avoir soif. Et il parlait d'aller travailler, lorsque Lantier, avec son grand air d'homme comme il faut, lui infligea une leçon : on payait sa tournée, au moins, avant de se cavaler ; on ne lâchait pas des amis comme un pleutre, même pour se rendre à son devoir.

— Est-ce qu'il va nous bassiner longtemps avec son travail ! cria Mes-Bottes.

— Alors, c'est la tournée de monsieur? demanda le père Colombe à Coupeau.

Celui-ci paya sa tournée. Mais, quand vint le tour de Bibi-la-Grillade, il se pencha à l'oreille du patron, qui refusa d'un lent signe de tête. Mes Bottes comprit et se remit à invectiver cet entortillé de père Colombe. Comment, une bride de son espèce se permettait de mauvaises manières à l'égard d'un camarade ! Tous les marchands de coco faisaient l'œil. Il fallait venir dans les mines à poivre pour être insulté ! Le patron restait

calme, se balançait sur ses gros poings, au bord du comptoir, en répétant poliment :

— Prêtez de l'argent à monsieur, ça sera plus simple.

— Nom de Dieu! oui, je lui en prêterai, hurla Mes-Bottes. Tiens! Bibi, jette-lui sa monnaie à travers la gueule, à ce vendu.

Puis, lancé, agacé par le sac que Coupeau avait gardé à son épaule, il continua, en s'adressant au zingueur :

— T'as l'air d'une nourrice. Lâche ton poupon. Ça rend bossu.

Coupeau hésita un instant; et, paisiblement, comme s'il s'était décidé après de mûres réflexions, il posa son sac par terre, en disant :

— Il est trop tard, à cette heure. J'irai chez Bourguignon après le déjeuner. Je dirai que ma bourgeoise a eu des coliques... Ecoutez, père Colombe, je laisse mes outils sous cette banquette, je les reprendrai à midi.

Lantier, d'un hochement de tête, approuva cet arrangement. On doit travailler, ça ne fait pas un doute; seulement, quand on se trouve avec des amis, la politesse passe avant tout. Un désir de godaille les avait peu à peu chatouillés et engourdis tous les quatre, les mains lourdes, se tâtant du regard. Et, dès qu'ils eurent quatre ou cinq heures de flâne devant eux, ils furent pris brusquement d'une joie bruyante, ils s'allongèrent des claques, se gueulèrent des mots de tendresse dans la figure, Coupeau surtout, soulagé, rajeuni, qui appelait les autres « ma vieille branche. » On se mouilla encore d'une tournée générale; puis, on alla à la *Puce qui renifle*, un petit bousingot où il y avait un billard. Le chapelier fit un instant son nez, parce que c'était une maison pas très-propre : le schnick y valait un franc le litre, dix sous une chopine en deux verres, et la société de l'endroit avait commis tant de saletés sur le billard, que les billes y restaient collées. Mais, la partie une fois engagée, Lantier, qui avait un coup de queue extraordinaire, retrouva sa grâce et sa belle humeur, développant son torse, accompagnant d'un effet de hanches chaque carambolage.

Lorsque vint l'heure du déjeuner, Coupeau eut une idée. Il tapa des pieds, en criant :

— Faut aller prendre Bec-Salé. Je sais où il travaille... Nous l'emmènerons manger des pieds à la poulette chez la mère Louis.

L'idée fut acclamée. Oui, Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif, devait avoir besoin de manger des pieds à la poulette. Ils partirent. Les rues étaient jaunes, une petite pluie tombait; mais ils avaient déjà trop chaud à l'intérieur pour sentir ce léger arrosage sur leurs abattis. Coupeau les mena rue Marcadet, à la fabrique de boulons. Comme ils arrivaient une grosse demi-heure avant la sortie, le zingueur donna deux sous à un gamin pour entrer dire à Bec-Salé que sa bourgeoise se trouvait mal et le demandait tout de suite. Le forgeron parut aussitôt, en se dandinant, l'air bien calme, le nez flairant un gueuleton.

— Ah! les cheulards! dit-il, dès qu'il les aperçut cachés sous une porte. J'ai senti ça... Hein? Qu'est-ce qu'on mange?

Chez la mère Louis, tout en suçant les petits os des pieds, on tapa de nouveau sur les patrons. Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif, racontait qu'il y avait une commande pressée dans sa boîte. Oh! le singe était coulant pour le quart d'heure; on pouvait manquer à l'appel, il restait gentil, il devait s'estimer encore bien heureux quand on revenait. D'abord, il n'y avait pas de danger qu'un patron osât jamais flanquer à la porte Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif, parce qu'on n'en trouvait plus, des cadets de sa capa-

cité. Après les pieds, on mangea une omelette. Chacun but son litre. La mère Louis faisait venir son vin de l'Auvergne, un vin couleur de sang à couper au couteau. Ça commençait à être drôle, la bordée s'allumait.

— Qu'est-ce qu'il a, à m'enmoutarder, cet encloué de singe? cria Bec-Salé au dessert. Est-ce qu'il n'a pas eu l'idée d'accrocher une cloche dans sa baraque? Une cloche, c'est bon pour des esclaves... Ah bien! elle peut sonner, aujourd'hui! Du tonnerre si on me repince à l'enclume! Voilà cinq jours que je me la foule, je puis bien les balancer aujourd'hui... S'il me fiche un abattage, je l'envoie à Chaillot.

— Moi, dit Coupeau d'un air important, je suis obligé de vous lâcher, je vais travailler. Oui, j'ai juré à ma femme... Amusez-vous, je reste de cœur avec les camaros, vous savez.

Les autres blaguaient. Mais lui, semblait si décidé, que tous l'accompagnèrent, quand il voulut aller chercher ses outils chez le père Colombe. Il prit son sac sous la banquette, le posa devant le comptoir, pendant qu'on buvait une dernière goutte, avant de se séparer. A une heure, la société s'offrait encore des tournées. Alors, Coupeau, d'un geste d'ennui, fourra une seconde fois les outils sous la banquette; ils le gênaient pour atteindre son verre, il ne pouvait pas s'approcher du comptoir sans buter dedans. C'était bête, ce paquet. Il irait le lendemain chez Bourguignon, ce serait toujours assez tôt. Les quatre autres, qui se disputaient à propos de la question des salaires, ne se rappelaient plus, trouvèrent tout naturel que le zingueur leur proposât un petit tour sur le boulevard, pour se dérouiller les jambes. La pluie avait cessé. Leur petit tour se borna à faire deux cents pas au milieu de l'avenue, sur une même file, les bras ballants : et ils ne trouvaient rien à se dire, surpris par l'air, ennuyés déjà d'être dehors. Ils n'eurent pas besoin de se consulter, ils remontèrent la rue des Poissonniers, où ils entrèrent d'instinct chez François prendre un canon de la bouteille. Vrai, ils avaient besoin de ça pour se remettre. On tournait trop à la tristesse dans la rue, il y avait une boue à ne pas flanquer un sergent de ville à la porte. Lantier poussa les camarades dans le cabinet du marchand de vin, un coin étroit occupé par une seule table, et qu'une cloison aux vitres dépolies séparait de la salle commune. Lui, d'ordinaire, se piquait le nez dans les cabinets, parce que c'était plus convenable. Est-ce que les camarades ne se trouvaient pas bien là? On se serait cru chez soi, on y aurait fait dodo sans se gêner. Il demanda le journal, l'étala tout grand, le parcourut, les sourcils froncés. Coupeau et Mes-Bottes avaient commencé un piquet. Deux litres et cinq verres traînaient sur la table.

— Eh bien? qu'est-ce qu'ils chantent, dans ce papier-là? demanda Bibi-la-Grillade au chapelier.

Il ne répondit pas tout de suite. Puis, sans lever les yeux :

— Je tiens la Chambre. En voilà des républicains de quatre sous, ces sacrés fainéants de la gauche, Est-ce que le peuple les nomme pour baver leur eau sucrée!... Il croit en Dieu, celui-là, et il fait des mamours à ces canailles de ministres. Moi, si j'étais nommé, je monterai à la tribune et je dirai : Merde! Oui, pas davantage, c'est mon opinion.

— Vous savez que Badinguet s'est fichu des claques avec sa bourgeoise, l'autre soir, devant toute sa cour, raconta Bec-Salé, dit Bois-sans-soif. Ma parole d'honneur! Et à propos de rien, en s'asticotant. Badinguet était éméché.

— Lâchez-nous donc le coude, avec votre politique! cria le zingueur. Lisez les assassinats, c'est plus rigolo.

Et revenant à son jeu, annonçant une tierce au neuf et trois dames...

— J'ai une tierce à l'égout et trois colombes.... Les crinolines ne me quittent pas.

On vida les verres. Lantier se mit à lire tout haut :

« Un crime épouvantable vient de jeter l'effroi dans la commune de Gaillon (Seine-et-Marne). Un fils a tué son père à coups de bêche, pour lui voler trente sous...»

Tous poussèrent un cri d'horreur. En voilà un, par exemple, qu'ils seraient allés voir raccourcir avec plaisir ! Non, la guillotine, ce n'était pas assez ; il aurait fallu le couper à petits morceaux. Une histoire d'infanticide les révolta également; mais le chapelier, très-moral, excusa la femme en mettant tous les torts du côté de son séducteur, car, enfin, si une crapule d'homme n'avait pas fait un gosse à cette malheureuse, elle n'aurait pas pu en jeter un dans les lieux d'aisances. Mais ce qui les enthousiasma, ce furent les exploits du marquis de T..., sortant d'un bal à trois heures du matin et se défendant contre trois mauvaises gouapes, boulevard des Invalides ; sans même retirer ses gants, il s'était débarrassé des deux premiers scélérats avec des coups de tête dans le ventre, et avait conduit le troisième au poste, par une oreille. Hein ? quelle poigne ! C'était embêtant qu'il fût noble.

— Ecoutez ça maintenant, continua Lantier. Je passe aux nouvelles de la haute. « La comtesse de Brétigny marie sa fille aînée au jeune baron de Valançay, aide de camp de Sa Majesté. Il y a, dans la corbeille, pour plus de trois cent mille francs de dentelle... »

— Qu'est-ce que ça nous fiche ! interrompit Bibi-la-Grillade. On ne leur demande pas la couleur de leur chemise... La petite a beau avoir de la dentelle, elle n'en verra pas moins la lune par le même trou que les autres.

Comme Lantier faisait mine d'achever sa lecture, Bec-Salé, dit Boit-sans-soif, lui enleva le journal et s'assit dessus, en disant :

—Ah ! non, assez !.. Le voilà au chaud... Le papier, ce n'est bon qu'à ça.

Cependant, Mes-Bottes, qui regardait son jeu, donnait un coup de poing triomphant sur la table. Il faisait quatre-vingt-treize.

— J'ai la Révolution, cria-t-il. Quinte mangeuse, portant son point dans l'herbe à la vache.., Vingt, n'est-ce pas ?... Ensuite, tierce major dans les vitriers, vingt-trois : trois bœufs, vingt-six ; trois larbins, vingt-neuf ; trois borgnes, quatre-vingt-douze... Et je joue An un de la République, quatre-vingt-treize.

— T'es rincé, mon vieux, crièrent les autres à Coupeau.

On commanda deux nouveaux litres. Les verres ne désemplissaient plus, la soûlerie montait. Vers cinq heures, ça commença à devenir dégoûtant, si bien que Lantier se taisait et songeait à filer : du moment où l'on gueulait et où l'on fichait le vin par terre, ce n'était plus son genre. Justement, Coupeau se leva pour faire le signe de croix des pochards. Sur la tête il prononça Montpernasse, à l'épaule droite Menilmonte, à l'épaule gauche la Courtille, au milieu du ventre Bagnolet, et dans le creux de l'estomac trois fois Lapin sauté. Alors, le chapelier, profitant de la clameur soulevée par cet exercice, prit tranquillement la porte. Les camarades ne s'aperçurent même pas de son départ. Lui, avait déjà un joli petit coup de sirop. Mais, dehors, il se secoua, il retrouva son aplomb ; et il rentra tranquillement à la boutique, où il raconta à Gervaise que Coupeau était avec des amis.

Émile Zola

(La suite à la prochaine livraison.)

SAISONS BROUILLÉES

Quand naissent les fleurs au chant des oiseaux,
Ton étrange voix gravement résonne,
Et comme aux échos des forêts d'automne
Un pressentiment court jusqu'en mes os.

Quand l'or des moissons mûrit sous la flamme,
Ton lointain sourire à peine tracé
Me pénètre ainsi qu'un brouillard glacé.
L'hiver boréal envahit mon âme.

Quand saignent au soir les bois dépouillés,
L'odeur de ta main laisse dans la mienne
L'odeur du printemps d'une étoile ancienne,
Et je sombre au fond d'espoirs oubliés.

Es-tu donc un monde au rebours du nôtre,
Changeant & mortel, où je vais aussi?
Soumis à lui seul, insensible ici,
Si je meurs dans l'un, survivrai-je en l'autre?

Je regarderai dans tes yeux ouverts
Quand viendront le froid, la neige & la pluie.
La perdrai-je encor, mon âme éblouie,
Dans tes yeux brûlants comme les déserts?

HYMNE A UNE JEUNE FILLE

Comme un reflet clair, comme un écho frais,
Comme un chaste encens du jardin des anges
Parmi nos ennuis, nos laideurs, nos fanges,
Offre, ô jeune fille encor sans secrets!
Tes yeux transparents, ton rire suave,
Ton âme légère, à la fois chassant
Tout, regret, tristesse & souci pesant!
Ton regard contient l'eau pure qui lave,

Ta voix est un chant plus mélodieux,
Ta candeur fait croire à celle des dieux!
O clarté lointaine! ô chanson ravie!
O fleur d'innocence! écloses en nous,
Répandez parfums, joie, éclat sur tous,
Dispersez remords, lassitude, envie!
Vous êtes l'étoile à notre secours,
L'extase égrenée en nos cœurs paisibles,
Le baume divin des pleurs invisibles!
Réveillez en nous, dans l'ombre des jours,
Comme un chaste espoir d'un ciel sans colère,
Comme un frais appel, comme une aube claire!

SILENCE

O le silence lamentable
Des bouches qui volaient l'une à l'autre jadis!
Au lourd reflux des mots par l'orgueil interdits,
Sa main toucha ma main dans l'ombre, sous la table.
O le regard inévitable!

O le regard inévitable
Qui détourna nos yeux autrefois aimantés!
Pour les baisers perdus, pour les mortes clartés,
Nos doigts se caressaient lentement sous la table.
O souvenir inoubliable!

O souvenir inoubliable
Qui nous fermais la bouche et nous voilais les yeux!
Souvenir! Souvenir! Appel impérieux!
Nos doigts s'entrelaçaient longuement sous la table.
O fierté vaine & misérable!

O fierté vaine & misérable,
Qui sépares les cœurs plus que les abandons!
O mystère! ô tendresse! ô douceur des pardons
Que nos mains échangeaient malgré nous sous la table,
Au fond d'un silence ineffable!

Léon Dierx

UN HÉROS DE ROMAN (*)

(FRAGMENT INÉDIT)

I

Au temps de Louis XIII, alors que M. de Schomberg, maréchal de France, était gouverneur de la province du Limousin, le bourg de Solignac, dont l'abbaye, aujourd'hui à peu près en ruines, possédait encore un château seigneurial, élégant et superbe, avec son donjon gothique et ses deux façades extérieures du plus charmant style Renaissance. Jean Bullant, ce maître artiste tout inspiré des chefs-d'œuvre italiens, et qui avait bâti le château d'Ecouen pour le connétable de Montmorency, puis, sur l'emplacement actuel de la Halle-aux-Blés de Paris, cet hôtel de Soissons flanqué d'une tourelle du haut de laquelle la reine Catherine, la Médicis, l'usurière de Florence, allait interroger les astres et faire de l'astrologie bizarre après de sinistre politique, Jean Bullant avait été appelé à édifier cette magnifique demeure par le baron de Bersac, au moment où sa baronnie fut érigée en comté par Henri III. Depuis, M. de Bersac, qui n'avait jamais pris le titre de Solignac, était mort laissant une fille dont la destinée douloureuse devait se terminer à Solignac même.

Le château de Solignac était célèbre. L'admirable château qu'Antoine Fontant construisait, vers la même époque, en Angoumois, pour le comte François II de La Rochefoucauld, n'était pas plus admiré et son donjon roman était moins pittoresque. De cette demeure, il ne reste aujourd'hui nulle trace, et bien des gens soutiendront à cette heure que le château de Solignac n'a jamais existé. Ce qui est certain, c'est que l'abbaye, où saint Eloi, qui la fonda, avait placé comme abbé un dévot personnage, Rémacle, évêque de Maëstricht qui figure à son tour dans la légende des saints et dont on conservait à Solignac un des bras, envoyé par les moines de Stavello — deux saints pour une abbaye — sans compter le corps de saint Martial, patron de Limoges, qu'on y transporta un moment, s'est transformée, depuis plusieurs années, en une fabrique de porcelaines. Les fours chauffent maintenant où jadis s'élevaient, mystérieux, les prières et les psaumes.

Quant au château, nul ne s'en soucie. Il a dû s'écrouler, un beau jour, comme un château de cartes et ses pierres ont sans doute rejoint les cailloux de la Briance qui coule, pittoresque et claire comme toutes les rivières, aux bords charmants du Limousin.

Du temps où M. de Schomberg gouvernait, il fallait une heure, à cheval, pour se rendre de Limoges au château de Solignac. Là vivait, dans une solitude relative, entre une italienne du nom d'Annunziata et une vieille gouvernante, dame Barbe, un jeune homme de noble naissance, mais

(*) La vie littéraire a parfois des hasards étranges : nous donnons ici le texte primitif et inédit d'un roman d'aventures, dont M. Jules Claretie avait d'abord placé la scène sous Louis XIII, scène qu'il a, en fin de compte, transportée sous le premier empire. On jugera par ce fragment de ce qu'eût été le roman que M. Jules Claretie eût continué à dérouler en plein XVIIe siècle s'il ne se fût souvenu de ces deux redoutables modèles, *le Capitaine Fracasse* et *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*. Le roman définitif dont l'action se passe en 1806 a obtenu un grand succès sous ce titre : *Le Beau Solignac*.

romanesque, et qui, sans le tenir de ses ancêtres, portait le nom de chevalier de Solignac.

Vingt-six ans, un œil fier, une taille souple, un jarret d'acier, le chevalier, menant large vie, portant le feutre à la mode et le pourpoint bien taillé, n'avait pas d'ailleurs besoin de titre.

Il en portait un, flatteur et conquérant, inventé par les femmes, accepté par les hommes, et pouvait hardiment se nommer *le beau Solignac*. On ne l'appelait jamais autrement. De Limoges à Bordeaux, et de Bordeaux à Périgueux, sa beauté, qui n'avait rien de fade, était passée en proverbe. L'amour avait souri à sa naissance et à son berceau.

Il était grand, bien fait, avec un de ces airs souriants qui semblent attirer la fortune. De longs cheveux blonds encadraient son visage coloré et, sous de petites moustaches fièrement relevées, des lèvres rouges d'un sang vif laissaient éclater la saine blancheur de dents superbes. Roger de Solignac n'avait cependant rien du bellâtre. Il fixait résolûment et franchement sur les hommes et les choses son grand œil bleu, profond et doux, sans se soucier de donner à son regard une expression séduisante. Il appuyait bravement sa main gauche sur la garde ciselée de son épée sans chercher à faire valoir l'exquise finesse de ses doigts enfermés dans leurs gants de buffle. Le charme particulier de ce beau jeune homme consistait justement dans un certain laisser-aller, dans un naturel exquis. Il plaisait par une sorte de rayonnement joyeux, par un éclat irrésistible de jeunesse, de vitalité, de belle humeur et de santé. Les envieux disaient tout bas qu'il avait évidemment reçu de l'Italienne Annunziata, dont la présence au château paraissait mystérieuse, quelqu'un de ces philtres qui font aimer. Mais les seuls philtres du beau Solignac, c'étaient la franchise de son regard, la hardiesse de son front, le courage de son cœur et la force de son bras.

Il y avait cependant en lui, il y avait sous son magnifique sourire, une cause dissimulée de mélancolie. A le bien considérer, on pouvait remarquer sur son front, à la racine du nez, un pli profond, une ride largement creusée par les réflexions douloureuses et les amères songeries. Solignac c'était un nom de terre ; ce n'était pas un nom de famille. Les armoiries du beau Solignac portaient, semblable à une estafilade sur la face d'un homme, une barre de bâtardise qui coupait en deux l'écusson. Le chevalier, il est vrai, ne s'en préoccupait pas outre mesure. Il était de ceux qui, confiants dans leur propre valeur, se présentent au monde la poitrine découverte et le regard clair. S'il s'attristait parfois en repliant sa pensée sur lui-même, sur sa naissance, c'était, à coup sûr, beaucoup moins par colère contre le sort que par désespoir de n'avoir point connu de parents qu'il eût aimés. Et de quoi se fût, en vérité, plaint le beau Solignac? Il était riche, et du haut de son château somptueusement meublé, tapissé et orné, il pouvait apercevoir des maisons de villageois où partout son nom était prononcé avec reconnaissance. Aussi loin que ses chiens en chassant le pouvaient entraîner à l'entour du donjon, il ne risquait jamais de rencontrer une de ces bornes de pierre armoiriées se dressant comme pour dire : « Ici, tu entres chez un autre ! » Il était libre, il était maître, il était roi dans son domaine.

Annunziata, qui se piquait d'être devineresse, répétait parfois au chevalier que le bonheur était, pour lui, à Solignac et non ailleurs, et que tout changerait peut-être lorsqu'il serait tenté de quitter la Bréance pour la Seine. A ces prédictions de méchant augure, Solignac se contentait de répondre par son beau et confiant sourire. Il embrassait au front l'Ita-

lienne, qu'il aimait comme une mère, et comme une mère encore jeune et toujours belle, ou bien encore il disait, en la regardant avec confiance :

— En ma qualité de réformé, madre Annunziata, je ne crois, vous le savez, qu'aux choses appuyées sur la raison, et vos prédictions me font moins de peur que votre dévouement passé ne m'a causé de joie. Et puis, quoi, la peur, qu'est-ce que cela? Une idée! Une chimère! ajoutait-il en se tournant vers un jeune homme de son âge qui lui servait d'écuyer.

— Une fumée! répliquait l'autre.

Et Annunziata, tout en hochant la tête, était bien forcée de ne plus parler de ses craintes. Elle retournait à ses rosaires et à ses tarots et cherchait à savoir si vraiment les cartes ne se trompaient pas.

Roger de Solignac était donc protestant. Sa mère, l'héritière du comte de Bersac, l'avait confié en mourant à cette Italienne, qu'elle avait recueillie au lendemain de la proscription de la Galigaï et de l'exil de Marie de Médicis, et qui semblait vouloir payer en dévouement absolu au fils la dette de reconnaissance qu'elle avait contractée envers la mère. Roger n'était encore qu'un enfant lorsque Annunziata était entrée au château, mais il se rappelait que l'Italienne avait tout d'abord remplacé sa mère, morte bien tôt d'une de ces étranges maladies anonymes qui sont les fruits mortels de la douleur. Cette Florentine, venue en France à la suite de la fille de Médicis, avec Concini et les autres, s'était éprise de cet enfant blond si beau, et qu'elle avait vu, pour la première fois, souriant et fier, entre les bras d'une pauvre et charmante femme souffreteuse, comme un *bambino* de Filippo Lippi sur les genoux de la Madone. Peut-être cette Annunziata n'avait-elle jamais aimé, peut-être regrettait-elle au contraire quelque petite créature née de son sang et enlevée par la mort; elle se donna, ce qui est certain, tout entière, corps et âme, à cet enfant, dont Mlle de Bersac lui avait confié le sort.

La dernière volonté de la mourante avait été que Roger de Solignac fût élevé dans la religion réformée. Quant à elle, elle mourait catholique, comme les Bersac, et la dernière de sa race, le petit Roger n'ayant point le droit de porter le titre et le nom de son aïeul maternel. Annunziata respecta le vœu de Mlle de Bersac. Italienne crédule, catholique superstitieuse, elle ne croyait pourtant pas qu'on pût se soustraire à la volonté d'un mort. Roger de Solignac grandit en huguenot, conduit au prêche de Limoges par le vieux Jacques Castoret, le serviteur de sa mère, et qui était papiste.

Mais, quoique le Limousin fût alors, dans la presque totalité de ses habitants, fidèle aux doctrines de la cour de Rome et qu'il détestât les huguenots, qui avaient tant de fois guerroyé autour de Magnac-Bourg et de Saint-Junien, le *beau Solignac* était aimé, et son château ne risquait point d'attirer les dangers qui menaçaient encore à cette époque les demeures des réformés. C'était au surplus un calviniste sans sévérité que le chevalier de Solignac.

Quoique huguenot, le beau Roger ne croyait pas qu'il fût indispensable de porter la sombre livrée des réformés. Il affectionnait plus volontiers la soie que le buffle, et on l'avait vu, tout jeune homme, à ses débuts, guerroyer en Poitou et en Guyenne avec M. de Soubise et M. de Rohan, sans cuirasse et en pourpoint de velours. Au lendemain de la prise de La Rochelle sur les protestants, Roger de Solignac avait d'ailleurs engagé sa parole qu'il ne tirerait plus l'épée contre le roi de France, et tandis que le duc de Rohan et les députés de Nîmes et des Cévennes demandaient pardon à Louis XIII et signaient la paix de Montpellier, le beau Solignac rentrait

pacifiquement en son château, satisfait d'avoir bataillé pour sa foi, mais plus heureux encore d'avoir achevé de verser le sang français. Le chevalier avait alors vingt-deux ans.

Désormais, ce ne fut plus que contre l'étranger qu'il tourna son courage. On l'avait vu, lors de l'affaire du Pas de Suse, guider à travers les neiges les gardes françaises qui hissaient les canons au haut des Alpes, et forcer, le lendemain, l'épée à la main, l'entrée de la gorge que défendaient les Piémontais avec un acharnement farouche. Trois maréchaux de France, ce jour-là, marchaient à la fois, en simples soldats, contre l'ennemi. Mais devant Schomberg, devant Bassompierre et devant Créqui, on avait vu ce jeune homme ardent et superbe, le beau Solignac, devançant les mousquetaires à cheval, la garde suisse et la noblesse volontaire, et poursuivant jusqu'à Suse le duc de Savoie en personne, qu'il eût fait prisonnier de sa main, sans le dévouement d'un lieutenant espagnol qui donna sa vie pour sauver la liberté du duc.

Ce n'était donc pas la seule beauté de Solignac qui le rendait célèbre, c'était aussi sa bravoure; Martial Castoret, son écuyer, qui était cependant brave, disait même souvent : « Sa témérité. » Fils d'un vieux soldat du Béarnais qui avait enseigné au beau Solignac le métier des armes, Martial, par un hasard qui n'était après tout qu'une bizarrerie, était né justement le même jour que Roger. Elevés ensemble, ensemble grandissant, le chevalier et le fils du soldat étaient donc liés par une étroite communauté de souvenirs et par une profonde affection, respectueuse chez l'écuyer, affectueuse et protectrice chez le maître. Ce n'était pas tout encore, et Annunziata, qui ne renonçait pas à son goût pour l'astrologie et qui lisait aussi facilement dans les lignes de la main que dans les mouvements des astres la destinée des mortels, Annunziata avait vu, clairement vu, lu et prédit que, nés le même jour, Roger de Solignac et Martial Castoret mourraient le même jour.

— Monsieur le chevalier, disait alors Martial avec un air de conviction profonde, lorsque Roger éperonnait son cheval du côté des lignes espagnoles, monsieur le chevalier, si ce n'est pas pour vous, soyez du moins prudent pour moi. Votre écuyer tient à la vie!

Mais le beau Solignac se mettait à rire, d'autant plus que parfois son écuyer le devançait dans l'attaque et s'enfonçait plus rapidement encore dans les rangs ennemis. Puis, l'un et l'autre revenaient, poudreux, déchirés, nacrés de salpêtre, couverts de sang, mais non blessés, et bravant le fer et le plomb avec un de ces bonheurs insolents qui font croire à la vertu des amulettes et à l'invulnérabilité de certains êtres.

Ce temps des guerres était, il est vrai, à demi passé, et le beau Solignac goûtait depuis une longue année au moins le calme bonheur du repos, lorsqu'on l'avait vu partir, un matin à cheval, équipé comme pour un long voyage et suivi de Martial Castoret, les pistolets de guerre dans les fontes. Il n'était cependant pas, à cette heure, question de bataille prochaine et l'on ne pouvait croire que Roger de Solignac partait pour combattre les Turcomans ou le grand diable d'enfer. S'ennuyait-il donc en sa demeure? Certes, non. Solignac n'était pas de ceux que la solitude effraie. Dans ce grand château à demi gothique, il restait seul avec son écuyer Martial, Annunziata et dame Barbe. Il lisait, lorsque la pluie tombait au dehors, dans de grands in-folios aux reliures fauves; il chassait, lorsqu'il faisait beau, sous les châtaigniers pleins d'ombre ou dans les champs pleins de soleil, heureux de humer l'air des bois, de sentir le vent caresser ses cheveux tandis qu'il éperonnait son cheval ou de marcher dans l'herbe fraîche,

tandis que chaque grappe couleur de lilas des bruyères laissait tomber une gouttelette sur ses larges bottes de cuir. D'autres fois, le sylvain se faisait citadin, se rendait à Limoges aux fêtes de M. Philippe de Pompadour, lieutenant du gouverneur, et étonnait par sa bonne grâce, sa tournure élégante, son sourire et la façon dont il dansait les vieilles chaconnes, les belles et les fraîches Limousines.

— Mais comment faites-vous, chevalier, pour n'avoir pas le teint hâlé? lui répétaient les nobles dames, Phébus est pour vous d'une clémence infinie.

— C'est que je lui donne franchement mes deux joues à baiser ; et comme il est bon maître il n'en abuse pas, répondait Roger! Vous ne savez donc point que le grand air est un meilleur parfumeur que tous les vendeurs d'essences et de pâtes de la chrétienté!

Et chacun — et chacune — d'admirer et de choyer ce beau Solignac qui dansait si bien; après avoir si bien guerroyer.

Solignac ne pouvait donc point quitter le Limousin par dépit ou par ennui. Il n'y laissait, il est vrai, aucune amante, mais il n'y avait trouvé aucune déception. S'il partait, c'était qu'un but important l'attirait hors de la province. On parla beaucoup, à Limoges, de ce voyage assez soudain, qui coïncidait justement avec une maladie fort grave de l'italienne Annunziata.

Celles des grandes dames qui avaient servi de marraines à Roger, et lui avaient décerné le nom « de beau Solignac », eurent tôt fait d'inventer un roman plus ou moins vraisemblable, dans le goût de l'*Astrée*, des aventures de Céladon et de l'étranger Sémère...

On répéta tout bas que le chevalier était attiré à Paris par quelque amour puissant contre lequel il luttait depuis plusieurs années. On nommait sous le sceau du secret, devenu bientôt le secret de la ville entière, le nom de celle qu'adorait le beau Roger, et plus d'un cœur féminin battit de jalousie et plus d'un grand œil amoureux, noir ou bleu, se voila à ces récits d'une ou deux larmes amères. Puis on essuya les pleurs, on étouffa les soupirs, on s'occupa des contestations élevées entre l'abbé et les chanoines de Saint-Martial, des sorciers et sorcières exécutés à Limoges, et de la procession superbe en l'honneur de l'entrée de Mgr François de la Fayette, mis au rang des évêques. Et du beau Solignac il ne fut plus question.

On l'avait, non pas oublié, mais lorsqu'un soir de septembre, comme le soleil se cachait, la stupéfaction des habitants et des moines de Solignac fut grande en voyant arriver lentement, par le chemin de Limoges, un carrosse attelé de deux chevaux marchant à pas comptés, tandis qu'à côté du char tout poudreux Martial Castoret, monté sur son cheval de guerre, ramenait attaché à sa selle le cheval de bataille du chevalier Roger de Solignac. Ce groupe inattendu s'avançait vers le bourg avec une lenteur funéraire, et les premiers qui l'aperçurent se détachant sur le soleil rougi qui allongeait démesurément les ombres de Castoret, du carrosse et des chevaux, ceux-là s'écrièrent d'un premier mouvement :

— Le beau Solignac est mort !

— Est-il donc mort ? demandèrent les braves gens à Castoret en courant au-devant de l'écuyer.

Le brave Martial hocha la tête :

— Non, dit-il, M. le chevalier n'est pas mort !

Mais le ton dont ces paroles furent prononcées était si triste que chacun eut, dès ce moment, la conviction qu'un malheur était arrivé.

Alors un ou deux curieux, en montant sur les talus ou les pierres, se hasardèrent à jeter un regard dans l'intérieur du carrosse et là, étendu à côté d'un homme vêtu de noir dont un grand col de toile blanche tranchait sur le sombre pourpoint, ils aperçurent, pâle, maigre, l'œil fixe et morne — avec des cheveux blancs aux tempes, dit une commère désespérée, — celui que quelques mois auparavant encore on appelait le beau Solignac.

Le beau Solignac semblait revenir au château comme le gibier blessé à son gîte, comme l'oiseau mourant à son nid. Il y avait déjà, dans le pas lent et lourd des chevaux qui le traînaient, quelque chose de sépulcral. L'homme qui se tenait auprès de lui, assis et couvrant en quelque sorte de l'œil le visage émacié du chevalier, était un médecin. Martial Castoret remarqua, dans la foule peu à peu accourue, quelques gens effrayés qui faisaient des signes de croix comme devant un mort.

Les curieux, les enfants, les commères et les moines se rangèrent silencieusement, respectueusement, pour laisser passer le cortége. Le dos courbé, la mine creuse et assombrie, Martial Castoret rendait, sans dire mot et d'une main lasse, les saluts qu'on lui adressait. Stupéfaits, les gens de Solignac regardaient le carrosse monter, lugubre et silencieux, la côte qui menait au château dont les vitres, au soleil couchant, semblaient sanglantes ou plutôt rougies par un incendie.

Les deux chevaux dont l'un était monté et l'autre traîné par Castoret butaient tristement à chaque caillou, comme s'ils eussent compris l'inutilité de marcher et de vivre.

Arrivé à un coude formé par la route, le cortége disparut derrière les châtaigniers, et les bonnes gens demeurés sur le chemin se regardèrent avec les yeux agrandis de gens qui viennent d'apercevoir quelque effrayante apparition.

Le soir même, à Limoges, chez M. de Tanois, chanoine et official, le bruit courait déjà que le beau Solignac, moribond, vieilli de dix ans et méconnaissable, était revenu au bord de la Bréance pour y rendre le dernier soupir.

— Ce n'est pas ainsi pourtant, dit une des anciennes *marraines* du chevalier, que doit finir un gentilhomme !

Jamais retour au pays natal n'avait été aussi sombre que celui du chevalier. Ce fut sur les épaules du médecin qui l'escortait et de Castoret qu'il s'appuya pour descendre du carrosse. Le malheureux était maigre et livide et ses jambes se dérobaient sous lui. D'ailleurs, silencieux et résolu, il ne dit qu'un mot, il ne prononça qu'un nom :

— Annunziata !

Et alors comme un spectre répondant à un spectre, une figure de femme apparut, que Roger considéra avec stupeur et Martial avec effroi, une figure dont les yeux seuls étaient vivants dans un visage blême et qui répondit d'une voix faible soudain raffermie par un violent effort :

— Me voici, *caro mio*. Je n'attendais plus que toi pour mourir !

II.

D'où venait, ainsi brisé, le beau Roger de Solignac et quelle épreuve inattendue, quel terrible roc d'achopement avait-il rencontré en chemin !

Quatre mois auparavant, un soir d'été, comme le ciel étincelait, criblé d'étoiles, Annunziata avait fait monter Solignac sur la plate-forme du donjon où elle restait parfois durant des nuits entières, ses grands yeux noirs fixés sur les astres :

— Mon enfant, lui avait-elle dit, je vais te révéler le secret de ta naissance et je vais te dicter ton devoir....

. . . .

Jules Claretie



LES ASTRES

L'homme pleure, il se tord comme un ver. Ses pensers
Soufflent sur ses amours l'horreur des vents glacés,
Et poussent loin de lui ses rêves trépassés,
Feuilles mortes, avec ses vœux inexaucés.

Tandis qu'au fond des cieux, au fond de l'altitude
Des cieux ! les astres blancs & froids, sans lassitude,
A force d'être loin au sein de la Nuit rude,
Garderont, au-dessus des maux, leur quiétude.

Telles les femmes, Sphinx aux fronts mystérieux,
Immobiles, ouvrant de grands yeux sérieux,
Voient mourir à leurs pieds les jeunes & les vieux !

Oh ! ne pouvoir monter ! monter ! Non : les pilastres
Célestes ont croulé sous les anciens désastres...
Maudits ! soyez maudits, inapaisables astres !

Emile Goudeau



IDÉES POLITIQUES ET RELIGIEUSES [1]

DU PEUPLE DE ROME

Vers l'année 924

En ce temps là, deux événements étaient particulièrement agréables au peuple de Rome : la mort d'un pape et le couronnement d'un empereur.

On facilitait aux pontifes suprêmes les excès qui abrégent l'existence ;

(1) Ce morceau est extrait d'un roman intitulé : *Marozia*, qui paraîtra l'automne prochain chez l'éditeur Dentu.

s'obstiner à vivre eût été de leur part une imprévoyance qu'ils auraient bientôt expiée par l'impopularité. Un évêque, en dépit des canons de vingt conciles, pouvait s'asseoir dans la chaire universelle, un homme bien portant, non ; Boniface, pour conquérir les suffrages, dut avouer qu'il avait la goutte.

Ce n'était point que les Papes fussent haïs de la populace ; gourmande, ivrogne et libertine, mais superstitieuse, elle approuvait que ces représentants du Ciel le mêlassent à leurs débauches : Dieu, compromis, serait indulgent.

Mais la mort d'un pape autorisait le pillage du palais pontifical ! Artisans las des honnêtes besognes, moines qui ne faisaient leur salut que pour mendier, pélerins douteux, devenant pâles si on prononçait devant eux le nom de leurs patries, soldats sans bannières, enrôlés au service des mauvais hasards, ce ramas catholiques d'Italiens idolâtres, de Grecs iconoclastes, de Sarracènes mal baptisés, de Longobards confesseurs d'Odin, et de Saxons sans dieu, qui était le peuple de Rome, et qui, divisé d'habits et de langages, s'unifiait en un démesuré appétit des plus abjects contentements, ce ramas remuant et fainéant pillait avec délices. De là, la popularité posthume des papes qui mouraient tôt.

A vrai dire, le palais de Latran était fort dépouillé ; les vicaires de Jésus n'avaient guère le loisir de l'enrichir de nouveau, « ayant cela de bon, dit Platine, que Dieu les enlevait promptement de la face de la terre comme les monstres. » A la mort d'Adriano, troisième du nom, il fallut, pour ne point revenir les mains vides, piller les demeures avoisinantes. Dès lors la coutume s'établit de distribuer le pillage sur tous les points de la ville, sur les faubourgs aussi ! Pendant que s'ouvrait un caveau de plus dans l'une des quatre basiliques consacrées aux sépultures pontificales, Rome était en proie à sa vermine. Les habitacles des nobles, crénelés et gardés, méprisaient aisément l'assaut de la plèbe ; tel qui se hasardait à tenter la porte d'un comte ou d'un évêque, n'en rapportait le plus souvent qu'une flèche dans les reins. Mais les pacifiques hôtelleries, les maisons des marchands, les monastères qui, pauvres ou avares, n'avaient pas encore acheté du Consul de Rome le droit de placer à leurs portes des sentinelles païennes, les chapelles et les églises offraient des butins faciles. Le tumulte, quinze heures durant, était pitoyable, jusqu'à ce qu'enfin, la nuit venue, s'établissait une trève sinistre, faite de l'hébêtement des désespoirs et du sommeil des joies saoûles.

Pour se soustraire au pillage, il n'y avait qu'un moyen : quitter Rome au premier bruit d'une indisposition du pape. Un homme, en rentrant chez lui, disait à sa femme : « Empisl les coffres, fais charger les mules. La sublimité de Sa Sainteté Notre-Seigneur le Pape a toussé trois fois ce matin en célébrant le Sacré Sacrifice. » Les moines et les nonnes partaient les premiers, prétextant des pèlerinages ; on voyait s'éloigner de longues files silencieuses de robes et de frocs, que précédaient des chariots couverts de toiles. Ainsi le peuple était frustré. Il n'y avait de bons papes que ceux qui mouraient de mort subite.

Quant au couronnement d'un empereur, il y avait de quoi s'en satisfaire, faute de mieux. On ne pillait pas, mais on recevait. Dès l'heure matinale où le roi élu, ayant fait ses dévotions en l'église de Sainte-Marie-Transpadine, acceptait à Térébinte les félicitations du préfet de la ville, du comte palatin de Latran et de tous les clercs urbains qui remuaient des encensoirs et vociféraient : « *Ecce mitto angelum meum,* » — l'ange, c'était l'empereur, — jusqu'à l'heure où, tous les rôles accomplis, il remontait à

cheval, couronné de fer et l'évêque des évêques lui tenant l'étrier, une pluie de deniers d'or et d'argent ne cessait de tomber sur la foule qui écarquillait les bras, les mains, la bouche, faisant poche de tout.

On évaluait un empereur d'après la quantité et l'aloi des deniers répandus le jour de son couronnement. Wido obtint quelque estime parce qu'il avait émietté dans Rome les trésors des trois dernières villes qu'il avait prises par trahison. Mais Lambertus était exécré, ayant osé, selon le conseil de sa mère Agiltrude, distribuer au peuple des monnaies fausses : des cent mille deniers qui jonchèrent les voies, on ne put acheter un seul verre de vin d'Albe ni une seule caresse d'une fille saxonne. Le peuple de Rome, à vrai dire, prit sa revanche; la fidélité qu'il avait jurée ne fut pas de meilleur aloi que l'argent qu'il avait reçu. Arnouff, roi de Germanie, fit mieux les choses, étant un prince pieux, ainsi que le prouve sa grande dévotion à saint Emmeran de Ratisbonne, à l'église duquel il fit présent d'un tabernacle dont la colonnade était d'or et le faîte de pierreries.

Mais Berengar, que les clercs nommaient Berengarius, eut l'adresse de se faire couronner trois fois. Il obtint de cette façon une popularité coûteuse, mais utile en ce temps où Rome, capricieuse éternelle, pouvait seule faire et défaire les empereurs maîtres du monde. Une autre chose assurait à Berengar la faveur de la ville inconstante; il avait vaincu et chassé loin de Rome les Sarracènes, qui campaient naguère sur les bords de l'Erivan, que l'on commençait à appeler la Garyliane. Outre que les Sarracènes étaient connus pour des païens damnés, adorateurs patents de Saoh, Saoc, Nazara, Allac, Allogée, Mena, et si remarquablement irrespectueux à l'égard des mystères chrétiens que l'émir Abd-Ila n'avait pas craint, pendant le siége de Salerne, de faire dresser son lit sur la table d'un autel catholique et d'y sacrifier chaque soir la pudeur d'une Camaldule, tant qu'enfin une poutre, détachée par le doigt de Dieu, tomba et lui brisa les reins. Outre ces motifs de haine, les Romains en avaient un autre, plus puissant, contre ces maudits idolâtres; ils reconnaissaient en eux des rivaux supérieurs dans l'art de piller, des voleurs qui volaient si bien qu'après eux il ne restait plus rien à prendre. Après le sac d'une ville par les Sarracènes, le plus ingénieux pillard n'y aurait pas trouvé de quoi se racheter de l'impôt que l'on doit pour mener ses porcs à la glandée. Si les mécréants étaient entrés à Rome, c'en eût été fait des bonnes aubaines que fournissaient au peuple les décès fréquents des papes.

Donc Berengar était fort aimé et d'autant plus à l'époque où commencent à se mouvoir les personnages de notre récit,—que c'est justement le jour où l'empereur des Romains, fils de Giselle, petite fille de Karl-le-Grand, que les Italiens nommaient Carolo-Magno, vint pour la troisième fois recevoir la couronne de fer des mains du pontife suprême.

Inquiété par les Sarracènes, qui reparaissaient dans les montagnes de Campanie, attentif aux menées ténébreuses des comtes de Tusculum, peu rassuré par l'arrivée des Maggyars, alliés dangereux, et menacé surtout par le roi de la Bourgogne transjurane, Rudolph, qui avait pris Pavie et s'y était fait couronner roi d'Italie, Berengar avait senti le besoin de raffermir sur sa tête le diadème de fer, comme un homme, dans un coup de vent, enfonce son chapeau.

Catulle Mendès

AU MUSÉE DES ANTIQUES

Elle veille en sa chaise étroite ;
Quelque roi d'Egypte a sculpté
Dans l'extase et la gravité
Le corps droit et la tête droite.

Moitié coiffe et moitié bandeau,
Fond pur à des lignes vermeilles,
Un pan tourne autour des oreilles.
Sa robe est la prison du Beau.

Ses yeux, de profonds péristyles
Où ne passe rien de réel,
De toute la largeur d'un ciel
S'ouvrent aux visions stériles ;

Et le menton rit tel qu'un fruit,
Et la joue est une colline ;
Quant à l'aile de la narine
C'est l'ibis envolé sans bruit.

De l'épaule menue et grasse
Les bras courent le long des reins
Jusques à ses genoux sereins
Que chacune des mains embrasse,

Et le plat des cuisses est tel
Qu'il vous trouble et qu'il vous apaise
Par des attirances de chaise
Et des solennités d'autel !

La fraîcheur du visage antique
Laisse au vague appétit des yeux
Deviner les seins précieux
Dans un pli trop énigmatique,

Et sous l'impur raffinement
D'un profil qu'on rêve à des chèvres,
C'est pour des dieux que vont les lèvres
Souriant indéfiniment.

Germain Nouveau

LES ABEILLES

« Ailes d'or et flèches de flamme ! »
VICTOR HUGO (*Les Châtiments*.

O mon siècle, où s'arrêtera ton délire ? Je célébrais, l'autre jour, la folie dont tu souffres, ce mal des vers auquel tu succombes, en fidèle amant des immortelles et chastes Muses ; mais, cher vieillard couronné de roses, prête l'oreille aux timides conseils du plus humble de tes enfants ! Ménage tes forces, sois avare du sang de ton cœur, et n'exhale pas toute ton âme dans un suprême et brûlant baiser! Voici maintenant que tes fils éperdus et saignants s'en vont par les rues de nos villes, en chantant au point d'en mourir le dernier refrain d'un poète nouvellement sacré par les dieux. Ah ! la voix des purs éphèbes et des amoureuses jeunes filles, comme elle résonne joyeuse et forte, dans tes carrefours, ô Athènes, dans ta forêt murmurante, ô Meudon, et parmi les peupliers de tes îles, ô Bougival, nouvelle Cythère où s'ébattent les naïades craintives! Que dit cet hymne dont la plainte sanglottante monte, dans la nuit, vers les étoiles silencieuses :

« *Voyez ce beau garçon-là!* (bis.)
C'est l'amant d'A,
C'est l'amant d'A,
C'est l'amant d'Amanda ! ! ! »

Sois fière, ô Chanson, et disperse-toi gaîment parmi les cieux; tu contiens toute l'âme moderne, tu résumes dans une formule éclatante et définitive les vœux sacrés d'un siècle mourant !



Quel est ton nom, barde pudique dont la bouche a soupiré ces vers ? Si tu t'appelles réellement Théodore, pourquoi nous le cacher plus longtemps? La Gloire est déjà lasse d'attendre : la Renommée, sa trompette en bouche, ne tient plus que par un pied à notre misérable terre, et bientôt, nous la verrons s'envoler à tire d'ailes, orgueilleuse de crier au monde ce nom désormais glorieux ! Mille et mille fois heureuse celle à qui s'est fiancée ton âme, car j'aime à croire qu'Amanda elle-même marche à tes côtés, dans la lumière que répand ton génie sur la triste route où nous trébuchons, solitaires. Sans compter, ô fortuné poète, que ce chant radieux, proféré par tant de lèvres émues, te rapportera cent fois plus qu'*Obéron* ne rapporta jadis à Weber ! (Le calcul a été fait.) Souviens-toi de ton devancier qui pendant de nombreuses soirées a conjuré éloquemment *Joséphine « d'arrêter la machine.* » Cette heure d'inspiration quasi divine l'a enrichi pour jamais, et maintenant il peut rouler ses cigarettes dans des billets de banque, ce que faisait rarement Pierre Corneille.



Il est enfin venu cet âge, naguère prophétisé :

« *Oui! Les temps promis sont proches :*
Nous verrons l'âge rêvé,
Où l'or, crevant nos sacoches,
Bondira sur le pavé. »

Pourquoi faut-il qu'Albert Glatigny à qui nous devons cette prédiction, soit mort devant Chanaan, comme Moïse, plus pauvre qu'un banquier d'aujourd'hui?

Henry Laujol

LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 6 *août*. — Notre rédacteur en chef part pour l'Allemagne, afin d'assister à la première représentation du nouvel opéra de Richard Wagner. Il y a donc encore une Allemagne! Je la croyais ivre-morte de nos cinq milliards. Les journaux qui se passionnent pour la musique envoient à grands frais des reporters à Bayreuth pour avoir un compte rendu spécial de cette solennité. Il n'y a pas grand mal à cela. Que les Allemands se contentent désormais de faire de la musique!

Lundi 7 *août*. — Villiers de l'Isle-Adam corrige la vingtième épreuve de l'*Azraël*, annoncé depuis six mois par la *Librairie de l'Eau-Forte*. Mais il y fait peu de changements. Tout fait espérer que cet ouvrage exquis sera publié avant la fin de l'année. *Les Va-nu-Pieds* de Léon Cladel finissent de paraître et forment un volume illustré, où l'on constate de curieuses corrections qui adoucissent l'accent révolutionnaire de la première édition.

Mardi 8 *août*. — Adelphe Froger reste seul chargé du poids et de la responsabilité de la rédaction de *la République des Lettres*, au moment où le thermomètre atteint quarante degrés à l'ombre. On consomme d'innombrables bocks dans les bureaux de ce journal, qui prennent l'aspect d'un café vulgaire. Les gens qui viennent s'abonner reculent épouvantés.

Mercredi 9 *août*. — La copie d'Emile Zola exerce une désastreuse influence sur les manières et le langage des rédacteurs de *la République*. Au lieu de s'appeler, comme autrefois, « cher ami » ou « cher poète, » ils se disent « bougre de cochon. » Léon Dierx, qui est bien élevé, s'en affecte beaucoup et adresse quelques remontrances à ce sujet aux membres de notre académie intime.

Jeudi 10 *août*. — La chaleur dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Une jolie dame vient nous demander l'adresse de Desbarrolles, par qui elle veut se faire dire la bonne aventure. L'aqua-fortiste Chevalier se donne pour Desbarrolles et fait à la dame des prédictions intéressées. Tout se découvre, grâce à l'intervention de Coquelin cadet, et la dame est sauvée des piéges d'un intrigant.

Vendredi 11 *août*. — Première représentation, au Gymnase, du *Salon au cinquième étage*, exhibition de tableaux vivants signée de M. Clerc. Les tableaux, empruntés au dernier Salon et reproduits fort habilement, sont plus vivants que la pièce. C'est une édition nouvelle du *Duc Adolphe* de l'année dernière. M. Ribot fournit le mot de la fin, édité l'année dernière aux dépens de M. Manet.

Samedi 12 *août* — Les théâtres sont en pleine fermentation et préparent leurs pièces de réouverture. M. Waddington fait une allusion au Théâtre-Français, dans un discours fort remarqué, et affirme que notre première scène suivra prochainement une voie littéraire, l'Odéon également. Ces mots resteront gravés dans les cœurs. — Les *Dames danoises*, qui avaient de jolis noms et qui formaient des groupes plastiques aux Champs-Elysées, abandonnent Paris. Elles n'étaient certainement point mal faites, mais quelle nécessité de les faire venir de si loin? Je ne demande que la faculté de choisir dix personnes parmi les spectatrices de ces exhibitions, pour faire éclater à tous les yeux la supériorité de nos beautés françaises.

Jean Prouvaire

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE

2, rue de Châteaudun, 2.

ÉDITION POPULAIRE ILLUSTRÉE

à 10 Centimes la livraison

Les Va-nu-Pieds

Par LÉON CLADEL

Illustrés par MM. Frédéric Regamey, Daniel Vierge, Ernest Pichio, Frédéric Chevalier, Henri Guérard, Jules Martin, Jean Massieu, Hanriot, Ingomar, Jean Lubin, etc., etc.

L'ouvrage complet formera trente livraisons ou six séries. — Il paraît depuis le 1er Mai 1876.

L'APRÈS-MIDI D'VN FAVNE

ÉGLOGVE

PAR STÉPHANE MALLARMÉ

Avec Frontispice, Fleuron, Cul-de-Lampe et Ex-Libris en deux couleurs

PAR MANET

16 pages grand in-8°

175 exemplaires sur papier vergé trié à la feuille, au prix de 15 fr., et 20 exemplaires sur grand papier doré du Japon au prix de 25 fr. dans une couverture en feutre du Japon, à titre d'or, avec tresses en soie rose-de-Chine.

(*Fleurons et Cul-de-Lampe* dans le texte ;
Frontispice et Ex-Libris hors pages, sur Japon doré et parchemin légers.)

Viennent de paraître :

LES POÉSIES

DE

CATULLE MENDÈS

Le Soleil de Minuit. — Soirs moroses. — Contes épiques.
Intermède. — Hespérus.
I. Philomela. — II. Sonnets. — III. Pantéléïa.
IV. Pagode. — V. Sérénades.

Un magnifique volume de 400 pages grand in-8°, orné d'une eau-forte et imprimé en caractères anciens sur très-beau papier.

Il a été tiré 65 exemplaires de luxe, numérotés : 25 sur papier de Hollande 20 francs) ; 25 sur papier de Chine (40 fr.) et 15 sur papier Whatman (40 fr.)

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Septième livraison

Sommaire du 20 Août 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef :

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore DE BANVILLE, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, Jules CLARETIE, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE, Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GÉRIN, Raoul GINESTE, Edmond DE GONCOURT, Léon HENNIQUE, Jose Maria DE HEREDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS, Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PÉRADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, ALGERNON Charles SWINBURNE, Gilbert-Augustin THIERRY, Léon VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Emile ZOLA.

PRIX DE LA LIVRAISON : 50 CENT.

ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
Paris.	12 fr.	24 fr.
Départements.	15	30
Pays d'Europe.	18	35
Amérique, Asie, Afrique.	20	40

Les abonnements partent du premier dimanche de chaque mois

Les abonnés reçoivent gratuitement la première partie de

L'ASSOMMOIR

On s'abonne, en adressant un mandat-poste, à M. Georges GODDE, gérant de la Revue.

AUX BUREAUX DU JOURNAL

2, rue de Châteaudun, 2

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE

AVIS IMPORTANT

Les abonnés de la première série, dont l'abonnement est expiré, sont priés de le renouveler avant samedi prochain, s'ils veulent ne pas éprouver de retard dans la réception de la Revue.

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

II. — *Suite.*

Deux jours se passèrent. Le zingueur n'avait pas reparu. Il roulait dans le quartier, on ne savait pas bien où. Pourtant, des gens disaient l'avoir vu chez la mère Raquet, au *Papillon*, au *Petit bonhomme qui tousse*. Seulement les uns assuraient qu'il était seul, tandis que les autres l'avaient rencontré en compagnie des sept ou huit soulards de son espèce. Gervaise haussait les épaules d'un air résigné. Elle ne courait pas après son homme, pour éviter le grabuge dans le ménage; elle attendait qu'il rentrât, écoutant la nuit s'il ne ronflait pas à la porte. Mon Dieu, c'était une habitude à prendre. Quand le besoin d'une bordée prenait Coupeau, personne au monde n'aurait pu l'arrêter ; ça durait ce que ça devait durer ; et il gagnait à ce métier-là quinze jours de sagesse. Même, si elle venait à l'apercevoir chez un marchand de vin, elle faisait un détour, afin de ne pas le mettre en colère. Il couchait sur un tas d'ordures, sur un banc, dans un terrain vague, en travers d'un ruisseau. Et, le lendemain, avec son ivresse mal cuvée de la veille, il repartait, tapait aux volets des consolations, se lâchait de nouveau dans une course furieuse, au milieu des petits verres, des canons et des litres, perdant et retrouvant ses amis, poussant des voyages dont il revenait plein de stupeur, voyant danser les rues, tomber la nuit et naître le jour, sans d'autre idée que de boire et de cuver sur place. Lorsqu'il cuvait, c'était fini. Gervaise alla pourtant, le second jour, à l'Assommoir du père Colombe, pour savoir : on l'y avait revu cinq fois au moins, on ne pouvait pas lui en dire davantage. Elle dut se contenter d'emporter les outils restés sous la banquette.

Lantier, le soir, voyant la blanchisseuse ennuyée, lui proposa de la conduire au café-concert, histoire de passer un moment agréable. Elle refusa d'abord, elle n'était pas en train de rire. Sans cela, elle n'aurait pas dit non, car le chapelier lui faisait son offre d'un air trop honnête, pour qu'elle se méfiât de quelque traîtrise. Il semblait s'intéresser à son malheur et se montrait vraiment paternel. Jamais Coupeau n'avait découché deux nuits. Ainsi, malgré elle, toutes les dix minutes venait-elle se planter sur la porte, sans lâcher son fer, regardant aux deux bouts de la

rue si son homme n'arrivait pas. Ça la tenait dans les jambes, à ce qu'elle disait, des picottements qui l'empêchaient de rester en place. Bien sûr Coupeau pouvait se démolir un membre, tomber sous une voiture et y rester : elle serait joliment débarrassée, elle se défendait de garder dans le cœur la moindre amitié pour un sale personnage de cette espèce. Mais, à la fin, c'était agaçant de toujours se demander s'il rentrerait ou s'il ne rentrerait pas. Et, lorsqu'on alluma le gaz, comme Lantier lui parlait de nouveau du café-concert, elle accepta. Après tout, elle se trouvait trop bête de refuser un plaisir, lorsque son mari, depuis trois jours menait une vie de polichinelle. Puisqu'il ne rentrait pas, elle aussi allait sortir. La cambuse brûlerait, si elle voulait. Elle aurait fichu en personne le feu au bazar, tant l'embêtement de la vie commençait à lui monter au nez.

On dîna vite. En partant au bras du chapelier, à huit heures, Gervaise pria maman Coupeau et Nana de dormir tout de suite. La boutique était fermée. Elle s'en alla par la porte de la cour et donna la clef à madame Boche, en lui disant que si son cochon revenait, elle eût l'obligeance de le coucher. Le chapelier l'attendait sous la porte, bien mis, sifflant un air. Elle avait sa robe de soie. Ils suivirent doucement le trottoir, serrés l'un contre l'autre, éclairés par les coups de lumière des boutiques, qui les montraient se parlant à demi-voix, avec un sourire.

Le café-concert était boulevard de Rochechouart, un ancien petit café qu'on avait agrandi sur une cour, par une baraque en planches. A la porte, un cordon de boules de verre dépoli dessinait un portique lumineux. De longues affiches, collées sur des panneaux de bois, se trouvaient posées par terre, au ras du ruisseau.

— Nous y sommes, dit Lantier. Ce soir, débuts de mademoiselle Amanda, chanteuse de genre.

Mais il aperçut Bibi-la-Gaillarde, qui lisait également l'affiche. Bibi avait un œil au beurre noir, quelque coup de poing empoigné la veille.

— Eh bien! et Coupeau? demanda le chapelier, en cherchant autour de lui, vous avez donc perdu Coupeau?

— Oh! il y a beau temps, depuis hier, répondit l'autre. On s'est allongé un coup de tampon, en sortant de chez la mère Baquet. Moi, je n'aime pas les jeux de mains... Vous savez, c'est avec le garçon de la mère Baquet qu'on a eu des raisons, par rapport à un litre qu'il voulait nous faire payer deux fois... Alors, j'ai filé, je suis allé schoffer un brin.

Il baillait encore, il avait dormi dix-huit heures. D'ailleurs, il était complétement dégrisé, l'air abêti, sa vieille veste pleine de duvet, car il devait s'être fourré dans son lit tout habillé.

— Et vous ne savez pas où est mon mari, monsieur? interrogea la blanchisseuse.

— Mais non, pas du tout... Il était cinq heures, quand nous avons quitté la mère Baquet. Voilà!... Il a peut-être bien descendu la rue. Oui, même je crois l'avoir vu entrer au *Papillon* avec un cocher... Oh! que c'est bête! Vrai, on est bon à tuer!

Lantier et Gervaise passèrent une très-agréable soirée au café-concert. A onze heures, lorsqu'on ferma les portes, ils revinrent en se baladant, sans se presser. Le froid piquait un peu, le monde se retirait par bandes; et il y avait des filles qui crevaient de rire, sous les arbres, dans l'ombre, parce que des hommes rigolaient de trop près avec elles, sans doute. Lantier chantait entre ses dents une des chansons de mademoiselle Amanda : *C'est dans l'nez qu'ça me chatouille.* Gervaise, étourdie, comme grise, reprenait le refrain. Elle avait eu très-chaud. Puis, les deux consommations

qu'elle avait bues lui tournait sur le cœur, avec la fumée des pipes et l'odeur de toute cette société entassée. Mais elle emportait surtout une vive impression de mademoiselle Amanda. Jamais elle n'aurait osé se mettre nue comme ça devant le public. Il fallait être juste, cette dame avait une peau à faire envie. Et elle écoutait, avec une curiosité sensuelle, Lantier donner des détails sur la personne en question, de l'air d'un monsieur qui lui aurait compté les côtes en particulier.

— Tout le monde dort, dit Gervaise, après avoir sonné trois fois, sans que les Boche eussent tiré le cordon.

La porte s'ouvrit, mais le porche était noir, et quand elle frappa à la vitre de la loge pour demander sa clef, la concierge ensommeillée lui cria une histoire, à laquelle elle n'entendit rien d'abord. Enfin, elle comprit que le sergent de ville Poisson avait ramené Coupeau dans un drôle d'état, et que la clef devait être restée sur la serrure.

— Fichtre! murmura Lantier, quand ils furent rentrés, qu'est-ce qu'il a donc fait ici? C'est une vraie infection.

En effet, ça puait ferme. Gervaise, qui cherchait des allumettes, marchait dans du mouillé. Lorsqu'elle fut parvenue à allumer une bougie, ils eurent devant eux un joli spectacle. Coupeau avait rendu tripes et boyaux; il y en avait plein la chambre; le lit en était emplâtré, le tapis également, et jusqu'à la commode qui se trouvait éclaboussée. Avec ça, Coupeau, tombé du lit où Poisson devait l'avoir jeté, ronflait là-dedans, au milieu de son ordure. Il s'y étalait, vautré comme un porc, une joue barbouillée, soufflant son haleine empestée par sa bouche ouverte, balayant de ses cheveux déjà gris la mare ignoble élargie autour de sa tête.

— Oh! le cochon! le cochon! répétait Gervaise, indignée, exaspérée. Il a tout sali... Non, un chien n'aurait pas fait ça, un chien crevé est plus propre.

Tous deux n'osaient bouger, ne savaient où poser le pied. Jamais le zingueur n'était revenu avec une telle culotte et n'avait mis la chambre dans une ignominie pareille. Aussi, cette vue-là portait un rude coup au sentiment que sa femme pouvait encore éprouver pour lui. Autrefois, quand il rentrait éméché ou poivré, elle se montrait complaisante et pas dégoûtée. Mais, à cette heure, c'était trop, son cœur se soulevait. Elle ne l'aurait pas pris avec des pincettes. L'idée seule que la peau de ce goujat toucherait sa peau lui causait une répugnance, comme si on lui avait demandé de s'allonger à côté d'un mort, abîmé par une vilaine maladie.

— Il faut pourtant que je me couche, murmura-t-elle. Je ne puis pas retourner coucher dans la rue... Oh! je lui passerai plutôt sur le corps.

Elle tâcha d'enjamber l'ivrogne et dut se retenir à un coin de la commode, pour ne pas glisser dans la saleté. Coupeau barrait complétement le lit. Alors, Lantier, qui avait un petit rire en voyant bien qu'elle ne ferait pas dodo sur son oreiller, cette nuit-là, lui prit une main, en disant d'une voix basse et ardente :

— Gervaise... écoute, Gervaise...

Mais elle avait compris, elle se dégagea, éperdue, le tutoyant à son tour, comme jadis.

— Non, laisse-moi... Je t'en supplie, Auguste, rentre dans ta chambre... Je vais m'arranger, je monterai sur le lit par les pieds...

— Gervaise, voyons, ne fais pas la bête, répétait-il. Ça sent trop mauvais, tu ne peux pas rester... Viens. Qu'est-ce que tu crains? Il ne nous entend pas, va!

Elle luttait, elle disait non de la tête, énergiquement. Dans son trouble, comme pour montrer qu'elle resterait là, elle se déshabillait, jetait sa robe de soie sur une chaise, se mettait violemment en chemise et en jupon, toute blanche, le cou et les bras nus. Son lit était à elle, n'est-ce pas? elle voulait coucher dans son lit. A deux reprises, elle tenta encore de trouver un coin propre et de passer. Mais Lantier ne se lassait pas, la prenait à la taille, en disant des choses pour lui mettre le feu dans le sang. Ah! elle était bien plantée, avec un loupiat de mari par devant, qui l'empêchait de se fourrer honnêtement sous sa couverture, avec un sacré salaud d'homme par derrière, qui songeait uniquement à profiter de son malheur pour la ravoir. Comme le chapelier haussait la voix, elle le supplia de se taire. Et elle écouta, l'oreille tendue vers le cabinet où couchaient Nana et maman Coupeau. La petite et la vieille devaient dormir, on entendait une respiration forte.

— Auguste, va-t-en, tu vas les réveiller, reprit-elle, les mains jointes. Sois raisonnable. Un autre jour, ailleurs.... Pas ici, pas devant ma fille....

Il ne parlait plus, il restait souriant, et lentement il la baisa sur l'oreille, ainsi qu'il la baisait autrefois pour la taquiner et l'étourdir. Alors, elle fut sans force, elle sentit un grand bourdonnement, un grand frisson descendre dans sa chair. Pourtant, elle fit de nouveau un pas. Mais elle dut reculer. Ce n'était pas possible, la dégoûtation était si grande, l'odeur devenait telle, qu'elle se serait elle-même mal conduite dans ses draps. Coupeau, comme sur de la plume, assommé par l'ivresse, cuvait sa bordée, les membres morts, la gueule de travers; toute la rue aurait bien pu entrer embrasser sa femme, sans qu'un poil de son corps en remuât.

— Tant pis, bégayait-elle, c'est sa faute, je ne puis pas.... Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! il me renvoie de mon lit, je n'ai plus de lit.... Non, je ne puis pas, c'est sa faute.

Elle tremblait, elle perdait la tête. Et pendant que Lantier la poussait dans sa chambre, le visage de Nana apparut à la porte vitrée du cabinet, derrière un carreau. La petite venait de se réveiller et de se lever doucement, en chemise, pâle de sommeil. Elle regarda son père roulé dans son vomissement; puis, la figure collée contre la vitre, elle resta là, à attendre que le jupon de sa mère eût disparu chez l'autre homme, en face. Elle était toute grave. Elle avait de grands yeux d'enfant vicieuse, allumés d'une curiosité ensuelle.

III

Cet hiver-là, maman Coupeau faillit passer, dans une crise d'étouffement. Chaque année, au mois de décembre, elle était sûre que son asthme la collait sur le dos pour des deux et trois semaines. Elle n'avait plus quinze ans, elle devait en avoir soixante-treize à la saint Antoine. Avec ça, très-patraque, râlant pour un rien, quoique grosse et grasse. Le médecin annonçait qu'elle s'en irait en toussant, le temps de crier : Bonsoir, Jeanneton, la chandelle est éteinte.

Quand elle était dans son lit, maman Coupeau devenait mauvaise comme la gale. Il faut dire que le cabinet où elle couchait avec Nana n'avait rien de gai. Entre le lit de la petite et le sien, se trouvait juste la place de deux chaises. Le papier des murs, un vieux papier gris déteint, pendait en lambeaux. La lucarne ronde, près du plafond, laissait tomber

un jour louche et pâle de cave. On se faisait joliment vieux là-dedans, surtout une personne qui ne pouvait pas respirer. La nuit encore, lorsque l'insomnie la prenait, elle écoutait dormir la petite, et c'était une distraction. Mais, dans le jour, comme on ne lui tenait pas compagnie du matin au soir, elle grognait, elle pleurait, elle répétait toute seule pendant des heures, en roulant sa tête sur l'oreiller :

— Mon Dieu ! que je suis malheureuse !... Mon Dieu que je suis malheureuse !... En prison, oui, c'est en prison qu'ils me feront mourir !

Et dès qu'une visite lui arrivait, Virginie ou madame Boche, pour lui demander comment allait la santé, elle ne répondait pas, elle entonnait tout de suite le chapitre de ses plaintes.

— Ah ! il est cher, le pain que je mange ici ! Non, je ne souffrirais pas autant chez des étrangers !... Tenez, j'ai voulu avoir une tasse de tisane, eh bien ! on m'en a apporté plein un pot à eau, une manière de me reprocher d'en trop boire.... C'est comme Nana, cette enfant que j'ai élevée, elle se sauve nu-pieds, le matin, et je ne la revois plus. On croirait que je sens mauvais. Pourtant, la nuit, elle dort joliment, elle ne se réveillerait pas une seule fois pour me demander si je souffre.... Enfin, je les embarrasse, ils attendent que je crève. Oh ! ce sera bientôt fait. Je n'ai plus de fils, cette coquine de blanchisseuse me l'a pris. Elle me battrait, elle m'achèverait, si elle n'avait pas peur de la justice.

Gervaise, en effet, se montrait un peu rude par moments. La baraque tournait mal, tout le monde s'y aigrissait et s'envoyait promener au premier mot. Coupeau, un matin qu'il avait les cheveux malades, s'était écrié : « La vieille dit toujours qu'elle va mourir, et elle ne meurt jamais ! » parole qui avait frappé maman Coupeau au cœur. On lui reprochait ce qu'elle coûtait, on disait tranquillement que, si elle n'était plus là, il y aurait une grosse économie. A la vérité, elle ne se conduisait pas non plus comme elle aurait dû. Ainsi, quand sa fille aînée, madame Lerat, venait, elle pleurait misère, accusait son fils et sa belle-fille de la laisser mourir de faim, tout ça pour lui tirer une pièce de vingt sous, qu'elle dépensait en gourmandise. Elle faisait aussi des cancans abominables avec les Lorilleux, en leur racontant à quoi passait leurs dix francs, aux fantaisies de la blanchisseuse, des bonnets neufs, des gâteaux mangés dans les coins, des choses plus sales même qu'on n'osait pas dire. A deux ou trois reprises, elle faillit faire battre toute la famille. Tantôt elle était avec les unes, tantôt elle était avec les autres ; enfin ça devenait un vrai gâchis.

Au plus fort de sa crise, cet hiver-là, une après-midi que madame Lorilleux et madame Lerat s'étaient rencontrées devant son lit, maman Coupeau cligna les yeux, pour leur dire de se pencher. Elle pouvait à peine parler. Elle souffla, à voix basse :

— C'est du propre !... Je les ai entendus cette nuit. Oui, oui, la Banban et le chapelier.... Et ils menaient un train ! Coupeau est joli. C'est du propre !

Elle raconta, par phrases courtes, toussant et étouffant, que son fils avait dû rentrer ivre-mort, la veille. Alors, comme elle ne dormait pas, elle s'était très-bien rendu compte de tous les bruits, les pieds nus de la Banban trottant sur le carreau, la voix sifflante du chapelier qui l'appelait, la porte de communication poussée doucement, et le reste. Ça devait avoir duré jusqu'au jour, elle ne savait pas l'heure au juste, parce que, malgré ses efforts, elle avait fini par s'assoupir.

— Ce qu'il y a de plus dégoûtant, c'est que Nana aurait pu entendre, continua-t-elle. Justement, elle a été agitée toute la nuit, elle qui d'habi-

tude dort à poings fermés ; elle sautait, elle se retournait, comme s'il y avait eu du feu dans son lit.

Les deux femmes ne parurent pas surprises.

— Pardi ! murmura madame Lorilleux, ça doit avoir commencé le premier jour... Du moment où ça plaît à Coupeau, nous n'avons pas à nous en mêler. N'importe ! ce n'est guère honorable pour la famille.

— Moi, si j'étais là, expliqua madame Lerat en pinçant les lèvres, je lui ferais une peur, je lui crierais quelque chose, n'importe quoi : Je te vois ! ou bien : V'là les gendarmes !... La domestique d'un médecin m'a dit que son maître lui avait dit que ça pouvait tuer raide une femme, dans un certain moment. Et si elle restait sur la place, n'est-ce pas ? ce serait bien fait, elle se trouverait punie par où elle aurait péché.

Tout le quartier sut bientôt que, chaque nuit, Gervaise allait retrouver Lantier. Madame Lorilleux, devant les voisines, avait une indignation bruyante ; elle plaignait son frère, ce jeanjean que sa femme peignait en jaune de la tête aux pieds ; et, à l'entendre, si elle entrait encore dans un pareil bazar, c'était uniquement pour sa pauvre mère, qui se trouvait forcée de vivre au milieu de ces abominations. Alors, le quartier tomba sur Gervaise. C'était elle qui avait sûrement débauché le chapelier. On voyait ça dans ses yeux. Oui, malgré les vilains bruits, ce sacré sournois de Lantier restait gobé, parce qu'il continuait ses airs d'homme comme il faut avec tout le monde, marchant sur les trottoirs un journal à la main, prévenant et galant auprès des dames, ayant toujours à donner des pastilles et des fleurs. Mon Dieu ! lui, faisait son métier de coq ; un homme est un homme, on ne peut pas lui demander de résister aux femmes qui se jettent à son cou. Mais elle, n'avait pas d'excuse ; elle déshonorait la rue de la Goutte-d'Or. Et les Lorilleux, comme parrain et marraine, attiraient Nana chez eux, pour avoir des détails. Quand ils la questionnaient d'une façon détournée, la petite prenait son air bêta, répondait ou éteignait la flamme de ses yeux sous ses longues paupières molles.

Émile Zola

(La suite à la prochaine livraison.)



LES FLEURS

Par une exquise matinée
La rose entr'ouvre ses beaux yeux ;
Toute fraîche, elle s'est baignée
Dans une goutte d'eau des cieux.

Un papillon mis comme un prince
Chiffonne le corsage ouvert
Où se cambre sa taille mince
Qui fait craquer le satin vert.

Elle, souriante & fardée,
Devient plus adorable encor.
En se sentant très-regardée
De mille insectes brodés d'or.

Au bruit, doux comme une berceuse,
Du rossignol qui file un son,
Plus d'une beauté paresseuse
S'éveille encor dans le gazon.

Une modeste pâquerette
Qui se penche vers le ruisseau
Tremble sous l'œillade indiscrète
D'un large dahlia ponceau.

Sous les doigts légers de la brise
Palpitent les œillets naissants,
Bariolés, blancs ou cerise,
Qui rendent leur suave encens.

Et les dernières violettes,
Jeunes veuves en demi-deuil,
Sur leurs élégantes toilettes
Jettent le suprême coup d'œil.

Près du velours bleu des pensées,
Les lis aux cols nobles & fins
Ont revêtu l'aube tissée
Par d'invisibles doigts divins.

Parfums, mélange d'ambroisies,
Gammes du tendre & du foncé,
Plis somptueux, formes choisies
D'un art que rien n'a surpassé,

O fleurs, vous qui couvrez la terre
Comme d'un splendide manteau,
Consolez le cœur solitaire!
— Mais que ne pouvons-nous plutôt,

Pour fuir au pays des chimères,
Mourir de vos charmes subtils,
Rien que d'avoir, fleurs éphémères,
Baisé vos délicats pistils!

Maurice Bouchor

SOLEIL COUCHANT

Le ciel que le couchant enveloppe et colore
Est semé de petits nuages pommelés;
On les voit rouges, blancs, lilas, comme emperlés,
Épanouir là-haut leur merveilleuse flore.

A l'orient, la Nuit, bien que très-pâle encore,
Vient de paraître avec ses habits étoilés :
Par l'ombre qui grandit les nuages voilés
Perdent ce vermillon ardent qui les décore.

Voici l'heure d'aimer! Si nous nous en allions
Dans la lueur des cieux, comme deux papillons,
Incertains, nous heurtant avec nos blondes ailes?

Là-bas, dans le mystère, au pays des houris,
Nous aurions ce divan des amours éternelles :
Un ciel capitonné de satin rose & gris.

Maurice Bouchor



L'ENTERREMENT PRÉMATURÉ

Il est certains sujets d'un intérêt très-absorbant, mais qui sont trop entièrement horribles pour être du domaine de la fiction pure. Le simple romancier doit les éviter s'il ne veut pas offenser ou dégoûter. Ils ne sont convenablement mis en œuvre que lorsque la sévérité et la majesté de la vérité les sanctifie et les soutient. Par exemple, nous tressaillons de la plus intense des douleurs voluptueuses au récit du passage de la Bérésina, du tremblement de terre de Lisbonne, de la peste de Londres, du massacre de la Saint-Barthélemy ou de la suffocation de cent vingt-trois prisonniers dans le Trou-Noir de Calcutta. Mais dans ces récits, c'est le fait, — c'est la réalité, — c'est l'histoire qui émeut. Comme inventions, nous les regarderions simplement avec horreur.

J'ai mentionné quelques-unes des plus éminentes et des plus augustes calamités qu'on relate ; mais, dans celles-ci, c'est l'extension non moins que le caractère de la calamité qui impressionne si vivement l'imagination. Je n'ai pas besoin de rappeler au lecteur que du long et sinistre catalogue des misères humaines j'aurais pu extraire quelques cas individuels plus remplis de souffrances essentielles qu'aucune de ces vastes généralités de désastres. La vraie misère, en effet, le suprême malheur est particulier, non diffus. Que le maximum spectral de l'agonie soit enduré par l'homme-

unité et jamais par l'homme-foule, — c'est ce dont il faut remercier un Dieu charitable !

Être enterré vivant est, sans contredit, le plus épouvantable maximum d'angoisse qui soit jamais échu en partage à la simple humanité. Que cela soit arrivé fréquemment, très-fréquemment, ceux qui pensent ne le contesteront point. Les limites qui séparent la vie de la mort sont au plus haut degré ténébreuses et vagues. Qui dira où finit l'une et où commence l'autre? Nous savons qu'il y a des maladies présentant des cessations totales de toutes les fonctions apparentes de la vitalité, et dans lesquelles, néanmoins, ces cessations, à les bien nommer, sont simplement des suspensions. Ce ne sont que des pauses temporaires dans l'incompréhensible mécanisme. Une certaine période s'écoule, et quelque invisible et mystérieux principe met de nouveau en mouvement les ailes magiques et les roues enchantées. La corde d'argent n'était pas détendue à jamais, ni l'archet d'or irréparablement rompu. Mais où, dans l'intervalle, était l'Ame?

Abstraction faite, d'ailleurs, de cette inévitable conclusion *a priori* que les mêmes causes doivent produire les mêmes effets, — que l'occurrence avérée de ces cas de vitalité suspendue doit naturellement donner origine par-ci par-là à des enterrements prématurés, — abstraction faite de cette considération, nous avons le témoignage direct d'expériences scientifiques et vulgaires pour prouver qu'un grand nombre de ces enterrements a eu lieu en effet. Je pourrais renvoyer, s'il était nécessaire, à une centaine de cas bien authentiques. Il s'en est présenté un d'une nature très-remarquable, il n'y a pas longtemps, dans la cité de Baltimore, où il occasionna une émotion douloureuse, intense et très-étendue.

L'un des plus respectables citoyens — homme de loi éminent et membre du Congrès — vit sa femme saisie d'un mal soudain et inexplicable qui déjoua l'habileté des médecins. Après beaucoup de souffrances, la dame mourut ou fut censée mourir. Nul ne soupçonna, en réalité, ou n'eut lieu de soupçonner qu'elle ne fût pas morte effectivement : elle présentait toutes les apparences ordinaires de la mort. La face prit les contours habituels, affaissés et pincés. Les lèvres avaient la pâleur de marbre accoutumée. Les yeux étaient sans éclat. Il n'y avait pas de chaleur. La pulsation avait cessé. Le corps fut conservé trois jours sans être inhumé, et durant ce laps, il acquit une rigidité pierreuse. Bref, on hâta les funérailles à cause du progrès rapide de ce qu'on supposait être la décomposition.

On déposa la dame dans un caveau de famille, lequel, pendant les trois années subséquentes, demeura intact. A la fin de cette période, il fut ouvert pour recevoir un sarcophage. Mais, hélas! quelle effroyable commotion attendait le mari, qui, en personne, ouvrit la porte! Comme les battants se projettaient en dehors, un objet enveloppé de blanc lui tomba, en cliquetant, dans les bras. C'était le squelette de sa femme dans son linceul, non décomposé encore.

Une investigation minutieuse rendit évident que la dame avait revécu dans les deux jours consécutifs de son enterrement ; — que ses efforts en dedans du cercueil avaient fait tomber celui-ci, d'un rayon, sur le sol où il s'était cassé de manière à permettre à la victime de s'échapper.

Une lampe accidentellement laissée, pleine d'huile, à l'intérieur du sépulcre, fut trouvée vide ; il se pouvait qu'elle eût été épuisée par l'évaporation.

Sur la plus haute des marches qui descendaient dans la formidable chambre, gisait un grand fragment de la bière au moyen duquel il sem-

blait que la dame eût essayé d'attirer l'attention en frappant contre le portail en fer. Elle s'évanouit probablement pendant qu'elle était occupée de la sorte, ou, peut-être, trépassa de frayeur ; et, dans la chute, son linceul s'entrechevêtra dans quelques ferrures qui se projetaient intérieurement, si bien qu'elle resta, si bien qu'elle pourrit debout.

En l'année 1810 se présenta en France un cas d'inhumation précipitée, accompagné de circonstances qui vont loin dans la justification de ce dire : « La vérité est plus étrange que la fiction. » L'héroïne de l'histoire fut Mlle Victorine Lafourcade, jeune fille d'illustre maison, riche et douée d'une grande beauté personnelle. Parmi ses nombreux prétendants se trouvait Julien Bossuet, un pauvre *littérateur* ou journaliste parisien, que son talent et son aménité générale avaient recommandé à l'attention de l'héritière. Elle paraît l'avoir sincèrement aimé. Mais l'orgueil familial la fit se résoudre à l'évincer et à épouser un monsieur Renelle, banquier et diplomate assez éminent. Après le mariage, cependant, ce gentleman la négligea et peut-être même la maltraita positivement. Ayant passé avec lui quelques années misérables elle mourut ; — son état du moins ressembla d'assez près à la mort pour tromper quiconque la vit. Elle fut enterrée — non dans un caveau — mais dans une tombe ordinaire, près du village où elle était née. Plein de désespoir et toujours enflammé par le souvenir d'un attachement profond, Julien Bossuet se mit en route pour la province où se trouve le village, dans le but romanesque de déterrer le cadavre et de se mettre en possession des tresses luxuriantes de son amie.

Il arrive à la fosse. A minuit il déterre le cercueil, l'ouvre et le voilà occupé de détacher la chevelure, quand il est arrêté par l'entrebâillement des yeux adorés.

En effet, la dame avait été enterrée vive ; la vitalité ne l'avait pas encore totalement abandonnée, et les caresses de son amant l'éveillèrent de la léthargie qui avait été prise pour la mort. Frénétiquement, Julien la porta à son logement dans le village. Il employa certains cordiaux très-actifs que lui suggérait une érudition médicale assez étendue. Enfin elle revécut. Elle reconnut son sauveur. Elle demeura près de lui jusqu'à ce qu'elle eût, par lents degrés, recouvré pleinement sa santé primitive. Son cœur de femme n'était pas de diamant, et cette dernière leçon d'amour suffit pour le fléchir. Elle l'accorda à Bossuet. Elle ne retourna plus auprès de son mari, mais, lui cachant sa résurrection, elle se réfugia avec son amant en Amérique. Vingt ans après ils revinrent à Paris, persuadés que le temps avait si grandement modifié l'aspect de la dame que ses amis seraient incapables de la reconnaître. Ils se trompèrent cependant, car, à la première rencontre, M. Renelle reconnut parfaitement sa femme, et la réclama. Elle résista à cette réclamation, et un tribunal judiciaire la soutint dans sa résistance, — décidant que les circonstances particulières et le long cours d'années avaient aboli non-seulement selon l'équité naturelle, mais selon la loi, l'autorité du mari.

Le *Journal chirurgical* de Leipzig, publication périodique d'une grande autorité et d'un grand mérite, a relaté dernièrement un événement de de l'espèce en question vraiment désolant.

Un officier d'artillerie, homme d'une stature gigantesque et d'une santé robuste, jeté à terre par un cheval indomptable, reçut à la tête une contusion très-grave, qui le plongea aussitôt dans l'insensibilité. Le crâne était légèrement fracturé ; mais on ne redoutait aucun danger immédiat. Le malade fut trépané avec succès ; il fut saigné, et l'on appliqua plusieurs autres des moyens ordinaires de soulagement. Par degrés, néanmoins, il

tomba dans un état de stupeur de plus en plus désespéré, et finalement on pensa qu'il était mort.

Le temps était chaud et le corps fut enterré, avec une hâte indécente, dans l'un des cimetières publics. Les funérailles eurent lieu un jeudi. Le dimanche suivant, les terrains du cimetière étaient, comme de coutume, fort encombrés de visiteurs, et, vers midi, une émotion profonde fut produite par un paysan qui déclara que, s'étant assis sur le tombeau de l'officier, il avait distinctement senti une commotion de la terre, paraissant causée par quelqu'un qui se débattait en dessous. On ne prêta d'abord que peu d'attention au récit de cet homme; mais son évidente terreur et l'obstination brutale avec laquelle il persistait dans son assertion firent à la longue sur la foule leur effet naturel. On se procura précipitamment des pioches, et la fosse, qui était honteusement superficielle, fut en peu de minutes si bien ouverte qu'on vit paraître la tête de son occupant. Il était alors, en apparence, mort; mais il était assis presque droit dans son cercueil, dont le couvercle, en des luttes furieuses, avait été en partie soulevé.

Le corps fut aussitôt porté à l'hôpital le plus voisin, et là on déclara qu'il était encore vivant, quoique en état d'asphyxie. Après quelques heures il revint à la vie, reconnut des individus de sa connaissance, et, en des phrases entrecoupées, parla de ses agonies dans la tombe.

De ce qu'il raconta il résulta clairement qu'étant enterré il avait eu conscience de sa vie pendant plus d'une heure avant de tomber dans l'insensibilité. Le tombeau ayant été rempli négligemment et légèrement avec de la terre très-poreuse, un peu d'air pénétrait nécessairement. Il entendit les pas de la foule au-dessus de sa tête et essaya de se faire entendre à son tour. Ce fut, selon ses dires, le tumulte dans l'enclos du cimetière qui l'éveilla comme d'un profond sommeil; mais il ne fut pas plutôt éveillé qu'il s'aperçut pleinement de l'horreur stupéfiante de sa position.

Ce malheureux, à ce qu'on rapporte, n'allait point mal, et paraissait être dans une bonne voie de rétablissement définitif, mais il succomba victime du charlatanisme de l'expérimentation médicale. On lui appliqua une batterie galvanique, et il expira soudainement dans un de ces paroxysmes extatiques que développe quelquefois l'électricité.

Cette mention de la batterie galvanique me remémore un cas bien connu et bien extraordinaire, où son action réussit à restaurer la vitalité chez un jeune avocat de Londres qui avait été enterré pendant deux jours. Ce fait se passa en 1831 et produisit en ce temps une sensation très-profonde partout où on en fit un sujet de conversation.

M. Édouard Stapleton, la victime, était mort apparemment d'une fièvre typhoïde accompagnée de quelques symptômes anormaux, qui avaient excité la curiosité de ses médecins. A son décès extérieur, ses amis furent sollicités de sanctionner un examen *post mortem*, mais ils refusèrent l'autorisation. Comme il arrive souvent quand de pareils refus ont lieu, les praticiens résolurent de déterrer le corps et de le disséquer à loisir, entre eux. Des arrangements furent aisément effectués avec quelques individus du corps nombreux des résurrectionistes (1), dont Londres abondait alors, et la troisième nuit après les funérailles le cadavre supposé fut exhumé d'un tombeau profond de huit pieds, et déposé dans l'amphithéâtre d'un hopital particulier.

Une incision d'une certaine étendue venait d'être faite à l'abdomen,

(1) Sorte de gens qui déterrent les cadavres pour les vendre.

quand l'apparence fraîche et un peu délâbrée du cadavre suggéra l'idée d'une application de la batterie. Une expérience suivit l'autre, et les effets habituels survinrent, n'ayant sous aucun rapport, rien de caractéristique, si ce n'est, une ou deux fois, un degré plus qu'ordinaire de similitude avec la vie dans les mouvements convulsifs.

Il se fit tard, le jour commença à poindre, et on jugea convenable de procéder aussitôt à la dissection. Un étudiant, cependant, était particulièrement désireux d'éprouver sa théorie personnelle, et insista pour qu'on appliquât la batterie à un des muscles pectoraux. Une incision grossière fut pratiquée et un fil de fer promptement mis en contact. Alors, le patient, avec un mouvement précipité, mais qui n'avait rien de convulsif, se leva de la table, marcha au milieu de la salle, regarda autour de lui, fixement et avec inquiétude, pendant quelques secondes, et puis parla. Ce qu'il disait était inintelligible, mais des mots furent prononcés. La syllabisation était distincte. Ayant parlé, il tomba lourdement à terre.

Pendant quelques moments tous les assistants furent paralysés par l'horreur; mais l'urgence du cas leur rendit bientôt la présence d'esprit. Ils reconnurent que M. Stapleton était en vie, quoique évanoui. Au moyen d'une application d'éther il revint à lui et fut rapidement rendu à la santé et à la société de ses amis, auxquels cependant on dissimula toute connaissance de sa résurrection jusqu'à ce qu'une rechute ne fût plus à craindre. Leur étonnement et leur émerveillement extasié — peuvent se concevoir.

La particularité la plus saisissante de cette aventure, néanmoins, est contenue dans ce que raconte M. Stapleton lui-même. Il affirme qu'à aucune période il ne fut tout à fait insensible; que, vaguement et confusément, il sut tout ce qu'il advenait de lui depuis le moment où il fut déclaré mort par les médecins jusqu'à celui où il tomba évanoui sur le plancher de l'hopital. « Je suis vivant ! » sont les mots incompris que, en reconnaissant la localité de l'amphithéâtre, il essaya en cette extrémité de proférer.

Edgar Poe

(La suite prochainement).

LA PROMENEUSE

C'était dans un palais dont j'étais maître,
Plein de cristaux pendants et de rubis.
J'étais moi-même orné de beaux habits.
Quand tout à coup je la vis apparaître.

Sur les tapis de Smyrne bleus et blancs
Elle marchait vers moi du fond de l'ombre,
Traînant avec une majesté sombre
Ses pieds de neige et d'ambre étincelants.

Comme elle hait les ornements vulgaires,
Les vils chapeaux de feutre et de velours,
Elle portait sur ses beaux cheveux lourds
Un casque noir, pris dans les vieilles guerres.

Sur ses beaux seins tumultueux et forts
Était jetée une écharpe de gaze ;
Et de son cou balancé par l'extase
Pendait un grand collier fait d'os de morts.

Elle venait lentement, comme un prêtre,
Tenant au bout de son bras justicier
Un glaive d'or, de vermeil et d'acier,
Rouge de sang, hélas ! du mien peut-être !

Elle venait, lente, fière, au milieu
Du grand palais où la guidait son âme.
Et ses petits pieds étaient d'une femme,
Mais son regard terrible était d'un Dieu.

Dans son regard plein d'orgueils innombrables,
De rêves noirs, d'impassibilité,
Brillait de sa première majesté
L'âme des jours anciens immémorables ;

Brillaient dans son regard les mornes Dieux
Qu'a désertés l'époque dont nous sommes ;
Brillaient dans son regard l'horreur des hommes,
Le noir combat sous les jougs odieux,

Le désespoir hideux, le remords blême,
Puis, comme un astre au-dessus d'un linceul,
Par dessus tout, visible pour moi seul,
L'amour, l'amour, l'immense amour suprême !

Comme un vieux lac hanté par des géants,
Environné de forêts et de faîtes,
Où brille encore, en dépit des tempêtes,
L'impérissable azur des cieux béants !

Adelphe Froger

VICTOR HUGO

La première fois qu'on m'a demandé de faire une conférence publique, l'idée de traiter le sujet que je choisis aujourd'hui s'était présentée à mon

esprit; je vous l'avoue, j'avais reculé. J'avais reculé devant la grandeur de la tâche, qui me paraissait bien au-dessus de mes forces. J'avais reculé parce qu'il me semblait qu'un pareil sujet m'écraserait; mais, après réflexions, je me suis dit que c'était un devoir de parler de cet homme immense, qui a exercé et qui exerce encore à l'heure présente une si grande et si profonde influence sur la société française. J'ai pensé qu'après tout, si je n'étais pas à la hauteur de cette tâche, vous me le pardonneriez : il est permis de ne point s'élever jusqu'à la hauteur de son sujet quand il s'agit de l'œuvre du plus grand génie de l'époque, du génie en qui s'incarne la France moderne.

Je dis que Victor Hugo incarne en lui le génie de la France moderne; et, en effet, c'est le seul poète qui ait chanté la France de 1789, la France démocratique, la France républicaine, la France, enfin, telle que l'a faite notre grande Révolution.

Je n'ai pas l'intention, au cours de cette conférence, d'analyser les travaux successifs de Victor Hugo, de les prendre drame à drame, roman à roman, poésie à poésie; il me faudrait, non pas une séance d'une heure, mais une année entière avec des conférences chaque jour, pour accomplir une tâche pareille. Ce dont je veux vous parler, ce n'est pas des œuvres de Victor Hugo : c'est de son œuvre; c'est de l'homme et de l'action qu'il a exercée sur la société française et sur la société européenne elle-même; car Victor Hugo n'est pas seulement un Français, c'est l'homme de l'Europe, c'est l'homme de la civilisation.

Quelle a été cette action? Quel a été cet homme?

Victor Hugo n'est pas né dans le milieu où il se meut aujourd'hui. Le hasard de la naissance l'a fait naître d'une mère vendéenne, au milieu d'une société royaliste où l'on avait la haine des grands principes de la Révolution, pour lesquels il devait combattre plus tard. Il en est résulté que, par ce fait absolument indépendant de lui, il a commencé, il devait commencer par être royaliste. Ne dirait-on pas que le hasard, qui a quelquefois de singulières contradictions, a voulu le grandir encore en ne lui donnant pas la vérité toute démontrée, mais en lui réservant la gloire de la découvrir lui-même?

Les premières années de Victor Hugo ont été perdues dans les ténèbres du passé et comme on ne saurait mieux faire, quand on veut résumer la vie de cet homme illustre, que de le citer lui-même, je vous demande la permission de lire quelques-uns de ces vers dans lesquels il nous révèle comment il s'est affranchi peu à peu des obscurités de sa jeunesse, pour aller vers la lumière et vers la liberté. Il répond à un marquis, son cousin, qui l'accusait de jacobinisme, qui lui reprochait d'être un ennemi de tous les principes de conservation sociale, d'avoir renié, d'avoir abandonné la foi de ses pères, ses premières croyances, il lui répond :

J'ai grandi.
Quoi! parce que je suis né dans un groupe d'hommes
. . . .
. . . .

(*Contemplations.* Ed. Houssiaux(t. II, p. 85.)

Mais, chose étrange, quoique le hasard de sa naissance l'ait fait royaliste, quoique, suivant son expression, il ait commencé par « vagir des chants de royauté, » Victor Hugo, dès le début, dès le jour où il a commencé à se sentir vivre, dès le jour où il a commencé à être quelque chose, Victor Hugo a été révolutionnaire. Il a accompli dans la littérature

une révolution qui est, dans cet ordre de choses, ce que la Révolution de 1789 avait été dans l'ordre politique.

Sur quoi a surtout porté cette révolution littéraire? D'abord sur le drame, le drame antique. Quand je dis le drame antique, je veux parler du drame classique français. Il était assujetti à des règles qui diminuaient son envergure, restreignaient l'essor du poëte et emprisonnaient sa pensée. Sous prétexte que le spectateur ne peut, dans le cours d'une même soirée, faire cet effort immense d'imagination qui consisterait à se transporter par la pensée de Paris à Rome ou de Londres à Moscou, sous prétexte que ce spectateur ne peut faire ce second effort, plus grand encore, de se transporter dans l'espace de quelques heures à trente ou quarante années en arrière ou en avant, on avait déclaré que le drame devait être assujetti à la double unité de temps et de lieu. De là les plus grands obstacles pour ouvrir au génie du poëte de vastes horizons; la règle les limitait.

Victor Hugo est venu : il a montré qu'en somme tout était convention dans le théâtre et qu'il n'était pas plus difficile à des spectateurs de se transporter de Londres à Saint-Pétersbourg, qu'il ne leur était difficile, à notre époque, de se transporter, par la pensée, en Palestine ou à Rome, comme c'est le cas quand on assiste à la représentation d'Esther, d'Athalie ou de Britannicus.

Il ajoutait que l'idéal à poursuivre, le but à atteindre, était bien plutôt l'abrogation de l'unité de temps et de lieu ; que l'ancienne tragédie, pour respecter cette double unité, avait été obligée d'employer des moyens absolument factices ; une espèce de vestibule dans lequel il y avait des confidents qui se racontaient tout ce qui ne pouvait se produire sur la scène. Et comme rien de cela n'existe dans la vie réelle, l'unité de temps et de lieu aboutissait à quelque chose de bien plus factice encore que cette convention du drame d'aujourd'hui qui consiste à franchir le temps et l'espace dans le cours d'une soirée. Victor Hugo brisa, en un mot, l'ancien moule dans lequel le drame avait été enserré jusque-là et le drame moderne naquit.

Là ne devait pas s'arrêter cette grande transformation littéraire.

La littérature est l'expression de la société ; on peut juger d'un état social donné par la langue qui lui correspond. Il était naturel que la société française s'étant transformée en 1789, la langue se transformât comme elle.

Sous Louis XIV, il y avait une classe aristocratique, il y avait des nobles et des vilains, il y avait des inégalités sociales : il était naturel qu'il y eût des inégalités dans la langue comme dans la société ; il était naturel qu'il y eût des mots abandonnés à la « basse classe », au patois, à l'argot même des bagnes. Il était naturel, enfin, qu'il y eût les mots élevés, les mots de la cour, les mots de la grande littérature, apanage des classes aristocratiques.

Mais après 1789, les mots devaient devenir égaux devant la grammaire comme les citoyens l'étaient devenus devant la loi. Voilà quelle fut cette Révolution que Victor Hugo a accomplie et ici je veux vous lire encore quelques vers où le poète la définit lui-même :

..... Quand je sortis du collége, du thème.

. . . .

(*Contemplations*, t. I. p. 30.)

Cette rénovation littéraire était absolument indispensable, je vous l'ai

dit tout à l'heure; la langue et la société ne sont pas deux choses distinctes, mais bien une seule et même chose ; elles se tiennent. On ne peut sortir de ce dilemne, ou nos pères ont eu raison de faire la Révolution de 1789, et nous avons raison de la continuer, et alors Victor Hugo est dans le vrai contre Racine, c'est la langue moderne qu'il faut adopter; ou bien, il nous faut continuer la langue des auteurs classiques ; alors, nos pères se sont trompés en politique. Il n'y a pas de milieu, ou Racine et Louis XIV, ou Victor Hugo et la Révolution. Nous sommes pour Victor Hugo et la Révolution.

Et, cependant, ces contradictions ne sont pas rares. Pendant que Victor Hugo révolutionnait ainsi la littérature, il s'ignorait lui-même comme révolutionnaire politique, la vérité littéraire s'imposait à son génie; la vérité politique, pas encore.

Je dépasse ma pensée. Au fond, Victor Hugo était révolutionnaire dès le principe, il était républicain dès le principe ; mais il était révolutionnaire et républicain sans le savoir, si l'on peut ainsi parler.

Il est des poètes, il est des artistes qui s'abstraient de la société, du milieu dans lequel ils vivent, qui ne cherchent pas à faire servir leur talent et leur génie à l'amélioration du sort de tous, à l'amélioration de la société; qui recherchent le beau pour le beau, l'art pour l'art. Jusqu'au jour où en exil, il écrivait ce livre intitulé *William Shakespeare,* dans lequel il consacrait des pages admirables à cette théorie profonde et vraie, que le grand et le beau doivent toujours être au service de la liberté; jusqu'à ce jour, il n'a jamais cessé de mettre cette dernière théorie en pratique, protestant contre l'égoïsme et la stérilité de l'art pour l'art. Dès 1839, il exprimait cette idée que l'homme de génie se doit à tous :

Le poète, en des jours impies,
Vient préparer des jours meilleurs
Il est l'homme des utopies,
Les pieds ici, les yeux ailleurs.
. . . .

(*Les Rayons et les Ombres*. p. 211.)

Son œuvre a été un long et magnifique plaidoyer pour les petits, les déshérités, les misérables; un plaidoyer permanent en faveur de la réhabilitation universelle.

Il réhabilite, dans le *Roi s'amuse* le bouffon par le père; dans *Lucrèce Borgia,* la femme coupable d'assassinat et de débauche par les sentiments maternels; dans *Ruy-Blas,* il relève l'homme des conditions infimes par le génie; dans *Marion Delorme,* il prend la prostituée et, par l'amour, « lui refait une virginité; » dans *Les Misérables* enfin il nous montre le voleur effaçant complétement ses fautes par le travail et par la vertu.

Laissez-moi vous lire quelques vers où il analyse lui-même cette œuvre humanitaire.

J'ai dans le livre, avec le drame, en prose, en vers,
Plaidé pour les petits et pour les misérables,
Suppliant les heureux et les inexorables;
J'ai réhabilité le bouffon, l'histrion,
Tous les damnés humains, Triboulet, Marion.
. . . .
. . . .

(*Contemplations,* II, p. 92.)

En même temps qu'il faisait cette grande campagne en faveur de la réhabilitation universelle, et contre la damnation sociale, il livrait un combat acharné aux peines irréparables, à la *peine de mort,* dont il a été, dans notre siècle, l'adversaire le plus persistant et le plus glorieux.

Déjà, en 1832, il écrivait cet admirable roman qui est un réquisitoire ému et palpitant contre la peine de mort, le *Dernier jour d'un condamné*; et, depuis lors, il n'a jamais cessé de défendre l'inviolabilité de la vie humaine. Il l'a défendue aussi bien le jour où il conjurait les Etats-Unis de ne pas tuer John Brown, que le jour tout récent où il implorait la grâce d'un malheureux soldat condamné par suite des événements de 1871, que le jour où il demandait à Juarez de ne point fusiller Maximilien. — Car — ceci est le grand fait à noter — dans cette revendication de l'inviolabilité de la vie humaine, Victor Hugo n'a jamais écouté la voix de la passion politique; il s'est toujours placé au-dessus d'elle. Lui, dont un empereur avait voué la poitrine aux balles en 1851, il n'a pas craint de réclamer à Juarez la grâce d'un autre empereur; et de quel empereur? de cet empereur, coupable entre tous, qui était allé confisquer les libertés d'un peuple en s'appuyant sur des bayonnettes étrangères et qui avait rendu ce décret homicide, que vous connaissez bien, par lequel il condamnait à mort tous les Mexicains qui seraient pris défendant leur pays les armes à la main.

Enfin, je ne veux point oublier un fait qui m'émeut profondément. En 1839, un de nos républicains les plus purs, un homme dont la démocratie française conservera toujours la mémoire, Barbès, avait été condamné à mort et allait être exécuté. Victor Hugo n'était pas encore républicain à cette époque; il avait accès à la cour du roi Louis-Philippe; il en profita pour demander — qui ne sait dans quels termes? — la grâce de Barbès, et il l'obtint. De ces actes, de cette œuvre sociale et littéraire à l'œuvre politique, à l'affirmation directe de la République, il n'y avait qu'un pas à franchir, et si Victor Hugo ne le franchit pas immédiatement, ce n'était là qu'une halte apparente, car bien avant de l'avoir franchi d'une manière ostensible, et sans se l'être avoué à lui-même, il était déjà républicain.

Je dois ajouter d'ailleurs que, si Victor Hugo et les littérateurs de sa génération ne sont pas venus à la République aussi rapidement qu'on l'eût désiré, c'est peut-être un peu la faute des républicains de cette époque.

Je vous le disais tout à l'heure, la Révolution littéraire et la Révolution politique ne sont pas choses distinctes; cela ne fait qu'un.

Eh bien! chose étrange, pendant qu'il luttait pour la Révolution littéraire, conséquence du mouvement de 89, un homme, Armand Carrel, qui cherchait en politique à tirer les conséquences de cette même Révolution, était classique en littérature, voulait que l'on conservât la langue de Louis XIV, et combattait le romantisme, c'est à dire la langue révolutionnaire.

C'est peut-être à cause de ce malentendu que ceux des contemporains de Victor Hugo, qui étaient plus entraînés par le mouvement artistique que par le mouvement politique, retardèrent leur accession définitive à la démocratie.

Je ne crois pas qu'Armand Carrel ait eu conscience du mal qu'il faisait quand il combattait le romantisme. S'il en avait eu conscience, je dirais avec Victor Hugo lui-même : il aurait commis un crime; mais il n'en avait pas conscience et il n'a commis qu'une grande faute.

Victor Hugo était républicain sans le savoir, bien avant de s'être affirmé

....

tel, je vous l'ai montré par l'analyse de son œuvre littéraire et sociale. Il l'était même déjà au point de vue politique, quelques citations me suffiront à l'établir.

Au lendemain des journées de juillet, flétrissant les ministres qui avaient rendu le soulèvement de Paris nécessaire, il écrivait :

Ces mornes conseillers de parjure et d'audace
Voilà donc à quel peuple ils se sont attaqués !
Fléaux qu'aux derniers rois d'une fatale race
Toujours la Providence envoie aux jours marqués !
Malheureux qui croyaient, dans leur erreur profonde
(Car Dieu les voulait perdre et Dieu les aveuglait),
Qu'on prenait un matin la liberté d'un monde
Comme un oiseau dans un filet.

(*Chants du Crépuscule, page* 225.)

En 1831 il imprimait sur l'épaule des rois, ce fer rouge, digne des *Châtiments* :

Oui je suis jeune encore, et quoique sur mon front,

. . . .
. . . .
. . . .

(*Feuilles d'automne, pag.* 204.)

Et en 1846, dans sa réponse à son cousin le marquis, qui n'a été publiée que bien plus tard dans les *Contemplations*, dont je vous ai déjà cité deux extraits, il traçait cet admirable tableau des révolutions qui viennent régénérer le monde :

Le mal m'est apparu puissant, joyeux, robuste,

. . . .
. . . .

(*Contemplations*, II, p. 88).

Après 1848, le pas qui restait à franchir fut franchi. Le poëte devint résolument républicain. Mais, ici encore, il semble que la destinée ait voulu le grandir ; il ne vint pas à la République au lendemain de son avénement. Il ne vint pas à elle comme cette immense quantité de ralliés du lendemain qui se précipitent à la curée dans le nouvel ordre de choses. Non, il vint à la République à la veille de sa défaite pour la défendre dans les rues de Paris contre le meurtrier de Décembre, pour la suivre et pour aller la glorifier du fond de son exil.

Il partit pour la terre étrangère après le 2 Décembre ; expulsé de Belgique, puis de Jersey, doublement proscrit dans la proscription, il alla se fixer à Guernesey, et c'est de sa maison de Hauteville-House qu'il envoya, dès lors, à son pays, que la nuit recouvrait, ses pages lumineuses et sublimes qui marquent les dates de son long exil.

Il y resta jusqu'au 4 septembre. N'avait-il pas contracté l'engagement de ne rentrer en France que quand l'Empire en sortirait ? N'avait-il pas dit :

« Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ? »

Le Deux Décembre a été une date funèbre dans l'histoire de notre patrie, une date de nuit et de deuil. Au lendemain de ce crime, la France s'est affaissée, la pensée s'est pour ainsi dire arrêtée ; plus de livres, plus de réunions, plus de journaux. La défiance et la peur ré-

gnaient en souveraines : on n'osait plus s'aborder dans les rues sans regarder dans tous les sens si l'on ne voyait pas venir un agent de police. Il a fallu au moins quinze ans à la France pour se ressaisir, pour reprendre conscience d'elle-même et pour rentrer dans sa grande tradition. S'il m'est permis de me citer moi-même quand je parle de Victor Hugo, j'oserai vous rappeler qu'en 1867, lorsque, *avec mon ami Accolas*, j'organisai le Congrès de Genève, lorsque, du haut de cette tribune improvisée, je demandai au Congrès de ne pas se séparer sans avoir imprimé une flétrissure aux plus grands malfaiteurs des temps modernes, aux Bonaparte, lorsque, rentré en France, je fus révoqué, emprisonné pour cette parole, ma protestation passa absolument inaperçue ; un seul homme l'entendit et m'écrivit ces mots : « On n'a pas le droit de vous dire courage, mais on a le devoir de vous dire bravo ! »

C'était Victor Hugo.

Si, après l'attentat du 2 Décembre, la pensée n'est pas complétement morte, c'est en grande partie à Victor Hugo que nous le devons.

J'étais jeune alors, mais je me rappelle aujourd'hui la joie que je trouvais, que trouvaient tous les républicains à la lecture des pages enflammées de ces deux livres du poète : *Napoléon le Petit, Les Châtiments*. C'était là notre suprême consolation au milieu des hontes qui nous environnaient. Je me rappelle, qu'en 1854, j'étais allé à Turin et que, pour les soustraire aux sbires de Bonaparte qui gardaient la frontière, pour les faire pénétrer sûrement en France, j'avais appris par cœur la presque totalité des *Châtiments*. Je récitais ces admirables strophes qui ranimaient notre amour pour la république et pour la liberté.

Je vous parlais du Deux Décembre, j'insiste sur cette date. Pendant que l'Empire était debout, je l'ai combattu, je l'ai flétri. A Paris, lors du plébiscite de 1870, en présence du commissaire de police, qui enregistrait mes paroles dans une réunion publique tenue à la salle de la Maison de Dieu, dans une autre, au Pré-aux-Clercs, je déclarais que je voterais NON, parce que l'Empire était la honte ; parce qu'il avait commencé dans le sang et qu'il devait finir dans la boue ; parce qu'il avait l'assassinat à son berceau et qu'il aurait à sa tombe l'invasion ou la banqueroute.

J'ai donc conquis le droit de le flétrir encore après sa chute, de vous parler des *Châtiments* et de vous lire quelques-unes de ces pages qui laissent si loin derrière elles les Juvénal et les Tacite :

NOX

C'est la date choisie au fond de ta pensée,
Prince ! Il faut en finir ; cette nuit est glacée.
. . . .

(*Les Châtiments*. — Michel Lévy, 1875, p. 3.)

Réponse à des journaux du Coup d'Etat qui avaient traité les proscrits de « parti du crime. »

Ainsi ce Gouvernant dont l'ongle est une griffe,
Ce masque impérial, Bonaparte apocryphe,
A coup sûr Beauharnais, peut-être Verhuell,
. . . .
. . . .

(Loc. cit., p. 289.)

Enfin le jour prédit par le poëte arrive. L'Empire s'effondre à Sedan, livrant la France à l'étranger.

Ce jour-là Victor Hugo rentre en France; il y rentre pour venir prendre sa part des fatigues et des périls du siége. Il vient s'enfermer dans Paris. Elu député après l'armistice, il se rend à Bordeaux. C'est là que je l'ai connu pour la première fois. A Bordeaux, on insulte Garibaldi, Garibaldi! Au nom de Paris qui avait fait Garibaldi son collègue, Victor Hugo se lève pour défendre cet homme qui, étranger à la France, a combattu pour elle, qui est venu, lui et ses fils, mettre son épée au service de notre patrie et de notre liberté. L'Assemblée nationale refuse de l'entendre. Victor Hugo donne alors sa démission. Il revient à Paris; son fils meurt, il l'accompagne au cimetière le 18 mars, puis il se rend en Belgique. Puis il revient en France, il écrit l'*Année terrible*, *Quatre-vingt-treize*, *Actes et Paroles*, et mérite enfin ce suprême honneur, qu'au mois de janvier 1876, les modérés du parti républicain, les opportunistes, le font arriver, l'un des derniers, au Sénat.

J'ai parlé de cet admirable livre l'*Année terrible*, de ce livre où se mêle l'ardeur d'un patriotisme ardent à la douleur qu'ont fait naître en lui les horreurs de la guerre civile. Je veux vous en citer deux passages; l'un, *la Sortie*, où il montre ce qu'a été pendant le siége le patriotisme des Parisiens; l'autre, *Dans l'ombre*, où il montre le vieux monde s'écroulant devant le déluge, précurseur du monde nouveau :

LA SORTIE.

L'aube froide blêmit, vaguement apparue.
Une foule défile en ordre dans la rue;
Je la suis, entraîné par le grand bruit vivant
Que font les pas humains quand ils vont en avant,
Ce sont des citoyens partant pour la bataille
. . . .
. . . .

(*L'Année terrible*. — Michel Lévy, 1872, p. 153.)

DANS L'OMBRE.

LE VIEUX MONDE.

O flot, c'est bien. Descends maintenant. Il le faut.

(Loc. cit., p. 419.)

Victor Hugo n'a pas attendu *l'Année terrible* pour prophétiser l'engloutissement du vieux monde, et, ce vieux monde dont il prédit la chute irrémissible, il en montre toute l'horreur dans quelques vers de la *Légende des Siècles* qu'il faut encore que je vous lise. Le poète se place, par la pensée, au vingtième siècle.

Après avoir décrit un immense navire qui, jadis, contenait toute une armée, qui, seul, équivalait à toute une flotte. Ce navire actuellement détruit et dont les épaves flottent sur l'Océan, Victor Hugo ajoute :

L'ancien monde, l'ensemble étrange et surprenant
De faits sociaux, morts et pourris maintenant,
D'où sortit le navire aujourd'hui sous l'écume,
L'ancien monde, aussi, lui, plongé dans l'amertume
. . . .

(*Légende des Siècles*, — Michel Lévy, 1859. T. II, p. 214.)

Hier, à Asnières, dans une conférence, à propos de l'antiquité du genre humain, je disais que si les poètes voulaient chanter encore l'Eden, ils le pouvaient : à la condition de ne pas le placer derrière nous ; mais devant

nous et de le faire consister dans l'épanouissement de l'homme au sein d'une société fondée sur la liberté et sur la justice.

Victor Hugo a compris, depuis longtemps, cette vérité et il l'a chantée dans ces vers des *Châtiments :*

LUX

Temps futurs, vision sublime !
. . . .
. . . .
O république universelle
Tu n'es encor que l'étincelle
Demain tu seras le soleil.

(*Les Châtiments.* — Michel Lévy, 1875 p. 401, 403.)

Voilà Victor Hugo : Victor Hugo le poète, l'homme politique, le philosophe, les penseur. Notre siècle portera son nom ; son œuvre a eu ce magnifique résultat de tenir toujours haut la conscience humaine, de réhabiliter les victime sociales, de flétrir la peine de mort, de stigmatiser splendidement l'empire et de tracer à la pensée humaine son glorieux sillon vers l'avenir.

Ai-je réussi à vous retracer, sans être par trop inférieur au but que je me proposais, les diverses phases de cette belle existence si bien remplie ? Je l'espère.

Je ne veux pas cependant m'arrêter sans vous avoir remercié de votre sympathie. J'en accepte les marques avec d'autant plus de satisfaction qu'en passant par moi, c'est à Victor Hugo qu'elle s'adresse.

Alfred Naquet

LES SAISONS

Il semble, à voir glisser le cercle des Saisons,
Qu'elles ramènent tout de l'hiver à l'automne
Dans un balancement rhythmique & monotone,
Dissemblables toujours par d'égales raisons.

Pourtant, il n'en est rien ! Je sais des horizons
D'hiver, où le foyer de mon cœur se rallume,
Des printemps sans parfum, des étés pleins de brume,
Et la neige a pour moi de douces floraisons.

Décembre maintes fois m'a vu sur les tisons
Cueillir en souriant un frais bouquet de roses ;
Et quand les rossignols parmi les fleurs écloses
Chantaient, moi, j'ai pleuré sur bien des trahisons !

Poursuis ton cours, Nature ! Allez donc, ô Saisons,
Suivant la loi du temps & la marche des astres ;
Nos vrais hivers sont faits de nos propres désastres,
Nos printemps, des bonheurs sur qui nous nous taisons !

Félix Frank

LES ABEILLES

« Ailes d'or et flèches de flamme ! »
Victor Hugo (*Les Châtiments.*)

Vous avez dû croire comme moi, pendant un moment, que l'Opéra-Comique était à jamais fermé. J'avais déjà pris, à ce propos, la résolution inébranlable de quitter une vie désormais sans joies, quand les journaux m'ont apporté cette grande nouvelle : Un nouveau pilote, M. Carvalho, monte sur ce vieux navire avarié et tente encore la fortune.

Qu'on le décore !

Mais que vient faire cet homme de valeur dans cette antique galère? Si mes souvenirs ne me trompent pas, M. Carvalho a dirigé jadis le Théâtre-Lyrique avec l'audace intelligente d'un artiste véritable; or, à quoi les rares qualités dont il a fait preuve, pourraient-elles bien lui servir aujourd'hui? Le rôle d'un bon directeur de l'Opéra-Comique se borne exclusivement à faire jouer *Les Noces de Jeannette* et *Bonsoir, M. Pantalon* : pour accomplir cette fonction presque sainte, on n'a aucunement besoin d'être un homme de génie. D'un autre côté, si le nouvel impresario n'est pas fermement résolu à reprendre éternellement les deux pièces susdites accompagnées de quelques autres *ejusdem farinæ*, il s'amuse, avec une légèreté coupable, à compromettre sans motif le pain de ses enfants : On n'ira pas à son théâtre; il se fera haïr par la province, bafouer par la haute critique, et surtout, ce qui est cruel, conspuer par toutes les jeunes filles.



Entendez-vous le chœur déchaîné des Mères s'exclamer avec fureur : « Voilà qu'on ne peut plus mener sa fille à l'Opéra-Comique, maintenant! » Si j'étais le misérable objet des invectives auxquelles vont se livrer ces dames, je m'abstiendrais de sortir le jour.

Changer le répertoire du seul théâtre où les demoiselles de la classe moyenne pouvaient montrer leur mousseline; affirmer que *le Châlet* a été joué suffisamment et qu'on pourrait, sans manquer de respect à une grande mémoire, passer à d'autres exercices; décréter que l'air charmant :

« Cou-ours, mon aiguille, sur la laine,
Ne te casse pas dans ma main, »

que cet air, soupiré par tant de voix pures, a été assez soupiré; renvoyer le sous-lieutenant Georges Brown dans le château qu'il a acheté sur ses économies en le priant d'y manger en silence ses douze cents francs d'appointements, etc., etc.

.... Tels sont, si j'en crois les bruits qui courent, les noirs projets que roule dans sa tête l'audacieux M. Carvalho. Qu'il prenne garde! Orphée fut déchiré par les dames de Thrace pour des forfaits moindres que ceux-là.



O jeune Horace du *Domino Noir*, devant qui tombent les grilles des couvents! ô galant bandit, drapé dans le manteau célèbre « du velours le

plus beau », Fra-Diavolo, dont l'écho répète le nom terrible! ô vaillant Comminges! ô déloyal Zampa! et toi, aimable marin du *Voyage de Chine*, qui fait de la musique au lieu de commander les manœuvres! ô vous tous, fils de Scribe, de Saint-Georges et de Planard, n'est-ce pas, vous ne voulez pas mourir? Vous prétendez troubler encore, pendant de longues années, les chastes rêves de nos filles, et vous gargariser jusqu'à la fin des siècles de vos amoureuses sérénades ; vous vous sentez jeunes sous votre fard. O principes, institutions, symboles de la musique française et de l'esprit français, parlez, rassurez tout un sexe anxieux! Engagez-vous à rester debout; proférez le serment solennel de résister au courant révolutionnaire qui menace d'entraîner les derniers dieux!



Détruire l'Opéra-Comique! Mais les pavés crieraient au scandale. De quel droit d'ailleurs priverions-nous nos descendants d'une ivresse que seuls, les sceptiques endurcis ont épuisée? Et puis, que de souvenirs dans ces vieux murs, ô Cupidon! C'est généralement pendant la représentation d'un chef-d'œuvre quelconque du répertoire que battent pour la première fois les cœurs des jeunes filles.

Les *honnêtes gens* aiment à profiter d'une circonstance semblable pour engager leurs pudiques fiançailles.

Les parents ont arrangé cela d'avance :

Lui sera aux fauteuils d'orchestre, troisième rang, à gauche; *Elle* se tiendra dans une loge de face, avec papa, maman, et une amie pauvre, qu'on a emmenée pour ne point perdre la place.

Ils ne se seront jamais vus, mais leurs familles auront d'avance décrété leur amour et organisé leur bonheur. Le cœur du jeune homme bat un peu, car la loge indiquée est encore vide, et déjà les premiers accords de l'ouverture ont troublé le silence! Que va-t-on jouer! Vous le demandez, — mais le *Premier Jour de bonheur*!... Enfin, comme le rideau se lève, la loge resplendit tout à coup! La voilà, l'Epouse, l'Attendue, l'Inévitable, la Sœur promise : comme elle est laide, mais que de pudeur! Et, pour ne point paraître emprunté, *Il* passe sa main gantée de paille sur sa calvitie précoce et feint d'écouter la musique. Cependant, là-bas, la mère, crevant d'émotion dans sa robe mauve, s'est penchée sur sa fille :

— « C'est *lui!* comment le trouves-tu? »

— O maman! un singe!

Mais leurs regards se sont rencontrés : la lorgnette du jeune homme où se reflètent les lumières du lustre, jette des flammes d'or. Ils se sont compris. Désormais ils s'appartiennent.

O douce union des âmes candides! O Nature!



Cette scène touchante a lieu tous les soirs. En conscience, le temple où s'est accompli si souvent ce doux mystère, peut-il voir ses portes à jamais closes?

J'en appelle à tous ceux qui ont aimé.

Henry Laujol

LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 13 *août.* — Albert Mérat, qui est un doux poète, s'est fourvoyé dans l'antre des critiques, dans cette niche où Gautier se dépeignait, attaché comme un dogue aux portes d'un journal. *Cave Canem.* Prenant son courage à deux mains, il a essayé d'aboyer après les chausses des exposants au Salon de cette année. Mais voyez le miracle : ses cris se sont transformés en accords et ses aboiements en musique. Sous prétexte de critique, il a écrit une plaquette mignonne où les petits vers pomponnés fleurissent à tout bout de champ, et même au milieu. Quels envahisseurs que ces poètes! Passe pour mettre l'histoire romaine en madrigaux, mais un Salon!

Lundi 14 *août.*— Villiers de l'Isle-Adam s'engage avec le journal *Paris à l'Eau-forte* pour faire le compte rendu de *l'Anneau de Niebelung*, de Richard Wagner, et des fêtes musicales de Bayreuth. Toutefois, la chaleur le fait hésiter au moment du départ. Pourquoi ne créerait-il pas un compte rendu intuitif, dépassant le simple « reportage » de toute l'élévation de l'idéal au-dessus du réel?... Ce serait le feuilleton sur la montagne des transfigurations! Si Wagner, nettoyé de sa grossière enveloppe d'Allemand, pouvait être traduit par la seule parole, on ne saurait confier cette tentative à des mains plus heureuses. Les acheteurs du *Paris* de la semaine en seront éblouis.

Mardi 15 *août.* — Il paraît que c'est aujourd'hui la Saint-Napoléon. Ce nom n'a jamais fait partie de la légende dorée. Mais on en prend à son aise avec le Paradis. La *Librairie du Petit Journal* s'avisa, un beau jour de l'an, de fabriquer des almanachs populaires. Ces petits livres, auxquels d'excellentes plumes ne craignirent pas de se dévouer, laissèrent dans le monde des lettres des traînées lumineuses. Un des charmes les plus singuliers de ces publications fut la révision des dates de certaines fêtes. On obtint, avec des protections, l'introduction d'aimables personnes au sein des cohortes sacrées. Le nombre des onze mille vierges s'accrut notablement. Sainte Coralie, sainte Hortense, sainte Minette virent saint Pierre leur ouvrir la porte à deux battants. Et leur éditeur ne doute pas qu'elles ne restent ses protectrices au jour du jugement. *Amen.*

Mercredi 16 *août.* — La chaleur dépasse toutes les prévisions; les étés les plus brûlants dont on ait gardé le souvenir paraissent, en présence de la température qui nous accable, de mémoire rafraîchissante. Les gens comme il faut perdent le respect humain et font la queue auprès des fontaines Wallace. On ne traverse pas la rue sans penser aux « trois jeunes gens dans la fournaise » dont parle la Bible. C'est un sauve-qui-peut général vers l'ombre, la fraîcheur, la campagne, les brises maritimes. Il ne reste à Paris que des arroseurs, des chiens enragés et des journalistes.

Jeudi 17 *août.* — L'Ambigu donne la première représentation de la *Mendiante*, une vieille machine, s'il en fut, d'Anicet Bourgeois et Michel Masson, qui excite l'intérêt autant par ses péripéties que par son âge vénérable; cela détermine un violent orage, et Paris est inondé d'une pluie tiède et bienfaisante. Pourvu que cela dure.

Vendredi 18 *août.* — Il pleut toujours. La ville a pris un aspect inusité : on ne se souvenait plus de la forme des parapluies.

Samedi 19 *août.* — Les comptes rendus de la représentation de *l'Anneau du Niebelung* affluent et remplissent les journaux à musique. On raconte à ce sujet un mot de Wagner. Il recevait des amis à sa table, et, sa cuisinière ayant oublié de servir des câpres avec le bœuf : — Cette fille, dit-il, n'est point assez « capricieuse. »

Jean Prouvaire

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Huitième livraison

Sommaire du 27 Août 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef :

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore DE BANVILLÉ, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, Jules CLARETIE, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE, Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GÉRIN, Raoul GINESTE, Edmond DE GONCOURT, Léon HENNIQUE, Jose Maria DE HEREDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS, Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PÉRADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, ALGERNON Charles SWINBURNE, Gilbert-Augustin THIERRY, Léon VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Emile ZOLA.

PRIX DE LA LIVRAISON : 50 CENT.

ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
Paris.	12 fr.	24 fr.
Départements.	15	30
Pays d'Europe.	18	35
Amérique, Asie, Afrique.	20	40

Les abonnements partent du premier dimanche de chaque mois

Les abonnés reçoivent gratuitement la première partie de

L'ASSOMMOIR

On s'abonne, en adressant un mandat-poste, à M. Georges ***GODDE****,*
gérant de la Revue.

AUX BUREAUX DU JOURNAL

2, rue de Châteaudun, 2

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE

AVIS IMPORTANT

Les abonnés de la première série, dont l'abonnement est expiré, sont priés de le renouveler avant samedi prochain, s'ils veulent ne pas éprouver de retard dans la réception de la Revue.

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

COZZA ET BORGIA

(Fragment des « Etats du Diable. »)

. . . .

LE DIABLE

Sang de Dieu! Balthazar, cette harangue est forte,
Et votre Sainteté n'y va pas de main morte.
Par mes cornes, ma queue et mes griffes! Le vieux
Démosthénès, au Pnyx, ne dégoisait pas mieux,
Ni le bon Tullius sur les rostres de Rome.
Je suis émerveillé de pied en cap, brave homme,
Tant le discours est vif, précis, nerveux, net, clair,
Et siffle droit au but, tel qu'un trait d'arc dans l'air.
Ah! compère, au beau temps de vos jeunes années,
Sur l'espale à treillis des nefs vermillonnées,
Les yeux luisants au fond du capuce marin,
La masse au poing, la cotte au dos, l'épée au rein
Avec la courte hache et la miséricorde,
Dans l'âpre bruit du vent qui rompt antenne et corde,
Vous haranguiez ainsi vos joyeux compagnons,
Calabrais, Provençaux nourris d'ail et d'oignons,
Aragonnais, Pisans, Génois, Grecs et Dalmates,
Hâlés, tannés, séchés, tatoués des stigmates
Du fouet et du carcan familiers aux meilleurs,
Mais réservant la part des saints, pieux d'ailleurs.
La rage les mordait au ventre, et, dagues hautes,
Ils se ruaient comme un orage sur les côtes,
Bondissant à travers l'écume du ressac,
Mettant ville et faubourgs, chaume et palais à sac,

Faisant flamber l'église avec le feu des cierges,
Forçant les celliers clos, les coffres et les vierges,
Et buvant à longs traits, pour être plus dispos,
Dans les ciboîres d'or les vins épiscopaux.
En ce temps, Balthazar, maître en rêve du monde,
La tiare étincelait dans votre âme profonde
Comme un astre au plus noir de l'épaisseur des cieux ;
Et vous battiez alors, ô bel ambitieux,
Durant les sombres nuits l'onde mélancolique
Pour enfler le futur trésor apostolique.
J'en atteste la rouille aux clefs du Paradis!
J'ai toujours eu pour vous, entre tous les maudits,
Un chaste attrait non moins qu'une très-vive estime.
Vous aviez l'heureux flair du gain illégitime,
Le mépris naturel de l'antique vertu,
Le goût de la traîtrise et du chemin tortu,
L'esprit prompt et subtil, l'œil perçant, l'ongle croche,
L'amour sacré de l'or, le cœur dur comme roche,
Et ne mettiez de trève à vos extorsions
Que pour sacrifier aux tendres passions.
Dès que la simonie, au grand jour insolente,
Eût mis l'anneau mystique à votre main sanglante,
On vit bien, par le meurtre et le vol éhonté,
Que vous aviez conquis l'infaillibilité :
L'ancien pirate avait façonné le Saint-Père,
Et vous fîtes du Siége unique un vrai repaire,
Un Pandémonium rare et complet, un lieu
D'édification parfaite. Sang de Dieu!
Ce fut un joyeux temps pour la vieille Nacelle!
Vous coupiez à la fois la gorge et l'escarcelle,
Vous vendiez l'Esprit Saint, tant la part, tant le lot,
Pour le revendre encor. L'intarissable flot
Des écus ruisselait dans vos coffres avides
Si larges et si creux qu'ils semblaient toujours vides;
Et je m'ébahissais de voir ainsi les gens
Au sortir de vos mains nus comme des saints Jeans,
Émaciés, râclés, desséchés, sans haleine,
Et la peau s'en étant allée avec la laine
De l'agneau, comme avec le poil du maigre ânon,
Par l'Acte, le Décret, la Bulle et le Canon!
Or, vos félicités, Balthazar, furent brèves.
Telles les douces nuits que hantent les beaux rêves

Et que le jour dissipe avec un long soupir.
Ce fut une heure amère. Il fallut déguerpir
De la Ville éternelle et de la Chaire unique,
Rendre gorge et subir l'arrêt Œucuménique.
L'eussiez-vous dit ? Hélas ! ce que c'est que de nous !
Quand, à travers les flots de la plèbe à genoux,
Au cliquetis joyeux des mules espagnoles,
Vous en tête, Saint-Père, et neuf cents vierges folles
En croupe, cardinaux, évêques gallicans
Ou romains, abbés d'ordre et docteurs éloquents,
Bohémiens et Hongrois, de Saxe et de Sicile,
Lumières de l'Eglise et du sacré Concile,
Prêtres, moines, soudards, princes et chevaliers
Dans la vieille Constance entrèrent par milliers,
Eussiez-vous cru, Cozza, que l'heure était prochaine
Où vous en sortiriez comme un ours à la chaîne,
Où l'on vous nommerait interminablement :
Hérétique, larron, meurtrier, excrément,
Simoniaque, intrus, chardon, ciguë, ortie,
Adultère, relaps, empoisonneur d'hostie,
Chien enragé, lion rugissant, loup hurleur,
Reptile variant sa ruse et sa couleur,
Caïn, Coré, Judas, sorcier, spectre effroyable,
Pape de l'Antéchrist, vomissement du Diable,
Sodomite acharné du soir jusqu'au matin,
Et cœtera, le tout en très-mauvais latin,
Sans compter l'anathème et ses souhaits moroses ?
Vous n'étiez pas, mon bon, sur des lys et des roses,
Et vous fûtes maudit des pieds au sinciput
Aussi complétement que l'Esprit Saint le put :
Debout, asssis, couché, mangeant, buvant, sans trève
Ni relâche, maudit dans la veille et le rêve,
Sur la terre et sur l'eau, sous la pluie et le vent,
De long en large, par derrière et par devant,
Maudit dans les deux yeux, les lèvres, les narines,
Les reins, les dents, la rate, à l'autel, aux latrines !
La chose n'était pas folâtre, triple Dieu !
Blême, sans le plus mince écu, sans feu ni lieu,
Par un trou dans le mur passant à quatre pattes,
Du cachot synodal, mon fils, vous décampâtes
Au moment opportun, car, le cas échéant,
Il était fort possible et même fort séant,

Tant un païen qu'on brûle exhale un doux arôme,
Que vous fussiez rôti comme Huss et Jérôme.
Mais l'anguille est glissante et le mulet têtu;
On n'est pas assommé pour être un peu battu;
De sorte qu'on vous vit bientôt, plus blanc que neige,
Doyen des Cardinaux dans le sacré Collége,
Mangeant chaud, buvant frais, gorgé d'or, gai, dodu,
Et goûtant le repos qui vous était bien dû.
O roi des loups de mer et des grands hypocrites,
Certes, je n'entends point restreindre vos mérites;
J'ai connu rarement un homme plus complet,
Plus rongeur d'os jusqu'à la moëlle, plus valet
Du fort, plus dur au faible, insolent et féroce
Lorsque vous brandissiez ou la hache ou la crosse,
Ni plus vil et rampant quand vous étiez traqué.
Celui qui vous a fait ne vous a pas manqué,
Balthazar, et l'Enfer lui doit une chandelle
De taille et d'épaisseur, qui fera parler d'elle!
Pourtant, mon éloquent ami, votre moyen
Est piètre, étant donné le siècle, et ne vaut rien.
Donc, quant à pratiquer vos intentions pies,
Non pas. Les nations crieraient comme des pies;
Ce serait un haro sans fin, universel,
Et tout nous manquerait, l'eau, la terre et le sel.
La force est bonne en soi, mais il est authentique
Qu'on en use fort mal étant paralytique.
Qu'en pensez-vous, Borgia?

ALEXANDRE VI

Mon maître, assurément,
Vous parlez d'or, voilà quel est mon sentiment.
Agir de violence est au moins inutile;
Et si je rends hommage à la vigueur de style
Comme aux vertus de mon sacré prédécesseur,
J'incline, nonobstant, aux moyens de douceur.
Pour ses enfants rétifs l'Eglise, en bonne mère,
Dissimulant le goût de la liqueur amère,
Enduit de miel les bords de la coupe. Il lui plaît
De prendre, comme on dit, les mouches dans du lait.
On ne peut pas toujours, tant la grâce est tarie,
Faire un apostolat de la piraterie,

. . . .

Voler de petits Juifs et les vendre au bazar.
Vous viviez en un temps, messire Balthazar,
Si j'ose dire, un peu farouche et ridicule,
Où chacun se donnait des torsions d'Hercule
Pour lever des fétus de paille à bras tendus.
Je n'oublierai jamais quels respects vous sont dûs,
Mais, dans la conjoncture où nous sommes, Saint-Père,
Il m'est avis qu'un âne et vous faites la paire,
Et je suais à vous ouïr, sur mon honneur!

JEAN XXIII

Corbacque! Que nous veut ce vieil empoisonneur?
Que j'aie en proue assaut de vent et de marée,
Que je sois hissé court à l'antenne carrée,
Si je laisse hâbler cet onagre espagnol
Qui brait en se donnant des airs de rossignol!
Allons! vil traficant de capes écarlates,
Tu n'hériteras pas du Diable que tu flattes,
Tu ne drogueras pas son hanap! or, bandit,
Géniteur de bâtards et de gueuses, c'est dit:
Parle mieux, ou, sinon, d'un revers sur ta face,
Ainsi que Colonna souffleta Boniface,
J'écrase ta mâchoire aux crochets vipérins,
Et d'un estoc pointu je te pique les reins
Avec quelque roideur et quelque promptitude!

LE DIABLE

Jean! Soyez plus poli pour sa Béatitude.
Vous avez, mon ami, des façons d'écumeur
De mer, et n'êtes pas d'assez galante humeur.
Que Diable! — Je me prends à témoin, faute d'autre, —
Il n'a rien dit que de très-vrai, le bon apôtre.
D'ailleurs, de tels propos sont des plus hasardeux.
Veuillez considérer qui vous étiez tout deux;
Que si vos Saintetés conversent ainsi d'elles,
Vous épanouirez la rate aux infidèles;
Que chacun, pour le mieux doit user de ses dons,
Et qu'il s'agit, en fait, de garder ses dindons.
Borgia, ne prenez pas cet air penaud et blême.
Jean vingt-trois, je l'avoue, est d'un sang vif; il aime
Par coutume et par goût le massacre et l'argent,
Mais, pour un vieux pirate, il est intelligent.

En somme, songez-y, vertueux Alexandre :
Vos âmes et vos corps sont ombre vaine et cendre,
Et jamais plus le fer, la corde et les poisons
Subtils n'interrompront le cours de vos saisons.
Rassurez-vous, parlez.

ALEXANDRE VI

O délices passées!
O plats d'or qui chargiez les nappes damassées!
Marsala, Syracuse, Alicante et Muscat!
O soupers bienheureux de mon pontificat,
Coupes, flambeaux, vaisselle étincelante! ô joie!
O beaux corps enlacés sur les tapis de soie,
Murmures des baisers pleuvant sur les seins nus,
Rêves du Paradis, qu'êtes-vous devenus?
Qu'il était doux, couché dans la pourpre romaine,
De jouir amplement de la bêtise humaine,
De partager le monde après boire, octroyant
Pour deux cents marcs d'or fin, l'Occident, l'Orient,
Iles et terre ferme, hommes, femmes, épices,
Aux rois, mes argentiers, pillant sous mes auspices,
Et de voir, en goûtant le frais des chênes verts,
Hâleter au soleil le stupide univers!
Quel rêve! ô merveilleux enchaînement des choses,
Qui, dans l'âcre parfum des femmes et des roses
Et du sang, sous l'éclat des torches allumant
Mes tentures de pourpre et d'or, au grondement
De la foudre impuissante, aux chants des voix serviles,
Dans la prostration des multitudes viles,
Nuits et jours, ramenant les grands songes anciens,
Me rendait la splendeur des temps Césariens!
Et toi, vivante fleur de la chaude Italie,
Éclatante du sang qui nous brûle et nous lie,
En un moment d'ivresse éclose au clair matin
Pour parfumer ma couche et le beau ciel latin!
O toi qui me versais du regard et des lèvres
Le flot des voluptés & des divines fièvres,
Pour qui mon fils César, le pâle cardinal,
Occit son frère Jean la nuit du carnaval,
Afin que, consumé du désir qui l'enivre,
Il mourût des baisers dont il eût voulu vivre!
Ma fille! que mon sein plein de flamme couvait...

LE DIABLE

Mon féal, vous feriez rougir, s'il se pouvait,
De vos débordements Madame Marozie.
Sa mère vénérable en est toute saisie;
Balthazar en devient très-rose et plus vermeil
Que l'aube ou qu'une vierge au sortir du sommeil;
Et Madame Lucrèce, en personne bien née,
Entre nous, Très-Saint-Père, en est un peu gênée.
Refrénez votre langue et n'en dites pas plus;
Ces souvenirs charmants sont ici superflus.
Aussi bien, tenez-le pour certain & notoire,
C'est au Diable qu'il sied de narrer votre histoire.
Dût le jeune Benoît, qui vendit les deux clés
A Gratien, pour deux mille écus déjà volés,
Et qui fut plus méchant que vous, comme il s'en pique,
Sécher de jalousie à ce récit épique;
Dût le bétail humain, imbécile et poltron,
Fait pour le bât, le fouet, la bride et l'éperon,
S'épouvanter de voir de quelle boue immonde
Le Porc pontifical éclaboussa le monde,
Sans que les peuples vils, saturés de dégoût,
Aient balayé l'ordure effroyable à l'égout,
Et, purifiant l'air que tout homme respire,
Brûlé le Siége où le scélérat devient pire;
La chose sera dite et marquée à mon sceau,
Et vous serez content de ce petit morceau.
Mais revenons à nos moutons qu'il nous faut tondre.
Balthazar a parlé, c'est à vous de répondre.
Donc, au fait, chien mîtré, vieux drôle au cœur de fer,
Et ne révolte pas la pudeur de l'Enfer!

. . . .
. . . .

Leconte de Lisle

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

III. — *Suite.*

Au milieu de cette indignation publique, Gervaise vivait tranquille, lasse et un peu endormie. Dans les commencements, elle s'était trouvée bien

coupable, bien sale, et elle avait eu un dégoût d'elle-même. Quand elle sortait de la chambre de Lantier, elle se lavait les mains, elle mouillait un torchon et se frottait les épaules à les écorcher, comme pour enlever son ordure. Si Coupeau cherchait à plaisanter, elle se fâchait, courait en grelottant s'habiller au fond de la boutique : et elle ne tolérait pas davantage que le chapelier la touchât, lorsque son mari venait de l'embrasser. Elle aurait voulu changer de peau en changeant d'homme. Mais, lentement, elle s'accoutumait. C'était trop fatiguant de se débarbouiller chaque fois. Ses paresses l'amollissaient, son besoin d'être heureuse lui faisait tirer tout le bonheur possible de ses embêtements. Elle était complaisante pour elle et pour les autres, tâchait uniquement d'arranger les choses de façon que personne n'eût trop d'ennui. N'est-ce pas? pourvu que son mari et son amant fussent contents, que la maison allât son petit train-train régulier, qu'on rigolât du matin au soir, tous gras, tous satisfaits de la vie et se la coulant douce, il n'y avait vraiment pas de quoi se plaindre. Puis, après tout, elle ne devait pas tant faire de mal, puisque ça s'arrangeait si bien, à la satisfaction d'un chacun ; on est puni d'ordinaire, quand on fait le mal. Alors, son dévergondage avait tourné à l'habitude. Maintenant, c'était réglé comme le boire et le manger ; chaque fois que Coupeau rentrait soûl, elle passait chez Lantier, ce qui arrivait au moins le lundi, le mardi et le mercredi de la semaine. Elle partageait ses nuits. Même, elle avait fini, lorsque le zingueur simplement ronflait trop fort, par le lâcher au beau milieu du sommeil, et allait continuer son dodo tranquille sur l'oreiller du voisin. Ce n'était pas qu'elle éprouvât plus d'amitié à l'égard du chapelier. Non, elle le trouvait seulement plus propre, elle se reposait mieux dans sa chambre, croyait y prendre un bain. Enfin, elle ressemblait aux chattes qui aiment à se coucher en rond sur le linge blanc.

Maman Coupeau n'osa jamais parler de ça à Gervaise, nettement. Mais, après une dispute, quand la blanchisseuse l'avait secouée, la vieille ne ménageait pas les allusions. Elle connaissait des hommes joliment bêtes et des femmes joliment coquines ; et elle mâchait d'autres mots plus vifs, avec la verdeur de parole d'une ancienne giletière.

Les premières fois, Gervaise l'avait regardée fixement, sans répondre. Puis, tout en évitant elle aussi de préciser, elle se défendit, par des raisons dites en général. Quand une femme avait pour homme un soulard, un saligaud qui vivait dans la pourriture, cette femme était bien excusable de chercher de la propreté ailleurs. Elle allait plus loin, elle laissait entendre que Lantier était son mari autant que Coupeau, peut-être même davantage. Est-ce qu'elle ne l'avait pas connu à quatorze ans? est-ce qu'elle n'avait pas deux enfants de lui? Eh bien! dans ces conditions, tout se pardonnait, personne ne pouvait lui jeter la pierre. Elle se disait dans la loi de la nature. Puis, il ne fallait pas qu'on l'ennuyât. Elle aurait vite fait d'envoyer à chacun son paquet. La rue de la Goutte-d'Or n'était pas si propre! La petite madame Vigouroux faisait la cabriole du matin au soir dans son charbon. Madame Lebougre, la femme de l'épicier, couchait avec son beau-frère, un grand baveux qu'on n'aurait pas ramassé sur une pelle. L'horloger d'en face, ce monsieur pincé, avait failli passer aux assises, pour une abomination ; il allait avec sa propre fille, une effrontée qui roulait les boulevards. Et, le geste élargi, elle indiquait le quartier entier, elle en avait pour une heure rien qu'à étaler le linge sale de tout ce peuple, les gens couchaient comme des bêtes, en tas, pères, mères, enfants, se roulant dans leur saleté. Ah! elle en savait, la cochonnerie pissait de partout, ça empoisonnait les maisons d'alentour. Oui, oui, quelque chose

de propre que l'homme et la femme, dans ce coin de Paris où l'on est les uns sur les autres, à cause de la misère; on aurait mis les deux sexes dans un mortier, qu'on en aurait tiré pour toute marchandise de quoi fumer les cerisiers de la plaine Saint-Denis.

— Ils feraient mieux de ne pas cracher en l'air, ça leur retombe sur le nez, criait-elle, quand on la poussait à bout. Chacun dans son trou, n'est-ce pas? Qu'ils laissent vivre les braves gens à leur façon, s'ils veulent vivre à la leur... Moi, je trouve que tout est bien, mais à la condition de ne pas être traînée dans le ruisseau par des gens qui s'y promènent, la tête la première.

Et, maman Coupeau s'étant un jour montrée plus claire, elle lui avait dit, les dents serrées :

— Vous êtes dans votre lit, vous profitez de ça... Ecoutez, vous avez tort, vous voyez bien que je suis gentille, car jamais je ne vous ai jeté à la figure votre vie, à vous! Oh! je sais, une jolie vie, des deux ou trois hommes, du vivant du père Coupeau... Non, ne toussez pas, j'ai fini de causer. C'est seulement pour vous demander de me ficher la paix, voilà tout!

La vieille femme avait manqué étouffer. Le lendemain, Goujet étant venu réclamer le linge de sa mère pendant une absence de Gervaise, maman Coupeau l'appela et le garda longtemps assis devant son lit. Elle connaissait bien l'amitié du forgeron, elle le voyait sombre et malheureux depuis quelque temps, avec le soupçon des vilaines choses qui se passaient. Et, pour bavarder, pour se venger de la dispute de la veille, elle lui apprit la vérité crûment, en pleurant, en se plaignant, comme si la mauvaise conduite de Gervaise lui faisait surtout du tort. Lorsque Goujet sortit du cabinet, il s'appuyait aux murs, afin de ne pas tomber. Puis, au retour de la blanchisseuse, maman Coupeau lui cria qu'on la demandait tout de suite, chez madame Goujet, avec le linge repassé ou non; et elle était si animée, que la blanchisseuse flaira les cancans, devina la triste scène et le crève-cœur dont elle se trouvait menacée.

— Ah! malheureuse! malheureuse! dit-elle simplement, en se penchant au-dessus de la vieille femme, soufflant sous sa couverture.

Et, très-pâle, les membres cassés à l'avance, elle mit le linge dans un panier, elle partit. Depuis des années, elle n'avait pas rendu un sou aux Goujet. La dette montait toujours à quatre-vingt-cinq francs. Chaque fois, elle prenait l'argent du blanchissage, en parlant de sa gêne..

C'était une grande honte pour elle, parce qu'elle avait l'air de profiter de l'amitié du forgeron pour le jobarder. Coupeau, moins scrupuleux maintenant, ricanait, disait qu'il avait bien dû lui pincer la taille dans les petits coins, et qu'alors il était payé. Mais elle, malgré le commerce où elle était tombée avec Lantier, se révoltait, demandait à son mari s'il voulait déjà manger de ce pain-là.

Il ne fallait pas toucher à Goujet devant elle; sa tendresse pour Goujet lui restait comme un coin de son honneur. Aussi, toutes les fois qu'elle reportait le linge chez ces braves gens, se trouvait-elle prise d'un serrement au cœur, dès la première marche de l'escalier.

— Ah! c'est vous, enfin! lui dit sèchement madame Goujet, en lui ouvrant la porte. Quand j'aurai besoin de la mort, je vous l'enverrai chercher.

Gervaise entra embarrassée, sans oser même balbutier une excuse. Elle n'était plus exacte, ne venait jamais à l'heure, se faisait attendre des huit jours. Peu à peu, elle s'abandonnait à un grand désordre

— Voilà une semaine que je compte sur vous, continua la dentellière. Et vous mentez avec ça, vous m'envoyez votre apprentie me raconter des histoires : on est après mon linge, on va me le livrer le soir même, ou bien c'est un accident, le paquet qui est tombé dans le seau. Moi, pendant ce temps-là, je perds ma journée, je ne vois rien arriver et je me tourmente l'esprit. Non, vous n'êtes pas raisonnable... Voyons, qu'est-ce que vous avez, dans ce panier ! Est-ce tout, au moins ! M'apportez-vous la paire de draps que vous me gardez depuis un mois, et la chemise qui est restée en arrière, au dernier blanchissage ?

— Oui, oui, murmura Gervaise, la chemise y est. La voici.

Mais madame Goujet se récria. Cette chemise n'était pas à elle, elle n'en voulait pas. Maintenant, on lui changeait son linge, c'était le comble. Déjà, l'autre semaine, elle avait eu deux mouchoirs qui ne portaient pas sa marque. Ça ne la ragoûtait guère, du linge venu on ne savait d'où. Puis, enfin, elle tenait à ses affaires.

— Et les draps? reprit-elle. Ils sont perdus, n'est-ce pas ?... Eh bien ! ma petite, il faudra vous arranger, mais je les veux quand même demain matin, entendez-vous !

Il y eut un silence. Ce qui achevait de troubler Gervaise, c'était de sentir derrière elle la porte de la chambre de Goujet entr'ouverte. Le forgeron devait être là, elle le devinait ; et quel ennui, s'il écoutait tous ces reproches mérités, auxquels elle ne pouvait rien répondre ! Elle se faisait très-souple, très-douce, courbant la tête, posant le linge sur le lit le plus vivement possible. Mais ça se gâta encore, quand madame Goujet se mit à examiner les pièces une à une. Elle les prenait, les rejetait en disant :

— Ah ! vous perdez joliment la main. On ne peut plus vous faire des compliments tous les jours... Oui, vous salopez, vous cochonnez l'ouvrage, à cette heure... Tenez, regardez-moi ce devant de chemise, il est brûlé, le fer a marqué sur les plis. Et les boutons. ils sont tous arrachés. Je ne sais pas comment vous vous arrangez, il ne reste jamais un bouton... Oh ! par exemple, voilà une camisole que je ne vous paierai pas. Voyez donc ça ! La crasse y est, vous l'avez étalée simplement. Merci ! si le linge n'est même plus propre...

Elle s'arrêta, comptant les pièces. Puis, elle s'écria :

— Comment ! c'est ce que vous apportez ?... Il manque deux paires de bas, six serviettes, une nappe, des torchons... Vous vous moquez de moi, alors ! Je vous ai fait dire de tout me rendre, repassé ou non. Si dans une heure votre apprentie n'est pas ici avec le reste, nous nous fâcherons, madame Coupeau, je vous en préviens.

A ce moment, Goujet toussa dans sa chambre. Gervaise eut un léger tressaillement. Comme on la traitait devant lui, mon Dieu ! Et elle resta au milieu de la chambre, gênée, confuse, attendant le linge sale. Mais, après avoir arrêté le compte, madame Goujet avait tranquillement repris sa place près de la fenêtre, travaillant au raccommodage d'un châle de dentelle.

— Et le linge ? demanda timidement la blanchisseuse.

— Non, merci, répondit la vieille femme, il n'y a rien cette semaine.

Gervaise pâlit. On lui retirait la pratique. Alors, elle perdit complétement la tête, elle dut s'asseoir sur une chaise, parce que ses jambes s'en allaient sous elle. Et elle ne chercha pas à se défendre, elle trouva seulement cette phrase :

— Monsieur Goujet est donc malade ?

Oui, il était souffrant, il avait dû rentrer au lieu de se rendre à la forge,

et il venait de s'étendre sur son lit pour se reposer. Madame Goujet causait gravement, en robe noire comme à l'habitude, sa face blanche encadrée dans sa coiffe monacale. On avait encore baissé la journée des boulonniers; de neuf francs, elle était tombée à sept francs, à cause des machines qui maintenant faisaient toute la besogne. Et elle expliquait qu'ils économisaient sur tout; elle voulait se remettre à laver son linge elle-même. Naturellement, ça serait bien tombé, si les Coupeau lui avaient rendu l'argent prêté par son fils. Mais ce n'était pas elle qui leur enverrait les huissiers, puisqu'ils ne pouvaient pas payer. Depuis qu'elle parlait de la dette, Gervaise, la tête basse, semblait suivre le jeu agile de son aiguille reformant les mailles une à une.

— Pourtant, continuait la dentellière, en vous gênant un peu, vous arriveriez à vous acquitter. Car, enfin, vous mangez très-bien, vous dépensez beaucoup, j'en suis sûre... Quand vous nous donneriez seulement dix francs chaque mois...

Elle fut interrompue par la voix de Goujet qui l'appela.

— Maman ! maman !

Et, lorsqu'elle revint s'asseoir, presque tout de suite, elle changea de conversation. Le forgeron l'avait sans doute suppliée de ne pas demander de l'argent à Gervaise. Mais, malgré elle, au bout de cinq minutes, elle parlait de nouveau de la dette. Oh! elle avait prévu ce qui arrivait, le zingueur devait boire la boutique, et il mènerait sa femme loin. Aussi, autrefois, jamais son fils n'aurait prêté les cinq cents francs, s'il l'avait écoutée. Aujourd'hui, il serait marié, il ne crèverait pas de tristesse, avec la perspective d'être malheureux toute sa vie. Elle s'animait, elle devenait très-dure, accusant clairement Gervaise de s'être entendue avec Coupeau pour abuser de son bêta d'enfant. Oui, il y avait des femmes qui jouaient l'hypocrisie pendant des années et dont la mauvaise conduite finissait par éclater au grand jour.

— Maman ! maman ! appela une seconde fois la voix de Gouget, plus violemment

Elle se leva, et quand elle reparut, elle dit, en se remettant à sa dentelle :

— Entrez, il veut vous voir.

Gervaise, tremblante, laissa la porte ouverte. Cette scène l'émotionnait, parce que c'était comme un aveu de leur tendresse devant madame Goujet. Elle retrouva la petite chambre tranquille, tapissée d'images, avec son lit de fer étroit, pareille à la chambre d'un garçon de quinze ans. Ce grand corps de Goujet, les membres cassés par la confidence de maman Coupeau, était allongé sur le lit, les yeux rouges, sa belle barbe jaune encore mouillée. Il devait avoir défoncé son oreiller de ses poings terribles, dans le premier moment de rage, car la toile fendue laissait couler la plume.

— Ecoutez, maman a tort, dit-il à la blanchisseuse d'une voix presque basse. Vous ne me devez rien, je ne veux pas qu'on parle de ça.

Il s'était soulevé, il la regardait. De grosses larmes, aussitôt remontèrent à ses yeux séchés.

— Vous souffrez, monsieur Goujet? murmura-t-elle. Qu'est-ce que vous avez, je vous en prie?

— Rien, merci. Je me suis trop fatigué hier. Je vais dormir un peu.

Puis, son cœur se brisa, il ne put retenir ce cri :

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! jamais ça ne devait être, jamais ! Vous aviez juré. Et ça est, maintenant, ça est !... Ah ! mon Dieu ! ça me fait trop de mal, allez-vous en !

Et, de la main, il la renvoyait, avec une douceur suppliante. Elle n'approcha pas du lit, elle s'en alla, comme il le demandait, embarrassée de ses membres, stupide, n'ayant rien à lui dire pour le soulager. Dans la pièce d'à côté, elle reprit son panier ; et elle ne sortait toujours pas, elle aurait voulu trouver un mot. Madame Goujet continuait son raccommodage, sans lever la tête. Ce fut elle qui dit enfin :

— Eh bien ! bonsoir, renvoyez-moi mon linge, nous compterons plus tard.

— Oui, c'est ça, bonsoir, balbutia Gervaise.

Elle referma la porte lentement, avec un dernier coup d'œil dans ce ménage propre, rangé, où il lui semblait laisser quelque chose de son honnêteté. Elle revint à la boutique de l'air bête des vaches qui rentrent chez elles, sans savoir le chemin qu'elle prenait. Maman Coupeau, sur une chaise, près de la mécanique, quittait son lit pour la première fois. Mais la blanchisseuse ne lui fit pas même un reproche ; elle était trop fatiguée, les os malades comme si on l'avait battue ; elle pensait que la vie était trop dure à la fin, et qu'à moins de crever tout de suite, on ne pouvait pourtant pas s'arracher le cœur soi-même.

Maintenant Gervaise se moquait de tout. Elle avait un geste vague de la main pour envoyer coucher le monde. A chaque nouvel ennui, elle s'abandonnait davantage, elle s'enfonçait dans le seul plaisir de faire ses trois repas par jour. La boutique aurait pu crouler; pourvu qu'elle ne fût pas dessous, elle s'en serait allée volontiers, sans une chemise. Et la boutique croulait, pas tout d'un coup, mais un peu matin et soir. Comme madame Goujet, les autres pratiques se fâchaient et portaient leur linge ailleurs. M. Madinier, mademoiselle Remanjou, les Boche eux-mêmes, étaient retournés chez madame Fauconnier, où ils trouvaient plus d'exactitude. On finit par se lasser de réclamer une paire de bas pendant trois semaines et de remettre des chemises avec les taches de graisse de l'autre dimanche. Gervaise, sans perdre un coup de dents, leur criait bon voyage, les arrangeait d'une propre manière, en se disant joliment contente de ne plus avoir à fouiller dans leur infection. Ah bien ! tout le quartier pouvait la lâcher, ça la débarrasserait d'un beau tas d'ordures : puis ça serait toujours de l'ouvrage de moins. En attendant, elle gardait seulement les mauvaises payes, les rouleuses, les femmes comme madame Gaudon, dont pas une blanchisseuse de la rue Neuve ne voulait laver le linge, tant il puait. La boutique était perdue ; elle avait dû renvoyer sa dernière ouvrière, madame Putois ; elle restait seule avec son apprentie, ce louchon d'Augustine, qui bêtissait en grandissant ; et encore, à elles deux, elles n'avaient pas toujours de l'ouvrage, elles traînaient leur derrière sur les tabourets durant des après-midi entières. Enfin, un plongeon complet. Ça sentait la ruine.

Naturellement, à mesure que la paresse et la misère entraient, la malpropreté entrait aussi. On n'aurait pas reconnu cette belle boutique bleue, couleur du ciel, qui était jadis l'orgueil de Gervaise. Les boiseries et les carreaux de la vitrine, qu'on oubliait de laver, se trouvaient du haut en bas éclaboussés par la crotte des voitures. Sur les planches, à la tringle de laiton, s'étalaient trois guenilles grises, laissées par des clientes mortes à l'hôpital. Et c'était plus minable encore à l'intérieur : l'humidité des linges séchant au plafond avait décollé le papier, la perse pompadour, dont les lambeaux pendaient, pareils à des toiles d'araignée lourdes de poussière ; la mécanique, cassée, trouée à coups de tisonnier, mettait dans son coin les débris de vieille fonte d'un marchand de bric-à-brac ; l'établi semblait

avoir servi de table à toute une garnison, taché de café et de vin, emplâtré de confiture, gras des lichades du lundi. Avec ça, une odeur d'amidon aigre, une puanteur faite de moisi, de graillon et de crasse.

Mais Gervaise se trouvait très-bien là-dedans. Elle n'avait pas vu la boutique se salir; elle s'y abandonnait et s'y habituait au papier déchiré, aux boiseries graisseuses, comme elle en arrivait à porter des jupes trouées et à ne plus se laver les oreilles. Même la saleté était un nid chaud où elle jouissait de s'accroupir. Laisser les choses à la débandade, attendre que la poussière bouchât les trous et mît un velours partout, voir la maison s'alourdir autour de soi dans un engourdissement de fainéantise, cela était une vraie volupté dont elle se grisait. Sa tranquillité d'abord; le reste, elle s'en battait l'œil. Les dettes, toujours croissantes pourtant, ne la tourmentaient plus. Elle perdait de sa probité; on paierait ou on ne paierait pas, cela restait vague, et elle préférait ne pas savoir. Quand on lui fermait un crédit dans une maison, elle en ouvrait un autre dans la maison d'à côté. Elle brûlait le quartier, elle en avait des poufs, tous les dix pas, maintenant. Rien que dans la rue de la Goutte-d'Or, elle n'osait plus passer devant le charbonnier, ni devant l'épicier, ni devant la fruitière; ce qui l'obligeait à faire le tour par la rue des Poissonniers, quand elle allait au lavoir, une trotte de dix bonnes minutes. Les fournisseurs venaient la traiter de coquine. Un soir, l'homme qui avait vendu les meubles de Lantier ameuta les voisins; il gueulait qu'il la trousserait et se paierait sur la bête, si elle ne lui allongeait pas sa monnaie. Bien sûr, de pareilles scènes la laissaient tremblante; seulement, elle se secouait comme un chien battu, et c'était fini, elle n'en dînait pas plus mal le soir. En voilà des insolents qui l'embêtaient! elle n'avait pas d'argent, elle ne pouvait pas en fabriquer, peut-être! Puis, les marchands volaient assez, ils étaient faits pour attendre. Et elle se rendormait dans son trou, en évitant de songer à ce qui arriverait forcément un jour. Elle ferait le saut, parbleu! mais jusque là elle entendait ne pas être taquinée.

Émile Zola

(*La suite à la prochaine livraison*)

LE VERTIGE

Il est d'insondables amours
Où la chute fut si profonde
Que, guéri même, on sent toujours
La vieille blessure inféconde.

Après qu'on a versé des pleurs,
Et dit bien haut ce que l'on souffre,
Un autre amour, ouvrant ses fleurs,
S'épanouit au bord du gouffre.

La main s'amuse à les cueillir :
Elles sont douces et jolies,
Et leur sourire fait pâlir
Les lointaines mélancolies.

Mais si l'on se penche, écartant
Les feuilles et l'ombre propice,
L'ancien vertige vous attend,
Et monte du cher précipice;

Ni les petites fleurs d'or,
Ni les arbres, ni la lumière
N'empêchent d'y vouloir encor
Tomber la tête la première.

Albert Mérat

UN MUSICIEN ÉTRANGER A PARIS (*)

Nous venons de le mettre en terre ! le temps était sombre et glacial, et nous n'étions qu'en bien petit nombre.

L'Anglais était encore là; il veut maintenant lui élever un monument. — Il aurait bien mieux fait de lui payer ses dettes !

C'était une triste cérémonie. Notre respiration était gênée par un de ces vents aigres qui signalent le commencement de l'hiver. Personne, parmi nous, n'a pu parler, et il y a eu absence totale d'oraison funèbre. Pourtant, vous n'en devez pas moins connaître celui à qui nous venons de rendre les derniers devoirs : c'était un homme excellent, un digne musicien né dans une petite ville d'Allemagne, mort à Paris, où il a bien souffert. Doué d'une grande tendresse de cœur, il ne manquait pas de se prendre à pleurer toutes les fois qu'il voyait maltraiter les malheureux chevaux dans les rues de Paris. Naturellement doux, il supportait sans colère de se trouver dépossédé par les gamins de sa part des trottoirs si étroits de la capitale. Malheureusement, il joignait à tout cela une conscience d'artiste d'une scrupuleuse délicatesse; il était ambitieux sans aucun talent pour l'intrigue; de plus, dans sa jeunesse, il lui avait été donné de voir une fois Beethoven, et cet excès de bonheur lui avait tourné la tête de telle sorte qu'il ne put jamais se retrouver dans son assiette pendant son séjour à Paris.

Un jour, il y a de cela plus d'un an, je me promenais au Palais-Royal, lorsque j'aperçus un magnifique chien de Terre-Neuve se baignant dans le bassin. Amateur de chiens comme je le suis, je ne pus refuser mon admiration à ce bel animal, qui sortit de l'eau et obéit à l'appel d'un homme auquel je ne fis d'abord nulle attention, et sur lequel mes regards ne s'arrêtèrent que parce que je vis en lui le propriétaire de ce chien d'une si merveilleuse beauté. Il s'en fallait de beaucoup que cet homme fût aussi beau que son compagnon quadrupède. Il était vêtu proprement, mais Dieu sait à la mode de quelle province pouvait appartenir sa toilette.

Cependant, ses traits ne laissaient pas d'éveiller en moi je ne sais quel

(*) Richard Wagner s'est à jamais aliéné les sympathies de la France par une publication grotesque et sottement haineuse; mais ses chefs-d'œuvre dramatiques n'ont pas cessé d'exciter l'enthousiasme d'un grand nombre de poëtes et de musiciens français. Au moment où l'illustre novateur, dans la plénitude de sa gloire, assiste, pour ainsi dire, à sa propre apothéose, nos lecteurs ne verront pas sans intérêt, dans cette nouvelle qui date de près de trente années, et qui est presque une autobiographie, le tableau des misères endurées par Richard Wagner au début de sa carrière. C. M.

vague souvenir ; peu à peu j'en vins à me les rappeler d'une manière de plus en plus distincte, et enfin, oubliant l'intérêt que le chien venait de m'inspirer, je me précipitai dans les bras de mon ami R... Nous fûmes l'un et l'autre enchantés de nous revoir. Il faillit s'évanouir d'attendrissement. Je le menai au café de la Rotonde. Je pris du thé mêlé de rhum, et lui demanda du café, qu'il but les yeux tout humides de larmes.

— Mais, au nom du ciel, lui dis-je, quel motif peut t'amener à Paris ? qui peut t'avoir fait quitter, à toi, modeste musicien, ta province allemande et ton cinquième étage ?

— Mon ami, me répondit-il, ai-je été poussé à une telle démarche par la passion aérienne d'éprouver la vie qu'on mène dans Paris, à un sixième étage, ou bien par le désir plus mondain d'essayer s'il ne me serait pas possible de descendre au second ou même au premier, c'est un point sur lequel je ne suis pas encore bien fixé moi-même. Avant tout, j'ai cédé à un irrésistible besoin de m'arracher aux misères des provinces allemandes, et sans vouloir tâter de nos capitales, villes grandioses, sans aucun doute, je me suis rendu tout d'abord dans la capitale du monde, dans ce centre commun où vient aboutir l'art de toutes les nations, où les artistes de tous pays rencontrent la juste considération qui leur est due, et où moi-même j'espère trouver moyen de faire germer enfin le grain d'ambition que le ciel m'a mis au cœur.

— Ton ambition est bien naturelle, lui répliquai-je, et je te la pardonne, quoique, à vrai dire, elle doive m'étonner en toi. Mais d'abord, explique moi par quels moyens tu prétends te soutenir dans cette nouvelle carrière. Combien as-tu à dépenser par an ? Voyons, ne t'effarouche pas ainsi ; je sais bien que tu n'étais qu'un pauvre diable, et que par conséquent il ne peut être question de tes rentes. Mais enfin puisque te voilà ici, je dois supposer ou que tu as gagné à la loterie, ou bien que tu as su te concilier la faveur et la protection, soit de quelque parent haut placé, soit de quelque personnage important, de telle sorte que tu te trouves assuré d'un revenu passable au moins pour dix bonnes années.

— Vous voilà bien, vous autres fous, avec votre manière d'envisager toutes les questions, me répondit mon ami avec un sourire de bonne humeur, et après s'être remis d'un premier saisissement ; vous ne manquez jamais de porter avant tout votre attention sur ces misérables et prosaïques détails. De toutes ces suppositions, mon très-cher, il n'en est pas une seule qui se trouve juste. Je suis pauvre ; dans quelques semaines même je vais me trouver sans le sou. Mais qu'importe cela ? J'ai du talent ; on me l'a assuré du moins. Eh bien ! ce talent, pour le faire valoir, devais-je par hasard choisir la ville de Tunis ? Non sans doute, et je suis venu tout droit à Paris. Ici, je ne tarderai pas à éprouver si l'on m'a trompé en me faisant croire à ma vocation d'artiste, si l'on a eu tort de me faire espérer des succès, ou si réellement je possède quelque mérite. Dans le premier cas, je serai bientôt et volontairement désabusé, et alors, éclairé sur le peu que je vaux, je n'hésiterai pas à retourner au pays pour y reprendre ma modeste chambrette ; mais s'il en est autrement, c'est à Paris que mon talent sera plus vite connu et plus dignement payé qu'en aucun autre pays du monde. Oh ! ne ris pas ainsi, et tâche plutôt de me répondre par quelque objection fondée.

— Mon pauvre ami, lui dis-je, je ne ris plus ; en ce moment au contraire, j'éprouve pour toi et pour ton chien une inquiétude qui m'afflige profondément, car, quelque modéré que tu puisses être dans ton appétit, je sais que ce bel animal ne laissera pas de manger beaucoup. Tu veux

nourrir toi et ton chien avec ton talent? C'est un beau projet, car si notre propre conservation est le premier devoir qui nous soit imposé, l'humanité envers les animaux est le second et le plus beau. Mais dis-moi maintenant, quels moyens comptes-tu employer pour mettre ton talent en évidence? Quels sont tes projets? Voyons, fais-moi part de tout cela.

— Oh! pour ce qui est des projets, je n'en manque pas, et je vais t'en soumettre un grand nombre. D'abord je pense à un opéra. J'en ai une bonne provision; les uns sont entièrement terminés, les autres ne sont faits qu'à moitié; d'autres encore, et en grand nombre, ne sont qu'ébauchés, soit pour le Grand-Opéra, soit pour l'Opéra-Comique. Ne m'interromps pas! Je sais parfaitement que de ce côté les affaires ne marcheront pas très-vite, et je ne considère ce projet que comme le but principal vers lequel doivent tendre et se concentrer tous mes efforts. Mais si je ne dois pas espérer d'obtenir si promptement la représentation de mes ouvrages, tu m'accorderas bien au moins, qu'avant peu je pourrai être fixé sur la question de savoir si mes compositions seront acceptées ou non par les directions théâtrales. Eh quoi! tu ris encore! Ne dis rien; je prévois l'objection que tu médites, et j'y réponds à l'instant. Je suis bien persuadé qu'ici encore j'aurai à lutter contre des obstacles sans cesse renaissants; mais enfin ces obstacles, en quoi peuvent-ils consister, après tout? Uniquement dans la concurrence. Les plus grands talents se trouvent réunis ici, chacun à l'envi vient offrir ses œuvres; or, il est du devoir des directeurs de soumettre ces œuvres à un examen sévère et consciencieux; la lice doit être impitoyablement fermée aux médiocrités, et il ne peut être donné qu'aux travaux d'un mérite avéré d'avoir l'honneur d'être choisis entre tous. Eh bien! cet examen, je m'y suis préparé, et je ne demande aucune faveur, sans en avoir été reconnu digne. Mais en dehors de cette concurrence, que pourrais-je encore avoir à redouter! Me faudrait-il craindre par hasard de me trouver, ici comme en Allemagne, dans l'obligation d'avoir recours à des voies tortueuses pour me procurer l'entrée des théâtres royaux? Dois-je croire que, pendant des années entières, il me faudra mendier la protection de tel ou tel laquais de cour pour finir par arriver, grâce à un mot de recommandation qu'aura daigné m'accorder quelque femme de chambre, à obtenir pour mes œuvres l'honneur de la représentation? Non sans doute, et à quoi bon d'ailleurs des démarches si serviles, ici, à Paris, la capitale de la France libre! à Paris, où règne une presse puissante qui ne fait grace à aucun abus ni à aucun scandale et les rend par cela même impossibles! à Paris, enfin où le vrai mérite peut seul espérer d'obtenir les applaudissements d'un public immense et incorruptible?

— Le public! m'écriai-je, tu as raison. Je suis d'avis qu'avec ton talent tu pourrais espérer de réussir, si tu n'avais affaire qu'au public seul; mais c'est précisément dans le plus ou le moins de facilité d'arriver jusqu'à lui que tu te trompes lourdement, mon pauvre ami. Ce n'est pas la concurrence des talents contre laquelle tu auras à combattre, mais bien celle des réputations établies et des intérêts particuliers. Est-tu bien assuré d'une protection ouverte et influente, alors tente la lutte, mais, sans cela, et surtout si tu manques d'argent, tiens-toi soigneusement à l'écart, car tu ne pourras que succomber, sans même avoir attiré sur toi l'attention publique. Il ne sera pas question de mettre à l'épreuve ton talent et tes travaux. Oh! non, ce serait là une faveur sans pareille! On pensera seulement à s'enquérir du nom que tu portes, et comme ce nom est étranger à toute espèce de réputation, comme de plus il ne se trouve inscrit sur aucune

....

liste de propriétaires ou de rentiers, il vous faudra végéter inaperçus, toi et ton talent.

(Je n'ai nul besoin, je pense, de faire remarquer au lecteur que, dans les objections dont je me sers et dont j'aurai encore à me servir vis-à-vis de mon ami, il ne s'agit nullement de voir l'expression complète de ma conviction personnelle, mais seulement une série d'arguments que je regardais comme urgent d'employer pour amener mon enthousiaste à abandonner ses plans chimériques, sans diminuer pourtant en rien sa confiance en son talent.)

Ma controverse manqua cependant son effet sur lui, il devint chagrin, mais il ne m'accorda aucune foi. Je continuai en lui demandant à quels moyens il prétendait avoir recours pour se faire, en attendant, un commencement de réputation qui pût lui être de quelque utilité dans la mise à exécution de l'important projet qu'il venait de me communiquer.

Ma question sembla dissiper sa mauvaise humeur.

— Écoute donc bien, me répondit-il : tu sais que depuis longtemps je me suis adonné avec amour à la musique instrumentale. Ici, à Paris, où l'on semble avoir voué un véritable culte à notre Beethoven, j'ai quelque lieu d'espérer que le compatriote et le plus fervent admirateur de ce grand homme pourra être accueilli sans trop de défaveur, s'il tâche de faire entendre au public les faibles essais qui lui ont été inspirés par l'étude de son inimitable modèle.

— Permets que je t'arrête ici, m'écriai-je ; Beethoven est déifié, tu as parfaitement raison ; mais fais bien attention que sa réputation et son nom sont maintenant choses reçues et consacrées. Mis en tête d'un morceau digne de ce grand maître, ce nom sera bien un talisman assez puissant pour en révéler les beautés à l'instant et comme par magie, mais à ce nom substitues-en un autre, et tu ne parviendras jamais à rendre les directeurs de concerts attentifs aux passages les plus brillants de ce même morceau. (Le lecteur voudra bien ne pas oublier de faire ici une nouvelle application de la remarque que je lui ai recommandée ci-dessus.)

— Tu mens, s'écria mon ami avec quelque violence ; maintenant je te devine ; ton plan bien arrêté est de me décourager et de me détourner du chemin de la gloire ! mais tu n'y parviendras pas !

— Je te connais, lui dis-je, et je sais que ce que tu viens de dire tu ne le penses pas sérieusement ; ainsi je te le pardonne. Dans tous les cas, je dois te dire qu'ici encore tu auras à renverser les obstacles qui se dressent indubitablement devant tout artiste sans réputation, quel que puisse être d'ailleurs son talent. Tes deux projets sont bons comme moyens de soutenir et d'augmenter une gloire déjà acquise, mais nullement de commencer une réputation. Ou l'on te laissera te morfondre à attendre en vain l'exécution de ta musique instrumentale, ou bien si tes compositions sont conçues dans cet esprit audacieux et original que tu admires dans Beethoven, ou ne manquera pas de les trouver boursoufflées et incompréhensibles, et l'on se débarrassera ainsi de toi avec ce beau jugement. (Le lecteur voudra bien ne pas oublier, etc.)

Richard Wagner

(La suite à la prochaine livraison)

LES HIRONDELLES

Oh! sur les grands murs noirs des vieilles citadelles
Avez-vous entendu comme les hirondelles
Se parlent quelquefois, la nuit, dans l'air glacé?
Elles disent, songeant en elles au passé,
Elles disent les nuits d'été douces et blanches,
Les grands lits chauds qu'on trouve en juillet dans les branches,
Les longs sommeils, les longs rêves extasiés;
Puis les pays perdus, et Malte aux droits rosiers,
Et Tunis plein de chants et de voix léonines,
Et Cypre où les fleurs ont des formes féminines,
Et Tyr où les palmiers se pâment en sanglots,
Et Bagdad la pieuse où le Tigre aux beaux flots
Murmure des chansons d'amour sous les fenêtres.
Et cela les réchauffe un peu, ces petits êtres.

Adelphe Froger

L'ENTERREMENT PRÉMATURÉ

(Suite et fin)

Ce serait chose facile de multiplier les histoires telles que celles-ci : mais je m'abstiens : nous n'avons pas besoin de tant d'exemples pour établir qu'il se produit des enterrements prématurés. Quand nous réfléchissons combien il est rare, par la nature même de ces cas, que nous ayons la possibilité de les découvrir, nous devons admettre qu'ils peuvent *fréquemment* avoir lieu sans venir à notre connaissance ; et, effectivement, jamais on n'empiète sur un cimetière, pour un motif quelconque, dans une certaine étendue, sans que des squelettes soient trouvés dans des attitudes qui suggèrent les plus effroyables des soupçons.

Effroyable, en effet, le soupçon, mais plus effroyable le fait ! On peut affirmer sans hésitation qu'aucun événement n'est aussi terriblement combiné de manière à produire le maximum des détresses physiques et mentales que l'enterrement avant la mort. L'insupportable oppression des poumons, — les exhalaisons étouffantes de la terre moite, — l'adhérence du corps aux vêtements mortuaires, — l'embrassement rigide de l'habitacle étroit, — la noirceur de la Nuit absolue, — le silence pareil à une mer qui engloutit, — la présence invisible, mais palpable, du Ver Conquérant, — ces choses, avec des pensées d'air et d'herbe, là-haut, avec la mémoire de chers amis qui voudraient accourir pour nous sauver s'ils étaient seulement informés de notre sort, avec la conscience qu'ils ne peuvent d'aucune façon en être informés, — que notre lot désespéré est celui des vrais morts, — ces considérations, dis-je, font entrer dans le cœur qui palpite encore une somme d'épouvante et d'intolérable horreur, devant laquelle doit reculer l'imagination la plus téméraire. Nous ne connaissons rien d'aussi agonisant sur terre, — nous ne pourrons rien connaître d'à moitié aussi hideux dans le royaume de l'enfer le plus bas. De sorte que

toutes les narrations sur ce sujet ont un profond intérêt, — un intérêt cependant qui, à cause de la solennité terrible du sujet lui-même, dépend strictement et particulièrement de la *vérité* de la chose racontée.

Ce que j'ai à dire maintenant est à *ma* connaissance actuelle — fait partie de mon expérience positive et personnelle.

Il y a quelques années, j'étais sujet à des attaques de ce mal étrange que les médecins se sont accordés à nommer la Catalepsie, faute d'un titre définitif. Quoique les causes immédiates aussi bien que les causes prédisposantes, quoique même la diagnose effective de cette maladie soient toujours mystérieuses, son caractère sensible et apparent est suffisamment bien défini. Ses variations semblent être principalement des variations d'intensité. Quelquefois le patient gît pendant un seul jour ou même pendant une période plus courte dans une espèce de léthargie excessive ; il est insensible, et, extérieurement, immobile ; mais la pulsation du cœur est encore faiblement perceptible ; quelques traces de chaleur subsistent ; une légère couleur languit encore au centre de la joue, et l'application d'un miroir aux lèvres permet de découvrir une action torpide, inégale et vacillante des poumons. D'autres fois la catalepsie se prolonge pendant des semaines, pendant même des mois, et alors l'examen le plus strict et les épreuves médicales les plus rigoureuses ne réussissent pas à établir une distinction matérielle quelconque entre l'état du cataleptique et ce que nous concevons de la mort absolue. Très-communément le malade est préservé d'un enterrement prématuré seulement par la connaissance où sont ses amis qu'il a été précédemment sujet à la catalepsie, par le soupçon que cette connaissance excite logiquement, et surtout par la non-apparence de décomposition. Les progrès de la maladie sont, heureusement, graduels. Les premières manifestations, quoique assez notables, ne prêtent pas à l'équivoque. Les accès deviennent de plus en plus caractéristiques et durent chacun plus longtemps que le précédent. Là gît la principale sécurité contre l'enterrement : l'infortuné dont la première attaque aurait le caractère extrême qu'on remarque en certaines occasions serait inévitablement livré tout vif au tombeau.

Mon propre cas ne diffère qu'en des particularités peu importantes de ceux mentionnés dans les livres médicaux. Quelquefois, sans une cause apparente quelconque, je tombais peu à peu dans un état de demi-syncope ou de demi-évanouissement ; et, dans cet état, sans douleur, sans possibilité de remuer, ou, pour parler strictement, de penser, mais avec une vague et léthargique conscience da la vie et de la présence de ceux qui entouraient mon lit, je demeurais jusqu'à ce que la crise du mal me rendît soudainement à une perception parfaite. D'autres fois, je fus promptement et impétueusement frappé. Je devenais malade, et muet, et glacé, et vertigineux, et tombais aussitôt en prostration. Puis, pendant des semaines, tout était vide, et noir, et silencieux. L'Univers devenait Rien. C'était le degré suprême de l'annihilation totale. De ces dernières attaques je me réveillais par une gradation lente en proportion de la soudaineté du saisissement. Tout comme le jour se lève pour les mendiants sans amis et sans maison, qui vagabondent par les rues à travers une longue et désolée nuit d'hiver — tout aussi tardivement, — tout aussi péniblement, — tout aussi allégrement — me revenait la lumière de l'âme.

Abstraction faite de la tendance à la catalepsie, ma santé générale paraissait bonne. Je ne pouvais même pas percevoir qu'elle fût le moins du monde affectée par la maladie prédominante, à moins qu'une idiosyncrasie dans mon *sommeil* ordinaire ne dût être considérée comme un résultat. En

m'éveillant de ce sommeil je ne pouvais jamais prendre aussitôt une possession entière de mes sens, et je restais toujours pendant quelques minutes dans beaucoup de troubles et de perplexités : les facultés mentales en général et la mémoire spécialement étant dans un état de vacance absolue.

Dans tout ce que j'endurais il n'y avait pas de souffrances physiques ; mais, de détresses morales, une infinité. Mon imagination devenait un ossuaire. Je parlais de « vers, de tombeaux et d'épitaphes » ; j'étais perdu dans des rêveries de mort, et l'idée d'un enterrement prématuré était perpétuellement en possession de mon cerveau. L'horrible danger auquel j'étais exposé me troublait jour et nuit. Le jour, la torture de la méditation était excessive ; la nuit, suprême. Quand l'obscurité hideuse se répandait sur la terre, alors, avec une véritable horreur mentale, je frissonnais, — frissonnais comme les palmes tremblantes du char funèbre. Quand mon corps ne pouvait plus endurer l'état de veille, c'était avec des luttes que je me résignais à dormir, car je frémissais à la réflexion que, en m'éveillant, je pourrais me trouver le locataire d'un tombeau. Et quand, finalement, je tombais dans le sommeil, c'était seulement pour me précipiter aussitôt dans un monde de fantômes, au-dessus duquel, avec de vastes ailes noires, qui font de l'ombre, planait, prédominante, unique, l'idée du sépulcre.

Parmi les innombrables et ténébreuses images qui m'oppressaient en rêve, je choisis pour mémoire une seule vision.

Il me sembla être immergé dans une transe cataleptique d'une durée et d'une profondeur plus qu'ordinaires. Soudainement une main glacée vint se poser sur mon front, et une voix impatiente et inarticulée murmura dans mon oreille les mots : Lève-toi !

Je me dressai sur mon séant. L'obscurité était totale. Je ne pouvais pas voir la forme de celui qui m'avait éveillé. Je ne pouvais me remémorer ni en quel moment j'étais tombé dans cet accès, ni le lieu où j'étais couché maintenant. Pendant que je restais sans mouvement et me consumais en de vaines tentatives pour rassembler mes pensées, la main froide me saisit violemment par le poignet et le secoua avec pétulance, tandis que la voix inarticulée reprenait :

— Lève-toi ! Ne t'ai-je pas dit de te lever ?

— Mais qui es-tu ? demandai-je.

— Je n'ai pas de nom dans les régions que j'habite, répliqua la voix pleine de tristesse. J'étais mortel, mais je suis démon. J'étais impitoyable, je suis charitable. Tu sens que je frisonne. Mes dents claquent lorsque je parle, ce n'est pas du froid de la nuit — de la nuit sans fin. Oh ! mais cette hideur est inexorable ; comment peux-tu dormir tranquillement ? Je ne peux pas me reposer à cause du cri de ces grandes agonies. Ces visions sont au delà de ce que je puis supporter. Lève-toi ! Viens avec moi dans la Nuit extérieure, et laisse-moi t'ouvrir les tombeaux. N'est-ce pas là un spectacle de malheur ! — Regarde !

Je regardai ; l'Etre invisible, qui me tenait encore par le poignet, avait fait s'ouvrir les tombes de tous les morts, et de chacune d'elles sortait le rayonnement phosphorescent de la pourriture ; de sorte que je pouvais voir au fond des retraits les plus intimes, voir les corps ensevelis dans leur sommeil triste et solennel avec le ver ; mais, hélas ! les vrais dormeurs étaient moins nombreux de beaucoup de millions que ceux qui ne dormaient pas du tout ; et il y avait de faibles efforts, et il y avait partout une affreuse inquiétude ; et de la profondeur des fosses sans nombre mon-

tait un bruissement mélancolique de linceuls; et de ceux qui paraissaient reposer tranquillement, je vis qu'un grand nombre avait modifié plus ou moins la rigide et incommode position dans laquelle ils avaient été d'abord enterrés. Et encore une fois la voix me dit, pendant que je regardais fixément :

— N'est-ce pas ! oh ! n'est-ce pas un aspect pitoyable ?

Mais avant que je puisse trouver des mots pour répondre, l'Etre avait cessé de tenir mon poignet ; les lumières phosphorescentes expirèrent, et les tombeaux furent fermés avec une violence soudaine, tandis qu'il s'en élevait un tumulte de cris désespérés, répétant : « N'est-ce pas — oh ! Dieu ! — n'est-ce pas un aspect lamentable ? »

De pareilles rêveries se produisant la nuit prolongeaient leur redoutable influence dans mes heures de veille. Mes nerfs se détendirent entièrement, et je devins la proie d'une épouvante perpétuelle. J'hésitais à monter à cheval, ou à me promener, ou à me livrer à un exercice quelconque, susceptible de m'écarter de chez moi ; je n'osais plus me risquer hors de la présence immédiate de ceux qui connaissaient ma tendance à la catalepsie, afin, si je tombais dans mes accès habituels, de n'être pas enterré avant que mon état réel fût constaté. Je doutais des soins, de la fidélité de mes plus chers amis. Je craignais que pendant quelque catalepsie d'une durée plus qu'ordinaire il ne se décidassent à me considérer comme irrévocablement perdu. J'en arrivais même à redouter qu'à cause du grand trouble que j'occasionnais, ils pussent être fort aises de considérer quelque attaque très-prolongée comme une excuse suffisante pour se débarrasser tout à fait de moi. C'était en vain qu'ils s'efforçaient de me rassurer par les assurances les plus solennelles. J'exigeai qu'ils me promissent avec des serments sacrés que, dans aucune circonstance, ils ne m'enterreraient avant que la décomposition fût assez sensiblement avancée pour rendre impossible tout salut ultérieur. Mais, malgré tout, mes terreurs mortelles ne voulaient entendre aucune raison, ne voulaient accepter aucune consolation. J'entrai dans une série de précautions méticuleuses. Entre autres choses, je fis construire le caveau de ma famille de manière qu'il pût être prestement ouvert de l'intérieur. La pression la plus légère sur un long levier qui s'étendait au loin dans le sépulcre suffisait à faire aussitôt voler en arrière les battants du portail de fer. Il y eut aussi des aménagements pour la libre admission de l'air et de la lumière, et de convenables réceptacles pour la victuaille et pour l'eau, à la portée immédiate du cercueil destiné à me recevoir. Ce cercueil fut chaudement, moelleusement doublé ; on le pourvut d'un couvercle façonné selon les principes de la porte du caveau, et où s'ajoutèrent des ressorts machinés de sorte que le mouvement le plus faible du corps serait suffisant à mettre le captif en liberté. Outre cela, une grande cloche pendait du toit sépulcral, et sa corde était destinée à s'étendre, à travers un trou, jusque dans le cercueil et aussi à être assujettie à une des mains du cadavre. Mais, hélas ! que peut la vigilance contre la destinée humaine ! Ces précautions elles-mêmes, si bien combinées, ne suffirent pas à sauver des extrêmes agonies de l'inhumation prématurée un misérable prédestiné à cette agonie !

Un moment se présenta — comme il s'en était fréquemment présenté — où je me trouvai revenant de l'insensibilité absolue dans le premier, faible et indéfini sentiment d'existence. Lentement — avec une gradation de tortue — s'approchait le pâle et gris crépuscule du jour psychique. — Une inquiétude torpide. — L'endurance apathique d'une douleur lourde. — Aucun soin — aucune espérance — aucun effort. Puis, après un long in-

tervalle, un tintement dans les oreilles; puis après un laps plus long encore, une sensation de picotement ou de fourmillement dans les extrémités; puis, une période en apparence éternelle de quiétude agréable, pendant laquelle les sentiments qui s'éveillent se débattent vers la pensée; puis, une brève rechute dans le non-être, puis, un recouvrement soudain. Plus tard le léger tremblement d'une paupière et, immédiatement après, le choc électrique d'une terreur mortelle et indéfinie qui envoie le sang en torrent des tempes au cœur. Et maintenant, le premier effort positif pour penser; et maintenant le premier essai de se souvenir; et maintenant un succès partiel et s'évanouissant; et maintenant la mémoire regagnant assez son domaine pour que, dans une certaine mesure, je sois conscient de mon état. Je sens que je ne m'éveille pas d'un sommeil ordinaire. Je me rappelle que j'ai été soumis à une attaque de catalepsie. Et alors, enfin, comme par l'entrée précipitée d'un océan mon esprit frémissant est dompté par le terrible danger unique, par la spectrale et toujours prédominante Idée unique.

Pendant quelques minutes, après que cette idée se fût emparée de moi, je restai sans mouvement. Pourquoi donc? Je ne pouvais sommer mon courage de se mouvoir. Je n'osais pas faire l'effort qui me convaincrait de mon sort. — Et cependant il y avait quelque chose dans mon cœur qui chuchotait: « C'est certain! » Un désespoir — tel qu'aucune autre espèce de misère n'en a jamais fait naître, — le désespoir seul me contraignit, après une longue irrésolution, à lever les lourdes paupières de mes yeux. Je les levai. Il faisait sombre, tout à fait sombre. Je connus que l'accès était passé. Je connus que la crise de mon mal était passée depuis longtemps. Je connus que j'avais, maintenant, pleinement recouvré l'usage de mes facultés visuelles, — et cependant il faisait sombre, tout à fait sombre: l'absence de rayons, intense et extrême, de la nuit qui dure toujours.

J'essayai de pousser des cris perçants; et mes lèvres et ma langue desséchées s'agitèrent ensemble, convulsivement, dans cette tentative, mais aucune voix ne sortit de mes poumons caverneux qui, oppressés comme du poids de quelque montagne écrasante, haletaient et palpitaient avec mon cœur à chaque inspiration laborieuse et pleine de luttes.

Le mouvement de mes mâchoires, dans cet effort pour crier, me fit reconnaître qu'elles étaient comprimées comme le sont habituellement celles des morts. Je sentis aussi que je gisais sur une matière dure; mes côtés étaient étroitement comprimés par quelques chose d'analogue. Jusque-là je n'avais osé remuer aucun de mes membres; mais alors, je dressai violemment mes bras, qui avaient été posés, dans toute leur longueur, en croix sur la poitrine. Ils heurtèrent une solide substance ligneuse, qui s'étendait au-dessus de ma personne, à une distance de six pouces au plus de ma face. Enfin, je n'en pouvais plus douter: j'étais dans un cercueil.

Et maintenant, à travers mes infinies angoisses, s'approcha doucement le chérubin Espérance, — car je pensais à mes précautions. Je me tordis, je fis des efforts convulsifs pour forcer le couvercle à s'ouvrir: il ne bougea point. Mes bras tâtaient, cherchant la corde de la cloche; ils ne la trouvèrent pas. Et, alors, le chérubin consolateur disparut à jamais, et un désespoir encore plus sombre régna triomphalement, car je ne ouvais m'empêcher de sentir l'absence de la doublure que j'avais si soigneusement préparée. Alors aussi monta soudainement à mes narines l'odeur forte et particulière du sol humide. La conclusion était irrésistible: je n'étais pas

à l'intérieur du caveau. J'étais tombé en catalepsie, pendant une absence, — parmi des étrangers, quand, où, comment, je ne pouvais me le rappeler, et c'étaient eux qui m'avaient enterré comme un chien, cloué dans quelque cercueil banal, et jeté profondément et pour toujours dans quelque fosse ordinaire et sans nom.

Quand cette horrible conviction se fut imposée dans les plus intimes retraits de mon âme j'essayai encore une fois de crier, et dans ce second effort je réussis. Un long, sauvage et continuel cri d'effroi, ou plutôt un hurlement d'agonie, résonna à travers les royaumes de la nuit souterraine.

— Hilli, hillo! là! répondit une voix brusque.

— Que diable est-ce que cela? dit un second personnage.

— Finissez donc! dit un troisième.

— Qu'est-ce que cela signifie de hurler de la sorte! dit un quatrième.

Et là-dessus je fus saisi et secoué sans cérémonie pendant plusieurs minutes par un groupe d'individus à l'air très-brutal. Ils ne m'éveillèrent pas de mon sommeil, car je m'étais tout à fait éveillé en poussant le hurlement aigu. Mais ils me remirent en possession de ma mémoire.

Cette aventure se passait près de Richmond, en Virginie. En compagnie d'un ami, j'avais fait dans une partie de chasse quelques milles en aval sur les bords du fleuve James. La nuit survint, et nous fûmes surpris par un orage. La cabine d'une petite corvette qui était à l'ancre dans le fleuve et portait un chargement de terre végétale nous fournit le seul abri possible. Nous fîmes comme nous pûmes et passâmes la nuit à bord. Je dormis dans l'un des deux hamacs du vaisseau; et les hamacs d'une corvette de soixante ou de soixante-dix tonneaux ont à peine besoin d'être décrits. Celui que j'occupai n'offrait aucune sorte de literie. Sa largeur extrême était de dix-huit pouces. La distance, du fond de cale au pont qui surplombait ma tête, était exactement la même. Il me fut excessivement difficile de me fourrer là dedans. Néanmoins je dormis sainement, et ma vision tout entière — car ce n'était ni un rêve ni un cauchemar — provint naturellement des circonstances de ma position, — du penchant ordinaire de mes pensées — de la difficulté, à laquelle j'ai fait allusion, de rassembler mes esprits, et particulièrement de reconquérir la mémoire, difficulté qui subsiste longtemps après mon réveil. Les hommes qui me secouèrent étaient l'équipage de la corvette et quelques ouvriers engagés pour la décharger. C'est du chargement lui-même que venait l'odeur terreuse. Le bandage autour des mâchoires n'était autre qu'un mouchoir de soie dans lequel j'avais lié ma tête, à défaut de mon bonnet de nuit accoutumé.

Les tortures endurées cependant avaient été indubitablement égales, quant au temps, à celles d'une sépulture véritable. Elles furent terribles, elles furent inconcevablement hideuses! Mais d'un mal vint un bien, car leur excès même opéra dans mon esprit une inévitable révulsion. Mon âme prit du ton, prit du sang-froid. J'allai à l'étranger. Je fis des exercices vigoureux. Je respirai l'air libre du ciel. Je pensai à des sujets autres que la mort. J'éloignai mes livres médicaux. Je brûlai Buchan. Je ne lus pas les *Pensées de la Nuit*, ni aucune billevesée à propos de cimetières, ni des contes pour faire peur *comme celui-ci*. Bref, je devins un nouvel homme et vécus la vie d'un homme. Dès cette mémorable nuit, je congédiai pour toujours mes appréhensions sépulcrales, et avec elle s'évanouit le mal cataleptique dont peut-être elles avaient moins été la conséquence que la cause.

Il y a des moments où, même à l'œil froid de la raison, le monde de notre triste humanité peut revêtir l'apparence d'un enfer. Mais l'imagination de l'homme n'est pas Carathis pour explorer impunément toutes ces cavernes. Hélas! la terrible légion des terreurs tumulaires ne peut pas être considérée comme absolument fantastique; mais, pareilles à ces démons en compagnie desquels Afrasiab descendit le fleuve Oxus, il faut qu'elles dorment, ou elles nous dévoreront ; — il faut les laisser dormir, ou nous périssons.

Edgar Poe



LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 20 *août*. — La mort de M. Léon Duchemin, plus connu sous le nom de Fervacques, attriste toute la presse parisienne. Fervacques, de temps à autre, s'efforçait d'écrire « pour de vrai. » Peut-être fût-il devenu, plus tard, un véritable écrivain. En attendant, c'était un spirituel fantaisiste et un très-aimable confrère.

Lundi 21 *août*. — Retour des Parisiens qui ont assisté aux représentations de l'*Anneau du Niebelung*. Ils paraissent assez bien portants, en dépit de ce que M. Albert Wolf a si judicieusement appelé « l'atmosphère pestilentielle de Bayreuth. » — M. Catulle Mendès nous dit : « Pensez ce qu'il vous plaira de l'œuvre en elle-même; je n'entends pas imposer mon admiration aux autres; mais affirmez hautement que le succès a été colossal. Après l'*Or du Rhin*, on a applaudi, trépigné, crié d'enthousiasme, pendant vingt-quatre minutes! Les deux soirées suivantes ont redoublé l'émotion et l'enthousiasme, et le *Crépuscule des Dieux* s'est achevé dans un triomphe incomparable. C'est là *un fait*. Quiconque le conteste se trompe, de bonne foi, ou autrement. ».

Mardi 22 *août*. — Les journaux reproduisent cette triste nouvelle : « M. Nefftzer, fondateur du *Temps*, a succombé subitement hier soir, à Bâle, à une maladie de cœur, dont il souffrait depuis longtemps. » Il avait perdu son fils il y a quelques années, et peu après sa patrie, car il était Alsacien. — M. Nefftzer était une des personnalités les plus estimées de la presse française,

Mercredi 23 *août*. — Le procès pendant entre M. Alphonse Daudet, l'exquis romancier-poète, et M. Klein, artiste dramatique, vient devant la première chambre du tribunal civil. Beaucoup de bruit avait été fait autour de rien. Plaidoiries échangées, lettres lues, il résulte de tout cela que M. Alphonse Daudet est le plus obligeant et le plus cordial des amis, — et que son drame : *Fromont jeune et Risler aîné*, sera représenté sur la scène du Vaudeville, où il ne manquera pas de gagner un procès beaucoup plus sérieux.

Jeudi 24 *août*. — La nouvelle se confirme : M. Gagne est mort. C'était un fou qui était un digne homme. Grave, l'air convaincu, avec sa barbe blanche et sa longue redingote noire, il inspirait une sorte de miséricorde mêlée d'un peu de respect. Une fois, dans un bureau de revue, — il y a longtemps de cela, — il s'écria que nous étions possédé par le démon, et s'agenouilla devant nous, en murmurant des prières. L'exorcisme réussit mal : nous n'avons jamais cessé de faire des vers.

Vendredi 25 *août*. — Etait-ce hier? Etait-ce aujourd'hui? N'importe. Les grands événements demeurent longtemps actuels. Un reporter du *Figaro* monte en ballon, après avoir été béni par deux évêques.

Samedi 26 *août*. — On annonce la prochaine publication du FAUST, de M. Auguste Vacquerie. Il nous a été donné, il y a quelques années, d'entendre des fragments de cette œuvre, qui sera certainement un grand événement littéraire. — A ce propos, M. Albert Millaud, qui passe cependant pour un lettré, fait dire à Wolfgang Gœthe : « *Le Faust français*, comme *le Faust anglais* sont et seront toujours des dérivés de mon *Faust allemand*. » C'est entendu. Le *Faust* de M. Auguste Vacquerie dérivera du *Faust* de Gœthe, tout autant que *le Faust* de Marlowe, lequel a été écrit vers l'année 1580.

Jean Prouvaire

LA

REPUBLIQUE
DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Neuvième livraison

Sommaire du 3 Septembre 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

III. — *Suite.*

Pourtant, maman Coupeau était remise. Pendant une année encore, la maison boulotta. L'été, naturellement, il y avait toujours un peu plus de travail, les jupons blancs et les robes de percale des baladeuses du boulevard extérieur. Ça tournait à la dégringolade lente, le nez davantage dans la crotte chaque semaine, avec des hauts et des bas cependant, des soirs où l'on se frottait le ventre devant le buffet vide et d'autres où l'on mangeait du veau à crever. On ne voyait plus que maman Coupeau sur les trottoirs, cachant des paquets sous son tablier, allant d'un pas de promenade au Mont-de-Piété de la rue Polonceau. Elle arrondissait le dos, avait la mine confite et gourmande d'une dévote qui va à la messe. Non, elle ne détestait pas ça, les tripotages d'argent l'amusaient, ce bibelotage de marchande à la toilette chatouillait ses passions de vieille commère. Les employés de la rue Polonceau la connaissaient bien ; ils l'appelaient la mère « Quatre francs », parce qu'elle demandait toujours quatre francs, quand ils lui en offraient trois, sur ses paquets gros comme deux sous de beurre. Gervaise aurait bazardé la maison : elle était prise de la rage du clou, elle se serait tondu la tête, si on avait voulu lui prêter sur ses cheveux. C'était trop commode, on ne pouvait pas s'empêcher d'aller chercher là de la monnaie, lorsqu'on attendait après un pain de quatre livres. Tout le saint-frusquin y passait, le linge, les habits, jusqu'aux outils et aux meubles. Dans les commencements, on profitait des bonnes semaines, pour dégager, quitte à rengager la semaine suivante. Puis, elle ne tint plus à ses affaires, les laissa perdre, vendit les reconnaissances. Une seule chose lui fendit le cœur, ce fut de mettre sa pendule en plan, pour payer un billet de vingt francs à un huissier qui venait la saisir. Jusque là, elle avait juré de mourir plutôt de faim que de toucher à sa pendule. Quand maman Coupeau l'emporta, dans une petite caisse à chapeau, elle tomba sur une chaise, les bras mous, les yeux mouillés, comme si on lui enlevait sa fortune. Mais quand maman Coupeau revint avec vingt-cinq francs, ce prêt inespéré, ces cinq francs de bénéfice la consolèrent ; elle renvoya tout de suite la vieille femme chercher quatre sous de goutte dans un verre à la seule fin de fêter la pièce de cent sous. Souvent maintenant, lorsqu'elles s'entendaient bien

ensemble, elles lichaient ainsi la goutte, sur un coin de l'établi, un mêlé, moitié eau-de-vie et moitié cassis. Maman Coupeau avait un chic pour rapporter le verre plein dans la poche de son tablier, sans renverser une larme. Les voisins n'avaient pas besoin de savoir, n'est-ce pas? La vérité était que les voisins savaient parfaitement. La fruitière, la tripière, les garçons épiciers disaient : « Tiens! la vieille va chez ma tante, » ou bien : « Tiens! la vieille rapporte son riquiqui dans sa poche. » Et, comme de juste, ça montait encore le quartier contre Gervaise. Elle bouffait tout, elle aurait bientôt fait d'achever sa baraque. Oui, oui, plus que trois ou quatre bouchées, elle aurait mangé son pain blanc, la place serait nette comme torchette.

Au milieu de ce démolissement général, Coupeau prospérait. Ce sacré soiffard se portait comme un charme. Le pichenet et le vitriol l'engraissaient, positivement. Il mangeait beaucoup, se fichait de cet efflanqué de Lorilleux qui accusait la boisson de tuer les gens, lui répondait en se tapant sur le ventre, la peau tendue par la graisse, pareille à la peau d'un tambour. Il lui exécutait là-dessus une musique, les vêpres de la gueule, des roulements et des battements de grosse caisse à faire la fortune d'un arracheur de dents. Mais Lorilleux, vexé de ne pas avoir de ventre, disait que c'était de la graisse jaune, de la mauvaise graisse. N'importe, Coupeau se soûlait davantage, pour sa santé. Ses cheveux poivre et sel, en coup de vent, flambaient comme un brûlot. Sa face d'ivrogne, avec sa mâchoire de singe, se culottait, prenait des tons de vin bleu. Et il restait un enfant de la gaieté; il bousculait sa femme, quand elle s'avisait de lui conter ses embarras. Est-ce que les hommes sont faits pour descendre dans ces embêtements? La cambuse pouvait manquer de pain, ça ne le regardait pas. Il lui fallait sa pâtée matin et soir, et il ne s'inquiétait jamais d'où elle lui tombait. Lorsqu'il passait des semaines sans travailler, il devenait plus exigeant, plus assommant encore. D'ailleurs, il allongeait toujours des claques amicales sur les épaules de Lantier. Bien sûr, il ignorait l'inconduite de sa femme; du moins des personnes, les Boche, les Poisson, juraient leurs grands dieux qu'il ne se doutait de rien, et que ce serait un grand malheur, s'il apprenait jamais la chose. Mais madame Lerat, sa propre sœur, hochait la tête, racontait qu'elle connaissait des maris auxquels ça ne déplaisait pas. Une nuit, Gervaise elle-même, qui revenait de la chambre du chapelier, était restée toute froide en recevant, dans l'obscurité, une tape sur les reins; puis, elle avait fini par se rassurer : elle croyait s'être cognée contre le bateau du lit. Vrai, la situation était trop terrible; son mari ne pouvait pas s'amuser à lui faire des blagues.

Lantier, lui non plus, ne dépérissait pas. Il se soignait beaucoup, mesurait son ventre à la ceinture de son pantalon, avec la continuelle crainte d'avoir à resserrer ou à desserrer la boucle; il se trouvait très-bien, il ne voulait ni grossir ni mincir, par coquetterie. Cela le rendait difficile sur la nourriture, car il calculait tous les plats de façon à ne pas changer sa taille. Même quand il n'y avait pas un sou à la maison, il lui fallait des œufs, des côtelettes, des choses nourrissantes et légères. Depuis qu'il partageait la patronne avec le mari, il se considérait d'ailleurs comme tout à fait de moitié dans le ménage; il ramassait les pièces de vingt sous qui traînaient, menait Gervaise au doigt et à l'œil, grognait, gueulait, avait l'air plus chez lui que le zingueur. Enfin, c'était une baraque qui avait deux bourgeois. Et le bourgeois d'occasion, plus malin, tirait à lui la couverture, prenait le dessus du panier de tout, de la femme.

de la table et du reste. Il écrémait les Coupeau, quoi! Il ne se gênait plus pour battre son beurre en public. Nana restait sa préférée, parce qu'il aimait les petites filles gentilles. Il s'occupait de moins en moins d'Etienne, les garçons, selon lui, devant savoir se débrouiller. Lorsqu'on venait demander Coupeau, on le trouvait toujours là, en pantoufles, en manches de chemise, sortant de l'arrière-boutique avec la tête ennuyée d'un mari qu'on dérange; et il répondait pour Coupeau, il disait que c'était la même chose.

Entre ces deux messieurs, Gervaise ne riait pas tous les jours. Elle n'avait pas à se plaindre de sa santé, Dieu merci! Elle était comme eux, elle devenait trop grasse. Mais deux hommes sur le dos, à soigner et à contenter, ça dépassait ses forces, souvent. Ah! Dieu de Dieu! un seul mari vous esquinte déjà assez le tempérament! Le pis était qu'ils s'entendaient très-bien, ces mâtins-là. Jamais ils ne se disputaient; ils se ricanaient dans la figure, le soir, après le dîner, les coudes posés au bord de la table; ils se frottaient l'un contre l'autre toute la journée, comme les chats qui cherchent et cultivent leur plaisir. Non, lorsqu'ils rentraient furieux, c'était sur elle qu'ils tombaient. Allez-y! tapez sur la bête! Elle avait bon dos; ça les rendait meilleurs camarades de gueuler ensemble. Et il ne fallait pas qu'elle s'avisât de se rebequer. Dans les commencements, quand l'un criait, elle suppliait l'autre du coin de l'œil, pour en tirer une parole de bonne amitié. Seulement, ça ne réussissait guère. Maintenant, elle filait doux, elle pliait ses grosses épaules, ayant compris qu'ils devaient s'amuser à la bousculer, tant elle était ronde, une vraie boule. Coupeau, très-mal embouché, la traitait avec des mots abominables. Lantier, au contraire, choisissait ses sottises, allait chercher des mots que personne ne dit et qui la blessaient davantage. Heureusement, on s'accoutume à tout; les mauvaises paroles, les injustices des deux hommes finissaient par glisser sur sa peau fine comme sur une toile cirée. Elle en était même arrivée à les préférer en colère, parce que, les fois où ils faisaient les gentils, ils l'assommaient, toujours après elle, ne lui laissant plus repasser un bonnet tranquillement. Alors, ils lui demandaient des petits plats, elle devait saler et ne pas saler, dire blanc et dire noir, les dorloter, les coucher l'un après l'autre dans du coton. Au bout de la semaine, elle avait la tête et les membres cassés, elle restait hébétée, avec des yeux de folle. Ça use une femme, un métier pareil.

Oui, Coupeau et Lantier l'usaient, c'était le mot; ils la brûlaient par les deux bouts, comme on dit de la chandelle. Bien sûr, le zingueur manquait d'instruction; mais le chapelier en avait trop, ou du moins il avait une instruction comme les gens pas propres ont une chemise blanche, avec de la crasse par-dessous. Une nuit, elle rêva qu'elle était au bord d'un puits; Coupeau la poussait à coups de poing, tandis que Lantier lui faisait des chatouilles, pour la décider à sauter plus vite. Eh bien! ça ressemblait à sa vie. Ah! elle était à bonne école : son mari lui enseignait une jolie langue, et son amant une belle ordure! Les mots et la chose, une éducation complète, un train express pour le ruisseau. Ça n'avait rien d'étonnant, si elle s'avachissait; les gens du quartier ne se montraient guère justes, quand ils lui reprochaient les vilaines façons qu'elle prenait, car son malheur ne venait pas d'elle. Sa seule faute était de s'endormir dans ces saletés, au lieu de se tirer de la crotte en femme solide qui envoie dinguer le monde; mais chacun a son caractère, elle ne voulait faire de la peine à personne, elle cédait sur tout, elle n'avait pas dix ans pour la volonté. Parfois, lorsqu'elle réfléchissait, un frisson lui courait sur la

peau. Puis, elle pensait que les choses auraient pu tourner plus mal encore. Il valait mieux avoir deux hommes, par exemple, que de perdre les deux bras. Et elle trouvait sa position naturelle, une position comme il y en a tant; elle tâchait de s'arranger là-dedans un petit bonheur. Ce qui prouvait combien ça devenait popote et bonhomme, c'était qu'elle ne détestait pas plus Coupeau que Lantier. Dans une pièce, à la Gaîté, elle avait vu une garce qui abominait son mari et l'empoisonnait, à cause de son amant; et elle s'était fâchée, parce qu'elle ne sentait rien de pareil dans son cœur. Est-ce qu'il n'était pas plus raisonnable de vivre gentillement tous les trois? Non, non, pas de ces bêtises-là; ça gâtait la vie, qui n'avait déjà rien de bien drôle. Enfin, malgré les dettes, malgré la misère qui les menaçait, elle se serait déclarée très-tranquille, très-contente, si le zingueur et le chapelier l'avaient moins échinée et moins engueulée.

Vers l'automne, malheureusement, le ménage se gâta encore. Lantier prétendait maigrir, faisait un nez qui s'allongeait chaque jour. Il renaudait à propos de tout, renâclait sur les pâtées de pommes de terre, une ratatouille dont il ne pouvait pas manger, disait-il, sans avoir des coliques. Les moindres bisbilles, maintenant, finissaient par des attrapages, où l'on se jetait la débine de la maison à la tête; et c'était le diable pour se rabibocher, avant d'aller pioncer chacun dans son dodo. Quand il n'y a plus de son, les ânes se battent, n'est-ce pas? Lantier flairait la panne; ça l'exaspérait de sentir la maison déjà mangée, si bien nettoyée, qu'il voyait le jour où il lui faudrait prendre son chapeau et chercher ailleurs la niche et la pâtée. Il était bien accoutumé à son trou, ayant pris là ses petites habitudes, cajolé et gâté; un vrai pays de cocagne, dont il ne remplacerait jamais les douceurs. Dame! on ne peut pas s'être empli jusqu'aux oreilles et avoir encore les morceaux sur son assiette. Il se mettait en colère contre son ventre, après tout, puisque la maison à cette heure était dans son ventre. Mais il ne raisonnait point ainsi; il en voulait aux autres de les avoir vidés trop vite; il leur gardait une fière rancune de s'être ainsi laissé rafaler en deux ans. Vrai, les Coupeau n'étaient guère rablés. Alors, il cria que Gervaise manquait d'économie. Tonnerre de Dieu! qu'est-ce qu'on allait devenir? Juste les amis le lâchaient, lorsqu'il était sur le point de conclure une affaire superbe, six mille francs d'appointements dans une fabrique, de quoi mettre toute la petite famille dans le luxe.

En décembre, un soir, on dîna par cœur. Il n'y avait plus un radis. Lantier, très-sombre, sortait de bonne heure, battait le pavé pour trouver une autre cambuse, où l'odeur de la cuisine déridât les visages. Il restait des heures à réfléchir, près de la mécanique. Puis, tout d'un coup, il montra une grande amitié pour les Poisson. Il ne blaguait plus le sergent de ville en l'appelant Badingue, allait jusqu'à lui concéder que l'empereur était un bon garçon, peut-être. Il paraissait surtout estimer Virginie, une femme de tête, disait-il, et qui saurait joliment mener sa barque. Il les pelotait, c'était visible. Même on pouvait croire qu'il voulait prendre pension chez eux. Mais il avait une caboche à double fond, beaucoup plus compliquée que ça. Virginie lui ayant dit son désir de s'établir marchande de quelque chose, il se roulait devant elle, il déclarait ce projet-là très-fort. Oui, elle devait être bâtie pour le commerce, grande, avenante, active. Oh! elle gagnerait ce qu'elle voudrait. Puisque l'argent était prêt depuis longtemps, l'héritage d'une tante, elle avait joliment raison de lâcher les quatre robes qu'elle bâclait par saison, pour se lancer dans les affaires; et il citait des gens en train de réaliser des fortunes, la fruitière du coin de la rue, une petite marchande de faïence du boulevard exté-

rieur; car le moment était superbe : on aurait vendu les balayures des comptoirs. Cependant, Virginie hésitait; elle cherchait une boutique à louer, elle désirait ne pas quitter le quartier. Alors, Lantier l'emmena dans les coins, causa tout bas avec elle pendant des dix minutes. Il semblait lui pousser quelque chose de force, et elle ne disait plus non, elle avait l'air de l'autoriser à agir. C'était comme un secret entre eux, avec des clignements d'yeux, des mots rapides, toute une sourde machination qui se trahissait jusque dans leurs poignées de mains. Maintenant, le chapelier, en mangeant son pain sec, guettait les Coupeau de son regard en dessous, redevenu très-parleur, les étourdissant de ses jérémiades continues.

Vraiment, ça devenait de moins en moins gai. Toute la journée, Gervaise marchait dans cette misère que Lantier étalait complaisamment. Il ne parlait pas pour lui, grand Dieu! il crèverait la faim avec les amis tant qu'on voudrait. Seulement, il était bon de connaître au juste la situation. On devait pour le moins cinq cents francs dans le quartier, au boulanger, au charbonnier, à l'épicier et aux autres. De plus, on se trouvait en retard de deux termes, soit encore deux cent cinquante francs; le propriétaire, M. Marescot, parlait même de les expulser, si on ne le payait pas avant le 1er janvier. Enfin, le mont-de-piété avait tout pris, on n'aurait pas pu y porter pour trois francs de bibelots, tellement le lavage du logement était sérieux; les clous restaient aux murs, pas davantage, et il y en avait bien deux livres de trois sous. Gervaise, empêtrée là dedans, les bras cassés par cette addition, se fâchait, donnait des coups de poing sur la table, ou bien finissait par pleurer comme une bête. Un soir, elle cria :

— Je file demain, moi!... J'aime mieux mettre la clef sous la porte et coucher sur le trottoir, que de continuer à vivre dans des transes pareilles.

— Il serait plus sage, dit sournoisement Lantier, de céder le bail, si l'on trouvait quelqu'un... Lorsque vous serez décidés tous les deux à lâcher la boutique...

Elle l'interrompit, avec plus de violence :

— Mais tout de suite, tout de suite!... Ah! je serai joliment débarrassée!

Alors, le chapelier se montra très-pratique. En cédant le bail, on obtiendrait peut-être du nouveau locataire les deux termes en retard. Et il se risqua à parler des Poisson, il rappela que Virginie cherchait un magasin; la boutique lui conviendrait peut-être. Il se souvenait maintenant de lui en avoir entendu souhaiter une toute semblable. Mais la blanchisseuse, au nom de Virginie, avait subitement repris son calme. On verrait; on parlait toujours de planter là son chez soi dans la colère, seulement la chose ne semblait pas si facile, quand on réfléchissait.

Les jours suivants, Lantier eut beau recommencer ses litanies, Gervaise répondait qu'elle s'était vue plus bas et qu'elle s'en était tirée. La belle avance, lorsqu'elle n'aurait plus sa boutique! Ça ne lui donnerait pas du pain. Elle allait, au contraire, reprendre des ouvrières et se faire une nouvelle clientèle. Elle disait cela pour se débattre contre les bonnes raisons du chapelier qui la montrait par terre, écrasée sous les frais, sans le moindre espoir de remonter sur sa bête. Mais il eut la maladresse de prononcer encore le nom de Virginie, et elle s'entêta alors furieusement. Non, non, jamais! Elle avait toujours douté du cœur de Virginie; si Virginie ambitionnait la boutique, c'était pour l'humilier. Elle l'aurait cédée peut-être à la première femme dans la rue, mais pas à cette grande hypocrite

qui attendait certainement depuis des années de lui voir faire le saut. Oh ça expliquait tout; elle comprenait à présent pourquoi des étincelles jaunes s'allumaient dans les yeux de chat de cette margot, lorsque celle-ci la dévisageait. Elle gardait sur la conscience la fessée du lavoir, elle mijotait sa rancune dans la cendre. Eh bien! elle agirait prudemment en mettant sa fessée sous verre, si elle ne voulait pas en recevoir une seconde. Et ça ne serait pas long, elle pouvait apprêter son pétard. Lantier, devant ce débordement de mauvaises paroles, remoucha d'abord Gervaise ; il l'appela tête de pioche, boîte à ragots, madame Pétesec, et s'emballa au point de traiter Coupeau lui-même de pedzouille, en l'accusant de ne pas savoir faire respecter un ami par sa femme. Puis, comprenant que la colère allait tout compromettre, il jura qu'il ne s'occuperait jamais plus des histoires des autres, car on en est trop mal récompensé; et il parut, en effet, ne pas pousser davantage à la cession du bail, guettant une occasion pour reparler de l'affaire et décider la blanchisseuse.

Janvier était arrivé, un sale temps, humide et froid. Maman Coupeau, qui avait toussé et étouffé tout décembre, dut se coller dans le lit, après les Rois. C'était sa rente; chaque hiver, elle attendait ça. Mais, cet hiver, autour d'elle, on disait qu'elle ne sortirait plus de sa chambre que les pieds en avant; et elle avait, à la vérité, un fichu râle qui sonnait joliment le sapin; grosse et grasse pourtant, avec un œil déjà mort et la moitié de la figure tordue. Bien sûr, ses enfants ne l'auraient pas achevée; seulement, elle traînait depuis si longtemps, elle était si encombrante, qu'on regardait au fond sa mort comme une délivrance pour tout le monde. Elle-même serait beaucoup plus heureuse, car elle avait fait son temps, n'est-ce pas? et quand on a fait son temps, on n'a rien à regretter. Le médecin, appelé une fois, n'était même pas revenu. On lui donnait de la tisane, histoire de ne pas l'abandonner complétement. Toutes les heures, on entrait voir si elle vivait encore. Elle ne parlait plus, tant elle suffoquait; mais, de son œil resté bon, vivant et clair, elle regardait fixement les personnes, et il y avait bien des choses dans cet œil-là : des regrets du bel âge, des tristesses à voir les siens si pressés de se débarrasser d'elle, des colères contre cette vicieuse de Nana qui ne se gênait plus, la nuit, pour aller guetter en chemise par la porte vitrée.

Un lundi soir, Coupeau rentra paf. Depuis que sa mère était en danger, il vivait dans un attendrissement continu. Quand il fut couché, ronflant à poings fermés, Gervaise tourna encore un instant. Elle veillait maman Coupeau une partie de la nuit. D'ailleurs, Nana se montrait très-brave, couchait toujours auprès de la vieille, en disant que si elle l'entendait mourir, elle avertirait bien tout le monde. Cette nuit-là, comme la petite dormait et que la malade semblait sommeiller paisiblement, la blanchisseuse finit par céder à Lantier, qui l'appelait de sa chambre, où il lui conseillait de venir se reposer un peu. Ils gardèrent seulement une bougie allumée, posée à terre, derrière l'armoire. Mais, vers trois heures, Gervaise sauta brusquement du lit, grelottante, prise d'une angoisse; elle avait cru sentir un souffle froid lui passer sur le corps. Le bout de bougie était brûlé; elle renouait ses jupons dans l'obscurité, étourdie, les mains fiévreuses, comme si la maison brûlait. Ce fut seulement dans le cabinet, après s'être cognée aux meubles, qu'elle put allumer une petite lampe. Au milieu du silence écrasé des ténèbres, les ronflements du zingueur mettaient seuls leurs deux notes graves. Nana, étalée sur le dos, avait un petit souffle, entre ses lèvres gonflées. Et Gervaise, ayant baissé la lampe qui faisait danser de grandes ombres, éclaira le visage de maman Cou-

peau, la vit toute blanche, la tête roulée sur l'épaule, avec les yeux ouverts. Maman Coupeau était morte.

Doucement, sans pousser un cri, glacée et prudente, la blanchisseuse revint dans la chambre de Lantier. Il s'était endormi. Elle se pencha, en murmurant :

— Dis donc, c'est fini, elle est morte.

Tout appesanti de sommeil, mal éveillé, il grogna d'abord :

— Fiche-moi la paix, couche-toi... Nous ne pouvons rien lui faire, si elle est morte.

Puis, il se leva sur un coude, demandant :

— Quelle heure est-il?

— Trois heures.

— Trois heures seulement ! Couche-toi donc. Tu vas prendre du mal... Lorsqu'il fera jour, on verra.

Mais elle ne l'écoutait pas, elle s'habillait complétement. Lui, alors, se recolla sous la couverture, le nez contre la muraille, en parlant de la sacrée tête des femmes. Est-ce que c'était pressé d'annoncer au monde qu'il y avait un mort dans le logement ? Ça manquait de gaieté au milieu de la nuit ; et il était exaspéré de voir son sommeil gâté par des idées noires. Cependant, quand elle eut reporté dans sa chambre ses affaires, jusqu'à ses épingles à cheveux, elle s'assit chez elle, sanglottant à son aise, ne craignant plus d'être surprise avec le chapelier. Au fond elle aimait bien maman Coupeau, elle éprouvait un gros chagrin, après n'avoir rien ressenti dans le premier moment, que de la peur et de l'ennui, en lui voyant choisir si mal son heure pour s'en aller. Et elle pleurait toute seule, très-fort dans le silence, sans que le zingueur cessât de ronfler ; il n'entendait rien, elle l'avait appelé et secoué, puis elle s'était décidée à le laisser tranquille, en réfléchissant que ce serait un nouvel embarras, s'il se réveillait. Comme elle retournait auprès du corps, elle trouva Nana sur son séant, qui se frottait les yeux. La petite comprit, allongea le menton pour mieux voir sa grand'mère, avec sa curiosité de gamine vicieuse; elle ne disait rien, elle était un peu tremblante, étonnée et satisfaite en face de cette mort qu'elle se promettait depuis deux jours, comme une vilaine chose, cachée et défendue aux enfants; et, devant ce masque blanc, aminci au dernier hoquet par la passion de la vie, ses prunelles de jeune chatte s'agrandissaient, elle avait cet engourdissement de l'échine dont elle était clouée derrière les vitres de la porte, quand elle allait moucharder là ce qui ne regarde pas les morveuses.

— Allons, lève-toi, lui dit sa mère à voix basse. Je ne veux pas que tu restes.

Elle se laissa couler du lit à regret, tournant la tête, ne quittant pas la morte du regard. Gervaise était fort embarrassée d'elle, ne sachant où la mettre, en attendant le jour. Elle se décidait à la faire habiller, lorsque Lantier, en pantalon et pantoufles, vint la rejoindre; il ne pouvait plus dormir, il avait peut-être un peu honte de sa conduite. Alors, tout s'arrangea !

— Qu'elle se couche dans mon lit, murmura le chapelier. Elle aura de la place.

Nana leva sur sa mère et sur Lantier ses grands yeux clairs, en prenant son air bête, son air du jour de l'an, quand on lui donnait des pastilles de chocolat. Et on n'eut pas besoin de la pousser, bien sûr; elle trotta en chemise, ses petons nus effleurant à peine le carreau; elle se glissa comme une couleuvre dans le lit, qui était encore tout chaud, et s'y

tint allongée, enfoncée, son corps fluet bossuant à peine la couverture Chaque fois que sa mère entra, elle la vit les yeux luisants dans sa face muette, ne dormant pas, ne bougeant pas, très-rouge et paraissant réfléchir à des affaires.

Cependant, Lantier avait aidé Gervaise à habiller maman Coupeau ; et ce n'était pas une petite besogne, car la morte pesait son poids. Jamais on aurait cru que cette vieille-là était si grasse et si blanche. Ils lui avaient mis des bas, un jupon blanc, une camisole, un bonnet; enfin son linge le meilleur. Coupeau ronflait toujours, deux notes, l'une grave qui descendait, l'autre plus sèche qui remontait; on aurait dit de la musique d'église, accompagnant les cérémonies du vendredi saint. Aussi, quand la morte fut habillée et proprement étendue sur son lit, Lantier se versa-t-il un verre de vin, pour se remettre, car il avait le cœur à l'envers. Gervaise fouillait dans la commode, cherchant un petit crucifix en cuivre, apporté par elle de Plassans ; elle se rappela que maman Coupeau elle-même devait l'avoir vendu. Ils avaient allumé le poêle. Ils passèrent le reste de la nuit, à moitié endormis sur des chaises, achevant le litre entamé, embêtés et se boudant, comme si c'était de leur faute.

Vers sept heures, avant le jour, Coupeau se réveilla enfin. Quand il appi prit le malheur, il resta l'œil sec d'abord, bégayant, croyant vaguemen qu'on lui faisait une farce. Puis, il se jeta par terre, il alla tomber devant la morte; et il l'embrassait, il pleurait comme un veau, avec de si grosses larmes, qu'il mouillait le drap en s'essuyant les joues. Gervaise s'était remise à sanglotter, très-touchée de la douleur de son mari, raccommodée avec lui; oui, il avait le fond meilleur qu'elle ne le croyait. Le désespoir de Coupeau se mêlait à un violent mal aux cheveux. Il se passait les doigts dans ses crins, il avait la bouche pâteuse des lendemains de culotte, encore un peu allumé malgré ses dix heures de sommeil. Et il se plaignait, les poings serrés. Nom de Dieu ! sa pauvre mère qu'il aimait tant, la voilà qui était partie ! Ah ! qu'il avait mal au crâne, ça l'achèverait ! Une vraie perruque de braise sur sa tête, et son cœur avec ça qu'on lui arrachait maintenant ! Non, le sort n'était pas juste de s'acharner ainsi après un homme!

— Allons, du courage, mon vieux, dit Lantier en le relevant. Il faut se remettre.

Il lui versait un verre de vin, mais Coupeau refusa de boire.

— Qu'est-ce que j'ai donc? j'ai du cuivre dans le coco... C'est maman, c'est quand je l'ai vu, j'ai eu le goût du cuivre... Maman, mon Dieu ! maman, maman...

Et il recommença à pleurer comme un enfant. Il but tout de même le verre de vin, pour étancher le feu qui lui brûlait la poitrine. Lantier fila bientôt sous le prétexte d'aller prévenir la famille et de passer à la mairie faire la déclaration. Il avait besoin de prendre l'air. Aussi ne se pressa-t-il pas, fumant des cigarettes, goûtant le froid vif de la matinée. En sortant de chez madame Lerat, il entra même dans une crêmerie des Batignolles prendre une tasse de café bien chaud. Et il resta là une bonne heure, à réfléchir.

Émile Zola

(La suite à la prochaine livraison)

LETTRE D'UN VOYAGEUR

Camille, initié des longues nuits d'été
Qu'attarde comme moi l'étrange volupté
De vaguer à travers la ville ensommeillée,
Que de fois à Paris, prolongeant la veillée,
Marchant et causant, sourds aux voix de maint clocher,
Nous avons refusé de nous aller coucher
Et des honnêtes gens éveillé les scrupules
Par la perversité de nos goûts noctambules!...
Et qu'ici nous irions d'un bon accord tous deux,
Pour le plaisir d'aller, seuls, muets, hasardeux,
Dans les enchantements qu'évoque l'Ombre fée !
Toi qui vis avant moi la Venise rêvée,
Dès l'enfance, sujet de nos longs entretiens,
Lis, et dis si mes yeux ont vu comme les tiens.

Tu sais, sur la Piazza, le charme des soirées.
Là, parmi la fraîcheur des glaces savourées,
Dans la confusion des propos sans lien
Où résonne si doux le timbre italien,
Près des beaux cavaliers et des filles du monde
Patricien mouvant leur chevelure blonde
Sur de blancs vêtements comme Desdemona,
Dans ce décor de fête idéale, où l'on a
Pour plafond l'azur glauque aimé de Véronèse,
Je demeure longtemps observant à mon aise,
Soucieux de noter l'ensemble et le détail,
Ravi des doux regards et des jeux d'éventail,
Plein de bien-être, épris des teintes adoucies
Du grand ciel encadré dans les Procuraties, —
Jusqu'à ce que, tournant ses pas vers l'escalier
D'où chacun tour à tour hêle son gondolier,
La foule déjà moindre à mon regard avide
Se dérobe.

A la fin, la place est presque vide.
Un des derniers alors je me lève. Les yeux
Et l'esprit imprégnés de tons harmonieux,

Je m'enfonce au hasard dans quelque longue rue.
Toute animation n'en est pas disparue
Encore : les gens vont et viennent, indolents ;
Le seuil des portes a des murmures galants ;
Et les bourgeois, coiffés de nuit, sont aux croisées
Pour sourire aux propos des commères rusées.
Je regarde. Je marche, ignorant dans quel sens.
Parfois, au coudoiement plus nombreux des passants,
Je songe qu'un théâtre est là : c'est la sortie ;
Et cherchant le canal où toujours est bâtie
La façade, je cours me poster sur le quai,
Content lorsque j'ai vu le beau monde embarqué.
Je repars, toujours prêt à des haltes pareilles.
En traversant un pont, me voici tout oreilles
Pour un bruit de concert éloigné que j'entends...
Non pas qu'il soit commun de voir, comme au beau temps
De l'amoureuse fièvre en ce peuple attiédie,
Glisser de noirs bateaux ivres de mélodie...
Vieille comme un ruban quitté, mode d'hier,
La sérénade, hélas ! s'en va ! — Mais en plein air
On fait cercle toujours d'un goût opiniâtre
Pour redire les chœurs entendus au théâtre.
Puis, ici, nul refrain vague, nul instrument
Dont la sonorité ne charme étrangement,
Mouillée en ces détours de la mer qui nous cerne ;
Et même le jeu sec d'un piano moderne
Y prend, en martelant les notes d'un solo,
Cette molle douceur des musiques sur l'eau.

Il se fait tard : nul bruit ; et, curieux, j'épie
Le mystère croissant de Venise assoupie.
Heure exquise ! où parmi le silence, souvent,
On recueille, apportés par un souffle de vent,
Les aveux qu'au Lido fait la mer murmurante...
Comment rentrer ? L'humeur de plus en plus errante,
Je me livre aux hasards sans nombre d'un circuit
Dont le fil, en zigzags bizarres, me conduit
Jusqu'au fond d'une cour muette et sans issue.
En travers de ma route, à tout moment déçue,
Semblent surgir des trucs de féerie imprévus :
Car jamais plus d'aspects fantasques et confus,

D'impasses, de degrés, de ponts, de coins, de voûtes,
Plus de tournants fâcheux à l'esprit plein de doutes,
Plus d'accidents divers embrouillés à plaisir
N'ont pu mieux exercer le puéril loisir
D'un Dédale cherchant des plans de labyrinthe!
Moi, sans perdre de temps à tâtonner, sans crainte
De m'égarer, (tu sens que je m'en fais un jeu),
Je suis entre les toits pressés le sillon bleu
Du ciel, qui soudain s'ouvre immense : c'est que j'entre
Sur une place, avec son puits de marbre au centre
Et son église au fond invariablement.
Seul, dans l'obscurité de ce *campo* dormant,
Un café luit, dressant des tables sous sa treille :
Et là, patient comme un Turc, le patron veille
Jusqu'à l'aube pour un client muet aussi
Qui boit à petits coups des sorbets.

Ces gens-ci
Semblent exempts, par un privilége d'espèce,
Des lourds sommeils qui font notre paupière épaisse,
La sieste ne fermant qu'à moitié leur œil clair.
Mais, bien qu'en ce pays où l'on couche en plein air
Je me heurte parfois à d'étranges figures,
Malgré l'aspect peu sûr de ces mille encoignures
Qui pour le guet-à-pens semblent faites exprès,
Et la commodité des canaux toujours prêts
A terminer un meurtre en noyade, le charme
Des nuits tièdes n'est point troublé de cris d'alarme,
Et la douceur des mœurs souffre qu'impunément
On rôde, comme moi, sous le bleu firmament
Sans prétexte pour craindre une sombre aventure.
Et pourtant, comme il faut à l'esprit sa pâture
De chimères malgré tout l'attrait du réel, —
Jusque sous l'influence exquise de ce ciel
Qui donnerait au spleen même le goût de vivre,
Quelquefois j'ai senti des souvenirs de livre
Troubler l'impression naïve du présent.
Lorsque la nuit m'enivre et que, chemin faisant,
J'entends sonner mes pas dans l'écho d'un portique,
Parfois tressaille en moi l'écolier romantique...
Alors, à demi dupe et complice à demi,
Je me prends à chercher le vieux peuple endormi

Des antiques palais; j'ai dans les endroits sombres,
Quelque désir peureux de voir passer vos ombres,
Puissants doges, amants tragiques, durs guerriers,
Courtisanes! vous tous qui viviez et mouriez
En ces temps où la vie humaine eut des délices
Plus ardentes parmi l'embûche des supplices,
Race du siècle fort où fleurit l'Art divin,
Que l'Art natal sauva de la commune fin
Et pour l'éternité garde, peinte et sculptée!
Libre à toi de railler mon extase apprêtée,
Camille: c'est hier que je rêvais ainsi,
Sourcilleux et creusant le passé sans merci.
Mais, comme à l'angle noir d'une place déserte
Je prenais l'air d'un homme à deux doigts de sa perte
En épelant tout haut «*Place des Assassins*»,
Moqueuse et m'arrachant à ces rêves malsains,
Une voix toute proche, à mon oreille presque,
A contrefait ma voix comme un écho burlesque.
Et tandis que, surpris, je regardais en l'air,
Un beau rire de femme, un rire jeune et clair
A résonné derrière une persienne close.....
Adieu le drame! adieu l'impression morose
Que cherchaient mon pas grave et mon sourcil froncé!
Ce doux rire magique a fait dans le passé
Refluer tout l'essaim des tragiques fantômes.
Au lieu de la légende éparse en vingt vieux tomes,
Qui me hantait, le monde aimable de Gozzi,
Le moderne idéal m'a soudain ressaisi:
Au point que j'ai bientôt vu, sous la lune molle,
Passer, — à pied, en chaise à porteurs, en gondole, —
A la file, sortis de l'ombre par milliers,
D'autres spectres, ceux-là charmants et familiers!
A mes yeux fascinés toute la Comédie
Italienne, en sa bigarrure hardie,
Avec ses jeux, ses bonds, ses gestes, ses baisers
Et ses mille résaux d'intrigue entrecroisés,
A paradé, suivant mes pas jusqu'à ma porte.....
Un rêve a prolongé l'obsession plus forte:
Si bien qu'en mon esprit Venise tient un peu
D'une ville bâtie en plein pays du bleu
Où chaque soir, peuplant ses fantasque méandres,
Pantalons, Truffaldins, Colombines, Cassandres

Reviennent à l'insu des bourgeois sommeillant,
Et, jusqu'à l'heure froide où blanchit l'Orient,
Fourmillent sous l'azur, livrés avec démence
Aux longs ébats d'un jeu de cache-cache immense.

Léon Valade

Venise, août 187.....

UN MUSICIEN ÉTRANGER A PARIS

(Suite)

— Mais ce reproche, me dit-il, si j'avais eu soin de m'y soustraire d'avance? Si, dans cette prévision, pour prendre mes précautions contre un public superficiel, j'avais eu soin de broder plusieurs morceaux de ces enjolivements légers et modernes que j'abhorre, il est bien vrai, du fond du cœur, mais auquel les meilleurs artistes ne dédaignent pas d'avoir recours pour assurer leur succès?

— Alors on te donnera à entendre que tes œuvres sont trop légères ou trop insignifiantes pour être offertes au public à côté de celles d'un Beethoven ou d'un Musard.

(Le lecteur voudra bien ne pas oublier, etc.)

— Ah! monsieur le mauvais plaisant, s'écria mon ami; c'est bien, c'est bien; je vois enfin que maintenant ton seul but était de te moquer de moi! Tu es et tu seras toujours un drôle de corps!

A ce moment, il frappa en riant contre la terre et il atteignit si lourdement les pattes de son beau chien que celui-ci poussa un cri perçant; mais aussitôt, léchant les mains de son maître, il jeta sur lui un triste regard comme pour le supplier de ne plus traiter mes objections comme des plaisanteries.

— Tu vois, dis-je, qu'il n'est pas toujours bon de confondre le sérieux et le comique. Mais laissons cela. Fais-moi part, je t'en prie, des autres projets qui peuvent t'avoir encore engagé à échanger ta modeste patrie contre l'abîme de Paris. Dis-moi, dans le cas où, pour l'amour de moi, tu consentirais à abandonner les deux plans dont tu viens de m'entretenir, par quels autres moyens te proposes-tu de chercher à te faire une réputation?

— Soit, me répondit-il, malgré ton inconvenante disposition à me contredire, je veux te faire ma confidence tout entière. Rien, que je sache, n'est plus recherché dans les salons parisiens que ces romances pleines de grâce et de sentiment telles que les a produites le goût particulier au peuple français, ou que ces *lieder* venus de notre Allemagne, et qui ont acquis ici droit de bourgeoisie. Pense aux *lieder* de Schubert et à la vogue dont ils jouissent en France. Ce genre est précisément un de ceux qui me conviennent particulièrement. Je sens en moi la faculté de créer dans cette branche de l'art quelque chose de remarquable. Je ferai entendre mes lieder et je

serai peut-être aussi chanceux que maint et maint compositeur. Comme tant d'autres, je serai peut-être assez heureux, sans autres secours que ces productions si simples, pour captiver l'attention d'un directeur de théâtre, à ce point qu'il n'hésitera pas à me confier la composition d'un opéra.

Ici encore le chien de mon ami poussa un cri douloureux; cette fois c'était moi qui, dans une contraction pour retenir une violente envie de rire, avais marché sur la patte du noble animal.

— Eh quoi! m'écriai-je, est-il bien possible que, sérieusement, tu entretiennes de si folles pensées? Mais où diable as-tu vu?...

— Mon Dieu, répliqua mon enthousiaste, serait-ce donc la première fois qu'une semblable circonstance se serait présentée? Faut-il te citer ici tous les journaux dans lesquels j'ai lu si souvent comment tel ou tel directeur de théâtre avait été si profondément ému par l'audition d'une romance, comment tel ou tel poète s'était trouvé si soudainement impressionné par le talent jusqu'alors ignoré d'un compositeur, que, d'un commun accord, poète et directeur se sont à l'instant engagés, l'un à fournir un *libretto*, l'autre à assurer la représentation de l'ouvrage?

— Ah! Est-ce donc là que nous en sommes? lui répondis-je en soupirant; c'est par des articles de journaux que tu as laissé égarer ton candide et honnête esprit? Puisses-tu arriver un jour à te persuader qu'on ne doit ajouter foi qu'au tiers tout au plus de toutes ces réclames, et se bien garder encore d'y croire par trop pieusement. Nos directeurs de théâtres ont, par ma foi, bien autre chose à faire que d'écouter des romances, et de devenir fous d'enthousiasme (le lecteur voudra bien ne pas oublier, etc.)! et puis, admettons que ce soit là un moyen excellent pour se créer une réputation, tes romances, par qui les feras-tu chanter?

— Eh! par qui, si ce n'est par ces célèbres virtuoses de l'un et de l'autre sexe qui se font si souvent un devoir de recommander au public, avec le plus aimable empressement et le talent le plus complaisant, les productions de talents inconnus ou opprimés? Suis-je encore ici la dupe de quelque article de journal?

— Ami, lui répondis-je, à Dieu ne plaise que je prétende nier la noblesse de cœur dont s'honorent à juste titre nos principaux chanteurs ou chanteuses (Le lecteur voudra bien ne pas oublier, etc.). Mais, pour arriver à l'honneur d'une telle protection, n'y a-t-il pas encore bien des exigences à satisfaire? Tu ne saurais imaginer quelle concurrence, ici encore, tu auras à redouter; et tu te ferais difficilement une idée des nombreuses et influentes protections que tu devras te ménager auprès de ces cœurs si nobles, pour leur persuader que, réellement, tu possèdes un talent inconnu. Mon bon, mon excellent ami, as-tu encore quelque autre projet?

Ici, mon enthousiaste fut réellement hors de lui. Il s'éloigna de moi vivement et avec colère, quoique non sans ménagement pour son chien qui, cette fois, ne cria pas. — Et maintenant, s'écria-t-il, quand mes autres plans seraient aussi innombrables que les grains de sable de la mer, je ne voudrais plus t'en confier un seul! Railleur impitoyable, sache pourtant que tu ne triompheras pas! Mais, dis-moi, je ne veux plus t'adresser que cette seule question, apprends-moi donc de quelle manière ont débuté tous ces grands artistes à qui il a bien fallu pourtant commencer par se faire connaître, et qui ont fini par arriver à la gloire!

— Va le demander à l'un d'eux, lui répondis-je froidement; peut-être apprendras-tu ce que tu désires savoir. Quant à moi je l'ignore.

— Ici, ici! dit-il vivement à son chien. Tu n'es plus mon ami, me cria-t-il avec emportement. Malgré ta froide raillerie, tu ne me verras pas

faiblir! Dans un an, rappelle-toi bien mes paroles dans un an, tu pourras apprendre le lieu de ma demeure par la bouche du premier gamin venu, ou j'aurai soin de t'informer du lieu où il faudra que tu viennes pour me voir mourir!

Puis, il siffla son chien d'une manière aigre et perçante, et disparut avec la rapidité de l'éclair, aussi bien que son superbe compagnon. Il me fut impossible de les rejoindre.

II

Dès les premiers jours qui suivirent notre séparation, quand je vis échouer successivement toutes mes tentatives pour découvrir la demeure de mon ami, je pus me convaincre profondément combien j'avais eu tort de n'avoir pas su combattre les nobles susceptibilités d'un esprit si hautement enthousiaste avec de meilleures armes qu'avec les objections si froides, si désespérantes, et à tout prendre peu sincères, que j'avais constamment opposées aux projets qu'il me confiait avec une candeur toute naïve. Dans la louable intention de l'effrayer autant que possible afin de le détourner de ses projets, parce que je savais à n'en pas douter qu'il n'était nullement homme à suivre avec succès la route qu'il prétendait se tracer, dans cette louable intention, dis-je, j'avais perdu de vue que je n'avais pas affaire à un de ces esprits légers et flexibles qu'il est facile de convaincre, mais bien à un homme qu'une foi ardente dans la divine et incontestable vérité de son art avait amené à un tel degré de fanatisme que, de doux et pacifique qu'il était naturellement, son caractère était devenu d'une roideur et d'une opiniâtreté à toute épreuve. Assurément, pensai-je en moi-même, il erre maintenant dans les rues de Paris avec la ferme confiance qu'il doit arriver à ce point de n'avoir plus qu'à choisir, entre tous ses projets, celui qu'il mettra d'abord à exécution, de manière à voir briller son nom sur ces affiches vers lesquelles se concentrent tous ses efforts. Assurément, il donne maintenant un sou à quelque vieux mendiant bien misérable, avec l'intention bien arrêtée de lui offrir un napoléon d'ici à quelques mois.

Plus le temps s'écoulait depuis que nous nous étions perdus de vue, plus je me laissais entraîner par l'assurance imperturbable dont il avait fait preuve dans notre dernier entrevue, si bien qu'enfin j'en vins à jeter de temps à autre un regard inquiet et curieux sur les affiches musicales pour voir si, dans quelque coin de ces affiches, je n'apercevais pas par hasard le nom de mon enthousiaste. Chose étrange, plus l'inutilité de mes recherches me laissait triste et mécontent, plus aussi je me laissais involontairement aller à l'espoir toujours croissant que mon ami avait peut-être fini par réussir. J'en étais presque venu à me figurer qu'en ce moment même où j'errais inquiet à sa poursuite, l'originalité de son talent avait déjà été reconnue et appréciée par quelque grand personnage ; que déjà peut-être il s'était trouvé chargé de quelques travaux importants, dont il avait su tirer gloire, honneur, que sais-je encore ? « Et après tout, pourquoi non ? me disais-je. Toute âme profondément inspirée ne suit-elle pas les destinées de quelque astre? Le sien ne peut-il pas être une heureuse étoile ? La découverte d'un trésor caché ne peut-elle donc pas être amenée par un miracle ? » Précisément parce qu'il ne m'arrivait jamais de rencontrer soit une romance, soit une ouverture, soit enfin quelque composition du genre facile portant le nom de mon ami, j'aimais à croire qu'il s'était attaqué tout d'abord et avec succès à la réalisation de ses plans les plus grandioses, et que, dédaignant les éléments d'une modeste réputation, il s'était

voué corps et âme à la composition de quelque opéra en cinq actes pour le moins. Il est bien vrai que je m'étonnais parfois de ne jamais entendre prononcer son nom, dans aucune des réunions artistiques où il m'arrivait d'assister. Mais comme j'allais peu dans cette sorte de monde, car je tiens moins du musicien que du banquier, je croyais ne m'en devoir prendre qu'à ma mauvaise chance qui m'éloignait précisément des cercles où sa gloire brillait sans doute de l'éclat le plus vif.

On croira sans peine qu'il dut s'écouler un temps assez considérable avant que le douloureux intérêt que m'avait d'abord inspiré mon ami pût se changer chez moi en une confiance presque sans bornes dans sa bonne étoile. Pour en venir là, il me fallut nécessairement passer par toutes les phases les plus diverses de la crainte, de l'incertitude et de l'espoir. Aussi s'était-il déjà écoulé près d'un an depuis ma rencontre au Palais-Royal, avec un beau chien et un artiste enthousiaste. Dans cet intervalle, des spéculations singulièrement heureuses m'avaient amené à un si surprenant degré de prospérité, qu'à l'exemple de Polycrate je ne pouvais m'empêcher de craindre que je ne fusse sous le coup imminent de quelque grand malheur. Il me semblait même l'éprouver par avance ; ce fut donc dans une disposition d'esprit assez peu riante qu'un jour j'entrepris ma promenade accoutumée aux Champs-Elysées. On était alors en automne ; les feuilles jaunies jonchaient la terre, et le ciel semblait couvrir d'un vaste manteau gris la magnifique promenade. Cependant Polichinelle ne laissait pas de se livrer comme de coutume aux accès toujours renaissants de sa vieille et frappante colère. S'abandonnant à son aveugle fureur, l'audacieux bravait comme toujours la justice des hommes, jusqu'à ce qu'enfin le courroux du mortel téméraire fut forcé de céder aux épouvantables coups de griffes du principe infernal si merveilleusement représenté par le chat enchaîné. Soudain j'entendis tout près de moi, à peu de distance du modeste théâtre des terribles exploits de Polichinelle, quelqu'un débiter d'une voix étrangement accentuée le monologue suivant :

— Admirable en vérité ! admirable ! mais comment diable ai-je été chercher si loin ce que j'avais là sous la main ? Eh quoi ! Est-ce donc un théâtre si méprisable que celui-ci où les vérités les plus saisissantes en poésie et en politique viennent se dérouler devant le public le plus impressionnable et le moins prétentieux du monde ? Ce héros si téméraire, n'est-ce pas Don Juan ? Ce chat blanc, d'une beauté si mystérieusement effrayante, ne me représente-t-il pas trait pour trait le gouverneur à cheval ? Quelle ne sera pas l'importance artistique de ce drame quand j'y aurai adapté une musique ! Quels organes sonores chez ces acteurs ! Et le chat ! Ah ! le chat ! Quels trésors secrets restent maintenant cachés dans son admirable gosier ! Jusqu'à présent il n'a pas fait entendre sa voix ; maintenant il est encore tout démon. Mais quel indicible effet ne produira-t-il pas lorsqu'il chantera les roulades que je saurai si bien calculer pour sa voix ! Quel incomparable *portamento* dans cette céleste gamme chromatique que je lui destine ! Qu'il sera terrible, son sourire, quand il dira ce passage qui doit avoir un si prodigieux succès. Oh ! Polichinelle, tu es perdu ! Quel plan admirable ! Et puis quel excellent prétexte pour l'emploi constant du tam-tam les éternels coups de bâton de Polichinelle ne viennent-ils pas me fournir ! Eh bien ! pourquoi tarder à m'assurer la protection du directeur ? Je puis me présenter tout de suite ; ici, du moins, il ne sera pas question de faire antichambre ; un seul pas, et me voilà au milieu du sanctuaire, devant celui dont l'œil divinement clairvoyant n'hésitera pas à reconnaître en moi l'illumination du génie ! ou bien faudrait-il encore craindre la con-

currence? Le chat, par exemple?... Entrons vite avant qu'il soit trop tard!

En disant ces derniers mots l'homme au soliloque voulut se précipiter dans la baraque de Polichinelle; je n'avais pas eu de peine à reconnaître mon ami, et j'étais bien résolu à lui éviter une fâcheuse démarche. Je le saisis par l'habit, et mes embrassements le forcèrent à se retourner de mon côté.

— Qui diable est là? s'écria-t-il vivement. Il ne tarda pas à me reconnaître: il commença par se débarrasser froidement de moi, puis il ajouta: J'aurais dû penser que *toi seul* pouvais me détourner de cette tentative, la dernière planche de salut qui me reste. Laisse-moi; il pourrait être trop tard!...

Richard Wagner

(La fin à la prochaine livraison)

PETIT LEVER

Ses cheveux, à longs flots, jusqu'à la hanche nue,
Ruissellent, et sa main tresse, avec nonchaloir,
Les gerbes d'or devant un antique miroir
Qu'éblouit la splendeur de la gorge charnue.

Parfois un petit cri s'échappe, car la main,
Trop vive, a tiraillé le poil qui s'enchevêtre;
Cri délicat, mignon, cri nerveux qui fait naître
Le désir d'apaiser les lèvres de carmin.

Dans leur cadre doré, fines, pâles, les joues,
Que viennent d'empourprer les désirs apaisés,
Ont gardé le regret rose des longs baisers.
— Chut!... Madame se mire en se faisant des moues.

Et l'amant, possesseur blasé de ce trésor,
Regarde, sans la voir, cette aquarelle exquise:
Au fond d'un boudoir mauve, une frêle marquise
Avec des mains de lys tordant des cheveux d'or.

Raoul Gineste

L'ŒUVRE POÉTIQUE D'EDGAR POE

IV

Le Palais Hanté.

Dans la plus verte de nos vallées, par de bons anges occupée, jadis un beau palais majestueux — rayonnant palais! levait la tête. — Dans les domaines du monarque Pensée — c'était là son site: jamais séraphin ne déploya de plumes sur une construction à moitié aussi belle.

Les bannières claires, glorieuses, d'or, sur son toit se versaient et

flottaient (ceci — tout ceci — dans un vieux temps d'autrefois) ; et, chaque vent aimable qui badinait dans la douce journée le long des remparts empanachés et blanchissants : ailée, une odeur s'en venait.

Les étrangers à cette heureuse vallée, à travers deux fenêtres lumineuses, regardaient des esprits musicalement se mouvoir, aux lois d'un luth bien accordé, tout autour d'un trône : où siégeant (Porphyrogénète !) dans un apparat à sa gloire adapté, le maître du royaume se voyait.

Et tout de perle et de rubis éclatante était la porte du beau palais, à travers laquelle venait par flots, par flots, par flots et étincelant toujours, une troupe d'Echos, dont le doux devoir n'était que de chanter, avec des voix d'une beauté insurpassable, l'esprit et la sagesse de leur roi.

Mais des êtres de malheur aux robes chagrines assaillirent la haute condition du monarque (ah ! notre deuil : car jamais lendemain ne fera luire d'aube sur ce désolé !) et, tout autour de sa maison, la gloire qui l'empourprait et fleurissait n'est qu'une histoire obscurément rappelée du vieux temps enseveli.

Et les voyageurs maintenant dans la vallée voient par les rougeâtres fenêtres de vastes formes qui s'agitent fantastiquement sur une mélodie discordante, tandis qu'à travers la porte pâle, une foule hideuse se rue à tout jamais qui rit — mais ne sourit plus.

V

A Hélène.

Je te vis une fois, — une seule fois, — il y a des années : combien, combien, je ne le dois pas dire, mais peu. C'était un minuit de juillet ; et hors du plein orbe d'une lune qui, comme ton âme même s'élevant, se frayait un chemin précipité au haut du ciel, tombait de soie et argenté un voile de lumière, avec quiétude et chaud accablement et sommeil, sur les figures levées de mille roses qui croissaient dans un jardin enchanté, où nul vent n'osait bouger, si ce n'est sur la pointe des pieds ; — il tombait sur les figures levées de ces roses qui rendaient, en retour de la lumière d'amour, leurs odorantes âmes en une mort extatique ; — il tombait sur les figures levées de ces roses qui souriaient et mouraient en ce parterre, enchanté — par toi et par la poésie de ta présence. Tout de blanc habillée, sur un banc de violettes, je te vis à demi gisante, tandis que la lune tombait sur les figures levées de ces roses, et sur la tienne même, levée — hélas ! dans le chagrin.

N'était-ce pas la destinée, qui, par ce minuit de Juillet, — n'était-ce pas la destinée, dont le nom est aussi chagrin, — qui me commanda cette pause devant la grille du jardin pour respirer l'encens de ces sommeillantes roses ? Aucun pas ne s'agitait : le monde détesté tout entier dormait, excepté seulement toi et moi (oh ! cieux ! — oh ! Dieu ! comme mon cœur bat d'accoupler ces deux mots !), excepté seulement toi et moi. — Je m'arrêtai, — je regardai, — et en un ins-

tant toutes choses disparurent. (Ah! — aie en l'esprit ceci que le jardin était enchanté!) Le lustre perlé de la lune s'en alla : les bancs de mousse et le méandre des sentiers, les fleurs heureuses et les gémissants arbres ne se firent plus voir : des roses mêmes l'odeur mourut dans les bras des airs adorateurs. Tout, — tout expira, sauf toi, sauf moins que toi, sauf seulement la divine lumière en tes yeux, sauf rien que l'âme en tes yeux levés. Je ne vis qu'eux ; — ils étaient le monde pour moi. Je ne vis qu'eux, — les vis seulement pendant des heures, — les vis seulement jusqu'alors que la lune s'en alla. Quelles terribles histoires du cœur semblèrent inscrites sur ces cristallines, célestes sphères ! Quelle mer silencieusement sereine d'orgueil ! Quelle ambition osée ! pourtant quelle profonde, quelle insondable puissance pour l'amour !

Mais voici qu'à la fin la chère Diane plongea hors de la vue dans la couche occidentale d'un nuage de foudre : et toi, fantôme, parmi le sépulcre des arbres, te glissas au loin. Tes yeux seulement demeurèrent. Ils ne *voulurent pas* partir ; — ils ne sont jamais partis encore !

Eclairant ma route solitaire à la maison cette nuit-là, ils ne m'ont pas quitté (comme firent mes espoirs) depuis. Ils me suivent, ils me conduisent à travers les années. Ils sont mes ministres ; — pourtant je suis leur esclave. Leur office est d'illuminer et d'embraser ; — mon devoir, *d'être sauvé* par leur brillante lumière, et purifié dans leur feu électrique, et sanctifié dans leur feu élyséen. Ils emplissent mon âme de beauté (qui est espoir), et sont loin, au haut des cieux — les étoiles devant qui je m'agenouille dans les tristes, taciturnes veilles de ma nuit ; tandis que, même dans le rayonnement méridien du jour, je les vois encore, — deux suaves, scintillantes Vénus, inextinguibles au soleil.

Stéphane Mallarmé

LES ABEILLES

« Ailes d'or et flèches de flamme ! »
VICTOR HUGO (*Les Châtiments.*)

Je m'étais promis de ne point parler de Richard Wagner ; c'était mon droit. Quand il fit paraître son inepte pamphlet contre la France, il m'eût été facile de faire ressortir le ridicule et l'odieux de cette bouffonnerie tudesque ; mais je me souvins de *Lohengrin* et je me tus. Aujourd'hui que cet implacable ennemi triomphe, couronné par les siens, salué par les rois et « entre vivant dans l'apothéose », mon âme française souffre de se rappeler que cet homme de génie d'Outre-Rhin est bête à ses heures. C'est pourquoi je voulais me taire encore et fermer les oreilles au bruit lointain de fête et de gloire qui nous vient de Bayreuth. Après tout, je n'aime pas cet homme, Germain dans l'âme, ci-devant républicain pensionné par les princes, ami douteux, égoïste maladroit, qui ne rougit pas d'outrager les vaincus comme une vieille commère ; j'aime peu son entourage, depuis ce

roi *inpartibus* qui joue du piano pendant que la maison brûle, jusqu'au sous-prophète Listz avec son arrogance, sa soutane, son bon Dieu qui l'inspire et sa meute de convulsionnaires. Certes, si j'étais allé à Bayreuth, je me serais fait lier les mains de peur d'applaudir.



Car, je l'avoue, j'eusse été tenté d'applaudir, tant l'œuvre de cet homme me paraît grande entre les plus grandes ! Les petits journalistes qui ont assisté à la représentation des *Niebelungen* ricanent, par patriotisme : ils s'avilissent et nous ridiculisent. A quoi bon nier un fait évident ? Richard Wagner est, comme le disait Villiers de l'Isle-Adam, dans la dédicace de son merveilleux *Azraël*, « le prince de la profonde musique. » Il a créé, comme Edgar Poë, *un beau nouveau*, et renouvelé un art vieilli et dévoyé ; enfin, il a mené à bien à force de patience et de génie l'entreprise artistique la plus colossale qu'on ait vue jamais. Depuis les grands duels oratoires de l'antiquité, quand la Grèce entière couvrait les collines pour entendre Eschine et Démosthènes lutter d'éloquence, depuis la représentation des *Perses* d'Eschyle où vint tout un peuple en délire, nul n'avait osé porter à l'indifférence humaine un aussi audacieux défi. Arracher un moment les hommes à la lourde meule qu'ils tournent tristement, les contraindre à oublier une heure leurs passions, leurs affaires, leurs crimes, pour venir des quatre coins du monde entendre des opéras sans ballets, exiger d'eux le sacrifice des usages les plus invétérés, les plonger dans l'obscurité pour mieux absorber leur attention, les prévenir même à l'avance qu'il s'agira pour eux de goûter une joie austère, non de prendre un plaisir frivole, et, finalement, *réussir au delà de toute espérance*, n'est-ce pas une aventure qui tient du prodige ? Quel est le roi, le dieu, le héros qui eut assez de génie, d'audace et de puissance pour gravir un tel piédestal sans s'écrouler au bruit des sifflets ? Or, celui qui a réalisé ce rêve, agonisait naguère encore de froid, de faim et de douleur..... Maintenant, le voyez-vous au lendemain de son triomphe, frappant du pied la cîme des montagnes ! N'est-on pas tenté de s'écrier : « Eh quoi, il vit encore ! » Sa gloire fait déjà partie du passé.



Mais hélas ! mêlées au bruit de la mitraille, les fanfares qui saluent cet homme ont déjà troublé notre air, à des heures néfastes ; elles sonnent mal à nos oreilles ! Si sacré que soit le culte de l'art, il est des divinités impérieuses dont nul ne peut déserter l'autel : la Patrie est de celles-là ! Soyons chauvins à notre tour ! Richard Wagner a bien trouvé bon de l'être, quand il a insulté à notre défaite et battu des ailes comme une oie gigantesque, pour célébrer la victoire de ces rois contre lesquels jadis, moins complaisant, il dressait des barricades ; il ne saurait raisonnablement nous blâmer de lui rendre, nous Français, dent pour dent, œil pour œil, c'est-à-dire, *silence pour outrages*.

C'est pourquoi j'avais résolu de me taire et de ne pas même prononcer ici le nom de Richard Wagner. Je pense en effet que le dédain suffit en certains cas, pour que l'honneur soit sauf. Si j'enfreins aujourd'hui

....

la règle d'abstention que je m'étais imposée, c'est uniquement pour empêcher, dans la mesure de mes forces, plusieurs de mes confrères d'accaparer un ridicule de plus.



Je m'explique.

Il est du droit de tout Français de se taire devant l'œuvre de Richard Wagner: mais si l'on prétend la juger, il faut déposer préalablement toute idée étrangère à l'art lui-même, sous peine de s'exposer à une accusation méritée d'injustice et d'incompétence.

Or, j'ai bien peur que parmi les *reporters* parisiens présents aux fêtes de Bayreuth, plusieurs aient négligé de s'impersonnaliser à ce point, avant de porter un jugement définitif sur l'œuvre qu'ils étaient chargés d'étudier. La plupart sont arrivés là avec une résolution préconçue de dénigrement, et « devant que les chandelles fussent allumées » prédisaient à *l'Anneau du Niebelung* une chute complète : l'événement contraire les a couverts de ridicule. Désormais, grâce à la mauvaise foi et à la légèreté de quelques écrivains de douzième ordre, les Allemands ont beau jeu pour nous accuser d'ignorance et de parti pris. Mais ceci n'est rien encore; j'admets volontiers qu'on saisisse mal au premier abord les grandioses beautés que renferment les drames de Richard Wagner : cet art nouveau demande une initiation à laquelle se prêtent difficilement les gens prévenus ou incapables. Ce qui est plus grave et très-grotesque, à mon sens, c'est de monter, comme on dit, sur ses grands chevaux, pour accuser Wagner « d'être orgueilleux. »

Voyons ! raisonnons un peu, s'il vous plaît. L'inventeur du cri-cri, que d'ailleurs je n'ai pas l'honneur de connaître, doit crever dans sa peau, à l'heure qu'il est : l'auteur de l'*Amant d'Amanda* ne sort que le soir, en rasant les murailles, pour se dérober aux ovations : jadis, Timothée Trimm marchait le front dans les nues, et M. de Bornier se présente à l'Académie, quand Leconte de Lisle, Théodore de Banville et Gustave Flaubert attendent à la porte.

Le premier venu, grisé par le succès d'une pièce à dromadaires jouée quelque part, se croit le droit de tutoyer Shakespeare. Un gommeux, acquéreur d'une fille en vogue, se prend pour don Juan : les bedeaux méprisent les poëtes, et Saint-Genest, si l'on n'y met ordre, appellera bientôt Notre Seigneur Jésus-Christ « mon illustre prédécesseur, mon émule, mon oncle, et même mon disciple. » Toutes les grenouilles s'enflent et se croient des bœufs ! Et cet homme, cet esprit, cette lumière qui a ressuscité les vieilles légendes perdues dans les brumes du passé pour en tirer de magnifiques drames, qui a fait prier Rienzi, pleurer le Hollandais, chanter Tannhauser, combattre Lohengrin, mourir Yseult, à qui l'on doit, de l'aveu même des plus incorrigibles pédants, plusieurs pages symphoniques dignes de Beethoven, cet ancien bohême, devant qui viennent de s'incliner les prétendus grands de la terre, cet artiste, qu'un peuple entier a sacré prophète, n'aurait pas le droit de tirer *quelque vanité* de son apothéose ! Si c'est au moyen d'arguments semblables que l'on prétend confondre Richard Wagner et venger les injures dont il nous a couverts, je lui reconnais le droit de sourire et de nous prendre en pitié !

Nos journaux sont remplis d'anecdotes enthousiastes sur le voyage du maëstro Jacques Offenbach en Amérique. Ce chansonnier, qui n'a pas peu contribué à mettre la haute société française dans le joli état d'abêtissement où elle croupit, est, chaque jour, niaisement encensé par les hérauts de la presse mondaine. Je voudrais peser dans une balance idéale l'orgueil de Wagner et celui de ce musicastre : nous verrions de quel côté pencherait le plateau !

Demain, Victor Hugo fera paraître la suite de la *Légende des Siècles* : tous les fronts qu'habite la pensée se courberont sur ce livre. Nos modernes Aristarques daigneront-ils admettre que l'aïeul de tous les poëtes ait le droit, autant que M. de Montépin, de lever vers les cieux sa tête blanchie, et de regarder fraternellement les étoiles ?

Henry Laujol

LA JEUNE FILLE SUR LE CHAMP DE BATAILLE

Poéme Serbe

Dès l'aube du jour, une jeune fille d'Amsel, — Dès l'aube du jour sortit : c'était le dimanche, — Le dimanche au matin, avant le lever du soleil. — Relevées sont ses longues manches blanches, — Relevées presque audessus du coude ; — Sur sa tête elle porte une pleine corbeille de pain, — Et dans ses mains deux vases d'or, — L'un rempli d'eau fraîche ; — Mais un vin précieux remplit l'autre ; — Et ainsi chargée, elle se rend sur la plaine. — La vierge parcourt à pas lents le champ de carnage, — Ce champ de bataille où gisent des princes — Et tant de valeureux guerriers baignés dans leur sang ; — Et où elle en trouve un de vivant, — Elle le lave avec de l'eau fraîche, — Lui verse dans la bouche quelques gouttes de vin — Et le nourrit d'un morceau de pain blanc. — Allant ainsi, le hasard la conduit — Près d'un jeune héros, Paul Orlowitz, — Le jeune porte-étendard des princes de Servie. — Elle trouve le malheureux encore en vie ; — Pourtant sa main droite est abattue, — Sa jambe gauche est coupée jusqu'au genou, — Toute brisée est l'une de ses côtes, — Et sa blessure laisse voir ses blancs poumons. — Elle le retire d'un torrent de sang, la vierge ; — Elle lui baigne le visage d'eau fraîche ; — Elle lui verse dans la bouche un peu de vin, — Elle le rassasie de pain blanc. — Alors, le cœur un peu ranimé, — Paul Orlowitz lui parle ainsi : — « Chère sœur ! jeune vierge d'Amsel ! — Quelle grande perte as-tu faite, — Que tu viennes ainsi fouiller parmi le sang des héros ? — Qui cherches-tu, ô vierge, sur le champ de bataille ? Est-ce un frère ou le fils d'un frère ? — Ou cherches-tu le vieillard qui t'a donné le jour ? » — Et la jeune fille d'Amsel répondit : « Cher frère ! guerrier inconnu ! — Je ne cherche ici aucun de mes parents, — Ni mon frère, ni le fils d'un frère ; — Et je ne cherche point celui qui m'a donné le jour. — Mais te souvient-il, guerrier inconnu, du jour — Où le prince Lazare fit donner à ses guerriers, — Il y a trois semaines, par trente prêtres, — Dans la superbe église de Samodrescha, — Le sacrement de l'Eucharistie ? — Toute l'armée servienne s'approcha de la sainte table ; — Mais les derniers furent trois vaillants chefs : — L'un était Milosch le waiwode ; — Le second était Kossantschitz Iwan, — Et le troisième se nommait Milan

Topliza. — Je me tenais humblement près de la porte, — Lorsque devant moi passa Milosch le waiwode : — Fier et superbe était le héros ! — Sur le pavé à grand bruit traînait son sabre, — Des plumes ornaient son bonnet de soie, — Un manteau arrondi était sur ses épaules ; — Mais un schall de soie entourait son cou. — Il jeta les yeux à l'entour, et sur moi tomba son regard ; — Alors, ôtant son manteau bigarré, — Il le prit, et me le présentant, il me dit : — « Jeune fille, prends ce manteau arrondi, — Et veuille, en souvenir de moi, — Le garder et penser à moi dans tes prières! — Vois, belle enfant ! je vais combattre — Aux côtés de notre illustre prince ; — Prie Dieu, douce âme ! — Que je revienne de là sain et sauf ; — Prie-le qu'il t'accorde cette faveur, — Car alors je te donnerai pour époux Milan Topliza, — Mon Milan, le plus cher de mes amis, — Auquel j'ai juré fraternité — Par le saint nom de Dieu et de saint Jean, — Et je te servirai de parrain aux noces. » — Et le Kossantschitz Iwan le suivit ; — Magnifique était le héros dans ce jour. — Sur le pavé à grand bruit traînait son sabre, — Un panache décorait son bonnet de fourrure ; — Il portait un manteau bigarré, — Et autour du cou un schall de soie ; — Mais au doigt il avait un anneau d'or. — Il jeta les yeux à l'entour, et sur moi tomba son regard : — Et de son doigt tirant l'anneau d'or, — Il me le présenta et me dit : — « Jeune fille, reçois cet anneau d'or, — Veuille te souvenir de moi, — Et par cet anneau mon nom te remémorer ! — Vois, chère enfant, je vais pour succomber peut-être — A la suite de notre illustre prince ; — Prie Dieu, chère et douce âme, — Que je revienne de là sain et sauf ! — S'il t'accorde cette prière, au retour — Je te donnerai pour époux Milan Topliza, — Le plus cher de mes amis, — Auquel j'ai juré jadis fraternité — Par le saint nom de Dieu et de saint Jean, — Et je te servirai de conducteur aux noces. » — Et Milan Topliza le suivit : Magnifique était le héros en ce jour. — Sur le pavé traînait son sabre, — Des plumes flottaient sur son bonnet de soie ; — Il portait un manteau long et bigarré, — Un schall de soie entourait son cou, — Et il avait au bras un cercle d'or. — Regardant autour de lui, sur moi ses doux yeux tombèrent. — Et de son bras détachant le cercle d'or, — Il me le présenta et dit : — « O vierge ! reçois ce bracelet d'or, et veuille penser à moi, — En mémoire de ce don penser à Milan Topliza ! — Vois, enfant, je vais là-bas pour périr — Aux côtés de notre illustre prince ; — Prie-Dieu, douce et chère âme, — Que j'en revienne sain et sauf. — O bien aimée, que Dieu t'accorde cette faveur ! — Alors je te choisirai pour ma fidèle épouse. » — Et ils partirent les trois braves waiwodes ; — Vois, guerrier ! ce sont eux que je cherche ici. » Et le jeune héros mourant lui répondit : « Chère sœur, jeune vierge d'Amsel, — Vois-tu là-bas cet amas de lances de bataille ? — Là où elles sont le plus hautes et le plus pressées, — Là ruisselait à grands flots le sang des héros. — Les coursiers en avaient jusqu'aux étriers, — Jusqu'aux étriers et aux sangles, — Mais les héros en avaient jusqu'à la ceinture : — C'est là que tous trois ils sont tombés, les braves ! — Pour toi, retourne à ta blanche demeure, — Et ne souille pas dans le sang ta robe et tes manches. » — Quand la jeune fille eut entendu ceci, — Des larmes amères ruisselèrent sur ses joues : — Elle s'en alla tristement vers sa demeure, — Et se lamentant à haute voix, elle disait : « Malheur à toi infortunée qu'un triste destin poursuit ! — Tu avais cueilli, pauvrette, un rameau vert, — Et soudain s'est flétri son beau feuillage ! »

Stéphanowitsch et *Talvy*

LES DEUILS RÉCENTS

EUGÈNE FROMENTIN — FÉLICIEN DAVID

Deux hommes, qui honoraient l'art français, viennent de mourir. La *République des Lettres* s'associe aux regrets publics, et publiera prochainement une étude de M. J.-K. Huysmans sur Eugène Fromentin, et un article de M. Catulle Mendès sur Félicien David. L'œuvre des deux artistes morts n'aurait pu être appréciée que très-superficiellement dans quelques pages nécrologiques, écrites à la hâte; elle réclame un examen approfondi. Une critique réfléchie est un plus bel hommage aux mémoires illustres, que les indulgences et les emphases familières à l'oraison funèbre.

G. G.

LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 27 *août.* — On annonce la prochaine réouverture de l'Opéra-Comique, et l'on prête à M. Carvalho l'intention de reprendre successivement *l'Etoile du Nord*, le *Pardon de Ploërmel*, le *Maçon* et la *Dame blanche*. Si l'on entre dans cet ordre d'idées, il sera bon de ne pas omettre le *Jeu de Robin*, qui fut représenté pour la première fois au temps où la reine Berthe filait. — A parler sérieusement, nous croyons que M. Carvalho n'a pas accepté de diriger l'Opéra-Comique pour en faire un musée rétrospectif; il gardera sans doute quelque place aux œuvres du passé, mais il osera aussi tenter l'avenir.

Lundi 28 *août.* — Mlle Rousseil est engagée au théâtre de l'Odéon pour créer le rôle d'Achille dans *Deïdamia*, comédie héroïque de Théodore de Banville. Quoi! des vers? quoi! de beaux vers à l'Odéon? Après le cocher Osip, Achille, fils de Pélée? Espérances invraisemblables.

Mardi 29 *août.* — « Bayreuth, 27 août. Mon cher confrère, *l'Or du Rhin* (troisième série) vient d'être représenté devant un public enthousiaste. La salle était comble. Un grand nombre de Français. Betz est un grand chanteur. Les filles du Rhin sont adorables. Il m'a paru que, par instants, les voix dominent trop l'orchestre. En somme, le but est atteint : on oublie qu'il y a des envieux et des sots, et l'on vit, deux heures durant, dans un monde grandiose. E. D. »

Mercredi 30 *août.* — On apprend une triste nouvelle : Félicien David est mort hier soir, à cinq heures.

Jeudi 31 *août.* — La *Vie littéraire* publie cette semaine : Les Poètes contemporains : Joséphin Soulary, par Louisa Pène-Siefert. — A. Nefftzer. — Aux Bains de Mer, par Emile Villemot et N. Olivetti. — Nouveautés littéraires, par Fabrice W. — Le Congrès des Etudiants, par Emile Massard. — Victor Hugo aux Journées de Juin (2e article), par Hector l'Estraz. — Echos et Nouvelles, par Charles Revert. — Philo fils, roman, par Valery Vernier.

Vendredi 1er *septembre.* — Il y a un drame médiocre, peu intéressant, mal écrit, démodé, *Marceau ou les Enfants de la République* : on le reprend ce soir au Théâtre-Historique. — Il y a une opérette, ennuyeuse pour les personnes même que l'opérette amuse, *la Boulangère a des Écus* : on la reprend ce soir au théâtre des Variétés. — Il y a une autre opérette, moins lugubre, mais si vieille, que Mathusalem a pu la voir dans sa jeunesse, *la Princesse de Trébizonde* : on la reprend ce soir aux Bouffes-Parisiens. — Il y a un vaudeville, que Ravel a créé, quand il était au maillot, *le Monsieur qui suit les Femmes* : on le reprend ce soir au théâtre du Vaudeville. — Il y a une pièce, intitulée *les Danicheff*, dont le succès, l'an dernier, s'est opposé à la représentation d'un bon nombre d'œuvres nouvelles, dues à des auteurs nouveaux; on la reprendra demain au théâtre national de l'Odéon. — Il y a, dans les tiroirs de plus d'un inconnu, des pièces fort belles, peut-être : aucun directeur ne les lira jamais.

Samedi 2 *septembre.* — « Bayreuth, 29 août. Mon cher collègue, on sort de la Walkyrie (troisième série) brisé d'émotion. Voilà, certes, une œuvre puissamment dramatique!... L'angoisse saisit l'âme avec une telle énergie, qu'on entendait de toutes parts les sanglots étouffés des femmes et qu'on voyait les hommes essuyer leurs larmes... L'enthousiasme a été inouï... Nieman était enroué... Mme Schefzky a été parfaite; mais ce mot : « perfection » peut s'appliquer à toute la Walkyrie, œuvre, interprétation, décors... *E. D.* »

Jean Prouvaire

PARIS A L'EAU-FORTE

hebdomadaire

Paraît tous les dimanches

Par Livraisons de huit pages, grand in-octavo, impression elzévirienne illustrées d'Eaux-fortes inédites tirées sur papier de Hollande.

CHAQUE LIVRAISON : I FRANC

Les livraisons sont expédiées sur rouleaux dans les Départements et à l'Etranger, de façon à arriver en parfait état aux souscripteurs.

ABONNEMENTS :

	SIX MOIS.	UN AN.
Paris.	20 fr.	40 fr.
Départements.	25	50
Pays d'Europe, Russie et Turquie d'Asie. . .	30	60
Etats-Unis d'Amérique.	35	70

Les abonnements partent du premier Dimanche de chaque mois.

On s'abonne chez les principaux libraires de France et de l'Étranger, ou directement, par mandat-poste, à la direction du Journal.

PARIS A L'EAU-FORTE

Journal hebdomadaire, édité par la Librairie de L'EAU-FORTE, est dans la quatrième année de sa publication. Ses souscripteurs directs jouissent de remises sur toutes nos publications.

LA COLLECTION COMPLÈTE

des premières années de ce journal forme DIX beaux volumes, renfermant près de mille Eaux-fortes originales.

Prix de chaque volume broché	20 fr.	»»
Prix du volume relié, façon bibliophile . . .	25	»»
Pour les reliures en cuir de Russie, en sus . .	2	50

PARIS A L'EAU-FORTE

ne publie que des articles inédits & des Eaux-fortes originales. Il compte au nombre de ses collaborateurs :

Mlle Louise Abbema, MM. J. Adeline, C. Aubert, Benassit, Breton, F. Buhot, Cattelain, Champollion, Charbonnel, Chauvet, Frédéric Chevalier, Cordier, Dufour, Durand, Gaucherel, André Gill, H. Guérard, Hanriot, Hervier, Lafosse, Lalauze, A. Le Petit, Massieu, Monnier, Monnin, Paul Nanteuil, F. Oudart, Pierdon, Protche, A. Prunaire, Quost, Frédéric Regamey, Félicien Rops, Henry Somm, A. Taïée, Tanguy, Van Ryssel, Vignerot.

A LA LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE

2, rue de Châteaudun, 2, Paris.

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE
2, rue de Châteaudun, 2.

ÉDITION POPULAIRE ILLUSTRÉE

à 10 Centimes la livraison

Les Va-nu-Pieds

Par LÉON CLADEL

Illustrés par MM. FRÉDÉRIC REGAMEY, DANIEL VIERGE, ERNEST PICHIO, FRÉDÉRIC CHEVALIER, HENRI GUÉRARD, JULES MARTIN, JEAN MASSIEU, HANRIOT, INGOMAR, JEAN LUBIN, ETC., ETC.

L'ouvrage complet formera trente livraisons ou six séries. — Il paraît depuis le 1er Mai 1876.

L'APRÈS-MIDI D'VN FAVNE

EGLOGVE

PAR STÉPHANE MALLARMÉ

Avec Frontispice, Fleuron, Cul-de-Lampe et Ex-Libris en deux couleurs

PAR MANET

Pour paraître prochainement :

LA DEUXIÈME ÉDITION DE

LES AMOURS PROFONDES

PAR ADELPHE FROGER

POÈMES TRISTES. — LES AMOURS PROFONDES

Viennent de paraître :

LES POÉSIES

DE

CATULLE MENDÈS

Un magnifique volume de 400 pages grand in-8°, orné d'une eau-forte et imprimé en caractères anciens sur très-beau papier.

Il a été tiré 65 exemplaires de luxe, numérotés : 25 sur papier de Hollande 20 francs) ; 25 sur papier de Chine (40 fr.) et 15 sur papier Whatman (40 fr.)

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Dixième livraison

Sommaire du 10 Septembre 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

LA VIE ET LA MORT

J'ai vu ces songeurs, ces poëtes,
Ces frères de l'aigle irrité,
Tous montrant sur leurs nobles têtes
Le signe de la Vérité.

Et près d'eux, comme deux statues
Qui naquirent d'un même effort,
Se tenaient, de blancheurs vêtues,
Deux vierges : la Vie et la Mort.

J'ai vu le mendiant Homère,
Le grand Eschyle au cœur sans fiel,
Chauve, et dans sa vieillesse amère
Insulté par le vent du ciel;

J'ai vu le lyrique Pindare,
L'élève divin de Myrtis,
Dont un roi prenait la cithare,
Comme le chevreau broute un lys;

J'ai vu mon père Aristophane
Blessé par des mots odieux,
Et devant le peuple profane
Défendant Eschyle et ses dieux;

J'ai vu buvant la sombre lie
De ses calices triomphants,
Sophocle, accusé de folie
Et maltraité par ses enfants;

J'ai vu portant l'affreux stigmate,
Ovide fugitif, buvant
Le lait d'une jument sarmate
Au désert glacé par le vent;

J'ai vu Dante en exil, et Tasse
Abandonné par sa raison,
Collant sa face morne et lasse
Aux noirs barreaux de sa prison;

Pareil au lion qui soupire
Sous le vil fouet de ses gardiens,
Hélas! j'ai vu le dieu Shakspere
Aux gages des comédiens;

J'ai vu Cervantes, pauvre esclave
Au bagne exhalant ses sanglots,
Et Camoëns sanglant et hâve
Luttant dans l'écume des flots;

J'ai vu, tant le destin se joue
En des caprices insensés,
Corneille marchant dans la boue
Avec ses souliers rapiécés,

Et Racine, cet idolâtre,
Tombant, les regards éblouis
Par le tonnerre de théâtre
Que lançaient les yeux de Louis;

Et Chénier, dont le trait rapide
Atteignait sa victime au flanc,
Versant sur l'échafaud stupide
La belle pourpre de son sang.

Brillants de la splendeur première,
Tous ces grands exilés des cieux,
Tous ces hommes porte-lumière
Avaient des astres dans leurs yeux.

Lorsqu'elle frappait notre oreille
Avec le bruit du flot amer,
Leur voix immense était pareille
A la tumultueuse mer,

Et leur rire plein d'étincelles
Semblait lancer dans l'aquilon
Des flèches pareilles à celles
De l'archer Phébus Apollon.

Pourtant sans foyer et sans joie,
Sous les cieux incléments et froids
Ils traînaient leur misère, proie
De la foule, ou jouet des rois.

Et dans ses colères, la Vie,
Brisant ce qui leur était cher,
D'une dent folle, inassouvie,
Mordait cruellement leur chair.

Les mettant dans la troupe vile
Des mendiants que nous raillons,
Elle les poussait dans la ville
Affublés de sombres haillons.

Sur eux acharnée en sa rage,
Et voulant les réduire enfin,
Elle leur prodiguait l'outrage,
La pauvreté, l'exil, la faim,

Et les poursuivait, misérables
Qui n'espèrent plus de rachats,
Ayant tous leurs fronts vénérables
Souillés de ses impurs crachats !

Mais enfin, la compagne sûre
Venait. La radieuse Mort
Lavait tendrement la blessure
De leurs seins exempts de remord.

Ainsi que les mères farouches
Qui sont prodigues du baiser,
Elle les baisait sur leurs bouches,
Doucement, pour les apaiser.

Sur leurs pas, ainsi qu'une Omphale,
Elle étendait au grand soleil
La rouge pourpre triomphale
Pour leur faire un tapis vermeil,

Et sur leurs fronts brillants de gloire,
Devant le peuple meurtrier,
Avec ses belles mains d'ivoire
Elle attachait le noir laurier.

Théodore de Banville

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

III. — *Suite.*

Cependant, dès neuf heures, la famille se trouva réunie dans la boutique, dont on laissait les volets fermés. Lorilleux ne pleura pas; d'ailleurs, il avait de l'ouvrage pressé, il remonta presque tout de suite à son atelier, après s'être dandiné un instant, avec une figure de circonstance. Madame Lorilleux et madame Lerat avaient embrassé les Coupeau et se tamponnaient les yeux, où de petites larmes roulaient. Mais la première, quand elle eut jeté un coup d'œil rapide autour de la morte, haussa brusquement la voix pour dire que ça n'avait pas de bon sens, que jamais on ne laissait une lampe allumée auprès d'un corps ; il fallait de la chandelle, et l'on envoya Nana acheter un paquet de chandelles, des grandes. Ah bien! on pouvait mourir chez la Banban, elle vous arrangeait d'une drôle de façon! Quelle cruche, ne pas savoir seulement se conduire avec un mort! Elle n'avait donc jamais enterré personne? Alors, madame Lerat dut monter chez les voisines pour emprunter un crucifix; elle en rapporta un trop grand, une croix de bois noir où était cloué un Christ de carton peint, qui barra toute la poitrine de maman Coupeau, et dont le poids semblait l'écraser. Ensuite, on chercha de l'eau bénite ; mais personne n'en avait, ce fut Nana qui courut encore jusqu'à l'église en prendre une petite bouteille. En un tour de main, le cabinet eut une autre tournure ; sur une petite table, une chandelle brûlait, à côté d'un verre plein d'eau bénite, dans lequel trempait une branche de buis. Maintenant, si du monde venait, ça serait propre, au moins. Et l'on disposa les chaises en rond, dans la boutique, pour recevoir.

Lantier rentra seulement à onze heures. Il avait demandé des renseignements au bureau des pompes funèbres, puis les prix.

— La bière est de douze francs, dit-il. Si vous voulez avoir une messe, ça sera dix francs de plus. Enfin, il y a le corbillard, qui se paie suivant les ornements...

— Oh! c'est bien inutile, murmura madame Lorilleux, qui avait levé la tête d'un air surpris et inquiet. On ne ferait pas revenir maman, n'est-ce pas?... Il faut aller selon sa bourse.

— Sans doute, c'est ce que je pense, reprit le chapelier. J'ai seulement pris les chiffres pour votre gouverne... Dites-moi ce que vous désirez, après le déjeuner, j'irai commander.

On parlait à demi-voix, dans le petit jour qui éclairait la pièce par les fentes des volets. La porte du cabinet restait grande ouverte ; et, de cette ouverture béante, sortait le solennel silence de la mort. Des rires d'enfants montaient dans la cour, une ronde de gamins tournait, au pâle soleil d'hiver. Tout d'un coup, on entendit Nana, qui s'était échappée de chez les Boche, où on l'avait envoyée. Elle commandait de sa voix aiguë, et les talons battaient les pavés, tandis que ces paroles chantées s'envolaient avec un tapage d'oiseaux braillards :

Notre âne, notre âne,
Il a mal à la patte.
Madame lui a fait faire
Un joli patatoire,
Et des souliers lilas, la la,
Et des souliers lilas !

Gervaise attendit pour dire à son tour :

— Nous ne sommes pas riches, bien sûr; mais nous voulons encore nous conduire proprement... Si maman Coupeau ne nous a rien laissé, ce n'est pas une raison pour la jeter dans la terre comme un chien... Non, il faut une messe, avec un corbillard assez gentil...

— Et qui est-ce qui paiera? demanda violemment madame Lorilleux. Pas nous, qui avons perdu de l'argent la semaine dernière; pas vous non plus, puisque vous êtes ratissés... Ah! vous devriez voir pourtant où ça vous a conduits, de chercher à épater le monde!

Coupeau, consulté, bégaya, avec un geste de profonde indifférence; il se rendormait sur sa chaise. Madame Lerat dit qu'elle paierait sa part. Elle était de l'avis de Gervaise, on devait se montrer propre. Alors, toutes deux, sur un bout de papier, elles calculèrent : en tout, ça monterait à quatre-vingt-dix francs environ, parce qu'elles se décidèrent, après une longue explication, pour un corbillard orné d'un étroit lambrequin.

— Nous sommes trois, conclut la blanchisseuse. Nous donnerons chacun trente francs. Ce n'est pas la ruine.

Mais madame Lorilleux haussait la voix, furieuse.

— Eh bien! moi, je refuse, oui, je refuse... Ce n'est pas pour les trente francs. J'en donnerais cent mille, si je les avais, et s'ils devaient ressusciter maman... Seulement, je n'aime pas les orgueilleux. Vous avez une boutique, vous rêvez de crâner devant le quartier. Mais nous n'entrons pas là-dedans, nous autres. Nous ne posons pas... Oh! vous vous arrangerez. Mettez des plumes sur le corbillard, si ça vous amuse.

— On ne vous demande rien, finit par répondre Gervaise. Lorsque je devrais me vendre moi-même, je ne veux avoir aucun reproche à me faire. J'ai nourri maman Coupeau sans vous, je l'enterrerai bien sans vous... Déjà une fois, je ne vous l'ai pas mâché : je ramasse les chats perdus, ce n'est pas pour laisser votre mère dans la crotte.

Alors, madame Lorilleux pleura, et Lantier dut l'empêcher de partir. La querelle devenait si bruyante, que madame Lerat, poussant des chut! énergiques, crut devoir aller doucement dans le cabinet, et jeta sur la morte un regard fâché et inquiet, comme si elle craignait de la trouver éveillée, écoutant ce qu'on discutait à côté d'elle. A ce moment, la ronde des petites filles reprenait dans la cour; le filet de voix perçant de Nana dominait les autres.

Notre âne, notre âne,
Il a bien mal au ventre.
Madame lui a fait faire
Un joli ventrouilloire,
Et des souliers lilas, la la,
Et des souliers lilas!

— Mon Dieu! que ces enfants sont énervants, avec leur chanson! dit à Lantier Gervaise toute secouée et prête à sangloter d'impatience et de tristesse. Faites-les donc taire, et reconduisez Nana chez la concierge à coups de pied quelque part.

....

Madame Lerat et madame Lorilleux s'en allèrent déjeuner, en promettant de revenir. Les Coupeau se mirent à table, mangèrent de la charcuterie, mais sans faim, en n'osant seulement pas taper leur fourchette. Ils étaient très-ennuyés, hébétés, avec cette pauvre maman Coupeau qui leur pesait sur les épaules et leur paraissait emplir toutes les pièces. Leur vie se trouvait dérangée. Dans le premier moment, ils piétinaient sans trouver les objets; ils avaient une courbature, comme au lendemain d'une noce. Il leur semblait que ça durerait pendant des semaines, et ça ne les contrariait pas encore; ils s'abandonnaient à un état de chagrin assez doux. Lantier reprit tout de suite la porte pour retourner aux pompes funèbres, emportant les trente francs de madame Lerat et soixante francs que Gervaise était allée emprunter à Goujet, en cheveux, pareille à une folle. L'après-midi, quelques visites arrivèrent, des voisines mordues de curiosité, qui se présentaient soupirant, roulant des yeux éplorés; elles entraient dans le cabinet, dévisageaient la morte, en faisant un signe de croix et en secouant le brin de buis trempé d'eau bénite; puis, elles s'asseyaient dans la boutique, elles parlaient de la chère femme, interminablement, sans se lasser de répéter la même phrase pendant des heures. Mademoiselle Remanjou avait remarqué que son œil droit était resté ouvert, et madame Gaudron s'entêtait à lui trouver une belle carnation pour son âge, et madame Fauconnier restait stupéfaite de lui avoir vu manger son café, trois jours auparavant. Vrai, on claquait vite, chacun pouvait graisser ses bottes. Vers le soir, les Coupeau commençaient à en avoir assez. C'était une trop grande affliction pour une famille, de garder un corps si longtemps. Le gouvernement aurait bien dû faire une autre loi là-dessus. Encore toute une soirée, toute une nuit et toute une matinée, non! ça ne finirait jamais. Quand on ne pleure plus, n'est-ce pas? le chagrin tourne à l'agacement, on en viendrait à mal se conduire. Maman Coupeau, muette et roide au fond de l'étroit cabinet, se répandait de plus en plus dans le logement, devenait d'un poids à crever le monde. Et la famille, malgré elle, reprenait son train-train, perdait de son respect.

— Vous mangerez un morceau avec nous, dit Gervaise à madame Lerat et à madame Lorilleux, lorsqu'elles reparurent. Nous sommes trop tristes, nous ne nous quitterons pas.

On mit le couvert sur l'établi. Chacun, en voyant les assiettes, songeait aux gueuletons qu'on avait faits là. Lantier était de retour. Lorilleux descendit. Un pâtissier venait d'apporter une tourte, car la blanchisseuse n'avait pas la tête à s'occuper de cuisine. Comme on s'asseyait, Boche entra dire que M. Marescot demandait à se présenter. Et le propriétaire se présenta, très-grave, avec sa large décoration sur sa redingote. Il salua en silence, alla droit au cabinet, où il s'agenouilla. Il était d'une grande piété; il pria d'un air recueilli de curé, puis traça une croix en l'air, en aspergeant le corps avec la branche de buis. Toute la famille, qui avait quitté la table, se tenait debout, fortement impressionnée. M. Marescot, ayant achevé ses dévotions, passa dans la boutique et dit aux Coupeau :

— Je suis venu pour les deux loyers arriérés. Etes-vous en mesure?

— Non, monsieur, pas tout à fait, balbutia Gervaise, très contrariée d'entendre parler de ça devant les Lorilleux. Vous comprenez, avec le malheur qui nous arrive...

— Sans doute, mais chacun a ses peines, reprit le propriétaire en élargissant ses doigts immenses d'ancien ouvrier. Je suis bien fâché, je ne

puis attendre davantage... Si je ne suis pas payé après-demain matin, je serai forcé d'avoir recours à une expulsion.

Gervaise joignit les mains, les larmes aux yeux, muette et l'implorant. D'un hochement énergique de sa grosse tête osseuse, il lui fit comprendre que les supplications étaient inutiles. D'ailleurs, le respect dû aux morts interdisait toute discussion. Il se retira discrètement, à reculons.

— Mille pardons de vous avoir dérangés, murmura-t-il. Après-demain matin, n'oubliez pas.

Et, comme en s'en allant il passait de nouveau devant le cabinet, il salua une dernière fois le corps d'une génuflexion dévote, à travers la porte grande ouverte.

On mangea d'abord vite, pour ne pas paraître y prendre du plaisir. Mais, arrivé au dessert, on s'attarda, envahi d'un besoin de bien-être. Par moments, la bouche pleine, Gervaise ou une des deux sœurs se levait, allait jeter un coup d'œil dans le cabinet, sans même lâcher sa serviette; et quand elle se rasseyait, achevant sa bouchée, les autres la regardaient une seconde, pour voir si tout marchait bien, à côté. Puis, les dames se dérangèrent moins souvent, maman Coupeau fut oubliée. On avait fait un baquet de café, et du très-fort, afin de se tenir éveillé toute la nuit. Les Poisson vinrent sur les huit heures. On les invita à en boire un verre. Alors, Lantier, qui guettait le visage de Gervaise, parut saisir une occasion attendue par lui depuis le matin. A propos de la saleté des propriétaires qui entraient demander de l'argent dans les maisons où il y a un mort, il dit brusquement :

— C'est un jésuite, ce salaud, avec son air de servir la messe... Mais, moi, à votre place, je lui planterais là sa boutique.

Gervaise, éreintée de fatigue, molle et énervée, répondit en s'abandonnant :

— Oui, bien sûr, je n'attendrai pas les hommes de loi... Ah! j'en ai plein le dos, plein le dos.

Les Lorilleux, jouissant à l'idée que la Banban n'aurait plus de magasin, l'approuvèrent beaucoup. On ne se doutait pas de ce que coûtait une boutique. Si elle ne gagnait que trois francs chez les autres, au moins elle n'avait pas de frais, elle ne risquait pas de perdre de grosses sommes. Ils firent répéter cet argument-là à Coupeau, en le poussant; il buvait beaucoup, il se maintenait dans un attendrissement continu, pleurant tout seul dans son assiette. Comme la blanchisseuse semblait se laisser convaincre, Lantier cligna les yeux, en regardant les Poisson. Et la grande Virginie intervint, se montra très-aimable.

— Vous savez, on pourrait s'entendre. Je prendrais la suite du bail, j'arrangerais votre affaire avec le propriétaire... Enfin, vous seriez toujours plus tranquille.

— Non, merci, déclara Gervaise, qui se secoua, comme prise d'un frisson. Je sais où trouver les termes, si je veux. Je travaillerai; j'ai mes deux bras, Dieu merci! pour me tirer d'embarras.

— On causera de ça plus tard, se hâta de dire le chapelier. Ce n'est pas convenable, ce soir... Plus tard, demain, par exemple.

A ce moment, madame Lerat, qui était allée dans le cabinet, poussa un léger cri. Elle avait eu peur, parce qu'elle avait trouvé la chandelle éteinte, brûlée jusqu'au bout. Tout le monde s'occupa à en rallumer une autre; et l'on hochait la tête, en répétant que ce n'était pas bon signe, quand la lumière s'éteignait auprès du mort.

La veillée commença. Coupeau s'était allongé, pas pour dormir, disait-il,

pour réfléchir; et il ronflait cinq minutes après. Lorsqu'on envoya Nana coucher chez les Boche, elle pleura; elle se régalait depuis le matin à l'espoir d'avoir bien chaud dans le grand lit de son bon ami Lantier. Les Poisson restèrent là jusqu'à minuit. On avait fini par faire du vin à la française, dans un saladier, parce que le café donnait trop sur les nerfs de ces dames. La conversation tournait aux effusions tendres. Virginie parlait de la campagne : elle aurait voulu être enterrée au coin d'un bois, avec des fleurs des champs sur sa tombe. Madame Lerat avait déjà, dans son armoire, le drap pour l'ensevelir, et elle le parfumait toujours d'un bouquet de lavande; elle tenait à avoir une bonne odeur sous le nez, quand elle mangerait les pissenlits par la racine. Puis, sans transition, le sergent de ville raconta qu'il avait arrêté une grande belle fille le matin, qui venait de voler chez un charcutier; en la déshabillant chez le commissaire, on lui avait trouvé dix saucissons pendus autour du corps, devant et derrière. Et, madame Lorilleux ayant dit d'un air de dégoût qu'elle n'en mangerait pas, de ces saucissons-là, la société s'était mise à rire doucement. La veillée s'égaya, en gardant les convenances.

Mais comme on achevait le vin à la française, un bruit singulier, un ruissellement sourd, sortit du cabinet. Tous levèrent la tête, se regardèrent.

— Ce n'est rien, dit tranquillement Lantier, en baissant la voix. Elle se vide.

L'explication fit hocher la tête, d'un air rassuré, et la compagnie reposa les verres sur la table.

Enfin, les Poisson se retirèrent. Lantier partit avec eux : il allait chez un ami, disait-il, pour laisser son lit aux dames, qui pourraient s'y reposer une heure, chacune à leur tour. Lorilleux monta se coucher tout seul, en répétant que ça ne lui était pas arrivé depuis son mariage. Alors, Gervaise et les deux sœurs, restées seules avec Coupeau endormi, s'organisèrent auprès du poêle, sur lequel elles tinrent du café chaud. Elles étaient là, pelotonnées, pliées en deux, les mains sous leur tablier, le nez au-dessus du feu, à causer très-bas, dans le grand silence du quartier. Madame Lorilleux geignait : elle n'avait pas de robe noire à se mettre; elle aurait pourtant voulu éviter d'en acheter une, car ils étaient bien gênés, bien gênés; et elle demanda à Gervaise si maman Coupeau ne laissait pas une jupe noire, cette jupe qu'on lui avait donnée pour sa fête. Gervaise dut aller chercher la jupe; en faisant un pli à la taille, elle pourrait servir. Mais madame Lorilleux voulait aussi du vieux linge, parlait du lit, de l'armoire, des deux chaises, cherchait des yeux les bibelots qu'il fallait partager. On manqua se fâcher et gueuler encore une fois. Madame Lerat mit la paix; elle était plus juste : les Coupeau avaient eu la charge de la mère, ils avaient bien gagné ses quatre guenilles. Et, toutes trois, elles s'assoupirent de nouveau au-dessus du poêle, dans des ragots monotones. La nuit leur semblait terriblement longue. Par moments, elles se secouaient, buvaient du café, allongeaient la tête dans le cabinet, où la chandelle, qu'on ne devait pas moucher, brûlait avec une flamme rouge et triste, grossie par les champignons charbonneux de la mèche. Vers le matin, elles grelottaient, malgré la forte chaleur du poêle. Une angoisse, une lassitude d'avoir trop causé, les suffoquaient, la langue sèche, les yeux malades. Madame Lerat se jeta sur le lit de Lantier et ronfla comme un homme; tandis que les deux autres, la tête tombée et touchant les genoux, dormaient devant le feu. Au petit jour, un frisson les réveilla. La chandelle de maman Coupeau venait encore de s'éteindre. Et, comme,

dans l'obscurité, le ruissellement sourd recommençait, madame Lorilleux donna l'explication à voix haute, pour se tranquilliser elle-même :

— Elle se vide, répéta-t-elle, en allumant une autre chandelle.

L'enterrement était pour dix heures et demie. Une jolie matinée, à mettre avec la nuit et avec la journée de la veille ! C'est-à-dire que Gervaise, tout en n'ayant pas un sou, aurait donné cent francs à celui qui serait venu prendre maman Coupeau trois heures plus tôt. Non, on a beau aimer les gens, ils sont trop lourds, quand ils sont morts ; et même plus on les aime, plus on voudrait se vite débarrasser d'eux.

Une matinée d'enterrement est par bonheur pleine de distractions. On a toutes sortes de préparatifs à faire. On déjeuna d'abord. Puis, ce fut justement le père Bazouge, le croque-mort du sixième, qui apporta la bière et le sac de son. Il ne dessoulait pas, ce brave homme. Ce jour-là, à huit heures, il était encore tout rigolo, d'une cuite prise la veille.

— Voilà, c'est pour ici, n'est-ce pas ? dit-il.

Et il posa la bière, qui eut un craquement de boîte neuve.

Mais comme il jetait à côté le sac de son, il resta les yeux écarquillés, la bouche ouverte, en apercevant Gervaise devant lui.

— Pardon, excuse, je me trompe, balbutia-t-il. On m'avait dit que c'était pour chez vous.

Il avait déjà repris le sac, la blanchisseuse dut lui crier :

— Laissez donc ça, c'est pour ici.

— Ah ! tonnerre de Dieu ! faut s'expliquer ! reprit-il en se tapant sur la cuisse. Je comprends, c'est la vieille....

Gervaise était devenue toute blanche. Le père Bazouge avait apporté la bière pour elle. Il continuait, se montrant galant, cherchant à s'excuser.

— N'est-ce pas ? on racontait hier qu'il y en avait une de partie, au rez-de-chaussée. Alors, moi, j'avais cru... Vous savez, dans notre métier, ces choses-là, ça entre par une oreille et ça sort par l'autre... Je vous fais tout de même mon compliment. Hein ? le plus tard, c'est encore le meilleur, quoique la vie ne soit pas toujours drôle, ah ! non, par exemple !

Elle l'écoutait, se reculait, avec la peur qu'il ne la saisit de ses grandes mains sales, pour l'emporter dans sa boite. Déjà une fois, le soir de ses noces, il lui avait dit en connaître des femmes, qui le remercieraient, s'il montait les prendre. Eh bien ! elle n'en était pas là, ça lui faisait froid dans le dos. Son existence s'était gâtée, mais elle ne voulait pas s'en aller encore ; oui, elle aimait mieux crever la faim pendant des années, que de crever la mort, l'histoire d'une seconde.

— Il est poivre, murmura-t-elle, d'un air de dégout mêlé d'épouvante. L'administration devrait au moins ne pas envoyer des pochards. On paie assez cher.

Alors, le croque-mort se montra goguenard et insolent.

— Dites donc, ma petite mère, ce sera pour une autre fois. Tout à votre service, entendez-vous ! Vous n'avez qu'à me faire un signe. C'est moi qui suis le consolateur des dames... Et ne crache pas sur le père Bazouge, parce qu'il en a tenu dans ses bras de plus chic que toi, qui se sont laissé arranger sans se plaindre, bien contentes de continuer leur dodo à l'ombre.

— Taisez-vous, père Bazouge, dit sévèrement Lorilleux, accouru au bruit des voix. Ce ne sont pas des plaisanteries convenables. Si l'on se plaignait, vous seriez renvoyé... Allons, fichez le camp, puisque vous ne respectez pas les principes.

Le croque-mort s'éloigna, mais on l'entendit longtemps sur le trottoir, qui bégayait :

— De quoi, des principes!... Il n'y a pas de principes... il n'y a pas de principes... il n'y a que l'honnêteté.

Émile Zola

(*La suite à la prochaine livraison*)

A L'ENFANT BLONDE

I

Enfant blonde aux yeux bruns, ô rose de Norvège,
Je t'ai vue un seul jour aux bords du bleu Léman,
Cygne pur émigré de ton climat de neige!

Je t'ai vue et je t'aime ainsi qu'en un roman;
Je t'aime et suis heureux comme si quelque fée
Venait de me toucher avec un talisman.

Quand tu parus, exquise et d'or vivant coiffée,
J'ai senti qu'un espoir sublime et surhumain
Soudain m'enveloppait de sa chaude bouffée.

Voyageur, je devais partir le lendemain;
Mais tu m'as pris mon cœur sans pouvoir me le rendre,
Alors que pour l'adieu je t'ai touché la main.

A ce dernier bonheur j'étais loin de m'attendre
Et je me croyais mort à toutes les amours;
Mais j'ai vu ton regard spirituel et tendre;

Et tout m'a bien prouvé, dans les instants trop courts
Passés auprès de toi, blonde sœur d'Ophélie,
Que je pouvais aimer encore, et pour toujours.

Et je ne me dis pas que c'est une folie,
Que j'avais dix-sept ans le jour où tu naquis;
Car l'odieux passé, je l'efface et l'oublie,

Et tu ne peux savoir à quel point c'est exquis!

II

Souvent, lorsque, la main sur les yeux, je médite,
Elle m'apparaît, svelte et la tête petite,
Avec ses blonds cheveux coupés courts sur le front.
Trouverai-je jamais des mots qui la peindront,
La chère vision que malgré moi j'ai fuie ?
Qu'est auprès de son teint la rose après la pluie ?
Peut-on comparer même au chant du bengali
Son exotique accent, si clair et si joli ?
Est-il une grenade entr'ouverte qui rende
L'incarnat de sa bouche adorablement grande ?
Oui, les astres sont purs, mais je n'en trouve aucun
Qui vaille en pureté ses yeux de velours brun,
Et l'antilope errant sous le taillis humide
N'a pas ce long regard lumineux et timide.
Ah ! devant tant de grâce et de charme innocent,
Le poète qui veut décrire est impuissant,
Mais l'amant peut du moins s'écrier : Sois bénie,
O faculté sublime à l'égal du génie,
Mémoire qui me rends son sourire et sa voix,
Et qui fais qu'exilé loin d'elle, je la vois !

III

« Mais je l'ai si peu vu ! » disiez-vous l'autre jour.
Et moi vous ai-je vue, en effet, davantage ?
En un moment mon cœur s'est donné sans partage.
Ne pouvez-vous ainsi m'aimer à votre tour ?

Pour monter d'un coup d'aile au sommet de la tour,
Pour emplir de clarté l'horizon noir d'orage
Et pour nous enchanter de son puissant mirage,
Quel temps faut-il à l'aigle, à l'éclair, à l'amour ?

Je vous ai vue à peine et vous m'êtes ravie ;
Mais à vous conquérir je consacre ma vie
Et du sombre avenir j'accepte le défi.

Pour s'aimer faut-il donc tellement se connaître,
Puisque pour allumer le feu qui me pénètre,
Chère âme, un seul regard de vos yeux a suffi ?

IV

S'il est vrai que ce monde est pour l'homme un exil
Où, ployant sous le faix du labeur dur et vil,
Il expie en pleurant sa vie antérieure ;
S'il est vrai que dans une existence meilleure,
Parmi les astres d'or qui roulent dans l'azur,
Il a vécu, formé d'un élément plus pur,
Et qu'il garde un regret de sa splendeur première,
Tu dois descendre, enfant, de ce lieu de lumière
Auquel mon âme a dû naguère appartenir.
Car tu m'en as rendu le vague souvenir,
Car en t'apercevant, blonde vierge ingénue,
J'ai frémi, comme si je t'avais reconnue,
Et lorsque mon regard au fond du tien plongea,
J'ai senti que nous nous étions aimés déjà.
Et depuis ce jour-là, saisi de nostalgie,
Mon rêve au firmament toujours se réfugie,
Espérant y trouver notre pays natal,
Et lorsque la nuit monte au ciel oriental,
Je cherche du regard dans la voûte lactée
L'étoile qui par nous jadis fut habitée.

V

Mon rêve par l'amour redevenu chrétien
T'évoque à ses côtés, ô doux ange gardien,
Divin et pur esprit, compagnon invisible,
Qui veilles sur cette âme innocente et paisible !
N'est-ce pas, beau soldat des phalanges de Dieu,
Qui, pour la protéger, fais toujours, en tout lieu,
Sur l'adorable enfant planer ton ombre ailée,
Que ta chaste personne est moins immaculée,
Que ton regard, reflet des immenses azurs,
Et que le feu qui brille à ton front, sont moins purs,
Dans leur sublime essence au paradis conquise,
Que le cœur virginal de cette enfant exquise ?
O toi qui de la voir as toujours la douceur,
Bel ange, n'est-ce pas qu'elle est comme ta sœur ?
O céleste témoin qui sais que la pensée,
Par une humble prière au matin commencée,

. . . .

Dans ses rêves du soir est plus naïve encor,
N'est-ce pas qu'en voyant s'abaisser ses cils d'or
Sur ses yeux ingénus comme ceux des gazelles,
Tu t'étonnes parfois qu'elle n'ait pas des ailes ?

VI

Quand on s'apercevra que vous plaignez tout bas
Le chagrin du poète exilé qui vous aime,
On raillera ma peine et l'on vous dira même
Que l'amour fait souffrir, mais que l'on n'en meurt pas.

Ainsi qu'un mutilé qui survit aux combats,
L'amant désespéré qui s'en va, morne et blême,
Loin des hommes qu'il fuit et de Dieu qu'il blasphème,
N'aimerait-il pas mieux le calme du trépas?

Chère enfant, qu'avant tout vos volontés soient faites !
Mais, comme on trouve un nid rempli d'œufs de fauvettes,
Vous avez ramassé mon cœur sur le chemin.

Si de l'anéantir vous aviez le caprice,
Vous n'auriez qu'à fermer brusquement votre main ;
— Mais vous ne voudrez pas, j'en suis sûr, qu'il périsse !

VII

Non, ce n'est pas en vous « un idéal » que j'aime,
C'est vous tout simplement, mon enfant, c'est vous-même.
Telle Dieu vous a faite et telle je vous veux.
Et rien ne m'éblouit, ni l'or de vos cheveux,
Ni le feu sombre et doux de vos larges prunelles,
Bien que ma passion ait pris sa source en elles.
Comme moi, vous devez avoir plus d'un défaut ;
Pourtant c'est vous que j'aime et c'est vous qu'il me faut.
Je ne poursuis pas là de chimère impossible,
Allez, mais seulement, si vous êtes sensible
Au sentiment profond, pur, fidèle et sacré,
Que j'ai conçu pour vous et que je garderai,
Et si nous triomphons de ce qui nous sépare,
Le rêve, chère enfant, où mon esprit s'égare
C'est d'avoir à toujours chérir et protéger
Vous comme vous voilà, vous sans y rien changer.

Je vous sais le cœur bon, vous n'êtes point coquette ;
Mais je ne voudrais pas que vous fussiez parfaite,
Et le chagrin qu'un jour vous me pourrez donner,
J'y tiens pour la douceur de vous le pardonner.
Je veux joindre, si j'ai le bonheur que j'espère,
A l'ardeur de l'amant l'indulgence du père
Et devenir meilleur quand vous me ferez mal.
Voyez, je ne mets pas en vous « un idéal »
Et de l'humanité je connais la faiblesse ;
Mais je vous crois assez de cœur et de noblesse
Pour espérer que, grâce à mon effort constant,
Vous m'aimerez un peu, moi qui vous aime tant !

VIII

O poète trop prompt à te laisser charmer,
Si cette enfant t'était par un autre ravie
Et si ce cœur en qui tout le tien se confie
Ne devait pas pour toi frémir et s'animer ?

N'importe ! Ses yeux seuls ont su faire germer
Dans mon âme si lasse et de tout assouvie
L'amour qui rajeunit, console et purifie,
Et je devrais encor la bénir et l'aimer.

Heureux ou malheureux, je lui serai fidèle ;
J'aimerai ma douleur puisqu'elle viendra d'elle
Qui chassa de mon sein la honte et le remord.

Vierge dont les regards me tiennent sous leurs charmes,
Si tu me fais pleurer, je bénirai mes larmes,
Si tu me fais mourir, je bénirai la mort !

François Coppée

ANNÉES D'APPRENTISSAGE (*)

Chez feu mon maître

Huit à dix mois avant de s'exiler en Hollande, le poète Pierre-Charles, enlevé si prématurément aux belles-lettres, que très-peu de ses contemporains ont aimées et pratiquées comme lui, m'adressa la courte lettre que voici : « Cher enfant, il serait bon que nous revissions ensemble vos *Amours Eternelles* que vous avez bien voulu me dédier et dont une épreuve

(*) Voir, à la fin de la livraison, la SEMAINE PARISIENNE, vendredi 8 septembre.

m'a été communiquée hier soir par l'imprimeur de la *Revue gauloise;* une demi-douzaine de termes impropres et quelques locutions singulières, plus romanes que françaises, et qui me semblent trop hétérodoxes, déparent à mon avis, votre curieux travail : accourez, accourez vite chez moi, rue Flamande, hôtel d'Artevelde, où je vous attendrai toute cette après-midi. — P. C. » Ajuster, raboter et sertir des lignes avec le docte et puissant rhéteur à qui l'on doit les *Roses noires* et les *Ciels factices*, fut et reste ma meilleure fortune littéraire. On m'accordait assez généralement alors dans le milieu purement artistique où j'étais connu, quelques petits mérites; on y disait de moi que je soignais beaucoup ma forme et que je ne manquais point d'une certaine originalité. S'il est vrai que je sache aujourd'hui me servir quelque peu de mon outil, l'honneur en est tout entier, je l'atteste! à ce sévère Mentor qui m'apprit « à tailler mes plumes » et m'enseigna la manière « de manger des lexiques. » Heureux et fort heureux serais-je si jamais je digère ceux-ci, gouverne celles-là, aussi bien que ce vénéré doctrinaire, lequel, écrivain hors pair et profond observateur, connaissait les hommes non moins que les mots. A La Haye, un jour, (pressentait-il, ce jour-là, sa fin prochaine et les insolentes inepties que lui décochèrent après sa mort les hargneux plumitifs de la chronique parisienne?) il écrivit, dans l'un de ses derniers et magnifiques poèmes en prose qui dureront autant que les bronzes et les marbres des grands statuaires, cette phrase étrange et prophétique, que ses lecteurs habituels ont remarquée et ses amis retenue :

« — Il n'est nul moyen ici-bas d'empêcher les bêtes immondes de se glisser dans les cimetières et d'y pisser sur les tombes! »

Ses acharnés détracteurs demeurent marqués au front de cette amère parole, plus brûlante qu'un fer rouge. Ils ont eu beau faire, ils ont eu beau dire, on rend enfin justice à celui que si longtemps ils abreuvèrent de dégoûts. Ses œuvres, on les lit! On prône ses vers, on exalte sa prose, et, ce n'est pas tout encore, on s'occupe de ce que fut sa personne. « Il était fin causeur, il avait des manies, son âme était indulgente et son cœur loyal! où vivait-il et comment vivait-il? » On veut être édifié sur ses moindres gestes et sur toutes ses aptitudes. Satisfaire à cet égard la curiosité publique est aisé : les anecdotes pleuvent, les renseignements surabondent. Il dessinait très-correctement, il avait une écriture archaïque fort bizarre, il hantait les musées et les bibliothèques; bref, il fut un être à part. Et la presse donne le *fac-simile* de quelques-uns de ses croquis à l'encre de Chine et reproduit ses manuscrits autographes. Il est question de sa chambre à coucher et de son cabinet de travail autant que de sa griffe et de sa coiffure; on affirme, en outre, qu'il était toujours vêtu de noir, et l'on parle même de la coupe extraordinaire et surannée de ses culottes; il est enfin devenu grand homme; on le tient désormais pour tel, et chacun le glorifie à bouche et plume que veux-tu... N'est-il pas mort!

A l'époque déjà reculée où nous nous fréquentions assidûment, il vivait à peu près ignoré de la foule, mais franchement admiré de ses disciples et de ses émules. On aimait les charmes captieux de sa parole et l'on recherchait avec empressement sa société Toujours poli, très-hautain et très-onctueux à la fois, il y avait en lui du moine, du soldat et du mondain, aussi sied-il d'attribuer à ces aspects multiples les portraits si divers qu'on a faits de lui. Pour moi, je le vois encore tel qu'il m'apparut et que je le *divulgue*. Ouvert à ceux qu'il croyait bons et sensibles, mais farouche à ceux qu'il jugeait autrement, il évitait les gens frivoles et ne s'accointait jamais au premier venu. Si les familiarités indiscrètes ou déplacées des

beaux esprits le navraient et lui suggéraient souvent un brusque parti, les tutoiements incongrus des fâcheux jadis coudoyés sur les bancs du collége et retrouvés par hasard en plein Paris, le jetait en des transports de fureur. Elégant, un peu maniéré, circonspect, timide et frondeur à l'unisson, il avait des amis, mais point de camarades, et les sots l'eussent fait fuir au bout du monde en l'entretenant à brûle-pourpoint de ses propres œuvres ou de celles de ses contemporains. Son étonnante réserve, à cet égard, provenait du profond dédain qu'il nourrissait pour ces hâbleurs toujours prêts à trancher sur tout, avec lesquels il tenait, d'ailleurs, à n'avoir rien de commun. Evidemment, il devait paraître excentrique à ses pairs, je veux dire aux personnes de sa profession, car il avait au plus haut degré le respect de soi-même et partant le respect d'autrui. Beaucoup de lettrés, ses compagnons de la première heure, et la plupart des folliculaires en renom dans ces dernières années le haïssaient d'abord à cause de cela, puis, avouons-le, parce qu'il s'ingéniait à les « faire poser. » Y réussissait-il? Interrogez-les. « Un mystificateur! répondraient-ils tous en essayant de persiffler l'illustre défunt, un maniéré! » Maniéré? peut-être! oui, non, comme on voudra; mystificateur, assurément! Très-enclin à je ne sais quel ordre de plaisanteries *noires*, sa figure, il est vrai, mentait toujours et partout; aussi paraissait-elle riante, lorsqu'il était chagrin, et *vice versâ*. Le fanfaron! Agité, lui? pas du tout, très-tranquille, au contraire; impassible, lui? nullement; très-ému! J'en appelle à ses intimes! Etait-il jamais plus lugubre que lorsqu'il voulait paraître jovial? Il avait alors la parole troublante et sa *vis comica* vous donnait le frisson. Etait-il en verve? Ah! de deux choses l'une en ce cas : ou bien il vous racontait, entre deux éclats de rire aussi déchirants que des sanglots, sous prétexte de vous désopiler la rate, on ne sait quelles histoires d'outre-tombe prodigieuses qui vous glaçaient le sang dans les veines, et dont il s'épouvantait affreusement lui-même, ou bien il se moquait impitoyablement, mais très-adroitement des auditeurs pendant une heure ou plus, en s'appliquant à leur démontrer en termes techniques et de haute école la quadrature du cercle, la perversité des comètes, les phénomènes de l'atavisme, l'attirance des gouffres, le mouvement perpétuel, la transmutation des métaux, l'infaillibilité du pape, la bonté du démon, la coquetterie des anges, la férocité de Dieu, que sais-je encore! hé, je le vois et je l'entends. « Amusons-nous un peu! » S'il vous abordait en vous disant cela, vous pouviez être sûr que ses confidences ne tarderaient point à prendre une tournure sinistre et que bientôt vous en auriez la chair de poule. « Avez-vous songé parfois à l'influence fatale de la cuisine sur le génie de l'homme? Êtes-vous suffisamment éclairé sur la conformation physique probable des saints? » Si la conversation s'engageait ainsi, vous étiez perdu! Mille phrases harmonieuses et pompeuses, mais abstruses, sinon incompréhensibles, à travers lesquelles un intarissable et banal bavardage sur toutes sortes de recettes culinaires et pharmaceutiques relatives à la préparation du poulet au hatchich, du canard au safran ou du gigot à l'opium, passait et repassait sans cesse, s'associant on ne sait comme aux grands mots de métempsycose et de kabbale, de transsubstantiation et d'anthropomorphisme, allaient vous bercer jusqu'à parfait sommeil, et le perfide orateur — c'était là sa joie et son triomphe! — vous abandonnait alors dormant debout. A ce jeu baroque et piquant auquel il excellait, tous ses amis avaient été plus ou moins attrapés. On tâchait bien de lui rendre la pareille, mais avisé comme une femme, il se tenait toujours sur ses gardes, et c'est encore lui qui conduisait les autres

où les autres eussent voulu le conduire. Irascibles, quelques-uns d'entre nous se cabraient, il est vrai, car ses malices perpétuelles allaient parfois un peu loin ; mais personne ne se permit jamais de lui dire son fait. On pensait avec juste raison qu'il valait mieux se contraindre que de s'exposer, en éclatant, à perdre les bonnes grâces d'un esprit un peu cruel en soi, mais si judicieux en dépit de ses paradoxes, et, d'ailleurs, attrayant au point de charmer les natures les plus sauvages, et si distingué. Le coupable, d'ailleurs, se connaissant à merveille, éprouvait vite des remords et venait spontanément à résipiscence. Exemple ! Une fois qu'il se délectait à poignarder mes premières idoles, il se qualifia tout à coup d'une épithète qu'il employait assez fréquemment dans ses écrits et qu'en y réfléchissant bien, je trouve on ne peut plus juste aujourd'hui, tant elle définit le mordant original dont elle émane : « Oh ! moi, me dit-il avec beaucoup de gravité, je suis un douloureux *pince-sans-rire*, et quand ma langue écorche autrui, le cœur me saigne ! » Espiègle, mais non méchant, tel était, en effet, ce grand artiste, non moins extraordinaire que les personnages créés par son ami d'élection et frère en poésie, Edgar Poe. Tôt ou tard, je dirai de l'homme tout ce que j'en pense au point de vue du caractère ; il s'agit plus spécialement aujourd'hui du styliste et de ses errements.

Or, dès la réception de sa lettre paternelle transcrite ci-dessus, je me jetai dans le premier fiacre vide rencontré rôdant aux abords de la Rotonde du Temple encore debout et tout près de laquelle je résidais en ce temps-là. Dix ou quinze minutes après, rendu rue Flamande, j'avais gravi l'escalier en colimaçon d'une de ces vieilles bâtisses à ventre bombé, comme on en érigeait jadis sous le règne de j'ignore quel bon roi (bon est ici par euphémisme), et je heurtais à l'huis d'une vaste chambre, sise au troisième étage, où je devais être impatiemment attendu...

Le magicien ès-lettres, en effet, était chez lui, travaillant, selon son habitude, en manches de chemise, tout comme un manouvrier en pleins champs ou sur la voie publique. Une molle cravate de soie couleur de pourpre à raies noires, négligemment nouée, flottait autour du cou robuste et bien attaché dont ce délicat était si fier ! Rasé de frais et luisant comme un sou neuf, il s'abandonnait dans son vaste déshabillé de toile aussi blanc que neige d'une coupe très-ancienne. A ma vue, il secoua, tout souriant, ses longs cheveux gris, un peu crespelés, qui lui donnaient on ne sait quel air sacerdotal et ses beaux grands yeux intelligents, « profonds et noirs comme la nuit » se fixèrent sur moi ; puis, sans mot dire, il repoussa loin de lui la page criblée de ratures sur laquelle il s'exerçait depuis plusieurs jours peut-être, et réunit religieusement une quantité de feuilles imprimées éparses sur sa table de travail ; ensuite, il me désigna de l'œil un grand fauteuil-empire, ayant la forme d'une chaise curule, en tous points semblable à celui sur lequel il était assis lui-même, et considéra voluptueusement ses mains de patricien et ses ongles roses aussi fins et non moins acérés que ceux d'une infante : il avait ses manies que je savais respecter ; aussi ne desserrai-je point les dents avant qu'il fût redescendu sur terre et qu'il m'eût fait entendre son cri sacramentel :

— « Au devoir ! allons, au devoir ! »

Enfin, il ora. La parole prévue fut prononcée et nous nous mîmes à l'œuvre incontinent. Tout beau ! Dès la première ligne, que dis-je, à la première ligne, au premier mot, il fallut en découdre ! Etait-il bien exact ce mot ? et rendait-il rigoureusement la *nuance* voulue ? Attention ! Ne pas confondre agréable avec aimable, accord avec charmant, avenant avec

gentil, séduisant avec provoquant, gracieux avec amène, holà; ces divers termes ne sont pas synonymes; ils ont, chacun d'eux, une acception toute particulière; ils disent plus ou moins dans le même ordre d'idées, et non pas identiquement la même chose! Il ne faut jamais, au grand jamais, employer l'un pour l'autre. En pratiquant ainsi, l'on en arriverait infailliblement au pur charabia. Les griffonneurs politiques, et surtout les tribuns de même nature, ont seuls le droit, enseignait Pierre-Charles, d'employer admonition pour conseil, objurgation pour reproche, époque pour siècle, contemporain pour moderne, etc., etc. Tout est permis aux orateurs profanes ou sacrés qui sont, sinon tous, du moins la plupart, de très-piètres virtuoses; mais nous, ouvriers littéraires, purement littéraires, nous devons être précis, nous devons *toujours* trouver l'expression absolue, ou bien renoncer à tenir la plume et finir gâcheurs. Et tandis qu'il dissertait à voix haute et lente, le sévère correcteur soulignait au crayon rouge, au crayon bleu, les phrases qui, selon lui, manquaient de force ou bien d'exactitude, et ne *s'adaptaient point à l'idée ainsi que les gants à la peau*. Cherchons, cherchons! Si le terme n'existe point ou l'inventera; mais voyons d'abord s'il existe! Et les dictionnaires de notre idiome, empoignés, étaient aussitôt compulsés, feuilletés, sondés avec rage, avec amour. On faisait souvent bonne chasse, mais quelquefois aussi l'on revenait bredouille. Alors intervenaient les lexiques étrangers. On interrogeait le Français-Latin et puis le Latin-Français. Un pourchas sans merci! Néant dans les anciens, aux modernes! Et le tenace étymologiste, à qui la plupart des langues vivantes étaient aussi familières que la plupart des langues mortes, s'enfonçant dans les vocabulaires anglais, allemand, italien, espagnol, poursuivait pour lui comme pour moi l'expression rebelle, insaisissable et qu'il finissait toujours par créer, si elle ne se trouvait point dans notre langue. « Allons donc! Un néologisme ne fait peur qu'aux académiciens, qui, Sainte-Beuve et Victor Hugo exceptés, jargonnent tous plus ou moins. » En devisant ainsi, l'indomptable praticien s'acharnait à l'ouvrage et bientôt je le voyais suer à grosses gouttes et geindre et renâcler et faire ahan! comme un forgeron en butte aux feux ardents de sa forge et martelant sans relâche sur son enclume le fer rougi qui résiste et qu'il ne peut tordre à son gré...

Cette après-midi là, je m'en souviens comme d'hier, un mot entre tous, je ne sais plus lequel, longtemps nous arrêta. De guerre lasse, surexcités au point d'avoir perdu momentanément la notion saine des règles grammaticale et philologique, à bout d'expédients, nous versâmes subitement dans l'extravagance, moi d'abord et mon maître ensuite. Un barbarisme monstrueux fut inventé. La belle trouvaille! Il nous sembla que nous avions découvert le Pérou. Quelle extase profonde et quelle allégresse! Heureux et triomphants, nous nous regardions en silence. Illuminés étaient nos yeux et nos traits rayonnants. On eût dit à nous voir que, nouveaux Jasons, nous venions de conquérir la Toison d'Or! Oui, mais au comble de l'orgueil, l'homme est toujours précipité. Tout à coup, le poète, désabusé, partit d'un grand éclat de rire et s'écria: « Nous sommes idiots, simplement idiots! » Il avait raison et j'en convins. Hardi! les gros dictionnaires furent bouleversés à nouveau. Rien, rien. « A nous, Noël et Chapsal; à nous les vieux glossaires, à nous les décrétales de l'Institut; à nous Burnouf et *tutti quanti!* Vive l'idiotisme! en avant tropes et métonymies! A nous le néo-latin et le néo-grec! Courage, avançons, allons encore, allons toujours! » Hélas! hélas! stérile fut ce beau travail-là. J'en étais harassé! Dévot à ses saints, le scoliaste ne savait plus auquel se vouer et me regardait de travers... Soudain, il se frappa le front.

Archimède avait bien trouvé, lui! Sur le plus haut rayon d'une bibliothèque bâillait un effroyable in-folio. S'en saisir, y puiser en un clin d'œil, mon vaillant précepteur fit tout cela. Dans ses mains, le tome énorme voltigeait comme un fêtu. Quel était ce livre? Avec un agitation bizarre j'y jetai les yeux à mon tour. O terreur! Invincible effroi! de l'hébreu! Pierre-Charles y lisait de gauche à droite les caractères cunéiformes et tandis qu'il syllabysait, effaré, ses prunelles noires étincelantes envoyaient de toutes parts autour de lui des éclairs terribles. « Assez! criai-je en lui demandant grâce, assez, assez! » « Animal! lâche! tu ne veux donc pas devenir artiste? » Il était superbe d'attitude et de physionomie! Emu, mais nullement fâché de ces âpres paroles, qui me prouvaient combien grande était l'amitié qu'il avait pour moi, je lui tendis cordialement la main. Il se ravisa sur-le-champ et fut le premier à rire de sa saillie qu'il me pria de lui pardonner. « Reprenons haleine, ajouta-t-il, et puis à la rescousse! Il faut, coûte que coûte, dénicher le merle blanc! » Opiniâtres, nous nous remîmes encore à l'étude; mais bientôt épuisés de tant d'efforts infructueux, nous dûmes, cette fois, abandonner le combat. Il fut entre nous décidé que l'expression réfractaire à nos vœux et victorieuse de notre obstination serait laissée en blanc et qu'on remplirait le vide à l'imprimerie, avant la mise en pages. On avait toute la soirée et toute la nuit pour enfanter, et l'enfantement aurait lieu, fallût-il pour cela se servir du forceps. « Ainsi soit-il! » murmurai-je; et nous causâmes de choses et d'autres en fumant des cigares.

— On raconte qu'une nouvelle Laïs est apparue à l'horizon.

— Amanda?

— Non, il ne s'agit point de cette suave Lesbienne qui jadis affola Sahib-Effendi... Mais, à propos, savez-vous ce que ce boulevardier en turban est devenu?

— Je l'ignore.

— Un horrible démagogue! oui, mon cher, il préside un club à Stamboul, le club des Sans-Culottes turcs.

— En vérité?

— Foi de romantique à tous crins et d'ex-carbonaro!

— Renégat!...

— Eh! qui ne l'est point un peu, passé quarante ans.

Si jadis, en 48, ce curieux « enfant du siècle » et de Paris avait professé hautement sa foi républicaine et coiffé le bonnet phrygien, il s'était, malheureusement, depuis lors, désintéressé de la démocratie, et vivait à cet égard dans une trop profonde indifférence, qu'il m'autorisait à blâmer tout en se moquant de ce qu'il appelait *mes rouges lubies!* « Allez! plus tard, vous abjurerez Marianne, vous aussi! » Non seulement ce pronostic ne s'est point vérifié, mais encore j'affirme qu'il ne se réalisera point. En matière religieuse, l'homme se disait catholique ultramontain. Pur dandysme! Il ne croyait, au fond, ni à Dieu ni à diable, bien qu'il feignît de craindre et de révérer Satan, « ce rusé doyen! » Ne pouvant guère nous entendre sur ces mystagogies, j'avais toujours soin de ramener la conversation sur l'esthétique, et c'est alors que je buvais du lait vraiment à l'entendre arguer. Ordinairement très-sobre, avec ses intimes, de ces harangues dont il aimait à éblouir le « *vulgum pecus*, » quand il consentait à poser pour la galerie, ce nerveux et correct orateur, encore agité de la fièvre du travail, eut envie, ce jour-là, de phraser pour moi seul, et, dérogeant à ses habitudes, il improvisa. Quel verve et quel feu! Loin de me décocher un de ces discours bizarres et froids, savamment alambiqués,

dont, en d'autres circonstances ainsi qu'en d'autres lieux, il n'eût pas manqué de stupéfier *l'aimable bourgeois*, il s'exprima chaudement, à bâtons rompus, impétueux et naïf comme un cœur de vingt ans. Avec quel enthousiasme il me dépeignit toutes ses passions artistiques et mit devant moi « son âme à nu. » Selon lui, notre langue était la reine des langues, et les lettres le premier des arts. Elle les avait tous engendrés et conçus, la littérature; aussi les dominait-elle tous. Ils devaient donc s'incliner devant elle et lui rendre grâces avec humilité. N'était-elle pas pleine de rhythmes, et de rhythmes plus merveilleux et plus nombreux que ceux afférents à la musique; et, comme cette dernière, n'avait-elle pas, elle aussi, ses rondes, ses blanches, ses noires, ses croches, ses doubles et ses triples croches, ses andante, ses allegro, ses rugissements et ses soupirs! On avait beau dire et beau faire, un vers cornélien serait toujours plus sculptural qu'une statue, et la ciselure des mots l'emporterait éternellement sur la ciselure des métaux ou des marbres, et les peintres ne tireraient jamais de leurs palettes que des couleurs bien ternes à côté de celles que le poëte, lui, peut extraire de son écritoire. Examinez : ce mot n'est-il pas d'un ardent vermillon, et l'azur est-il aussi pur, aussi bleu que celui-là! Regardez : celui-ci n'a-t-il pas le doux éclat des étoiles aurorales, et celui-là la pâleur livide de la lune! Et ces autres, où s'allument des scintillations égales à celles des crinières inextricables des comètes?... Et ces autres encore, en qui l'on découvre les arborescences splendides et prodigieuses du soleil! Les aveugles, seuls, sont dans l'impossibilité de distinguer cela. « Voyez, voyez donc!... » Et le puissant psalmiste, en proie à je ne sais quel accès lyrique, avec des gestes pompeux et des regards on ne peut plus extraordinaires. Evidemment, ce qu'il disait, il le sentait, il le voyait *au delà*, je ne sais où. Tout à coup, sa parole, éclatante et précipitée, devint plus lente et plus grave : il révéla la valeur morale des mots. Sérieusement, à son avis, il y en avait de charitables, il y en avait de haineux ; il en connaissait de lâches, de superbes, de très-loyaux et de fort judaïques; il y en avait de petits, il y en avait de médiocres, il y en avait de grands! « Ah! vous riez! Eh bien, riez à votre aise; mais écoutez-moi, je le veux! Il en est des mots, vous dis-je, comme des hommes! on en trouve qui sont royalistes et d'autres qui sont républicains; on en rencontre de divins et l'on en découvre de diaboliques; il y en a qui sont bêtes et d'autres qui sont intelligents; enfin, il en est qui ne sont rien, pas même bâtards! Allez, allez, on a beau les écrire tous à l'encre noire sur du papier blanc, certains n'en paraissent pas moins ou radieux comme le jour, ou sombres comme les ténèbres; immaculés comme le lys, ou rouges comme le sang! » Et le vatès, en délire, s'extasiait... « Avec de patientes conjonctions de mots, s'écria-t-il, on arrive à tout : au grandiose, au gracieux, au profond, au sublime! Artiste, de la terreur? — En voilà! — De la lumière? — En voici! Rhapsode, fais-moi rire ou fais-moi pleurer? Trouvère, charme-moi, ranime-moi?... La lyre obéit, et les cœurs attentifs, sont par elle enivrés ou meurtris. Oui, les lettres sont le premier des arts! En faisant de la littérature, on fait à la fois de la peinture, de la sculpture, de la musique, et je ne sais quoi de plus auguste encore! Le poëte crée, il usurpe sur Jéhovah! C'est ainsi... L'écrivain, vous dis-je, est l'homme par excellence, le grand ouvrier : En écrivant, il dessine, il peint, il grave, il burine, il nielle, il émaille, il sculpte, il pense, il chante, il rêve, il spécule, il aime, il hait, il fait toutes ces choses en n'en faisant qu'une seule; il accomplit ces diverses fonctions en exerçant la sienne, qui les contient toutes! Il est l'universel et le Trismégiste. Il est Pan, il est tout! il est, enfin, parmi

....

les artistes, le Roi; de même que, parmi les hommes et les mots, le Verbe est Dieu !... »

Cette noble et transcendantale dissertation avait pris fin depuis déjà longtemps que j'entendais encore vibrer à mon oreille la parole métallique et souveraine de Pierre-Charles. S'il s'est, hélas ! à jamais tû, moi, je l'entends et l'entendrai toujours, ce subtil grammairien, cet impeccable polisseur de phrases, ce guide insigne, ce suprême rhéteur dont je m'honore d'être l'élève et qui fut mon ami !

Léon Cladel



COMPENSATION

Depuis que j'ai perdu ses lèvres, si cruelles
Pourtant ! je ne vis plus. Je vais dans les ruelles,
Dans les faubourgs les plus déserts, pâle et nu-pieds,
Jusqu'à ce que la nuit tombe. Alors je m'assieds.
J'attends. Et par moments, altéré de ce rêve
Qui me tend ses deux bras lointains, je me soulève.
Et je la vois qui s'en retourne à son tombeau.
Je vois longtemps son front mélancolique et beau
Disparaître ! Alors, seul sur cette terre infâme,
Vers le grand ciel qui m'a repris toute mon âme,
Je pousse une clameur horrible de trépas
Et qui sait cependant si ce ne seront pas
Tes plus sanglants lauriers d'amour, ô Douleur noire,
Qui me composeront ma couronne de gloire ?

Adelphe Froger



LE CORSET DE DORIMÈNE

. . . . car Dorimène, c'est l'ange souriant et implacable, et le triple airain dont parle Horace n'est qu'une feuille de papier de soie, comparé à l'armure qu'elle porte, armure faite d'un invisible acier ou taillée peut-être dans le froid diamant ! »

Pendant que l'orateur prenait haleine, satisfait de sa péroraison, Fabrice

bâilla, trempa ses lèvres dans son verre qui ne désemplit pas sensiblement, respira par contenance, ou par un reste de respect féminin, une touffe de violettes pâmées de chaleur entre les seins de sa voisine, et dit :

— Nous sommes complets. Complets, dans l'absurde. Toi, Léon, toi, Gaspard, vous de Lorsay, moi, Fabrice. Il n'y a pas jusqu'à mon nom qui, vu l'heure et les circonstances, ne soit stupidement romanesque. Il me semble que je m'appelle Fabrice parce que je n'ose pas m'appeler Polycarpe. Nous faisons un mauvais chapitre de conte libertin, bon à être lu dans les lycées. Tout à l'heure, Gaspard, qui du moins, lui, a le même nom que son porteur d'eau, — mais c'est peut-être par un raffinement inepte! — Gaspard a dit à de Lorsay : « vicomte! » Ridicule, abominable. Par bonheur, le garçon venait de sortir. Mais songez donc à ce que vous faites! Vous, des gens raisonnables, qui pourriez à l'heure présente être heureusement endormis après quelques pages lentement lues des *Contemplations* ou de la *Légendes des Siècles*, vous qui êtes des rêveurs, c'est-à-dire des hommes sérieux, vous soupez dans un cabinet particulier, en un mot vous faites une orgie, malheureux! vous, des poëtes! comme des bourgeois. Léon, qui regarde la carafe avec un œil d'envie, vient de demander du vin de Chypre! Gaspard essaie de se persuader qu'il est gris. J'ai mangé des truffes pilées dans du madère, sans illusion, il est vrai, et sachant parfaitement que c'étaient des pommes de terre insuffisamment cirées par un décrotteur dénué de génie. Mais regardez donc, niais! Sur cette glace qui ressemble au lac du bois de Boulogne après trois jours de patinage, le nom d'Anatole s'enlace au nom de Maria! et moi qui parle, je suis assis, Dieu me le pardonne! sur un divan de velours rouge. Quant à ces dames, vous ne leur faites pas, je suppose, la grâce de penser qu'elles aient jamais existé d'une façon sérieuse. Leur réalité apparente n'est qu'un mensonge dont vous n'êtes pas dupes. Si nous les regardions, elles nous sembleraient peut-être jolies. Le sommelier tout à l'heure a jeté sur ma voisine un coup d'œil qui aurait dû flatter mon amour-propre. Mais nous, nous ne pouvons pas les regarder, et, l'essayerions-nous, que nous ne les verrions pas. Nous sommes des presbytes, mes camarades! Ce qui est trop proche nous est invisible. Et pourtant, elles sont là, près de nous, par notre volonté! Aberration inconcevable. Enfin, pour comble de niaiserie, Lorsay, — chez qui un trop long séjour en Italie excuse ce provincialisme enfantin, — Lorsay nous a fait, sur un ton lyrique, une théorie amoureuse, ni plus ni moins qu'un rhétoricien qui vient de lire le *Don Juan* de Byron. Finissons-en. Demandons l'addition, en rougissant, et allons fumer un cigare sur le boulevard, afin de regarder les nuages.

Lorsay reprit :

— Cette armure, c'est le Corset de Dorimène. L'infernale coquette, sortie toute armée du cerveau divin de Molière, ne quitte jamais son impénétrable cuirasse. Redoutez cette amazone qui a toujours l'air de se laisser vaincre, et de laquelle on ne triomphe jamais. Elle consent à l'approche, elle la désire, elle la veut. Que peut-elle craindre? L'invisible Corset établit entre elle et vous une séparation infranchissable. Vous êtes tout près, tout près, mais vous n'irez pas plus loin. Imaginez une ville aux fortifications de cristal, transparentes et minces comme un carreau de fenêtre, dures comme des remparts d'airain.

— Le Corset de Dorimène? dit Léon, j'ai fait des vers où il en est question :

Avec Dorimène ou Zerline,
Est-ce Léandre ou Lélio
Qui suce du rosolio
Dans une flûte mousseline?

Comme un bouton de rose blanche
S'ouvre un corset de fin linon.
« Ah! dit l'amant, suis-je de planche?
— Et moi? » dit-elle. On voit que non.

Mais pendant qu'ils passent les bornes,
Sort des branches, tout ahuri,
Un front si bien pourvu de cornes
Que c'est le diable ou le mari!

— Cependant, continua Lorsay, elle a un défaut, cette cuirasse de froideur et d'indifférence. Il n'est pas de ville forte qui ne puisse être emportée, et Dorimène elle-même sera prise un jour comme Ilion et Sébastopol. Si je ne craignais de vous ennuyer par le récit d'une aventure personnelle...

— Non. non! cria Fabrice. Je me révolte. Il ne nous manquerait plus que de nous raconter nos bonnes fortunes après boire! Que ne convenons-nous de faire des récits alternés, en confiant à la moins endormie de ces dames le soin de décerner le prix. Le Décaméron chez Brébant! Ah! je ne m'attendais pas à cette niaiserie suprême.

— Il y a dix mois, dit Lorsay, que j'adore la marquise Dorimène. Je ne la nommerai pas autrement; vous la connaissez. Coquette, elle l'est au point qu'elle n'a jamais pu voir jouer le *Misanthrope* sans sourire de pitié, et Célimène lui semble la sœur cadette d'Agnès. Sa perversité étonne, vraiment. Elle a une femme de chambre, blonde à peu près comme elle, ce qui lui permet de donner à ses prétendants des boucles de cheveux suffisamment vraisemblables, sans attenter à la beauté de sa propre chevelure. Quiconque valse avec elle pour la première fois demeure stupéfait; elle se donne dans un extra-tour. Ne pas être désirée lui paraîtrait monstrueux. Elle ne compte plus les bottes vernies que le bout de sa bottine n'a point repoussées sous la table, après le champagne; elle boit lentement, en mouillant à peine le bout de sa langue, comme une chatte, et en regardant vos lèvres, de façon à vous rendre fou. Elle mettrait à la porte son cocher, s'il ne tournait à chaque instant la tête vers sa maîtresse étendue dans la calèche, au risque de verser ou d'accrocher; et je vous assure qu'en descendant de voiture, elle s'appuie trop longtemps sur le bras de son valet de pied. D'ailleurs, personne ne l'a eue, pas même son mari! et plus elle se livre, plus on est loin de la posséder.

— Le Corset, dit Léon.

— Oui, dit Lorsay. Contre une telle femme, que tenter? Simuler l'indifférence, l'étonner, la piquer par l'exception? J'ai essayé, c'est impossible. Résistez donc à des regards qui vous enveloppent, qui vous brûlent! Quand elle vous tend la main, ses doigts frémissent comme des ailes d'oiseau, et jamais elle ne retire sa main la première. On est homme, par tous les diables? et il faut bien s'allumer à ce glaçon.

— Qu'as-tu fait? demanda Gaspard.

— Gaspard est trop bête! dit Fabrice. Faute d'interruption, Lorsay, peut-être, allait se taire, et voici qu'on pousse la complaisance jusqu'au dialogue. Vaudevilliste, va!

— Ce que j'ai fait? reprit de Lorsay. Je me suis rajeuni de quinze ans.

J'ai rappelé les illusions de l'adolescence. Je me suis rendu naïf, ignorant, étonné. Némorin, au prix de moi, est un Lovelace. Je suis un tel Daphnis, que Chloé me trouverait bête. Je suis amoureux véritablement. Je regarde les étoiles. J'effeuille les marguerites. Quand je lui rends visite, je porte à ma boutonnière des myosotis que j'appelle des vergissmein nicht. Lorsque je lui parle, je contemple au fond de mon chapeau la devise de mon chapelier. Je soupire. J'ai des candeurs inconcevables. Je la suis au bois, à l'église ; j'ai la main sur mon cœur. Quand elle descend pour faire quelques pas autour du Lac, je marche sur le bout de l'ombre de sa robe, et je recule vivement en présentant mes excuses à son reflet. Partout où elle est, j'y suis. Son hôtel est au Parc des Princes; depuis dix mois, je passe toutes mes nuits sous l'arbre qui est en face de sa fenêtre. Elle sait que je ne quitte pas des yeux la mousseline de ses rideaux ; avant de se coucher, elle se tient debout, très-longtemps, exprès, derrière l'étoffe transparente. Je ne me révolte pas contre cet abominable cruauté. Je suis son esclave, sa victime, sa chose. Et ce que j'ai fait jusqu'à ce jour, je le ferai demain, après-demain, sans trêve, sans lassitude, jusqu'à ce qu'enfin elle éprouve pour moi, non de la pitié, — je la sais incapable de cette émotion, — mais un sentiment quelconque, de la colère peut-être, quelque chose enfin que, dans son indifférence générale, elle n'aura encore éprouvé pour personne. Une fois *distingué*, je réponds du reste.

— Moyen long et douteux, dit Gaspard.

— Long, sans doute; douteux, je ne crois pas. Déjà elle s'étonne. N'avez-vous jamais été irrité jusqu'au paroxysme de l'énervement par le bruit toujours répété de gouttes d'eau tombant la nuit d'une fontaine mal fermée? Mes « petits soins, » insignifiants en eux-mêmes, et grotesques, je l'avoue, feront un effet analogue à celui des gouttes d'eau. Un jour viendra où elle ne pourra plus endurer cette persécution polie et muette de toutes les heures, de toutes les minutes, et elle ne sera pas loin de m'aimer quand je lui serai devenu tout à fait insupportable.

— Vous remarquerez, dit Fabrice, que cette histoire n'est pas seulement absurde, mais qu'elle est, en outre, radicalement fausse. Lorsay n'est pas tous les soirs au Parc des Princes, sous un arbre, guettant l'heure où la marquise Dorimène retire son impénétrable corset, et attendant que la petite porte soit ouverte enfin par quelque soubrette confidente, puisqu'il soupe cette nuit en notre compagnie, dans un horrible salon éclairé au gaz.

— Je crains les rhumes, dit Lorsay, et quand il pleut, je me fais remplacer.

— Hein? dit Gaspard.

— Oui, dit Lorsay. Vous connaissez Joseph, qui nous sert quand vous me faites l'honneur de déjeuner chez moi? Il a ma taille à peu près, il s'enveloppe dans mon manteau couleur de muraille, — car je suis fidèle aux saines traditions, — il rabat mon feutre sur ses yeux, et, comme les nuits sont obscures, la marquise ne peut concevoir aucun doute sur l'identité du mélancolique promeneur. D'ailleurs, j'ai fait la leçon à Joseph, et il commence à mettre très-joliment la main sur son cœur.

— Mais, quand le jour se lève?

— Un peu avant le jour, mon remplaçant se retire. Où que je sois, il m'apporte le manteau, et je vais me mettre en faction, afin d'être reconnu par la marquise à son lever.

— Voilà, dit Fabrice, la plus médiocre imagination du monde, et nous avons été bien sots d'écouter vos balivernes, Lorsay. Grâce à vous, nous

avons bel et bien découché, ni plus ni moins que des maris qui ont prétexté un voyage à Fontainebleau. Voyez, ces dames se sont endormies, et Léon a fini par se griser pour de bon. Gaspard, qui est un gentleman, a déboutonné son gilet, et moi, j'ai les coudes sur la table. Il passe un peu de jour gris à travers les rideaux de reps dérougi, et nous avons tout à fait l'air d'un lendemain d'orgie. Allons, continuez, soyez classiques! que pas une banalité ne soit omise! Souvenez-vous de Rolla, regardant fuir les hirondelles dans la brume triste du matin, et dites-nous quelque poème en prose sur le Paris honnête et laborieux qui s'éveille, pendant que les débauchés à l'œil cave, « lassés par leurs travaux, » considèrent, pleins de remords, la flamme des bougies éteinte et maudite par la vraie lumière. Je consens à boire, jusqu'à la lie, le ridicule!

— Non, dit Lorsay. Dans quelques instants il fera tout à fait jour, et il faut que je me rende à mon poste.

Comme Lorsay allait se lever, la porte s'ouvrit, et le garçon entra, suivi d'un homme qui portait un manteau couleur de muraille, et qui avait un feutre rabattu sur les yeux.

— C'est vous, Joseph, dit Lorsay. Vous venez me chercher? C'est bien, je vous suis.

— Oh! monsieur, il n'est plus nécessaire que vous alliez là-bas.

— Que s'est-il donc passé? Parlez, ces messieurs sont mes amis.

— Mon Dieu, dit Joseph évidemment embarrassé, il s'est passé quelque chose en effet. J'étais en faction depuis deux heures, — il pouvait être environ minuit, — lorsque la fenêtre s'est ouverte, — vous savez, la fenêtre?

— Oui, je sais, la fenêtre. Après?

— Madame la marquise s'est penchée un peu en dehors, et je l'ai entendue qui disait très-bas : « Vicomte, vicomte! »

— Sacrebleu! Continue.

— Alors je me suis approché, en me cachant de mon mieux sous votre chapeau. « C'est bien, a dit madame la marquise, je vous crois, vous m'aimez. Entrez dans le jardin par la petite porte qui est ouverte, et attendez un instant sans faire de bruit. »

— Et tu as obéi? dit Lorsay, quelque peu inquiet.

— Dame, monsieur le vicomte, il le fallait bien. Mais je n'ai pas attendu longtemps. Madame la marquise est descendue elle-même en peignoir blanc, dans l'obscurité. Elle m'a pris par la main...

— Et alors, tu lui as dit que tu étais mon domestique, que je t'avais envoyé là pour me remplacer, une heure?...

— Oh! non, monsieur le vicomte, vous m'aviez commandé d'agir en tout point comme vous auriez agi vous-même. Je n'aurais pas voulu trahir monsieur le vicomte. Je me suis laissé conduire, et nous sommes entrés dans une chambre où il n'y avait pas de lumière. Cela sentait très-bon. Une odeur de magnolia. L'odeur que préfère monsieur le vicomte.

Fabrice commençait à s'amuser très-sérieusement.

— Mais après, après, misérable! cria Lorsay qui pâlissait de fureur.

— Après, monsieur le vicomte, après... deux ou trois heures après... madame la marquise m'a fait sortir avant le jour pour que personne ne me vît. Oh! je puis assurer à monsieur le vicomte que madame la marquise est vraiment bien amoureuse de lui.

Lorsay avait bondi sur Joseph et le secouait rudement par le collet du manteau couleur de muraille en criant : « Gredin, canaille, infâme! » pendant que les dames présentes entr'ouvraient des yeux vagues où ne

s'éveillait aucune compréhension, et que les autres convives mordaient désespérément leurs serviettes pour ne point éclater de rire.

Cependant Lorsay, craignant une aggravation de ridicule, lâcha son domestique, et lui dit : « Allez-vous-en, je vous chasse. Que je n'entende plus parler de vous. » Le pauvre garçon fit quelques pas en arrière d'un air penaud et un peu sournois aussi, mais près de la porte il s'arrêta.

— C'est, dit-il, que j'ai quelque chose à remettre à monsieur le vicomte.

— A moi ?

— Quelque chose que madame la marquise m'a donné en croyant le donner à monsieur.

— Donnez vite et sortez.

— Un peu avant le jour, pendant que je me... disposais à me retirer, j'ai entendu comme un bruit de ciseaux dans des cheveux, et voici ce que m'a remis madame la marquise.

Joseph tendit à son maître une longue boucle de cheveux blonds. Lorsay la prit, la regarda, et ses amis alors purent croire qu'il était devenu fou de rage, car il se renversa sur le divan en riant jusqu'aux larmes.

— Va, va, mon garçon, va te coucher. Tu as dû bien gagner quelques heures de repos. Mais va-t-en donc, je te dis que je ne t'en veux plus.

Le domestique sorti, Lorsay reprit la parole :

— Messieurs, personne n'a trouvé encore le défaut du Corset de Dorimène. La marquise, qui avait découvert sans doute mon petit stratagème nocturne, m'a rendu la pareille, et Joseph a été l'heureux possesseur d'une soubrette, très-blonde à la vérité, mais dont je ne saurais lui envier outre mesure la conquête. Je reconnais parfaitement les cheveux ; c'est la quatrième boucle que j'obtiens.

Cette explication donnée, on jugea bon de ne pas insister, et, pendant que les dames jetaient leurs manteaux sur leurs épaules vaguement défardées, Gaspard dit à Fabrice :

— Eh bien ! que penses-tu de ceci ?

— Je pense, dit Fabrice à voix basse, que Lorsay nous a fort adroitement donné le change. Mais quel malheur que la chambre n'ait pas été éclairée ! Joseph nous aurait dit si le Corset de Dorimène est de satin rose ou bleu.

Catulle Mendès

UN MUSICIEN ÉTRANGER A PARIS

(Suite)

Je le retins de nouveau ; je parvins même à l'entraîner un peu plus loin, vis-à-vis du théâtre, mais il me fut tout à fait impossible de l'éloigner entièrement de cet endroit.

Pourtant, je pris le temps de l'observer avec plus d'attention. Dans quel état le retrouvais-je, bon Dieu ! Je ne parle pas de son habillement, mais de ses traits. Celui-là était misérable, mais ceux-ci offraient un aspect

effrayant. La bonne et franche humeur en avait disparu. Il portait autour de lui des regards fixes et inanimés; ses jours pâles et flasques ne parlaient pas seulement de douleur morale; les taches colorées qui les marbraient témoignaient encore des souffrances de la faim! Comme je le considérais avec le plus profond sentiment d'affliction, il parut touché jusqu'à un certain point, car il ne chercha que faiblement à se dégager de mes bras.

— Comment cela va-t-il, mon cher R...? lui dis-je d'un ton d'hésitation. Puis j'ajoutai avec un sourire triste : Où donc est ton beau chien?

Son regard s'assombrit.

— Volé! répondit-il laconiquement.

— Pas vendu? dis-je à mon tour.

— Misérable! répondit-il d'une voix creuse, tu es donc aussi comme l'Anglais, toi?

Je ne compris pas ce qu'il voulait dire par ces mots.

— Viens, repris-je d'une voix émue, viens, conduis-moi chez toi; j'ai besoin de causer avec toi.

— Tu n'auras bientôt plus besoin de me demander ma demeure, répondit-il; je suis enfin sur la véritable voie qui mène à la réputation, à la fortune. Va-t-en, car tu n'en crois rien; que sert de prêcher un sourd? Pour croire, vous autres, vous avez besoin de voir. C'est bien, tu verras bientôt! Lâche-moi maintenant, si tu ne veux pas que je te regarde comme mon ennemi juré.

Je n'en serrai que plus fortement ses mains.

— Où demeures-tu? lui dis-je encore. Viens, conduis-moi chez toi. Nous parlerons de cœur et d'amitié, et, s'il le faut, tu m'entretiendras même de tes projets.

— Tu les connaîtras par l'exécution, fit-il. Des quadrilles, des galops, voilà qui est de ma force, n'est-ce pas? Tu verras, tu entendras. Vois-tu ce chat? Il me vaudra de solides droits d'auteur. Figure-toi un peu l'effet, quand de ce museau si fin, du milieu de ces dents rangées en perles sortiront les mélodies chromatiques les plus inspirées, accompagnées des gémissements et des sanglots les plus délicats du monde? Mais l'imagines-tu, mon cher? — Bah! vous n'avez pas d'imagination, vous autres! — Laissez-moi! laissez-moi!

Je le retins avec de nouveaux efforts, renouvelant ma plus instante prière pour qu'il me conduisît chez lui, sans qu'il voulût y avoir plus d'égards. Son regard se tournait toujours vers le chat avec une sorte de surexcitation fébrile.

— Tout dépend de lui, s'écriait-il; fortune, considération, gloire, tout cela est entre ses pattes veloutées. Que le ciel dirige son cœur et m'accorde la faveur de ses bonnes grâces. Son regard est bienveillant, poli, poli par delà toute mesure; — mais c'est toujours un chat. — Attends, je puis te réduire; j'ai un chien magnifique qui te tiendra en respect. Victoire! j'ai gagné. Où est mon chien?

Il avait poussé ces derniers mots avec un cri rauque et dans un mouvement d'exaltation insensée. Il regarda vivement autour de lui et parut chercher son chien; son œil allumé se porta sur la large chaussée. A ce moment passait sur un magnifique cheval un homme élégant qu'à sa physionomie et à la coupe de ses habits on reconnaissait pour un Anglais. A ses côtés courait en aboyant fièrement un grand et beau chien de Terre-Neuve.

— Ah! mon pressentiment! s'écria à cette vue mon pauvre ami, transporté de rage et de fureur. Le maudit! mon chien! mon chien!

Toute ma force fut brisée par le pouvoir surhumain avec lequel le malheureux, prompt comme l'éclair, s'arracha de mes mains. Il vola comme une flèche à la suite de l'Anglais, qui, par hasard, mit au même instant au grand galop son cheval, que suivait le chien avec les bonds les plus joyeux du monde. Je courus aussi, mais en vain. Quels efforts pourraient égaler l'exaltation d'un fou furieux? Je vis cavalier, chien et ami disparaître dans une des rues latérales qui conduisent dans le faubourg du Roule. Arrivé à cette rue, je ne les vis plus. Il suffit de dire que tous mes efforts pour retrouver leurs traces demeurèrent sans résultat.

Ebranlé et surexcité moi-même jusqu'à une sorte de délire, je dus pourtant me résoudre à la fin à suspendre provisoirement mes recherches. Mais on m'accordera facilement qu'aucun jour ne se passa de ma part sans efforts pour retrouver quelque indice qui pût me faire découvrir la demeure de mon malheureux ami. Je pris des informations dans tous les endroits qui avaient avec la musique un rapport quelconque; je ne pus trouver nulle part le moindre renseignement. Ce ne fut que dans les antichambres révérées de l'Opéra que les employés subalternes se rappelèrent une triste apparition, une sorte de fantôme lamentable qui s'était montré souvent, attendant qu'on lui accordât une audience, et dont naturellement on n'avait jamais su le nom ni la demeure. Toutes les autres voies, celles mêmes de la police, ne purent me remettre sur sa trace. Les gardiens mêmes de la sûreté publique n'avaient pas jugé à propos de s'occuper du plus misérable des hommes.

J'étais tombé dans le désespoir. Un matin, c'était environ deux mois après la rencontre des Champs-Elysées, je reçus par voie indirecte une lettre que m'avait fait tenir une personne de connaissance. Je l'ouvris avec un triste pressentiment et j'y lus ce peu de mots: « Mon cher, viens me voir mourir! » L'adresse qui s'y trouvait jointe indiquait une étroite ruelle à Montmartre.

Je ne pus pleurer, et m'en fus gravir les pentes de Montmartre. J'arrivai, en suivant les indications de l'adresse, à une de ces maisons de pitoyable apparence comme il s'en trouve dans les rues latérales de cette petite ville. Cette bâtisse, en dépit de son chétif extérieur, n'avait pas manqué de se compléter cinq étages. Cette condition avait dû, selon toute apparence, influer favorablement sur la détermination de mon misérable ami, et je fus ainsi forcé de me guinder au haut d'un escalier en échelle à donner le vertige. La chose en valait pourtant la peine, car en demandant mon ami, l'on m'indiqua une petite chambre sur le derrière. Or, si de ce côté moins favorisé de cette respectable masure il fallait renoncer à la vue de la rue gigantesque large de deux mètres, on en était dédommagé par la perspective qui s'étendait sur tout Paris. Ce fut donc en présence de cet aspect magnifique, mais sur un lit de douleur, que je trouvai mon malheureux enthousiaste. Son visage, son corps tout entier était infiniment plus amaigri, plus creusé que le jour de notre rencontre aux Champs-Elysées: l'expression de sa pensée était néanmoins bien plus satisfaisante qu'à cette époque. Le regard farouche, sauvage et presque insensé, la flamme indéfinissable de ses yeux, avaient disparu. Son regard était mat et presque éteint: les affreuses taches foncées de ses joues semblaient s'être dissoutes dans la consomption générale.

Tremblant, mais avec une expression calme, il me tendit la main en disant: « Pardonne-moi, cher ami: merci d'être venu. »

Le ton étrangement tendre et sonore avec lequel il avait dit ce peu de mots m'impressionna peut-être encore plus douloureusement que ne l'avait fait d'abord son aspect. Je lui serrai la main et pleurai sans pouvoir parler.

— Il y a, ajouta-t-il après une pose d'émotion, plus d'un an, ce me semble, que nous nous rencontrâmes au brillant Palais-Royal. Je n'ai pas tout à fait tenu parole. Devenir célèbre dans l'année m'a été impossible avec la meilleure volonté du monde. D'un autre côté, ce n'est pas ma faute si je n'ai pu t'écrire au bout d'un an révolu pour te prier de me voir mourir. Je n'avais pu, malgré tous mes efforts, en venir encore là. Oh! ne pleure pas, mon ami, il fut un temps où j'ai dû te prier de ne pas rire.

Je voulus parler, mais la parole me manqua encore.

— Laisse-moi continuer, dit le mourant, cela m'est facile en ce moment, et je te dois un récit assez long. Je suis persuadé que je ne serai plus demain, c'est pourquoi il faut que tu m'écoutes aujourd'hui. Ce récit est simple, mon ami, très-simple : pas de complications étranges, pas de péripéties étonnantes, pas de détails prétentieux. Tu n'as pas à craindre pour ta patience que la facilité de langage dont je jouis momentanément m'enivre et m'emporte trop loin. Il y a eu en revanche des jours, mon cher, où je n'ai pas proféré un son. — Ecoute! Quand je pense à l'état dans lequel tu me trouves aujourd'hui, je crois inutile de t'assurer que ma destinée n'a été rien moins que belle. Il n'est guère plus nécessaire que je te raconte en détail les circonstances dans lesquelles succomba ma foi enthousiaste. Qu'il te suffise de savoir que ce n'étaient pas des écueils sur lesquels j'échouai. — Heureux, hélas! le le naufragé qui périt dans la tempête! — Non, c'est dans la vase, dans la boue que je me perdis. — Ce marécage, mon cher, environne tous ces orgueilleux et brillants temples de l'art vers lesquels nous autres pauvres insensés marchions en pèlerinage avec une ferveur aussi profonde que si nous eussions dû y gagner le salut de notre âme. Heureux le pèlerin léger de bagage! L'élan d'un seul entrechat bien réussi peut suffire à lui faire franchir la largeur du marais. Heureux le riche ambitieux! son cheval bien manié n'a besoin que d'une seule pression de ses éperons d'or pour le transporter rapidement de l'autre côté. Malheur, hélas! à l'enthousiaste qui, prenant ce marais pour un pré fleuri, s'y abîme sans retour et y devient la pâture des grenouilles et des crapauds! Vois, mon cher, comme cette infâme vermine m'a rongé : il n'y a plus en moi une seule goutte de sang. — Dois-je te dire ce qui m'est arrivé? — Pourquoi? après tout? Tu me vois mourir. C'est bien assez de savoir que je n'ai pas été terrassé sur le champ de bataille, mais que... cela est horrible à dire !... je suis mort de faim dans les antichambres. Saches qu'il y en a beaucoup à Paris, beaucoup de ces antichambres avec des bancs de velours ou des bancs de bois, chauffées ou non chauffées, pavées ou non pavées!

« Dans ces antichambres, continua mon pauvre ami, j'ai passé à rêver une belle année de ma vie. J'y ai rêvé beaucoup et prodigieusement de choses folles et fabuleuses des *Mille et une nuits*, d'hommes et de bêtes brutes, d'or et d'immondices. J'y ai rêvé de dieux et de contre-basses, de brillantes tabatières et de premières cantatrices, de choristes et de pièces de cinq francs. Au milieu de tout cela il me semblait entendre souvent le son plaintif et insipide d'un hautbois. Ce son pénétrait tous mes nerfs et me déchirait le cœur. Un jour, comme j'avais fait les rêves les plus désordonnés, et que ce son m'avait ébranlé de la façon la plus douloureuse, je m'éveillai soudain et trouvai que j'étais devenu fou. Je me rappelle du moins que j'oubliai la chose dont j'avais le plus d'habitude, à savoir de

faire au garçon de théâtre ma plus profonde révérence au moment où je quittai l'antichambre. — Ce fut, soit dit en passant, la raison pour laquelle je n'osai jamais y retourner, car le garçon ne m'y aurait probablement plus reçu ! — Je quittai donc d'un pas chancelant l'asile de mes songes, mais en franchissant le seuil de la maison je tombai. J'avais trébuché sur mon pauvre chien qui, selon son habitude, antichambrait dans la rue en attendant son heureux maître auquel il était permis d'antichambrer au milieu des hommes. Il faut que je te dise que ce chien m'avait été fort utile. C'était à lui seulement et à sa beauté que je devais d'avoir été quelquefois honoré d'un regard complaisant par le valet de l'antichambre. Malheureusement, il perdait chaque jour un peu de sa beauté, car la faim ravageait aussi ses entrailles. Cela me donna de nouvelles inquiétudes, puisqu'il devenait évident pour moi que c'en serait bientôt fait de la faveur de ce valet qui m'accueillait déjà parfois avec un sourire de dédain. Je te disais donc que j'avais trébuché sur mon chien. J'ignore combien de temps je restai là, et combien de coups de pieds je pus recevoir des allants et venants. Enfin je fus éveillé par les tendres caresses, par la chaude langue du pauvre animal. Je me relevai, et dans un moment lucide je compris sur le champ le devoir qui m'était le plus impérieusement recommandé : je devais donner à manger à mon chien. Un marchand d'habits intelligent m'offrit quelques sous pour mon mauvais gilet. Mon chien mangea et je dévorai ce qu'il voulut bien me laisser. Cela lui réussit à merveille, mais rien ne pouvait plus me réussir, à moi. Le produit d'une relique, du vieil anneau de ma grand'mère, suffit pour restituer au chien toute sa beauté disparue. Il resplendit de nouveau de tout l'éclat de sa beauté fatale ! L'état de ma tête était de plus en plus déplorable. Je ne sais plus très-bien ce qui s'y passa, mais je me souviens qu'un jour j'éprouvai l'irrésistible fantaisie de voir le diable. Mon chien, éblouissant de beauté, m'accompagnait quand j'arrivai à l'entrée des concerts Musard. Avais-je l'espoir d'y rencontrer le diable ? je ne le sais au juste. Je me mis à examiner les gens qui entraient ; et que vois-je dans le nombre ? l'abominable Anglais, tout à fait le même, en chair et en os. Il n'était point changé, et m'apparut tout à fait comme dans le temps où il me joua auprès de Beethoven cet atroce tour que j'ai raconté. La terreur me saisit ; j'étais bien préparé à affronter un démon de l'autre monde, mais jamais à rencontrer ce fantôme de notre terre à nous. Eh ! qu'éprouvai-je, hélas ! quand le malheureux me reconnut sur le champ ? Je ne pouvais l'éviter ; la foule nous poussait l'un vers l'autre. Contre son gré et contre la coutume de ses compatriotes, il se vit forcé de se jeter dans mes bras, que j'avais étendus pour me frayer un passage. Il y était et fut pressé fortement contre mon cœur agité de mille émotions cruelles. Ce fut un terrible moment ! Cependant nous nous trouvâmes bientôt plus au large, et il se dégagea avec quelque contrariété de mes étreintes involontaires. Je voulus fuir, mais cela me fut impossible.

— Soyez donc le bienvenu, mon cher monsieur ! s'écria-t-il ; c'est charmant pour moi de vous rencontrer toujours ainsi sur les chemins de l'art ! Nous allons, cette fois, chez Musard !

Rempli de rage, je ne pus trouver que cette exclamation :

— Au diable !

— Ah ! oui, répondit-il, cela doit être diabolique. J'ai ébauché, dimanche dernier, une composition que je dois offrir à Musard. Connaissez-vous Musard ? Voulez-vous me présenter à lui ?

Mon horreur pour ce spectre se changea en une angoisse sans nom.

Surexcité comme je l'étais, je réussis à me dégager de lui et à m'enfuir vers le boulevard. Mon beau chien courait en aboyant à mon côté. En un clin d'œil l'Anglais était auprès de moi, m'arrêta et me dit avec un accent d'exaltation ;

— Sir, ce beau chien est-il à vous?

— Oui.

— Oh! cela est très-bien. Monsieur, je vous compte pour ce chien cinquante guinées! Savez-vous que c'est la mode, pour les gentlemen, d'avoir des chiens de cette espèce? Aussi j'en ai déjà possédé une quantité innombrable. Malheureusement, ces animaux étaient tous anti-musiciens : ils n'ont jamais pu souffrir que je jouasse de la flûte ou du cor, et se sont toujours enfuis de chez moi pour cette cause. Mais je dois supposer, puisque vous avez le bonheur d'être musicien, que votre chien est aussi organisé pour la musique. C'est pourquoi je vous en offre cinquante guinées.

— Misérable! m'écriai-je, je ne vendrais pas mon chien pour la Grande-Bretagne tout entière!

Et je me mis là-dessus à courir, mon chien courant devant moi. Je louvoyai dans les rues de traverse qui conduisaient à l'endroit où je passais ordinairement la nuit. Il faisait un beau clair de lune. De temps en temps, je jetais autour de moi des regards inquiets. Je crus remarquer avec effroi que la longue silhouette de l'Anglais me poursuivait. Je doublai le pas avec un surcroît d'anxiété. Tantôt j'apercevais le fantôme, tantôt je le perdais de vue. Enfin j'atteignis, tout tremblant, mon asile. Je donnai à manger à mon chien, et m'étendis sans souper sur un lit bien dur. Je dormis longtemps et fis des rêves horribles. Quand je m'éveillai, mon beau chien avait disparu. Comment s'était-il échappé, ou plutôt comment l'avait-on attiré de l'autre côté de la porte, mal fermée d'ailleurs? C'est ce que je ne puis comprendre encore aujourd'hui. J'appelai, je le cherchai jusqu'à ce que je tombasse en sanglotant. Tu te rappelles qu'un jour je revis l'infidèle dans les Champs-Élysées, tu sais quelles peines je me donnai pour le reprendre; mais tu ne sais pas que l'animal me reconnut bien, et que, lorsque je l'appelai, il s'enfuit loin de moi comme une bête fauve. Je ne l'en poursuivis pas moins, et avec lui le cavalier satanique, jusqu'à la porte cochère où celui-ci se précipita, et qui se referma en criant sur lui et sur le chien. Dans ma rage, je fis à la porte un bruit de tonnerre. Des aboiements furieux furent la seule réponse que je reçus. Epuisé et presque abruti, je fus forcé de m'asseoir, jusqu'à ce que je fusse tiré de mon anéantissement par une horrible gamme exécutée sur le cornet, dont les sons, sortant du fond de l'hôtel, percèrent mon oreille et provoquèrent dans la cour des hurlements douloureux. Alors, j'éclatai de rire et m'en retournai. »

Richard Wagner

(La fin à la prochaine livraison)



LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 3 *septembre*. — La Claque et la Coupure, ces deux divinités que les directeurs invoquent le lendemain des insuccès, sont venues au secours d'*Estelle et Némorin*. Vaine mansuétude des dieux protecteurs! On n'a pas cessé de bâiller parmi le bruit enthousiaste des applaudissements, et, toute raccourcie que la voilà, cette prétentieuse opérette n'en paraît pas moins longue. — Eh bien!

malgré notre dégoût pour la littérature et la musique vulgaires, nous sommes fort chagriné, — dans de justes limites, cependant, — par la malechance de M. Hervé. Nous n'oublions pas que cet *artiste*, qui est de la race des Gauthier-Garguille et des Tabarin, a trouvé dans sa vie quatre ou cinq bouffonneries énormes, excessives, vraiment folles en un mot; et l'excès dans le grotesque a de quoi nous plaire dans un temps où il est de bon goût de ne rire que du bout des lèvres, et comme avec le dédain du plaisir que l'on prend.

Lundi 4 septembre. — A l'Opéra, reprise du *Prophète*, pour la continuation des débuts de l'Escalier. Médiocre reprise, d'ailleurs. Il m'a paru cependant qu'on avait raccommodé huit ou dix patins, qui s'étaient fort dégradés grâce à l'incurie des anciennes directions, et Mlle Bloch est tout à fait jolie dans le rôle si gracieux de Fidès.

Mardi 5 septembre. — Emile Zola adresse au *Figaro* la lettre suivante, qui nous paraît répondre victorieusement aux attaques dirigées contre l'ASSOMMOIR :

A Monsieur Albert Millaud, rédacteur du FIGARO.

Piriac, le 3 septembre 1876.

Monsieur et cher confrère,

Je me trouve absent de Paris, et c'est aujourd'hui seulement que je lis le *Figaro* du 1er septembre.

Certes, mes œuvres appartiennent aux critiques. Permettez-moi cependant d'ajouter dix lignes d'explications aux longs extraits que vous avez bien voulu donner de l'*Assommoir*. Je les crois d'une telle nécessité pour vous et pour moi, que je vous prie de publier ma lettre dans le *Figaro*.

L'*Assommoir* est la peinture d'une certaine classe ouvrière, une tentative avant tout littéraire, dans laquelle j'ai essayé de reconstituer le langage des faubourgs parisiens. Il faut donc considérer le style travaillé et recherché du livre comme une étude philologique, et rien de plus.

D'autre part l'*Assommoir* est en cours de publication, je veux dire que personne ne saurait aujourd'hui en juger la partie morale. J'affirme que la leçon y sera terrible, vengeresse, et que jamais roman n'a eu des intentions plus strictement honnêtes.

Enfin, rien n'est dangereux comme ces morceaux coupés dans une œuvre, détachés de l'ensemble, et qui deviennent de véritables monstres. Vous connaissez le mot de ce magistrat qui demandait deux lignes d'un homme pour le condamner, et vous seriez certainement désolé, monsieur et cher confrère, si vos extraits me faisaient pendre.

Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

EMILE ZOLA.

Mercredi 6 septembre. — Tout Paris a cru un instant que *les Folies-Dramatiques* représentaient ce soir *le Petit Faust* de M. Hervé; mais l'erreur, due à un quiproquo typographique, a été bientôt reconnue. Ce n'est pas *le Petit Faust*, c'est *la Fille de Mme Angot* que l'on joue ce soir aux Folies-Dramatiques. — Loin d'y aller, nous passerons notre soirée à lire la nouvelle livraison du MUSÉE DES DEUX-MONDES. Cet admirable recueil, dirigé par M. Montrozier, dépasse, par la beauté des eaux-fortes et des chromolithographies, non moins que par le luxe de l'impression, toutes les publications artistiques de ce temps, et il a pour collaborateurs des poètes et des écrivains tels que Théodore de Banville, Léon Cladel, J.-K. Huysmans, Antony Valabrègue, Paul Ginisty..., etc. Quant à lui souhaiter le succès, il n'en est plus temps, et ce serait, comme dit Argan dans la Cérémonie, ajouter des *rosas au printano* et des *étoilas au cielo*.

Jeudi 7 septembre. — Le Théâtre-Lyrique fait sa réouverture, avec *le Dimitri* de M Joncières. M. Albert Vizentini entreprend vaillamment sa nouvelle campagne; il sent que l'avenir de la musique nouvelle lui est confié, et nous croyons fermement qu'il sera à la hauteur de sa noble tâche.

Vendredi 8 septembre. — Ce soir, au Théâtre-Lyrique, *Obéron*. — Léon Cladel nous confie la publication de ses *Années d'apprentissage*. Mais quel est ce *maître* dont il parle dans son premier article ? Levons des voiles, si transparents d'ailleurs. Le poète Pierre-Charles, c'est le poète Charles Baudelaire; au lieu de *Roses noires*, lisez *Fleurs du mal*, et *Paradis artificiels* au lieu de *Ciels factices*.

Samedi 9 septembre. — On annonce pour ce soir la première représentation, au Gymnase, des *Compensations* de M. Paul Ferrier. — Nous disons qu'on l'annonce, et rien de plus. — Nous souhaitons un franc succès à M. Paul Ferrier, qui est un jeune homme et un travailleur.

Jean Prouvaire

REPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Onzième livraison

Sommaire du 17 Septembre 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

AU JARDIN

Le soir fait palpiter plus mollement les plantes
Autour d'un groupe assis de femmes indolentes
Dont les robes, ainsi que d'amples floraisons,
D'une blanche harmonie éclairent les gazons.
Une ombre par degrés baigne leurs formes vagues;
Et sur les bracelets, les colliers et les bagues
Qui chargent leurs poignets, leurs poitrines, leurs doigts,
Avec le luxe lourd des femmes d'autrefois,
Du haut d'un ciel profond d'azur pâle et sans voiles,
L'étoile qui s'allume allume mille étoiles.
Le jet d'eau dans la vasque au murmure discret
Retombe en brouillard fin sur les bords. L'on dirait
Qu'arrêtant les rumeurs de la ville au passage
Les arbres agrandis rapprochent leur feuillage,
Pour recueillir l'écho d'une mer qui s'endort
Très-loin, au fond d'un golfe où fut jadis un port.
Elles ont alangui leurs regards et leurs poses
Au silence divin qui les unit aux choses,
Et qui fait, sur leurs seins qu'il gonfle, obscurément
Passer un fraternel et doux frémissement.
Chacune dans son cœur laisse en un rêve tendre
La candeur de la nuit par souffles lents descendre;
Et toutes, respirant ensemble dans l'air bleu
La jeune âme des fleurs dont il leur reste un peu,
Exhalent en retour leurs âmes confondues
Dans des parfums où vit l'âme des fleurs perdues.

Léon Dierx

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

III. — *Suite.*

Enfin, dix heures sonnèrent. Le corbillard était en retard. Il y avait déjà du monde dans la boutique, des amis et des voisins : M. Madinier, Mes-Bottes, madame Gaudron, mademoiselle Remanjou ; et, toutes les minutes, entre les volets fermés, par l'ouverture béante de la porte, une tête d'homme ou de femme s'allongeait, pour voir si ce lambin de corbillard n'arrivait pas. La famille, réunie dans la pièce du fond, donnait des poignées de main. Des chuchotements rapides s'élevaient, une attente agacée et fiévreuse, avec des courses brusques de robe au milieu du silence, madame Lorilleux qui avait oublié son mouchoir, ou bien madame Lerat qui cherchait un paroissien à emprunter. Chacun, en arrivant, apercevait au milieu du cabinet, devant le lit, la bière ouverte ; et, malgré soi, chacun restait à l'étudier du coin de l'œil, calculant que jamais la grosse maman Coupeau ne tiendrait là dedans. Tout le monde se regardait, avait cette pensée dans les yeux, sans se la communiquer. Mais, il y eut une poussée à la porte de la rue. M. Madinier vint annoncer d'une voix grave et contenue, en arrondissant les bras :

— Les voici !

Ce n'était pas encore le corbillard. Quatre croque-mort entrèrent à la file, d'un pas pressé, avec leurs faces rouges et leurs mains gourdes de déménageurs, dans le noir pisseux de leurs vêtements, usés et blanchis au frottement des bières. Le père Bazouge marchait le premier, très-soûl et très-convenable ; dès qu'il était à la besogne, il retrouvait son aplomb. Ils ne prononcèrent pas un mot, la tête un peu basse, pesant déjà maman Coupeau d'un regard. Et ça ne traîna pas, la pauvre vieille fut emballée, le temps d'éternuer. Le plus petit, un jeune qui louchait, avait vidé le son dans le cercueil, et l'étalait en le pétrissant, comme s'il voulait faire du pain. Un autre, un grand maigre celui-là, l'air farceur, venait d'étendre le drap par-dessus. Puis, une, deux, allez-y ! tous les quatre saisirent le corps, l'enlevèrent, deux aux pieds, deux à la tête. On ne retourne pas plus vite une crêpe. Les gens qui allongeaient le cou purent croire que maman Coupeau était sautée d'elle-même dans la boîte. Elle avait glissé là comme chez elle, oh ! tout juste, si juste qu'on avait entendu son frôlement contre le bois neuf. Elle touchait de tous les côtés, un vrai tableau dans un cadre. Mais enfin elle y tenait, ce qui étonna les assistants ; bien sûr, elle avait dû diminuer depuis la veille. Cependant, les croque-mort s'étaient relevés et attendaient ; le petit louche prit le couvercle, pour inviter la famille à faire les derniers adieux ; tandis que Bazouge mettait des clous dans sa bouche et apprêtait le marteau. Alors, Coupeau, ses deux sœurs, Gervaise, d'autres encore, se jettèrent à genoux par terre, embrassèrent la maman qui s'en allait, avec de grosses larmes, dont les gouttes chaudes tombaient et roulaient sur ce visage roidi, froid comme une glace. Il y avait un bruit prolongé de sanglots. Le couvercle s'abattit, le père Bazouge enfonça ses clous avec le chic d'un emballeur, deux coups pour chaque pointe ; et personne ne s'écouta pleurer davantage dans ce vacarme de meuble qu'on répare. C'était fini. On partait.

— S'il est possible de faire tant d'esbrouffe, dans un moment pareil! dit madame Lorilleux à son mari, en apercevant le corbillard devant la porte.

Le corbillard révolutionnait le quartier. La tripière appelait les garçons de l'épicier, le petit horloger était sorti sur le trottoir, les voisins se penchaient aux fenêtres. Et tout ce monde causait du lambrequin à franges de coton blanches. Ah! les Coupeau auraient mieux fait de payer leurs dettes. Mais, comme le déclarait les Lorilleux, lorsqu'on a de l'orgueil, ça sort partout et quand même.

— C'est honteux! répétait au même instant Gervaise, en parlant du chaîniste et de sa femme. Dire que ces rapiats n'ont pas même apporté un bouquet de violettes pour leur mère!

Les Lorilleux, en effet, étaient venus les mains vides. Madame Lerat avait donné une couronne de fleurs artificielles. Et l'on mit encore sur la bière une couronne d'immortelles et un bouquet achetés par les Coupeau. Les croque-mort avaient dû donner un fameux coup d'épaule pour hisser le corps dans la voiture. On partait, mais le cortége était lent à s'organiser. Coupeau et Lorilleux, en redingote, le chapeau à la main, conduisaient le deuil; Coupeau, dans son attendrissement que deux verres de vin blanc, le matin, avaient entretenu, se tenait au bras de Lorilleux, les jambes molles et les cheveux malades. Puis marchaient les hommes, M. Madinier, très-grave, tout en noir, Mes Bottes, un paletot sur sa blouse, Boche, dont le pantalon jaune fichait un pétard, Lantier, Gaudron, Bibi-la-Grillade, Poisson, d'autres encore. Les dames arrivaient ensuite, au premier rang madame Lorilleux qui traînait la jupe retapée de la morte, madame Lerat cachant sous un châle son deuil improvisé, un caraco à garnitures jaunes, et derrière tout le reste de la queue, Virginie, madame Gaudron, madame Fauconnier, mademoiselle Remanjou. Quand le corbillard s'ébranla et suivit lentement la rue de la Goutte-d'Or, au milieu des signes de croix et des coups de chapeau, les quatre croque-mort prirent la tête, deux en avant, les deux autres à droite et à gauche. Gervaise était restée en arrière pour fermer la boutique. Elle confia Nana à madame Boche, et elle rejoignit le convoi en courant, pendant que la petite, tenue par la concierge, sous le porche, regardait d'un œil profondément intéressé sa grand'mère disparaître au coin de la rue, dans cette belle voiture.

Juste au moment où la blanchisseuse essoufflée rattrapait la queue, Goujet arrivait de son côté. Il se mit avec les hommes; mais il se retourna et il la salua d'un signe de tête, avec tant de douceur, qu'elle se sentit tout d'un coup très-malheureuse et qu'elle fut reprise par les larmes. Elle ne pleurait plus seulement maman Coupeau, elle pleurait quelque chose d'abominable, qu'elle n'aurait pas pu dire, et qui l'étouffait. Durant tout le trajet, elle tint son mouchoir appuyé contre ses yeux. Madame Lorilleux, les joues sèches et enflammées, la regardait de côté, en ayant l'air de l'accuser de faire du genre.

A l'église, la cérémonie fut vite bâclée. La messe traîna pourtant un peu, parce que le prêtre était très-vieux. Mes-Bottes et Bibi-la-Grillade avaient préféré rester dehors, à cause de la quête. M. Madinier, tout le temps, étudia les curés; il communiquait à Lantier ses observations, ces farceurs-là crachaient leur latin en ne songeant seulement pas à ce qu'ils dégoisaient, ils vous enterraient une personne comme ils vous l'auraient baptisée ou mariée, sans avoir dans le cœur le moindre sentiment. Puis, il était contre ce tas de cérémonies, ces lumières, ces voix tristes, cet

étalage devant les familles. Vrai, on perdait les siens deux fois en les traînant ainsi en public. Et tous les hommes lui donnaient raison, car ce fut encore un moment pénible, lorsque, la messe finie, il y eut un barbottement de prières, et que les assistants durent défiler devant le corps, en jetant de l'eau bénite. Heureusement, le cimetière n'était pas loin, le petit cimetière de La Chapelle, un bout de jardin qui s'ouvrait sur la rue Marcadet. Le cortége y arriva débandé, tapant les pieds, chacun causant de ses affaires. La terre dure sonnait, on aurait volontiers battu la semelle. Le trou béant, près duquel on avait posé la bière, était déjà tout gelé, blafard et pierreux comme une carrière à plâtre; et les assistants, rangés autour des monticules de gravats, ne trouvaient pas drôle d'attendre par un froid pareil, embêtés aussi de regarder le trou. Enfin, un prêtre en surplis sortit d'une maisonnette; il grelottait, on voyait son haleine fumer, à chaque « de profundis » qu'il lâchait. Au dernier signe de croix, il se sauva, sans avoir envie de recommencer. Le fossoyeur prit sa pelle; mais, à cause de la gelée, il ne détachait que de grosses mottes, qui battait une jolie musique là-bas au fond, un vrai bombardement sur le cercueil, une enfilade de coups de canon à croire que le bois se fendait. On a beau être égoïste, cette musique-là vous casse l'estomac. Les larmes recommencèrent. On s'en allait, on était à la porte, qu'on entendait encore les détonations. Mes-Bottes, soufflant dans ses doigts, fit tout haut une remarque : Ah ! tonnerre de Dieu ! non ! la pauvre maman Coupeau n'allait pas avoir chaud !

— Mesdames et la compagnie, dit le zingueur aux quelques amis restés dans la rue avec la famille, si vous voulez bien nous permettre de vous offrir quelque chose...

Et il entra le premier chez un marchand de vin de la rue Marcadet, *A la descente du cimetière*. Gervaise, demeurée sur le trottoir, appela Goujet qui s'éloignait, après l'avoir saluée d'un nouveau petit signe de tête. Pourquoi n'acceptait-il pas un verre de vin ? Mais il était pressé, il retournait à l'atelier. Alors, ils se regardèrent un moment sans rien dire.

— Je vous demande pardon pour les soixante francs, murmura enfin la blanchisseuse. J'étais comme une folle, j'ai songé à vous...

— Oh ! il n'y a pas de quoi, vous êtes pardonnée, interrompit le forgeron. Et, vous savez, tout à votre service, s'il vous arrivait un malheur... Mais n'en dites rien à maman, parce qu'elle a ses idées, et que je ne veux pas la contrarier.

Elle le regardait toujours; et, à le voir si bon, si triste, avec sa belle barbe jaune, elle fut sur le point d'accepter son ancienne proposition, de s'en aller avec lui, pour être heureux ensemble quelque part. Puis, il lui vint une autre vilaine pensée, celle de lui emprunter ses deux termes, à n'importe quel prix. Elle tremblait, elle reprit, d'une voix caressante :

— Nous ne sommes pas fâchés, n'est-ce pas ?

Lui, hocha la tête, en répondant :

— Non, bien sûr, jamais nous ne serons fâchés... Seulement, vous comprenez, tout est fini.

Et il s'en alla à grandes enjambées, laissant Gervaise étourdie, écoutant sa dernière parole battre dans ses oreilles avec un bourdonnement de cloche. En entrant chez le marchand de vin, elle entendait sourdement au fond d'elle : « Tout est fini, eh bien ! tout est fini; je n'ai plus rien à faire, moi, si tout est fini. » Elle s'assit, elle avala une bouchée de pain et de fromage, vida un verre plein qu'elle trouva devant elle.

C'était, au rez-de-chaussée, une longue salle à plafond bas, occupée par deux grandes tables. Des litres, des quarts de pain, de larges triangles de brie sur trois assiettes, s'étalaient à la file. La société mangeait sur le pouce, sans nappe et sans couverts. Plus loin, près du poêle qui ronflait, les quatre croque-mort achevaient de déjeuner.

— Mon Dieu ! expliquait M. Madinier, chacun son tour. Les vieux font de la place aux jeunes..... Ça va vous sembler bien vide, votre logement, quand vous rentrerez.

— Oh ! il est décidé à donner congé, dit vivement madame Lorilleux. C'est une ruine, cette boutique.

On avait travaillé Coupeau. Tout le monde le poussait à céder le bail. Madame Lerat elle-même, très-bien avec Lantier et Virginie depuis quelque temps, chatouillée par l'idée qu'ils devaient avoir un béguin l'un pour l'autre, parlait de faillite et de prison, en prenant des airs effrayés. Et, brusquement, le zingueur se fâcha, son attendrissement tournait à la fureur, déjà trop arrosé de liquide.

— Écoute, cria-t-il dans le nez de sa femme, je veux que tu m'écoutes ! Ta sacrée tête fait toujours des siennes. Mais, cette fois, je suivrai ma volonté, je t'avertis !

— Ah bien ! dit Lantier, si jamais on la réduit par de bonnes paroles ! Il faudrait un maillet pour lui arrondir le crâne.

Et tous deux tapèrent un instant sur elle. Ça n'empêchait pas les mâchoires de fonctionner, le brie disparaissait, les litres coulaient comme des fontaines. Cependant, Gervaise mollissait sous les coups. Elle ne répondait rien, la bouche toujours pleine, se dépêchant, comme si elle avait eu très-faim. Quand ils commencèrent à se lasser, elle leva doucement la tête, elle dit :

— En voilà assez, hein ? Je m'en fiche pas mal de la boutique ! Je n'en veux plus... Comprenez-vous, je m'en fiche ! Tout est fini !

Alors, on redemanda du fromage et du pain, on causa sérieusement. Les Poisson prenaient le bail et offraient de répondre des deux termes arriérés. D'ailleurs, Boche acceptait l'arrangement d'un air d'importance, au nom du propriétaire. Il loua même, séance tenante, un logement aux Coupeau, le logement vacant du sixième, dans le corridor des Lorilleux. Quant à Lantier, mon Dieu ! il consentait à garder sa chambre, si cela ne gênait pas les Poisson. Le sergent de ville s'inclina, ça ne le gênait pas du tout ; on s'entend toujours entre amis, malgré les idées politiques. Et Lantier, sans se mêler davantage à la conversation, en homme qui a conclu enfin sa petite affaire, se confectionna une énorme tartine de fromage de Brie ; il se renversait, il la mangeait dévotement, le sang sous la peau, brûlant d'une joie sournoise et clignant les yeux pour guigner tour à tour Gervaise et Virginie.

— Eh ! père Bazouge ! appela Coupeau, venez donc boire un coup. Nous ne sommes pas fiers, nous sommes tous des travailleurs.

Les quatre croque-mort, qui s'en allaient, rentrèrent pour trinquer avec la société. Ce n'était pas un reproche, mais la dame de tout à l'heure pesait son poids et valait bien un verre de vin. Le père Bazouge regardait fixement la blanchisseuse, sans lâcher un mot déplacé. Elle se leva, mal à l'aise, elle quitta les hommes qui achevaient de se cocarder. Coupeau, soûl comme une grive, recommençait à viauper et disait que c'était le chagrin.

Le soir, quand Gervaise se retrouva chez elle, elle resta abêtie sur une chaise. Il lui semblait que les pièces étaient désertes et immense. Vrai, ça

faisait un fameux débarras. Mais elle n'avait bien sûr pas laissé que maman Coupeau au fond du trou, dans le petit jardin de la rue Marcadet. Il lui manquait trop de choses, ça devait être un morceau de sa vie à elle, et sa boutique, et son orgueil de patronne, et d'autres sentiments encore, qu'elle avait enterrés ce jour-là. Oui, les murs étaient nus, son cœur aussi, c'était un déménagement complet, une dégringolade dans le fossé. Et elle se sentait lasse, elle promettait de se ramasser plus tard, si elle pouvait.

A dix heures, en se déshabillant, Nana pleura, trépigna. Elle voulait coucher dans le lit de maman Coupeau. Sa mère essaya de lui faire peur; mais la petite était trop précoce, les morts lui causaient seulement une grosse curiosité; si bien que, pour avoir la paix, on finit par lui permettre de se mettre à la place de maman Coupeau. Elle aimait les grands lits, cette gamine; elle s'étalait, elle se roulait. Cette nuit-là, elle dormit joliment bien, dans la bonne chaleur et les chatouilles du matelas de plumes.

IV

Le nouveau logement des Coupeau se trouvait au sixième, escalier B. Quand on avait passé devant mademoiselle Remanjou, on prenait le corridor, à gauche. Puis, il fallait encore tourner. La première porte était celle des Bijard. Presque en face, dans un trou sans air, sous un petit escalier qui montait à la toiture, couchait le père Bru. Deux logements plus loin, on arrivait chez Bazouge. Enfin, contre Bazouge, c'étaient les Coupeau, une chambre et un cabinet donnant sur la cour. Et il n'y avait plus, au fond du couloir, que deux ménages, avant d'être chez les Lorilleux, tout au bout.

Une chambre et un cabinet, pas plus. Les Coupeau perchaient-là, maintenant. Et encore la chambre était-elle large comme la main. Il fallait y faire tout, dormir, manger et le reste. Dans le cabinet, le lit de Nana tenait juste; elle devait se déshabiller chez son père et sa mère, et on laissait la porte ouverte, la nuit, pour qu'elle n'étouffât pas. C'était si petit, que Gervaise avait cédé des affaires aux Poisson en quittant la boutique, ne pouvant tout caser. Le lit, la table, quatre chaises, le logement était plein. Même le cœur crevé, n'ayant pas le courage de se séparer de sa commode, elle avait encombré le carreau de ce grand coquin de meuble, qui bouchait la moitié de la fenêtre. Un des battants se trouvait condamné, ça enlevait de la lumière et de la gaieté. Quand elle voulait regarder dans la cour, comme elle devenait très-grosse, elle avait à peine la place de ses coudes, elle se penchait de biais, le cou tordu, pour voir.

Les premiers jours, la blanchisseuse s'asseyait et pleurait. Ça lui semblait trop dur, de ne pas pouvoir se remuer chez elle, après avoir toujours été au large. Elle suffoquait, elle restait à la fenêtre pendant des heures, écrasée entre le mur et la commode, à prendre des torticolis. Là seulement elle respirait. La cour, pourtant, ne lui inspirait guère que des idées tristes. En face d'elle, du côté du soleil, elle apercevait son rêve d'autrefois, cette fenêtre du cinquième où des haricots d'Espagne, à chaque printemps, enroulaient leurs tiges minces sur un berceau de ficelle. Sa chambre, à elle, était du côté de l'ombre, les pots de réséda y mouraient en huit jours. Ah! non, la vie ne tournait pas gentiment, ce n'était guère l'existence qu'elle avait espérée. Au lieu d'avoir des fleurs sur sa vieillesse, elle roulait dans les choses qui ne sont pas propres et qui ne ne sentent pas bon. Un jour, en se penchant, elle eut une drôle de sensa-

tion, elle crut se voir en personne là bas, sous le porche, près de la loge du concierge, le nez en l'air et examinant la maison pour la première fois; et ce saut de treize ans en arrière lui donna un élancement au cœur. La cour n'avait pas changé, les façades nues à peine plus noires et plus lépreuses; une puanteur montait des plombs rongés de rouille; aux cordes des croisées, séchaient des linges, des couches d'enfant emplâtrées d'ordure; en bas, le pavé défoncé restait sali des escarbilles de charbon du serrurier et des copeaux du menuisier; même, dans le coin humide de la fontaine, une mare coulée de la teinturerie avait une belle teinte bleue, d'un bleu aussi tendre que le bleu de jadis. Mais elle, à cette heure, se sentait joliment changée et décatie. Elle n'était plus en bas, d'abord, la figure vers le ciel, contente et courageuse, ambitionnant le plus bel appartement. Elle était sous les toits, dans le coin des pouilleux, dans le trou le plus sale, à l'endroit où l'on ne recevait jamais la visite d'un rayon. Et ça expliquait ses larmes, elle ne pouvait pas être enchantée de son sort.

Cependant, lorsque Gervaise se fut un peu accoutumée, les commencements du ménage, dans le nouveau logement, ne se présentèrent pas mal. L'hiver était presque fini, les quatre sous des meubles cédés à Virginie avaient aidé à l'installation. Puis, dès les beaux jours, il arriva une chance, Coupeau se trouva embauché pour aller travailler en province, à Etampes; et là, il fit près de trois mois, sans se soûler, guéri un moment par l'air de la campagne. On ne se doute pas combien ça désaltère les pochards, de quitter l'air de Paris, où il y a dans les rues une vraie fumée d'eau-de-vie et de vin. A son retour, il était frais comme une rose et il rapportait quatre cents francs, avec lesquels ils payèrent les deux termes arriérés de la boutique, dont les Poisson avaient répondu, ainsi que d'autres petites dettes du quartier, les plus criardes. Gervaise déboucha deux ou trois rues où elle n'osait plus passer. Naturellement, elle s'était mise repasseuse à la journée. Madame Fauconnier, très-bonne femme, pourvu qu'on la flattât, avait bien voulu la reprendre. Elle lui donnait même trois francs, comme à une première ouvrière, par égard pour son ancienne position de patronne. Aussi le ménage semblait-t-il devoir boulotter. Même, avec du travail et de l'économie, Gervaise voyait le jour où ils pourraient tout payer et s'arranger un petit train-train supportable. Seulement, elle se promettait ça, dans la fièvre de la grosse somme gagnée par son mari. A froid, elle acceptait le temps comme il venait, elle disait que les belles choses ne duraient pas.

Ce dont les Coupeau eurent le plus à souffrir alors, ce fut de voir les Poisson s'installer dans leur boutique. Ils n'étaient point trop jaloux de leur naturel, mais on les agaçait, on prenait un plaisir méchant à s'émerveiller devant eux sur les embellissements de leurs successeurs. Les Boche, surtout les Lorilleux, ne tarissaient pas. A les entendre, jamais on n'aurait vu une boutique plus belle. Et ils parlaient de l'état de saleté où les Poisson avaient trouvé les lieux, ils racontaient que le lessivage seul était monté à trente francs. Virginie, après des hésitations, s'était décidée pour un petit commerce d'épicerie fine, des bonbons, du chocolat, du café, du thé. Lantier l'avait beaucoup poussée à ce choix, car il y avait, disait-il, des sommes énormes à gagner dans la friandise. La boutique fut peinte en noir, et relevée de filets jaunes, deux couleurs distinguées. Trois menuisiers travaillèrent huit jours à l'agencement, des casiers, des vitrines, un comptoir avec des tablettes pour les bocaux, comme chez les confiseurs. Le petit héritage, que Poisson tenait en réserve, dut être rudement écorné. Mais Virginie triomphait, et les Lorilleux, aidés des portiers, n'épargnaient

pas à Gervaise un casier, une vitrine, un bocal, amusés quand ils voyaient sa figure changer. On a beau n'être pas envieux, on rage toujours quand les autres chaussent vos souliers et vous écrasent.

Il y avait aussi une question d'homme par dessous. On affirmait que Lantier avait quitté Gervaise. Le quartier déclarait ça très-bien. Enfin, ça mettait un peu de morale dans la rue. Et tout l'honneur de la séparation revenait à ce finaud de chapelier qui restait toujours gobé par les dames. On donnait des détails, il avait dû ficher des claques à la blanchisseuse pour la faire tenir tranquille, tant elle était acharnée après lui. Naturellement, personne ne disait la vraie vérité; ceux qui auraient pu la savoir, la jugeaient trop simple et pas assez intéressante. Si l'on voulait, Lantier avait bien quitté Gervaise, en ce sens que maintenant il ne la tenait plus à sa disposition, le jour et la nuit; mais il devait monter la voir au sixième, quand l'envie l'en prenait, car Mlle Remanjou le rencontrait parfois sortant de chez les Coupeau à des heures peu naturelles. Enfin, les rapports continuaient, de bric et de broc, va comme je te pousse, sans que l'un ni l'autre y eût beaucoup de plaisir; un reste d'habitude, des complaisances réciproques, pas davantage. Seulement, ce qui compliquait la situation, c'était que le quartier, maintenant, donnait à Lantier Virginie pour amoureuse. Là encore, le quartier se pressait trop. Sans doute, le chapelier chauffait la grande brune; et ça se trouvait indiqué, puisqu'elle remplaçait Gervaise en tout et pour tout, dans la même chambre, derrière la même porte. Il courait justement une blague, on prétendait qu'une nuit il était allé cherché Gervaise dans le lit du voisin, et qu'il avait ramené Virginie sans la reconnaître avant le jour, à cause de l'obscurité. L'histoire faisait rigoler, mais il n'était réellement pas si avancé, il se permettait à peine de lui pincer les hanches. Peu importait, les Lorilleux parlaient devant la blanchisseuse des amours de Lantier et de l'épicière avec attendrissement, espérant la rendre jalouse. Les Boche, eux aussi, laissaient entendre que jamais ils n'avaient vu un plus beau couple. Le drôle, dans tout ça, était que la rue de la Goutte-d'Or ne semblait pas se formaliser du nouveau ménage à trois: non, la morale, dure pour Gervaise, se montrait douce pour Virginie. Peut-être l'indulgence souriante de la rue venait-elle de ce que le mari était sergent de ville.

Émile Zola

(La suite à la prochaine livraison)

ÉVOLUTION

Quand je me hasarde à descendre
Jusques aux bas-fonds du désir,
A l'heure où l'on pèse la cendre
Que laisse après soi le plaisir;

Ou quand je sonde l'origine
De ces hymens vils et fortuits
Qu'en songe la chair imagine,
Ressouvenir d'antiques nuits...

Je crois que dans une autre sphère
Où je me sentais déjà mal
J'aimais, ne pouvant pas mieux faire,
Avec des instincts d'animal.

Là je rêvais déjà sans doute
L'amante qu'amant orgueilleux
A la brute qui me dégoûte
Je préfère en espérant mieux,

Et je suis traité d'infidèle
Par la plus belle d'ici-bas,
Parce que j'aime son modèle
Où mes lèvres n'atteignent pas.

Ainsi, de la poussière immonde
A l'éther qu'on n'étreint jamais,
Mon idéal de monde en monde
Devance le monde où je vais.

Sully-Prudhomme

LA POMME ET LE MAGISTRAT

FABLE ? — NON — SOUVENIR DE VOYAGE

Ce que c'est que de nous ! Je devrais commencer par la pomme. C'est évident. Tout m'en fait un devoir. L'ancienneté de sa race d'abord, qui précéda de longtemps la race moins savoureuse des magistrats. En effet, quelques personnes se rappellent encore, sans doute, le rôle que joua une pomme, il y a de cela fort longtemps, dans un singulier fait divers qui eut pour théâtre le premier Jardin d'acclimatation connu. Dans l'endroit boisé en question, une pomme calville, peut-être, mise en coloris par un serpent sans délicatesse, fut gagnée et mangée par une jeune dame préhistorique mariée depuis peu à un homme qui dormait toujours. Chose singulière, entre parenthèse, cette pomme croquée, dont une descendante, en tombant quelques siècles plus tard, fit concevoir à un géomètre anglais le système de la gravitation universelle, n'inspira cette fois au Jardinier en chef du Paradis qu'une violente colère qui se traduisit par la mise à la porte du mari somnolent et de son épouse trop éveillée. Étrange et évidente supériorité du créateur sur la créature.

Donc, la pomme date de loin, de beaucoup plus loin que les magistrats

(à moins qu'on ne fasse de Jéhovah un premier juge), et c'est par la pomme que je devrais commencer mon ouvrage. Mais non ! C'est par le magistrat. inamovible d'ailleurs, que j'entamerai mon récit.

Il faut toujours prendre le taureau par les cornes, c'est le proverbe qui le dit, bien qu'il soit tout aussi incommode et tout aussi dangereux de le prendre par la queue. Mais passons.

Je prends donc mon magistrat par la tête.

Figurez-vous une tête de grenouille... méridionale, je veux dire pourvue d'un teint basané, posée sans précaution sur un petit, très-petit corps humain, vêtu de noir correctement.

Une cravate blanche a pour mission de cacher aux regards profanes la ligne de démarcation qui sépare le bipède du batracien.

Par le haut, grenouille aux yeux inquiets, fureteurs, saillants d'une façon gênante pour tout le monde, et garçonnet par le bas, tel se manifeste ce magistrat sur lequel j'ai l'honneur d'appeler votre attention.

Où se manifeste-t-il publiquement le plus souvent? Je vais vous le dire. On le voit, de 6 à 8, tous les soirs, à la table d'hôte du meilleur hôtel d'une petite ville du nord, Houblonkerke, si vous le permettez.

Il exerce près le tribunal de cette ville la profession de juge d'instruction. Tirer les vers du nez des assassins, en gonflant sa gorge de grenouille habile, en faisant rouler des yeux de grenouille bonasse, en coassant sans façon, est sa méthode. Elle n'exclut pas la sévérité, quand le ver est extrait du nez coupable.

Mais, hors du cabinet où il se livre à ses insinuantes grenouilleries, c'est bien le plus roide petit magistrat qu'on puisse rencontrer. Plus de bonasse parole, plus de coassement trompeur, plus d'œil qui enlève la méfiance du cœur du criminel. La muscade est passée. L'intègre prestidigitateur exécute son tour légal. Il a mis dedans le meurtrier. La société n'a plus qu'à le saluer comme son vengeur.

Et la société se met à plat ventre devant lui.

Aussi, grenouille austère, grenouille réservée, grenouille appelant, par sa tenue, par son genre excellent, les hommages et les respects du marécage humain, il s'assied, tous les soirs, de 6 à 8. à la table d'hôte dont il est l'éminent pensionnaire, entre M. le garde du génie et M. le substitut.

Ils sont tous les trois célibataires. Dois-je blâmer les dames et les demoiselles qui ne leur ouvrent point, légitimement, leurs bras enchanteurs ? non, ou bien faiblement !

Pourtant, aux heures, rares comme des éclipses, où le magistrat se fait grenouille du meilleur monde, grenouille beau danseur, grenouille qui consent à croire — oh ! pour une minute ! — que tous ceux qui l'entourent ne sont pas de vils coquins destinés à lui tomber sous la main, un jour ou l'autre, à ces heures-là pourtant, dis-je, quelque personne du sexe irritable aurait peut-être pu s'éprendre du magistrat.

Mais cela n'a pas eu lieu.

On s'étonne même à Houblonkerke que le cas ne se soit point encore présenté, et l'on en jase entre hommes.

Que Houblonkerke s'en étonne ou non, le fait est que, même à la grenouille souriante, relevant les pommettes et agitant son menton rasé bleu comme celui d'un acteur, aucune créature charmante n'a jamais répondu par un sourire encourageant.

Thémis, dont les yeux sont par bonheur recouverts d'un bandeau, reste la seule compagne du magistrat.

....

Thémis ne faisant pas de cuisine, le magistrat mange à la table d'hôte.

C'est là, quoique indigne, qu'il m'a été donné d'admirer, au bas bout de la table, les grenouilleries hautaines du pensionnaire, révéré par les garçons tremblants de l'Hôtel du Soleil d'Or.

Mais arrivons maintenant à la Pomme.

La pomme, je la voyais aussi, tous les soirs, de 6 à 8, avec une demi-douzaine de ses compagnes, dans une coupe de porcelaine.

A Houblonkerke, l'hiver, et même l'été, il n'y a dans les coupes de porcelaine qui ornent les tables d'hôte des hôtels que des pommes, de de pauvres petites pommes, des pommes exténuées, des pommes qui ont poussé dans de tristes jardins, sous les remparts, entre quatre soldats, sans soleil.

Ces pommes forment tout le dessert des Houblonkerkois.

Bref, chaque soir, à huit heures moins dix, j'assistais au tableau déchirant de la lutte, hélas ! bien inutile, qu'entreprenait, pour échapper à son sort fatal, une petite pomme distinguée dans la foule par un magistrat amateur.

La malheureuse petite pomme, rougeaude comme une auvergnate le dimanche, bêtasse, gauche, timide jusqu'à la stupidité, se blottissait de son mieux parmi ses camarades de la coupe, espérant se confondre dans leurs rangs.

Peines perdues ! comme disait Shakespeare.

A huit heures moins dix, montre en main, le magistrat, les mandibules encore tout imprégnées de fromage de Maroilles, jetait un coup d'œil de grenouille experte dans la coupe où frémissait la pomme un peu plus colorée que les autres, et dont la peau luisait comme mouillée d'une sueur d'agonie.

C'en était fait d'elle !

Le magistrat, d'une main sûre, l'attirait à lui, — oh ! inutile de résister ! — et, tel un jongleur, de droite à gauche et de gauche à droite, faisait passer et repasser avec dextérité la pomme captive.

Le magistrat la tournait, la retournait, la virait de ci de là, l'examinait, l'interrogeait, tout cela avec des mouvements secs et certains, inexorables.

La pomme semblait se ratatiner, s'amoindrir, se réduire à rien entre les doigts sans miséricorde de la grenouille, mais à quoi bon? On ne trompe pas un juge d'instruction, dont l'œil sonde les reins et le cœur.

Il lui disait, grenouille fixement ironique : — « Non. Ce n'est pas la peine. Tenez-vous tranquille. Vous êtes dans mes mains. Je connais cela. — Avouez. — Voyons, avouez. Vous êtes mangeable, je le sais. Vous êtes très-mangeable. Vous serez mangée. Vous êtes rouge comme une pensionnaire un jour de distribution de prix. Cela m'est égal. Nous savons ce que veulent dirent ces rougeurs. Elles prouvent tout simplement votre parfaite manducabilité. »

Et il prenait son couteau, grenouille que rien n'apitoie, et il commençait à la peler, grenouille qui en a vu bien d'autres !

A chaque spirale de pelure, il s'arrêtait, et d'un regard bref, il disait, grenouille méthodique : — Votre nom? Votre âge? Profession? — Inscrivez, greffier ! ! !

Et l'infortuné fruit, malingre, de race vulgaire, sans éducation, sentant l'âme lui tomber dans les pépins, répondait en se troublant, en pataugeant ; elle inventait des choses pour tâcher de satisfaire son impassible

interrogateur, puis elle essayait de les retirer en s'apercevant avec effroi qu'elle venait d'aggraver son cas bien inutilement.

Enfin la pomme était savamment pelée, que dis-je ! écorchée vive, d'un pôle à l'autre, puis ouverte en deux, puis ses pépins lui étaient arrachés du cœur. Le magistrat triomphait.

Et c'était l'instant suprême. Adieu, la coupe de porcelaine! adieu les amies qui vivront encore jusqu'au lendemain! adieu tous! — il fallait mourir.

L'échafaud buccal l'attendait. La *toilette* était terminée!

La grenouille ouvrait froidement, large comme un sac de nuit, sa bouche pleine de ténèbres, et, en trois morceaux, la chère petite pomme y disparaissait. Et un instant après, l'appétit des hommes était satisfait.

Ainsi chaque soir, se terminait la lutte défensive qu'entreprenait contre un magistrat retors une pomme purement innocente.

Ernest d'Hervilly

IMPRESSIONS

A Théodore de Banville

Immaculata Virgo

Comme un duvet de cygne épars à l'horizon,
En neigeuses blancheurs s'éparpille la nue;
Sur ce lit floconneux, doux comme une toison,
Va s'étendre l'Aurore éblouissante et nue.

Déjà ses seins rosés percent l'azur flottant,
Comme un voile qui s'ouvre à l'ampleur de ses charmes,
Et, sur l'oreiller bleu des collines, s'étend
Sa chevelure d'or où court un flot de larmes.

Puis, son ventre montant à l'Orient vermeil,
De son nombril profond rayonne la lumière,
De son flanc virginal jaillit le Dieu-Soleil...
Puis l'Aurore s'éteint dans sa candeur première.

A une Passante

Que ne t'ai-je connue au temps de ma jeunesse!
Dans mon premier amour j'aurais su t'enfermer :
Tout renaît, le printemps, le jour, l'espoir d'aimer!...
Pourquoi n'est-il permis que notre âge renaisse?
Que ne t'ai-je connue au temps de ma jeunesse!

. . . .

Que ne t'ai-je trouvée au penchant d'un chemin,
Frêle, les pieds meurtris et de tous rebutée!
Dans mes bras doucement je t'aurais emportée,
Le soleil sur le front et des fleurs dans la main...
Que ne t'ai-je trouvée au penchant d'un chemin!

Que ne t'ai-je donné le meilleur de ma vie,
L'or fragile et vivant de mes bonheurs perdus,
Ce que m'ont pris l'ivresse et les baisers vendus!...
Comme un prêtre à l'autel que ne t'ai-je servie!
Que ne t'ai-je donné le meilleur de ma vie!

Galathea

Sous les saules d'argent pourquoi fuir mon approche,
Galathea, farouche aux amoureux larcins?
A quoi bon! car j'ai vu, dans ta course, tes seins
Haleter sur ton cœur comme un flot sur la roche.

J'ai vu ta jambe nue et ta robe, en flottant,
S'ouvrir comme une fleur aux rondeurs de tes hanches,
Et, du sommet neigeux que font tes cuisses blanches,
Poindre la toison d'or de ton ventre éclatant.

J'ai vu, dans un frisson, resplendir tes épaules
Et palpiter ta gorge au vent de la forêt.
Donc, puisqu'il n'est, en toi, rien qui me soit secret,
Pourquoi, Galathea, me fuis-tu sous les saules?

Madrigal

Quand ton sourire me surprit,
Je sentis frémir tout mon être;
Mais ce qui domptait mon esprit,
Je ne pus d'abord le connaître.

Quand ton regard tomba sur moi,
Je sentis mon âme se fondre;
Mais ce que serait cet émoi,
Je ne pus d'abord en répondre.

....

Ce qui me vainquit à jamais,
Ce fut un plus douloureux charme,
Et je n'ai su que je t'aimais
Qu'en voyant ta première larme!

L'Ame en deuil

I

Sous le rayonnement plus doux des heures lentes
Dont le vol s'alourdit au poids du souvenir,
Comme un adieu d'automne à l'an qui va finir,
De mon cœur déchiré naissent des fleurs sanglantes.

Leur calice se tend vers le pâle soleil,
Comme font des mourants les rigides prunelles;
Mon désespoir muet s'épanouit en elles
Et le sang de mon cœur monte à leur cœur vermeil.

J'enchâsserai dans l'or de la rime savante
La gouttelette rouge et figée à leur cœur,
Résolu de laisser, au son du luth vainqueur,
Se disperser mon être en leur pourpre vivante.

II

Ah! que ne suis-je mort au seuil divin des choses,
Comme un prêtre qui tombe aux marches de l'autel!
Tout enivré d'amour, et de chants et de roses,
Ah! que ne suis-je mort, me croyant immortel!

Que m'ont appris les ans, si ce n'est la détresse
De voir l'aube s'éteindre et les fleurs se flétrir?
Des baisers de ma mère à ceux de ma maîtresse,
Que m'ont appris les ans, si ce n'est à souffrir?

Que m'a valu de vivre en maudissant la vie,
Fils du rêve et traînant les jours comme un remord!
Sur la route sanglante à regret poursuivie,
Que m'a valu de vivre en appelant la Mort!

III

Des désirs sans merci j'ai lassé l'énergie
Et des rêves sans fin mesuré l'infini :
Vers l'éternel repos mon cœur se réfugie,
Comme un oiseau blessé qui cherche l'ancien nid.

Tout un monde d'absents me contemple et m'appelle,
Sans regards et sans voix, du fond noir d'un enfer,
Éveillant, dans mon sein, comme un espoir rebelle
De revivre, avec eux, le mal déjà souffert.

Vers l'ombre, sur vos pas, ma détresse s'élance,
Loin d'un monde enivré de lumière et de bruit,
Troupeau sacré des morts que garde le Silence,
Comme un berger pensif et debout dans la Nuit.

IV

Ne te détourne pas de la couche où je pleure,
Fantôme doux et cher de l'amour envolé :
J'ai repoussé l'oubli, cette pitié de l'heure,
Et je te suis fidèle, étant inconsolé.

Regarde, et vois ce cœur qui garde sous la cendre
Le feu des anciens jours sans cesse renaissant,
Et, jusqu'au fond de toi, laisse la Mort descendre
Avec la flamme obscure où brûle notre sang.

Tends ta lèvre pâlie à ma bouche scellée
Par l'éternel serment que rien n'a pu briser...
Fantôme doux et cher de l'ivresse envolée,
Ne te détourne pas et rends-moi mon baiser!

V

Cependant que la Nuit, pensive sous un voile,
Pose son pied d'argent sur le tombeau du Jour,
Et, d'une larme ardente, allume chaque étoile,
Pleurez-vous, avec elle, ô mon unique amour?

De votre cœur brisé sentez-vous les parcelles,
Brûlant d'un dernier feu, vouloir se réunir
Et monter dans l'azur, comme des étincelles
Que fouette le vent sacré du souvenir?

. . . .

Sous vos pas allanguis entendez-vous la cendre
Crier nos bonheurs morts aux cieux indifférents,
Tous les bruits de la vie à l'horizon descendre
Et passer la lumière en rayons expirants?

Sentez-vous, comme un lys qu'un souffle amer effleure,
Votre front se pencher vers le tombeau du Jour?
Pleurez-vous avec moi dans l'ombre où je vous pleure,
Comme la Nuit pensive, ô mon unique amour!

Août 1876.

Armand Silvestre

M. ALPHONSE DAUDET

M. Alphonse Daudet est aujourd'hui en pleine possession de sa vogue et de son talent. Le succès éclatant d'un livre a rendu populaire une plume depuis longtemps appréciée des lettrés et des délicats. Il est d'ailleurs à vrai dire peu d'hommes de lettres qui aient gravi d'un pas plus facile le chemin du succès. Le talent de M. Daudet est avant tout un talent sympathique. S'il en est de plus puissants, il en est peu de plus attrayants, et toutes ses aimables qualités étaient déjà dans ses premiers articles, dans son premier livre.

Le premier livre, — je ne parle pas des poésies de la vingtième année, laissant aux poètes le soin de parler de la poésie et préférant au reste la prose de M. Daudet à ses vers, — le premier livre ce fut le *Petit Chose*, un roman déjà empreint du sentimentalisme railleur et un peu mièvre de l'auteur, et déjà très-vif et très-personnel, en dépit des inexpériences de la première heure. Les premiers articles, ce sont *les Rossignols du Cimetière*, *les Ames du paradis*, *le Roman du Chaperon rouge*, qui se retrouvent dans le volume des *Amoureuses*, *la huitième femme de Barbe bleue* qui, je ne sais pourquoi, en a été exclue, ce sont surtout *les Lettres de Mon Moulin*, ces lettres pimpantes et vives écrites d'un moulin, qui était un moulin en Espagne, par le plus parisien des meuniers de comédie. Mais c'est plutôt dans les œuvres plus récentes, dans celles parues depuis cinq ou six ans, qu'il faut étudier le développement du talent de M. Daudet, et les raisons de la popularité fort légitime qui lui est acquise aujourd'hui.

Parmi ces livres, il en est un, le plus ancien, que je n'aime pas et que j'eusse voulu ne pas rencontrer. Je parle des *Lettres à un absent*, ces lettres politiques aggressives et mordantes, publiées en 1871 à une époque où elles avaient pour premier défaut d'attaquer des gens hors d'état de répondre. Les railleries de ce genre sont de celles dont il faut laisser le monopole à M. Alexandre Dumas fils et aux feuilles joyeuses. Il y a autre chose à faire que les *Lettres à un absent* au moment où Victor Hugo écrit l'*Année terrible*.

M. Alphonse Daudet, on lui doit cette justice, a senti la faute. Le livre ne sera pas réimprimé, une note publiée en tête des contes du lundi l'annonce officiellement, et il ne figure pas dans un catalogue assez étendu des œuvres de M. Daudet, inséré à la première page de *Jack*. Il n'en a pas moins existé et je me serais manqué à moi-même, en feignant de ne pas le connaître et en ne disant pas sur lui mon libre sentiment.

Que M. Daudet a été mieux inspiré dans deux livres presque contemporains : *Robert Helmont* et les *Contes du lundi !* On peut y trouver encore en plus d'un endroit, la marque de cette politique d'homme du monde qui s'épanouit dans les *Lettres à un absent*. Mais au moins elle est ici dans un coin du cadre qu'on peut oublier pour contempler en paix le tableau. Ces deux volumes sont faits de la réunion d'une série d'études assez courtes et qu'on peut comparer aux albums rapportés par les artistes qui ont voyagé. Une seule d'entre elles *Robert Helmont*, — le siége de Paris vu du dehors par un Français blessé accidentellement, et resté seul dans la campagne à l'insu des Prussiens, — a un peu moins de cent pages. Toutes les autres sont de frais tableaux de quelques pages, des esquisses, des croquis parisiens, des souvenirs de Corse, de Provence, d'Algérie, voire même une fine caricature de l'Allemagne-Bavaroise. Il y en a de follement gaies comme la Défense de Tarascon, dans laquelle je ne veux voir qu'une folie dépourvue d'intention malveillante. Il y en a de vraiment éloquentes comme la Dernière classe du maître d'école alsacien, comme la Vision du juge de Colmar, qui a préféré le rond de cuir inamovible de son fauteuil à la Patrie, comme cette sinistre Partie de billard jouée dans une salle chaude et bien close par l'officier supérieur, soucieux de ses carambolages, et l'aide de camp, soucieux de plaire à l'officier supérieur, tandis que dehors, sous la pluie et les rafales, dans les terres boueuses et détrempées, la mitraille ennemie fauche les rangées de lignards.

M. Alphonse Daudet avait montré la souplesse et la variété de son crayon. L'envie lui prit ensuite, comme aux dessinateurs connus qui veulent se faire peintres et aux peintres de genre qui veulent couvrir de grandes toiles, de se montrer capable d'un souffle plus soutenu, d'une plus longue haleine. Et, au rebours de ce qui arrive ordinairement aux dessinateurs grimés en peintres et aux peintres de genre égarés dans ce qu'on appelle la grande peinture, l'expérience lui a pleinement donné raison. L'œuvre nouvelle a été *Fromont jeune et Rissler aîné*, le roman qui l'a bombardé célèbre, qui, quoique vivant et bien fait, a eu l'heur de plaire à l'Académie, et qui, si l'on en croit les devantures des librairies de l'autre côté des frontières, est en voie de prendre ce poste de représentant officiel de l'esprit français à l'étranger usurpé, au temps d'Alexandre Dumas et de Grégoire XVI, par les romans de M. Paul de Kock. Le succès a été complet, tel qu'il serait ridicule de parler du livre. Tout le monde connaît le ménage Cheybe, le ménage Delobelle, les descriptions de la paie du samedi à l'usine et de la gare de Lyon, dans laquelle Frantz attend Sidonie, la mort et l'enterrement de la petite Delobelle, Sigismond Planus et sa digne sœur, et, entre tous, l'illustre comédien Delobelle, ce cabotin grandiose, d'autant plus cabotin qu'il n'a pas de théâtre, portant dans la vie les majestés des grands premiers rôles, généreux de l'argent péniblement gagné par ses femmes comme ils le sont des bourses fictives du magasin d'accessoires, adaptant à ses émotions et à ses douleurs les plus sincères les gestes des planches et les tirades de ses vieux rôles, et n'ayant pas un instant l'idée de se demander s'il est honorable de vivre des fatigues et des veilles d'une femme et d'une fille. Le roman a été

....

dans toutes les mains, et l'analyse serait une injure à ses dix-neuf éditions.

Jack, venu depuis, a eu moins de vogue. Le sujet — l'histoire d'un fils de lorette — était pourtant franc et bien trouvé. Mais le roman a de sensibles défauts. Les parties n'en sont pas toutes bien liées, il y en a de trop longues, il y en a de peu utiles. L'intrigue en est multiple, les personnages très-nombreux; enfin M. Daudet y a parfois trop abandonné les procédés naturels du roman intime pour des complications de dramaturge qui vont mal à son talent : cette dernière partie par exemple dans laquelle la jeune fille apprend le secret de sa naissance juste au moment où il faut qu'elle l'apprenne pour que Jack abandonné aille mourir à l'hôpital rappelle un peu beaucoup les roueries du dramaturge. Mais ce n'est pas à dire que le livre soit ennuyeux, qu'il soit dépourvu de scènes bien menées, de peintures bien faites, de personnages vivants et vrais, et ceux-là n'ont pas eu tort qui ont signalé ces peintures, ces scènes et ces personnages.

La première partie, celle du pensionnat, est celle qui a été le plus favorablement accueillie. Je l'aimerais mieux si elle ne commençait par une petite réclame à la Compagnie de Jésus, à son collége de Vaugirard, plein « de douceur et de calme attentif » dont « un digne prêtre », manière d'archange en soutane, refuse l'accès aux fils illégitimes. Mais, cette remarque faite, je n'ai qu'à louer : l'institution de Moronval, ses professeurs bizarres, sa clientèle étrangère, le petit roi de Dahomey transformé en bonne à tout faire, les soirées littéraires de M. Moronval, leur public de faux littérateurs et de savants apocryphes, la promenade de Jack et de Madou au jardin d'acclimatation — où sont cependant un peu prématurés, vers 1858, les éléphants et autres animaux exotiques que je soupçonne de n'y être que depuis cinq à six ans — la fuite de Jack le long des berges de la Seine, tout cela est bien vu et bien peint. On a encore admiré avec raison la description des forges d'Indret, celle de la chambre de chauffe de Cydnus, la noce du camarade dans le restaurant de banlieue; on n'a même peut-être pas assez fait ressortir la sincérité populaire des scènes d'amour du camarade et de la porteuse de pain qui se rattachent à cet épisode.

Il y a aussi dans le livre des personnages vivants et vrais : sans parler des comparses, Ida de Barancy, la mère de Jack, et le poète d'Argenton. Ida de Barancy, cette cervelle de linotte, ayant pris à chaque amant un peu de verbiage et quelques mensonges, des mensonges surtout, si menteuse, que son fils n'arrive jamais à savoir qui il a eu pour père, bêtement figée dans l'admiration de son d'Argenton, lui prenant ses manies, ses mots qu'elle ne comprend pas et écrasant du haut de son bagout littéraire, l'intelligence forte et solide de son fils et des braves gens qu'il fréquente! D'Argenton, l'auteur du *Credo de l'amour* qui « croit en l'amour comme il croit en Dieu » et croit en effet juste en l'un comme en l'autre, qui dépense ses sentimentalités en pauvres hémistiches et n'a plus pour les choses réelles qu'un paisible et solide égoïsme, qui se dit le cœur usé par la bataille de la vie et n'y a usé que son estomac et ses bottes, envoyant du haut de son dédain le fils de sa maîtresse à l'ignorance et à la misère, et finissant par lui voler pour sa revue, dix mille francs donnés par un amant d'Ida. Il est plus sinistre que Delobelle, mais il est aussi drôle : M. Daudet a écrit peu de pages plus vraiment comiques que celles où, un instant séparé d'Ida, le poète continue après son retour la composition d'imprécations lyriques qu'il avait commencées lors de son départ et lui dicte à elle-même les sanglants reproches dont il flétrit son abandon. Je

me suis fait une loi de ne pas parler ici de M. Daudet, auteur dramatique, mais si jamais il met cette situation-là sur la scène, je crois à un succès de rire fou.

Mais le livre de M. Daudet que je préfère n'est ni *Jack*, ni *Tartarin de Tarascon*, ni *Fromont jeune*. C'est un simple volume de nouvelles assez ignoré, je crois, de la foule et qui s'appelle *les Femmes d'artistes*. C'est une série d'histoires de ménages de peintres et de littérateurs, de ménages malheureux s'entend. Pas plus que les peuples heureux les ménages heureux n'ont d'histoire, ils se contentent comme les amoureux de contes de fée, de vivre longtemps et d'avoir beaucoup d'enfants, et après leur avoir tiré dans une sorte de préface une courte révérence, l'auteur passe aux autres. Tous souffrent du même mal, celui que le Code appelait jadis au temps fabuleux du divorce l'incompatibilité d'humeurs et presque tous pour la même cause : parce que la femme ou la maîtresse ne partageant pas les idées de celui avec qui elle vit, élevée dans un milieu différent, le cerveau façonné d'une façon contraire, ne comprenant pas ce qu'il comprend, pleine de préjugés et d'idées qu'il dédaigne, trouve ce qu'il fait absurde, admire ce qu'il trouve bête, et, par la constante divergence des croyances et des pensées, au lieu d'être la compagne est l'ennemie domestique. M. Daudet n'a parlé que des femmes d'artistes et de littérateurs; la lutte est bien ailleurs et d'une manière autrement grave et terrible. Que sont les cas où le dissentiment repose sur des appréciations esthétiques, sur des inégalités intellectuelles à côté de ceux où il a pour base les séculaires agitations politiques et religieuses. Mais M. Daudet a pris cette bataille par son côté le plus bénin et inoffensif, et ce côté là, il l'a peint spirituellement et fortement.

Quel couple que le ménage Heurtebise! Le pauvre et brave écrivain à la bouillante nature méridionale et sa bonne petite bourgeoise de femme grandie dans le petit commerce, ignorante comme une carpe et bavarde comme une pie, disant son mot rempli de bêtise et de bon sens dans les discussions politiques et littéraires, assaisonnant les repas du mari de querelles qui le brisent et dont elle sort « reposée, plus fraîche, comme la pelouse après l'arrosage, » tuant son talent qu'elle n'a jamais compris et le tuant lui-même à temps pour rentrer dans la vie des comptoirs, des boutiques et des étalages en épousant Aubertot et Fajon, les marchands de blanc, « peut-être Aubertot, peut-être Fajon, peut-être les deux! »

Quel lugubre ménage que celui de l'artiste dramatique, qui, dans un jour de couleur locale épousa l'éternelle Transtévérine des tableaux de Léopold Robert, et depuis traîne à sa suite la majestueuse sottise, les cris, les expressions, le costume carnavalesque et le hideux patois franco-romain d'une fille de la Lungara égarée sur le boulevard Rochechouard.

Et le mari anonyme du *malentendu*, ce pauvre poëte qui, par crainte des parisiennes et des belles-mères, a pris femme en province et choisi une gentille petite bourgeoise sans famille, élevée par sa tante dans cette atmosphère presque monacale qui existe autour des vieilles filles. Il a une femme fidèle, voir même aimante, rangée surtout, soigneuse de son ménage et inscrivant tous ses comptes sur un livre de cuisine.

Mais si elle est raisonnable, pourquoi s'étonner qu'elle le soit en tout? Elle ne trouve pas la vie de son mari sérieuse. Il perd des journées à trouver quelques méchants vers. Ne serait-il pas bien plus raisonnable d'employer son temps à un travail lucratif, pourquoi, par exemple, n'entrerait-il pas dans une administration? Il y gagnerait de bons et nets appointements qui aideraient à faire bouillir le pot-au-feu. Cela ne l'em-

pêcherait pas d'ailleurs de faire de la littérature : à ses moments perdus, entre ses heures de bureau, les dimanches et les jours fériés, comme on arrose ses fleurs ou comme on pêche à la ligne. Tout irait bien mieux, et, pour arriver à ses fins, la digne femme travaille ferme : elle renvoie lentement, poliment, doucement, les amis du mari, les vilains amis à grandes barbes et à plaisanteries excentriques; à leur place, elle forme peu à peu un salon d'hommes sérieux, d'hommes sérieux à cravates blanches, qui, jeunes, dansent, dansent de décents quadrilles avec des demoiselles au plat corsage, et, vieux, taillent en silence des whists corrects, mais, à tous âges, estiment la littérature comme une métairie, en raison de son rapport. Elle trouve dans ce monde l'appui dont elle a besoin, la certitude d'être approuvée par les gens raisonnables, elle continue paisiblement son travail rédempteur. Et quand il publie enfin un livre de beaux et bons vers « qui ne se vend pas du tout, » elle lui dit, avec un sourire compatissant : « Ah! tu vois bien, » et, jugeant le moment opportun, lui annonce qu'un des hommes sérieux de leurs soirées a obtenu pour lui une très-bonne place dans une administration. Et le poëte de tempêter! Mais quand il a eu fini de tempêter, qu'a-t-il fait? M. Daudet ne le dit pas, mais je crois bien le prévoir. N'étant soutenu par aucune conviction forte, étant, suivant l'idéal de M. Daudet, un indifférent, il aura cédé, et s'il fait encore des vers aujourd'hui, ce ne doit être que pour la fête de son chef de division.

N'y eût-il que ces trois nouvelles dans le volume — et il y en a bien d'autres de grande valeur, *la Menteuse*, *la comtesse Irma*, *le Ménage d'artistes* — ce serait à mon sens le plus viril et le plus pensé de ceux de l'auteur.

En laissant de côté le théâtre, j'ai à peu près passé en revue l'œuvre de M. Daudet. Elle forme un tout assez complexe pour qu'on puisse y chercher les éléments d'une appréciation générale du talent de son auteur.

Pour me conformer au rituel de la critique orthodoxe, je dois d'abord parler du style. Celui de M. Daudet est, on le sait, peu sujet à critique. Il a une façon très-moderne et très-française de trousser la phrase qui, sans nul doute, a été pour une bonne part dans sa réputation. Sa langue présente cette singularité d'être originale sans se croire pour cela dans la nécessité d'être incorrecte. C'est à peine si dans les volumes que nous avons cités on peut relever quelques néologismes, quelques expressions vulgaires qui sont plutôt des affectations que des négligences. On lui a déjà reproché d'avoir représenté Sidonie Cheybe « partant à la campagne, » « partant au théâtre; » elle eût pu partir pour le théâtre, partir pour la campagne sans que l'intérêt du roman en fût diminué. Si, d'autre part, je comprends à la rigueur que M. Daudet représente un paysage *horizonné* d'une certaine façon, je ne vois pas du tout l'utilité qu'il y a à représenter Ida *esclavagée* par d'Argenton, ni en quoi le substantif *saccagement* est préférable au bref et vieux mot français de sac. Mais je ne veux pas insister plus longtemps sur ces critiques de micrographe et aime mieux, après avoir dit combien le verbe de M. Daudet est expressif, harmonieux et alerte, arriver à l'étude des qualités d'observateur révélées par son œuvre.

M. Daudet est un descriptif de premier ordre : il n'est aucun de ses livres dans lequel on ne puisse relever de nombreuses pages qui sentent l'ouvrier maître de son instrument et qui ont déjà leur réputation propre. J'en ai cité plusieurs, j'en ai omis beaucoup d'autres qui font déjà la joie des gourmets de lettres et qui figureront dans les anthologies de l'avenir.

Mais, ce que je prise davantage et ce qu'il faut dire très-haut par ce qu'on eut pu moins attendre ce mérite du talent souple et gracieux de notre auteur, c'est qu'il sait fort bien, quand il le faut s'élever à la peinture des caractères, trouver un type, le mettre en scène et en suivre le développement logique dans tout un récit. J'al déjà eu l'occasion d'en citer des exemples en étudiant rapidement ses principaux livres, cet élégiaque un peu mièvre — qui, disons-le en passant, a le mérite de ne pas considérer le sentimentalisme religieux comme l'assaisonnement obligatoire de l'élégie — est, sinon un créateur, au moins, ce qui n'est pas peu de chose, un observateur très-fin, très-intelligent et très-consciencieux.

Ses personnages ne sont certes pas bâtis tout d'une pièce et de pied en cap à la façon de ceux de Balzac. Ils ne sortent pas du cerveau créateur pourvus de cet état civil, de cette généalogie, de cette biographie minutieuse, grâce auxquels les personnages de la *Comédie Humaine* peuvent circuler, toujours semblables à eux-mêmes et toujours à leur place, sans se mêler ni se confondre, à travers l'œuvre de leur auteur, et qui permettraient de faire un dictionnaire de la *Comédie Humaine* comme on a fait un *Dictionnaire des Contemporains*. M. Daudet ne procède pas ainsi. Il agit plutôt à la façon du peintre qui prend des croquis, fait des études et des esquisses et les adapte plus tard à des œuvres nouvelles en les modifiant à sa guise, usant sur les enfants de son cerveau de la puissance paternelle absolue du vieux droit quiritaire. Ses recueils d'études, de nouvelles, de fantaisies sont des cartons où il puise en les transformant à son gré les matériaux de tableaux définitifs.

Les vestiges de ce lent travail seraient faciles à trouver dans l'œuvre de M. Daudet; mais il nous faut arriver à l'examen d'une comparaison qu'on a souvent faite avec plus ou moins de bienveillance à propos de M. Daudet. On l'a souvent comparé à Dickens, et à vrai dire on a pas eu pour cela à se mettre en frais d'imaginasion. Les ressemblances sautent aux yeux. Tous deux ont la même tristesse mêlée de saurires, voir même d'éclats de rire. Tous deux ont la même tendance à prêter des sentiments, des joies et des tristesses à la nature extérieure, à la mêler au drame non pas seulement comme décor, mais presque comme acteur. On ne peut par exemple s'empêcher de songer à Dickens en lisant certaines pages de *Fromont jeune*, en lisant dans *Jack* la peinture de la flamme dont le reflet sautille par la chambre où dort le cadavre de Madou; celle du vent qui gémit le soir où Ida attend des nouvelles du *Cydnus*. Les affinités s'étendent au choix des sujets, tous deux se plaisent aux peintures de la vie intime, et tous deux aiment à opposer des figures mélancoliques et résignées de victimes à des visages de persécuteurs et de bourreaux. On pourrait dresser sans trop de peine une sorte de tableau synoptique de l'œuvre des deux auteurs où l'on mettrait aux deux extrémités Tartarin de Tarascon en face de M. Pickwick et *Jack* en face de David Copperfield. M. Daudet sait tout cela, j'imagine, aussi bien que personne, et il paraît être allé au-devant de la comparaison en donnant à des nouvelles fantastiques publiées dans les *Contes du Lundi* le titre de *Contes de Noël* dejà employé par Dickens.

Mais, que l'affinité vienne d'imitation ou de rapports de nature, elle n'enclut aucunement l'originalité. A une époque où le terreau littéraire a été aussi remué que dans la nôtre, il n'est donné qu'aux explorateurs, qu'aux chercheurs de pays oubliés, de trouver un coin de terre vierge. M. Daudet que ses goûts portent au roman intime, y a rencontré de nombreux prédécesseurs. Il ressemble plus spécialement à l'un d'eux. Rien de plus

naturel. Mais, si la ressemblance existe, elle n'est ni similitude, ni imitation servile. Les différences ne sont pas moins nettes que les ressemblances et elles tiennent toutes dans une phrase. Charles Dickens est un Anglais, plus nerveux, plus impressionnable, plus sensible, plus altruiste que la plupart de ses compatriotes, mais enfin un Anglais. M. Daudet est un esprit Français, Français au point d'être très-Parisien. Les conséquences sont nombreuses. Si les sujets ont des rapports, la façon de les interpréter n'est pas la même. Si tous deux aiment à faire intervenir la nature dans leurs œuvres, M. Dickens le fait immodérément, pendant des chapitres entiers; M. Daudet avec discrétion, sans exubérance fatigante. Tous deux aiment les descriptions. Non-seulement la différence de mesure se retrouve encore, mais elles ne sont pas traitées de la même façon : celles de Dickens sont parsemées et comme pénétrées de considérations morales, celles de M. Daudet plus vives et plus colorées. On retrouve chez tous deux le même mélange de tristesse et de gaîté, mais, en style d'apothicaire, la tristesse et la gaîté ne sont pas dosées de la même façon. La tristesse de M. Dickens est plus âpre, plus pénétrante, et, je le dis à sa grande louange, plus indignée contre les iniquités sociales. Sa gaîté plus apparente que réelle, est ironie plutôt que gaîté. M. Daudet, lui, rit volontiers de tout son cœur et à gorge déployée, jusqu'à l'exagération, jusqu'à la farce abracadabrante et folle comme dans la première partie de *Tartarin de Tarascon*. Comparez le comique des Aventures de M. Pickwick à celui-là ! Jamais M. Dickens n'eût eu l'idée de ce tintamarresque Tartarin, pas plus du reste que la décence britannique ne l'eût laissé s'appesantir sur l'union purement naturelle d'Ida et de d'Argenton.

En ne tenant compte que des différences, en laissant aussi un talent aimable, encore en pleine jeunesse et en pleine production, à la distance qu'il convient, de celui dont le cycle littéraire bien rempli a été terminé par la mort, je ne vois pas grand mal à ce qu'on appelle, comme on l'a déjà fait, je crois, M. Daudet, un Dickens français. La définition ne contient pas plus d'inexactitude que n'en comportent généralement les définitions. Il en est une pourtant que je préférerai et qui aurait le mérite de mettre en lumière un des côtés originaux et parisiens du tempéramment littéraire de M. Daudet : je l'appellerai, en employant à un point de vue purement laudatif, le qualificatif que dans le roman des frères de Goncourt Denoisiel applique à Renée Maupérien : un mélancolique tintamarresque, et M. Daudet est, je pense, d'esprit trop libre pour prendre l'épithète à injure.

P. Gérin

LA FUITE VAINE

Las de la jalousie horrible qui m'obsède
Et jaloux de ne pas savoir si je possède
Son âme comme j'ai son corps délicieux,
Je veux parfois aller vivre sous d'autres cieux,
Peut-être en Palestine et peut-être en Norwége,
Sous un soleil de flamme ou sous un ciel de neige;

Pourvu que je sois loin de son corps, n'importe où !
Mais je songe parfois aussi que le vent fou
Me chantera sa gloire à toutes les minutes,
Sa gloire, et ma défaite, et les suprêmes luttes !
Que partout je vivrai dans son souvenir cher;
Puisque les cieux brûlants me chanteront sa chair,
Sa chair que le frisson des voluptés enflamme !
Tandis que les cieux froids me chanteront son âme !

Adelphe Froger



LES ABEILLES

« Ailes d'or et flèches de flamme ! »
VICTOR HUGO (*Les Châtiments.*)

Quel homme, soucieux de son bonheur, consentirait à subir la monotonie d'une joie sans mélange? Qui voudrait méconnaître à ce point les seuls bienfaits de la vie et se priver à la légère des plus précieuses amertumes, renoncer, de gaieté de cœur, à l'ivresse des larmes, à la volupté du blasphème, et, plus tard, aux consolantes délices de l'oubli ? Certes, celui qui, n'écoutant que l'appétit glouton de l'instinct, bannirait imprudemment de sa destinée toute chance de désespoir, ne se condamnerait-il pas, pour combattre l'ennui, à rêver un jour d'échafauds et de poignards, au sein de la prospérité banale dont il aurait accepté le fardeau ? S'il existe un artiste assez ignorant de la valeur réelle de la gloire pour avoir supprimé autour de lui, par un procédé quelconque, les envieux et les sycophantes, nous pouvons hardiment lui prédire qu'un soir, las et dégoûté d'une félicité trop constante, il priera son meilleur ami de l'accuser dans un journal en vogue de s'être évadé du bagne en assassinant son gardien; et, si son ami lui refuse ce témoignage suprême de dévouement, lui-même alors s'occupera sans relâche d'empoisonner la joie qui l'abreuve, dût-il pour cela recourir à une lecture ininterrompue des romans de M. Xavier de Montépin ! Les héros et les poëtes marcheraient-ils, radieux et calmes, dans la route lumineuse qu'ils parcourent, s'ils n'aimaient à soupçonner dans les déformations dérisoires de leur ombre même le simulacre d'un Zoïle? Quelle saveur trouveraient-ils au vin du triomphe, s'ils n'y dégustaient comme un avant-goût de la ciguë que versera tôt ou tard dans leur coupe un inévitable échanson? Ceci est une vérité presque banale. Bien plus, les lois mêmes du monde exigent qu'il en soit ainsi, et l'ordre universel serait profondément troublé si nos yeux mortels contemplaient jamais le spectacle d'un homme parfaitement heureux ou d'un génie admiré sans réserves.



Or, nous l'avons échappé belle ! Dernièrement, pendant que nous nous oubliions au sein de voluptés inavouables, un fait allait se passer,

qu'on eût pu à bon droit considérer comme avant-coureur de la fin d'un monde épuisé.

Deux écrivains avaient jadis jeté au public le plus audacieux des défis, en écrivant des romans populaires où ne se trouvent ni enfants perdus, ni testaments soustraits, ni sociétés secrètes, ni bienfaiteurs invisibles, ni grandes dames outragées par leurs cochers, ni cochers subornés par les grandes dames, ni agents de police infaillibles parcourant les toits et battant les égoûts à la recherche d'un voleur imprenable; ces romanciers s'étaient imposé la mission frivole, sinon criminelle, de distraire le peuple sans l'avilir. Chose incroyable! un succès honorable tout d'abord, remarquable par la suite, colossal enfin, avait récompensé ces coupables efforts; *les Romans Nationaux*, traduits dans plusieurs langues, accueillis par les bibliothèques scolaires, lus et relus dans les mansardes, avaient suffi en peu d'années à rendre célèbre le double nom d'Erckmann-Chatrian. Les deux collaborateurs qui, pour comble de miracle, ne s'étaient jamais brouillés et n'avaient échangé aucune de ces lettres où l'on cesse de se donner des noms d'oiseaux, jouissaient de l'estime et de l'admiration publiques; enfin la Comédie-Française leur avait ouvert ses portes, dès la première sommation, au mépris des lois sacrées qui ne laissent à un auteur original l'espoir d'être représenté que trente lustres après sa mort, le lendemain de son anniversaire, si toutefois l'année est bissextile. Et tout cela s'était accompli sans que personne songeât à troubler cet harmonieux concert de louanges.

Une seule chose manquait donc à la joie légitime que MM. Erckmann-Chatrian étaient en droit de ressentir: ils n'avaient, du moins en apparence, ni ennemis, ni envieux,....... ni amis assez intimes pour consentir à jouer ce rôle dans l'intérêt de leur bonheur. Leur gloire incontestée commençait à faire scandale et à pécher gravement contre la logique des choses.



C'est pourquoi, jaloux de me dévouer étourdîment au salut commun et d'acquérir ainsi cette immortalité douteuse qui nous est si chèrement vendue par le sort, j'allais usurper héroïquement les fonctions de mandataire patenté du Destin et remplir, au mépris de toute prudence, l'emploi vacant d'Aristarque, quand soudain a retenti dans les airs une voix fatidique, télégraphiquement inspirée d'en haut. Drapé dans la robe de lin dont les Elus aiment à se revêtir et la bouche toute blanche de l'écume prophétique, un homme a laissé tomber enfin, une par une, les paroles attendues. Quel homme, me direz-vous? Eh quoi! vous le demandez? N'avez-vous pas déjà senti l'approche de celui dont les Vierges palpitantes ne prononcent le nom que tout bas? Ne devinez-vous pas l'envoyé plénipotentiaire que la Providence délègue dans les circonstances délicates, épineuses et surtout équivoques?

Or le divin détracteur a parlé et tout est rentré dans l'ordre éternel.

Grâce à lui, MM. Erckmann-Chatrian verront s'ajouter à leur couronne l'épine glorieuse qui met au front une auréole,

« La gloire la plus haute étant faite d'affront! »

Henry Laujol

UN MUSICIEN ÉTRANGER A PARIS

(Suite et fin)

Profondément ému, mon pauvre ami s'arrêta. Si la parole lui était devenue plus facile, l'exaltation intérieure ne lui causait pas moins une affreuse fatigue. Il ne lui était plus possible de se tenir assis. Il retomba avec un faible gémissement. Une longue pause suivit. J'observai ce malheureux avec une émotion pénible. Ses joues avaient revêtu cette teinte rouge transparente particulière aux phthisiques. Il avait fermé les yeux et restait là comme endormi. Sa respiration ne se trahissait que par un mouvement peu sensible et presque éthéré. J'attendais avec anxiété le moment où je pourrais lui parler pour lui demander à quoi je pourrais encore lui être bon en ce monde. Enfin, il ouvrit les yeux. Un éclat glauque et surnaturel animait son regard, qu'il tourna sans hésiter vers moi.

— Mon pauvre ami, lui dis-je, tu me vois plein d'un désir douloureux de te servir à quelque chose. As-tu quelque vœu à faire? dis-le moi.

Il répondit en souriant :

— Tu es bien impatient, ami, de connaître mon testament. Oh! sois sans inquiétude, je ne t'y ai pas oublié. Mais ne veux-tu donc pas apprendre auparavant comment ton malheureux frère en est venu jusqu'à mourir? Vois-tu, je voudrais que mon histoire fût connue au moins d'une âme sur cette terre, et je n'en sais pas une, si ce n'est la tienne, de qui je puisse croire qu'elle se soucie de moi. Ne crains pas que je me fatigue; je me sens à mon aise, et la chose m'est facile. Aucune pesanteur dans la respiration, et les paroles coulent de source. Tu te figures bien qu'au point où j'en étais arrivé de mon histoire, je n'avais plus rien à faire avec les choses du monde extérieur. C'est de là que date mon histoire intime, car je sus dès ce moment que je mourrais bientôt. Cette affreuse gamme sur le cornet dans l'hôtel de l'Anglais me remplit d'un dégoût de la vie, mais dégoût tellement irrésistible que je résolus de mourir. Je ne devrais point, à la vérité, tirer gloire de cette résolution, car je n'étais plus guère libre de vouloir mourir ou vivre. Quelque chose avait éclaté dans ma poitrine et y avait laissé une résonnance prolongée et perçante. Quand ce son s'éteignit, je me sentis à mon aise comme je ne l'avais jamais été, et sus que j'allais mourir. Oh! que cette conviction me remplit de contentement! Comme je m'exaltais au pressentiment d'une dissolution prochaine que je surpris dans toutes les parties de mon être délabré! Insensible à tous les objets extérieurs, et ne sachant où me portaient mes pas tremblants, j'arrivai un jour sur les hauteurs de Montmartre. Je saluai le mont des Martyrs et résolus de finir sur ce coin de terre; car je mourais, moi aussi, pour la pureté de ma croyance; je pouvais, moi aussi, me dire martyr, quoique ma foi n'eût jamais été combattue par personne, si ce n'est par la faim. Ici, malheureux, sans asile, j'ai trouvé un toit; je n'ai pas demandé autre chose, sinon qu'on me donnât ce lit et qu'on fît chercher les partitions et les papiers que j'avais déposés dans un misérable bouge de la grande ville, car je n'avais, hélas! pu réussir à les mettre quelque part en gage. Tu me vois, j'ai résolu de mourir en Dieu et dans la véritable musique. Un ami me fermera les yeux; mon chétif avoir suffira pour payer mes dettes, et j'aurai sans doute une sépulture honorable; que puis-je donc souhaiter de plus?

Je donnai jour enfin aux sentiments qui m'oppressaient :

— Comment, m'écriai-je, as-tu pu ne m'invoquer que pour ce triste service! Ton ami, quelque mince que fût son pouvoir, ne pouvait-il donc pas t'être utile d'une autre manière? Je t'en conjure, pour ma tranquillité, parle sincèrement; était-ce un défaut de confiance dans mon amitié qui t'empêcha de t'adresser à moi et de me faire connaître plus tôt ton sort?

— Oh! ne te fâche pas, répondit-il d'un air suppliant, ne te fâche pas contre moi quand je t'avouerai que je m'opiniâtrais à te regarder comme mon ennemi! Quand je reconnus mon erreur à cet égard, ma tête tombait dans un état qui m'enlevait la responsabilité de mes actions. Je sentis que je n'avais plus rien à faire avec les hommes sensés. Pardonne-moi et montre-toi plus bienveillant que je ne le fus à ton égard. Allons! donne-moi la main, et que cette faute de ma vie soit comme effacée!

Je ne pus résister; je saisis sa main et fondis en larmes. Cependant, je reconnus que les forces de mon ami diminuaient. Il n'était plus en état de se dresser; cette rougeur passagère alternait sur ses joues avec des teintes de plus en plus mates.

— Mon cher, occupons-nous d'une petite affaire, reprit-il. Nomme cela, si tu le veux, mes dernières volontés, car je veux d'abord que mes dettes soient soldées. Les pauvres gens qui m'ont reçu m'ont soigné bien volontiers et ne m'ont guère fait souvenir qu'ils devaient être payés. Il en est de même de quelques autres créanciers, dont tu trouveras la liste sur ce papier. Pour le paiement, je fais cession de tous mes biens : là mes compositions, ici mon journal, où je portais mes notes musicales et mes caprices. Tu as de l'habitude, mon cher ami; je me repose sur ton habileté du soin de tirer de ces valeurs de ma succession le meilleur prix possible, et d'employer le produit à l'acquittement de mes dettes terrestres. — En second lieu, je veux que tu ne maltraites pas mon chien, si jamais tu le rencontres; car je suppose que le cornet de l'Anglais l'a déjà terriblement puni de son manque de fidélité. — Troisièmement, je veux que le récit de mes souffrances à Paris soit publié, sauf à taire mon nom, pour servir d'avertissement à tous les fous qui me ressemblent. Enfin, je veux un enterrement décent, mais sans éclat et sans foule. Peu de personnes suffiront à m'accompagner. Tu trouveras dans mon journal leur nom et leur adresse. Les frais de l'enterrement seront supportés par eux et par toi. — *Amen.*

— Maintenant, reprit le mourant après une interruption que rendit nécessaire son affaiblissement de plus en plus sensible, maintenant, un dernier mot sur ma croyance : Je crois à Dieu, à Mozart, à Beethoven, ainsi qu'à leurs disciples et à leurs apôtres; je crois au Saint-Esprit et à la vérité d'un art un et indivisible; je crois que cet art procède de Dieu et vit dans les cœurs de tous les hommes éclairés d'en-haut; je crois que celui qui a goûté une seule fois les sublimes jouissances de cet art lui est dévoué pour toujours et ne peut le renier; je crois que tous peuvent devenir bienheureux par cet art, et qu'il est en conséquence permis à chacun de mourir de faim en le confessant; je crois que la mort me donnera la suprême félicité; je crois que j'étais sur la terre un accord dissonnant qui va trouver dans la mort une pure et magnifique résolution; je crois à un jugement dernier où seront affreusement damnés tous ceux qui, sur cette terre, ont osé faire métier, marchandise et usure de cet art sublime qu'ils profanaient et déshonoraient par malice de cœur et grossière sensualité; je crois que ces immondes seront condamnés à entendre pendant l'éternité leur propre musique; je crois au contraire que les

fidèles disciples de l'art sublime seront glorifiés dans une essence céleste, radieuse de l'éclat de tous les soleils, au milieu des parfums, des accords les plus parfaits, et réunis dans l'éternité à la source divine de toute harmonie. Puisse un sort pareil m'être octroyé en partage! — *Amen*...

Je crus un instant que la fervente prière de mon enthousiaste ami était exaucée, tant son œil resplendissait d'une lumière céleste, tant il restait immobile dans une extase sans souffle. Vivement ému, je me penchai sur son visage pour reconnaître s'il appartenait encore à ce monde. Sa respiration très-faible et presque imperceptible m'apprit qu'il vivait encore. Il murmura à voix bien basse, quoique intelligible, ces mots :

— Réjouissez-vous, croyants, les joies qui vous attendent sont grandes.

Puis il se tut; l'éclat de son regard s'éteignit; un sourire aimable resta sur ses lèvres. — Je lui fermai les yeux, et priai Dieu de m'accorder une mort semblable.

Qui sait ce qui, dans cette créature humaine, s'éteignit sans laisser de traces! Etait-ce un Mozart, un Beethowen? Qui peut le savoir, et qui voudrait me contredire si je déclarais qu'avec cet homme mourut un artiste qui eût ravi le monde par ses créations, s'il ne fût mort de faim préalablement? Je le demande, qui me prouvera le contraire? — Aucun de ceux qui suivirent sa dépouille mortelle ne pensa à soutenir cette thèse. Ils n'étaient que deux avec moi, un philologue et un peintre: un autre fut empêché par un rhume; plusieurs autres n'eurent pas le temps. Comme nous arrivions sans pompe au cimetière Montmartre, nous remarquâmes un beau chien qui s'approcha de la civière et flaira le cercueil en renâclant avec une curiosité triste et inquiète. Je reconnus l'animal et regardai autour de nous ; j'aperçus, fièrement assis à cheval, l'Anglais, qui parut ne rien comprendre à l'étrange préoccupation de son chien, qui suivait le cercueil; il descendit, donna son cheval à garder à son domestique, et nous rejoignit dans le cimetière :

— Qui enterrez-vous là? monsieur? dit-il, en s'adressant à moi.

— Le maître de votre chien, répondis-je.

— *Goddam!* s'écria-t-il, il est fort désagréable pour moi que ce gentleman soit mort sans avoir reçu son argent pour le prix de l'animal. Je le lui avais destiné et cherchais une occasion de le lui faire parvenir, quoique ce chien hurle pendant mes exercices de musique. Mais je réparerai ma sottise, et disposerai les cinquante guinées, qui sont le prix du chien, pour une pierre funéraire qui sera placée sur la sépulture de l'honorable gentleman.

Puis il s'en fut et remonta à cheval; le chien resta sur la fosse pendant que l'Anglais s'éloignait.

Il me reste maintenant à exécuter le testament. Je publierai dans les prochains numéros de cette gazette, sous le titre de *Caprices esthétiques d'un Musicien,* les différentes parties du journal du défunt, pour lesquels l'éditeur a promis de payer un prix élevé, par égard pour la destination respectable de cet argent. Les partitions qui composent le reste de sa succession sont à la disposition de MM. les directeurs d'opéra, qui peuvent, pour cet objet, s'adresser par lettres non affranchies à l'exécuteur testamentaire.

Richard Wagner

LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 10 *septembre.* — Un nouveau journal littéraire, le NAIN JAUNE, qui contenait récemment une admirable étude de Théodore de Banville sur Victor Hugo, commence aujourd'hui la publication d'un roman de Léon Cladel. L'auteur a bien voulu nous permettre de parcourir les épreuves de son livre. POUR MARGOT, — c'est le titre de l'ouvrage, — obtiendra incontestablement un très-grand succès. Aux qualités littéraires les plus élevées, ce roman joint le mérite d'une observation cruelle et d'un intérêt poignant. Nous félicitons et nous envions le *Nain jaune.* Qu'il reçoive aussi nos souhaits de bienvenue ! Tenter de faire réussir un journal purement littéraire est une entreprise redoutable; mais les sympathies du public ne feront pas défaut au NAIN JAUNE. La RÉPUBLIQUE DES LETTRES aurait mauvaise grâce à nier la possibilité d'un succès qu'elle a si rapidement obtenu.

Lundi 11 *septembre.* — A propos de l'AMI FRITZ, M. Emile Perrin écrit au *Figaro* une lettre qui ne satisfait qu'insuffisamment le *Figaro,* mais qui irrite très-suffisamment beaucoup d'autres journaux. N'écrire à personne était peut-être le meilleur moyen de contenter tout le monde.

Mardi 12 *septembre.* — Demi-incendie, demi-succès. Le théâtre des Folies-Dramatiques qui a failli brûler ne brûle pas, et le *Petit Faust* qui a failli réussir ne réussit guère.

Mercredi 13 *septembre.* — On annonce pour paraître prochainement la VIE DE NAPOLÉON, par Stendhal. Il nous paraît, d'après quelques extraits, que ce sera là un de ces livres qui excitent vivement la curiosité, mais ne la satisfont guère. On le lira pourtant, à cause du renom assez légitime de l'auteur. Stendhal est le meilleur des mauvais écrivains. Nous expliquerons quelque jour notre pensée sur ce point.

Jeudi 14 *septembre.* — A Buzenval, dans un champ, devant la maison du curé, douze croix sans nom indiquaient les sépultures de douze hommes morts pour la défense de Paris. On vient d'exhumer, pour les transporter dans le nouveau cimetière de Saint-Cloud, les squelettes de ces héros inconnus. — Victor Hugo a dit :

O morts pour mon pays, je suis votre envieux !

Vendredi 15 *septembre.* — Un poète vient de mourir, Anastasius Grün. Tous les lettrés de France connaissent les lieder charmants de ce poète autrichien. Nous traduirons peut-être quelques fragments de son œuvre.

Samedi 16 *septembre.* — Le théâtre du Gymnase annonce de nouveau, pour ce soir samedi, *les Compensations* de M. Paul Ferrier. — Nous disons de nouveau qu'il l'annonce seulement ! — tout allait fort bien. Mais M. Montigny est revenu de la campagne, et voilà qu'il a fallu tout recommencer. Nous souhaitons vivement que le soir de la première représentation M. Ferrier reconnaisse sa comédie, et que le public l'applaudisse.

Jean Prouvaire

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE
2, rue de Châteaudun, 2.

VIENNENT DE PARAITRE :

LES VA-NU-PIEDS

Par LÉON CLADEL

Un magnifique volume grand in-8°

Illustré par MM. Frédéric Regamey, Daniel Vierge, Ernest Pichio, Frédéric Chevalier, Henri Guérard, Jules Martin, Jean Massieu, Hanriot, Ingomar, Jean Lubin, etc., etc.

PRIX : 3 fr.

L'APRÈS-MIDI D'VN FAVNE

EGLOGVE

PAR STÉPHANE MALLARMÉ

Avec Frontispice, Fleuron, Cul-de-Lampe et Ex-Libris en deux couleurs

PAR MANET

Pour paraître prochainement

LA DEUXIÈME ÉDITION DE

LES AMOURS PROFONDES

Par ADELPHE FROGER

POÈMES TRISTES. — LES AMOURS PROFONDES

Viennent de paraître :

LES POÉSIES

DE

CATULLE MENDÈS

Un magnifique volume de 400 pages grand in-8°, orné d'une eau-forte et imprimé en caractères anciens sur très-beau papier.

Il a été tiré 65 exemplaires de luxe, numérotés : 25 sur papier de Hollande 20 francs) ; 25 sur papier de Chine (40 fr.) et 15 sur papier Whatman (40 fr.)

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Douzième livraison

Sommaire du 24 Septembre 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

AVIS AUX ABONNÉS

Tous les abonnements d'un mois (quatre livraisons, prix : 3 fr., prime gratuite : les **Va-nu-Pieds**), partent du 10 septembre et prennent fin le 1er octobre. — A partir du 1er octobre il ne sera plus accepté d'abonnement d'un mois.

Prix des abonnements :

	SIX MOIS.	UN AN.
Paris.	12 fr.	24 fr.
Départements.	15	30
Pays d'Europe.	18	35

NOUVELLES PRIMES ENTIÈREMENT GRATUITES :

Pour un abonnement de six mois les abonnés nouveaux reçoivent *franco* les trois volumes suivants :

LES POÈMES BARBARES
PAR LECONTE DE LISLE

Magnifique édition in-8° d'Alphonse Lemerre. — En librairie : 7 fr. 50 c.

LES HISTOIRES D'AMOUR
PAR CATULLE MENDÈS

(Alphonse Lemerre, éditeur. — En librairie : 3 francs.)

LES POÉSIES
DE LÉON DIERX

Alphonse Lemerre, éditeur. — En librairie, 3 francs.

Ou les deux volumes suivants :

LE BOUSCASSIÉ
PAR LÉON CLADEL

Superbe volume in-8°, Alphonse Lemerre, éditeur. — En librairie : 6 francs.

LES IDYLLES PRUSSIENNES
PAR THÉODORE DE BANVILLE

Edition elzévir d'Alphonse Lemerre. — En librairie, chacune de ces deux primes représente une valeur de 10 à 14 fr.

Pour un abonnement d'un an, les abonnés nouveaux reçoivent franco :

1° L'une des deux primes précédentes

2° LES POÉSIES D'ALFRED DE MUSSET

Deux volumes édités par Alphonse Lemerre
VÉRITABLE CHEF D'ŒUVRE TYPOGRAPHIQUE

Ces deux primes réunies représentent une valeur de 24 francs environ

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

IV. — *Suite.*

Heureusement, la jalousie ne tourmentait guère Gervaise. Les infidélités de Lantier la laissaient bien calme, parce que son cœur, depuis longtemps, n'était plus pour rien dans leurs rapports. Elle avait appris, sans chercher à les savoir, des histoires malpropres, des liaisons du chapelier avec toutes sortes de filles, les premiers chiens coiffés qui passaient dans la rue ; et ça lui faisait si peu d'effet, qu'elle avait continué à être complaisante, sans même trouver en elle assez de colère pour rompre. Pourtant, elle n'accepta pas si aisément le nouveau béguin de son amant. Avec Virginie, c'était autre chose. Ils avaient inventé ça dans le seul but de la blesser tous les deux ; et si elle se moquait de la bagatelle, elle tenait aux égards, elle n'entendait pas qu'une amie lui prît tout, sa boutique, sa considération, son amoureux. Aussi, les premiers temps, lorsque Mme Lorilleux ou quelque autre méchante bête affectait en sa présence de dire en riant que Poisson ne pouvait plus passer sous la porte Saint-Denis, devenait-elle toute blanche, la poitrine arrachée, une brûlure à l'estomac. Elle pinçait les lèvres, elle évitait de se fâcher, ne voulant pas donner ce plaisir à ses ennemis. Mais elle dut quereller Lantier, car Mlle Remanjou crut distinguer le bruit d'un soufflet, une après-midi ; d'ailleurs, il y eut certainement une brouille, Lantier cessa de lui parler pendant quinze jours, puis il revint le premier, et le train-train parut recommencer, comme si de rien n'était. La blanchisseuse préférait en prendre son parti, reculant devant un crêpage de chignon, désireuse de ne pas gâter sa vie davantage. Ah ! elle n'avait plus vingt ans, elle n'aimait plus les hommes, au point de distribuer des fessées pour leurs beaux_yeux et de risquer le poste. Seulement, elle additionnait ça avec le reste. Si jamais elle était bien sûre de la perfidie de Virginie, car ce sont des choses dans lesquelles il faut mettre le nez pour en être sûre, eh bien ! elle ferait payer à Virginie le tout en une fois.

Coupeau blaguait. Ce mari commode, qui n'avait pas voulu voir le cocuage chez lui, rigolait à mort de la paire de cornes de Poisson. Dans son ménage, ça ne comptait pas ; mais, dans le ménage des autres, ça lui semblait farce, et il se donnait un mal du diable pour guetter ces accidents-là, quand les dames des voisins allaient regarder la feuille à l'envers. Quel jeanjean, ce Poisson ! et ça portait une épée, ça se permettait de bousculer le monde sur les trottoirs ! Puis, Coupeau poussait le toupet jusqu'à taquiner Gervaise, à aider les Lorilleux dans leurs méchancetés ! Ah bien ! son amoureux la lâchait joliment ! Elle n'avait pas de chance, une

première fois les forgerons ne lui avaient pas réussi, et pour la seconde, c'était les chapeliers qui lui claquaient dans la main. Aussi, elle s'adressait aux corps d'état pas sérieux. Pourquoi ne prenait-elle pas un maçon, un homme d'attache habitué à gâcher solidement son plâtre ? Bien sûr, il disait ces choses en manière de plaisanterie, mais Gervaise n'en devenait pas moins toute verte, parce qu'il la fouillait de ses petits yeux gris, comme s'il avait voulu lui entrer les paroles avec une vrille. Lorsqu'il abordait le chapitre des saletés, elle ne savait jamais s'il parlait pour rire ou pour de bon. Un homme qui se soûle d'un bout de l'année à l'autre n'a plus la tête à lui, et il y a des maris, très-jaloux à vingt ans, que la boisson rend très-coulants à trente sur le chapitre de la fidélité conjugale.

Il fallait voir Coupeau crâner dans la rue de la Goutte-d'Or ! Il appelait Poisson le cocu. Ça leur clouait le bec, aux bavardes. Ce n'était plus lui, le cocu. Oh ! il savait ce qu'il savait. S'il avait eu l'air de ne pas entendre, dans le temps, c'était apparemment qu'il n'aimait pas les potins. Chacun connaît son chez soi et se gratte où ça le démange. Ça ne le démangeait pas, lui ; il ne pouvait pas se gratter, pour faire plaisir au monde. Eh bien ? et le sergent de ville, est-ce qu'il entendait ? Pourtant ça y était, cette fois ; on avait vu les amoureux, il ne s'agissait plus d'un cancan en l'air. Et il se fâchait, il ne comprenait pas comment un homme, un fonctionnaire du gouvernement, souffrait chez lui un pareil scandale. Le sergent de ville devait aimer la resucée des autres, voilà tout. Les soirs où Coupeau s'ennuyait, seul avec sa femme dans leur trou, sous les toits, ça ne l'empêchait pas de descendre chercher Lantier et de l'emmener de force. Il trouvait la cambuse triste, depuis que le camarade n'était plus là. Il le raccommodait avec Gervaise, s'il les voyait en froid. Tonnerre de Dieu ! est-ce qu'on n'envoie pas le monde à la balançoire, est-ce qu'il est défendu de s'amuser comme on l'entend ? Il ricanait, des idées larges s'allumaient dans ses yeux vacillants de pochard, des besoins de tout partager avec le chapelier, pour embellir la vie. Et c'était surtout ces soirs-là que Gervaise ne savait plus s'il parlait pour rire ou pour de bon.

Au milieu de ces histoires, Lantier faisait le gros dos. Il se montrait paternel et digne. A trois reprises, il avait empêché des brouilles entre les Coupeau et les Poisson. Le bon accord des deux ménages devait entrer dans son contentement. Grâce à lui, aux regards tendres et fermes dont il surveillait Gervaise et Virginie, elles se voyaient et affectaient toujours l'une pour l'autre une grande amitié. Lui, régnant sur la blonde et sur la brune, avec une tranquillité de pacha, semblait se reposer dans son triomphe. Parfois, il laissait échapper un sourire, comme pour se féliciter de la façon roublarde dont il avait conduit sa barque. Ce n'était pas un petit tour de force, d'avoir gardé sa chambre, après la débâcle des Coupeau, et de s'être arrangé de manière à trouver tout de suite une autre table servie. Ce mâtin-là digérait encore les Coupeau qu'il se mettait à manger les Poisson. Oh ! ça ne le gênait pas ! une boutique avalée, il entamait une seconde boutique. Enfin, il n'y a que les hommes de cette espèce qui aient de la chance.

Ce fut cette année-là, en juin, que Nana fit sa première communion. Elle allait sur ses treize ans, grande déjà comme une asperge montée, avec un air d'effronterie ; l'année précédente, on l'avait renvoyée du catéchisme, à cause de sa mauvaise conduite ; et, si le curé consentait à l'admettre cette fois, c'était de peur de ne pas la voir revenir et de lâcher sur le pavé une païenne de plus. Nana dansait de joie en pensant à la robe blanche. Les Lorilleux, comme parrain et marraine, avaient promis la

robe, un cadeau dont ils parlaient dans toute la maison; Mme Lerat devait donner le voile et le bonnet, Virginie la bourse, Lantier le paroissien; de façon que les Coupeau attendait la cérémonie sans trop s'inquiéter. Même les Poisson, qui voulaient pendre la crémaillère, choisirent justement cette occasion, sans doute sur le conseil du chapelier. Ils invitèrent les Coupeau et les Boche, dont la petite faisait aussi sa première communion. Le soir, on mangerait chez eux un gigot et quelque chose autour.

Justement, la veille, au moment où Nana émerveillée regardait les cadeaux étalés sur la commode, Coupeau rentra dans un état abominable. L'air de Paris le reprenait. Et il attrapa sa femme et l'enfant, avec des raisons d'ivrogne, des mots dégoûtants qui n'étaient pas à dire dans la situation. D'ailleurs, Nana elle-même devenait mal embouchée, au milieu des conversations sales qu'elle entendait continuellement. Les jours de dispute, elle traitait très-bien sa mère de chameau et de vache.

— Et du pain! gueulait le zingueur. Je veux ma soupe, tas de rosses!... En voilà des femelles avec leurs chiffons? Je m'asseois sur les affutiaux, vous savez, si je n'ai pas ma soupe!

— Quel lavement, quand il est paf! murmura Gervaise impatientée.

Et se tournant vers lui :

— Elle chauffe, tu nous embêtes.

Nana faisait la modeste, parce qu'elle trouvait ça gentil, ce jour-là. Elle continuait à regarder les cadeaux sur la commode, en affectant de baisser les yeux et de ne pas comprendre les vilains propos de son père. Mais le zingueur était joliment taquin, les jours de ribotte. Il lui parlait dans le cou.

— Je t'en ficherai, des robes blanches! Hein? c'est encore pour te faire des nichons dans ton corsage avec des boules de papier, comme l'autre dimanche?... Oui, oui, attends un peu! Je te vois bien tortiller ton derrière. Ça te chatouille, les belles frusques. Ça te monte le coco... Veux-tu décaniller de là, bougre de chenillon! Retire tes patoches, colle-moi ça dans un tiroir, ou je te débarbouille avec!

Nana, la tête basse, ne répondait toujours rien. Elle avait pris le petit bonnet de tulle, elle demandait à sa mère combien ça coûtait. Et, comme Coupeau allongeait la main pour arracher le bonnet, ce fut Gervaise qui le repoussa, en criant :

— Mais laisse-la donc, cette enfant! elle est gentille, elle ne fait rien de mal.

Alors le zingueur lâcha tout son paquet.

— Ah! les garces! La mère et la fille, ça fait la paire. Et c'est du propre d'aller manger le bon Dieu en guignant les hommes. Ose donc dire le contraire, petite salope!... Je vas t'habiller avec un sac, nous verrons si ça te grattera la peau. Oui, avec un sac, pour vous dégoûter, toi et tes curés. Est-ce que j'ai besoin qu'on te donne du vice?... Nom de Dieu! voulez-vous m'écouter, toutes les deux!

Et, du coup, Nana furieuse se tourna, pendant que Gervaise devait étendre les bras, afin de protéger les affaires que Coupeau parlait de déchirer. L'enfant regarda son père fixement; puis, oubliant la modestie recommandée par son confesseur :

— Cochon! dit-elle, les dents serrées.

Dès que le zingueur eût mangé sa soupe, il ronfla. Le lendemain, il s'éveilla très-bon enfant. Il avait un reste de la veille, tout juste de quoi être aimable. Il assista à la toilette de la petite, attendri par la robe blanche, trouvant qu'un rien du tout donnait à cette vermine un air de vraie demoi-

selle. Enfin, comme il le disait, un père, en un pareil jour, était naturellement fier de sa fille. Et il fallait voir le chic de Nana qui avait des sourires embarrassés de mariée dans sa robe trop courte. Quand on descendit et qu'elle aperçut sur le seuil de la loge Pauline, également habillée, elle s'arrêta, l'enveloppa d'un regard clair, puis se montra très-bonne, en la trouvant moins bien mise qu'elle, arrangée comme un paquet. Les deux familles partirent ensemble pour l'église. Nana et Pauline marchaient les premières, le paroissien à la main, retenant leurs voiles que le vent gonflait; et elles ne causaient pas, crevant de plaisir à voir les gens sortir des boutiques, faisant une moue dévote pour entendre dire sur leur passage qu'elles étaient bien gentilles. Mme Boche et Mme Lorilleux venaient les dernières, et s'attardaient, parce qu'elles se communiquaient leurs réflexions sur la Banban, une mange-tout, dont la fille n'aurait jamais communié si les parents ne lui avaient tout donné, oui, tout, jusqu'à une chemise neuve, par respect pour la sainte table. Mme Lorilleux s'occupait surtout beaucoup de la robe, son cadeau à elle, foudroyant Nana et l'appelant « grande sale, » chaque fois que l'enfant ramassait la poussière avec sa jupe, en s'approchant trop des magasins.

A l'église, Coupeau pleura tout le temps. C'était bête, mais il ne pouvait se retenir. Ça le saisissait, le curé faisant les grands bras, les petites filles pareilles à des anges défilant les mains jointes; et la musique des orgues lui barbottait dans le ventre, et la bonne odeur de l'encens l'obligeait à renifler, comme si on lui avait poussé un bouquet dans la figure. Enfin, il voyait bleu, il était pincé au cœur. Il y eut particulièrement un cantique, quelque chose de suave, pendant que les gamines avalaient le bon Dieu, qui lui sembla couler dans son cou, avec un frisson tout le long de l'échine. Autour de lui, d'ailleurs, les personnes sensibles trempaient aussi leur mouchoir. Vrai, c'était un beau jour, le plus beau jour de la vie. Seulement, au sortir de l'église, quand il alla prendre un canon avec Lorilleux, qui était resté les yeux secs et qui le blaguait, il se fâcha, il accusa les corbeaux de brûler chez eux des herbes du diable pour amollir les hommes. Puis, après tout, il ne s'en cachait pas, ses yeux avaient fondu, ça prouvait simplement qu'il n'avait pas un pavé dans la poitrine. Et il commanda une autre tournée.

Le soir, la crémaillière fut très-gaie, chez les Poisson. L'amitié régna sans un accroc, d'un bout à l'autre du repas. Même lorsque les mauvais jours arrivent, on tombe ainsi sur de bonnes soirées, des heures où l'on s'aime entre gens qui se détestent. Lantier, ayant à sa gauche Gervaise et Virginie à sa droite, se montra aimable pour toutes les deux, leur prodiguant des tendresses de coq qui veut la paix dans son poulailler. En face, Poisson gardait sa rêverie calme et sévère de sergent de ville, son habitude de ne penser à rien, les yeux voilés, pendant ses longues factions sur les trottoirs. Mais les reines de la fête furent les deux petites, Nana et Pauline, auxquelles on avait permis de ne pas se déshabiller; elles se tenaient raides, de crainte de tacher leurs robes blanches, et on leur criait, à chaque bouchée, de lever le menton, pour avaler proprement. Nana, ennuyée, finit par baver tout son vin sur son corsage; ce fut une affaire, on la déshabilla, on lava immédiatement le corsage dans un verre d'eau.

Puis, au dessert, on causa sérieusement de l'avenir des enfants. Madame Boche avait fait son choix, Pauline allait entrer dans un atelier de reperceuses sur or et sur argent; on gagnait là-dedans des cinq et six francs. Gervaise ne savait pas encore, Nana ne montrait aucun goût. Oh!

elle galopinait, elle montrait ce goût; mais, pour le reste, elle avait des mains de beurre.

— Moi, à votre place, dit madame Lerat, j'en ferais une fleuriste. C'est un état propre et gentil.

— Les fleuristes, murmura Lorilleux, toutes des Marie-couche-toi-là.

— Eh bien! et moi? reprit la grande veuve, les lèvres pincées. Vous êtes galant. Vous savez, je ne suis pas une chienne, je ne me mets pas les pattes en l'air, quand on siffle!

Mais toute la société la fit taire.

— Madame Lerat, oh! madame Lerat!

Et on lui indiquait du coin de l'œil les deux premières communiantes qui se fourraient le nez dans leurs verres, pour ne pas rire. Par convenance, les hommes eux-mêmes avaient choisi jusque-là les mots distingués. Mais madame Lerat n'accepta pas la leçon. Ce qu'elle venait de dire, elle l'avait entendu dans les meilleures sociétés. D'ailleurs, elle se flattait de savoir sa langue; on lui faisait souvent compliment de la façon dont elle parlait de tout, même devant des enfants, sans jamais blesser la décence.

— Il y a des femmes très-bien parmi les fleuristes, apprenez ça! criait-elle. Elles sont faites comme les autres femmes, elles n'ont pas de la peau partout, bien sûr. Seulement, elles se tiennent, elles choisissent avec goût, quand elles ont une faute à faire... Oui, ça leur vient des fleurs. Moi, c'est ce qui m'a conservée...

— Mon Dieu! interrompit Gervaise, je n'ai pas de répugnance pour les fleurs. Il faut que ça plaise à Nana, pas davantage; on ne doit pas contrarier les enfants sur la vocation... Voyons, Nana, ne fais pas la bête, réponds. Ça te plaît-il, les fleurs?

La petite, penchée au-dessus de son assiette, ramassait des miettes de gâteau avec son doigt mouillé, qu'elle suçait ensuite. Elle ne se dépêcha pas. Elle avait son rire vicieux.

— Mais oui, maman, ça me plaît, finit-elle par déclarer.

Alors, l'affaire fut tout de suite arrangée. Coupeau consentit à ce que madame Lerat emmenât l'enfant à son atelier, rue du Caire, dès le lendemain. Et la société parla gravement des devoirs de la vie. Boche disait que Nana et Pauline étaient des femmes, maintenant qu'elles avaient communié. Poisson ajoutait qu'elles devaient désormais savoir faire la cuisine, raccommoder les chaussettes, conduire une maison. On leur parla même de leur mariage et des enfants qui leur pousseraient un jour. Les gamines écoutaient et rigolaient en dessous, se frottaient l'une contre l'autre, le cœur gonflé d'être des femmes, rouges et embarrassées dans leurs robes blanches. Mais ce qui les chatouilla le plus, ce fut lorsque Lantier les plaisanta, en leur demandant si elles n'avaient pas déjà des petits maris. Et l'on fit avouer de force à Nana qu'elle aimait bien Victor Fauconnier, le fils de la patronne de sa mère.

— Ah bien! dit madame Lorilleux devant les Boche, comme on partait, c'est notre filleulle, mais du moment où ils en font une fleuriste, nous ne voulons plus entendre parler d'elle. Encore une roulure pour les boulevards... Elle leur chiera du poivre, avant six mois.

En remontant se coucher, les Coupeau convinrent que tout avait bien marché et que les Poisson n'étaient pas de méchantes gens. Gervaise trouvait même la boutique proprement arrangée. Elle s'attendait à souffrir, de passer ainsi la soirée dans son ancien logement, où d'autres se carraient à cette heure; et elle restait surprise de n'avoir pas ragé une seconde. Nana, en se déshabillant, demanda à sa mère si la robe de la

demoiselle du second, qu'on avait mariée le mois dernier, était en mousseline comme la sienne.

Mais ce fut là le dernier beau jour du ménage. Deux années s'écoulèrent, pendant lesquelles ils s'enfoncèrent de plus en plus. Les hivers surtout les nettoyaient. S'ils mangeaient du pain au beau temps, les fringales arrivaient avec la pluie et le froid, les danses devant le buffet, les dîners par cœur, dans la petite Sibérie de leur cambuse. Ce gredin de décembre entrait chez eux par dessous la porte, et il apportait tous les maux, le chômage des ateliers, les fainéantises engourdies des gelées, la misère noire des temps humides. Le premier hiver, ils firent encore du feu quelquefois, se pelotonnant autour du poêle, aimant mieux avoir chaud que de manger; le second hiver, le poêle ne se dérouilla seulement pas, il glaçait la pièce de sa mine lugubre de borne de fonte. Et ce qui leur cassait les jambes, ce qui les exterminait, c'était par-dessus tout de payer leur terme. Oh! le terme de janvier, quand il n'y avait pas un radis à la maison et que le père Boche présentait la quittance! Ça soufflait davantage de froid, une tempête du Nord. M. Marescot arrivait, le samedi suivant, couvert d'un bon paletot, ses grandes pattes fourrées dans des gants de laine; et il avait toujours le mot d'expulsion à la bouche, pendant que la neige tombait dehors, comme si elle leur préparait un lit sur le trottoir, avec des draps blancs. Pour payer le terme, ils auraient vendu de leur chair. C'était le terme qui vidait le buffet et le poêle, leur quatre sous passaient là, à acheter le droit de crever au fond de leur trou. Dans la maison entière, d'ailleurs, une lamentation montait. On pleurait à tous les étages, une musique de malheur ronflant le long de l'escalier et des corridors. Chacun aurait eu un mort chez lui, ça n'aurait pas produit un air d'orgues aussi abominable. Un vrai jour du jugement dernier, la fin des fins, la vie impossible, l'écrasement du pauvre monde. La femme du troisième allait faire huit jours au coin de la rue Belhomme. Un ouvrier, le maçon du cinquième, avait volé chez son patron.

Émile Zola

(*La suite à la prochaine livraison*)

LA FIN DE L'AMOUR

Oh! quand j'aurai vécu de longues heures, loin
De toi qui m'as déjà relégué dans mon coin,
Et quand, morne vieillard usé par un long jeûne,
Je me rappellerai les temps où j'étais jeune
Et mon amour par tant de tristesse vaincu,
Oh! quel dégoût profond j'aurai d'avoir vécu!
Et qui sait si, brisé par tes ingratitudes,
Après les voluptés cherchant les solitudes,
Je ne m'en irai pas dans le fond des forêts
Disparaître, comme à présent tu disparais,

. . . .

Et conter lentement, avec des cris étranges,
Aux grands arbres pensifs et bons comme des Anges
L'antique désespoir de mon cœur refermé?
Mais qui donc seulement saura que je t'aimai?

LA MORT

C'est par un soir d'hiver, morne, qu'elle mourut.
Et tout mon deuil, déjà si dur ponrtant! s'accrut
Encor de la douleur que ce soir pluvieux
Jeta sur tous les fronts des jeunes et des vieux.
Il circulait dans l'air terrible des frissons
Mortuaires, des voix funèbres, des chansons
D'une lenteur et d'un désespoir tellement
Ineffables que j'en pleurais à tout moment,
Et que je croyais voir s'écrouler à la fois
Sur mon âme, des prés invisibles, des bois
Tristes et vieux, des mers noires, des monts divins,
Des vents profonds, du ciel étoilé d'où tu vins,
Chère âme! et du silence obscur comme un remord,
La Nuit morne, et la Mort lamentable, la Mort!

Adelphe Froger

NAÏS ET AMYMONE

Vous jugez de leur épouvante. Etre vues ainsi, en plein jour, à travers les branches! Les feuilles de saule, c'est presque aussi transparent que la batiste. N'avoir eu que cette chemise de verdure! Cette Clémentine était une folle, vraiment. Les jeunes filles ne se rendent pas compte des choses; ce n'est pas Jane, une veuve, qui aurait eu cette idée. Pourtant, il faut dire que c'était bien tentant: la chaleur lasse de midi, l'eau si claire et si fraîche, qu'éraille la pointe des ramilles; la solitude absolue, là-bas un rideau d'arbres, qui aveugle les fenêtres du château; en outre, des souvenirs d'églogue, Chénier et Banville relus hier soir près de la fenêtre ouverte aux brises d'été; un peu de colère contre Naïs ou Amymone, qui n'ont pas besoin, les heureuses nymphes, d'attendre l'hiver pour se décolleter, et aussi l'inconscient pressentiment de quelque vague Oaristys, — oh! sans aucun berger, — tout les-avait exhortées à cette blanche folie. D'abord assises au bord de la petite rivière, elles avaient retiré leurs mules mignonnes et leurs bas de soie rosée. On mouillerait ses pieds, rien de plus. C'était déjà une mythologie très-suffisante. Mais quoi! l'onde caresse avec tant d'invitante douceur, et quel mal y a-t-il, je vous prie, à montrer ses jambes aux petits poissons muets? Comment les

ceintures se dénouèrent, comment les chevelures déroulées remplacèrent des vêtements plus sérieux, et comment la naïade frissonna de plaisir en berçant dans ses bras fluides les deux Parisiennes, c'est ce que personne n'aurait jamais su, si, brusquement, je ne sais d'où, de derrière un arbre ou du sol même de la prairie, n'avait surgi, — j'hésite à l'avouer, — un homme ! Et notez cette aggravation : ce n'était pas un paysan. Petits cris étouffés, effroi qui veut cacher et qui montre, fuite sous l'eau plus transparente que l'air, robes saisies, têtes qui se détournent et veulent voir pourtant, éloignement d'arbre en arbre, derrière les troncs, puis le parti pris de la course à travers champs, le rideau d'arbres là-bas, atteint et dépassé, le rhabillement qui se hâte, et enfin la rentrée au château, la chute à côté l'une de l'autre sur la chaise longue du boudoir, et le « Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! » effaré par lequel se soulagent les âmes surchargées de terreur, — tel fut le résultat de l'affreux événement; et nous devons rendre à Jane comme à Clémentine cette justice, qu'une bergeronnette partie en même temps qu'elles du buisson sous lequel elles se baignaient les devança vers le château de quelques secondes à peine.

— Quelle aventure ! dit Jane.

— C'est terrible, dit Clémentine.

— Crois-tu qu'ils nous aient vues ?

— Je crois que oui, ma chère. Toi surtout !

— Mais pas du tout, je me rhabillais.

— Fi ! la menteuse. C'est moi qui remettais ma robe.

— Oui, sur le bord, d'où elle était tombée. Après ça, c'est peut-être un aveugle.

— Oh non ! j'ai vu ses yeux.

— S'il n'avait vu que les nôtres ! Mais au moins, toi qui l'as regardé, c'est un vieux ?

— Au contraire, un très-jeune homme.

— Alors, c'est effrayant.

— Pour moi, je suis bien décidée à en mourir de honte.

— C'est évidemment ce que nous avons de mieux à faire.

Et le dialogue continua ainsi, décousu, épars, effaré. Mais, peu à peu, l'épouvante se calma. Les cœurs tremblants se sentirent moins émus sous les corsages ragrafés. On se dit que c'était en somme un passant, un inconnu, quelqu'un qu'on ne reverrait jamais. Clémentine alla même jusqu'à émettre cette hypothèse qu'elles s'étaient trompées, qu'elles avaient pris pour un homme l'ombre de quel saule bossu. D'ailleurs, la certitude de leur beauté parfaite atténuait quelque peu le remords de leur extravagance. La conscience d'un seul défaut les eût rendues inconsolables. La nudité, c'est quelque chose comme une confession physique, et les âmes immaculées se confessent sans difficulté.

Les deux sœurs en étaient là de leurs réflexions — car Jane était la sœur de Clémentine, — lorsque sonna la cloche du dîner, et comme M. de Seyssel, leur oncle, n'aimait point à attendre, elles se hâtèrent d'entrer dans la salle à manger, décidément remises, riant entre elles de petits rires, et presque heureuses d'avoir à se garder l'une à l'autre un si épouvantable secret.

— Permettez-moi, mes chères nièces, de vous présenter mon jeune ami, le vicomte de Lorsay, qui nous fait l'honneur de venir passer un mois avec nous, dans notre solitude des Ifs.

Il est tout à fait inutile de dire à nos lecteurs que le vicomte de Lorsay était précisément le jeune homme brusquement apparu derrière un saule

....

pendant que Naïs et Amymone se baignaient dans la transparence traîtresse de l'onde.

II

Après le dîner, qui ne fut pas exempt de quelque gêne, il y eut entre les deux sœurs une longue conférence. Elles l'avaient reconnu! C'était bien lui. Incontestablement.

— As-tu vu comme je rougissais? dit Jane.

— Moi, dit Clémentine, j'avais tellement peur, que, lorsqu'il me regardait, je tirais instinctivement mes cheveux jusque sur mes yeux.

— Et ce Worth qui justement m'a fait des manches trop courtes! Je t'assure qu'il me voyait les bras.

— Mais enfin, qu'allons-nous faire? nous ne pouvons pas garder ici tout un mois ce monsieur qui...

— Oh! ce serait affreux.

— C'est dommage, pourtant. Il est bien.

— Assez bien. C'est une consolation.

— A dîner, il a été très-convenable. Il n'avait pas l'air du tout de se rappeler...

— Il cachait son jeu, ma chère. Si nous racontions tout à notre oncle?

— Y penses-tu? Je n'oserais pas.

— Ni moi, certes.

— Si nous disions que nous sommes malades, pour rester dans nos chambres?

— C'est une idée, cela.

— Eh bien, c'est convenu. Qu'il demeure tant qu'il voudra, nous disparaîtrons.

— Soit. Mais il est tard, va te coucher, petite sœur.

— Oui, oui, dit Clémentine... C'est le vicomte de Lorsay, qu'il s'appelle?

— C'est le nom que mon oncle a dit.

— Un joli nom.

— Tu trouves?

— Oh! il me semble... Mais tu sais, j'avais déjà ma robe, moi!

— Bon, bon, c'est possible, oublions cela. Et va te mettre au lit.

— Mon Dieu, comme tu as sommeil ce soir! Si tu savais la drôle d'idée que j'ai eue!

— Tu me la diras demain; bonsoir Clémentine.

— Bonsoir, Jane: dors bien.

Et toutes deux, l'une dans son lit de jeune fille, l'autre dans son lit de veuve, rêvèrent jusqu'au lendemain qu'Arthèmis chasseresse, surprise au bain, et furieuse, perçait de flèches, non sans soupirs, le beau pâtre Actéon.

III

Quand dix jours se furent écoulés, — et vous pensez bien que ni Clémentine ni Jane n'avaient tenu leur résolution de se cacher à tous les regards, — la situation se détendit un peu. Le vicomte de Lorsay, vraiment, était parfait. Il était beau, de cette beauté qui se montre d'autant plus, qu'elle ne tient pas, dirait-on, à se faire voir; très-charmant, il n'avait aucun ridicule à l'être. Pas la moindre allusion, d'ailleurs. Pas un regard qui voulût dire: « Ah! mesdames, vous souvenez-vous?... » Elles en vinrent à penser que peut-être il ne les avait pas reconnues. La chose, en somme, était possible. Leurs visages ne lui avaient apparu qu'un ins-

tant. « Tu comprends, disait Jane, il n'a peut-être pas eu le temps...., quand on regarde tant de choses à la fois... » Elles se tranquillisèrent tout à fait. Elles poussèrent la placidité jusqu'à faire une promenade avec lui, sur le bord de la petite rivière, pour voir la mine qu'il ferait.

— Voilà un joli arbre, dit-il, en passant devant un saule.

Elles rougirent jusqu'au blanc des yeux, mais comme il avait gardé en parlant la figure la plus indifférente du monde, il se pouvait qu'il n'eût parlé ainsi que par hasard, pour dire quelque chose.

D'ailleurs, il était fort empressé auprès d'elles, auprès de Clémentine surtout. Quand elle se tournait de son côté, elle lui voyait des yeux doux, qui implorent. Le soir, ils chantaient au piano, elle et lui, pendant que Jane jouait aux échecs avec son oncle. Chose singulière, bien qu'elle fut très-experte à ce jeu, Jane perdait toutes les parties. Eux, chantaient les duos de Mendelssohn. Quand ils disaient l'*Eden au bord du Gange*, il avait des intonations qui la troublaient jusqu'au fond du cœur. L'eau qui coule dans la brise, sous les branches, il lui semblait qu'elle la voyait, et le lit de la rivière, à travers la clarté du flot, lni apparaissait délicieux et pur, doux, tendre, presque nuptial. « Ma sœur, disait Jane, voilà trois fois que vous chantez cette mélodie, ne sauriez-vous en choisir quelque autre ? » Clémentine répondait: « C'est celle que mon oncle préfère. » Remarquez que M. de Seyssel poussait tout au plus le dilettantisme jusqu'à ne pas confondre : *Ah! vous dirai-je, maman* ! avec le quadrille des *Lanciers*.

Hors du salon, où on se réunissait les soirs, les deux sœurs, maintenant, ne se voyaient guère. On eût dit qu'elles s'évitaient. Jane se tenait presque tout le jour dans sa chambre. Les préférences, pour sa jeune sœur, du vicomte de Lorsay, l'irritaient-elles un peu? Jeune, belle, veuve depuis deux ans, avait-elle conçu au fond de soi quelque projet d'union à peine exprimé, et se sentait-elle disposée à renoncer à son indépendance pour l'amour du vicomte ? Se remarier, c'est terrible ! mais enfin, depuis l'aventure du ruisseau, le plus fort était fait.

Quoi qu'il en soit, ee fut avec une mine grave et presque sévère qu'elle accueillit sa jeune sœur, un jour que celle-ci la rencontra au jardin, et lui dit d'un air solennel :

— Vois-tu, Jane, j'ai dix-huit ans, mais je suis très-sérieuse au fond. Depuis vingt jours, j'ai énormément réfléchi, et plus j'y songe, plus je pense que ce qui m'est arrivé dans la rivière est vraiment épouvantable.

— Il me semble, dit Clémentine, que la même chose m'est arrivée à moi.

— Ah ! toi, c'est différent, tu es une veuve.

— Ah ! tu trouves que c'est différent? Mais où veux-tu en venir, voyons?

— Mon Dieu, ma sœur, tu n'es pas sans t'être aperçue que le vicomte de Lorsay est avec moi d'une politesse qui ressemble quelquefois à...

— Moi? je ne me suis aperçue de rien, je te jure.

— Ah?... Eh bien, puisqu'il faut que je te l'apprenne, le vicomte ne serait pas trop éloigné, si mon oncle y consentait...

— De t'épouser ! dit Jane.

— Oh ! tu sais bien que moi, reprit Clémentine, je ne tiens pas à me marier. Je suis heureuse auprès de toi, auprès de mon oncle. Et puis, le vicomte de Lorsay ne me plaît pas du tout. Mais tu comprends, puisqu'il faut épouser quelqu'un, il vaut peut-être mieux que j'épouse celui qui, déjà...

— Comment donc, mais tu avais eu le temps, disais-tu, de remettre ta robe !

— Oui, dans le premier moment, en effet, il m'avait semblé... mais

depuis, je me suis mieux souvenue, et c'est toi, j'en suis bien sûre, qui étais déjà rhabillée !

— Mais point du tout, Mademoiselle. Vous n'avez eu qu'à tendre la main pour prendre votre peignoir, tandis que le vent avait emporté le mien.

— Tu te trompes, je t'assure ! et, d'ailleurs, — il me semble que j'y suis encore, — je me trouvais placée devant toi, et ainsi, il ne t'a pas vue le moins du monde, oh ! mais pas le moins du monde. — Cependant, si tu avais de l'...amitié pour le vicomte de Lorsay, si tu voulais te remarier, — tu n'as pas été très-heureuse la première fois, ma pauvre Jane ! — je me sacrifierais, moi. Mais, sache-le, j'ai quelque souci de mon honneur, et si je ne dois pas être la femme de celui que le hasard a placé sur mes pas dans des circonstances bien... pénibles, je ne serai jamais la femme de personne.

— Voyez-vous la petite sotte qui s'imagine qu'on veut lui prendre son amoureux ? Eh, Mademoiselle, épousez-le, autant de fois qu'il vous plaira ! Pensez-vous que je m'en soucie ? Allez, allez, dites oui, et bénissez le saule et la rivière qui vous ont fait vicomtesse.

Là-dessus Jane courut se renfermer dans sa chambre, et le soir, quand elle parut à table, ce fut avec la plus maussade mine du monde. Cependant, elle s'était décolletée.

IV

Le mariage décidé, le vicomte fut ivre de joie, et n'ayant point de confident sous la main, il répandit son ivresse dans une lettre à son ami Fabrice :

« Ah ! mon vieux camarade, c'est le plus heureux des hommes qui t'écrit ! J'adore et je suis aimé, et par qui ? par un ange. Clémentine est pure comme une fleur des champs avant la rosée du matin ! Et ne t'imagine pas que celle que j'épouse soit une petite pensionnaire, chaste à force de niaiserie, et candide par stupidité. Il y a une déesse païenne dans cet ange immaculé. Pure comme les lys, elle est splendide comme eux. Ah ! sa beauté, mon frère ! j'en ai les yeux éblouis. Semblable perfection n'a jamais été rêvée. Les nymphes faites de neige et de roses auraient l'air de mauricaudes à côté de son corps divin, et à la beauté suprême de son âme il n'y a de comparable que l'exquise beauté de sa forme. Tu ne me comprends pas sans doute. Il faut que je te dise... Toutes les deux, elle et sa sœur, dans la rivière..., mais non, personne ne doit savoir, personne ! et je ferai raser tous les saules de la rive. Adieu ! je suis heureux, embrasse-moi, je t'aime. »

Le mariage eut lieu.

Quelle main blasphématoire soulèverait les voiles des lits hyménéens et porterait un flambeau curieux dans l'obscurité de leurs chastes délices ?

Le lendemain, le vicomte de Lorsay écrivit encore à son ami Fabrice.

Mais cette fois la lettre ne contenait que quelques mots. Les voici :

« Ah ! mon ami, j'en mourrai ! C'était l'autre ! »

Catulle Mendès

LE BOUCHON

A PH. BURTY

Dunkerque, 1875.

Sur la plage où les flots, bouleversés hier,
Viennent fougueusement jeter avec leur charge
D'écumes, de varechs et d'étoiles-de-mer,
Les informes débris des naufrages du large;

Sur la plage déserte où siffle le Nordet,
J'aperçois à côté d'un monceau d'astéries,
Une épave qu'ici, certes, nul n'attendait :
C'est un bouchon encor teint de couleurs fleuries;

Un bouchon mince et long, un cylindre parfait
De beau liége sans trous, à cire incarnadine,
Et tel que pour un temps en avale en effet
Ton gosier de cristal, bouteille girondine.

Oui, c'est bien le bouchon d'un flacon bordelais,
Flacon qu'aux jours de fête, en riant, on débouche!
Le verre s'est brisé contre les durs galets,
Mais le liége survit, rose comme une bouche.

Rose comme la lèvre où le bon vin passa
Est resté le bouchon de la fine bouteille,
Dont le goulot, chanteur harmonieux, versa
Cette chanson qui plaît à la plus rude oreille.

Mais ces lèvres, hélas, qui bûrent sur la mer
Le Claret généreux, ne sont-elles pas closes
A jamais, maintenant, dans ce liquide amer
Où tu les précédas, Bouchon aux contours roses?

Cet hiver fut affreux. — Sans doute, de ceux-là
Qui formaient de joyeux projets dans leur cabine,
Le verre en main, soudain le vieux bateau coula.
Le destin brise ainsi ce que l'homme combine.

Ce bouchon ne fut pas jeté par-dessus bord
Un matin, par le cook en faisant sa cuisine.
C'est après un naufrage, et la nuit, — sombre sort,
Que s'échoua ce liége à la rouge résine.

O morts ! Rien n'est resté de votre léger brick,
Sauf ce bouchon rougi que ramasse un touriste !
Et tel Hamlet tenant le crâne d'Iorik,
Je l'interroge, seul, sur cette plage triste....

Allons donc ! allons donc ! pourquoi ce rêve noir ?
Parce que le Nordet siffle, froid et lugubre,
Dans les dunes au loin, parce que vient le soir,
Un roman larmoyant dans l'esprit s'élucubre ?

Allons donc ! allons donc ! chasse cela, mon cœur ;
Non, ces braves garçons sont vivants sous leurs vergues !
L'embrun les a salés, mais ils chantent en chœur
Les filles de Mardick, de Dunkerque ou de Bergues.

Hardi ! l'œil au bossoir ! — Ils en déboucheront
Plus d'une encore, allez, et je le leur souhaite,
Le dimanche, d'un coup de pouce, habile et prompt,
Au nez de l'Océan que rase la mouette !

All Right ! — Avant d'errer, tout nus, sur des radeaux,
Et d'être enfin mangé par les plates limandes,
Ah ! qu'ils en tariront de fioles de Bordeaux,
En croquant des Biscuits-Albert et des amandes !

Ernest d'Hervilly

THÉATRES

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *Fromont jeune et Risler aîné*

Pendant que le théâtre du Gymnase nous donne une comédie en vers de M. Paul Ferrier, qui n'est pas un poète, M. Alphonse Daudet, qui est un poëte, lui, fait jouer un drame en prose au théâtre du Vaudeville. Car ceci est peu contestable : en dépit de sa volonté d'observer de près la Vie, et de l'exprimer laide ou belle, en dépit de ses attaches avec la puissante école naturaliste qui provoque l'étonnement en attendant qu'elle obtienne l'admiration, M. Alphonse Daudet demeure et demeurera, quoi qu'il fasse, un poète. Le sentiment et l'amour de l'idéal, inconscients ou involontaires, ne l'abandonnent jamais, même dans la patiente étude des vulgarités réelles, et il communique à tout ce qu'il décrit le charme qui est la qualité distinctive de son talent. Certains des caractères créés par lui seraient intolérablement odieux si leur dureté n'était atténuée par la mollesse élégante des contours, s'ils ne se fondaient, pour ainsi dire, dans

une douce atmosphère de tendresse. Il rachète par une amabilité extérieure la cruauté du fond; il a la grâce qui absout.

Un jour, il s'est dit peut-être : « Toutes les grandes courtisanes, les anciennes et les modernes, celles de l'histoire et celles du roman, depuis Cléopâtre qui observait, le matin, la convulsion dernière de ses amants empoisonnés, mais leur rendait dans un sourire l'ivresse de l'amour nocturne, et se grisait de perles pour les oublier, depuis Messaline, qui ne choisissait pas, mais qui avait cette grandeur d'être éternellement inassouvie, jusqu'à Manon Lescaut, qui choisissait trop souvent, mais qui était amoureuse, jusqu'à madame Marneffe, qui eût mangé de l'or, mais qui se privait de dîner pour acheter des fleurs, toutes les grandes coupables ont racheté la laideur de leur âme par quelque chose de grandiose ou de charmant, don charitable de la tradition ou des poètes, et il y avait dans leur infamie on ne sait quelle beauté qui en atténuait l'horreur. Eh bien, moi aussi, je créerai l'une de ces femmes aux monstrueux appétits, avides de cœurs brisés, contente des ruines; mais à celle que j'enfanterai, je refuserai tout ce qui pourrait la rendre moins haïssable, je n'inviterai autour de son berceau que les mauvaises fées. Elle ne sera pas reine, car sa hideur morale serait moins visible aux yeux éblouis par le rayonnement des ors et le chatoiement des velours ; elle ne sera pas la fille errante qui s'offre, les soirs, aux coins des rues libertines, car elle emprunterait peut-être quelque chose d'idéal et de rêvé aux hasards de l'amour bohême. Non, elle sera, car je le veux, une petite bourgeoise à l'esprit sordide, au cœur avare. Elle n'aura ni les opulences princières, ni les pittoresques haillons. J'entends qu'elle soit commune, vulgaire, et, cruauté suprême, pareille en apparence à celles qui pourront la mépriser. Etant le mal incarné, elle aura toutes les restrictions, tous les refus d'essor qui caractérisent le bien convenu et bourgeois. Elle ne s'appellera ni Lesbie, ni Faustine, ni Théodora, ni Marion Delorme, ni même Marguerite Gauthier. Je l'appellerai Sidonie, parce que c'est le nom que ma concierge a donné à sa fille. Je ne veux pas que les hommes éprouvent du plaisir à se répéter son nom! Certes, elle sera terrible, et, plus tard, quand elle regardera autour d'elle, elle ne verra que des yeux brûlés par les larmes, et des fronts déshonorés ; mais, de peur que si elle faisait le mal pour l'amour du mal seul, elle ne dût à ce désintéressement quelque semblant d'élévation, je donnerai à sa cruauté deux causes, les plus basses de toutes, l'envie du bonheur des autres et la rancune des bienfaits reçus. Pour lui refuser jusqu'à la fierté des triomphes difficiles, ceux que je lui livrerai à désespérer, à tuer, ne seront pas des têtes illustres ou de grands cœurs rebelles; je lui ménage la honte des victimes qu'il n'est pas glorieux de frapper, des proies qui se défendent mal. Celui qui se courbera devant elle, comme le triumvir aux pieds de la reine d'Egypte, ce sera un brave contre-maître devenu patron à cause des bons soins donnés à la fabrique. Celle qui pleurera à cause d'elle dans un inconsolable délaissement, ce sera une humble ouvrière, infirme, pauvre petit oiseau blessé qui chante tristement dans la cage de sa mansarne. Elle sera la femme de Risler aîné et la rivale de Désirée Delobelle. Et quand je l'aurai montrée ainsi, ayant pour confidente sa maîtresse de piano, et chantant des refrains de café-concert, quand elle apparaîtra si dépourvue de tout idéal que chacun pourra dire : « je la connais! » on verra bien que je puise mes sujets dans la réalité seule, et que j'ai réussi enfin à ne plus être « un poète! »

Eh bien, si M. Alphonse Daudet avait fait ce rêve en effet, il faudrait

qu'il y renonçât. Il ne lui est pas plus possible de cesser d'être un poëte et de ne pas communiquer à ses créations la poésie qui est en lui, qu'il ne le serait au public, affamé par dandysme de vérités et de laideurs, de se refuser à l'émotion que lui impose, quoi qu'il en ait, la beauté extra-réelle. Sidonie est hideuse, mais elle est charmante. On la hait, mais on l'adore. Allez, faites-la plus vile encore, vous ne l'empêcherez pas d'être la séduction et le charme. Elle aura beau ne pas aimer, elle ne cessera pas d'être aimable, et la méchanceté de son sourire n'en voilera pas la grâce. Mauvaise, vulgaire, n'importe, elle est exquise, vous dis-je, et, pour le prix dont elle les compense, vous accepteriez vous-même les souffrances qu'elle cause. On répétera son nom, qui a cessé d'être banal, parce qu'il est devenu le sien. Elle troublera les rêves des jeunes hommes, et, plus tard, au souvenir de cette créature détestable et délicieuse, quelque poëte plus franc que vous s'écriera :

Comme je t'aimerais demain si tu vivais!

M. Alphonse Daudet a fait moins de façons pour laisser transparaître la tendance à l'idéal dont il ne se débarrassera jamais, lorsqu'il a inventé le délicat personnage de Désirée Delobelle. En voyant la fille du vieux comédien — de ce vieil entêté qui, malgré son inconsciente barbarie, et contre la volonté peut-être de l'auteur lui-même, reste plus touchant que coupable, — en voyant la pauvre petite ouvrière faire naître sous ses doigts les jolis oiseaux qui s'envolent avec les ailes de ses rêves, je me suis rappelé cet épisode exquis de l'Evangile de l'enfance. « Un jour que le Fils de Marie, tout enfant encore, jouait avec ses frères sur les bords du Jourdain, en pétrissant dans ses mains le sable de la rive, dont il faisait de petits oiseaux d'argile, Joseph survint, se fâcha, et dit à Jésus de cesser ce jeu. Alors le Bambin ouvrit les mains, et les deux poignées de sable furent deux hirondelles qui s'envolèrent dans le ciel! » Désirée, c'est la pureté qui rêve, c'est la mélancolie qui se résigne. Elle est si douce qu'elle n'est pas triste, car son chagrin ferait de la peine aux autres. Elle mourra quand on voudra, pourvu que tout le monde vive heureux. D'ailleurs elle paraît d'autant plus candide, elle touche d'autant plus, que le poète, par une savante entente des contrastes, l'a opposée à la perverse et troublante Sidonie.

Cette poignante antithèse est ce qui émotionne surtout les âmes vraiment douées de sensibilité poétique dans le roman de M. Alphonse Daudet, que tout Paris a lu, dans le drame de MM. Alphonse Daudet et Adolphe Belot, que tout Paris ira voir. Mais la pièce, comme le livre, a de quoi remuer violemment, de quoi empoigner, comme on dit, les esprits moins rêveurs. Dès l'exposition achevée. c'est-à-dire après quelques récits dont beaucoup de détails charmants ne rachètent pas toujours la longueur, l'émotion vous saisit à la gorge. L'intérêt dramatique va grandissant de scène en scène, interrompu çà et là par quelques épisodes divertissants, mais bientôt renoué, et grandissant encore jusqu'à cette tragique situation du quatrième acte, où Risler aîné, détrompé enfin, arrache à Sidonie, haletante comme une bête surprise, les bijoux qui ont payé l'infamie de la femme et le déshonneur du mari, et la force à prononcer agenouillée, pendant qu'elle sanglotte de rage, des paroles suppliantes qui confessent le crime et implorent le pardon.

Le début du dernier acte est beau. Le drame, moins violent, n'en est pas moins intense. On a comme impression d'un calme lugubre entre deux tempêtes. On pressent qu'il se passera quelque chose de terrible, que

toute l'action va se résoudre dans une brutale explosion de larmes et de cris. L'inexorable logique des choses exige que la fatalité s'accomplisse, et ces hommes, ces femmes, après les terribles secousses de leur vie, ne peuvent plus désormais connaître la véritable paix. Hélas ! les deux auteurs ont sacrifié à la déplorable coutume des dénouements heureux. A la fin du roman, Risler aîné se pend, et Désirée est morte: à la fin de la pièce, Risler aîné, maintenu dans son aveuglement par une ruse un peu puérile, serre dans ses bras son frère dont il ne soupçonne pas la trahison, et Franz épouse Désirée Delobelle.

Il faut le dire, ce dénouement inattendu a produit un effet fâcheux sur un certain nombre de spectateurs. On attendait de M. Alphonse Daudet plus d'audace et plus de fidélité à sa conception primitive ; on attendait de M. Adolphe Belot plus d'habileté ; la conclusion chétive de la pièce ne saurait être approuvée même par ceux-là qui préconisent encore les vieilles conventions théâtrales. Mais il faut le dire aussi : elle occupe si peu de place dans l'œuvre, la scène où elle se produit est si courte, si peu développée, et paraît si pressée, comme si elle avait honte, de voir baisser la toile sur un détail sans importance, mis là, vous le sentez bien, pour finir n'importe comment, que le public n'a pas le temps de s'apercevoir du piètre tour qu'on lui joue, et que le succès de l'œuvre entière ne se trouve pas diminué.

Ce succès, affirmons-le avec joie, a été unanime, enthousiaste, complet. Nous sommes heureux de proclamer le triomphal avénement au théâtre de l'un des esprits les plus exquis, de l'un des plus purs artistes de la génération nouvelle.

Mademoiselle Pierson, c'est Sidonie elle-même : elle sait être atroce et frivole, cynique et jolie; elle se montre vraiment un monstre parfait, sans rien perdre de ce charme dont M. Alphonse Daudet, poète, a enveloppé la redoutable créature, sans atténuer les vulgarités dont M. Alphonse Daudet, romancier naturaliste, a voulu la singulariser. Un ange qui souffrirait de ne pas suivre les oiseaux vers ses frères du paradis, telle est Mademoiselle Barthet dans le rôle de Désirée Delobelle. Madame Lafontaine, simple et contenue, exprime noblement les souffrances secrètes de la bonne épouse. M. Parade est très-naïf d'abord, et bientôt très-terrible sous les traits de Rissler aîné. Il manque à M. Delannoy je ne sais quoi de hautain et de fantasque, de grotesquement épique, pour le rôle du vieil artiste « qui ne renoncera jamais ! » M. Train s'efforce d'animer un personnage assez froid, et la chaleur naturelle de M. Berton réussit à faire accepter le rôle peu sympathique de Franz Risler. Quant à M. Munié, il faut le louer hautement : il était impossible de mieux rendre le méthodique et hargneux Sigismond Planus, austère contempteur de tout ce qui n'est pas le grand livre, sentinelle inamovible de la caisse.

Catulle Mendès

LA DERNIÈRE ESCAPADE

I

Un grand château bien vieux aux murs très-élevés.

Les marches du perron tremblent et l'herbe pousse,
S'élançant longue et droite aux fentes des pavés
Que le temps a verdis d'une lèpre de mousse.

Sur les côtés deux tours. L'une en chapeau pointu
S'amincit dans les airs. L'autre est décapitée.
Sa tête fut, un soir, par le vent emportée;
Mais un lierre, grimpé jusqu'au faîte abattu,
S'ébouriffe au-dessus comme une chevelure,
Tandis que, s'infiltrant dans le flanc de la tour,
L'eau du ciel, acharnée et creusant chaque jour,
L'entr'ouvrit jusqu'en bas d'une immense félure.
Un arbre, poussé là, grandit aux creux des murs.
Laissant voir vaguement de vieux salons obscurs,
Chaque fenêtre est morne ainsi qu'un regard vide.
Tout ce lourd bâtiment caduc, noirci, fané,
Que la lézarde marque au front comme une ride;
Dont s'émiette le pied, de salpêtre miné;
Dont le toit montre au ciel ses tuiles ravagées,
A l'aspect désolé des choses négligées.

Tout autour un grand parc sombre et profond s'étend;
Il dort sous le soleil qui monte; et l'on entend,
Par moments, y passer des rumeurs de feuillages,
Comme les bruits calmés des vagues sur les plages,
Quand la mer resplendit au loin sous le ciel bleu.
Les arbres ont poussé des branches si mêlées
Que le soleil jetant son averse de feu
Ne pénètre jamais la noirceur des allées.
Les arbustes sont morts sous ces géants touffus,
Et la voûte a grandi comme une cathédrale;
Il y flotte une odeur antique et sépulcrale,
L'humidité des lieux où l'homme ne va plus.

Mais sur les hauts degrés du perron qui dominent
Les longs gazons qu'au loin de grands arbres terminent,
Des valets ont paru soutenant par les bras
Deux vieillards très-courbés qui vont à petits pas.
Ils traînent lentement sur les marches verdies
Les hésitations de leurs jambes roidies,
Et tâtent le chemin du bout de leur bâton.
Très-vieux, — l'homme et la femme, — et branlant du menton.
Ils ont le front si lourd et la peau si fanée,
Qu'on ne devine pas quel pouvoir enfonça
Aux moelles de leurs os cette vie obstinée.

Affaissés dans leurs grands fauteuils on les laissa,
Pliés en deux, tremblant des mains et de la tête.
Ils ont baissé leurs yeux que la vieillesse hébête,
Et regardent tout près, par terre, fixement.
Ils n'ont plus de pensée. Un long tremblottement
Semble seul habiter cette décrépitude.
Et s'ils ne sont pas morts, c'est par longue habitude
De vivre à deux, tout près l'un de l'autre toujours;
Car ils n'ont plus parlé depuis beaucoup de jours.

II

Mais un souffle de feu sur la plaine s'élève.
Les arbres dans leurs flancs ont des frissons de sève,
Car sur leurs fronts troublés le soleil va passer.
Partout la chaleur monte ainsi qu'une marée;
Et sur chaque prairie une foule dorée
De jaunes papillons flotte et semble danser.
Epanouie au loin la campagne grésille,
C'est un bruit continu qui remplit l'horizon,
Car, affolé dans les profondeurs du gazon,
Le peuple assourdissant des criquets s'égosille.
Une fièvre de vie enflammée a couru.
Et rajeuni, tout blanc dans la chaude lumière,
Ainsi qu'aux premiers jours d'un passé disparu,
Le vieux château reprend son sourire de pierre.

Alors les deux vieillards s'animent peu à peu;
Ils clignotent des yeux; et dans ce bain de feu
Leurs membres desséchés lentement se détendent
Leurs poumons refroidis aspirent du soleil;
Et leurs esprits, confus comme après un réveil,
S'étonnent vaguement des rumeurs qu'ils entendent.
Ils se dressent, pesant des mains sur leur bâton.
L'homme se tourne un peu vers son antique amie,
La regarde un instant et dit : — Il fait bien bon. »
Elle, levant sa tête encor tout endormie,
Et parcourant de l'œil les horizons connus,
Lui répond : — « Oui, voilà les beaux jours revenus. » —
Et leur voix est pareille au bêlement des chèvres.
Des gaîtés de printemps rident leurs vieilles lèvres.

. . . .

Ils sont troublés, car les senteurs du bois nouveau
Les traversent parfois d'une brusque secousse
Ainsi qu'un vin trop fort montant à leur cerveau.
Ils balancent leurs fronts d'une façon très-douce,
Et retrouvent dans l'air des souffles d'autrefois.
Lui, tout à coup, avec des sanglots dans la voix :
— « C'était un jour pareil que vous êtes venue
« Au premier rendez-vous dans la grande avenue. »
Puis ils n'ont plus rien dit; mais leurs pensers amers
Remontaient aux lointains souvenirs du jeune âge,
Ainsi que deux vaisseaux ayant passé les mers
S'en retournent toujours par le même sillage.
Il reprit : — « C'est bien loin, cela ne revient pas.
« Et notre banc de pierre, au fond du parc, — là-bas? » —
La femme fit un saut comme d'un trait blessée :
— « Allons le voir », — dit-elle; et la gorge oppressée,
Tous deux se sont levés soudain d'un même effort!

Couple prodigieux tant il est grêle et pâle.
Lui, dans un vieil habit de chasse à boutons d'or,
Elle, sous les dessins étranges d'un vieux châle!

III

Ils guettèrent, ayant grand'peur d'être aperçus;
Et puis, voûtés, avec le dos rond des bossus,
Humbles d'être si vieux quand tout semblait revivre,
Ainsi que des enfants ils se prirent la main,
Et partirent, barrant la largeur du chemin.
Car chacun oscillant un peu, comme un homme ivre,
Heurtait l'autre d'un coup d'épaule quelquefois;
Et des zigzags guidaient leur douteux équilibre.
Leurs bâtons supportant chaque bras resté libre
Trottaient à leurs côtés comme deux pieds de bois.

Mais, d'arrêts en arrêts dans leur course essoufflée,
Ils gagnèrent le parc et puis la grande allée.
Leur passé se levait et marchait devant eux;
Et sur la terre humide ils croyaient voir, par places,
L'empreinte fraîche encor de leurs pieds amoureux.
Comme si les chemins avaient gardé leurs traces,

Attendant chaque jour le couple habituel.
Ils allaient, tout chétifs, près des arbres énormes,
Perdus sous la hauteur des chênes et des ormes
Qui versaient autour d'eux un soir perpétuel.

Et comme un livre ancien dont on tourne la page :
— « C'est ici, » — disait l'un. L'autre disait : — « C'est là. » —
— « La place où je baisai vos doigts? » — « Oui, la voilà. » —
— « Vos lèvres? » — « Oui, c'est elle! » — Et leur pèlerinage,
De baisers en baisers sur la bouche ou les doigts,
Continuait ainsi qu'un chemin de la croix.
Ils débordaient tous deux d'allégresses passées,
Élans que prend le cœur vers les bonheurs finis,
En songeant que, jadis, les tailles enlacées,
Les yeux parlant au fond des yeux, les doigts unis,
Muets, le sein troublé de fièvres inconnues,
Ils avaient parcouru ces mêmes avenues!

IV

Le banc les attendait, moussu, vieilli comme eux.
— « C'est lui! » dit-il. — « C'est lui! » reprit-elle. Ils s'assirent
Et sous les chauds reflets des souvenirs heureux
Les profondes noirceurs des arbres s'éclaircirent.

Mais voilà que dans l'herbe ils virent s'approcher
Un crapaud centenaire aux formes empâtées.
Il imitait avec ses pattes écartées
Des mouvements d'enfant qui ne sait pas marcher.
Un sanglot convulsif fit râler leurs haleines,
Lui! le premier témoin de leurs amours lointaines
Qui venait chaque soir écouter leurs serments.
Et seul il reconnut ces reliques d'amants;
Car hâtant sa démarche épaisse et patiente,
Gonflant son ventre, avec des yeux ronds attendris,
Contre les pieds tremblants des amoureux flétris
Il traîna lentement sa grosseur confiante.
Ils pleuraient, — mais soudain un petit chant d'oiseau
Partit des profondeurs du bois. C'était le même
Qu'ils avaient entendu quatre-vingts ans plus tôt!

Et dans l'effarement d'un délire suprême,
Du fond des jours finis devant eux accourut,
Par bonds, comme un torrent qui va, sans cesse accru,
Toute leur vie, avec ses bonheurs, ses ivresses;
Et ses nuits sans repos de fougueuses caresses;
Et ses réveils à deux si doux, las et brisés;
Et puis, le soir, courant sous les ombres flottantes,
Les senteurs des forêts aux sèves excitantes
Qui prolongent sans fin la lenteur des baisers!...

Mais comme ils s'imprégnaient de tendresse, l'allée
S'ouvrit, laissant passer une brise affolée,
Et, parfumé, frappant leur cœur, comme autrefois,
Ce souffle qui portait la jeunesse des bois
Réveilla dans leur sang le frisson mort des germes.

Ils ont senti, brûlés de chaleurs d'épidermes,
Tout leur corps tressaillir et leurs mains se presser,
Et se sont regardés comme pour s'embrasser;
Mais au lieu des fronts clairs et des jeunes visages
Apparus à travers l'éloignement des âges,
Et qui les emplissaient de ces désirs éteints,
L'une tout contre l'autre, étaient deux vieilles faces
Se souriant avec de hideuses grimaces!

Ils fermèrent les yeux, tout défaillants, étreints
D'une terreur rapide et formidable comme
L'angoisse de la mort!...

— « Allons-nous-en! » dit l'homme.
Mais ils ne purent pas se lever; incrustés
Dans la rigidité du banc, — épouvantés
D'être si loin, étant si vieux et si débiles.
Et leurs corps demeuraient tellement immobiles
Qu'ils semblaient devenus des gens de pierre. Et puis
Tous deux soudain, d'un grand élan, se sont enfuis.

Ils geignaient de détresse, et sur leur dos la voûte
Versait comme une pluie un froid lourd goutte à goutte.
Ils suffoquaient, frappés par des souffles glacés,
Des courants d'air de cave et des odeurs moisies

Qui germaient là-dessous depuis cent ans passés.
Et sur leurs cœurs, fardeau pesant, leurs poésies
Mortes alourdissaient leurs efforts convulsifs,
Et faisaient trébucher leurs pas lents et poussifs.

V

La femme s'abattit comme un ressort qui casse.
Lui, resta sans comprendre et l'attendit, debout,
Inquiet, la croyant seulement un peu lasse,
Car sa robe tremblait toujours. Puis tout à coup
L'épouvante lui vint ainsi qu'une bourrasque.
Il se pencha, lui prit les bras, et d'un effort
Terrible, il la leva, quoi qu'il fût très-peu fort.
Mais tout son pauvre corps pendait, sinistre et flasque.
Il vit qu'elle étouffait et qu'elle allait mourir;
Et pour chercher de l'aide il se mit à courir
Avec de petits bonds effrayants et grotesques.
Décrivant, sans la main qui lui servait d'appui,
Au galop saccadé par son bâton conduit,
Des chemins compliqués comme des arabesques.
Son souffle était rapide et dur comme une toux.
Mais il sentit fléchir sa jambe vacillante,
Si molle qu'il semblait danser sur ses genoux.
Il heurtait aux troncs noirs sa course sautillante,
Et les arbres jouaient avec lui, le poussant,
Le rejetant de l'un à l'autre, et paraissant
S'amuser lâchement avec cette agonie.
Il comprit que la lutte horrible était finie;
Et, comme un naufragé qui se noie, il jeta
Un petit cri plaintif en tombant sur la face.
Faible gémissement qu'aucun vent n'emporta!
Il entendit encor, quelque part dans l'espace,
Les longs coassements lugubres d'un corbeau
Mêlés aux sons lointains d'une cloche cassée.
Et puis tout bruit cessa. L'ombre épaisse et glacée
S'appesantit sur eux, lourde comme un tombeau.

VI

Ils restaient là. Le jour s'éteignit. Les ténèbres
Emplirent tout le ciel de leurs houles funèbres.

. . . .

Ils restaient là, roulés comme deux petits tas
De feuilles, grelottant leurs fièvres acharnées,
Si vagues dans la nuit qu'on ne les trouva pas.
Ils formaient un obstacle aux bêtes étonnées
En barrant le sentier tracé de chaque soir.
Les unes s'arrêtaient, timides, pour les voir;
D'autres les parcouraient ainsi que des épaves.
Des limaces rampaient sur eux, traînant leurs baves.
Des insectes fouillaient les replis de leurs corps,
Et d'autres s'installaient dessus, les croyant morts.

Mais un frisson bientôt courut par les allées.
Une averse entr'ouvrit les feuilles flagellées,
Ruisselante et claquant sur le sol avec bruit.
Et sur les deux vieillards qui grelottaient encore
La pluie, en flots épais, tomba toute la nuit.

Puis, lorsque reparut la clarté de l'aurore,
Sous l'égout persistant des hauts feuillages verts
On ramassa, tout froids en leurs habits humides,
Deux petits corps sans vie, effrayants et rigides
Ainsi que les noyés qu'on trouve au fond des mers.

Guy de Valmont

LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 17 septembre. — L'Institut songe à donner un successeur à Félicien David. D'après des bruits qui s'accréditent de plus en plus, la section de musique de l'Académie des Beaux-Arts exigerait tout d'abord des candidats au fauteuil vacant la promesse formelle que, leur mort survenant, ils se feront enterrer selon les rites de l'Eglise catholique. — On cite parmi les compositeurs, catholiques ou non, qui ne seront pas élus : MM. Camille Saint-Saëns, Victorin Joncières, Jules Massenet, Guiraud. M. Membrée a des chances.

Lundi 18 septembre. — Dans une réponse au *Temps*, assez embarrassée en dépit de sa forme verveuse, M. Saint-Genest annonce qu'il va publier une brochure sur le cas des deux terribles Alsaciens, MM. Erkmann-Chatrian. Ceci, en termes plus clairs, signifie que le *Figaro*, — journal dont nous ne saurions approuver les opinions politiques ni les invectives littéraires, mais journal très-habilement fait et incomparable par son adresse à se plier aux exigences les plus fugitives de ses lecteurs ordinaires, — ceci veut dire que le *Figaro* reconnaît lui-même l'inutilité, pour ne pas dire le ridicule, de la campagne entreprise par M. Saint-Genest. Car le moyen de supposer que l'irréconciliable ennemi des Romans Nationaux préfère de son bon gré, dans une telle querelle, la publicité forcément restreinte d'un livre à l'immense publicité du *Figaro?*

Mardi 19 *septembre*. — MM. Alexandre Dumas fils et Marc Bayeux échangent des lettres acerbes. Petit scandale littéraire. Qui a raison? je n'en sais rien. Il est fâcheux qu'un tel démêlé se produise entre gens de lettres. La galerie bourgeoise sourit, non sans quelque satisfaction méchante. Pour éviter le retour de ces aventures fâcheuses, M. Jules Prevel, — et il a grandement raison, — conseille à l'auteur de l'*Etrangère* de fermer son « cabinet de consultation. » Nous ajouterons un autre conseil, adressé à l'auteur de nos *Aïeux*, et, en général, à tous les auteurs nouveaux : celui de faire leurs pièces sans demander conseil.

Mercredi 20 *septembre*. — On s'occupe activement, au Théâtre-Lyrique, de *Paul et Virginie* et du *Timbre d'Argent*. Immédiatement après ces deux opéras, le *Bravo*, de MM. Emile Blavet et Salvayre, et le *Capitaine Fracasse*, de MM. Catulle Mendès et Emile Pessard, seront mis en répétition. Ces deux partitions sont à la copie.

Jeudi 21 *septembre*. — Le *Figaro* cite une admirable page de Théophile Gautier sur l'auteur de la *Légende des Siècles* et de l'*Année terrible* : « Chez Hugo, les années qui courbent, affaiblissent et rident le génie des autres maîtres, semblent apporter des forces, des énergies et des beautés nouvelles. Il vieillit comme les lions : son front, coupé de plis augustes, secoue une crinière plus longue, plus épaisse et plus formidablement échevelée. Ses ongles d'airain ont poussé, ses yeux jaunes sont comme des soleils dans les cavernes, et, s'il rugit, les autres animaux se taisent. On peut aussi le comparer au chêne qui domine la forêt; son énorme tronc rugueux pousse en tous sens, avec des coudes bizarres, des branches grosses comme des arbres; ses racines profondes boivent la sève du cœur de la terre; sa tête touche presque au ciel. Dans son vaste feuillage, la nuit, brillent les étoiles, le matin chantent les nids. Il brave le soleil et les frimas, le vent, la pluie et le tonnerre; les cicatrices mêmes de la foudre ne font qu'ajouter à sa beauté quelque chose de farouche et de superbe. » *Le Figaro*, qui réimprime ces lignes pour donner une preuve de « l'ingratitude » de Victor Hugo — et qui lit peu les volumes de vers, — ne sait peut-être pas que, lorsque Alphonse Lemerre publia *le Tombeau de Théophile Gautier*, le solitaire de Guernesey adressa pour être inséré dans le funèbre recueil, un long poème à celui même qui signe ici Jean Prouvaire. L'offrande était assez belle, et assez riche aussi.— A ce propos, une anecdote. Dans l'une des dernières années de l'Empire, un jeune homme, un ouvrier, aimait une jeune fille qu'il voulait épouser. Le père, pour je ne sais quelle raison, exigeait une somme de six mille francs, — une dot au rebours. « J'ai besoin de six mille francs, » écrivit l'ouvrier à un poète illustre. Le poète répondit : « Je ne suis pas bien riche en ce moment : voici trois mille francs.» Il ne connaissait pas l'ouvrier qui lui avait écrit. Cette historiette n'avait jamais été racontée.

Vendredi 22 *septembre*. — Dans son roman : *le Secret du Chevalier de Médrane*, M. Granier de Cassagnac intercale les vers suivants, qui sont bien :

Allez, allez, madame, où votre cœur vous mène ;
Du monde et du théâtre, où vous trônez en reine,
Je ne suis point jaloux.

J'y suis bien oublié, mais je vous le pardonne ;
Car je sens au souci que le vôtre me donne,
Que ma vie est en vous.

Allez! mais laissez-moi, pour nourrir ma pensée,
Ou la fleur que, le soir, votre main a placée
Auprès de votre cœur,

Ou la lampe qui veille, et dont la douce flamme
Viendra, comme un rayon messager ds votre âme,
M'affirmer son bonheur.

La foule passera près de votre fenêtre
Sans que ni son regard, ni son esprit pénètre
Notre chaste secret.

Sa pensée entre nous restera toute entière,
Et, seul, je saurai voir l'âme dans la lumière,
Le cœur dans le bouquet.

Samedi 23 *septembre*. — Ce soir, Mlle Fayolle continue ses débuts, à la Comédie-Française, dans l'Armande des *Femmes savantes*. Les poètes admirent depuis longtemps Mlle Fayolle, qui créa naguère, avec un incontestable talent, le rôle de Tullia dans la RENCONTRE, scène dramatique de M. Léon Dierx.

Jean Prouvaire

TABLE

DU PREMIER VOLUME

DE LA DEUXIÈME SÉRIE

Première livraison

(9 juillet)

Deuxième livraison

(16 juillet)

Troisième livraison

(23 juillet)

Quatrième livraison

(30 juillet)

Cinquième livraison

(6 août)

Sixème livraison

(13 août)

Septième livraison

(20 août)

Huitième livraison

(27 août)

Neuvième livraison

(3 septembre)

Dixième livraison

(10 septembre)

Onzième livraison

(17 septembre)

Douzième livraison

(24 septembre)